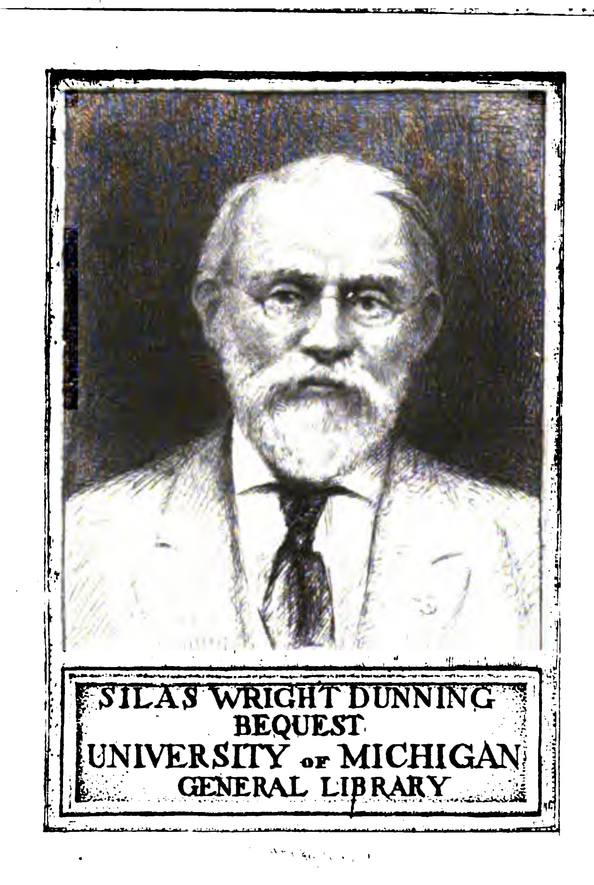
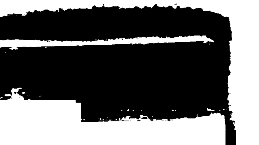



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



Machiavel,

Son Génie et ses Erreurs.

PAR A. F. ARTAUD,

Ancien Chargé d'Affaires de France à Florence, à Vienne et à Rome; de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Président de la Société des Bibliophiles français.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, N° 56.

MDCCCXXXIII.

MACHIAVEL.

TOME DEUXIÈME.

SE TROUVE AUSSI A PARIS :

CHEZ MICHAUD, RUE DE RICHELIEU, N° 67.

— ARTHUS-BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

— REY ET GRAVIER, QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

— DELAUNAY, AU PALAIS-ROYAL.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
rue Jacob, n° 24.

MACHIAVEL,

SON GÉNIE ET SES ERREURS.

PAR A. F. ARTAUD,

ANCIEN CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE A FLORENCE, A VIENNE ET A ROME, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, DE L'ACADÉMIE DE GOTTINGUE, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇAIS.

Ure, seca partes aliquas;
Reliquum collige, ama.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXIII.

MACHIAVEL.

CHAPITRE XXVI.

« Si les musiciens discontinuent de composer des accords, les géomètres de prouver des propositions, et les arithméticiens de résoudre des calculs, ils perdent, par ce défaut d'action, et ensuite par l'effet de l'âge, les facultés qu'ils avaient acquises dans leur science, quoiqu'elle doive plus à la méditation qu'à la pratique : ainsi les vertus politiques qui consistent dans la prudence, le sens rassis, la justice, cet art puissant de la persuasion, cette expérience qui sait toujours choisir et prendre le *point de l'occasion*, ne se maintiennent que par l'habitude fréquente de juger, de raisonner, de parler et d'agir. Il serait étrange qu'après l'interruption de l'exercice de ces facultés, l'on pût garder aussi soigneusement dans son âme de si belles et de si nobles vertus. Il est vraisemblable que, dans cette inertie, on verrait l'humanité, l'esprit de société, la bienfaisance, se désaccoutumer avec le temps, s'altérer et s'évanouir. » 1517.

Toute la conduite actuelle de Machiavel nous le représente comme poursuivi par cette belle réflexion de Plutarque [1] : aussi il continuait des sollicitations empressées pour parvenir à obtenir un emploi dans

[1] Plutarque, *Œuvres morales*. « Si l'administration convient à un vieillard. »

la carrière qu'il avait parcourue jusqu'alors avec tant d'éclat et de succès. Le livre *des Principautés* avait été médité, composé, et remis à Laurent II, créé depuis peu capitaine de la république Florentine [1]; les *Discorsi*, en rétractant ou en passant sous silence quelques-unes des doctrines absolues du livre *des Principautés*, avaient présenté sous un jour encore plus brillant celles des doctrines de ce livre qui étaient sages et généreuses : tous ces efforts, il ne faut pas se lasser de le dire, étaient demeurés impuissants. On n'avait pas lu le traité *des Principautés*, comme il fallait le lire; et des amis riches, bienfaisants, mais sans une grande influence politique, Zanobi Buondelmonti et Cosme Rucellai seuls, avaient goûté tant d'admirables maximes répandues dans les *Discorsi*. La misère ne cessait d'affliger le secrétaire méconnu, et la plainte, cette compagne importune, aigre et obstinée de la misère, ne cessait de troubler l'existence de l'infortuné, qui toute sa vie, « abeille laborieuse, ne pouvait pas en vieillissant devenir frelon [2]. »

1517. Nous trouvons la preuve de cette disposition douloureuse de l'esprit de Machiavel, dans une lettre qu'il écrit à Jean Vernaccia son ami dont nous avons déjà parlé [3]. Nicolas avait eu le bonheur de pouvoir rendre quelques services nouveaux à ce Florentin, parce qu'enfin l'homme, même le plus misérable, peut encore être utile; Vernaccia lui en témoignait de la reconnaissance. Machiavel lui répond, et sa lettre est conçue dans des termes de tristesse et de désespoir.

« Je suis réduit à rester dans ma *villa* (à *San Casciano*),

[1] Nardi. *Storie della città di Firenze*, in-8°, pag. 276.

[2] Plutarque, *OEuvres morales*. Édit. de Ricard, tom. X, pag. 232.

[3] Tom. I, chap. XIX, pag. 244, et chap. XXIV, pag. 389.

à cause des malheurs que j'ai éprouvés et que j'éprouve encore. Quelquefois je passe un mois sans me souvenir de moi-même; il n'est donc pas étonnant que je néglige de te répondre..... Quand tu reviendras, ma maison sera toujours à tes ordres, comme elle l'a été par le passé, quoiqu'elle soit pauvre et malheureuse. »

Cependant Laurent II, successivement créé duc d'Urbin par son oncle, Léon X, qui avait dépouillé de ce titre François-Marie de la Rovère, neveu de Jules II, comme convaincu d'avoir tué d'un coup de poignard le cardinal de Pavie (François Alidosi), ne tenait aucun compte des hommages de Machiavel. Par ordre du pape, il quittait souvent Florence, et déjà il était question d'un voyage qu'il devait faire en France pour y épouser Madeleine de Latour d'Auvergne. La France paraissait déterminée à contracter une amitié durable avec Léon X, et tous les Médicis. C'était par suite de ce système que François Ier avait aussi créé duc de Nemours Julien frère du pontife.

Obligé de renoncer à cet appui, Machiavel sollicite d'autres protecteurs, et le ton de la lettre que nous allons rapporter prouve le mécontentement excité en lui par la conduite de ceux à qui il avait adressé d'inutiles prières.

Dans le courant du mois de décembre de cette année, il écrit à Louis Alamanni à Rome, pour lui recommander une affaire d'un de ses amis, Donato del Corno. Ce Florentin, quelque temps après la révolution qui avait replacé les Médicis au pouvoir, avait prêté à Julien 500 ducats d'or, en lui disant qu'il pouvait les employer comme il voudrait, et qu'il n'aurait à les rendre qu'à sa commodité. Machiavel a raison de dire que la cause pour laquelle il écrit à Alamanni est juste, et en quelque sorte sacrée. Après cinq ans en- 1517.

viron, et malgré la grande fortune qui avait toujours accompagné les Médicis, Donato n'avait pas été remboursé : son argent lui devenant nécessaire, le créancier oublié s'était décidé à demander la somme qu'il réclamait à Dominique Buoninsegni, apparemment un des secrétaires du pape Léon X.

« Mais comme, chez un homme semblable à Dominique, à cause de la multitude des occupations, de pareilles commissions ont coutume de mourir si elles ne sont pas soutenues par une force particulière qui les tienne en vie, il m'a paru que je devais avoir le courage de vous en écrire.... »

Nous voyons plus bas que Machiavel avait aussi dans plusieurs circonstances son amour-propre de poète, et il le manifeste d'une manière bien positive; il continue ainsi :

« J'ai lu ces jours-ci *le Roland furieux* d'Arioste........ Vraiment, le poëme est tout entier très-beau, et, en beaucoup d'endroits, admirable. Si l'auteur se trouve à Rome, recommandez-moi à lui, et dites-lui que je me plains seulement de ce qu'ayant rappelé tant de poètes, il m'a laissé en arrière....., et qu'il a fait à moi, dans son *Roland,* ce que je ne ferai pas à lui sur mon *Ane*.... »

En effet l'Arioste dans son chant XLVI et dernier annonce qu'il est à la fin de son entreprise, et se figure qu'il reçoit les félicitations des princes, des dames, des chevaliers, des poètes du temps : il distingue parmi ces derniers, l'Arétin, Capella, Molza, Berna, Vida, Mainardo, Fracastor, Sannazar, Nicolas Tiépoli, Nicolas Amanio, mais il ne voit pas Nicolas Machiavel. Nous observerons à notre tour si dans l'*Asino d'oro* Machiavel tiendra sa parole.

Il entretient ensuite Alamanni d'une sorte de projet de voyage en France et à Venise, avec Zanobi Buon-

delmonti, un de ceux à qui il a dédié ses *Discorsi.* (Cosme Rucellai était alors à Rome.)

Si Nicolas ne nommait pas son compagnon de voyage, nous pourrions croire qu'il avait l'espoir de suivre Laurent II à Paris. Celui-ci n'aurait pas pu emmener un meilleur conseiller. Il est vraiment dommage que Machiavel n'ait pas obtenu cette faveur. Il a parlé de nous convenablement dans plusieurs circonstances; probablement, dans ce nouveau voyage, se voyant plus heureux, plus considéré, il se serait trouvé à même d'observer les faits et les choses, avec plus de calme. *Nous ne l'aurions pas volé avec le souffle*, et il eût pu se montrer juste pour notre caractère, comme il l'avait été pour nos institutions. Mais ce voyage n'eut lieu d'aucune manière.

Au commencement de l'année suivante, le 5 jan- 1518.
vier 1517 (1518), il paraît qu'il retourna à Florence. Depuis la dernière lettre, il avait vu Vernaccia, qui avait passé quelque temps près de lui. Il lui écrit et lui parle d'une infinité d'embarras tels qu'ils l'ont réduit à peu faire du bien aux autres, et encore moins à lui-même. Cependant ce qui lui reste est encore au service de cet ami, parce qu'après ses fils il est l'homme qu'il aime le plus au monde.

On pourrait examiner ici le *Dialogo dell' ira* attribué par quelques éditeurs à Machiavel, mais les Toscans les plus instruits, et les plus enthousiastes de sa gloire, persistent à soutenir que cet ouvrage ne lui appartient pas; le style en est plutôt fleuri que profond : pour cette raison, on voudrait le donner à l'année 1503, mais Machiavel n'avait pas alors le temps et l'habitude d'écrire ces sortes de dialogues; c'est dans son oisiveté forcée qui date de 1512 qu'il a commencé à adresser ainsi des dialogues à ses amis. Nous avons

cru devoir laisser les Toscans juger cette question, et nous rapportons fidèlement l'opinion qu'ils ont énoncée.

1518. Il y a lieu d'assigner à cette année la date de la composition du petit ouvrage intitulé : « *Discours* ou *dialogue où on examine si la langue dans laquelle ont écrit le Dante, Boccace et Pétrarque, doit être appelée italienne, toscane ou florentine.* On remarque dans le cours de l'ouvrage, ces expressions, *vendemmiale ozio,* qui prouveraient qu'il a été écrit dans les loisirs de l'automne, au milieu des vendanges. A la manière dont il parle d'une comédie de l'Arioste, je penche à croire que c'est au même moment où lui-même s'apprêtait à composer d'autres comédies, qu'il a rédigé ce petit discours souvent ingénieux ; nous verrons qu'il y traite un peu sévérement le Dante, tout en le comblant d'éloges. Il débute ainsi :

« Toutes les fois que j'ai pu honorer ma patrie, même à mes risques et périls, je l'ai fait volontiers, parce que l'homme, dans sa vie, n'a pas de plus strictes obligations que celles qu'il a envers sa patrie. D'elle, d'abord, dépend l'existence, et ensuite tout ce que la fortune et la nature nous ont accordé de bon. Ces obligations sont plus grandes dans celui qui a une patrie plus noble. Vraiment, celui qui, avec son esprit et ses ouvrages, se rend ennemi de la patrie, peut, à juste droit, être appelé parricide, quand même elle l'aurait offensé. Si frapper son père et sa mère, pour quelque raison que ce soit, est une chose criminelle, il suit, de nécessité, que frapper sa patrie est chose très-criminelle, parce qu'on ne reçoit jamais d'elle des persécutions si ardentes, qu'elle puisse mériter des injures, et parce qu'on doit reconnaître d'elle tout son bien. Cela est si exact, que si elle se prive de partie de ses citoyens, on est plutôt obligé de la remercier pour ceux qu'elle garde, que de l'injurier pour ceux qu'elle éloigne. Cela étant vrai, et très-vrai, je ne me

tromperai jamais en la défendant et en m'avançant contre ceux qui, trop présomptueusement, veulent la dépouiller de son honneur. J'ai fait ce raisonnement à cause de la dispute née, dans ces derniers jours, sur la question de savoir si la langue dans laquelle ont écrit nos poètes et nos savants florentins, est florentine, toscane ou italienne. Dans cette dispute, j'ai remarqué que plusieurs personnes moins déshonnêtes veulent que la langue soit toscane, quelques autres, très-déshonnêtes, l'appellent italienne, et quelques-unes soutiennent qu'elle doit absolument être appelée florentine. Chacun s'est efforcé de défendre en règle son opinion; mais la question restant indécise, il m'a paru, *dans ce loisir d'automne*[1], que je devais écrire largement ce que je pense, pour terminer la question, ou pour donner à chacun matière à une plus grande dispute. »

L'auteur établit que pour savoir de quel idiome se sont servis les auteurs célèbres dans cette langue moderne, parmi lesquels la première place appartient sans contredit au Dante, à Pétrarque et à Boccace, il est nécessaire de les mettre tous trois d'un côté, et de placer de l'autre côté toute l'Italie: car c'est à cette province, à cause de ces trois auteurs, que tout autre pays le cède, puisque la langue espagnole, la langue française et la langue allemande ont en cela moins de prétentions que la lombarde. Il divise ensuite l'Italie en Lombardie, Romagne, Toscane, terre de Rome, et royaume de Naples. On ne sait pas précisément s'il classe Venise avec la Romagne ou avec la Lombardie, comme l'a décidé la politique de l'Europe, il y a dix-huit ans. Il remarque la différence de langage de tous ces pays, puis il fait intervenir Boccace, Pétrarque et le Dante. Il résulte de ses recherches que Boccace a

[1] Hélas! pour l'ancien secrétaire, si cruellement repoussé, toutes les saisons étaient *des saisons de loisir*.

dit, dans ses Nouvelles, qu'il écrivait en florentin vulgaire. Pétrarque ne dit rien, nulle part, sur la langue dans laquelle il s'exprime. Le Dante dit qu'il n'a pas écrit en florentin, mais en langue *curiale*.

Machiavel ne s'arrête pas au témoignage de Boccace qui lui est favorable, ni à celui de Pétrarque qui est neutre, il tourne toute sa colère contre Alighiéri. Il désire que le Dante revienne au monde, qu'il puisse connaître que le mal prédit, dans ses vers, à Florence n'est pas arrivé, et que la fortune l'a conduite à un tel bonheur, et à une telle tranquillité, que si le poète revoyait sa ville, alors ou il s'accuserait lui-même, ou frappé des coups de son envie naturelle, il voudrait, se trouvant ressuscité, mourir de nouveau.

Dans la disposition où nous avons vu Machiavel pendant ces dernières années, ne pourrait-on pas croire qu'il y a ici quelque sentiment d'ironie? Mais le ton du raisonneur devient ensuite si violent, qu'il n'est pas possible de supposer long-temps qu'il ne parle pas sérieusement. Il entreprend de prouver que le Dante n'a employé que la langue florentine. Les langues, suivant l'auteur, dans le commencement s'enrichissent et deviennent plus belles parce qu'elles sont plus abondantes; mais il est bien vrai qu'avec le temps qui apporte aussi tant de belles expressions, elles s'abâtardissent: cela n'arrive d'ailleurs qu'après beaucoup d'années, et l'on ne s'en aperçoit que lorsqu'elles sont tombées dans l'extrême barbarie. L'écrivain s'échauffe dans la dispute, et ne considérant pas ce qu'il eût pu faire lui-même, si le gouvernement de sa patrie l'avait condamné à *être brûlé*[1], il appelle le Dante en personne

[1] Voyez *la Vie du Dante*, traduct. de l'Enfer, Paris 1828, in-32, tome Ier, page 18.

à son tribunal, et pour éviter l'ennuyeuse répétition des *il dit*, et des *il répondit*, le grammairien philologue se place en quelque sorte devant Alighiéri, et l'interroge comme s'il était un criminel. Il lui demande ce qu'il a emprunté aux Lombards, aux Latins. Il le questionne d'une voix solennelle: « Qu'entends-tu par une langue curiale? » Le Dante répond modestement et comme à voix basse, ce qui n'est ni probable, ni dans les habitudes du fier voyageur : « C'est une langue parlée par les hommes de cour, du pape, du duc, etc., parce que ces hommes étant plus lettrés, parlent mieux qu'on ne parle dans les pays ordinaires de l'Italie. » Les reproches se succèdent; les vers les plus défectueux du Dante sont remis sous ses yeux d'un ton accusateur. Du reste, ces chicanes assez mortifiantes semblent mal adressées à un personnage comme l'auteur de la *Divine Comédie*, qui n'eût pas répondu sans doute, dans un cas pareil, avec cette débonnaireté, et qui aurait plutôt lancé à celui qui le questionnait en prose de greffier, une de ces tirades en vers foudroyants qui lui étaient familières.

Enfin l'auteur conseille au Dante de lire une des 1518.
comédies de l'Arioste (*i Suppositi*), ouvrage assez piquant, mais où manque le sel florentin qu'il ne pouvait y faire entrer, puisqu'il ne le connaissait pas. (Voilà un premier trait contre l'Arioste, en attendant ce qui a été promis dans l'*Ane d'or*[1].) Les invectives redoublent : le Dante, lui, le Dante est battu, il est vaincu, il avoue qu'il a écrit en florentin, et se retire désabusé. Cet ouvrage est un peu long. Il règne en quelques passages un air de suprématie pédagogique

[1] Ne trouvons-nous pas ici la raison pour laquelle l'Arioste, dans ses éditions subséquentes, n'a pas cité le poète Machiavel qui refusait le sel florentin aux *Suppositi*?

que l'on rencontre peu dans Machiavel : aussi Apostolo Zeno a pensé que cet écrit n'était pas son ouvrage. Mais on s'accorde cependant généralement à croire que Machiavel en est l'auteur, parce que Bernard Machiavel, fils de Nicolas, a déclaré se souvenir d'avoir entendu son père parler souvent de ce dialogue, et le lui avoir vu entre les mains. En définitive, on doit regretter, si Machiavel est bien celui qui a composé ce *Discorso*, qu'il n'ait pas fait comparaître devant lui un Dante fait à sa taille, un Dante de la force du juge. Puisque Machiavel était poète, et que, même dans ses poésies, le ton brusque, satirique et frondeur dominait souvent, il pouvait se faire répondre par le Dante quelques beaux et nobles arguments en vers irrités et terribles ; puis l'entretien devenant plus civil de part et d'autre, on aurait vu sans peine le Dante avouer qu'on ne l'avait pas compris, et qu'il avait entendu écrire en florentin. La gloire de la langue florentine ainsi entendue n'en eût été que plus brillante. Je partage du reste sur ce point, et entièrement, l'opinion de Machiavel : les trois auteurs indiqués, qu'ils l'aient dit ou qu'ils ne l'aient pas dit, ont écrit uniquement dans une langue qu'il faut appeler Florentine.





CHAPITRE XXVII.

Nous avons vu qu'en 1517, Machiavel écrivait à Rome[1], que l'Arioste lui avait fait dans son *Roland* ce que lui, Machiavel, ne lui ferait pas sur son *Ane*. 1518.

Il est donc probable que lorsqu'il écrivait ainsi à Alamanni, il s'occupait déjà du poëme que nous allons examiner maintenant.

On parle peu du poëme de l'*Asino d'oro;* il mérite cependant une mention toute particulière. M. Ginguené dit, dans son Histoire littéraire d'Italie, qu'il donnera une opinion sur l'*Asino d'oro;* mais il l'a oublié, et cet oubli n'a pas encore été réparé après lui. Ce poëme se compose de huit *capitoli* qui ont à peu près le même nombre de vers. Le poète a choisi la mesure des *terzine* adoptées par le Dante pour la *Divine Comédie*, et, dans plusieurs passages, il se montre imitateur exact du rhythme, du ton satirique de cet Alighiéri qu'il a précédemment traité avec tant de sévérité. Voici le commencement du premier *capitolo :*

« Je chanterai, si la fortune le permet, les diverses aventures, la peine, les douleurs que j'éprouvai sous la forme d'un âne. Je ne demande pas qu'Hélicon répande une autre onde particulière, ni qu'Apollon dépose son arc et son car- 1518.

[1] Chap. XXVI, pag. 4.

quois, et qu'avec sa lyre il soutienne mes chants; d'abord, parce que pareille grâce ne s'obtient pas dans ces temps-ci, et puis, parce que je suis certain qu'il ne faut pas qu'un luth accompagne le *braire*. Je ne cherche à cela, ni prix, ni récompense, ni mérite: je me soucie peu d'être mordu par un détracteur caché ou découvert. Je sais combien la gratitude est sourde aux prières de chacun; je sais aussi comment un âne se souvient des bienfaits. Je ne m'arrête pas aux morsures et aux bastonnades, comme je le faisais auparavant, puisque j'ai pris la nature de celui que je chante. Si j'étais forcé, plus qu'à l'ordinaire, à prouver ce que je vais dire, je dirais que le veut ainsi cet âne sous la peau duquel j'ai vécu. »

1518. « Sienne tout entière voulut un jour faire boire un âne à *Fonte Branda*[1]; il se mit dans la bouche, tout juste, une goutte d'eau. Mais si le ciel ne vomit pas contre moi de nouveaux malheurs, on entendra partout un *braire*, et tant pis pour qui sera auprès[2]! »

[1] C'est la fontaine dont parle le Dante, *Inferno*, cant. XXX. Cette fontaine était, dit-on, près d'une porte de la ville qui s'appelle encore *porte Fonte Branda*.

[2] I vari casi, la pena e la doglia
Che sotto forma d' un asin soffersi,
Canterò io, purchè fortuna voglia.
Non cerco ch' Elicona altr' acqua versi,
E Febo posi l' arco e la faretra,
E con la lira accompagni i miei versi;
Sì perchè questa grazia non s' impetra,
In questi tempi, sì perch' io son certo
Che al suon d' un raglio non bisogna cetra:
Nè cerco averne prezzo, premio o merto,
Ed ancor non mi curo che mi morda
Un detrattore, o palese o coperto;
Ch' io so ben quanto gratitudo è sorda
A prieghi di ciascun, e so ben quanto
De' benefizi un asin si ricorda.
Morsi o mazzate io non istimo tanto
Quant' io soleva, sendo divenuto
Della natura di colui ch' io canto.

Avant de raconter les événements de son âne, l'auteur rapporte l'histoire d'un jeune Florentin qui avait l'habitude de courir tous les jours dans les rues, sans nul motif, et par quelque temps que ce fût. Son père voulut le faire guérir, mais en vain. Un charlatan en prit le soin : l'enfant parut guéri, puis tout-à-coup retomba dans son défaut, et continua de courir comme auparavant, en disant : « Le Christ lui-même ne me retiendrait pas. »

« Moi aussi, ayant déjà eu l'habitude de mordre celui-ci et celui-là, pendant un temps je restai très-tranquille, poli et patient, ne remarquant plus les défauts des autres, cherchant à m'instruire d'une autre manière, et je me crus guéri. Mais ce temps-ci est si dépitant et si méchant, que sans avoir les yeux d'Argus, on voit plutôt le mal que le bien [1]. »

Ce début annonce clairement une satire. L'auteur continue :

« Ainsi donc, si je répands encore un peu de venin, quoi-

S' io fossi ancor di mia prova tenuto,
  Più ch' io non soglio, così mi comanda
  Quel asin, sotto il quale io son vissuto.
Volse già farne un bere in fonte Branda
  Ben tutta Siena ; e poi gli mise in bocca
  Una gocciola d'acqua a randa a randa ;
Ma se il ciel nuovi sdegni non trabocca,
  Contra di me, e' si farà sentire
  Per tutto un raglio, e sia zara a chi tocca.

[1] Ed io, avendo già volta la mente
  A morder questo e quello, un tempo stetti
  Assai quieto, umano e paziente,
Non osservando più gli altrui difetti,
  Cercando in altro modo fare acquisto :
  Tal che d' esser guarito io mi credetti.
Ma questo tempo dispettoso e tristo
  Fa, senza ch' alcun' abbia gli occhi d' Argo,
  Più tosto il mal ch' il bene ha sempre visto.

que j'aie discontinué de dire du mal, j'y suis contraint par le temps qui fournit une si large matière; car notre âne qui a porté ses pas dans tant d'échelles de notre monde, pour connaître l'esprit de tous les mortels...., le ciel lui-même ne l'empêcherait pas de braire [1]. »

Suit une description un peu semblable à celle du début du Dante dans son Enfer. Ce souvenir s'est offert si vivement à l'esprit de Nicolas, que, dans un seul petit passage d'Alighiéri, il a copié un vers tout entier, en n'y changeant qu'un mot [2].

Il se trouve égaré dans un lieu sombre, où il éprouve les plus violents sentiments d'effroi; une femme, remarquable par sa beauté, lui apparaît: elle tenait d'une main un flambeau allumé, et de l'autre, un cor dont elle faisait entendre les sons. Derrière, marchait une foule innombrable d'ours, de loups, de lions, de cerfs, de blaireaux et de sangliers, etc. Cette femme lui dit qu'elle appartient à Circé, et qu'elle est chargée de faire paître ce troupeau de bêtes: elle lui apprend en même temps que ces bêtes ont été des hommes; ceux-ci se sont égarés dans la forêt, et Circé, d'un seul regard, les a transformés en bêtes : chacun de ces hommes est devenu la bête avec laquelle il avait

[1] Onde se alquanto or di veleno spargo,
Ben ch'io mi sia divezzo di dir male,
Mi sforza il tempo di materia largo;
E l'asin nostro che per tante scale
Di questo nostro mondo ha mosso i passi,
Per l'ingegno veder d'ogni mortale,
. . . .
Non lo terrebbe il ciel che non ragghiassi.

[2] Machiavel dit :

Io non vi so ben dir com'io v'entrai.

Dante dit :

I'non so ben ridir com'io v'entrai.

le plus de conformité pendant sa vie humaine. La reine Circé a plusieurs femmes pour la servir. Celle-ci qu'il voit devant lui, avec ce flambeau et ce cor, porte le flambeau pour s'éclairer dans la forêt ténébreuse, et le cor pour rappeler les bêtes qui ont pu, en paissant, perdre le chemin. La femme ajoute que s'il ne veut pas rencontrer les yeux de Circé, il faut qu'il vienne dans le palais, marchant à quatre pattes et cachant sa figure. Comme il ne voit que la mort, s'il est abandonné seul dans la forêt, il accepte cette condition, se met à marcher ainsi qu'on le lui a prescrit, et continue de s'avancer entre un cerf et un ours.

Il suit sa conductrice, en tournant ses épaules vers le ciel : il était saisi de frissons et de chaleur subite; il cherchait à voir si ses bras avaient changé de peau.

« O vous qui marchez quelquefois en rampant, pensez, je vous en conjure, à l'état où j'étais[1]. »

Ils arrivent à la porte d'un palais entouré d'eau : la 1518.
dame seule, pour y arriver, suit un pont étroit : lui et les animaux traversent l'eau et s'y couvrent de fange. La dame le conduit dans une chambre, essuie les souillures que la boue a laissées sur ses vêtements; alors il lui adresse de vives actions de grâces, et lui demande quelles sont les circonstances de sa vie de pécheur dont elle peut être instruite. La dame lui répond que, parmi les anciens et les modernes, personne n'a éprouvé plus que lui l'ingratitude, et cependant n'a accompli plus de travaux. Ce malheur, dit-elle, ne t'arrive pas par ta faute; seulement un sort contraire l'a voulu ainsi.

[1] O voi che andate alle volte carponi,
Per discrezion', pensate com' io stava.

« C'est le sort qui t'a fermé les portes de la pitié; c'est le sort qui t'a conduit dans ce lieu funeste et terrible. Mais comme les larmes sont laides dans un homme, tu as dû opposer un œil sec aux coups de la fortune. Considère les étoiles et le firmament; considère Phébé et les autres planètes qui vont errant en haut, en bas, sans aucun repos. Tu vois le ciel tantôt ténébreux, tantôt clair et lucide, et rien sur la terre ne continue de rester dans le même état: de là naissent la paix et la guerre; de là proviennent les haines entre ceux qu'un même mur et qu'un même fossé renferment[1]; de là est venu ton premier martyre; c'est là la cause de tes fatigues sans consolations. Le ciel n'a pas encore changé de sentiment, et n'en changera pas tant que les destins persisteront contre toi dans leurs desseins cruels..... Avant que des étoiles plus heureuses se montrent pour toi, il faut que tu erres dans ce monde, caché sous une peau nouvelle[2]. »

[1] Autre imitation du Dante, Purgat., chant VI. C'est le même vers avec un léger changement. Je suis persuadé, comme je l'ai dit dans les notes de ma traduction du Dante, à propos du Tasse qui avait emprunté un beau vers à Alighiéri, que dans ces circonstances-là, les auteurs soulignaient les vers empruntés, et qu'on a eu tort de renoncer à cet usage qui disculpe un écrivain de toute accusation de plagiat. Voyez ma traduction du Purgatoire, 1830, in-32, tom. I, pag. 207, notes.

[2] Questa ti chiuse di pietà le porte,
Quando che questa al tutto t'ha condotto,
In questo luogo sì feroce e forte.
Ma perchè il pianto all' uom fu sempre brutto,
Si debbe a colpi della sua fortuna
Voltar il viso di lacrime asciutto.
Vedi le stelle e 'l ciel, vedi la luna,
Vedi gli altri pianeti andare errando,
Or alto, or basso, senza requie alcuna.
Quando il ciel vedi tenebroso, e quando
Lucido e chiaro, e così nulla in terra
Vien nello stato suo perseverando.
Di quivi nasce la pace e la guerra,
Di qui dipendon gli odii tra coloro,
Che un muro insieme ed una fossa serra;
Da questo viene il tuo primo martoro,

La dame l'engage à subir le sort qui lui est réservé, et lui conseille de charger, de bonne grâce, ce poids sur des épaules solides et courageuses : le mal sera différé, mais il faudra s'y soumettre. Cependant le voyageur sera quelque temps auprès d'elle, afin qu'il puisse s'accoutumer avec les habitants de ce funeste séjour.

Le chapitre IV renferme la peinture la plus singulièrement voluptueuse des scènes qui suivent cet entretien. La description de la beauté de la gardienne du malencontreux troupeau est digne des meilleurs poètes italiens.

« Ici, il faut charger les Muses elles-mêmes de célébrer sa beauté; sans elles, nos paroles seraient jetées en vain. Ses cheveux étaient d'une couleur d'or éclatante, s'arrondissant en mille boucles qui paraissaient les rayons d'une étoile ou d'une lueur céleste. Chacun de ses yeux semblait une flamme si brillante, si claire et si vive, que la vue la plus téméraire se serait éteinte à les regarder. Sa tête avait une telle force d'attraction, que je ne sais à quoi la comparer, parce que mon œil ne pouvait continuer de la contempler. Les cils étaient fins, noirs et arqués; tous les conseils célestes, tous les dieux se réunirent pour les former. Je voudrais dire du charme qu'ils encadrent, quelque chose qui ressemblât à la vérité; je me tais, parce que je ne saurais l'exprimer. Je ne sais pas davantage qui a modelé cette bouche,

Da questo nacque al tutto la cagione,
Delle fatiche tue senza ristoro.
Non ha cangiato il cielo opinione
Ancor, nè cangerà, mentre che i fati
Tengon ver te la lor dura intenzione;
. . . .
Ma prima che si mostrin queste stelle,
Liete verso di te, gir ti conviene,
Cercando il mondo sotto nuova pelle.

si ce n'est pas Jupiter qui l'a moulée de sa propre main. Les dents étaient plus blanches que l'ivoire. Le mouvement d'une langue, pareil à l'agitation d'un serpent, se voyait entre les lèvres d'où sortaient des paroles qui pouvaient arrêter les vents et faire végéter les plantes, tant ces accents étaient doux et suaves! On remarquait le menton et le cou, et tant d'autres beautés qui auraient fait retrouver le bonheur à l'amant le plus infortuné. »

« Je ne sais s'il est à propos de raconter ce qui arriva ensuite, parce que la vérité fait souvent la guerre à celui qui la dit. Je dirai tout cependant, laissant l'embarras à qui veut critiquer, parce que lorsque l'on tait un grand plaisir, on n'a plus goûté un plaisir entier [1]. »

Il n'est pas difficile de deviner ce que je n'ajoute pas en ce moment. L'auteur est ici, non-seulement moins chaste sans doute que le Tasse, ce qu'il est naturel de penser, mais encore plus libre, plus abandonné, plus passionné que l'Arioste, sans être cependant hors de toute mesure, comme quelques autres

[1] Quì bisogna alle muse il peso dare,
Per dir la sua beltà, che senza loro
Sarebbe vano il nostro ragionare.
Erano i suoi capei biondi com' oro
Ricciuti e crespi, talchè d' una stella,
Pareano i raggi, o del superno coro.
Ciascun occhio pareva una fiammella,
Tanto lucente, sì chiara, e sì viva,
Che ogni acuto veder si spegne in quella.
Aveva la testa una grazia attrattiva
Tal ch' io non so a chi me la somigli,
Perchè l' occhio a guardarla si smarriva.
Sottili, arcani, e neri erano i cigli,
Perchè a plasmarli fur tutti gli dei,
Tutti i celesti, e superni Consigli.
Di quel, che da quei pende, dir vorrei,
Cosà che al vero alquanto rispondesse,
Ma tacciol' perchè dirlo non saprei.

poètes de toutes nations l'ont été depuis; mais, généralement, les cinquante-cinq vers qui terminent ce *Capitolo*, égalent, s'ils ne surpassent pas, ce qu'on a pu lire de plus frais, de plus gracieux dans Ovide, dans Tibulle et Catulle, sans aller jamais jusqu'au cynisme de Properce

Si ces vers étaient faits, quand l'auteur (je n'ose plus dire Machiavel) écrivit à Alamanni, en lui annonçant qu'il avait lu l'Arioste, il avait droit, cet auteur, à la bienveillance, à l'estime poétique, à la jalousie même du chantre de Roland. Je ne puis en dire davantage, et c'est à la fin du *Capitolo* quatrième et à l'original même qu'il faut recourir pour mieux comprendre ma réserve et ces éloges.

Dans le *Capitolo* cinquième, il accumule, à la manière du Dante, les réflexions philosophiques sur le sort des États. Là encore, des vers sont pris en partie au même poète, et les sentiments sont à peu près co-

Io non so già chi quella bocca fesse;
Se Giove con sua man non la fece egli,
Non credo ch' altra man farla potesse.
I denti più che d' avorio eran begli;
Ed una lingua vibrar si vedeva,
Come una serpe infra le labbra e quegli,
D' onde usci un parlare, il quale poteva
Fermare i venti, e fare andar le piante:
Si soave concento, e dolce aveva!
Il collo, e il menton ancor vedeasi, e tante
Altre bellezze, che farian felice
Ogni meschino ed infelice amante.
Io non so se a narrarlo si disdice
Quel che seguì da poi, perocchè 'l vero
Suole spesso far guerra a chi lo dice.
Pur lo dirò, lasciandone il pensiero
A chi vuol biasimar, perchè tacendo
Un gran piacere, non è piacere intiero.

piés[1]. Il fallait ensuite apparemment, que, même dans son culte des muses, l'écrivain politique ne perdît jamais de vue ses principes, ses conseils, ses récits de guerres et de négociations. L'auteur, redevenu Machiavel, décrit avec enthousiasme les variations des empires: il cite Athènes, Sparte, Saint-Marc, l'Allemagne, Florence. Il oublie les reproches qu'il a faits au Dante dans l'écrit en prose où il n'avait pas l'excuse de la préoccupation poétique. Le voilà lui-même, Machiavel, ce juge si sévère du Gibelin mécontent, et qui a dit qu'il fallait toujours honorer la patrie, et quand elle repousse quelque citoyen, la remercier pour ceux qu'elle emploie; le voilà qui dit de sa ville natale, et presque avec les mêmes expressions que celui qu'il a insulté (si toutefois il est bien assuré, bien indubitable, qu'il a composé le discours sur le nom qu'il faut donner à la langue dans laquelle ont écrit Dante, Boccace et Pétrarque), le voilà qui s'écrie:

« Cette ville, pleine de plantes sauvages et de buissons, changeant de situation, de l'hiver à l'été, tellement qu'il faut qu'à la fin elle se consume..... Celui qui lit les choses passées, sait que les empires commencent par Ninus et finissent par Sardanapale[2]. »

[1] Cet usage d'introduire dans ses compositions, des passages de plusieurs grands poètes de la péninsule, est encore conservé aujourd'hui en Italie. Lorsqu'on lit des vers en public dans des réunions littéraires, et même quand on en communique à ses amis, l'auditoire ou le confident, en cela plus habile, plus juste que beaucoup des éditeurs modernes que j'ai blâmés précédemment, s'émeut, au moment où il voit venir à lui un vers qui au premier abord est de sa connaissance; il le salue d'un sourire, et le récite à haute voix, en même temps que le lecteur. C'est dans cette circonstance que j'ai remarqué combien il y a en Italie d'instruction, de science, de sagacité et de mémoire.

[2] Quella cittate
Piena di sterpi silvestri e di dumi,
Cangiando seggio dal verno alla state

Ainsi, suivant l'auteur, Florence, remplie de plantes sauvages et de buissons, doit périr, parce que les empires qui ont vu d'abord le règne fortuné de Ninus, gémissent ensuite sous les abominations de Sardanapale.

Nous cesserons désormais de rien dire de Machiavel 1518.
critiquant l'amertume des prédictions du Dante, puisque Machiavel lui-même, s'échauffant d'une verve semblable à celle qui a enflammé le Dante, lui emprunte, s'il ne les lui dérobe pas, ses comparaisons âpres, et jusqu'à son effréné Sardanapale [1].

On retrouve ici, en vers élégants et harmonieux, des sentiments qui ont été exprimés dans les *Discorsi* [2].

Les États sont maintenus par le jeûne, les aumônes et les prières.

« Les prières sont bien nécessaires : il est fou celui qui défend au peuple les cérémonies et les dévotions. Véritablement, c'est avec elles qu'on recueille l'union et le bon ordre, et le bon ordre amène une fortune bienveillante et heureuse. Qu'il n'y ait personne qui ait assez peu de raison pour croire que, si sa maison s'écroule, Dieu la sauvera sans cette aide; autrement il sera écrasé sous les ruines [3]. »

Tanto che al fin convien che si consumi.
. . . .
Chi le passate cose legge, sallo
Come gli imperi cominciano da Nino
E poi finiscono in Sardanapallo.

[1] Voyez *Paradiso*, cant. XV.

[2] *Discorsi*, liv. I, chap. XI.

[3] E son ben necessarie l'orazioni;
E matto al tutto è quel che al popol vieta
Le ceremonie e le sue divozioni :
Perchè da quelle inver par che si mieta
Unione e buon ordine e da quello
Buona fortuna poi dipende, e lieta.



Quel amalgame que ces observations presqu'au *verso* du portrait si enivrant et si voluptueux de sa belle gardienne!

Après qu'il a fait toutes ces réflexions si sages, le voyageur, qui se croit condamné à devenir un âne, entend le bruit du cor, et voit revenir sa conductrice qui lui propose de lui faire connaître en détail les bouges de tous les animaux.

Cette femme, qui toute dévouée qu'elle est ne paraît, à bien dire, du moins dans les premiers chants, qu'une sorte de Béatrix lubrique, si différente de la céleste Béatrix qui guide le Dante, conduit son voyageur dans une espèce de grand dortoir qui ressemble assez à celui des couvents. Là, chacun se trouve avec les animaux de son espèce. A main droite, sont les lions aux dents aiguës et aux ongles tranchants: quiconque a eu le cœur magnanime et courtois, a été métamorphosé en lion; *mais peu sont du pays de Florence*. Ceux chez qui la rage abonde, et qui ont mené une vie grossière et violente, sont devenus des ours, et ils habitent la seconde enceinte. La troisième offre les loups voraces et affamés; la quatrième contient les buffles et les bœufs, et « si parmi eux il se « trouve quelque Florentin, tant pis pour lui. » Celui-là qui veut avoir de la vigueur, et qui dort quand il faut veiller autour du feu, est relégué, avec les boucs, dans la cinquième enceinte: devant, derrière, on remarque des cerfs, des panthères, des léopards et des bêtes plus grosses que des éléphants. Enfin, il est un lieu où chaque bête de toute espèce peut aller s'amu-

Ma non sia alcun di si poco cervello,
Che creda, se la sua casa rovina,
Che Dio la salvi senz' altro puntello,
Perchè è morrà sotto quella rovina.

ser en liberté. C'est même le point de réunion de celles qui ont eu le plus de talents, qui ont vécu dans le rang le plus élevé et dans l'état de fortune le plus brillant. On a beau n'y apercevoir que des bêtes, on retrouve des individus qu'on a vus sur la terre; on les reconnaît à leurs manières, à leurs gestes, à leurs yeux et à leur seule présence.

Les interlocuteurs arrivent à une porte; là, était placée une statue de marbre représentant *le grand abbé de Gaëte, qui fut couronné comme poète*. Il ressemble à Annibal monté sur un éléphant; il est placé là pour que sa seule apparition, sans qu'il soit besoin d'explications, puisse faire distinguer quels sont les êtres contenus dans cette dernière enceinte.

L'auteur n'explique pas autrement le motif pour 1516.
lequel il a placé ici la statue du grand abbé de Gaëte.

J'ai cherché quel pouvait être ce personnage : ce doit être le poète Baraballo. Voici ce qu'en dit M. Tenhove, dans ses Mémoires sur la maison de Médicis[1]; il parle ainsi du poète Querno et de Baraballo :

« Je ne dissimulerai pas que les plaisirs que Léon X se donnait avec les poètes, dégénéraient quelquefois en bouffonneries. Son fameux Querno de Monopoli, qu'il avait fait couronner solennellement de lauriers, de pampre et de feuilles de chou, et qu'il avait promu à la dignité d'archipoète, n'était qu'un bouffon. Il se trouvait aux repas du pape, et mangeait les morceaux qu'on lui envoyait de main en main. Baraballo de Gaëte ne différait de Querno qu'en ce qu'il fai-

[1] J'ai déjà cité M. Tenhove. Je dois donner sur son ouvrage quelques informations; M. Tenhove, Hollandais, a composé des mémoires généalogiques de la maison de Médicis, 3 vol. in-8°. Je puis indiquer seulement le nom de l'auteur de cet ouvrage. Je ne sais pas où ces mémoires ont été imprimés : je crois que c'est à La Haye en 1775 ou 1778. Je ne connais qu'un seul exemplaire de ce livre, où les titres des 3 volumes sont déchirés.

sait des vers, ou soi-disant, en langue vulgaire. Un éléphant de la côte de Malabar, dont Emmanuel, roi de Portugal, avait fait présent au pape, portant à pas comptés ce risible triomphateur au Capitole, et effarouché de la musique bruyante et des cris *io triumphe*, jeta sa charge à bas, et ne laissa pas rougir les mânes de Pétrarque d'un si pitoyable successeur. »

Bottari nous a transmis tous les détails que donne M. Tenhove. En cherchant à trouver absolument quelque explication raisonnable sur cette statue de Baraballo, dont l'apparition seule doit faire reconnaître, dit Machiavel, quels sont les êtres contenus dans cette dernière enceinte, on est amené à penser que, dans cette enceinte il y a des poètes, dont ce Baraballo, homme médiocre et rampant, est à peu près le chef. Est-ce parmi ces poètes que se trouve l'Arioste? Gardons-nous de supposer une pareille pensée à Machiavel : ce peut être tout au plus la demeure de ceux que l'Arioste voit venir à sa rencontre; car il faut convenir que parmi ces derniers, quelques-uns devaient plutôt cette mention à l'amitié du chantre de Ferrare qu'à leur propre mérite.

Nous voyons maintenant une description d'une foule de bêtes qui sont probablement des contemporains, et parmi lesquelles il n'est pas possible qu'il ne se rencontre pas des Florentins. La clef de ces énigmes est bien difficile à trouver.

Un chat, qui par trop de patience perd sa proie et reste confus, quoique sage et de bonne race. Un dragon qui se tourne tantôt à droite, tantôt à gauche. Un renard malin qui échappe à tous les filets. Un chien corse qui aboie à la lune. Un lion dépouillé de ses ongles. Des animaux qui musaient là, l'un sans queue, l'autre sans oreilles; il y en avait qui n'étaient

qu'un mélange de lapins et de boucs. Ici, des vers manquent dans l'original: on ne lit que ces mots..... *una*..... *vidi*..... Puis une girafe[1] qui baissait le cou devant chacun, ayant auprès d'elle un ours fatigué qui soufflait. Un paon qui se pavanait, sans s'informer de ce que devenait le monde. Un animal portant sur sa croupe une corneille. Un lévrier qui avait la vue courte; un souriceau désespéré d'être si petit, et qui allait mordillant tantôt un animal, tantôt un autre; enfin, mille autres bêtes parmi lesquelles j'avoue que, pour l'honneur de Machiavel, je n'ai pas su et je n'ai pas desiré trouver l'Arioste.

Il y a des portraits où l'on peut reconnaître quelque chose qui ressemblerait aux deux Soderini; mais il y aurait eu ingratitude et folie à parler d'eux dans des termes insultants.

Parmi ces ours, il y a peut-être quelque Orsini; mais lequel? et cela importe peu. Je ne doute pas aussi qu'il ne se trouve parmi ces animaux quelques étrangers, des Espagnols, des Allemands, des Français; mais je n'ai rien deviné à cet égard.

Enfin, la conductrice prend le voyageur par la main (il est bien certain que la métamorphose n'a pas encore eu lieu), et le conduit vers un pourceau bien gros qui aurait pesé plus de trois cents livres.

Ce porc était connu du voyageur; mais il ne le nomme pas. La conductrice lui permet de demander à ce porc s'il veut reprendre son ancienne forme. Celui-ci répond qu'il a horreur des hommes; qu'en vain

[1] La première girafe qui fut vue en Europe, fut envoyée à Florence, en 1487, à Laurent-le-Magnifique, par le soudan d'Égypte qui entretenait avec lui des relations de prince à prince. Les peintres du temps firent le portrait de cette girafe; elle est représentée au coin d'un tableau très-grand, sur bois, ouvrage de *Pesello Peselli*, tableau que j'ai dans mon cabinet à Paris.

ils croient qu'il n'y a pas d'autres biens que l'importance de l'existence humaine. Il ajoute pour le détromper : Les animaux sont supérieurs aux hommes, en prudence. Les bêtes connaissent l'herbe qui est bonne ou malfaisante; les unes fuyent à propos la glace, et les autres le soleil. Si on veut parler de la force, un taureau, un lion fier, un éléphant, ne peuvent être comparés à l'homme. Si on parle de tempérance,

« Nous avons surpassé tous vos talents. Avec Vénus, nous dépensons peu de temps; mais vous, sans aucune mesure, vous la poursuivez en tout temps, en tout lieu. Notre espèce ne cherche d'autre nourriture que ce que le ciel a produit sans art, et vous voulez ce que ne peut faire la nature. Un seul objet ne vous satisfait pas, comme il nous contente; aussi, pour satisfaire votre ignoble gloutonnerie, vous allez parcourir jusqu'aux royaumes de l'Orient. Ce que l'on recueille sur la terre ne vous suffit pas, vous entrez même dans le cœur de l'Océan pour pouvoir vous rassasier de ses dépouilles. Mes paroles ne tariraient pas, si je voulais démontrer combien vous êtes plus malheureux que tout autre animal qui vit sur la terre. La nature nous traite plus en amis, et sa bienfaisance se répand davantage sur nous, et vous, elle vous a rendus mendiants de tous ses biens. Si tu veux t'en convaincre, examine les sens, et tu seras facilement persuadé de ce que tu ne crois pas à présent. Que peux-tu comparer à l'œil de l'aigle, au nez et à l'oreille du chien? Nous pouvons encore nous vanter du goût. Si le tact vous a été réservé, ce n'est pas pour vous honorer, c'est seulement pour que les appétits de l'amour vous condamnassent à plus de peines, à plus d'ennuis. Parmi nous, tout animal naît vêtu, ce qui le défend des temps chauds et froids sous tous les ciels, sur tous les rivages. L'homme seul naît tout-à-fait nu; il n'a ni cuir, ni épines, ni plumes, ni toison, ni soies, ni écailles qui lui servent de bouclier. Il commence sa vie par des pleurs, d'un ton de voix rauque et douloureuse, tellement, que c'est une pitié de le voir dans cet état. A me-

sure qu'il croît, son existence est fragile, sans aucun doute, en comparaison de celle d'un cerf, d'une corneille, d'une oie. La nature vous donna la main et la parole, mais avec cela elle vous donna aussi l'ambition et l'avarice, qui effacent ces bienfaits. A combien d'infirmités êtes-vous soumis d'abord par la nature, et ensuite par la fortune, qui vous promet tant d'avantages sans vous les accorder! C'est chez vous que l'on trouve l'ambition, la luxure, les plaintes et l'avarice, qui engendrent tant de peste dans votre vie que vous estimez tant. Il n'y a pas d'autre animal qui ait une si frêle existence, plus de rage de vivre, une peur plus confuse et une colère plus cruelle. Un pourceau ne donne pas de chagrin à un autre pourceau, ni un cerf à un autre cerf; *l'homme* seulement dépouille, crucifie et tue un autre homme. Et comment! tu veux que je redevienne *homme*, moi qui suis actuellement affranchi de toutes les misères que je supportais quand j'étais *homme*[1]! Si parmi les tiens, quelqu'un te paraît gai, heureux et divin, n'en crois rien; moi, je vis plus fortuné dans cette fange où je me plonge et où je me vautre[2]. »

[1] Machiavel imite indirectement ici, le Dante, qui par respect, ne veut d'autre rime à *Cristo*, que le mot *Cristo*, et le répète trois fois en quatre passages différents, au lieu de chercher une autre rime. Voyez *Paradis*, chants XII, XIV, XIX et XXXII. Mais Nicolas en faisant rimer deux fois *Uomo* avec *Uomo* a une autre intention : il veut exprimer le mépris que son immonde et insolent interlocuteur éprouve pour les *hommes*.

[2] Abbiamo le parti vostre superate.
In Vener noi spendiamo e breve e poco
Tempo; ma voi senza alcuna misura
Seguite quella in ogni tempo e loco.
La nostra specie altro cibar non cura
Che il predetto del ciel senz' arte, e voi
Volete quel che non può far natura;
Ne vi contenta un sol cibo, qual noi;
Ma per me' soddisfar l' ingorde voglie
Gite per quelli in fin ne' regni Eoi.
Non basta quel che in terra si ricoglie,
Che voi entrate all' Oceano in seno,

Voilà l'*Asino d'oro* de Machiavel. J'ai cité les derniers vers de cette pièce qui n'a pas toute la célébrité qu'elle mérite. Si l'on a pu douter du talent de l'auteur, je pense qu'à présent on doit être désabusé.

1518. Quelques écrivains ont prétendu que l'*Ane d'or* de Machiavel était emprunté de l'*Ane d'or* de Lucius, qui nous a été transmis par Lucien, et de la *métamorphose*, ou l'*Ane* d'Apulée qui traita ce sujet en même temps, ou peu de temps après Lucien. La vérité est que Machiavel a seulement emprunté le titre de l'*Ane d'or*, et avec le titre, une simple donnée de ces deux poëmes anciens, qui se ressemblent beaucoup. A quelques détails près, surtout dans Apulée, l'emprunt s'est

Per potervi saziar delle sue spoglie.
Il mio parlar mai non verrebbe meno,
S' io volessi mostrar, come infelici
Voi siete più ch' ogni animal terreno.
Noi a natura siam maggiori amici,
E par che in noi più sua virtù dispensi,
Facendo voi d' ogni suo ben mendici.
Se vuoi questo veder, pon mano a' sensi,
E sarai facilmente persuaso
Di quel, che forse or pel contrario pensi.
L' aquila l' occhio, il can' l' orecchio e 'l naso
E 'l gusto ancor possiam miglior mostrarvi,
Se il tatto a voi più proprio s' è rimaso;
Il qual v' è dato non per onorarvi,
Ma sol perchè di Vener l' appetito
Dovesse maggior briga e noia darvi.
Ogni animal tra noi nasce vestito,
Che 'l difende dal freddo tempo e crudo
Sotto ogni cielo, per qualunque lito.
Sol nasce l' uom d' ogni difesa ignudo,
E non ha cuoio, spine o piume o vello
Setole, o scaglie, che gli faccian scudo.
Dal pianto il viver suo comincia quello
Con tuon di voce dolorosa e roca,
Tal ch' egli e miserabile a vedello.

borné à ces deux circonstances pour ces deux auteurs: quant au titre d'*Ane d'or*, il ne paraît pas qu'il ait été autre chose, pour ces auteurs, qu'un de ces titres que l'engouement public donne, de tous les temps, à des ouvrages qui ont obtenu du succès, de même que quelques poésies de Pythagore ont été appelées, par d'autres que lui sans doute, τὰ χρυσὰ et depuis ont conservé ce titre. A l'égard du changement de l'auteur en âne, dans les deux poëmes anciens ce changement est consommé, et Lucius parcourt une assez longue vie sous la peau de cet animal, tandis qu'on a vu que Machiavel, égaré dans sa forêt, rencontré par la dame qui garde les animaux de Circé, est seulement pré-

Da poi crescendo, la sua vita è poca
Senz' alcun dubbio, a paragon di quella
Che vive un cervo, una cornacchia, un' oca.
La man vi diè natura e la favella
E con quelle anco ambizion vi dette
Ed avarizia che quel ben cancella.
A quante infermità vi sottomette
Natura prima, e poi fortuna, quanto,
Ben' senz' alcun effetto, vi promette?
Vostr' è l' ambizion, lussuria e 'l pianto
E l' avarizia, che genera scabbia
Nel viver vostro, che stimate tanto.
Nessun' altro animal si trova, ch' abbia
Più fragil vita, e di viver più voglia
Più confuso timore, o maggior rabbia.
Non dà l' un porco a l' altro porco doglia,
L' un cervo a l' altro: solamente l' *Uomo*
L' altr' uomo ammazza, crocifigge e spoglia.
Pensa or come tu vuoi ch' io ritorni *Uomo*,
Sendo di tutte le miserie privo,
Ch' io sopportava, mentre che fui *Uomo*.
E se alcuno infra gli uomini ti par divo,
Felice e lieto, non gli crèder molto;
Ch' n' questo fango più felice vivo,
Dove senza pensier mi bagno e volto.

venu par cette gardienne qu'il ne pouvait pas éviter de devenir un âne : il consent bien à marcher sur les pieds et sur les mains pour n'être pas découvert, mais il a conservé toujours sa figure d'homme, et n'oublie pas de dire qu'en traversant l'eau il a mouillé tous ses vêtements. Il interroge le porc, *esprit fort*, qui est introduit dans le huitième *Capitolo*, et le poëme finit, pour nous qui lisons l'ouvrage, sans que la métamorphose soit accomplie.

D'après Lucien et Apulée un jeune voyageur, *Lucius*, est logé dans la maison d'une magicienne : il obtient de la servante, appelée Palæstra par Lucien, et Photis par Apulée, qu'elle lui fera connaître les secrets de sa maîtresse. Il voit donc qu'elle parvient à se changer en oiseau, et qu'elle s'envole sous la forme d'une chouette. Lucius supplie la servante de le métamorphoser en oiseau, mais celle-ci se trompe de fiole, lui en donne une où il trouve une liqueur dont il se frotte, et qui le métamorphose en âne. Lucius ne peut déjà plus parler, ses paroles se résolvent en un *braire* épouvantable. La servante effrayée lui dit que lorsqu'il pourra manger des roses, il reprendra la forme humaine, et en effet, après les aventures les plus singulières, il trouve des roses qu'on portait par hasard dans Lucien, et que lui offre un prêtre, dans Apulée; il les dévore et reprend sa forme d'homme. Machiavel a donc composé un ouvrage d'un autre genre, et ces innombrables animaux qu'il rencontre n'ont rien de commun avec le fond de la fable de Lucien, ou Lucius, et d'Apulée : il appelle la dame qu'il rencontre, *una donna piena di beltate*, plus loin, *la mia duchessa*, plus bas, *madonna, la donna;* il est vrai que la scène où ils se trouvent seuls ensemble rappelle, mais en termes bien

autrement décents (quelques reproches qu'à cet égard j'aie paru faire indirectement à Machiavel), la scène avec Palæstra et Photis. Enfin l'*Asino d'oro* est une composition toute différente de celle qui porte le même titre dans les œuvres de Lucien et d'Apulée : chez ce dernier, il y avait à prendre, si Machiavel l'avait voulu, et à nous donner en vers italiens, la description des cheveux d'une femme, qui est un modèle de grâce, d'élégance et de prose poétique; mais l'auteur, toujours préoccupé de sa politique, a mieux aimé continuer sur le ton qu'il avait pris déjà dans ses *Decennali*, et que nous verrons qu'il continuera de prendre dans ses *Capitoli* de *l'Occasion*, de *la Fortune*, de *l'Ingratitude* et de *l'Ambition*.

Il reste à dire quelle est la vraie source où Machiavel a puisé le fond du discours de son pourceau. Il l'a emprunté à Plutarque, en prenant quelques idées dans le dialogue de cet ancien, intitulé, *Les animaux de terre ont-ils plus d'adresse que ceux de mer?* et en paraphrasant quelques-unes des objections de Gryllus dans le dialogue de *Circé, Ulysse et Gryllus* [1].

Depuis Machiavel, un auteur italien, Gelli, a composé une *Circé* qui, avec une véritable valeur à part, a cependant des rapports avec l'*Asino d'oro*. La Fontaine a traité ce sujet dans ses *Compagnons d'Ulysse* [2], et Fénelon dans ses *Dialogues des Morts* [3].

Il est singulier qu'à propos de la dernière partie de l'*Asino d'oro*, je sois amené à établir une sorte de com-

[1] Voyez ces deux dialogues dans Plutarque, traduction de Ricard, Paris, 1791, in-12, tome XIII, pages 168 et 327.

[2] Liv. XII, fab. 1. Je puise une partie de ces notes dans l'excellent ouvrage de M. Robert, intitulé : *Fables inédites des XIIe XIIIe et XIVe siècles*, Paris, 1825, in-8°, tome II, page 323.

[3] Dialogue 6.

paraison entre quatre hommes tels que Plutarque, Machiavel, La Fontaine et Fénelon, ces quatre personnages si difficiles à rapprocher, mais tous les quatre n'ayant pas dédaigné de s'exercer sur la même question. Essayons de voir qui d'entre eux aura mérité le prix : nous laisserons de côté Gelli qui est presque convaincu d'avoir pillé Machiavel dont le poëme est plus ancien, quoiqu'il n'ait paru que plus tard.

A moins qu'il n'ait existé avant Plutarque, quelque auteur qui le premier ait défendu ce paradoxe, ce que j'ignore, Plutarque doit être considéré comme l'inventeur. L'écrivain des *Vies illustres*, dans le premier dialogue que j'ai rappelé, expose quelques-unes des raisons propres à décider la question en faveur des bêtes; et dans le dialogue de *Circé*, il ne fait avancer par Ulysse, au premier abord, que des réfutations assez froides, et ne fait répondre par Gryllus que des observations tirées en partie de la science de l'histoire naturelle des animaux, observations empruntées à Aristote : cependant il y mêle çà et là quelques argumentations assez pressantes; malheureusement à la fin il tourne court. Quand il s'arrête, on sent qu'un tel auteur n'a pas tout dit, et l'on regrette qu'après avoir consenti à choisir un sujet pareil, il n'ait pas tiré plus de parti de cette cause qu'on peut appuyer sur tant de fondements spécieux.

Machiavel, comme Plutarque, n'a introduit qu'un autre Gryllus, porc comme Gryllus, mais Florentin au lieu d'être Grec; ce Florentin, en beaux vers, épuise la matière et contemple le sujet du point de vue le plus élevé, sans s'abstenir d'aucune des idées amères qui peuvent se présenter à son esprit : on a entendu Machiavel.

La Fontaine, dans ses *Compagnons d'Ulysse*, a

imité Plutarque seulement pour le commencement : Ulysse ayant obtenu *qu'on rendrait à ses Grecs leur figure*, ne va pas trouver un cochon ; il interroge un lion, un ours, un loup.

Le lion refuse la proposition du père de Télémaque.

« J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque ;
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque ?
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état. »

L'ours se fâche de ce qu'on lui dit :

« Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli ! »

Il répond :

« Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.....
Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse,
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état. »

Ulysse va haranguer le loup.

« Quitte ces bois, et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien. »

Le loup s'indigne.

« Pour un mot, quelquefois vous vous étranglez tous.
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'*un homme :*
Je ne veux point changer d'état. »

Fénelon dans son dialogue intitulé, *Ulysse et Gryllus*, n'introduit qu'un cochon, comme Plutarque et

Machiavel. Cet animal exagère quelques-uns des arguments du pourceau de Plutarque, de celui de Machiavel, et des trois favoris de La Fontaine. Il cherche aussi quelquefois à plaisanter. Ulysse veut le convaincre et lui dit :

« Savez-vous, mon pauvre enfant, comme vous êtes fait ? (Ici, il y a une description de la forme, des goûts et des habitudes du porc.) Si peu que vous ayez de cœur, vous vous trouverez heureux de redevenir *homme.* »

Gryllus répond :

« Vous avez beau dire, je n'en ferai rien ; le métier de cochon est bien plus joli : il ne faut ni *cuisinier*, ni *barbier*, ni *tailleur*....... Pourquoi me rengager dans les besoins des hommes ? »

Ulysse reproche à Gryllus de ne compter pour rien l'éloquence, la poésie....

Gryllus réplique :

« *Je ne veux persuader personne, et je n'ai que faire d'être persuadé.* Retournez à Ithaque. La patrie du cochon se trouve partout où il y a du gland. Régnez, revoyez Pénélope, punissez ses amants. *Ma Pénélope est ma truie.....* J'aime mieux être content de mon ordure, que d'être un homme faible, vain, léger, malin, trompeur et injuste, qui n'espère plus d'être, après sa mort, qu'une ombre triste, plaintive, et un fantôme mécontent de sa condition. »

1518. On a vu Plutarque ne saisir que la moitié du sujet. On a vu Machiavel s'en emparer, l'étreindre avec plus de force et d'enthousiasme. On a vu La Fontaine laisser bien loin derrière lui Plutarque et son pourceau grec, éviter de lutter avec Machiavel dont il dédaigne le Gryllus florentin, et ainsi se montrer supérieur à ses deux devanciers, parce que son lion, son ours, son loup, sont des dialecticiens exercés, dont la logi-

que est variée, et dont les dilemmes sont vifs et pénétrants. Le loup surtout atterre Ulysse avec cette double injure qui frappe les bêtes et les hommes :

« *Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?* »

On a vu Fénelon rentrer dans le thême de Plutarque, et dans celui de Machiavel. Il reprend l'Ulysse de l'un et le porc de tous les deux. En mettant sa *truie* à la place de *l'ourse*, il imite aussi le fabuliste avec succès. Si l'ours de ce dernier dit :

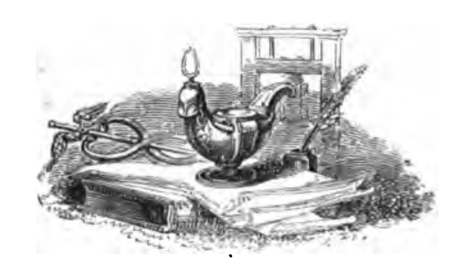
« *Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mon amie* »,

dans *Ma Pénélope est ma truie*, on trouve un trait à la fois mordant et fortement adapté au sujet. *Le cuisinier*, *le tailleur* et tant d'autres plaisanteries sont d'un sel attique excellent : « *Je ne veux persuader personne, je n'ai que faire d'être persuadé*, sont des brusqueries d'une ironie sévère; mais, en tout, il y a un peu trop de langage familier : on croit voir que l'auteur a voulu instruire des enfants, en les faisant rire, et ce n'est pas à des enfants qu'il faut dire de pareilles choses.

En général, il me semble que Plutarque a inventé, et que sa gloire finit à peu près là; qu'ensuite Machiavel l'emporte sur Plutarque et sur Fénelon, mais que La Fontaine a vaincu à son tour le vainqueur, en embellissant l'apologue d'agréments nouveaux, qui en même temps lui ont donné une physionomie plus poétique et plus philosophique.

Tiraboschi ne parle pas de l'*Asino d'oro* et ne veut pas accorder à Machiavel une place distinguée parmi les *valorosi poeti*. Je ne vois pas pourquoi il est si injuste. Apparemment que Tiraboschi n'écrivait pas librement : il se contente, comme il le dit, d'indiquer (*d'accen-*

nare) quelques-uns des ouvrages historiques de Nicolas, dont il parle encore avec une sorte d'amertume, et il appuie les opinions qu'il énonce sur le secrétaire Florentin, de celles qu'il trouve dans l'*anti-Machiavel* attribué alors au roi de Prusse, ouvrage, comme on sait, conçu d'abord par ce prince, mais ensuite presque entièrement recomposé par Voltaire qui n'avait pas lu assez attentivement le livre qu'il réfutait.



CHAPITRE XXVIII.

CEPENDANT Machiavel, qui n'avait pas pu apaiser 1518.
le courroux des Médicis, ou plutôt les sentiments d'envie dont étaient animés plusieurs subalternes qui jouissaient de leur confiance, et qui redoutaient la présence d'un homme si habile auprès du maître qu'ils entouraient de leurs flatteries, avait mérité l'amitié, la bienveillance, l'affection la plus sincère de plusieurs seigneurs et citoyens Florentins qui, sur l'exemple de François Vettori, de Buondelmonti et de Rucellai, s'étaient empressés de venir même au secours de sa famille. Celui-ci, entré pauvre dans les affaires publiques, et ayant toujours vécu animé des sentiments de la plus rigoureuse probité, s'était trouvé presque dans la détresse à l'époque de la dernière révolution de Florence. Nous voyons ici que de nouveaux amis ont mérité la reconnaissance de Machiavel : il dédie à Philippe de' Nerli, un *Capitolo* intitulé : *De l'Occasion.*

« Qui es-tu, toi qui ne parais pas une femme mortelle, tant le ciel t'a dotée et embellie de grâces? Pourquoi ne t'arrêtes-tu pas? Pourquoi as-tu des ailes aux pieds? — Je suis l'Occasion, connue d'un petit nombre, et la cause qui m'agite est que je tiens toujours un pied posé sur une roue. Il n'y a pas de vol qui s'égale à ma course. J'ai les cheveux épars devant moi; je m'en couvre le sein et le visage, pour que personne ne me connaisse quand j'arrive. Derrière la

tête je n'ai pas de cheveux; aussi c'est en vain qu'on se fatigue à me retenir si j'ai passé, ou si je me tourne. — Dis-moi aussi qui est cet autre qui est avec toi? — C'est le Repentir. Écoute et retiens ce que je te dis: celui qui ne sait pas me prendre, prend celui-là qui m'accompagne. Et toi, pendant que tu dépenses le temps en parlant, occupé à de vaines idées, tu ne t'aperçois pas, malheureux, que déjà j'ai fui de tes mains [1]. »

Ce *Capitolo* est imité de Posydippe. Voici la pièce de l'auteur grec; il parle à une statue:

« Toi, qui es-tu? — L'Occasion. — Qui t'a sculptée? — Lysippe. — De quel pays? — De Sicyone. — Pourquoi te tiens-tu sur la pointe des pieds? — J'aime à courir. — Pourquoi tes pieds ont-ils des ailes? — Je vole emportée par un tourbillon de vents. — Pourquoi as-tu à la main ce rasoir?

[1] Chi sei tu che non par donna mortale?
Di tanta grazia il ciel t'adorna e dota!
Perchè non posi? perchè a' piedi hai l'ale!
Io son l'Occasione a pochi nota;
E la cagion che sempre mi travagli
E perchè io tengo un piè sopra una rota.
Volar non è che al mio correr s'agguagli;
E però l'ale a' piedi mi mantengo
Acciò del corso mio ciascuno abbagli.
Gli sparsi miei capei dinanzi io tengo;
Con essi mi ricuopro il petto e l'volto,
Perchè un non mi conosca, quando vengo.
Dietro del capo ogni capel mi è tolto;
Onde in van si affatica un, se gli avviene,
Ch' io l'abbia trapassato, o s' io mi volto.
Dimmi: chi è colei, che teco viene?
È Penitenza; e però nota, e intendi:
Chi non sa prender me, costei ritiene.
E tu mentre parlando il tempo spendi,
Occupato da molti pensier vani,
Già non t'avvedi lasso, e non comprendi,
Com' io ti son fuggita dalle mani!

— Il montre aux hommes que je coupe avec le tranchant le plus aigu. — Pourquoi ces cheveux au front? — Par Jupiter, pour qu'on me saisisse quand on me rencontre. — Pourquoi es-tu chauve par derrière? — Pour que personne ne puisse me saisir quand je suis passée. Étranger, voilà comme le sculpteur m'a formée, afin qu'ainsi, devant cette porte, je servisse d'instruction aux hommes [1]. »

En ce qui est vivacité, rapidité, Posydippe a la palme sur Machiavel. Le poète grec ne laisse pas respirer *l'Occasion*, par la pétulance des questions, et *l'Occasion* ne répond pas avec moins de prestesse. Machiavel est plus lent, sa phrase est trop périodique d'ailleurs, et son culte cicéronien est ici un défaut. Mais s'il doit céder au Grec pour toute la première partie de la composition qui, dans celui-ci, est admirable, il l'emporte sur lui dans la dernière. Ce compagnon, qui est comme l'ombre de *l'Occasion*, offre une idée philosophique, instructive et neuve : dans Posydippe, l'homme qui étend la main trop tard ne saisit rien; dans Machiavel, celui qui a trop attendu saisit quelque chose, mais c'est *le Repentir*.

Le *Capitolo* de *la Fortune*, dédié à Jean-Baptiste Soderini, est un peu plus long. Cette dédicace nous prouverait qu'aucun Soderini ne figurait parmi les animaux des bouges de Circé. L'auteur passe en revue la révolution des empires, la mort prématurée d'Alexandre, l'assassinat de César, après avoir dit que la fortune règne dans un palais ouvert de toutes parts.

« On voit assis aux portes qui, comme on l'a dit, ne sont jamais fermées, on voit le Hasard et le Sort, sans yeux et sans oreilles. Ils donnent pour récompenses, la puissance,

[1] *Antologia Hugonis Grotii edita ab Hyeronimo de Bosch*, *Ultrajecti*, 1795, in-4°, tome II, page 478.

les honneurs, la richesse et la santé ; et pour peines, la douleur, la servitude, l'infamie, la maladie et la pauvreté[1]. »

Jean-Baptiste Soderini était malheureux par suite de la disgrâce du gonfalonier, et l'ancien secrétaire ne balance pas à offrir des consolations au parent de l'exilé. La moralité de cette petite pièce de poésie est que les hommes heureux sont en petit nombre, et que les plus fortunés sont ceux que la mort frappe avant que leur roue ait fait des tours rétrogrades, ou que dans son cours elle les ait lancés au fond d'un précipice.

Giovanni Folchi reçut la dédicace d'un *Capitolo* sur l'*Ingratitude*. Le poète était encore bien à plaindre. Il parle de l'envie qui le mord; toutefois il se félicite de ce que les muses ne sont pas sourdes à ses instances, non pas qu'il espère une haute couronne, mais il chante pour chasser de son esprit les douleurs qui l'assiégent. Il prend pour sujet cette fatalité qui veut que les années de services soient perdues, et qui ordonne que souvent on sème dans les eaux et sur le sable. Quand la gloire des vivants déplut aux étoiles et au ciel, l'Ingratitude naquit au monde pour dégoûter les mortels. Elle fut la fille de l'Avarice et du Soupçon. (Nous retrouvons quelques doctrines des *Discorsi*.) Nourrie dans les bras de l'Envie, elle vit dans le sein des princes et des rois : elle a trois flèches teintes de poison.

Il résulte du coup de la première, que l'homme

[1] Veggionsi assisi sopra delle porte,
Che, com'è detto, mai non son serrate,
Senz'occhi, e senz'orecchi, Caso e Sorte.
Potenzia, onor, richezza, e sanitate,
Stanno per premio : per pena è dolor
Servitù, infamia, morbo e povertate.

avoue seulement le bienfait, mais sans le récompenser; de la seconde, que l'homme oublie le bien reçu et le nie, mais sans injurier; il résulte de la troisième, que l'homme ne se souvient pas du bien, ne le récompense pas, mais, qu'autant qu'il est en lui, il attaque et déchire le bienfaiteur.

« Ce dernier coup pénètre jusqu'à l'os : cette troisième blessure est plus mortelle. Cette flèche arrive avec plus de force; le mal acerbe qui en naît ne s'éteint pas : s'il meurt une fois, il renaît mille fois, parce que son père et sa mère sont immortels [1]. »

On a vu que Machiavel a dit que l'Ingratitude, fille de l'Avarice et du Soupçon, vit dans le sein des princes et des rois; il paraît qu'il n'entend pas excuser les peuples. Il ajoute:

« Et, comme je l'ai dit, elle triomphe, l'Ingratitude, dans le cœur de tout être puissant, mais elle se délecte bien plus dans le cœur du peuple quand il est maître. Avec lui, on est blessé des trois flèches plus cruellement, parce qu'il arrive que là où on sait moins, on soupçonne davantage. La multitude, pétrie de toutes sortes d'envies, tient le soupçon éveillé, et garde sans cesse les oreilles ouvertes aux calomnies. Il en résulte qu'on voit souvent qu'un citoyen probe moissonne un fruit contraire à celui qu'il a semé dans le champ [2]. »

[1] Questo colpo trapassa dentro all' ossa;
Questa terza ferita è più mortale;
Questa saetta vien con maggior possa.
Ma non si spegne questo acerbo male;
Mille volte rinasce, se una more,
Perchè suo padre e sua madre è immortale.

[2] E come io dissi, trionfa nel core
D' ogni potente, ma più si diletta
Nel cor del popol, quando egli è signore.
Questo è ferito da ogni saetta,

De magnifiques *terzine* retracent l'ingratitude envers Miltiade, Aristide, Phocion, Scipion. Voici trois vers bien profonds sur César :

« C'est elle qui força César à s'emparer de l'état, et ce que l'ingratitude lui refusa, il le reçut d'une juste colère et d'une juste indignation [1]. »

Plus bas, on lit :

« Et tu verras que ceux qui ont changé en bien les institutions, ou qui ont donné à leur patrie des royaumes, ont été récompensés par l'exil ou la mort [2]. »

Un *Capitolo* sur l'*Ambition* est dédié à Louis Guicciardini ; c'est là qu'on trouve cette énumération effroyable des maux causés par l'ambition et par l'avarice.

« Les eaux et les fossés, souillés de sang, sont remplis de mains, de jambes, de têtes et d'autres membres déchirés et brisés. Des oiseaux rapaces, des bêtes sauvages, des chiens, sont leurs sépultures paternelles, tombeaux odieux, cruels et féroces ! Les visages sont hideux et horribles comme celui de l'homme qui s'arrête hébété par de nouvelles douleurs

Più crudelmente; perchè sempre avviene
Che dove men si sa, più si sospetta.
E le sue genti d' ogni invidia piene
Tengon desto il sospetto sempre, ed esso
Gli orecchi alle calunnie aperti tiene.
Di quì risulta che si vede spesso
Come un buon cittadino, un frutto miete
Contrario al seme, che nel campo ha messo.

1 A Cesare occupar fè questa il regno;
E quel ch' ingratitudo non concesse,
Gli diede la just' ira, e 'l giusto sdegno.

2 E vedrai come i mutator di stati,
E donator di regni, sempre mai,
Son con esilio o morte ristorati.

et des peurs subites. De quelque côté que tu portes tes regards, la terre est remplie de larmes et de sang, et l'air, de soupirs, de sanglots et de hurlements [1]. »

Ces différentes pièces présentent des morceaux de poésie de la plus grande énergie. Ce n'est plus le sarcasme des *Decennali*: nous sommes loin de la fraîcheur des premiers chapitres de l'*Asino d'oro,* et du sel attique des épigrammes de celui qui a parlé le dernier. Dans cette nouvelle production surtout, on remarquera que tout est force, inspiration, ardeur, malédiction : il y a comme fureur et combat à la massue. 1518.

Un *Capitolo*, intitulé *Pastorale*, est dédié à *Jacinto ;* on ne sait pas le nom de famille. Le ton de cette pièce est plus doux. L'auteur cependant y rappelle, en passant, ses souffrances et ses douleurs. La description des dons faits par les dieux au moment de la naissance de Hyacinthe, est joyeuse, brillante et colorée de douces empreintes puisées dans les auteurs anciens.

Une pièce, intitulée *Serenata*, est adressée à une dame pour laquelle il paraît que l'auteur avait conçu un sentiment très-violent. Machiavel ne ressemblait

[1] Di sangue son le fosse e l' acque sozze,
Piene di teste, di gambe, e di mani,
E d' altre membra laniate e mozze;
Rapaci uccei, fere silvestri, cani
Son poi le lor paterne sepolture.
Oh sepolcri crudei, feroci e strani!
Sempre son le lor facce orrende e scure,
A guisa d' uom, che sbigottito ammiri
Per nuovi danni, o subite paure.
Dovunque gli occhi tu rivolti e giri,
Di lacrime la terra e sangue è pregna,
E l' aria d' urli, singulti e sospiri.

pas à Hippocrate, qui, dit Plutarque, « saluait de loin « Vénus, en se conservant toujours pur[1]. » On voit que, dans cette *Serenata*, cette dame aimait beaucoup les fruits, et probablement les pommes, car le nom de ce fruit est souvent répété. L'auteur raconte l'histoire de Pomone et de Vertumne, dans laquelle est citée celle d'Anaxarète, nymphe de Chypre, qui fut changée en rocher pour avoir refusé d'écouter Iphis[2].

L'auteur dit à la fin qu'il n'est pas encore vieux, que la nature ne l'a pas fait si laid, et qu'il est très-amoureux. Cette pièce a peut-être été adressée à cette femme dont nous avons vu, dans la lettre à Vettori, qu'il était si épris : alors, elle appartiendrait à une époque antérieure. J'ai cependant peine à croire qu'elle ne soit pas de la date des précédentes; peut-être aussi s'agit-il d'une autre passion, ou plutôt, pour ne pas médire, d'une simple plaisanterie de société.

Des chants de carnaval, des chants de diables, des chœurs de dames et d'amants désespérés, des chants d'esprits bienheureux où il est question des armements du Turc; des chants d'ermites, d'hommes qui vendent des *pine* (pommes de pin), de charlatans qui expliquent leur marchandise, en vers assez libres, sont aussi l'ouvrage de Machiavel.

On lui doit encore deux *stanze* que je rapporterai, parce qu'elles sont de vrais modèles de passion mé-

[1] Plutarque, traduction de Ricard, tome X, page 187.

[2] Dans l'édition compacte que vient de publier M. Passigli, Florence, 1831, *volume unico*, comprenant toutes les œuvres de Machiavel, on trouve en regard de la *Serenata* une gravure d'un toucher très-délicat; c'est un des ornements les plus agréables d'une aussi précieuse édition. Cette gravure représente Vertumne, qui sous la figure d'une vieille, dit à Pomone : « Vois cette vigne, qui s'enlace dans cet ormeau; sans lui elle tomberait à terre, et ne se couvrirait pas de tant de fruits. » Le dessin est de M. Nenci, la gravure de M. Viviani.

lancolique et de profonde observation du cœur d'un homme méchant.

« J'espère, et l'espoir accroît mon tourment ; je pleure, et les pleurs nourrissent mon cœur accablé ; je ris, et mon rire ne pénètre pas en dedans ; je me consume, et ma consomption ne paraît pas au dehors ; je crains ce que je vois et ce que j'entends ; chaque objet m'apporte une nouvelle douleur : ainsi, en espérant, je pleure, je ris, je me consume, et j'ai peur de ce que je vois et de ce que j'entends [1]. »

Pour que cette *stanza* présentât toute l'exactitude de la manière de Pétrarque, qu'elle égale d'ailleurs dans toutes les autres parties, il aurait fallu éviter, vers la fin, d'employer le mot *guardo*, parce qu'il n'a pas paru dans toute la *stanza*, et que son mérite est d'être composée avec les mêmes mots répétés finalement, pour récapituler les mêmes souffrances.

La seconde *stanza* est d'un autre caractère : elle appartient plus immédiatement à l'infortuné qu'on a insulté par de fausses promesses.

« Chaque bête dissimule l'arme avec laquelle elle fait du mal : le serpent rampe sous l'herbe ; l'abeille porte dans sa bouche le miel et la cire, et cache l'aiguillon sous ses petites antennes ; la panthère couvre son horrible face, et montre sa peau tachetée et précieuse ; toi, tu fais voir un visage rempli de pitié, et tu caches un cœur cruel dans ton sein [2]. »

[1] Io spero, e lo sperar cresce il tormento;
Io piango, e 'l pianger ciba il lasso core;
Io rido, e 'l rider mio non passa drento;
Io ardo e l' arsion non par di fuore;
Io temo ciò ch'io veggo e ciò ch' io sento;
Ogni cosa mi dà nuovo dolore.
Così sperando piango, rido e ardo,
E paura hò di ciò ch' i' odo e guardo.

[2] Nasconde quel con che nuoce, ogni fera,

On lit ensuite un sonnet où il dit que sa vie ne peut suffire à l'excès de tant de misères. Enfin, toutes les poésies de Machiavel présentent généralement le même caractère de force, de colère, d'esprit satirique, de dispositions amoureuses, et de plaintes sur son sort malheureux.

Celasi adunque sotto l'erbe il drago;
Porta la pecchia in bocca miele e cera,
E dentro al piccol sen nasconde l'ago:
Cuopre l'orrido volto la pantera,
E 'l dosso mostra dilettoso e vago:
Tu mostri il volto tuo di pietà pieno,
Poi celi un cuor crudel dentro al tuo seno.



CHAPITRE XXIX.

Nous avons terminé l'examen de toutes les poésies détachées de Machiavel. Nous rencontrerons encore des vers dans une comédie imitée des anciens : elle se présentera à son tour. Notre attention actuellement doit se porter sur un ouvrage intitulé : *Capitoli per una bizzarra Compagnia.*

A la gaîté qui règne dans cette dernière composition, on peut croire qu'elle a été écrite par l'auteur dans un intervalle de temps où sa situation était moins pénible, ou au moins, dans un de ces instants où le courage, qui nous a quelquefois abandonnés, revient tout-à-coup, on ne sait par quelle influence, à la suite de la plus innocente distraction, rendre du calme, et quelquefois même laisser arriver de la joie et du plaisir. Il ne faut souvent pour cela qu'un jour de beau temps, une lettre d'un ami, une pensée douce rencontrée dans un livre, un air de musique, une seule parole gracieuse d'une femme, la vue d'un être plus malheureux qu'on n'est soi-même, la patience, l'espoir, et, avec ces deux forces morales, la sérénité reparaissant sur le visage de ceux qui souffrent auprès de nous.

Quelle qu'ait été la circonstance qui a consolé Machiavel, on ne peut pas ne pas reconnaître que lorsqu'il a composé ces *Capitoli*, il était dans un accès de

liberté d'esprit, de satisfaction intérieure, et même de gaîté presque bouffonne.

Nous rapportons cet ouvrage à l'époque de 1519.

Le ton du début a quelque chose de sérieux, comme le préambule d'un traité entre de grandes puissances; la suite n'en devient que plus plaisante.

1519. « Les hommes et les femmes se sont quelquefois rassemblés pour prendre des divertissements agréables, et il est arrivé qu'ils ont fait des choses amusantes et d'autres désagréables. Comme jusqu'ici on n'a pas trouvé le moyen de rendre les choses amusantes plus amusantes, et les choses désagréables moins désagréables; comme aussi on a pensé quelquefois à faire des niches, et qu'elles n'ont pas eu d'effet à cause du peu d'habileté de celui qui les avait inventées, il a paru à un homme, qui a quelque cervelle et quelque expérience du caractère des hommes et des femmes, qu'il était convenable d'ordonner, nous voulons dire, de régler une compagnie, de manière que chacun pût imaginer, et en imaginant, faire les choses qui divertissent les hommes et les femmes, et chacun d'eux en quelque manière. Donc il est décidé que la compagnie sera et entend être soumise aux réglements ci-après arrêtés et délibérés d'un commun accord, ainsi qu'il suit : »

« Aucun homme, au-dessous de trente ans, ne pourra faire partie de la dite compagnie, et les femmes pourront y entrer à tout âge. »

« La dite compagnie aura un chef, homme ou femme, qui sera élu pour huit jours. »

« Quiconque ne rapportera pas dans le courant d'un jour tout ce que l'on fera dans la dite compagnie, sera puni de la manière suivante : Si c'est une femme, on suspendra ses pantoufles dans un lieu où tout le monde pourra les voir, avec un écriteau où son nom sera en toutes lettres; si c'est un homme, on suspendra ses hauts-de-chausses retournés, dans un lieu éminent où chacun puisse les contempler. »

« On devra toujours dire du mal l'un de l'autre, et s'il

arrive des étrangers, on révélera leurs péchés et on les publiera sans aucun respect humain. »

Nous laisserons quelques articles en arrière, parce que l'auteur, dans sa veine de gaîté satirique, a un peu passé les bornes.

Voici encore des articles du même traité :

« On ne pourra jamais dire du bien l'un de l'autre; et si quelqu'un contrevenait, il serait puni comme il est dit ci-dessus. »

« S'il arrive qu'un homme se trouve trop beau, ou qu'une femme se trouve trop belle, et qu'il existe un témoin qui prouve qu'ils l'aient dit, ils seront punis, etc. »

« Si un homme ou une femme de la compagnie commence à dire quelque conte, et que les autres le laissent continuer, ils seront condamnés à la peine qui paraîtra convenable à celui ou à celle qui aura commencé le conte. »

« On décidera toujours, dans la compagnie, en faveur de la minorité, et ceux qui auront le moins de voix obtiendront la préférence. »

« S'il a été dit un secret à quelqu'un de la compagnie, par un de ses frères ou par tout autre, et qu'après deux jours, il ne l'ait pas publié, il aura, homme ou femme, encouru la peine de faire toute chose dans son contraire, sans pouvoir jamais s'en racheter par aucune voie directe ou indirecte. »

« Dans la compagnie, on ne pourra garder le silence, et plus on bavardera tous ensemble, plus on méritera d'être loué. Celui qui, le premier, cessera de bavarder, devra être assailli par tous les autres, jusqu'à ce qu'il ait rendu compte de la raison pour laquelle il a discontinué. »

« Personne ne doit ni ne peut demander un service à quelqu'un de la compagnie. Si on donne une commission à quelqu'un, il doit faire tout le contraire. »

« Chacun est obligé d'envier le bien des autres et de leur faire tous les torts qu'il pourra. Quiconque pouvant le faire, ne le fera pas, sera puni au gré du chef. »

« Celui qui aura dit le plus de paroles, et tiré le moins de conclusions, sera le plus honoré, et le plus recommandable. »

Les peines, à mesure qu'on avance, deviennent plus terribles; on est condamné à regarder avec des lunettes le géant de la place [1].

« Tout homme ou femme, pour donner réputation à la société, doit se vanter de posséder ce qu'il n'a pas, et de faire ce qu'il ne fait pas. Si jamais il dit la vérité, et que par cette vérité il accuse sa pauvreté ou tout autre malheur, il sera puni au gré *du Prince.* »

[1] C'est la statue de David par Michel-Ange; elle fut sculptée par ce grand homme, quand il n'avait encore que 29 ans. Le bloc avait été ébauché par Simon de Fiesole, qui avait voulu en faire un géant qu'on aurait placé dans l'église de Sainte Marie *del Fiore* (la cathédrale); mais le marbre ayant paru de mauvaise qualité, Simon avait abandonné son ouvrage. Michel-Ange ayant vu ensuite ce marbre, et examiné avec attention l'attitude et les *points* déjà tracés, crut pouvoir parvenir à en faire une figure remarquable. Il demanda le bloc à Pierre Soderini, qui était alors gonfalonier perpétuel: celui-ci l'ayant accordé, l'artiste composa un modèle en cire qui représentait un David tenant une fronde à la main. Le modèle approuvé, la statue fut bientôt achevée, et en 1504, elle fut portée sur la grande place, devant le palais des *Signori.* Il arriva alors un fait singulier. Michel-Ange était occupé à la retoucher : Soderini descendit du palais pour considérer la statue ; elle lui plut beaucoup; cependant il dit que le nez était trop long. Michel-Ange remarqua que Soderini qui avait la vue basse, ne pouvait pas distinguer la vérité. Il voulut pourtant donner toute satisfaction au chef de la république; de la main droite il prit promptement son ciseau, et de l'autre main un peu de poussière de marbre. Étant monté sur le *ponte* (l'échafaud), il feignit de toucher le nez de David, et il laissa tomber peu à peu la poussière qu'il tenait dans la main, puis il demanda à Soderini ce qu'il en pensait. « Actuellement elle me « plaît bien davantage, répondit celui-ci, et vous lui avez donné la vie. »

Illustrazione storica del palazzo della signoria, Florence, 1792.

Dans les tumultes qui eurent lieu à Florence en 1527, une pierre lancée avec force, du palais des *Signori*, rompit le bras gauche de cette statue, et entama jusqu'à l'épaule. Ce dernier fait est rapporté par Varchi, édition de Cologne, 1721, in-fol., pag. 36.

On appelait vulgairement cette statue *le géant de la place:* c'est ce géant que le législateur de la *compagnie bizarre* veut qu'on regarde avec des lunettes.

« Il ne faut jamais manifester ses pensées par des signes extérieurs. Loin de là, il faut faire tout le contraire : celui qui sait le mieux feindre et dire des menteries, celui-là est le plus digne de recommandation. »

« Aucun homme, aucune femme surtout qui veut avoir des enfants, ne doit chausser, le premier, le pied droit, sous peine de marcher sans souliers, pendant un mois, ou sous toute autre peine qui plaira au *Prince*[1]. »

« Personne, avant de dormir, ne doit fermer les deux yeux ensemble, mais d'abord l'un, et ensuite l'autre, parce que c'est un excellent remède pour conserver la vue. »

Après toutes ces folies, il y en a encore d'autres à peu près pareilles. Voilà cependant le passe-temps que se permettait le grave Florentin. Si, dans sa société, on a mis en pratique quelques-uns de ces statuts, seulement pendant deux heures, on a dû y trouver sans doute un divertissement très-amusant.

Il n'est pas difficile d'expliquer la disposition actuelle de l'esprit du secrétaire Florentin. Léon X avait ordonné que la suprême administration de la république de Florence fût confiée au cardinal Jules de Médicis, son cousin, et fils de Julien qui avait péri dans la conspiration des Pazzi. Ce cardinal avait promis à Machiavel de lui témoigner de la bienveillance, et il ne négligeait aucune occasion de lui accorder des preuves de confiance. Les circonstances politiques de l'Europe excitaient vivement l'attention des Florentins. Maximilien venait de mourir; son petit-fils Charles, et François I[er] se disputaient le titre et l'autorité d'empereur. Dans de telles circonstances, un gouvernement cherche toujours à flatter et à rechercher indirectement les esprits politiques qui peuvent

[1] Le prince, comme on sait, était un homme ou une femme.

donner des conseils salutaires. Cependant le moment n'était pas venu, où Machiavel devait être employé directement au service de la république : mais le cardinal Jules lui faisait espérer que cette faveur lui serait bientôt accordée. Il y avait encore à vaincre ces répugnances contre le talent, que la jalousie sans mérite sait si bien entretenir autour des hommes revêtus du pouvoir.



CHAPITRE XXX.

Des occupations frivoles, qui n'étaient que des complaisances pour quelques amis intimes, et où d'ailleurs Machiavel poursuivait avec obstination ses plaintes plus ou moins vives de la continuité de son mauvais sort, ne pouvaient pas attacher constamment l'esprit observateur de l'ancien secrétaire de la république. Il n'y avait plus, depuis long-temps, d'espérance à fonder sur Laurent II, duc d'Urbin. Jamais il ne s'était montré disposé à servir Machiavel. Parti pour Paris, il y avait été reçu très-honorablement par François Ier. Son mariage avec Madeleine de Latour-d'Auvergne avait été accompagné de magnifiques fêtes. Mais, à peine un an après le mariage, de retour en Italie, elle était morte en mettant une fille au monde, et le duc d'Urbin n'avait survécu à la duchesse que cinq jours. 1519.

Cette fille, qui naquit sous de si tristes auspices, fut Catherine de Médicis.

Machiavel, averti qu'il ne devait plus compter que sur le cardinal Jules, pensa à s'appliquer encore davantage à des études sérieuses, sans cesser de cultiver l'amitié des généreux Florentins qui ne l'avaient pas abandonné dans sa misère.

Zanobi Buondelmonti devait avoir été trop honoré de sa part dans l'hommage des *Discorsi*, pour ne pas

ambitionner un autre présent de cette nature : alors Machiavel composa *la Vie de Castruccio Castracani de Lucques*, qu'il dédia au même Buondelmonti et à Louis Alamanni, avec qui nous avons vu qu'il entretenait une correspondance. Cette histoire de Castruccio est, sans contredit, une sorte de roman. Le fond des événements est vrai; mais dans leur marche, dans leur développement, Machiavel a introduit des incidents qui sont de son invention. Ce n'est pas que Castruccio, qui était contemporain du Dante, et qui mourut sept ans après le chantre de la *Divine Comédie* (en 1328), fût un héros trop éloigné de l'époque où vivait Machiavel; mais l'auteur a voulu réunir dans ce cadre quelques-unes de ses idées militaires, beaucoup de ses préceptes politiques, et ses réflexions ordinaires sur la fortune. On estime, comme un beau morceau de sagesse, de franchise et d'éloquence, le discours que Castruccio tient, avant de mourir, à Paul Guinigi, son successeur, suivant Machiavel, mais qui, suivant l'histoire, ne vécut que presqu'un siècle après.

L'auteur a aussi attribué à son héros une foule de mots presque tous heureux, parmi lesquels on en retrouve que l'on a cités souvent comme appartenant à des personnages plus modernes, et qui évidemment leur sont faussement attribués, puisque, dans de pareils débats, c'est le plus ancien écrivain qui a raison. L'auteur dit, en terminant, que son Castruccio ne fut inférieur ni à Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, ni à Scipion de Rome, et qu'il mourut au même âge que ces deux guerriers. Il déclare encore que, sans doute, il les eût surpassés, si au lieu d'être chef à Lucques, il eût eu pour patrie la Macédoine ou Rome.

Ce sont là de ces prédilections assez communes chez

quiconque raconte en termes romanesques la vie d'un personnage qu'il affectionne, sans s'astreindre à suivre les faits reconnus par l'histoire, prédilections dont les écarts ne doivent pas être pris à la lettre; c'est aussi une de ces comparaisons (on dirait homériques) qui souvent ne sont placées à la fin d'un ouvrage d'imagination, que pour le terminer d'une manière plus frappante, et dans un style plus pompeux.

Il est d'ailleurs constant que les histoires grecque et romaine nous ont rapporté, sur Philippe et sur Scipion, plus de traits véritables de grandeur non contestés, que n'en offrent, sur Castruccio, les Annales de Mathieu Villani, où Machiavel a puisé le fond de sa fable. Du reste, on ne peut pas composer un morceau, en général, plus achevé. C'est un ensemble de concision, de force, de netteté; c'est une masse de récits éblouissants. Le style a acquis une plus singulière élégance, et l'on voit que l'auteur préludait, par cet essai, à ses admirables histoires florentines. Les jeunes gens qui veulent étudier la langue italienne, s'instruiraient beaucoup à traduire cette vie de Castruccio, où la manière de Machiavel se développe encore plus brillante, sous le rapport de la diction, que dans tous les ouvrages qui ont été examinés par nous jusqu'ici.

Cependant, gardons-nous de croire que nous soyons arrivés à connaître encore ce haut point de gloire littéraire qu'a pu atteindre Machiavel.

Il est naturel de penser qu'à la suite des informa- 1519.
tions qu'il a recueillies sur Lucques ancienne, il a pu chercher à en réunir aussi sur Lucques moderne, et que dans le même moment il a rassemblé les notes qui sont intitulées : *Sommario delle cose della città di Lucca.* Il explique le mécanisme du gouvernement

de cette république, et il blâme plusieurs de ses institutions. Le ton des doctrines est celui que nous avons vu dans les ouvrages précédents, mais bien plus adouci.

1520. Il paraît que, vers cette époque, Machiavel se livrait à-la-fois à son inspiration comme auteur comique, et à ses recherches comme écrivain militaire; il y a eu certes peu d'auteurs qui aient varié leurs occupations plus que Nicolas. Nous ne voyons pas d'autre date à laquelle nous puissions rapporter la composition de la comédie de la *Clizia*, qui est imitée de la *Casina* de Plaute, dans ses données les plus spirituelles.

L'espèce d'Hélène que dans Plaute et dans Machiavel se disputent un vieillard, son fils et deux vils esclaves, s'appelle *Casina* dans Plaute, et *Clizia* dans Machiavel.

Pour la fameuse scène du déguisement, Machiavel substitue à sa *Clizia* un esclave de la maison. Plaute substitue à sa *Casina* un des esclaves rivaux, ce qui a plus de force comique. Dans l'une et l'autre pièce, la situation n'en est pas plus décente. On sait jusqu'à quel point le style de Plaute est quelquefois entaché de cynisme. Chez Machiavel, on trouve des plaisanteries en proverbes florentins: quelques-unes sont très-hasardées, d'autres vraiment gaies, et de saine comédie. La pièce de Plaute, empruntée, comme il le dit lui-même, de Diphile, poète grec, qui a appelé sa comédie οἱ κληρουμένοι, tandis que les Latins l'appellent *Sortientes*, est, à ces différences près, et à quelques autres moins importantes, suivie pour guide par Machiavel. Il l'a, en même temps, singulièrement embellie; mais, il faut le dire, il l'a aussi empreinte tout entière de ces libertés de style et de situation qui étaient dans les mœurs du temps, et qui nous laissent toujours difficilement concevoir comment une jeune

fille, une femme, un prêtre, pouvaient aller au théâtre.

J'ai remarqué que Machiavel ne répète pas une ignoble injure que Plaute lance contre les Marseillais de son temps. Plaute appuie fortement sur la situation déshonnête de la fable comique; Machiavel dit une fois ce dont il s'agit, et s'arrête.

Dans les expressions d'amour qu'échangent les personnages si nombreux qui ressentent une vive passion, Plaute, avec ses *corculum*, ses *melliculum*, ses *verculum*, l'emporte de beaucoup sur les *anima mia* et les *ben' mio* de l'auteur italien.

Ce qui est à observer encore dans ce dernier, c'est avec quelle délicatesse les entrées sont raisonnées, les caractères soutenus, les explications adaptées à l'éducation présumée de chaque personnage. Chez Plaute, tout est peut-être trop Plaute lui-même: femmes, vieillards, esclaves des deux sexes, tous ont à peu près la même allure, la même science, la même instruction, le même mode de dialogue vif et concis.

Le succès qu'obtint nécessairement la *Clizia*, engagea Machiavel à traduire sans changements l'*Andrienne* de Térence. Certainement la langue italienne se prête volontiers à retracer rapidement le langage latin, et Machiavel n'a pas laissé perdre à sa langue maternelle un avantage aussi marqué; il y a réussi tant qu'il a pu. Cependant, *gaudebam* qui s'arrête si court, et qui exprime si positivement et si vite un sentiment de joie, et rien autre qu'un sentiment de joie, se retrouve mort et noyé dans ces mots « *Di che io mi rallegravo* », qui sont sans ame et traînants. Le fameux *ne quid nimis* n'est plus dans *non seguire cosa alcuna*. Il a été bien inspiré en français celui qui le premier a dit nettement, pour traduire cette sentence de Térence, *rien de trop*. Mais n'en prenons

1520.

aucun sentiment d'orgueil national; ces bonnes rencontres sont rares pour le français.

Térence dit :

Hoc tempore
Obsequium amicos, veritas odium parit.

Il n'y a pas une lettre, une seule lettre à ôter de ce vers et demi; rien de plus clair, de plus précis, de plus vrai que ces sept mots sans aucun bagage inutile. Machiavel dit : *Perchè in questo tempo, chi sa ire a versi, acquista amici, e chi dice il vero, acquista odio.* Dix-huit mots pour sept. Puis un second *gaudebam* est encore représenté par les cinq mêmes mots ci-dessus cités. Dans un autre passage, il a été plus heureux, ou probablement plus attentif : *placuit, dispondi* ont un équivalent excellent dans *piacque mi, promisigli;* mais *Beasti* ne vaut-il pas mieux que *tu m'hai tutto rallegrato?*

Davos sum, non OEdipus. Machiavel traduit *OEdipus* par *profeta :* il n'y a pas fait attention; il s'agit de deviner. Un Œdipe devine, un prophète prédit.

Le mot *forum*, qui revient très-souvent, est toujours traduit par le mot *mercato.* On a voulu, à ce sujet, faire un reproche à Machiavel; mais il avait raison. Encore aujourd'hui, dans les îles Ioniennes, le *marché* est appelé *Forum. Laborat e dolore* n'a pas été bien entendu quand on a traduit ainsi : *muore di dolore : laborat* veut dire absolument ici, *est en travail d'enfant.* Ceci ne peut être qu'une inadvertance, car la servante Mysis s'écrie plus bas : *obstetricem accerso*, et le traducteur dit très-bien, « *io vò a chiamare la levatrice* ». Enfin, Dave, après avoir cherché un moyen de tirer son maître de tant d'embarras, grommelle en s'en allant : *At jam!* ce qui n'est pas absolument l'*hò trovato.*

Le traducteur ne laisse pas ignorer que la scène se

passe à Athènes, et il ne pouvait faire autrement, puisque Térence l'a dit ainsi; alors il a tort de traduire *ara* par *voie*. Il y avait sur le théâtre même un autel consacré à Apollon. *In cruciatum* n'est pas *al Bargello*. Je finirai en disant que *sycophante* est bien autrement énergique que *spione* [1]. Tout cela vient de ce que Machiavel, comme je le dirai encore, n'a pas corrigé et fait imprimer lui-même ses ouvrages. Toutes ces misères auraient disparu s'il avait pu prendre ce soin. Maintenant il est temps de dire qu'avec ces légers défauts, cette traduction est exacte et fidèle. L'interlocution a la même rapidité que dans l'original, et tellement, que parfois deux personnages s'interrompent dans Machiavel pour dire à eux deux ce qu'un seul a dit dans Térence; mais il n'en résulte pas de confusion, et il est naturel d'observer aussi que peut-être ces fautes n'appartiennent pas à l'auteur Florentin.

Machiavel a laissé encore une comédie en prose qui n'a pas de titre. Je ne me permettrai pas de lui en donner un, comme a fait M. Périès, qui veut que cette pièce s'appelle *Frère Alberigo*, du nom d'un religieux, l'un des principaux personnages. Il suit en cela l'exemple des éditeurs de Londres, qui l'ont intitulée « *Il Frate* ». Il me paraît inutile d'ajouter à l'intention de l'auteur, et de lui faire dire que le principal personnage est cet odieux moine qu'il introduit dans sa pièce. On pourrait tout aussi bien l'intituler *Marguerite*, du nom de l'impudique servante qui

[1] La république d'Athènes avait défendu de transporter des figues et des figuiers hors de l'Attique; sans payer certains droits. Ceux qui dénonçaient quiconque avait désobéi à cette loi de la république, étaient appelés *sycophantes* ou *dénonceurs de figues*, des mots grecs σῦκον, *ficus*, et φαίνω, *indico*. Par synecdoque, le mot de *sycophante* était donné à tout calomniateur, et à tout dénonciateur public ou caché.



mène toute cette intrigue, à laquelle elle associe le moine qui ne pensait à rien.

Voici le sujet:

Un frère Albéric, non moins abominable que le frère Tymothée de la *Mandragore*, attiré par la servante Marguerite, séduit la maîtresse de cette infame. On ne pourrait pas jouer cette pièce dans les habitudes actuelles de tous les théâtres de l'Europe; elle est semée d'ailleurs de plaisanteries assaisonnées de sel florentin, et quelquefois dans un style de patois très-piquant. Il ne serait pas difficile d'y trouver des indications du caractère de *Tartufe*. Cette comédie est encore conduite avec le même talent que la *Mandragore* et la *Clizia*. Où Machiavel avait-il trouvé ces secrets de l'entente de la scène, si justifiée, et, l'on peut dire, si savante? Ce n'est pas dans les comédies des anciens, pour la plupart, déparées par tant de dénoûments déraisonnables. Il faut reconnaître ici Machiavel comme inventeur: il était donc réservé à ce génie si fécond, de n'être jamais médiocre dans ses compositions, même les moins analogues à ses études habituelles.



CHAPITRE XXXI.

Cependant Léon X devait céder aux anciennes recommandations de Vettori. Il avait relu peut-être le grand et sublime ouvrage des *Discorsi* sur Tite-Live. Le ton de liberté qui régnait dans ces pages éloquentes, n'avait pas pu lui déplaire. Ces règles de gouvernement si sages, si nobles, vues de si haut, et les fautes commises par les Florentins sans talent à qui il avait en quelque sorte abandonné l'autorité, le déterminèrent à s'adresser de nouveau à Machiavel, et à lui demander ses opinions sur les moyens d'opérer une réforme dans le gouvernement de Florence. Il avait passé sa pauvre et malheureuse vie à sa maison de campagne et dans la ville, entouré de généreux amis qui s'étaient attachés à lui pendant ses infortunes, et il ne faut pas douter que les Buondelmonti, les Rucellai n'aient contribué au raccommodement tardif qui enfin empêcha Léon X de méconnaître et de laisser sans utilité l'habileté précieuse de l'ancien secrétaire de la république. 1520.

Jusqu'alors n'avait-on pas appliqué à Machiavel celle de ses doctrines qu'il a répétées le plus souvent d'après un ancien? « L'homme est entraîné à ne pas « aimer ceux qu'il a offensés [1]. »

[1] *Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris.* Tacite, *Vie d'Agricola*, LII, édition de 1649, page 588.

Quoi qu'il en soit, le glorieux publiciste devant discuter en présence du grand pontife lui-même, ou pour parler plus exactement, devant lui adresser un mode d'organisation de l'état de Florence, n'est plus cet homme qui a pu être incertain sept ans auparavant sur le choix d'un gouvernement, qui a pu conseiller telle mesure plus ou moins immorale dans son traité *des Principautés*, et ensuite, encore indécis, tenir la balance égale dans ses *Discorsi;* c'est un homme doublement éprouvé, d'une expérience consommée. Il va bannir de sa nouvelle composition toutes ces propositions vives, passionnées, quelquefois incohérentes, qui se rencontrent dans le premier de ses ouvrages, et qui se reproduisent encore, quoique plus rares, dans le second, propositions qui, souvent rapprochées les unes des autres, se trouvaient, en quelque partie, n'être que des tâtonnements parmi lesquels la vraie opinion de l'auteur échappait, ou était difficile à distinguer.

Le publiciste, qui sent son talent perfectionné, ne descend plus au ton de flatterie que nous lui avons pu reprocher, et qu'Alfiéri a signalé par une réprobation si énergique. Il dit fortement : « Voilà ce qu'on peut « penser sur des matières si différentes, et choisissez. » Il reprend, en quelques mots seulement, l'origine de Florence; il indique à la hâte la trace des premiers pas de Cosme et de Laurent Ier. Les Médicis devaient gouverner avec familiarité, parce que beaucoup de Florentins étaient leurs égaux. Les Médicis pouvaient à l'autorité joindre la grâce qui a toujours été dans le caractère de cette famille adorée, mais tout l'effet de cette grâce est nul aujourd'hui : ils n'ont plus d'égaux, tout a cédé à leur puissance. Dans cette circonstance, le pape Léon, leur protecteur, leur appui, le chef de

l'illustre famille, désire mieux organiser le pays. Honneur à tant de magnanimité! Quelques sages Florentins pensent de telle manière sur cette organisation. L'auteur ne dissimule aucun de leurs arguments: il les rappelle, il les range de bonne foi, il les offre comme s'ils étaient siens; il les pare des avantages d'une diction qui n'a jamais été si pure, ni si élégante; puis il se présente à son tour pour donner son avis. Il n'est pas effrayé par la majesté qui entoure le chef de l'Église; il ne s'agenouille pas aux pieds du souverain de Rome, et du modérateur de la chrétienté. Il se place, en quelque sorte, près de son trône, à sa droite même; grand de la force de son talent, de la dignité de ses paroles, il adjure Léon de l'écouter.

On peut établir à Florence l'autorité d'un chef prince, ou l'autorité d'une république. Il déclare que Florence a l'habitude de vivre en république (ici il faut respecter encore cette habitude), et il dit hardiment à celui qui est le chef d'une famille prétendant avec tant d'avantages présents à cette souveraineté, il lui annonce qu'il ne doit pas penser à sa famille, qu'il doit chasser cette idée d'orgueil, bien examiner les événements qui se sont succédé en Toscane, les inconvénients des dernières lois qu'on y a publiées, et se décider à constituer Florence en république. Seulement, pour adoucir en quelque sorte cet arrêt que la conquête, la puissance et la vanité peuvent trouver amer, il a dit, comme en passant: « Un état « de prince n'a qu'une seule voie qui le conduise à « sa destruction, c'est de descendre vers la république: « la république n'a qu'une seule voie qui la conduise à « sa destruction, c'est de monter vers l'état du prince. « Tous les autres états du milieu ont deux voies de

« destruction : c'est de pouvoir monter vers l'état du « prince, ou d'être destinés à descendre vers la répu« blique : de là naît leur instabilité. »

L'auteur supplie S. S. de ne pas blâmer et de ne pas louer son discours avant de l'avoir lu. Il la prie aussi de ne pas se formaliser de quelques altercations possibles entre les magistrats qu'il institue, parce que là où les choses sont bien ordonnées, *moins il reste du vieux, moins il y a du mauvais*.

Dans cet état, que Machiavel appelle ma république (il ne parle absolument et exclusivement que de Florence), il confie le gouvernement à soixante-cinq citoyens de quarante-cinq ans accomplis, dont cinquante-trois pour le corps des grands *arts*, et douze pour le corps des *arts* inférieurs [1]. Il propose de choisir parmi eux un gonfalonier, pour deux, trois ans, si on ne veut pas le nommer à vie. Le gonfalonier nommé, les soixante-quatre citoyens restant se diviseraient en deux portions de trente-deux chacune; trente-deux, avec le gonfalonier, gouverneraient pendant un an; les trente-deux autres, avec le même

[1] Il y avait à Florence vingt-un *arts* (*arti*), sept grands *arts* et quatorze *arts* de second ordre.

Les sept grands *arts* étaient : 1° les juges et les notaires (on appelait juges à Florence, tous les docteurs ès lois); 2° les marchands, ou l'art de *calimala* (cet art prenait le nom de *calimala* de celui de la rue où logeaient ces marchands, et qui était anciennement appelée *calle mala*. Ils vendaient en détail des étoffes de laines, de soie, et ce que nous nommons en France rouenneries et merceries); 3° les banquiers; 4° les fabricants de laine; 5° les fabricants de soie; 6° les médecins et les apothicaires; 7° les fourreurs.

Les quatorze *arts* de second ordre étaient : 1° les bouchers; 2° les cordonniers; 3° les forgerons; 4° les regrattiers, ou débitants de sel; 5° les maçons et les tailleurs de pierre, ou appareilleurs; 6° les marchands de vin; 7° les aubergistes; 8° les marchands d'huile, les charcutiers et les cordiers; 9° les chaussetiers; 10° les marchands de cuirasses; 11° les serruriers; 12° les marchands de cuirs; 13° les marchands de bois; 14° les boulangers.

gonfalonier, l'année d'après, et ainsi de suite. Puis l'auteur, après avoir supprimé la *signoria*, et *gli otto di pratica*, décrit divers modes d'administration : il conseille d'appeler aux affaires une plus grande quantité de personnes qui les entendent, qui les aiment, et qui contribuent ainsi à maintenir la tranquillité publique. Il finit par ce trait spirituel :

« Évitez les dégoûts et les périls, laissez l'état s'administrer par lui-même, de manière que V. S. n'ait besoin que d'avoir la moitié d'un œil ouvert. »

Léon X applaudit au zèle de Machiavel, mais il ne suivit pas ces conseils judicieux, et de nouveaux et inutiles malheurs assaillirent l'état de Florence après sa mort.

Ou peut croire que cette marque de confiance don- 1520.
née à Nicolas par ce noble pontife, et cette demande d'un projet de direction politique, contribuèrent à relever le courage de l'illustre Florentin. Il put commencer à s'abandonner à quelques espérances raisonnables; mais pour cela il ne répudia pas les consolations de l'étude, et je pense que ce fut vers la fin de cette année qu'il s'occupa de rassembler avec soin

Les premiers *arts* s'appelaient *arts majeurs*, les seconds *arts* s'appelaient *arts mineurs*. Tout citoyen quelconque, qu'il exerçât ou non un de ces arts, devait en choisir un dans lequel il se faisait inscrire. Il y avait certainement à Florence beaucoup d'autres professions distinctes, mais chacune de ces dernières était tenue de faire partie de l'un des *arts mineurs*.

Chaque *art* avait sa maison d'assemblée, où il se réunissait, pour élire des syndics, des *consuls*. Les chefs de chaque *art* avaient des places d'honneur dans les cérémonies, et dans les processions. Après bien des débats, il fut convenu que le gonfalonier de la république serait choisi parmi ceux qui appartenaient aux *arts majeurs*, et que dans les quatorze *arts mineurs* on choisirait le quart des magistrats de la ville.

Il y avait des nobles qui pour se populariser s'étaient fait inscrire dans les *arts mineurs*. Voyez *Varchi*, édition ci-dessus citée, page 67.

des matériaux pour commencer les célèbres histoires Florentines, dont il a dû avoir l'idée avant que le cardinal Jules, depuis Clément VII, lui recommandât expressément de les composer, et de les lui dédier.



CHAPITRE XXXII.

Il n'y a plus qu'un seul ouvrage en vers à exami- 1520.
ner. Il appartient, sans aucun doute, à une époque de la vie de Machiavel où son esprit était plus tranquille. Le publiciste va entrer dorénavant dans un ensemble d'études et de compositions si graves, que la poésie ne pourra plus qu'être négligée. Il va être rendu, pour quelque temps, à son premier élément; il va rentrer dans les affaires : il va perdre ces longues journées de loisir d'automne et de toutes les saisons, qui lui permettaient, qui lui ordonnaient même des délassements si nécessaires, puisque la demande d'un système d'organisation de Florence lui a apporté l'espoir d'être employé, et lui a procuré même quelques récompenses pécuniaires, avant-coureurs probables de faveurs plus signalées. Il peut se considérer comme déjà à la disposition du gouvernement; il peut à tout instant revoir une de ces lettres où il lira : *Niccolò, tu cavalcherai; Nicolas, tu monteras à cheval.* Il va falloir renoncer au culte des muses; il lui restera, et nous ne l'oublions pas, une veine de gaîté satirique qui lui dictera Belphégor. Cependant, quitte-t-on si brusquement des occupations si attrayantes ? Ce courrier de Rome qui doit changer le sort de l'ancien secrétaire, ce bref du pape, cet ordre qu'attend peut-être le gouvernement de Florence pour s'approprier une

5.

autre fois les talents de Machiavel, ne pénètrent pas encore dans la solitude de la *villa*. Nicolas certainement a repris du courage; il lui reste quelques idées poétiques, qu'il n'a pas mises en ordre. Le poète va de nouveau se livrer à sa verve brûlante; il va nous faire entendre ses derniers chants. Ce sont, sans contredit, ceux qui présentent, malgré quelques écarts condamnables dans plusieurs scènes, la moralité la plus pure, et enfin, à la louange éternelle de la vertu, ces chants-là, qui sont les plus sages, sont les meilleurs que l'auteur ait composés.

L'ouvrage dont je veux parler est une comédie en cinq actes, en vers; elle n'a pas de titre, et fidèle à ma réserve ordinaire, je ne l'appellerai que la comédie en cinq actes en vers, comme Machiavel l'a indiqué de sa main sur son manuscrit.

M. Périès l'a intitulée: *l'Entremetteuse maladroite*. La scène est à Rome dans le temps de l'ancienne république. Deux hommes mariés à des femmes avec lesquelles ils ne parviennent pas à s'entendre, échangent leurs épouses, ainsi qu'il était permis par les lois romaines. Cela est si vrai, qu'Hortensius abandonna son épouse à Caton, et la reprit après la mort de ce dernier. Ce qui est un peu improbable ici, au moins pour l'un des deux maris de cette pièce, c'est qu'il aime sa femme, qu'il en est très-jaloux, et qu'il consent assez légèrement à ce sacrifice. L'autre mari n'a jamais aimé sa femme, et il a toujours aimé celle du jaloux. La conduite de celui qui n'a pas aimé sa femme se conçoit aisément, mais la conduite de l'autre n'est pas dans la nature du cœur humain. Les mœurs décrites dans cette comédie sont celles des comédies de Plaute, mais sans outrage à la pudeur publique. On trouve quelques traits de gourmandise, qu'on

peut croire empruntés au *Curculion;* il y a aussi quelques mots assez adoucis des professions de foi passablement cyniques de la *Cistellaire.*

Nous avons dit que la scène est dans Rome antique; néanmoins la pièce est remplie de proverbes toscans modernes.

On remarque quelques tirades fort amusantes sur les plaisirs de la table, sur la mauvaise destinée des jaloux. Le parasite Saturius y parle ainsi des femmes auxquelles il préfère de bons repas.

« O insensés, ô aveugles, ô sottes gens! c'est donc ainsi qu'une femme vile qui n'a ni qualité, ni esprit, vous conduit, comme le mors de fer conduit le coursier: de la laide à la belle il n'y a d'autre différence que la couleur et la grandeur, mais, à lumière éteinte, toute beauté est égale [1]. »

L'auteur met dans la bouche du vieux Chrémès ces jolis vers sur l'imprudence des amants.

« Les jeunes gens divulguent toujours leurs tendresses; les femmes font de même, parce que tous ceux qui éprouvent de l'amour sont légers; et comme un déplaisir devient plus supportable si on le confie, il leur paraît aussi que le plaisir s'accroît quand on le redit à quelqu'ami: delà il naît que ce qui est connu des autres arrive sans peine aux oreilles des parents [2]. »

[1] Oh insensati ciechi, oh stolte genti!
Poichè una vil donzella
In cui virtù non si trova, o discorso,
Vi guida qual cavallo il duro morso!
Dalla brutta alla bella,
Altro non è che colore e grandezza;
Ma a lume spento è pari ogni bellezza.

[2] Conferiscono i giovan quasi sempre
I loro amori, et cosi fan le donne,
Perchè tutti quei che aman son leggieri.
E come un dispiacer divien minore,

On ne peut qu'applaudir aux vers suivants, dans lesquels l'auteur trace les devoirs de l'homme et de la femme. C'est une vraie, une délicate réparation, en style d'une forme à-la-fois gaie et sévère, de tout ce qu'il a pu dire et écrire contre les femmes de son temps. Il met ces vers dans la bouche de Chrémès, un de ses interlocuteurs.

« Afin qu'aucun de vous ne se repente pas d'avoir épousé sa femme, et qu'aucune femme ne se repente pas de vous avoir épousés, vous autres maris, il faut se gouverner avec prudence dans les commencements qui sont très-importants. Il faut accoutumer vos femmes à des procédés que vous puissiez améliorer, sans aller jamais en arrière. Faites en sorte qu'elles ne soient jamais dans l'oisiveté, ni seules, ni long-temps avec d'autres femmes : en peu de temps, une méchante femme en gâterait mille autres bonnes. Ne leur refusez pas les choses honnêtes ; ne leur accordez pas les choses qui ne sont pas convenables : arrangez-vous de manière à les honorer beaucoup en public, mais à la maison tenez-les soumises. Si vous croyez jamais au sourire, aux plaintes, aux paroles des femmes, vous serez trompés. L'homme est le chef de la femme, et comme la femme est une portion de l'homme, puisqu'elle est née de lui, l'homme doit la régir et la guider de manière à lui faire reconnaître qu'elle est sa propre substance. Ce qui manque aux femmes, Dieu l'a donné à l'homme, pour que dans toute œuvre où elles sont ignorantes, il supplée à leurs défauts, comme bon chef et non comme tyran. Votre vie et vos mœurs doivent être telles que vous voulez que soient celles de votre femme, parce que la femme n'a pas de miroir où elle se mire plus que dans celui de son mari. Soyez gais et bienveillants, et

Pel conferir, così per lor che cresca
Il piacer, nel ridirlo a qualche amico.
Onde quel che è già noto alle altre genti,
Non è gran fatto sappiano i parenti.

non pas ennuyeux et boudeurs; soyez quelquefois graves et sévères, et non légers et inconstants; soyez avec elles prompts au bien, tardifs au mal, modestes, et surtout honnêtes. S'il arrive qu'il naisse parmi vous quelque dispute, comme il arrive bien souvent, lorsqu'il s'agit d'une question relative à la santé, au bien, à l'honneur, à la réputation, rabattez en face et virilement leurs prétentions. Dans les autres circonstances, il est bien de céder quelquefois, car il a une double sagesse, cet homme qui laisse par moment, passer trois pains pour deux. Parmi les différents dons que le Dieu de la nature a concédés aux misérables mortels, la paix surpasse tous les autres dons. Je parle de celle que de nos jours le monde rencontre rarement au milieu de ses trésors, de ses pompes et de ses délices, de cette paix qui par faveur naît, dans notre cœur, et de la courtoisie, et d'un véritable amour. Que cet amour donc, que cette paix sincère vous unissent toujours, vous étreignent, vous lient tellement qu'aucun orage ne vous dégage et ne vous sépare; que tous vos jours soient heureux et longs, longs et heureux; que vos yeux voient vos enfants, les fils de vos enfants, et que votre fin, je vous en conjure, soit telle que jamais vous n'ayez de regret d'avoir eu envie l'un de l'autre[1]. »

[1] Perchè ciascun di voi più non si penta
Di sua moglie, ne lor, di voi, mariti,
Bisogna governarsi con prudenza,
Nei principi che son troppo importanti:
Avvezzarle à cose che possiate
Migliorar sempre, e non tornar indietro.
Fate che in ozio non si trovin mai,
Ne sole, ne con altre donne assai.
Perchè una trista donna guasterebbe
Mille altre buone donne in picciol tempo.
Non denegate lor le cose oneste;
Ne concedete quel che non conviensi:
Fate che assai voi le onoriate in pubblico,
Ma in casa a voi poi le tenete sotto.
Nè a risi, a pianti, a parole credete
Di donne mai, che ingannati sarete.

1520. Ce morceau est un noble précepte de sagesse conjugale réciproque, une suite de leçons saines, fermes, et consacrées par l'expérience. La femme n'est pas trop abaissée; l'autorité de l'époux, qui n'est jamais appelé, comme dans les lois de divers pays, le seigneur et maître, s'y trouve clairement définie. Ce morceau de choix pourrait être récité à tous les époux qui marchent à l'autel. Les écueils que devait craindre, et que ne pouvait pas toujours éviter un auteur comique de la trempe du caractère de Machiavel, ont été habilement évités: les trois pains en compte pour une couple de pains, sont dignes du grand Molière. La seule plaisanterie que renferme cette tirade, est au dernier vers, et cette plaisanterie, si encore on veut regarder comme telle ces charmantes expressions,

Che mai vi doglia
Aver avuto l'un dell' altro voglia!

Capo è l'uom della donna e perchè parte
È la donna dell'uomo, essendo nata
Di lui, così l'uom dee guidarla e reggere,
Che riconosca ognor ch'ella è sua carne.
Quel che manca alle donne, Dio l'ha dato
All' uom' perchè supplisca a lor difetti
In qualunque opra, in quel ch'elle non sanno,
Come buon capo, e non come tiranno.
La vita vostra, e qualunque costume
Sia tal qual voi volete che lor sieno,
Perchè specchio non ha la donna dove
Si specchi più che in quel di suo marito.
Lieti e benigni, non mesti e ritrosi,
Gravi e severi, non leggieri e incostanti,
Veloci al ben, al mal tardi, modesti
Siate con loro, e sopra tutto onesti.
Se gli avvien che fra voi qualche litigio
Nasca, come accader suol bene spesso,
Se di cosa è importante alla salute,
Alla roba, all' onore, ed alla fama,

cette plaisanterie est fine, douce, ingénieuse, teinte d'une légère malignité de bon goût. Ensuite elle termine élégamment et logiquement l'allocution qui est adressée à-la-fois aux femmes et aux maris, puisque l'auteur a dit en commençant :

Perchè ciascun di voi non si penta
Di sua moglie, ne lor, di voi, mariti.

Si on veut aussi ne regarder les derniers vers que comme un rappel aux serments volontaires qu'on a faits en s'unissant par les liens du mariage, alors la recommandation devient grave et imposante.

Il faudrait peu de changements à cette pièce pour 1520.
qu'elle pût être représentée sur notre scène. Il conviendrait de substituer à l'indigne Apollonia, une soubrette leste et moqueuse. Je craindrais cependant qu'au total cette pièce ne parût froide, car la fable

Ribattetele in fronte virilmente;
Nelle altre cose è ben ceder talvolta,
Perchè in quell' uomo è sapienza doppia
Che lascia talor ir tre pan per coppia.
Fra gli altri don, che Dio della natura
Concessi n' ha ai miseri mortali,
La pace di gran lunga ogni altro eccede;
Parlo di quella che in fra i suoi tesori,
Fra le sue pompe, e fra le sue delizie
Di raro il mondo trova in questi tempi,
Ma che per grazia dentro al nostro core
Nasce da gentilezza, e vero amore.
Questo amor dunque, e questa vera pace,
Così sempre vi unisca, abbracci e leghi,
Che nessun tempo vi sepri e dissolvi,
Sien tutti i vostri dì felici e lunghi :
Lunghi e felici, e vegghin gli occhi vostri
Figliuoli, e dei figliuol nipoti; il fine
Vostro sia (prego), tal che mai vi doglia
Aver avuto l' un dell' altro voglia!

n'en est pas compliquée, ni aussi nourrie de *vis comica* que la fable des autres comédies du même auteur, et le mérite spécial de celle-ci est dans la série de réflexions philosophiques que plusieurs interlocuteurs débitent tour à tour.



CHAPITRE XXXIII.

Machiavel, par ses confidences à Vettori, nous a appris quelle était sa vie dans la *villa*, au moment de son exil. On se souvient encore de ces vêtements négligés sous lesquels il allait ordonner la coupe de ses bois, et de ces habillements nobles et *curiali* dont il s'ornait pour entrer, comme il le dit lui-même, dans les antiques cours des hommes antiques. Machiavel va quitter l'asile modeste où il vivait dans un tendre commerce d'amitié avec ses consolateurs; il va quitter aussi la société des anciens sages. Les premières années de sa vie politique reviennent pour lui. Léon X a pu ne pas apprécier ses avis, mais il n'en a pas moins résolu d'employer les talents d'un maître si habile dans l'art de traiter les questions de gouvernement. Machiavel reçoit une dépêche des autorités de la république.

« Nicolas, tu t'en iras à Carpi. » (Moi-même, je ne 1521.
puis retenir un sentiment d'émotion en revoyant une de ces instructions qu'on adressait au secrétaire Florentin dans des moments plus heureux pour sa fortune et pour celle de la république [1].)

« Nicolas, tu t'en iras à Carpi et tu feras en sorte de t'y

[1] Dans ce temps-là, il fallait qu'il fût toujours prêt. Une, deux ou trois fois par an, il recevait des dépêches où on lui disait : *Niccolò, tu cavalcherai*...

trouver jeudi prochain. N'y manque pas; après ton arrivée, tu te présenteras devant la révérence du père général, et les définiteurs de l'ordre des frères mineurs qui y tiennent leur chapitre, et tu leur remettras cette lettre de créance. »

« Tu feras entendre de notre part à LL. RR. qui le savent déjà, combien notre ville a été, est, et sera favorable aux établissements des lieux pieux et ecclésiastiques, comme en font foi tant d'hôpitaux, de monastères et de couvents en clôture, élevés par nos ancêtres; tu diras que rien ne les a plus animés à de telles œuvres, que les bons exemples qu'ont donnés les religieux dans leur conduite et dans leur doctrine; que ces exemples ont enflammé les esprits du désir de les protéger et de les secourir. Tu ajouteras que parmi les religieux que cette république a le plus chéris, et qu'elle a le plus couverts de bienfaits, se trouvent les frères de leur ordre, parce que leur honnêteté et leur vie exemplaire le méritaient ainsi : il est bien vrai, en même temps, que depuis quelques années, il a paru aux meilleurs et aux plus sages, que dans les religieux a manqué cet esprit qui les faisait adorer, et dans les laïcs, ce zèle de charité qui les portait à accorder des bienfaits aux religieux. Alors nous en avons recherché la raison, et nous avons découvert que cela provenait de ce que ceux-ci n'avaient pas eu de bonnes administrations dans leurs couvents. Aujourd'hui voulant trouver le remède, nous croyons qu'il n'est pas possible que les religieux recouvrent leur ancienne réputation, si pour le domaine Florentin on ne constitue pas une province à part : faisant ainsi, on reconnaîtrait plus facilement les religieux; ils se corrigeraient mieux, ou craindraient de retomber dans des fautes. »

« Étant bien assurés que pour arriver à ce but, il n'y a pas d'autre moyen, nous voulons que de notre part tu conjures et tu pries ces révérends pères, de faire à notre ré-

Niccolò, ne andrai in poste.... Noi mandiamo Niccolò.... Niccolò, noi vogliamo che alla ricevuta della presente, tu ti lievi di costì.... Niccolò, tu te n'anderai.... Niccolò, tu dirai alla maestà del rè;..... et autres ordres semblables.

publique la grâce de comprendre l'état Florentin dans une seule province ecclésiastique, et de le séparer du reste de la Toscane. S'ils accordent cette faveur, et nous croyons qu'ils l'accorderont de toute manière, ils feront une chose agréable à notre ville. Elle est digne de l'obtenir par ses mérites anciens et présents envers leur ordre. Il en résultera que les couvents de notre domaine retourneront à l'antique zèle, et notre ville à l'ancienne charité, et qu'ainsi cesseront les causes de ces scandales qui naîtront si cette grâce n'est pas accordée. Avec toute l'efficacité dont tu seras capable, tu manifesteras notre désir à LL. RR.; tu leur présenteras en outre la lettre ci-jointe de l'illustrissime et révérendissime de Médicis, cardinal légat, et tu les prieras de sa part, comme il te l'a dit à toi-même en personne, de vouloir bien accorder cette demande. Nous ne pouvons pas croire que nos prières, l'amour de la religion, l'autorité de monsignor le légat ne les déterminent : mais si la chose n'obtient pas son effet, tu leur signifieras honnêtement que nous ne voulons pas abandonner cette entreprise, jusqu'à ce que d'une manière quelconque, ou que par quelque voie que ce soit, ils aient accompli notre désir[1]. »

A cette pièce était jointe, en forme de renseignements, une instruction de frère Hilarion, probablement Florentin, puisqu'il était attaché au cardinal légat, laquelle indiquait la nature précise de la demande. 1521.

Si Machiavel devait rentrer dans les affaires publiques par une mission auprès d'une assemblée de moines, il ne pouvait pas désirer des instructions plus analogues à ses opinions connues; on aurait dit qu'il

[1] Cette pièce se terminait ainsi : « Donné à Florence dans le lieu ordinaire de notre résidence, le 11 mai 1521, les huit magistrats *di pratica* de la ville de Florence, signé *Michelotti*. Ces huit magistrats *di pratica* étaient les mêmes que Machiavel avait proposé de détruire. Mais apparemment ils ne le savaient pas, ou cela leur était fort indifférent, parce que quand on n'obtenait pas une magistrature sous un nom, on en obtenait une sous un autre.



avait lui-même rédigé les lettres de créance. Le censeur si sévère de deux religieux si coupables, pouvait, sans hypocrisie, accepter une pareille mission. Il suffisait de la remplir avec ces soins de convenances, de politesses, d'égards et de circonspection, qui ne manquaient jamais à Machiavel négociateur. Il trouvait aussi dans les instructions de frère Hilarion cette particularité : « Les hommes de bien de Florence désirent que les moines sentent une bonne odeur, et non pas une mauvaise, comme il est arrivé jusqu'ici. »

C'était au cardinal Jules de Médicis, que Machiavel était assurément redevable de ce retour de faveur. L'envoyé ne resta que peu de jours à Carpi, et ne réussit pas à obtenir ce que désirait la république. Dans cet intervalle, comme si on se fût diverti à mettre Machiavel dans une fausse position, les consuls de l'art de la laine lui écrivirent et le prièrent de leur faire envoyer un bon prédicateur pour l'église métropolitaine de Florence. Il obtint ce qu'il désirait à cet égard. Ensuite, après de nouvelles et d'inutiles insistances pour emporter de haute lutte l'autre faveur, il annonça au cardinal Jules quel avait été le résultat de ses démarches. L'auteur n'avait pas oublié son style de secrétaire Florentin; il détaille avec le même esprit de netteté les premières visites, les arguments de ses discours, les réponses des pères de l'ordre. Tout ce qu'il dit est grave et mesuré.

Ces religieux connaissaient les obligations qu'ils avaient à la république et à la seigneurie révérendissime; ils voudraient, non-seulement en actions, mais encore en pensées, faire une chose agréable à l'une et à l'autre: ils savaient les bons motifs qui animaient tous les esprits; mais la chose était si importante, qu'il n'y en avait pas eu une plus importante depuis

deux siècles. Enfin, il explique clairement que la bonne volonté ne manque pas à ces religieux, mais qu'ils ne se croient pas dans le droit de faire ainsi une telle séparation.

Machiavel fait entendre à la fin de sa lettre que la précipitation qu'il a mise à partir à cheval l'a un peu incommodé, et qu'en ce moment il se dispose à retourner à Florence.

Pendant ce voyage, il reçut une lettre de François Guicciardini, avec lequel il paraît qu'il avait une liaison assez ancienne. Cet illustre historien, alors gouverneur de Modène pour le pape, faisait un cas particulier de Nicolas; il lui écrit une lettre où il lui dit :

« Très-cher Machiavel, ça été certainement une bonne idée aux consuls de la laine de vous confier à vous, le soin de choisir un prédicateur, comme si on eût confié à Pacchierotto, dans le cours de sa vie, le soin de trouver une belle et jolie femme pour un ami : je crois que vous répondrez à l'attente qu'on a de vous, et que vous en viendrez à votre honneur, qui serait obscurci, si à votre âge, etc. »

Cette lettre a appartenu à des personnes scrupuleuses qui l'ont entièrement dénaturée, en en rayant plusieurs passages trop libres. La lettre finit ainsi :

« Si vous restez là trop long-temps, vous courez deux dangers, l'un........, l'autre que l'air de Carpi vous fasse devenir menteur; car telle est son influence, non-seulement aujourd'hui, mais encore depuis plusieurs siècles. Si par malheur, vous demeurez dans la maison de quelque *Carpigiano*, votre cas est sans remède. Avez-vous visité cet évêque gouverneur? c'est une excellente mine d'homme, et il est capable de vous enseigner mille bons tours. Je me recommande à vous. F. Guicciardini. »

Machiavel lui répond : « *Magnifice vir, major observandissime*, et il commence ainsi : « J'étais *sul*

cesso[1], quand j'ai reçu votre lettre. » Il fait ensuite quelques plaisanteries sur la seconde mission dont il a été chargé. Il raconte, de la manière la plus gaie, l'arrivée de l'archer porteur de la lettre du général : chacun s'émeut en voyant qu'il s'abaissait jusqu'à terre, et qu'il disait qu'on l'avait envoyé exprès pour porter cette dépêche. On court, on s'empresse; on demande quelles sont les nouvelles. Machiavel répond gravement que l'empereur était attendu à Trente, que les Suisses avaient convoqué de nouvelles diètes, et que le roi de France voulait s'aboucher avec l'empereur, mais que ses conseillers l'en déconseillaient. Tout le monde était là, la bouche ouverte, et le bonnet à la main.

Il répond ainsi sur le passage relatif aux *Carpigiani*, et cette réponse est remarquable.

« Quant aux mensonges des *Carpigiani*, je suis en mesure de leur tenir tête; il y a long-temps que je me suis fait docteur en ce genre, de manière que je ne voudrais pas de François Martelli pour manœuvre : depuis un certain temps jusqu'à ce moment-ci, je ne dis jamais ce que je pense,..... et si quelquefois, on me dit la vérité, je la cache...... de façon qu'il est impossible de la retrouver. »

1521. Il ne faut certainement prendre ceci que pour une gaieté de lettre familière, et une sorte de forfanterie, peut-être pour une réminiscence d'un des derniers articles des *Capitoli per una bizarra compagnia*. Il se fait ici plus faux qu'il n'a été sans doute depuis les adulations du traité *des Principautés;* encore, pour quiconque observe le cœur humain, et l'impression qu'avait dû produire un supplice aussi humiliant que cruel, ces adulations peuvent s'expliquer par les souvenirs de

[1] Ceci rappelle ce que saint Simon dit des audiences du duc de Vendôme.

la fune dont ses bras et ses mains portaient encore les traces. Je pense donc qu'ils veulent simplement dire que dans la nature de gouvernement où il se trouve encore, il faut être prudent, circonspect, et ne pas révéler toutes les vérités que l'on sait. Il y a lieu à peu près d'en dire autant, et dans beaucoup de circonstances, et dans beaucoup de pays. Il me semble qu'il faut donc réduire absolument à rien cette bravade de menterie, et je ne crois pas que ceux qui supposent que Machiavel n'a jamais parlé qu'en moquerie, puissent appuyer leur sentiment sur ces confidences du secrétaire. Elles ne sont autre chose qu'une satire du temps. C'est ainsi que Guicciardini, qui était un serviteur de Léon X, les conçoit lui-même, et c'est bien évidemment ici qu'il faut établir la supposition d'une contre-vérité.

A la fin de la lettre, il reprend la plaisanterie sur l'archer. Il demande encore d'autres archers. Il faut qu'ils arrivent bien vite et bien échauffés: cela fera honneur à l'envoyé, et du bien à ces soldats qui, dans les temps du mois de mai, ont besoin d'exercice.

Le lendemain, Guicciardini fait monter à cheval un autre *balestriere*, et il écrit à Machiavel:

« Quand je lis vos titres d'ambassadeur de république chez des moines, et que je considère avec combien de rois, de ducs et de princes vous avez autrefois négocié, je me rappelle Lysandre, qui après tant de victoires et de trophées, eut la charge de distribuer la viande à ces mêmes soldats qu'il avait si glorieusement commandés[1], et je dis : Remarquez

[1] Guicciardini fait allusion à ce passage de la vie de Lysandre :

Ὥστε τοῖς πολλοῖς στρατιώταις ἡγεμονίας πραγμάτων καὶ διοικήσεις πόλεων ἀποδιδοὺς, τὸν Λύσανδρον ἀπέδειξε κρεωδαίτην. Εἶτα οἷον ἐφυβρίζων πρὸς τοὺς Ἴωνας· Ἀπιόντες, ἔφη, νῦν τὸν ἐμὸν κρεωδαίτην θεραπευέτωσαν.

« Tellement qu'après avoir confié des affaires importantes à plusieurs simples

donc que les figures et les couleurs extrinsèques des hommes viennent à changer, mais les mêmes choses reviennent toujours, et nous ne voyons aucun événement qui ne se soit vu dans un autre temps. Si on a changé le nom et la figure des choses, cela fait que les hommes avisés, seuls, les reconnaissent : aussi elle est bonne et utile l'histoire; elle vous présente et vous fait connaître ce que jamais vous n'aviez ni vu ni observé. D'où suit un syllogisme de moine, que l'on ne saurait trop louer celui qui vous a commis le soin *d'écrire des annales*, et qu'on ne saurait trop vous exhorter, vous, à exécuter avec exactitude l'office qui vous a été confié. Je crois, moi, que cette légation ne vous sera pas inutile; car dans ce loisir de trois jours, vous aurez sucé toute la république des sandales, et dans ce cas vous vous servirez de ce modèle en le comparant ou en l'ajustant à quelqu'une de vos formes. Il m'a paru, dans votre utilité, que je ne devais pas perdre de temps, ni abandonner la fortune, quand elle vous était favorable. J'ai suivi votre conseil d'envoyer un exprès qui ne servira à autre chose qu'à vous faire *becqueter* demain soir une *tourte* de plus [1]. »

Puis il jette quelques plaisanteries sur le choix du prédicateur, et il appelle à ce sujet Machiavel un homme singulièrement *extravagant* dans ses opinions relativement à celles des autres, et un *trouveur* de choses nouvelles et insolites.

1521. La réponse, en date du même jour, est encore d'un ton semblable, mais plus gaie que la lettre précédente

soldats, et leur avoir commis même le gouvernement des villes, il (Agésilas) attribua à Lysandre la charge de distribuer les viandes; ensuite, comme pour insulter les Ioniens : « Qu'ils aillent, dit-il, faire la cour à mon distributeur de viandes! »

Agésilas agissait ainsi par jalousie contre Lysandre qui avait auparavant commandé les armées, et que les Ioniens honoraient comme un général habile. Plutarque, *Vie de Lysandre*, édition de Reiske, 1775, page 51.

[1] La satisfaction de recevoir un courrier aura dû, suivant Guichardin, donner un meilleur appétit à Machiavel.

de l'ambassadeur de Florence auprès des frères mineurs. Il dit qu'il raconte mille histoires à son hôte Messer Gismondo. Il y mange pour six chiens et trois loups, et il espère lui rendre la même politesse, si jamais il vient à Florence.

Il paraît donc certain qu'à cette époque, le cardinal Jules, protecteur de Machiavel, l'avait déjà prié de s'occuper des histoires florentines. Guicciardini lui ayant parlé de cette commission pour écrire des annales, son ami lui répond ainsi (et cette partie de sa lettre explique positivement une circonstance qui auparavant n'était pas bien connue) :

« Quant aux *histoires* et *à la république des sandales*, je 1521.
ne crois pas que pour être venu ici, j'aie rien perdu. J'ai pris connaissance de beaucoup de leurs constitutions et de leurs réglements, qui ont du bon, de manière que je m'en servirai, quand cela sera convenable, particulièrement pour les comparaisons. Là où j'aurai à parler du silence, je dirai, ils étaient plus tranquilles que des moines quand ils mangent, et ainsi je pourrai, à ce propos, amener mille autres choses que m'a apprises cette expérience. »

Du reste, ces *histoires*, depuis si long-temps commandées, ne furent cependant bien mises sur le métier que deux ans après.

La négociation, comme nous avons dit, ne réussit pas, et ne pouvait pas réussir. Les frères mineurs, même en chapitre, n'avaient pas le pouvoir de prendre une telle détermination : ils la pouvaient proposer à la cour de Rome, et c'était à cette autorité à décider. Et puis, comment les frères mineurs auraient-ils appuyé une demande dont le but était de faire cesser mille scandales qu'il fallait alors avouer, et qui étaient indiqués dans la réclamation politique de la république? Une province de religieux comprend souvent

des pays immenses. L'état florentin seul, sans Pise, sans le Siennois, était trop petit pour devenir une province. La France tout entière n'était autrefois qu'une province ecclésiastique de divers ordres religieux.

Il importait peu à la gloire de Machiavel que la mission réussît ou non. Ce qui était nécessaire pour son bonheur, c'est que le gouvernement parût lui avoir rendu quelque confiance; c'est qu'il reçût de nouveau une dépêche où il retrouvât ces mots qui avaient si long-temps et si agréablement frappé ses yeux: « *Nicolas, tu vas partir*, etc. » Revenu à Florence, il reprit son commerce d'amitié avec ses nobles amis, et surtout avec François Vettori, que nous savons être encore vivant, car il en parle encore dans ses lettres à Guicciardini. Mais Nicolas devait cependant éprouver un vif chagrin. Le 27 novembre de cette même année, Marcel di Virgilio (Adriani), son maître en littérature et en politique, succomba à une longue maladie. On a cru pouvoir prétendre que Marcel fournissait à Machiavel des passages latins sur lesquels il travaillait; mais cette calomnie ne trouve pas la même crédulité que du temps de Paul Jove. Ainsi que toutes les personnes qui ont appris une langue, Machiavel a su d'abord le latin comme un écolier, mais il a fini par se perfectionner dans cette étude, et l'on n'en peut douter en lisant les *Discorsi*, ses emprunts à Plaute, et surtout ses traductions de Térence, quoiqu'on ait pu y remarquer quelques sens qui n'ont pas été saisis avec toute la fidélité désirable.

La mort de Marcel di Virgilio, ce maître si bienveillant, cet ami si fidèle, ce premier auteur de la fortune de Machiavel, n'était pas le seul coup qui devait le frapper: le pontife, qu'il avait lieu de croire ra-

mené à des idées d'affection et à des dispositions favorables, mourut à cette époque.

Léon X était parvenu au pontificat à l'âge de trente-sept ans. Toute la chrétienté avait ressenti une grande joie de cette élection : on se persuadait qu'il serait un pape d'une grande renommée, à cause de l'immense réputation de son père, Laurent-le-Magnifique; on ne parlait déjà dans l'Italie que de la libéralité du cardinal Jean de Médicis, et de sa noble bienfaisance; on honorait ses mœurs pures et irréprochables, et qui se sont maintenues telles, malgré les accusations de Paul Jove; on espérait que ce pontife protégerait les lettres et les hommes savants. Son exaltation avait eu lieu sans simonie [1], un vendredi [2], jour qui, suivant ce qu'il disait, avait toujours été heureux pour lui. Dès les premiers moments de son règne, il avait commencé par envoyer des assurances d'amitié au gonfalonier Soderini, exilé à Raguse. Cet acte de magnanimité avait donné la plus haute idée du caractère généreux du pape. Enfin, il n'avait pas oublié de se faire beaucoup d'amis par une grande promotion de cardinaux: il en préconisa jusqu'à trente-un à la fois [3].

Bientôt Léon X alla à Bologne pour y recevoir le roi François I[er], avec lequel il signa le concordat qui fut aboli en 1801. On remarqua que le pontife eut la générosité de laisser alors à Rome, revêtu du

[1] Guichardin, tom. III, pag. 55.

[2] Nardi, édit. de 1634, pag. 271.

[3] En 1277, sous Nicolas III, il n'y avait que sept cardinaux; sous Jean XXII en 1330, il y en avait vingt. Au concile de Constance, il s'en trouvait trente-quatre. Léon X en ajouta trente-un, ce qui porta le nombre à soixante-cinq. Paul IV, en 1556, en ajouta cinq, et Sixte V, en 1586, considérant que le nombre de soixante-dix était celui des *seniores* du peuple d'Israël, et des disciples de J.-C, ordonna que ce nombre ne changerait plus à l'avenir, et il est resté ainsi jusqu'à présent fixé à soixante-dix.

titre de légat, le cardinal Soderini, évêque de Volterre, sous les ordres duquel nous avons vu que Machiavel a été employé.

La passion de Léon X pour les lettres ne tarda pas à porter ses fruits. Déjà depuis long-temps il avait été promu à la pourpre, lorsqu'au milieu des malheurs de Pierre son frère, il avait eu le courage de déposer les insignes de cardinal, et de se rendre en Allemagne, vêtu en habits de marchand. Là, il s'était trouvé comme témoin lorsqu'on avait découvert, pour la première fois, une grande partie des Annales de Tacite [1]. Monté sur la chaire de saint Pierre, il s'en souvint, et il obtint qu'on lui envoyât ces Annales, dont il fit faire à Rome une édition élégante. On se réjouissait, dans cette ville, d'être passé de la sévérité et de la gravité de Jules à la douceur et à la facilité de Léon [2].

Écoutons un instant M. Roscoë, écrivain protestant, et qui ne peut être suspect :

« Le pontificat de Léon X est célébré dans les annales de l'église romaine comme une de ses époques les plus heureuses. Au moment où il occupa la chaire de saint Pierre, les malheurs de l'Italie étaient au comble, ce pays ayant été le théâtre d'une guerre dans laquelle tous ses gouvernements s'étaient trouvés engagés, et qui était encore plus funeste par les dévastations des Français, des Suisses et des troupes d'Espagne. Un concile qui avait été établi à Pise par l'autorité du roi de France, traversait les mesures, et quelquefois même affectait de méconnaître l'autorité du saint-siége; et indépendamment de toutes ces calamités, l'Italie était sans cesse tourmentée par la crainte des Turcs qui

[1] *Discorsi di Borghini*, 1584, première partie, page 211.

[2] Dépêche du comte de Carpi, ambassadeur de Maximilien près le saint-siége, insérée dans les *lettres de Louis XII*, tom. IV, pag. 79.

menaçaient, à tout moment, de faire une descente sur ses côtes. La modération et la prudence de Léon surmontèrent les difficultés qui s'offrirent à lui, et pendant toute la durée de son pontificat, les terres de l'Église jouirent de plus de tranquillité qu'aucun autre état de l'Italie. Au milieu des sanglantes querelles qui divisèrent deux puissants monarques, Charles-Quint et François I[er], il se distingua par sa vigilance, par sa sagesse et par sa politique habile[1]. »

Robertson déclare aussi que Léon X fut le seul prince qui observa avec une sage circonspection les démarches, les vues, les prétentions des deux monarques rivaux, et qui montra la plus généreuse sollicitude pour la tranquillité de l'Europe[2]. Malheureusement une partie de l'éclat de cette gloire fut ternie par des fautes et des imprudences subalternes : de tous côtés on dénonça la vente des indulgences et des dispenses ecclésiastiques. Ces rumeurs éveillèrent l'audacieux dissident qui, sous la robe de l'ordre des Augustins, avait vu avec dépit que le soin de délivrer les indulgences eût été remis à des Dominicains. On eut beau répandre que les produits de ces dons à l'Église serviraient à l'achévement de la basilique de Saint-Pierre, ce temple qui appartient à la chrétienté tout entière, il ne fut peut-être pas assez prouvé, à de si grandes distances, qu'ils avaient eu constamment cette destination.

Quoi qu'il en soit, s'il est à déplorer que de telles divisions aient produit la scission qui a éloigné du père de tous, tant d'enfants élevés dans la même croyance, il n'est pas hors de propos de dire qu'il y eut plus tard d'illustres protestants qui, tout à travers leurs ac-

[1] Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, traduction de M. Thurot, 1799, in-8°, tom. II, pag. 347.

[2] Robertson, *Hist. of Carl. V*, book I.

cusations, manifestèrent de sages regrets. Leibnitz, cet homme si extraordinaire, l'un de ceux qui comme Machiavel ont le plus honoré l'intelligence humaine, Leibnitz qui a mérité l'admiration de l'Europe par la singulière variété de ses travaux, amené dans une de ses lettres à donner un avis sur ces mémorables événements, s'exprime ainsi (n'oublions pas que c'est un protestant qui parle après la réformation):

« Il en résulta que ceux qui demandaient trop d'avantages, perdirent les avantages qui étaient justes et que le christianisme avait intérêt qu'ils conservassent eux-mêmes [1]. »

Le même Leibnitz va plus loin:

« Puisque Dieu est le dieu de l'ordre, et que le corps de l'Église *une*, catholique et apostolique, sous un gouvernement qui soit *un*, et avec une hiérarchie qui comprenne tous les membres, est de droit divin, il est conséquent qu'il y ait aussi, en vertu du même droit, dans le même corps, un souverain magistrat spirituel, se contenant dans de justes bornes (j'ajoute maintenant ces paroles), pourvu d'une puissance directrice, et de la faculté de faire tout ce qui est nécessaire pour remplir sa charge dans l'intérêt du salut de l'Église [2]. »

Je ne cite encore là qu'une autorité protestante, mais quelle puissante autorité! Si le glorieux pontife pouvait revenir parmi nous, et lire ces paroles, il en tressaillirait de bonheur et de joie.

Mais au milieu de ces querelles et de ces douleurs, Léon X n'oubliait pas qu'on attendait de lui qu'il se montrât le protecteur déclaré des arts et des sciences, et il accomplit, avec toute la splendeur et toute la magnificence de son haut caractère, cette mission que

[1] Préface du *Codex juris gentium diplomaticus*. Hanovre, 1693, in-fol.

[2] *Œuvres* de Leibnitz, tom. V, pag. 228, ep. 8, *ad Fabricium*.

la Providence semblait lui avoir réservée, cette mission dans laquelle il obtint une si grande renommée, que même ses ennemis s'accordent avec nous pour admirer l'époque heureuse où régna ce grand prince.

Léon X, élève de Chalcondyle, d'Ange Politien et de Bernard de Bibiéna, ami d'Érasme, protecteur de Pierre Bembo, de Jacques Sadolet, de Sannazar, et de tant d'autres célébrités placées au premier rang dans ce siècle de talents, le pontife qui avait déjà enrichi la littérature de la publication des Annales de Tacite, couvrit de bienfaits Alde Manuce, et ne cessa d'accorder des encouragements pour de nouvelles éditions d'Homère, de Sophocle et de Platon.

Peut-on vraiment passer sous silence cet hommage que Pope a rendu à Léon X ?

« Mais voyez! c'est l'âge d'or du grand Léon! chaque muse sort de sa léthargie, et rajuste sa guirlande flétrie par le temps : l'antique génie de Rome qui plane sur ses ruines, en secoue la poussière et lève sa tête majestueuse. O triomphe des arts! la sculpture et ses sœurs sortent de leurs tombeaux; le marbre respire, la pierre revêt des formes; de plus beaux temples retentissent de plus suaves accords. Raphaël a saisi ses pinceaux, et Vida, sa lyre. Immortel Vida, sur ton front s'enlacèrent le laurier du poète et le lierre du critique; Crémone à jamais s'enorgueillira de ton nom; seconde en force à Mantoue, elle le sera de même en gloire [1]. »

[1] But see! each muse in Leo's golden days,
Starts from her trance and trims her wither'd bays:
Rome's ancient genius o'er its ruins spread,
Shakes of the dust, and rears his rev'rend head,
Then sculpture and her sister arts revive;
Stones leap'd to form and rocks began to live;
With sweter notes each rising temple rung;
A Raphael painted, and a Vida sung;
Immortal Vida, on whose honour'd brow,

Dans la distribution de tant de munificences, de tant de bienfaits répandus sur les divers talents de sa patrie, de l'Europe, et même de l'Asie, Léon X, sans avoir rendu à Machiavel son premier bonheur, l'avait cependant replacé dans les affaires, et il est à croire que si la mort n'eût pas frappé si tôt le généreux restaurateur des lettres, il eût fait encore davantage pour le secrétaire florentin. Nous allons voir que celui-ci avait senti son courage renaître. Il avait lieu d'ailleurs de ne pas douter de la bienveillance de Jules de Médicis. Ce cardinal avait aidé, comme on le sait, à faire obtenir à Nicolas la légation de Carpi, et il avait assuré qu'il resterait son protecteur à Rome, pendant le pontificat d'Adrien VI, auquel nous verrons qu'il succéda sur la chaire de Saint-Pierre, à la fin de l'année suivante.

The poet's bays and critic's ivy grow:
Cremona now shall ever boast thy name,
As next in place to Mantua, next in fame!

Pope, *Essai sur la critique*, part. III.



CHAPITRE XXXIV.

Je ne sais quelle en est la raison, car les mémoires du temps sur Machiavel, ainsi que ses lettres, ne laissent rien de positif à ce sujet, mais il est permis de croire que dans les premiers moments, la situation de satisfaction et de bonheur où l'avaient mis la dernière marque de confiance de son gouvernement, et la correspondance de Guicciardini, qui avait flatté la vanité de l'envoyé et amusé ses loisirs à Carpi, a pu se soutenir à son retour à Florence. Il avait rempli récemment des fonctions politiques, il pouvait espérer un autre emploi. On s'accorde à reporter à cette époque la composition de Belphégor. Dans ce conte, je ne vois rien de l'amertume qui a dicté les *Decennali*, plusieurs comédies, et des prologues de comédies.

Il n'y a aucune malédiction contre la fortune; c'est un conte éminemment spirituel et plaisant : on y trouve bien une foule d'indications malicieuses, mais sans cynisme. Je passe sous silence quelques petites attaques contre les moines, mais plus ménagées que dans les autres ouvrages, où l'auteur semble s'être proposé de leur faire une guerre plus déclarée. Ces attaques modérées me paraissent aussi un argument pour établir plus fortement la vraie date de cette composition, dont le fond, du reste, comme nous le dirons, a été emprunté aux Orientaux; mais Machia-

vel l'a notablement embelli. Dans ce conte-modèle, l'intérêt est suspendu jusqu'au dernier moment, et le trait final se trouverait avoir été réservé avec un art exquis, si malheureusement l'auteur n'eût pas dit dans le commencement que des démons, amenés de l'enfer par Rodéric de Castille, aimèrent mieux y retourner sur-le-champ, que de vivre dans ce monde sous le despotisme de *Monna Honesta;* et à ce petit avertissement près, qui annonce trop tôt que Rodéric pourra bien prendre le même parti, on ne saurait trop louer la marche gaie, animée et morale de ce conte.

Le ton de Boccace, sa grâce, sa simplicité, l'érudition de voyageur qu'on devait rencontrer dans Nicolas, ses souvenirs de France, se retrouvent dans cet ouvrage.

On a dit que Machiavel avait fait, dans cette histoire, une allusion à sa femme qui le rendait malheureux; mais cette supposition est dépourvue de toute vraisemblance: rien ne prouve qu'il ait vécu avec elle en mauvaise intelligence. Les préceptes sur le mariage que nous avons lus dans la comédie en cinq actes, en vers, si nous ne connaissions pas le caractère ferme et décidé de Machiavel, nous montrent assez qu'il prétend conserver la dignité d'époux. Ce ne sont pas ces époux-là qu'une femme rend malheureux, et qui se plaignent par des voies détournées. S'il y a, dans ses ouvrages, quelque chose qui ait trait à ses idées sur les intérêts domestiques, sous ce rapport je ne balance pas à penser que ce sont les vers mis dans la bouche de Chrémès qu'il faut lire, pour savoir comment Machiavel entendait qu'il fallait être époux et père. Nous avons bien vu, grâces à des investigations peut-être exagérées, et qui ont renversé cette muraille derrière laquelle une vie privée doit être à l'abri

de toute allusion méchante, nous avons vu qu'il a manqué à plus d'un devoir. Sous un de ces rapports, il n'en eût été que plus cruel de répandre encore le ridicule sur une femme qu'il aurait trompée. Je ne pense donc pas qu'on doive admettre que Machiavel, en écrivant son *Belphégor*, ait eu l'intention de faire connaître le caractère de Mariette.

Nous allons d'ailleurs arriver à une époque de sa vie où il donna des preuves non équivoques de son amour et de son respect pour son épouse.

Personne n'ignore que La Fontaine a trouvé dans Belphégor, un de ses contes les plus piquants. Il a plus réussi dans cette imitation que dans celle de la *Mandragore*, qui est faible et traînante, et dont je n'ai pas parlé par cette raison.

Chaque auteur a construit sa fable avec les habitudes, les usages, les informations de son pays. Machiavel parle du *Levant* et du *Ponent*, il nomme les lieux qu'on reconnaît encore. On suit Rodéric, de son palais *d'Ognissanti* à Florence, jusqu'à la porte *à Prato*: on le voit abandonner son cheval pour se diriger à travers champ sur *Peretola*. La Fontaine est à Paris: il plaisante sur nos notaires, sur la nécessité où nous nous trouvons de soutenir des procès.

« Les *si*, les *car*, les *contrats* sont la porte
Par où la noise entre dans l'univers. »

Il laisse tomber de sa plume, sans s'en apercevoir, des vers délicieux comme ceux-ci :

« Chez les amis, tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse;
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait. »

La Fontaine n'évite pas la faute que Machiavel a

commise, et il ôte à l'événement de la fin quelque chose de l'imprévu qui est indispensable pour rendre le trait plus saillant, quand il dit,

« Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde. »

Mais *l'autre enfer* est une création de notre fabuliste, et qui rachète la petite faute.

Machiavel raconte le dénouement d'une manière plus ferme, plus nourrie: les pavillons d'or, les barons du roi de France, son clergé, et dans les coins de la place Notre-Dame, les trompettes, les cors de chasse, les tambours, les cornemuses, les musettes, valent bien mieux que ce petit vers sec de La Fontaine:

« Il dit tout bas qu'on battît du tambour. »

Machiavel termine de cette manière:

« Et ainsi Belphégor retournant en enfer raconta les maux qu'une femme fait en un ménage, et Jean Mathieu qui en sut plus que le diable, retourna gai à la maison. »

La Fontaine, après avoir fait *décamper* le démon, ajoute vingt-neuf vers dont plusieurs allongent bien inutilement le récit.

Le fond de ce conte appartient aux Orientaux. M. Gauthier, dans sa traduction de l'histoire des *Quarante Vézyrs*, nous a donné celle qui a des similitudes avec le conte de Machiavel.

Ahmed, pauvre bûcheron de Bagdad, avait une femme acariâtre, avare et querelleuse, qui ne lui laissait pas un instant de repos, et qui lui rendait encore plus pesant le joug de sa misère. A tous ces défauts la femme finit par joindre celui de la jalousie. Il avait amassé quelques pièces de monnaie pour acheter une corde. La méchante compagne du bûcheron s'en étant

aperçue lui dit qu'avec cet argent il voulait apparemment gagner l'amitié de quelque maîtresse, et elle lui signifia qu'elle le suivrait partout où il porterait ses pas. Un jour qu'il allait à la forêt, elle monta sur un âne, suivit son mari, et lui dit qu'elle voulait savoir ce qu'il faisait hors de la maison.

Ahmed désirait s'en débarrasser, et comme dans les environs il y avait un puits très-profond, il dit à sa femme qu'il la priait de le descendre dans ce puits, à l'aide de la corde qu'il avait apportée, parce que dans ce puits il trouverait un trésor. La femme avare voulut y descendre elle-même. Quand elle y fut arrivée, son mari l'y laissa, en lui disant de rester là jusqu'à ce qu'il vînt l'en tirer.

« Quelque temps après, pensant que cette leçon aurait corrigé sa femme, il jeta de nouveau sa corde : Allons, lui dit-il, attachez-vous que je vous retire! puis il hissa un poids fort lourd. Mais quel fut son étonnement de trouver au bout de sa corde un génie!—Que j'ai de remerciements à vous faire! lui dit celui-ci. Je suis du nombre des génies qui ne peuvent s'élever dans l'air: j'avais fait de ce puits mon habitation, lorsqu'un génie, mon ennemi probablement, y a fait descendre la plus méchante des femmes, qui n'a cessé de me faire enrager depuis que je l'ai eue pour compagne. »

Alors le génie propose au bûcheron de le récompenser. Il ira prendre possession de la fille du roi des Indes, et la rendra folle; et le bûcheron avec quelques feuilles qu'il trempera dans l'eau, guérira la princesse : en effet il la guérit et l'épouse. On apprend bientôt que la fille de l'empereur de la Chine est aussi possédée. Ahmed est appelé; il trouve le même génie qu'il avait fait sortir du corps de la princesse des Indes, mais cette fois il ne veut pas sortir, et menace d'aller tuer cette princesse. Ahmed répond

qu'il n'est pas venu pour déranger le génie, et il lui raconte qu'avant de se marier aux Indes, il avait une femme, la même avec laquelle le génie a passé de mauvais moments dans le puits, qu'elle a été tirée de sa prison, qu'elle arrive, et qu'il demande l'assistance de son ami contre les poursuites de cette femme.

« Mon assistance? poursuit le génie; Dieu me garde de me retrouver jamais avec une pareille femme! Ahmed, je n'y saurais que faire, et je me sauve à l'instant. A ces mots le génie s'en alla. La princesse revint à la santé, et Ahmed retourna dans les états du roi son beau-père. »

On voit la différence des deux contes. Dans l'un il y a un génie, dans l'autre un démon, qui fuient du corps d'une possédée. Dans le conte du génie, celui-ci fuit tout naturellement pour ne pas se retrouver avec une femme acariâtre qu'il a simplement rencontrée dans un puits. L'invention de Machiavel, qui du reste peut avoir entendu raconter l'histoire du génie, est mille fois plus plaisante, et mieux raisonnée. Elle a su dignement inspirer La Fontaine son imitateur, qui, d'ailleurs, ne cache pas sa reconnaissance pour les grands écrivains italiens. Il dit très-formellement:

« Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse;
Plein de *Machiavel*, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent, qu'on en est étourdi [1]. »

[1] Épître à M. Huet, 5 février 1687. Je ne me rappelais pas bien si La Fontaine avait cité Machiavel, alors je me suis remis à lire tout le fabuliste. J'ai été doublement récompensé de cette lecture : d'abord *j'y ai pris un plaisir extrême*, et puis j'ai trouvé à la date que je viens d'indiquer ce témoignage de reconnaissance si vrai, si touchant et si aimable.



CHAPITRE XXXV.

Faut-il attribuer ce que va éprouver Machiavel, au retour d'une fortune plus favorable, qui aurait émoussé quelque chose de ce courage avec lequel il avait cherché à supporter ses maux? Plus imprudent, négligea-t-il le soin de sa santé, quand il se crut plus heureux? Il est certain qu'en 1522, elle commença à 1522.
s'altérer: cependant il eut encore la force de composer l'instruction que lui avait demandée Raphaël Girolami, lorsque, le 23 octobre, il fut envoyé, comme ambassadeur en Espagne, auprès de Charles-Quint. M. Guiraudet dit à tort qu'il fut ambassadeur du roi d'Espagne auprès de l'empereur: Charles était à-la-fois empereur et roi; il ne se serait pas envoyé des ambassadeurs à lui-même. Et comment le probe, l'austère politique Machiavel, aurait-il donné des instructions à un Espagnol? Et quel serait l'Espagnol qui aurait demandé des instructions et des conseils même au secrétaire Florentin? Ce petit écrit, qui n'a que peu de pages, est d'un tel intérêt que je veux ici le présenter tout entier. Il ne saurait être trop médité par nos jeunes élèves en diplomatie, et même par ceux qui ont le plus étudié cette carrière si épineuse.

Machiavel s'exprime ainsi:

« Honorable Raphaël, les ambassades sont, dans un gouvernement, les emplois qui font le plus d'honneur à un citoyen,

et l'on ne peut appeler apte aux affaires d'état, celui qui n'est pas apte à soutenir ce grade. Vous allez actuellement en Espagne, avec la qualité d'ambassadeur; c'est un pays qui vous est inconnu, et où vous ne trouverez ni les usages, ni les coutumes de l'Italie. Il se joint à cela que ceci est votre première mission, de manière que si l'épreuve est bonne, ce que tout le monde croit et espère, vous en retirerez un singulier honneur, et un honneur d'autant plus assuré, que les difficultés auront été plus grandes. »

« Tout homme qui est vertueux sait exécuter fidèlement une commission : mais il n'est pas aisé de l'exécuter suffisamment bien. Il l'exécute suffisamment bien celui qui connaît le caractère du souverain, et de ceux qui le gouvernent, et qui sait s'accommoder à tout ce qui rend plus facile et plus ouvert le chemin par lequel on arrive à se faire écouter, de sorte que toute entreprise difficile, si on a l'oreille du souverain, devient facile. »

« Un ambassadeur doit surtout s'ingénier à acquérir de la réputation : on en acquiert en se montrant homme de bien, en se faisant connaître comme généreux et vrai, et non comme avare et faux, surtout en ne passant pas pour un homme qui croit une chose, et qui en dit une autre. Cette circonstance importe beaucoup, parce que je connais des hommes qui pour avoir été sagaces, mais doubles, ont perdu la bienveillance du souverain, de telle manière qu'ils n'ont jamais pu ensuite négocier avec lui. Quoique, parfois, il soit nécessaire de cacher quelque chose avec des paroles, il faut le faire de façon que cela ne paraisse pas, ou que si on est découvert, la défense soit préparée et soudaine. Alexandre Nasi reçut en France un grand honneur d'être tenu pour un homme vrai : quelques autres, pour avoir été le contraire, se sont vus exposés à une grande honte. Je crois que ce rôle d'homme vrai sera bien le vôtre, parce qu'il me paraît que la nature vous a fait ainsi. »

« Un ambassadeur tire encore un grand honneur des avis qu'il expédie à celui qui l'envoie. Ces avis sont de trois sortes : les choses que l'on traite; les choses qui ont été

conclues et terminées; les choses que l'on conseille de faire, en conjecturant bien la fin que ces choses doivent avoir. De ces trois choses, deux sont difficiles, et une très-facile. On sait le plus souvent, avec facilité, les choses, après qu'elles sont faites, à moins qu'il n'arrive de faire une ligue entre deux ou plusieurs princes, au préjudice d'un tiers, et qu'il n'y ait nécessité de la tenir secrète, jusqu'à son exécution, comme pour la ligue que la France, le Pape, l'Empereur et l'Espagne signèrent à Cambrai[1] contre les Vénitiens, ligue qui amena leur destruction. Il n'est pas aisé de pénétrer de semblables conclusions, et il est nécessaire de s'aider du jugement et de la conjecture : mais savoir bien ce qui se pratique autour de vous, et en conjecturer l'issue est très-difficile, parce qu'on ne peut s'appuyer que sur le jugement et la conjecture. Dans chaque cour, il y a des faiseurs d'affaires de diverses sortes, toujours éveillés pour savoir ce qui se passe autour d'eux. Il est à propos de devenir leur ami, pour pouvoir entendre de chacun des nouvelles. L'affection de tels hommes s'acquiert, si on les invite à des banquets et à des divertissements. J'ai vu des personnages très-graves admettre le jeu dans leur maison, pour donner occasion à de pareils hommes de venir les voir, et pour pouvoir ainsi parler avec eux. Ce que ne sait pas l'un, l'autre le sait, et le plus souvent, tous savent quelque chose. »

« Quiconque veut qu'un autre lui dise ce qu'il sait, doit nécessairement dire à cet autre ce qu'il sait lui-même. La meilleure manière d'avoir des informations, c'est d'en donner. De même un pays qui veut que son ambassadeur soit honoré, ne peut rien faire de mieux, que de le fournir abondamment d'avis. Alors, les hommes qui savent en pouvoir tirer de lui, s'empressent de lui rapporter ce qu'ils entendent : aussi je vous *rappelle* qu'il faut que vous *rappeliez* aux huit, à l'archevêque, et aux chanceliers, qu'ils vous tiennent au courant des circonstances de l'Italie, même des plus minimes : s'il arrive quelque événement à Bologne, à

[1] Cette ligue fut signée le 10 octobre 1508.

Sienne, à Pérugia, ils doivent vous en instruire ; à plus forte raison doivent-ils vous écrire ce qui arrive chez le Pape, à Rome, en Lombardie et dans le Royaume [1]. »

« Par la raison que je vous ai dite ci-dessus, il est nécessaire que vous sachiez ces choses, bien qu'elles soient étrangères à vos affaires. Néanmoins il vous faut par ce moyen savoir ce qui se fait autour de vous. Lorsque dans tout ce que vous aurez recueilli, il y aura des choses vraies, des choses fausses, mais vraisemblables, il convient, avec votre jugement, de les bien peser, de faire votre profit de celles qui ont de la conformité avec le vrai, et de laisser aller les autres. »

« Ces circonstances bien entendues et encore mieux examinées feront que vous pourrez étudier et considérer le but d'un fait et le juger, en le rapportant. »

« Comme il serait odieux de mettre votre propre jugement dans votre propre bouche, on se sert dans ses lettres du moyen suivant : d'abord on raconte les pratiques qui sont autour de soi ; quels sont les hommes qui les *manègent*, les inclinations qui les animent, et ensuite on dit ces paroles : « Toutes les choses écrites ci-dessus étant bien considérées, « les hommes prudents [2] qui se trouvent ici jugent qu'il doit « en résulter tel ou tel effet. » De mon temps, cette manière d'agir bien maniée a fait un grand honneur à beaucoup d'ambassadeurs, et mal faite, en a déshonoré plusieurs. J'en ai vu aussi quelques-uns qui pour faire leurs lettres plus abondantes en informations, notaient tous les jours ce qu'ils recueillaient, et au bout de huit ou dix jours composaient

[1] En Italie, *le Royaume* veut toujours dire le royaume de Naples.

[2] Voyez tom. I, chap. XI, pag. 151. Machiavel dit dans sa dépêche du 14 septembre 1506 : « Je pense ne pas errer, en vous envoyant sur ce qui se « passe, les opinions des hommes de cette cour, et de quelques personnes « sages et expérimentées. » Par les raisonnements des *hommes prudents* dont parle ici le politique, il entend les propres conjectures qu'un ambassadeur fait lui-même, et que pour éviter l'éternel *moi*, le *moi* de si mauvais goût, il attribue à des personnes supposées sages et habiles. C'est ainsi que Machiavel en agissait dans les comptes qu'il rendait de ses négociations.

une lettre, prenant dans toute cette masse d'avis ce qui était le plus raisonnable. »

« J'ai vu encore quelques hommes sages et expérimentés dans les ambassades, user de cette autre manière. Tous les deux mois, ils mettaient sous les yeux de leur gouvernement, la situation, *le mouvement* de la ville ou du royaume où ils étaient ambassadeurs. »

« Cette chose bien faite procure un grand honneur à celui qui écrit, et un grand avantage à celui qui reçoit : car enfin on peut, quand on a connu particulièrement les choses, se conseiller plus facilement que quand on ne les a pas connues. »

« Afin que vous compreniez bien cette recommandation, je vous l'expliquerai. »

« Vous arrivez en Espagne : vous exposez votre commission, votre office. Vous écrivez sur-le-champ ; vous donnez connaissance de votre arrivée, de ce que vous avez exposé à l'Empereur, de sa réponse, en remettant à une autre fois, à écrire des circonstances du royaume, des qualités du souverain, car ce sera seulement, quand vous aurez résidé là quelque temps, que vous en aurez une connaissance particulière. Vous avez ensuite à observer avec toute votre habileté, les affaires de l'Empereur, et du royaume d'Espagne, et à en donner une information complète. Pour en venir à des recommandations particulières, je vous dirai que vous devez observer la nature de l'homme, voir s'il se gouverne, ou s'il se laisse gouverner ; s'il est avare ou libéral ; s'il aime la guerre ou la paix ; s'il est ému par la gloire, ou par quelque autre passion ; si les peuples l'aiment ; s'il se tient plus volontiers en Espagne qu'en Flandre. Vous devez connaître quels personnages il a autour de lui pour le conseiller, quelles sont les dispositions de ces hommes, c'est-à-dire s'ils sont prêts à lui faire faire des entreprises nouvelles, ou à lui conseiller de jouir de la fortune présente ; quelle est la force de leur autorité sur lui ; s'il les change ou s'il les garde ; si ces hommes peuvent être corrompus ; enfin si le souverain a quelque affinité avec le gouvernement du roi de France. »

« Il faut observer quels sont les seigneurs et les barons qui ont le plus de puissance, quelle est cette puissance; comment ils sont contents du maître, comment ils pourraient nuire, s'ils étaient mécontents; si la France ne pourrait pas en corrompre quelques-uns : savoir encore ce qu'est son frère, comment il le traite, s'il est aimé, s'il est satisfait, s'il pourrait occasioner quelque scandale dans le royaume et dans les autres états. Il faut connaître le naturel de ces peuples; si cette ligue qui a pris les armes est tout-à-fait détruite, s'il y a lieu à penser qu'elle puisse renaître : si la France pourrait faire feu en dessous. Vous observerez encore quel but peut avoir l'Empereur, comment il entend les choses d'Italie, s'il a des vues sur la Lombardie, s'il est disposé à la laisser entre les mains des Sforzes, s'il aimerait à venir à Rome, et quand : quelles dispositions il a pour l'Église; jusqu'à quel point il se fie au Pape, et se montre content de lui; s'il venait en Italie, quel bien ou quel mal les Florentins auraient à espérer ou à craindre. »

« Ces choses bien observées et bien rédigées vous feront un honneur très-grand. Non-seulement il est nécessaire de les écrire une fois, mais il convient de les rafraîchir tous les deux ou trois mois, en y ajoutant les événements nouveaux, avec une telle finesse qu'elles semblent dictées par la prudence et la nécessité, et non pas par la présomption. »

1522. Voilà certes un code complet de diplomatie pratique. L'ambassadeur qui se pénétrera bien de ces leçons, ne peut manquer d'être agréable et utile à sa cour. Cette recommandation surtout, d'envoyer de temps en temps un nouveau compte moral de l'état des choses, en fondant les événements nouveaux avec les anciens, a pour résultat d'abord d'empêcher un ambassadeur d'admettre inconsidérément des faits qu'il faudra répéter, et d'oublier les faits accomplis; a pour résultat de le forcer, au moment où il se les rappelle, à les coordonner avec des faits plus ré-

cents, d'obvier à une foule d'inconséquences, d'incohérences malheureusement trop communes, qui discréditent un agent politique auprès de ses collègues à la cour où il est envoyé, et auprès de ces personnes habiles qui lisent attentivement ses dépêches, et qui ne peuvent se dispenser d'en remarquer les défauts, quand elles manquent de cette unité et de cet esprit de suite qui doit toujours accompagner l'œuvre d'un observateur réfléchi. Quand cet ambassadeur, par un système de sagesse, de netteté, s'est acquis l'estime de ces juges, il a le bonheur de les voir adopter ses maximes, ses opinions, quelquefois jusqu'à ses paroles. Les directeurs de la politique d'un pays, déjà remplis de confiance dans la sagacité et dans la bonne foi d'un correspondant si utile, retrouvant souvent les mêmes faits, qui semblent appeler les mêmes décisions, adressent des instructions dans le même sens. Cet ambassadeur, qui voit revenir à lui son travail, ses vues, l'esprit de ses dépêches, les traits principaux de ses avis, peut-être même l'accomplissement d'espérances qu'il n'a pas découragées, devient un homme considérable dans sa résidence. Là, le prince l'honore, les ministres le flattent, la société le recherche. Ces esprits délicats, curieux, avides de plaire, que Machiavel aimait si passionnément; ces êtres gracieux qui sont un des plus nobles ornements de nos réunions, distinguent cet ambassadeur et lui sourient. Qui sait où s'arrête cette gloire? De ce succès obtenu légitimement en servant bien sa patrie, à un commencement de confiance personnelle d'un souverain étranger, il n'y a qu'un pas. Cet ambassadeur entre alors plus avant dans les affaires d'un pays qui n'est pas le sien. Supposé sans intérêt direct à telle ou telle affaire, il peut être consulté, et certes il n'y a pas de bonheur

politique à comparer à celui d'un homme qui, faisant faire bonne figure aux intérêts de sa nation, aux réclamations de ses voyageurs et de ses négociants nationaux, élève, agrandit encore l'état déjà si honorable d'ambassadeur, en obtenant (sans le demander et même en s'y refusant) d'un souverain ou d'un premier ministre, si ce dernier est le souverain, quelque chose de la participation aux affaires du pays.

J'ai vu, dans le cours de mes missions, d'heureux négociateurs devenir de tels ambassadeurs, et non-seulement gouverner tout le corps diplomatique, mais être sollicité pour faire accorder des places et des honneurs. M. de Choiseul-Gouffier avait obtenu quelque chose d'un semblable crédit à Constantinople: mais rien n'a égalé celui du cardinal de Bernis, qui était déjà comme un autre souverain de Rome, et à qui de plus son propre gouvernement confiait, par des courriers exactement envoyés tous les mois, la connaissance du secret des affaires de toute l'Europe. De nos jours, au congrès de Vienne, M. de Talleyrand est parvenu à s'emparer d'un crédit de cette nature.

Qu'un jeune et même un vieux politique lise donc attentivement ce peu de lignes adressées à Girolami; qu'il suive avec scrupule la noble injonction d'être généreux et vrai; qu'il attire, sans entrer bassement dans leurs intrigues, ces hommes qui font métier de chercher à tout savoir, et qui définitivement savent beaucoup, l'un la naissance, l'autre le développement, un troisième le but, un quatrième le résultat d'une affaire; qu'il compose, de la réunion de ces demi faits, un tout qui offre un intérêt, et qui ait une consistance; qu'il soit attentif à donner pour recevoir, il exprimera le suc des moindres pensées des autres, et n'aura payé qu'en billon, mais dans une monnaie dont

on est satisfait; qu'il recueille, sur les qualités du prince, les déclarations de tant d'hommes qui parlent quelquefois sans être questionnés; qu'il soit exact à fournir les renseignements que sa cour doit attendre de lui pour régler sa conduite : qu'il fasse en sorte que la déférence de cette cour arrive à ce point, non pas de confiance aveugle, mais de respect, que ne manquent jamais d'inspirer des dépêches graves, assurées, patriotiques, rares, nuancées, à défaut d'affaires nationales, de divers intérêts locaux, et tout ce que Machiavel promet de succès à Girolami, sera obtenu par celui qui aura pratiqué de si admirables leçons !

Quel est l'homme politique, prononcé dans ses sentiments religieux, d'une probité sévère, d'une générosité de caractère semblable à celle du caractère de Sully, qui désavouerait de tels principes ? Il est bien entendu seulement que le jeu doit être un attrait, et non pas un vice ignoble. Machiavel l'a dit assez, en avançant que des hommes très-graves l'ont permis. Ce que permet un homme très-grave, ne peut jamais s'écarter d'un sentiment de convenance; et ces principes, pour en revenir aux conseils du maître, sont ceux de Machiavel; c'est là le fond de son cœur; c'est le dernier secret de son talent; c'est le résumé de tant d'observations à Rome, en Lombardie, en France, et dans plusieurs résidences de voyage de l'empereur Maximilien; c'est le résumé de ces repentirs, on dirait prophétiques, qui vous éclairent dans le malheur. Il n'y a pas là une seule parole qui offense la religion, l'honneur et la vertu. Il n'y a ici rien à renvoyer au siècle des Borgia, des vils espionnages, des délations et des poisons : ce n'est pas Machiavel écrivant, comme il a bien fallu en convenir, entre la torture et la misère, quelques lignes hasardées, oubliées et répudiées mille fois dans ses

autres écrits; c'est Machiavel, âgé de cinquante-trois ans, apportant à un ami le tribut de sa longue expérience et de sa connaissance des hommes, des cours, et de l'infortune. Qu'il vienne après cela se vanter de cacher la vérité, qu'il parle à Guicciardini en fanfaron de mensonges : il a dit, en 1515, ce que bien des hommes, jetés subitement dans la disgrâce, auraient eu la faiblesse de dire comme lui, et, plus tard, sans recevoir de salaire, sans être animé d'aucun vil amour de gain, il n'a eu pour règle que les bases fondamentales de toute société qui ne veut pas périr, le bon sens et la droiture.

J'ai déjà fait connaître que la santé de Machiavel avait commencé à s'altérer. C'est à cette circonstance, sans doute, qu'il faut attribuer la pensée qu'il eut de composer un second testament. Quelques personnes ont imaginé qu'il n'avait agi ainsi, que parce qu'il était possible qu'il obtînt une ambassade qui l'aurait tenu long-temps éloigné de Florence et de ses affaires; mais aucun historien ne parle de cette espérance, et il est plus naturel de croire qu'un état de maladie qui survint tout-à-coup, le décida à cette action toujours importante, et à laquelle on ne se porte pas sans réflexion. Nous avons vu aussi, dans la lettre écrite au cardinal Jules, et datée de Carpi, que cette course à cheval l'avait fatigué, et qu'il avait peut-être le courage, mais non plus la vigueur de ses premières années.

1522. Ce second testament est daté du 27 novembre 1522; alors il souscrivit l'acte dont nous allons rapporter les principales dispositions. Il laisse à Mariette Corsini, son épouse chérie, une maison de campagne avec toutes les terres qui en dépendent, et les effets qui s'y trouveront à la mort du testateur; plus, une autre

maison à l'usage d'un métayer. Il lui laisse tous les effets de lin, de laine, les anneaux, et tout ce qui est à son usage. Ces clauses sont bien plus avantageuses que celles que nous avons vues dans le testament précédent : enfin, il déclare qu'il veut qu'elle continue d'occuper un appartement dans sa maison de ville[1]. Sa fille Bartholomée reçoit un legs particulier. Les héritiers qu'il institue sont ses quatre fils, Bernard, Louis, Guido et Pierre, et tous les autres enfants mâles légitimes qui pourraient naître.

Mariette est chargée, comme curatrice, d'administrer tous leurs biens. On ne peut porter plus loin l'estime et la confiance. Trois amis sont nommés exécuteurs testamentaires. Il résulte de ces dispositions que la fortune de Machiavel avait dû singulièrement s'améliorer, car, d'après le testament, il possédait quatre maisons de campagne, une maison à Florence, des habitations de *facteur*, des champs séparés, des vignes.

Depuis quelque temps, dans l'examen si attentif que nous faisons de sa vie, de ses douleurs et de ses plus secrètes pensées que nous surprenons dans ses lettres, nous remarquons qu'il commence à se plaindre moins : assurément, il n'avait plus à lutter contre la misère. Léon X doit être placé au nombre de ses bienfaiteurs, et les Vettori, les Buondelmonti, les Rucellai, avaient aussi cherché à procurer de l'aisance à leur ami, et à le mettre en état d'acquérir les nouvelles propriétés dont il se déclare ici le possesseur. Il n'y a que l'Angleterre qui offre généralement aujourd'hui

[1] M. Joseph Molini, qui a pris le soin de faire des recherches sur cette maison de ville, s'est assuré qu'elle était située rue des Guicciardini, et il y a fait placer l'inscription suivante :

Casa ove abitò Niccolò Machiavelli, e nella quale morì.

de si nobles secours, des secours si directs aux grands hommes malheureux.

Il ne paraît pas déraisonnable d'assigner à cette époque la composition d'une pièce connue sous le titre de Discours moral. En tête est écrit : « *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam.* » A Florence il y a encore, comme il y avait du temps de Machiavel, une grande quantité de confraternités ou de sociétés de personnes laïques qui s'assemblent pour des exercices de religion. Il est d'usage que parfois quelques-unes de ces personnes
1522. fassent elles-mêmes une sorte de prédication : Machiavel fit donc cette allocution dans une de ces sociétés. Cet écrit respire une morale catholique très-pure; le style est très-correct et des bons temps de l'auteur. « L'homme, dit-il, est ingrat envers Dieu; par cette ingratitude, d'ange il devient diable, de seigneur, esclave, d'homme, bête. » L'auteur recommande ensuite la charité pour réprimer l'usure, pour détruire l'effet des infamies et des tromperies que l'homme fait à son prochain : il y a quelques passages où l'on retrouve à la rigueur quelques traits d'une érudition un peu maligne; plus bas, à la manière du Dante, il appelle Jésus-Christ notre empereur. En masse, ce discours peut être récité devant les personnes de la piété la plus rigoureuse.

Les funestes prévisions qui avaient déterminé Machiavel à souscrire ainsi un témoignage de ses dernières volontés, ne se réaliseront en aucune manière. Il paraît que la santé, la gaîté, l'amour du travail, l'habitude des méditations, revinrent à la fois le réjouir et le consoler. Il n'avait plus le titre de secrétaire Florentin; mais il n'était pas possible que cette haute réputation qu'il s'était acquise, ces gages d'estime,

d'admiration, donnés par des hommes tels que Guicciardini, ces commencements de faveur auprès du cardinal Jules, ne recommandassent pas au loin ce nom déjà si respecté. C'est ainsi qu'il passa l'année 1523, mettant en ordre ses matériaux pour ces fameuses histoires florentines; il se livrait sans relâche à ce pénible travail en 1524, puisqu'il écrivait à Guicciardini: 1523.

« Je me suis occupé, et je m'occupe dans ma *villa* à écrire les *histoires :* je paierais dix sols je ne veux pas dire plus, pour que vous fussiez près de moi, et que je pusse vous montrer où j'en suis. Je dois en venir à certaines particularités : j'aurais besoin de savoir de vous si j'offense trop en exaltant, ou en abaissant les choses. Cependant je me conseillerai avec moi-même, et je m'attacherai à déclarer les choses de manière que quand j'aurai dit la vérité, je ne donne à personne occasion de se plaindre. » 1524.

Nous n'avons pas la réponse de Guicciardini à cette lettre, et pour la régularité et l'exactitude du récit des faits historiques, nous devons en éprouver quelques regrets. Nous aurions vu dans ce que Guicciardini aurait dit à ce sujet, à son *très-cher Machiavel*[1], ce qu'il lui aurait conseillé dans cette circonstance. Il n'y a pas de doute, ainsi qu'on le saura encore plus tard, qu'il n'ait existé une grande amitié et une parfaite intelligence entre ces deux célèbres historiens. Par quel événement difficile à expliquer, est-il arrivé que Guicciardini, dans son *Istoria d'Italia,* ait si peu parlé de Machiavel? Il le nomme comme ayant été envoyé pour traiter l'accord entre Florence et Pise; mais il y avait à dire bien autre chose de ses ouvrages, qu'il connaissait plus qu'un autre, et qu'il a souvent

[1] Voyez chap. XXXIII, pag. 79.

pris pour modèles. J'ai toujours soupçonné que, par suite de la défaveur attachée depuis si injustement au nom de Machiavel, on a effacé du manuscrit de Guicciardini, avant de l'imprimer, ce qu'il avait dit nécessairement en l'honneur du secrétaire Florentin, écrivain si illustre, et son ami. Guicciardini commence son histoire au moment où Machiavel finit la sienne. Il n'est pas possible que Guicciardini n'ait pas fait mention de cette circonstance, et on ne lit rien de pareil dans son ouvrage.



CHAPITRE XXXVI.

Léon X, mort en 1521, avait eu pour successeur Adrien V, mort en 1523. Le cardinal Jules s'était mis sur les rangs pour succéder à Adrien. Le conclave avait duré cinquante jours. Il y était d'abord entré trente-six cardinaux, auxquels trois autres s'étaient joints quelque temps après. Les avis se partageaient en deux factions principales: les amis de l'empereur Charles-Quint, et ceux de François Ier. Par une combinaison assez rare, il arriva que le cardinal Pompée Colonne, ennemi du cardinal Jules, irrité d'un affront qu'il crut avoir reçu de son propre parti, alla offrir la tiare au cardinal Jules, qui prévint ses partisans, et fut ainsi nommé à l'unanimité, parce que cette défection entraîna celle des autres, qui ne voulurent pas ou ne purent rester seuls dans l'opposition. Au moment de son exaltation, il voulut garder le nom de Jules; mais divers cardinaux lui ayant dit que les pontifes qui n'avaient pas changé de nom, étaient morts dans l'année de leur élection, il consentit à en changer, et prit celui de Clément VII [1]. On croit qu'il adopta ce nom parce qu'on approchait du jour de la fête de saint Clément, ou, parce qu'au moment même de l'élection, il avait formellement pardonné au cardinal de

[1] Guichardin, tom. III, pag. 420.

Volterre, frère du gonfalonier Soderini, et qui presque jusqu'à la fin s'était obstiné à rejeter le cardinal Jules.

Voici les termes dans lesquels Guicciardini parle de cet événement :

« On avait généralement une grande idée du nouveau pontife. Le retard de l'élection, qui s'était prolongée au-delà du temps à peu près consacré jusque-là à cette opération, paraissait compensé par l'élévation d'un personnage de haute autorité et d'un grand mérite, parce qu'il avait ainsi réuni à la puissance de l'autorité de Florence, la puissance très-étendue du saint-siége, parce que, du temps de Léon, il avait gouverné avec lui presque tout le pontificat, parce qu'il était réputé un homme grave, constant dans ses déterminations, et parce que, comme on lui avait attribué beaucoup d'actes qui procédaient de Léon, chacun voyait en lui de l'ambition, un esprit fier, inquiet, désireux de choses nouvelles; on ajoutait à ces suppositions qu'il était ennemi des plaisirs, assidu aux affaires : il n'y avait donc personne qui n'attendît de lui des actions très-hautes et très-extraordinaires [1]. »

Pour nous, il est déjà constant que le nouveau pontife aimait sincèrement Machiavel. Celui-ci devait donc se réjouir de l'élévation de son protecteur, et continuer avec courage la tâche honorable qu'il lui avait imposée.

Nicolas s'en occupa avec zèle pendant toute l'année 1524, et toute autre préoccupation étrangère paraît avoir cédé au désir d'achever cet ouvrage.

1525. En 1525, les histoires Florentines furent terminées et envoyées à ce pontife. L'auteur rappelle, dans une dédicace, qu'avant d'être monté au pontificat, S. S. lui avait commis le soin d'écrire les choses faites par le peuple Florentin.

[1] Guichardin, 1775, in-4°, tom. III, pag. 420.

Il a donc entrepris ce travail qu'il présente au saint père. S. S. lui a ordonné de s'abstenir de toute adulation en parlant de ses ancêtres : il a dû obéir. Il craint cependant de ne s'être pas assez conformé aux volontés du pape, en décrivant la bonté de Jean, la sagesse de Cosme, l'humanité de Pierre l'ancien, la magnificence et la prudence de Laurent. Il n'a jamais voulu, dans des narrations, couvrir une œuvre déshonnête par une honnête raison, ni dénigrer une œuvre louable comme faite dans une intention mauvaise. Il fuit les dénominations odieuses, comme peu nécessaires à la dignité et à la vérité de l'histoire. 1525.

Ce *proemium* explique le plan de l'auteur. Ce début fort court, est en même temps un beau morceau de narration. On sait d'avance quelles sont les époques que l'écrivain va parcourir ; puis il commence son livre premier, où il examine l'effet des irruptions des peuples septentrionaux sur les terres de l'empire romain. Nous allons présenter l'analyse des huit livres des Histoires Florentines, qui embrassent tout l'espace de temps compris entre le règne de Théodose (379) et l'an 1492.

Les Goths de l'Occident qui habitaient les bords du Danube, les Bourguignons, les Francs, les Vandales et les Alains, qui cherchaient de nouvelles possessions, appelés sur les terres de l'empire par Stilicon, s'établissent successivement dans divers pays de l'Europe. Les Lombards préfèrent la haute Italie. Des villes disparaissent, de nouvelles villes prennent naissance. Aquileja, Luni, Chiusi, Populonia, Fiesole, et beaucoup d'autres, sont détruites. Venise, Sienne, Ferrare, commencent à acquérir de la force.

Parmi celles qui, de petites qu'elles étaient, devin-

rent grandes, on compte au premier rang *Florence*, Pise, Milan, Naples et Bologne.

Rome éprouve des défaites effroyables, mais reste toujours debout.

L'historien, en nommant *Florence*, a posé la première pierre de son édifice.

Au milieu de ces ruines et de ces nouveaux peuples, s'élèvent de nouvelles langues, comme on le remarque en observant celles que l'on parle encore en France, en Espagne et en Italie. Ces idiomes, mêlés avec la langue nationale de chaque peuple conquérant, et avec l'ancienne langue romaine, constituent un nouveau système de langage. Les noms changent partout : on ne reconnaît plus les lacs, les fleuves, les mers et les hommes; oui, les hommes eux-mêmes : au lieu de s'appeler César et Pompée, ils s'appellent Pierre, Jean et Mathieu. Entre tant de variations, celles de la religion ne sont pas les moindres. L'habitude du culte ancien luttant avec les miracles de la foi nouvelle, il en naît des tumultes et de graves dissidences parmi les hommes. Théodoric apaise une partie de ces maux, et, pendant trente-huit ans, l'Italie jouit de quelque repos. Théodoric meurt; Athalaric, son petit-fils, est trahi; Justinien envoie Bélisaire en Sicile, puis en Italie. Ce général occupe Naples et l'Italie orientale.

Totila prend et saccage Rome. Longin, gouverneur de l'Italie pour Justin, sous le nom d'exarque, résidait à Ravenne. Il envoie à Rome un duc, et il appelle cet état le duché romain, après avoir détruit les consuls et le sénat qui y avaient été conservés jusqu'à ce moment.

L'auteur décrit rapidement les premiers effets de la puissance de l'Église. Pepin donne au pontife Ravenne, le pays d'Urbin et la Marche; Charlemagne, après

avoir dispersé les Lombards, confirme ces dons.

Henri, duc de Bavière, est couronné empereur par Étienne VIII. Il a pour successeurs Conrad de Souabe et Henri II, oncle de la comtesse Mathilde, qui possédait, conjointement avec son mari, *Gottifredi*, Lucques, Parme, Reggio, Mantoue, et ce qu'on appelle encore aujourd'hui le patrimoine de saint Pierre. Henri s'étant déclaré contre le pape Alexandre II, il est le premier à sentir de *quelle importance sont les blessures spirituelles*. Le pape Alexandre II dépose ce souverain. Quelques peuples de l'Italie se déclarent pour l'empereur, d'autres, pour le pape; ce qui donne naissance au parti des Gibelins et des Guelfes, afin que l'Italie, quand viennent à manquer les inondations barbares, soit déchirée par des discordes intestines. 1525.

Le pape Urbain II va en France; on prêche la première croisade. La comtesse Mathilde meurt, et laisse l'Église héritière de ses états.

J'ai entendu reprocher à Machiavel d'avoir omis ce fait : il le consigne, au contraire, très-positivement dans le livre premier. Sous Honorius III sont fondés les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François.

Sous le pape Jean XXII, l'Église était défendue en partie par les Florentins.

L'organisation des divers états de l'Italie est décrite à la fin du même livre, avec tous les détails qui expliquent leurs commencements, leurs progrès et leur puissance.

Dans le livre second, après de hautes réflexions sur la coutume qu'avaient les anciennes républiques de fonder des colonies, l'auteur entre en matière. L'origine de Florence, des observations sur les étymologies de son nom, sur son accroissement, sur sa division en parti Guelfe et en parti Gibelin, sur les principes

de sa grandeur, sur la fondation primitive de douze arts, sept grands et cinq mineurs, sur l'adjonction à ces derniers de neuf autres arts nouveaux, de manière qu'en tout ils s'élevèrent au nombre de vingt-un, comme au temps où écrivait l'auteur; ces diverses classifications forment les premières pages du second livre.

Florence est de nouveau tourmentée par des querelles entre des partis qui s'appellent les Noirs et les Blancs. Le pape envoie un légat pour rétablir l'ordre dans cette ville, qui avait été jusqu'alors le bouclier de l'Église. Le Dante, qui montra un grand caractère dans ces temps de troubles, et qui était membre du gouvernement établi sous le nom de *Priori*, est cité honorablement. Il est exilé avec les Florentins de son parti. La ville reste en proie à l'anarchie suscitée par des factions toujours renaissantes du peuple et des grands, des Guelfes et des Gibelins, des Noirs et des Blancs. Parmi ceux qui suscitaient ce *scandale*, on distingue les *Médicis* et les *Giugni*. C'est ainsi que Machiavel introduit les Médicis dans son Histoire. Il tient déjà parole au pape Clément VII, issu de cette célèbre maison, et auquel il avait promis de ne pas flatter sa famille.

Les Médicis paraissent ici partisans des Gibelins et des Blancs, c'est-à-dire de l'empereur. Ces événements se rapportent à l'an 1304.

Plus tard, dans un moment de calme, les bannis Gibelins sont rappelés; mais quelques-uns d'entre eux, plus passionnés et plus redoutés, restent toujours condamnés à l'exil: de ce nombre est Dante Alighiéri.

Florence alors se donne pour cinq ans au roi de Naples, Robert.

Uguccione, seigneur de Pise et de Lucques, dé-

clare la guerre aux Florentins, et gagne sur eux la bataille de Val-di Nievole: en même temps le roi Robert envoie, pour gouverner Florence, le comte d'Andria, dit le comte Novello; mais il résulta de la conduite de ce gouverneur, soit qu'il fût naturel aux Florentins que tout gouvernement leur déplût, ou que tout événement les divisât, que la ville, malgré la guerre qui subsistait encore avec Uguccione, se partagea en amis et en ennemis du roi Robert. Ici, la dignité sévère de l'historien ne ménage pas plus ses compatriotes qu'il n'a ménagé les premiers Médicis.

La passion de ceux qui se déclarèrent ennemis alla si loin, qu'ils envoyèrent chercher des secours en France et en Allemagne, afin de parvenir à chasser le comte, gouverneur pour le roi. La fortune voulut qu'ils ne pussent avoir ce secours. Ils cherchaient un homme à adorer, et ne pouvant le tirer ni de France ni d'Allemagne, ils le tirèrent de Gubbio, d'où ils firent venir Lando, à qui ils attribuèrent les fonctions d'exécuteur, ou de *Barigel*, avec pleins pouvoirs sur la vie des citoyens. Cet homme rapace et cruel marchait à la tête d'une troupe armée, et il ôtait la vie à l'un et à l'autre, suivant l'ordre de ceux qui l'avaient élu. Il arriva à un tel point d'insolence, qu'il fit battre une fausse monnaie au coin de Florence, sans que personne osât s'opposer à cette indignité : les discordes de la ville avaient conduit cet infame à tant d'élévation! Qu'elle était grande et en même temps misérable cette cité, que ni le souvenir des discordes passées, ni la crainte qu'inspirait Uguccione, ni l'autorité d'un roi, ne pouvaient contenir! Elle était réduite à un état si déplorable, ravagée au dehors par Uguccione, et saccagée en dedans par Lando!

Il ne reçut d'autre punition que d'être renvoyé à

Gubbio, *plein de proies et de sang*. La ville prorogea de trois ans la seigneurie du roi de Naples.

Alors on élut treize *signori;* mais ensuite on revint, comme auparavant, à l'ancien nombre de sept.

En ce moment paraît Castruccio : l'historien, qui n'est plus romancier, se contente de rapporter fidèlement ce que ce célèbre capitaine a fait d'éclatant. Une partie de la prédilection qu'il a éprouvée pour ce grand Lucquois, se fait un peu reconnaître, mais sans aucune affectation. Il n'obtient que le petit nombre de lignes qu'il pouvait espérer dans un résumé si rapide.

Florence, affaiblie par les victoires de Castruccio, élit pour son seigneur le duc de Calabre. Celui-ci envoie, pour son vicaire, Gauthier de Brienne, duc d'Athènes. Gauthier prend possession de la ville et nomme les magistrats à son caprice. Néanmoins, ses actions sont honnêtes, et tellement contraires à son caractère qui fut connu plus tard, que chacun l'affectionnait. Castruccio meurt à Pise (Machiavel ne rappelle pas même qu'il fut sénateur à Rome), et

« Comme il est rare que la fortune n'accompagne pas un bien et un mal par un autre bien et un autre mal, le duc de Calabre, seigneur de Florence, meurt aussi, afin que les Florentins, qui étaient loin d'en avoir la pensée, fussent en peu de temps délivrés de la seigneurie de l'un et de la crainte de l'autre. »

1525. Voilà de ces tournures de phrases où l'on reconnaît l'auteur qui a étudié Tacite.

Les Florentins profitent d'un moment de calme pour réordonner plus vigoureusement l'autorité du gouvernement. Un état de paix plus assuré amène la pensée de protéger les arts. Par le conseil de Giotto,

fameux peintre de ce temps, on bâtit la tour de Santa-Reparata.

Lucques vivait sous l'autorité de Mastino della Scala, qui possédait aussi la ville de Parme. Cette dernière ville lui ayant été enlevée par les Vénitiens, il pense à vendre Lucques. Les compétiteurs, pour ce marché, étaient les Pisans et les Florentins. Ces derniers offrirent de meilleures conditions, et ils obtinrent la préférence. Ayant donné une partie de l'argent convenu et des ôtages, ils envoyèrent, pour prendre possession de leur achat, Naddo Rucellai, Jean, fils de Bernardin de Médicis, et Rosso, fils de Ricciardo de Ricci. Cette négociation ne fut pas heureuse; après une longue guerre, Pise s'empara de Lucques.

A la suite de nouveaux troubles, résultats nécessaires d'un échec à la guerre, des mécontents élurent pour chef le même Gauthier de Brienne, qui déjà avait gouverné assez sagement la ville au nom du duc de Calabre. Des familles du peuple, chargées de dettes, se joignirent à ces mécontents, et voulurent se délivrer, par la servitude de la patrie, de celle où les tenaient leurs créanciers. A peine élu, Gauthier désira se donner la réputation d'un homme juste et sévère, et il fit mourir ceux qui avaient été employés dans l'achat de Lucques, et, entre autres, Jean de Médicis. Bientôt il manifesta l'intention d'obtenir la seigneurie libre. Les *signori*, qu'il voulait déposséder, allèrent le trouver, et lui adressèrent un discours pour le détourner de ce dessein. C'est le premier discours qu'on lise dans les *Istorie;* il est tout-à-fait dans la forme et dans le ton des discours de Tite-Live.

..... « Vous cherchez à rendre esclave une ville qui a toujours été libre, car la seigneurie que nous avons accordée au prince de Naples, fut une société et non une *servitude.*

Avez-vous considéré combien, dans une ville semblable, le nom de liberté peut importer et rester puissant? Ce nom, aucune force ne le dompte; aucun temps ne le consume; aucun mérite ne le balance.... Il n'y a aucune sécurité avec la haine de tous..... »

« On ne sait d'où peut naître le mal. Qui craint de tout homme, ne peut s'assurer de personne. Quand nos pères ne nous rappelleraient pas la liberté, les palais publics, les résidences des magistrats, les enseignes des ordres libres la rappellent..... Quelles œuvres, dans les vôtres, peuvent être telles qu'elles l'emportent sur la douceur de vivre libre, et qu'elles éteignent dans les hommes le désir de la condition présente!...... »

Ces paroles n'émurent pas le duc inflexible (*indurato*); il fit rédiger des réglements qui lui accordaient la seigneurie. Quand on les lut sur la place, et que le peuple entendit qu'elle lui était accordée pour un an, le peuple cria : *A vie;* et, au milieu du tumulte, Gauthier fut créé seigneur à vie. Lorsque le bruit de cette élection fut répandu, il arriva beaucoup de Français : le nouveau seigneur leur donna les emplois de préférence, comme à des hommes en qui il pouvait plus se fier. Florence fut bientôt soumise, non-seulement aux Français, mais encore à leurs usages, à leurs habits. Les hommes et les femmes, sans avoir égard à la vie civile, et sans en ressentir aucune honte, imitaient ces étrangers. Mais ce qui irrita surtout, ce fut la violence que lui et les siens exerçaient sans aucun respect contre les femmes.

« Les citoyens étaient remplis d'indignation de voir la majesté de leur gouvernement ruinée, les institutions détruites, les lois annulées, toute manière de vivre corrompue, toute modestie civile éteinte. »

Cependant le duc voulait qu'on le crût aimé du

peuple. Mathieu de Morozzo lui ayant révélé que la famille de Médicis, par vengeance de la mort de Jean, avait conspiré contre lui, il ne chercha pas à connaître la conspiration, et il fit mourir le révélateur. Les Florentins, qui ne savaient ni conserver la liberté, ni tolérer la servitude, pensèrent à se révolter, et il se forma trois conspirations qui ne se communiquèrent pas leurs projets. La première était ourdie par des grands, la seconde par des *popolani*, la troisième par des hommes des *arts*. Les Médicis s'engagèrent dans la troisième. Le duc soupçonnant la gravité du mal, pensa à se défaire de ses ennemis; mais les trois conjurations se découvrirent l'une à l'autre, et convinrent de faire naître, le jour suivant, qui était le 26 juillet 1343, un grand tumulte au milieu du marché neuf, de s'armer ensuite, et d'appeler le peuple à la liberté.

Ce jour venu, quand on sonna *les nones,* on prit les armes: le duc ne trouva pour le défendre, outre ses Français et ses gardes, que les quatre familles du peuple qui l'avaient élu, et qui, réunies aux bouchers et à quelques autres hommes de la plus basse classe, se rendirent à la place pour lui offrir leurs services. Les Médicis, les Rucellai, vinrent les attaquer; alors les familles du peuple changèrent d'avis, voyant que la fortune du duc avait aussi changé.

La révolte devenant plus formidable, on proposa un arrangement. Les conjurés ne voulurent consentir à entendre des paroles d'accommodement, qu'après qu'on leur aurait livré trois partisans du duc, messer Cerettieri Bisdomini, Guglielmo da Scesi et son jeune fils.... Alors messer Guglielmo et son fils furent laissés au milieu de leurs ennemis. Le fils n'avait pas encore dix-huit ans; néanmoins, l'âge, l'innocence, sa beauté,

ne purent le sauver de la fureur de la multitude. Ceux qui ne purent les frapper vivants, les frappèrent morts; ne se lassant pas de les déchirer, ils les lacéraient avec le fer, avec les mains, avec les dents, afin que tous les sens participassent à la vengeance. Ayant d'abord entendu leurs plaintes, vu leurs blessures, touché leurs chairs meurtries, ils voulaient encore que le goût les savourât, pour que, de même que les sens du dehors étaient satisfaits, ceux du dedans fussent aussi rassasiés. Cette rage furieuse, qui assaillit si violemment ces infortunés, fut utile à messer Cerettieri : la multitude, lasse de ses cruautés, ne se souvint pas de lui, et comme on ne le demanda plus, il resta dans le palais. La nuit, ses parents et ses amis le sauvèrent. Quand la multitude eut assouvi sa haine dans le sang des premières victimes, elle consentit à conclure l'accord avec le duc, qui obtint la permission de sortir de la ville avec ses gens et ses bagages [1].

Après ces événements terribles, les querelles recom-

[1] Lorsque Gauthier fut ainsi expulsé de Florence, les Florentins s'assemblèrent en *corps d'arts*, et sur la proposition d'un des conjurés les plus animés d'un sentiment de haine contre le gouvernement renversé, ils ordonnèrent que Gauthier serait peint sur un tableau qu'on placerait à la porte du palais de *la seigneurie*. Félibien parle de ce tableau qui est depuis long-temps à Paris dans mon cabinet. Gauthier y est représenté au milieu de tout le peuple de Florence, qui jure devant une statue de la Justice de ne plus le laisser rentrer dans la ville. On trouvera une description exacte de ce tableau dans un ouvrage que j'ai publié pour la première fois en 1811, et qui a obtenu trois éditions. Il est intitulé : *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé Raphaël.* Il y a aussi une dissertation très-détaillée sur ce tableau, insérée dans *l'Argus* du 12 juillet 1809, n° 1051. Je rapporterai ici quelques particularités remarquables extraites de la seconde édition des *Considérations sur la peinture, etc.* Cet ouvrage est une des dernières compositions du Giotto, âgé alors de 67 ans. La *Justice* devant laquelle une foule de soldats florentins prête serment de fidélité, porte des ailes, et se trouve placée debout sur une boule; de la main droite, elle tient son glaive, de la gauche, un enfant qui lance une flèche : la boule pose sur des traverses de bois qui paraissent un ins-

mencèrent entre les grands et le peuple. Les Médicis, appartenant à ce dernier parti, parviennent à acquérir quelque autorité, car le peuple finit par obtenir l'avantage. Ce fut à cette époque que Florence fut ravagée par cette mémorable peste que Boccace a décrite avec tant d'éloquence, et qui fit périr 96,000 ames [1].

Le troisième livre présente un parallèle entre les 1525.
discordes de Rome et celles de Florence. Celles de Rome se terminaient par une loi; celles de Florence, par l'exil et la mort de beaucoup de citoyens. Celles de Rome augmentèrent toujours la vertu militaire; celles de Florence la détruisirent tout-à-fait. Le peuple de Rome désirait jouir des honneurs suprêmes conjointement avec les nobles; celui de Florence combattait pour être seul dans le gouvernement, sans que les nobles y prissent part. Le désir du peuple romain était plus raisonnable: alors les offenses aux nobles étaient plus supportables; la noblesse cédait facile-

trument de supplice. On distingue vingt-trois têtes de guerriers; plusieurs sont à cheval.

Au milieu du tableau, au-dessous de la Justice, est attaché un criminel (Gauthier de Brienne), qui semble attendre la mort. Dans le fond, la vue des montagnes qui entourent Florence, avec la même couleur locale qu'elles ont encore. Sur le premier plan, plusieurs animaux, un renard, un chien et un cochon.

Le cadre est aussi ancien que le tableau dont il fait partie. Autour du cadre, dans la partie extérieure, on a peint douze plumes, trois noires, trois blanches, trois rouges et trois jaunes (attributs des arts de la soie et de la laine). Derrière le cadre les mêmes plumes sont peintes plus en grand. Sur la gauche, ont été ajoutées les boules telles que les portait alors sur ses armes la famille de Jean de Médicis. Ce tableau a fait partie de l'ameublement du Palais vieux jusqu'à la mort de Gaston de Médicis, en 1737. Depuis il a été vendu, et je l'ai acquis de M. l'abbé Rivani, célèbre amateur de tableaux, à Florence.

[1] Florence ne compte aujourd'hui, dit-on, qu'à peu près 95,000 ames, il faut que dans le dénombrement de 96,000, on ait ajouté les ravages faits par ce fléau dans les villes voisines.

ment, sans en venir aux mains. A Rome après quelques tumultes, ils convenaient d'une loi d'où il résultait que le peuple était satisfait, et que les nobles conservaient leur dignité. A Florence, le peuple était injurieux, était injuste; la noblesse se défendait avec de plus grands efforts: on était donc obligé d'en venir au sang et à l'exil. Alors, toutes les lois que l'on rendait n'étaient pas calculées pour l'intérêt commun, mais pour la convenance du vainqueur.

Après les victoires du peuple, la ville de Rome devenait plus vertueuse, parce que les hommes populaires vertueux pouvaient obtenir les magistratures et le commandement des armées aussi bien que les nobles qui avaient les mêmes vertus; les charges se remplissaient d'hommes recommandables, et la ville s'accroissant en vertus, s'accroissait en puissance; mais à Florence, si le peuple était vainqueur, les nobles n'obtenaient plus de magistratures, et s'ils voulaient en obtenir, il était nécessaire que par leur manière de vivre, leurs dispositions, leur conduite, non-seulement ils fussent, mais qu'encore ils parussent semblables aux hommes du peuple: de là provenaient les variations des armoiries et les changements des titres de famille, auxquels se résignaient les nobles pour sembler devenir peuple. Alors la vertu, le courage, qui étaient dans la noblesse, s'éteignaient, et ils ne pouvaient se rallumer dans le peuple où il n'y en avait pas: aussi Florence devint de plus en plus humble et abjecte.

L'auteur, après avoir ainsi montré la naissance de Florence, le principe de sa liberté, la tyrannie du duc d'Athènes, la ruine de la noblesse, continue de raconter les haines du peuple et des grands, et les événements plus ou moins terribles qu'elles amenèrent.

A cette époque, les Guelfes l'emportèrent beau-

coup sur les Gibelins. Les premiers établirent contre ceux-ci la peine de l'*ammonition*. Cela voulait dire qu'ils étaient avertis de ne pas solliciter et de ne pas accepter de magistratures. S'ils désobéissaient, ils étaient condamnés à diverses peines: de là il arriva que, par la suite, tous ceux qui à Florence sont privés du droit d'exercer les magistratures, sont appelés *ammoniti*.

Machiavel le savait très-bien, puisqu'en 1512 il avait été déclaré *ammonito*.

On a vu que l'auteur ne ménage en rien la ville de Florence. Dans un discours aux *Signori*, qu'il prête à plusieurs citoyens de la ville, il va jusqu'à leur mettre dans la bouche les paroles suivantes:

« La corruption commune à toute l'Italie, magnifiques seigneurs, a corrompu et continue de corrompre votre ville..... Il n'y a entre les citoyens, ni union, ni amitié, excepté entre ceux qui sont complices de quelque scélératesse contre le gouvernement ou contre les particuliers. Dans tous, la religion et la crainte de Dieu sont éteintes. Les serments et la foi donnée durent autant qu'il en résulte un avantage. Les hommes s'en servent (des serments) non pour les observer, mais pour y trouver un moyen plus sûr de tromper; et plus la tromperie a été facile et sûre, plus on acquiert de louange et de gloire. Les hommes mauvais sont loués comme habiles, les bons blâmés comme imbéciles. Vraiment nos villes offrent le spectacle de tout ce qui est corrompu et de tout ce qui peut corrompre. »

« Les jeunes gens sont oisifs, les vieux, lascifs; tous les sexes, tous les âges, sont remplis d'habitudes malhonnêtes; les bonnes lois ne servent à rien parce qu'elles sont gâtées par les mauvais usages : de là naissent cette avarice qui se remarque dans les citoyens, et ce désir, non de vraie gloire, mais d'honneurs méprisables qui amènent les haines, les inimitiés, les dissidences, les partis, d'où proviennent les

condamnations à mort, les exils, l'affliction de tous, et l'élévation des méchants. »

1525. J'ai dit que Machiavel avait répudié les mauvaises maximes de son traité *des Principautés;* il le prouve assez clairement dans cette partie de ses Histoires. Il récapitule ensuite avec vivacité les malheurs de la patrie; il revient sur l'ignoble bourreau de Gubbio; il signale les *familles fatales* qui naissent pour la ruine des républiques. Craignant apparemment que des esprits mal intentionnés ne s'attachent à appliquer ce nom de *familles fatales*, à celle des Médicis, ce qui ne pouvait être vrai pour l'époque de laquelle il parle, il nomme les Uberti, les Donati, les Cerchi, les Ricci et les Albizzi.

Les citoyens à qui l'auteur fait parler ainsi un si noble langage, n'en obtiennent que de très-légers avantages, dont les factions même ne tardent pas à abuser.

Nous voyons apparaître comme gonfalonier, messer Sylvestre, fils de messer Alamanno Médicis; il était né d'une très-noble famille *popolana* [1], et qui ne pouvait souffrir que le peuple fût opprimé par un petit nombre de puissants. Un des premiers soins de Sylvestre fut de faire adoucir le sort des *ammoniti;* mais de nouveaux troubles s'élevèrent: on brûla des maisons, on pilla celles qu'on dédaigna de brûler. Louis Guicciardini, un des successeurs de Sylvestre, cherche à rétablir l'ordre qui était troublé à chaque élection; il harangue ainsi les magistrats des arts :

« Dites-nous, par votre foi, quelle est la chose que vous

[1] On appelait familles *popolane* celles qui suivaient le parti et défendaient les prétentions du peuple, ou qui avaient été déclarées nobles par le peuple, car à Florence, le peuple, qui ne gardait pas la noblesse pour lui, la conférait à des familles de son parti. Il créait même des chevaliers, comme faisaient alors les souverains, à Rome, en Allemagne, en France, en Angleterre, etc.

pouvez plus honnêtement désirer de nous? Vous avez voulu enlever l'autorité aux *Capitani di Parte*[1], on la leur a ôtée; vous avez voulu que l'on brûlât leurs scrutins, et qu'on fît de nouvelles réformes, et nous y avons consenti; vous avez voulu que les *Ammoniti* retournassent à leurs honneurs, n'y sont-ils pas retournés? Sur vos prières, nous avons pardonné à ceux qui ont brûlé les maisons et dépouillé les églises, et pour vous satisfaire, nous avons envoyé en exil tant d'honorables et de puissants citoyens. Pour vous plaire, les grands ont été *réfrénés* par de nouveaux réglements. Quand mettrez-vous fin à vos demandes? Combien de temps userez-vous mal de notre générosité? Ne voyez-vous pas que nous *supportons* avec plus de patience la défaite, que vous ne *supportez* la victoire? A quoi ces désunions conduiront-elles notre ville? Ne vous rappelez-vous pas que lorsqu'elle a été désunie, Castruccio, un vil citoyen Lucquois, l'a battue? »

L'art de la laine était un des plus puissants, et il tyrannisait une immense partie de la basse populace à laquelle il donnait l'existence. Dans une assemblée, un homme de la classe la plus infime prend à son tour la parole. Il cherche à excuser les violences du peuple, les incendies, les cruautés commises, les vols, les assassinats, et demande effrontément si, pour se faire pardonner les premiers crimes, il faut s'en permettre de nouveaux. Tous les arguments qu'emploie cet orateur incendiaire, portent un caractère terrible de cynisme, et quelquefois de vérité, mais mal appliquée à l'état de société, même du XVe siècle, caractère hideux et inconséquent dont on a vu de si effroyables représentations en France, il y a quarante ans.

[1] On appelait *capitani di parte guelfa*, des citoyens chargés de faire respecter les décrets que les Florentins guelfes avaient lancés contre les Florentins gibelins. On avait fini par appeler ces citoyens tout simplement *capitani di parte*, en sous-entendant *guelfa*.

« Ceux qui peuvent nous résister sont désunis et riches. Leur désunion nous donnera la victoire; leurs richesses, quand elles seront nôtres, nous conserveront cette victoire. Ne vous émerveillez pas de l'antiquité du sang qu'ils nous reprochent de ne pas avoir : tous les hommes ayant un même commencement, sont également antiques, et la nature les a tous faits sur un même modèle. Dépouillez-nous tout nus, vous nous trouverez semblables. Revêtez-nous de leurs habits, revêtez-les des nôtres; nous, sans doute, nous paraîtrons les nobles, et eux les ignobles : la pauvreté seule et les richesses nous *déségalisent.* »

L'orateur n'oublie pas une seule maxime des temps de révolution; il prodigue jusqu'aux impiétés, et l'on voit que Machiavel n'a pas reculé devant cet amas d'outrages au bon sens, que l'ignorance de tout raisonnement politique peut dicter à l'homme abruti par la misère, par l'envie, par le crime.

L'orateur adjure quelques-uns de ses complices de l'écouter encore, et il les exhorte ainsi :

« Je sais que beaucoup d'entre vous, par des remords de conscience, se repentent des derniers excès, et veulent s'abstenir d'en commettre de nouveaux. Si cela est vrai, vous n'êtes donc pas les hommes que je croyais que vous étiez? Ni conscience, ni infamie, ne doivent vous troubler. Ceux qui sont vainqueurs, de quelque manière qu'ils soient vainqueurs, n'en emportent pas de honte. Vous ne devez pas tenir compte de la conscience[1], parce que là où est, comme elle est en nous, la peur de la faim et des prisons, celle de l'enfer ne peut pas entrer. Si vous considérez la manière d'agir des hommes, vous verrez que tous ceux qui arrivent à de grandes richesses ou à une grande puissance, sont parvenus par la force ou par la fraude[2]; et ces choses qu'ils

[1] Comme si cela était possible!

[2] Ce n'est pas toujours vrai.

ont acquises par la violence et par la tromperie, pour cacher la *vilaineté* de cette possession, ils lui attribuent le faux titre de gain. »

Il continue à la manière de Spartacus :

« Les esclaves fidèles sont toujours esclaves ; les hommes bons sont toujours pauvres..... Les entreprises que l'on commence avec danger, finissent avec récompense, et l'on n'est jamais sorti d'un péril sans un péril. »

Machiavel n'a pas eu tort d'introduire ce factieux, qui manifeste ainsi tous les sentiments du parti. On verra quels furent les résultats de ces principes jetés parmi le peuple : l'événement prouvera qu'ils ne sont pas une fiction de l'auteur.

La Seigneurie n'opposa pas assez de force à ces audacieux : ils recommencèrent à incendier les palais. Beaucoup de citoyens, pour venger leurs injures privées, conduisaient ces furieux à l'habitation d'un ennemi. Il suffisait qu'un seul criât : *A la maison de tel;* et sur-le-champ, celui qui tenait le gonfalon [1], se dirigeait vers cette maison.

Ici, rien de plus ingénieux que la transition par laquelle l'auteur passe à d'autres faits. Après que les factieux eurent commis tant de maux, pour les accompagner de quelque œuvre louable, ils créèrent chevaliers Sylvestre de Médicis, et beaucoup d'autres citoyens. Quelques-uns furent même nommés par le peuple, sans aucun examen. Il y en eut qui, le même jour, eurent leur maison brûlée, et (tant le bienfait était voisin de l'injure) furent créés chevaliers ; ce qui arriva à Louis

[1] Indépendamment du gonfalon, ou étendard de la république, il y en avait encore pour chaque *art* particulier, et si ce n'était pas un *art* qui se révoltât, si c'était une multitude composée d'hommes de plusieurs *arts*, alors on ajustait rapidement un gonfalon, qui était porté à la tête du rassemblement.

Guicciardini, le gonfalonier. Le peuple pensa aussi à lui-même : il demanda que les priviléges de l'art de la laine fussent déterminés ; que l'on créât trois *arts* nouveaux, un pour les cardeurs et les teinturiers, un autre pour les barbiers, les pourpointiers, les tailleurs et autres artisans semblables, et enfin un troisième pour le menu peuple ; que dans ces trois arts on choisît toujours deux *Signori*, et que les quatorze arts mineurs en fournissent trois ; qu'aucun des individus de ces arts ne pût être forcé, pendant deux ans, à payer une dette au-dessus de cinquante ducats, et qu'enfin les *ammoniti* pussent obtenir tous les honneurs.

Les demandes accordées, le peuple voulut que les *Signori* abandonnassent le palais. Ils y furent bientôt contraints, et le peuple l'envahit. Au moment où il s'y précipita, l'enseigne du gonfalonier de justice était dans les mains de Michel Lando, cardeur de laine. Celui-ci, sans chaussure, et à peine vêtu, monta rapidement l'escalier ; quand il fut dans la salle d'audience des *Signori*, il s'arrêta, et, se tournant vers la multitude, lui dit : « Vous voyez que ce palais est à « vous. Cette ville est entre vos mains. Que vous « semble-t-il qu'il faille faire à présent ? » Tous répondirent qu'ils voulaient que ce fût lui qui devînt gonfalonier et *Signore*, et qu'il gouvernât la ville comme il l'entendrait.

Michel accepta la seigneurie, et comme c'était un homme sagace et prudent, qui devait plus à la nature qu'à la fortune, il pensa à rétablir le calme dans la ville, à contenir les tumultes ; et pour se donner le temps de se recueillir, il commanda qu'on recherchât sur-le-champ ser Nuto, qui avait été désigné auparavant pour *Barigel*, homme qui était odieux au peuple.

A cet ordre, la plus grande partie de ceux qu'il avait autour de lui le quittèrent pour aller l'exécuter. Ensuite, pour commencer avec justice l'exercice du pouvoir qu'il avait obtenu par faveur, il fit ordonner publiquement qu'on ne brûlât plus de maisons, et qu'on s'abstînt du pillage. En même temps, afin d'épouvanter même le peuple, il fit élever une potence sur la place. Enfin il révoqua les syndics des arts, en créa de nouveaux. Cependant ser Nuto fut amené à la place, et, sans aucun ordre de Lando, le peuple se précipita sur ce Barigel, et le pendit par un pied. Pendant ce temps, Lando se résolut à créer une Seigneurie. Il prit quatre *Signori* dans le bas peuple, deux dans les arts mineurs et deux dans les arts majeurs. Il donna en présent à Sylvestre de Médicis, les revenus des boutiques du pont Vieux. Il s'attribua à lui-même la *podesteria* d'Empoli. Il accorda d'autres bienfaits à des hommes du peuple, non pas tant pour les récompenser que pour les engager à le soutenir contre l'envie.

Mais en vain il avait pris ces précautions de pru- 1525.
dence, et l'on peut dire, de talent politique et d'intérêt personnel, puisqu'en ne s'oubliant pas, il s'était ménagé la reconnaissance de Sylvestre, dont le crédit était immense, et celle d'une partie du peuple, qui avait encore le pouvoir; une nouvelle révolte s'organise contre lui : des envoyés de la populace viennent lui reprocher son ingratitude, et l'abus qu'il a fait de l'autorité.

« Alors, se souvenant plus du rang nouveau qu'il tenait que de son infime condition, il frappa lui-même de ses armes ces envoyés, les fit lier et jeter en prison. Ensuite, il eut l'audace d'aller attaquer le parti révolté contre lui, le chercha dans la ville, revint dans le palais où il le trouva

fortifié, le chassa, tua un grand nombre d'opposants, et contraignit le reste à se cacher. »

« La victoire gagnée, les tumultes cédèrent au courage du gonfalonier Lando, qui, par sa détermination, sa prudence et sa bonté, surpassa alors tous les autres citoyens, et mérita d'être compté parmi le petit nombre de ceux qui ont rendu des services à la patrie ; car, si son esprit avait été malicieux ou ambitieux, la république aurait perdu sa liberté, et serait tombée dans une tyrannie pire que celle du duc d'Athènes: mais sa bonté ne laissa pénétrer dans son esprit aucune pensée qui fût contraire au bien de tous. Sa prudence lui fit conduire les choses de manière que beaucoup de son parti eurent confiance en lui, et que par les armes il put vaincre les autres. »

On tomba ensuite dans un état qui fut rempli d'exils et de morts; en effet l'autorité directe avait échappé des mains de Lando, qui fut exilé plus tard. Il ne fut pas absous par tant de services rendus à Florence, quand la populace furieuse gouvernait la ville. Sa patrie fut peu reconnaissante de si nobles opérations.

« Voilà une erreur dans laquelle tombent souvent les princes et les républiques. Il en résulte que les hommes entraînés par de tels exemples, offensent les gouvernements avant de ressentir leur ingratitude. »

Véri de Médicis était devenu chef de la famille depuis la mort de Sylvestre. On lui conseillait de consentir à prendre même de vive force le gouvernement de la république, et il fit cette belle réponse à un de ses anciens ennemis qui, désormais tout dévoué à lui, lui donnait ce conseil: « Tes menaces, quand tu étais « mon ennemi, ne m'ont pas fait peur; maintenant que « tu es mon ami, tes conseils me feront du mal. » Puis il alla trouver la Seigneurie, et parvint à rétablir quelque tranquillité.

Le quatrième livre commence ainsi :

« Les villes, et particulièrement celles qui ne sont pas bien ordonnées, et qui s'administrent sous le nom de république, changent souvent leur situation, non pas en passant de la liberté à la servitude, mais en passant de la servitude à la licence. Comme les partisans de la licence, qui sont les *popolani*, et ceux de la servitude, qui sont les nobles, vantent *le nom de liberté*, on voit que chacun d'eux en général ne veut être soumis ni aux lois ni aux hommes. Il est vrai que quand il arrive (ce qui est rare) que, pour le bonheur de la ville, il s'élève un citoyen vertueux, sage et puissant, qui ordonne des lois propres à apaiser ce tumulte des nobles et des *popolani*, ou qui au moins restreint ce tumulte de manière qu'ils ne puissent opérer aucun mal, alors cette ville peut être appelée libre, et son état peut être jugé ferme et stable, fondé sur des dispositions heureuses et des lois raisonnables...... Beaucoup de républiques antiques, dotées de ces bonnes lois, ont obtenu une longue vie. Ils n'ont pas ces lois et ces dispositions, les états qui font passer souvent leur gouvernement du tyrannique au licencieux, et qui ont varié et varient du licencieux au tyrannique. Dans ces états, à cause des nombreux et puissants ennemis qui se déclarent contre ces modes de gouvernement, il n'y a aucune stabilité. L'un ne plaît pas aux bons, l'autre déplaît aux sages; l'un peut faire du mal facilement, l'autre ne peut faire du bien qu'avec difficulté; dans l'un, les hommes insolents ont trop d'autorité, dans l'autre les sots; l'un et l'autre enfin ne peuvent être maintenus que par le courage et le bonheur d'un homme, et cet homme peut manquer par la mort, ou, par ses embarras, devenir inutile. »

Cependant les Florentins, obligés de soutenir une guerre contre Philippe Visconti, duc de Milan, dûrent penser aux affaires du dehors, surtout en 1424, et ils éprouvèrent une défaite en combattant contre les troupes de ce duc.

C'est ici que se trouve ce célèbre passage où Machiavel prétend que, dans cette grande déroute, il ne mourut que Louis degli Albizzi, et deux autres de ses gens qui, étant tombés de cheval, se noyèrent dans la boue.

On a voulu à ce sujet inculper la véracité de Machiavel, mais son récit est cependant très-clair :

« Les troupes du camp des Florentins qui étaient à Forli, furent vaincues en allant au-devant de l'ennemi, non pas tant par le courage des adversaires que par la malignité de la saison. Les nôtres, ayant marché plusieurs heures dans une boue très-épaisse, et étant baignés par la pluie, trouvèrent des ennemis qui n'étaient pas fatigués, et qui purent les vaincre facilement. »

L'auteur rappelle les efforts que messer Rinaldo degli Albizzi, fils aîné de messer Maso, fit auprès du peuple et de Jean de Médicis, pour relever le courage de la ville, et il se complaît ensuite à rapporter ce beau trait de Blaise de Melano, qui tenait pour Florence la citadelle de *Monte-Petroso*. Les ennemis étant parvenus à y mettre le feu, Blaise ne voyant pas le moyen de se sauver, fit remplir de paille et d'étoffes un endroit que le feu n'avait pas tout-à-fait gagné; ensuite il y fit jeter ses jeunes enfants, disant aux ennemis : « Prenez pour vous ces biens que m'a donnés la for« tune, et que vous pouvez m'enlever; quant à ceux « que j'ai dans mon cœur, et qui font ma gloire et mon « honneur, je ne vous les donnerai pas, et vous ne « pourrez me les ôter. »

Les ennemis coururent sauver les enfants, et lui présentèrent des cordes et des échelles pour qu'il pût se sauver lui-même; mais il aima mieux périr dans les flammes que de devoir la vie aux ennemis de la patrie : exemple digne de cette antiquité si vantée, et d'autant plus admirable qu'aujourd'hui il est plus rare!

Les ennemis rendirent à ces pauvres enfants ce qu'on put retrouver des effets de leur père, et les renvoyèrent à d'autres parents avec un grand soin. La république ne fut pas moins bienveillante pour eux, puisque, tant qu'ils vécurent, elles les entretint à ses frais.

Dans ces temps-là, Carmagnola, après avoir servi comme un excellent général la cause du duc de Milan, avait éprouvé des dégoûts et quitté le service de ce prince pour entrer à la solde de la république de Venise.

Nous revoyons ici les mœurs féroces du temps, et ces défiances ignobles qui travaillaient la plupart des gouvernements. Les Vénitiens soupçonnaient que Carmagnola entretenait des intelligences secrètes avec le duc, et il fallut, pour guérir les soupçons, que l'on découvrît que le duc venait de faire lâchement empoisonner Carmagnola.

« Le poison ne fut pas assez violent pour le tuer, mais il le réduisit à l'extrémité. La cause du mal étant connue, les Vénitiens *se privèrent* de leurs soupçons. Alors les Florentins continuant de les engager à contracter une ligue avec eux, il fut convenu que la guerre se ferait contre le duc à frais communs, que les conquêtes faites en Lombardie appartiendraient à Venise, et que celles qu'on ferait en Romagne et en Toscane, appartiendraient à Florence. Carmagnola fut nommé capitaine général de la ligue. »

L'influence de la maison de Médicis était passée depuis long-temps dans les mains de Jean, qui avait acquis une grande popularité par ses bienfaits et par ses aumônes. Il venait surtout de rendre un grand service à la république, à l'occasion de querelles très-vives qui s'étaient élevées relativement à la fixation des impôts.

On avait jugé à propos d'imposer les biens fonds, de manière que celui qui avait cent florins de valeur,

devait être taxé à un demi florin. Cet impôt s'appelait *cadastre*. Tout-à-coup le peuple demanda que cet impôt eût un effet rétroactif, et que comme les riches avaient payé moins auparavant, on leur fît payer dorénavant ce qu'ils auraient dû autrefois, de manière qu'ainsi ils se trouvassent au même point où étaient ceux qui, pour solder les anciens impôts, avaient aliéné leurs possessions.

« Ces plaintes étaient apaisées par Jean de Médicis, qui montrait qu'il n'était pas bien d'aller examiner les choses passées. Si les impôts auparavant avaient été injustement répartis, il fallait remercier Dieu de ce qu'à présent on avait trouvé le moyen de les répartir justement; il fallait vouloir que ce mode nouveau servît à réunir, et non pas à diviser la ville, comme il arriverait si, allant rechercher le montant des contributions acquittées, on voulait les égaler aux nouvelles. Celui qui est satisfait d'une demi-victoire, fait toujours bien, parce que quiconque veut *survaincre*, perd toujours. Par ces paroles il apaisa les disputes, et il obtint qu'on ne parlât plus du *rappel* des impôts. »

L'Ammirato, historien qui ne rendra pas toujours aussi noblement justice à Machiavel, comme on le verra plus tard, loue avec enthousiasme ce passage des *Istorie*. Il s'exprime ainsi :

« De telles querelles ainsi suscitées furent, comme dit Machiavel, apaisées par Jean de Médicis, qui démontra que les lois sont faites pour corriger les erreurs passées, et ne s'étendent pas sur les erreurs présentes et futures : il n'était pas bien, selon lui, que ce remède, qui avait été trouvé pour réunir la ville, dût servir à la diviser : les hommes devaient se contenter d'une modeste victoire, et ne vouloir pas en tout anéantir le parti contraire [1]. »

[1] *Istorie Fiorentine di Scipione Ammirato*, Florence, 1647, in-4°, tom. II, pag. 1036.

J'ai cité l'Ammirato, d'abord parce qu'il n'est pas suspect de partialité pour Machiavel, et puis parce qu'il semble s'être plu ici à fortifier les arguments de Nicolas, dont il a même su ennoblir l'expression en ajoutant à des réflexions déjà remplies de sagesse et de vérité, cette pensée si morale et si éloquente : « Les « lois sont faites pour corriger les erreurs passées, « et ne s'étendent pas sur les erreurs présentes et « futures. »

On ne peut pas soutenir d'une manière plus simple et plus énergique le système qui combat toute rétroactivité dans les lois.

Du reste, Machiavel se montre conséquent avec ses principes hautement avoués de religion, en recommandant de remercier Dieu de ce qu'il a détruit des maux dont on avait gémi; et l'on reconnaîtra la prudence désormais plus assurée du politique qui ne hasarde rien, et qui détourne tout vainqueur de chercher à *survaincre ;* car souvent un vainqueur doit craindre tout ce qu'il ne craint pas. Ce service fut le dernier que Jean de Médicis rendit à son pays ; tout-à-coup, au milieu d'une vie si honorable, il tomba malade, et connaissant que sa maladie était mortelle, il appela ses enfants, Cosme et Laurent, et leur dit :

« Je crois avoir vécu le temps que Dieu et la nature avaient fixé à ma naissance; je meurs content, puisque je vous laisse riches, sains, et avec de telles qualités que vous pourrez, en suivant mes traces, vivre honorés dans Florence, et chers à chacun des citoyens. Aucune raison ne me fait autant mourir content que le bonheur de me rappeler que je n'ai jamais offensé personne, et qu'au contraire j'ai fait du bien à tous. Je vous engage à faire de même, si vous voulez vivre en sûreté. Ne prenez du gouvernement des choses que ce qui vous est ordonné par les lois et par les hommes ; alors

vous n'exciterez pas l'envie; vous ne courrez pas de dangers, parce que, ce qui vous fait haïr, c'est ce que l'homme prend pour lui, et non pas ce qui lui est donné; et toujours vous en aurez beaucoup plus que ceux qui voulant la part des autres, perdent la leur, et, avant de la perdre, vivent encore dans de continuelles angoisses. C'est par ce moyen que, dans cette ville, entre tant d'ennemis et de divisions, j'ai non-seulement conservé, mais accru ma réputation. Si vous suivez mes traces, vous vous conserverez, et vous accroîtrez votre crédit. Si vous agissez autrement, pensez que votre fin ne doit pas être plus heureuse que celle de ceux qui, de votre temps, ont ruiné eux et leur maison. »

Je ne puis passer sous silence ce portrait de Jean de Médicis.

« Jean était charitable; non-seulement il donnait l'aumône à qui la demandait, mais encore il allait souvent au-devant des besoins des pauvres, sans en être sollicité. Il aimait tous ses citoyens. Il louait les bons; il prenait compassion des méchants. Il ne demanda jamais les honneurs, et il les obtint tous. Il n'alla jamais au palais qu'il n'y fût appelé. Il aimait la paix et fuyait la guerre. Il subvenait aux hommes dans leur adversité; il secondait leur prospérité. Il était éloigné de toute rapine publique, et se montrait *augmentateur* du bien commun, affable dans ses magistratures. Il n'était pas doué d'une grande éloquence, mais d'une prudence singulière. Ses traits annonçaient de la mélancolie; mais dans la conversation, il était agréable et même facétieux. Il mourut très-riche de trésors, mais encore plus riche de bonne renommée et de réputation de bienveillance. L'héritage des biens de sa fortune et des biens de son cœur fut, non-seulement maintenu, mais encore accru par Cosme, son fils. »

Machiavel est tellement revenu ici à la sincérité de l'histoire, qu'en écrivant les faits de l'année 1429, il rapporte un noble service rendu à la république par

ce même Guinigi, que dans l'histoire de Castruccio il fait vivre un siècle plus tôt. Plus haut, on a vu qu'il appelle ce même Castruccio un vil citoyen Lucquois; actuellement il l'appelle tyran de Lucques.

Nous avons remarqué que Machiavel parle bien rarement des arts et des artistes; cependant il nomme ici Philippe Brunelleschi, le célèbre architecte qui avait rempli la ville de ses glorieux ouvrages, et qui avait mérité, après sa mort, que son image en marbre fût placée dans le principal temple de Florence. L'auteur le nomme à propos du conseil qu'il donna de faire inonder la ville de Lucques avec laquelle on était alors en guerre; mais l'entreprise ne réussit pas. Cependant Paul Guinigi fut chassé de Lucques. Il demanda que sa *Seigneurie*, qui avait commencé et continué sans qu'on versât de sang, pût finir de même: mais le duc de Milan, qui l'avait vaincu, le fit mourir.

Cosme cependant, chef de la famille Médicis, ne tarda pas à se faire connaître comme un homme réservé, de grandes et agréables manières, toujours poli, toujours généreux. Il excita néanmoins l'envie, et ses ennemis parvinrent à obtenir son exil. Il se rendit à Venise, où la république le reçut, non comme un banni, mais comme un personnage honoré d'un grade éminent.

Messer Rinaldo degli Albizzi, qui avait été la cause de l'infortune de Cosme, fut à son tour exilé, et Cosme fut rappelé. Il est rare qu'un citoyen, revenant en triomphe d'une victoire, ait été accueilli avec un aussi grand concours de peuple et avec autant de démonstrations d'amour. Ce fut alors qu'on le salua publiquement du titre de bienfaiteur du peuple et de *Père de la patrie*.

Machiavel commence son cinquième livre par ces

réflexions qu'il a déjà énoncées, et qu'il reproduit sous une nouvelle forme :

« Le plus souvent, les pays, dans les variations qu'ils éprouvent, vont de l'ordre au désordre, et passent ensuite du désordre à l'ordre. La nature n'a pas concédé aux choses mortelles la faculté de s'arrêter, et quand elles sont parvenues à leur dernière perfection, n'ayant plus à monter, il faut qu'elles descendent, et, descendues qu'elles sont par l'effet des désordres à la dernière profondeur, elles se relèvent, et ainsi toujours du bien on descend au mal, et du mal on monte au bien. »

La vertu produit le repos, le repos engendre l'oisiveté, l'oisiveté le désordre, et le désordre la ruine; et successivement ensuite, de la ruine renaît l'ordre, de l'ordre la vertu, de la vertu la gloire et l'heureuse fortune. Aussi les hommes prudents ont observé que les belles-lettres naissent à la suite des succès guerriers, et que dans les villes les capitaines apparaissent avant les philosophes. Des armes bien ordonnées ont amené les victoires, et les victoires ont été suivies du calme. La *fortitude* des esprits armés ne peut être corrompue par une oisiveté plus honorable que celle des lettres, et l'oisiveté ne peut envahir, avec une tromperie plus efficace et plus dangereuse, des villes bien instituées. »

Nous voyons ici une foule de détails sur les guerres diverses qui alors ravagèrent l'Italie: Florence y prit part quelquefois. L'auteur rapporte les révolutions de Gênes : elles ne sont pas moins sanglantes que celles de Florence. Opicino, gouverneur, est tué sur une place, déchiré en pièces, et ses membres sont distribués dans tous les quartiers de Gênes.

Les Florentins, unis aux Génois et aux Vénitiens, font une ligue contre le duc de Milan. Rinaldo degli Albizzi, exilé de Florence depuis le retour de Cosme, adresse un discours à ce duc pour l'engager à déclarer une guerre ouverte à Florence. Rinaldo dit, d'a-

près Machiavel, tout le contraire de ce que celui-ci a dit lui-même dans son discours sur la langue italienne : on se rappelle qu'il y blâme sévèrement la conduite et les vengeances du Dante. Voici comme s'exprime Rinaldo :

« Notre patrie ne peut se plaindre, si nous t'engageons actuellement à prendre contre elle les armes dont nous l'avons défendue avec tant d'obstination, parce que tous les citoyens doivent aimer cette patrie qui chérit également tous ses sujets, et non cette patrie qui, abandonnant tous les autres, en *adore* un petit nombre. Que personne ne blâme de porter les armes contre la patrie, de quelque manière que ce soit. Les villes, bien qu'elles soient des corps mixtes, ont une ressemblance avec les corps simples ; et comme dans ces derniers il naît des infirmités qui ne se peuvent guérir sans le fer et le feu, de même, dans les autres, il naît tant de désordres, qu'un citoyen pieux et vertueux pécherait davantage à les laisser incurables qu'à les soigner. Quelle est donc la maladie, dans un corps de république, plus grande que la servitude? Quel remède est plus nécessaire que celui qui peut guérir cette infirmité? Il n'y a de justes guerres que les guerres nécessaires, et les armes sont un acte de piété quand, sans elles, il n'y a plus d'espérance[1]. Je ne vois pas de nécessité plus grande que la nôtre. Je ne vois pas de piété qui puisse vaincre celle qui arrachera la patrie à la servitude. »

Le Dante n'a pas tenu un autre langage, et il est excusé ici publiquement par son accusateur. Le Dante et Rinaldo, dans la même situation de douleurs, de souffrances, d'injustice, d'orgueil et de déraison, si l'on veut, ont les mêmes arguments ; mais Rinaldo a

[1] Dans les *Discorsi* (Voyez tom. I de cet ouvrage, chap. XXV, pag. 446) Machiavel a dit : « La guerre est juste pour ceux à qui elle est nécessaire ; les « armes sont saintes pour ceux qui n'ont d'espérance que dans les armes. » Ici il varie son expression, mais c'est à peu près le même sentiment.

plus de succès que le poète, et le duc de Milan commence une guerre acharnée contre les Florentins.

Ceux-ci attaquent Lucques qui tient pour le duc. Un vieillard de Lucques engage le peuple à se défendre.

« Souvent nous n'avons eu d'autre espérance que dans Dieu et le temps : l'un et l'autre nous ont conservés..... Tout ennemi doit être redouté de vous, parce que tous voudront leur gloire et notre ruine; mais, avant tout, les Florentins doivent vous épouvanter. Pour eux, ne suffiraient pas l'obéissance, nos tributs, et l'autorité dans cette ville; ils voudraient encore nos personnes, nos biens, pour rassasier avec notre sang leur cruauté, avec nos biens leur avarice. »

Cosme, jaloux d'obtenir l'alliance de Venise, partit pour cette ville où il avait été si bien accueilli comme réfugié; mais quoique l'un des chefs les plus puissants de la république, il ne réussit pas autant qu'il le désirait.

L'auteur dit quelques mots du concile qui s'assembla à Florence en 1439, et des arrangements qui furent conclus entre l'Église Latine et beaucoup de prélats de l'Église Grecque.

Le sixième livre présente d'abord des réflexions sur l'objet des guerres et sur l'utilité des victoires.

Florence, au dehors tour à tour en guerre et en paix avec les Visconti, au dedans change une partie de son gouvernement en faveur du parti des Médicis. François Sforze est déclaré capitaine des Milanais : Pavie bientôt se donne à lui; Milan, plus tard, suit son exemple.

A propos de la conspiration de Porcari contre le gouvernement pontifical, Machiavel cite Pétrarque. Il croit que Porcari, dans sa téméraire entreprise, a été animé par ces vers du chantre de Vaucluse :

« Canzone, sur le mont Tarpéien, tu verras un chevalier

que toute l'Italie honore, et qui pense plus aux autres qu'il ne s'occupe de lui-même[1]. »

Machiavel continue :

« Messer Étienne Porcari savait que les poètes étaient sou-

[1] Sopra il monte Tarpejo, Canzon, vedrai
Un cavalier ch' Italia tutta onora
Pensoso più d' altri, che di se stesso.

Voyez *I quatro Poeti Italiani* (*le rime di messer Francesco Petrarca*), Paris, Lefèvre, 1833, un seul vol. grand in-8°, pap. vél. Canzon VI, pag. 127.

M. Lefèvre mérite beaucoup d'éloges et d'encouragements, pour avoir publié une édition si belle et si soignée des quatre Poètes italiens, Dante, Pétrarque, Arioste et le Tasse. Il y a joint les plus beaux morceaux des autres poètes de la même nation, qui se sont rendus célèbres depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours. M. Buttura dont le goût éclairé a dirigé cette édition si remarquable, ne pouvait pas manquer d'y insérer des poésies de Machiavel. On y lit, entre autres, le *Capitolo* tout entier de *l'Ingratitude*, dont plus haut j'ai offert l'analyse (chap. XXVIII, pag. 40), et le *Capitolo de l'Occasion* (même chap., pag. 37). On ne saurait trop engager les personnes qui cultivent la littérature italienne, à se faire présent du beau volume de M. Lefèvre.

L'encyclopédie immense de la *Divine Comédie* n'occupe qu'un peu plus de cent pages. A peine sorti du Paradis du Dante, et revenu sur la terre, on trouve immédiatement Pétrarque, qui en s'éloignant de la rudesse sublime de son maître, a multiplié ces modèles de grâce et de passion, qu'Arioste a imités en riant et que le Tasse a pris au sérieux. Arioste relève Pétrarque, qu'on laisse dans ses extases mystérieuses, et l'on ne sait plus qu'admirer l'intarissable gaîté de *Lodovico*, son abondance, sa morale folâtre, et cette comique *disinvoltura* avec laquelle il se moque de son lecteur. La marche triomphale est fermée par le Tasse, ce prodige de correction, de sagesse *virgilienne*, ce chantre éloquent du courage des chrétiens, et qui n'a pas tracé d'un pinceau moins brillant, l'audace des païens et les charmes les plus délicats de la féerie.

Enfin ce volume précieux nous fait reconnaître en un instant, ce que les trois derniers poètes ont emprunté au *Padre Alighieri*, à qui ils ont dérobé quelquefois des vers entiers, et plus souvent des pensées *primesautières*, des comparaisons, des formes de style. A son tour, Pétrarque a inspiré, mais sous des points de vue divers, Arioste et le Tasse. Ces deux-ci, comme s'abreuvant à part à deux sources différentes, ne se sont presque rien demandé l'un à l'autre.

Qu'elle est donc riche et puissante, l'imagination de cette brûlante et noble Italie, puisqu'à si peu de distance, deux vastes génies ont pu, sans se rencontrer, amasser tant de lauriers, moissonner tant de gloire, et ainsi assurer à leur patrie, en ce qui était encore à obtenir après Dante et Pétrarque, la palme glorieuse de la poésie moderne!

vent remplis d'un esprit divin et prophétique; aussi croyait-il qu'il fallait s'attendre à l'événement prophétisé par Pétrarque dans cette Canzone, et qu'il devait exécuter un projet si glorieux, puisqu'il était, par son éloquence, par sa science, par sa faveur et par ses amis, supérieur à tout autre Romain. »

Ici se dépeint bien clairement le caractère du style de Machiavel. Après avoir ainsi établi que Porcari semblait espérer le succès, il continue rapidement son récit, et il ajoute que le pape fit arrêter Porcari et une partie des conjurés, et qu'ensuite il les fit mourir, comme le méritait leur faute. Ceci, à cause surtout de la circonstance des éloges précédemment donnés au caractère de Porcari, et non à son action, démontre l'esprit de concision et de franchise avec lequel Machiavel explique les événements les plus terribles. Telle était sa manière vive, pressante, animée! il exposait les faits et se contentait d'en indiquer l'issue: cependant cette fois-ci il a ajouté quelques réflexions, ce qu'il ne fait pas ordinairement dans ses récits.

« Ce dessein eut une telle fin. Vraiment quelqu'un a pu louer l'intention de celui-ci, mais chacun aussi a blâmé son jugement: de semblables entreprises, si, à la pensée, elles ont quelque ombre de gloire, emportent presque toujours, dans l'exécution, un préjudice certain. »

En 1453, les Florentins appellent en Italie René d'Anjou. Les Turcs n'ayant pas cessé leurs incursions en Hongrie, on se prépare à une croisade; mais les Hongrois les ayant défaits à Belgrade, la crainte qu'inspiraient les Turcs s'évanouit, et les Italiens recommencèrent à se susciter réciproquement des prétextes de guerre qui cependant n'eurent pas de résultats affligeants.

On trouve ici cette belle description d'une trombe de terre.

« En 1456, les hommes avaient posé les armes; il parut que Dieu voulait les prendre à son tour, tant fut grande une tempête de vents qui, en Toscane, causa des désastres inouïs pour le passé, désastres qui pour l'avenir demeureront mémorables et prodigieux. Un tourbillon, composé de nuages épais et immenses, s'éleva le 24 août, une heure avant le jour, des parties de la mer voisines d'Ancône, et il entra dans l'autre mer, sous Pise. Il occupait à peu près de toutes parts deux milles d'espace. Cette trombe, mue par des forces supérieures naturelles ou surnaturelles, se brisa, se combattit en soi-même. Les nuages rompus remontaient tantôt vers le ciel, ou redescendaient vers la terre, ou se mouvaient en rond avec une excessive vélocité. Ils excitaient devant eux un vent impétueux accompagné de feux et d'éclairs brillants. De ces nuages rompus et brisés, de ces vents furieux, de ces feux, naissait un fracas plus épouvantable que celui d'un tremblement de terre ou des éclats de tonnerre, répandant tant d'effroi, que quiconque l'entendait, jugeait que la fin du monde était venue, que la terre, l'eau, le reste du ciel et de l'univers, allaient retourner dans l'antique chaos.»

Il continue de décrire les effets de cet ouragan : des maisons furent rasées au niveau du sol, les toits des églises furent rejetés à plus d'un mille de distance, une voiture et ses mulets emportés loin de la route, les plus énormes chênes, les arbres les plus vigoureux qui ne voulaient pas céder à tant de fureur, dépouillés de leurs branches et précipités loin du lieu où ils avaient eu leurs racines. La tempête finie, les habitants restèrent long-temps dans un état de stupeur.

« Dieu voulut cependant plutôt menacer que châtier la Toscane; car si cette grande tempête eût passé sur la ville, entre les nombreuses maisons et tant d'habitants, comme elle était entrée à travers les arbres et les maisons semées çà et là, elle aurait causé le dégât que l'esprit peut concevoir: mais alors Dieu voulut seulement, par ce peu d'exemples,

rafraîchir, parmi les hommes, sa mémoire et celle de sa puissance. »

Au commencement du livre VII, il s'excuse d'avoir rapporté peut-être trop longuement les guerres de la Lombardie et du royaume de Naples. Il a dû agir ainsi pour que l'histoire de Florence fût plus claire et mieux comprise. Il reprend son récit. Après des troubles nouveaux, le peuple condamne à l'exil Jérôme Machiavelli.

« Ce Machiavelli, dit l'historien, n'ayant pas gardé son ban, fut déclaré rebelle; puis il alla en Italie cherchant à soulever les princes contre sa patrie. La mauvaise foi d'un seigneur de la Lunigiane l'ayant trahi, il fut pris, conduit à Florence, et tué en prison. »

L'auteur s'arrête ici, et ne dit pas si ce Machiavelli était son parent. Il l'était en effet. Suivant les autres historiens, c'était un homme méchant; mais ce qui est dit ici paraît suffisant à un tel auteur qui n'écrit jamais de paroles inutiles.

Cependant Cosme devenait vieux. Luca Pitti essaie d'élever une autorité rivale. Il fait construire le palais qui porte encore son nom, et il cherche à anéantir le crédit de Cosme. En 1464, Cosme mourut de maladie : il fut, sans contredit, le citoyen le plus renommé qu'ait eu Florence ou toute autre ville dont on a mémoire. Sa magnificence apparut encore au grand jour après sa mort: quand Pierre, son fils, voulut inventorier ses biens, il ne se trouvait pas un citoyen de qualité à qui il n'eût prêté une grosse somme d'argent. Plusieurs fois, sans en être prié, quand il apprenait le malheur d'un homme noble, il le secourait. Elle apparaît encore plus, cette magnificence surhumaine, quand on compte les édifices qu'il avait

construits à Florence; les couvents et les temples de Saint-Marc et de Saint-Laurent, le monastère de Santa-Verdiana; sur le mont de Fiesole, Saint-Jérôme et la *Badia;* dans le Mugello, une église pour les frères mineurs : qu'on ajoute un nombre considérable de chapelles, le don d'ornements éclatants, ses palais particuliers dans la ville, quatre autres palais dans les environs. Comme s'il ne se fût pas contenté d'acquérir cette réputation en Italie, il avait fait construire à Jérusalem un hospice pour les pauvres et les pélerins malades. Toutes ces œuvres étaient royales, quoiqu'il fût prince seulement à Florence. Il fut d'une prudence si tempérante, que jamais il n'alla au-delà de la modestie ordinaire : dans les conversations, dans le choix de ses domestiques, dans ses cavalcades, dans toute sa manière de vivre, il n'était que semblable au plus modéré des citoyens.

Cosme, par son crédit absolu, avait un jour retiré tout l'argent qui circulait à Venise et à Naples; il avait forcé ainsi ces deux gouvernements à accepter la paix.

Après les premières années de sa vie, après la prison, l'exil, le danger de mort, il fut si heureux, que non-seulement ceux qui s'attachaient à lui dans les entreprises publiques, mais encore ceux qui administraient ses trésors dans toute l'Europe, participèrent à son bonheur. Il enrichit une foule de familles florentines; enfin, quoiqu'il dépensât tant à bâtir des temples et à donner des aumônes, il se plaignait quelquefois à ses amis en ces termes : « Jamais je n'ai pu « dépenser en l'honneur de Dieu les sommes dont, en « lisant mes livres, je me suis trouvé son débiteur. »

Sa taille était ordinaire, la couleur de son teint olivâtre, son visage vénérable. Il était dépourvu de

science, mais très-éloquent, et rempli en même temps d'une circonspection naturelle; officieux avec les amis, charitable avec les pauvres; dans les entretiens, attachant, dans les conseils, réservé; dans l'exécution, rapide, grave, et à-la-fois vif dans ses paroles et dans ses reparties.

Rinaldo degli Albizzi lui ayant fait dire (par bravade) dans son exil, que la poule couvait, Cosme repartit: « La poule couve mal hors du nid. » Sa femme lui ayant demandé, peu de temps avant sa mort, pourquoi il tenait les yeux fermés, il répondit: « C'est pour les accoutumer ». Quelques citoyens lui disant, après son retour de l'exil, que la ville se gâtait, et que l'on outrageait Dieu en chassant tant d'hommes de bien, il répondit qu'une ville gâtée valait mieux qu'une ville perdue; que deux cannes (quatre aunes) de drap rosat faisaient un homme de bien, et qu'on ne gouvernait pas les états avec des *Pater noster*. Cependant ces paroles donnèrent occasion de le calomnier, comme un homme qui affectionnait plus lui-même que la patrie, et qui aimait ce monde plus que l'autre. On pourrait rapporter beaucoup de réponses semblables, mais on les omet comme non *nécessaires*.

Machiavel dit assez ici qu'il omet toujours ce qui n'est pas nécessaire; aussi, aucun auteur après Tacite, n'a égalé cette rapidité de récit, cette sobriété de paroles qui caractérise l'auteur florentin. Il finit par louer Cosme d'avoir attiré à Florence Argiro Poulo, de nation grecque; d'avoir nourri dans sa maison Marsile Ficin, second père de la philosophie platonique; enfin, il n'oublie pas de dire: « On grava, par un décret public, sur le tombeau de Cosme, le titre de *Père de la patrie*. »

Bientôt une conjuration éclata contre l'autorité, ou plutôt contre l'influence morale que Pierre de Médicis, fils de Cosme, exerçait à Florence. Un des conjurés révèle le complot à Pierre: il veut appeler ses amis; il les trouve incertains. Les deux partis prennent les armes. Pierre ne s'abandonne pas lui-même; il est vainqueur, et il disperse ses ennemis. Venise, suivant son usage, accueille les nouveaux bannis.

Nous sommes arrivés à l'année 1469. C'est celle de la naissance de Machiavel. Il écrivait cinquante-six ans après cette époque. Il ne néglige aucun événement mémorable, mais on pressent qu'il brûle d'arriver au grand événement de la conspiration des Pazzi.

Pierre meurt en laissant deux fils, Laurent et Julien, encore jeunes. Bientôt on craint quelque soulèvement contre la famille; Thomas Soderini, citoyen d'un grand nom, se déclare pour les Médicis; Laurent et Julien sont dès-lors honorés comme chefs de l'état, et se guident par les conseils de Soderini.

Ce livre est terminé par le récit de la conjuration contre Galéas, duc de Milan, qui s'était rendu coupable des plus viles scélératesses.

Jean André Lampognano, Charles Visconti et Girolamo Olgiati, furent les chefs de la conspiration. Le duc avait déshonoré Charles et Jérôme, *per via di donne* (dit l'auteur); il avait gravement insulté Jean André. Ce prince était aussi accusé d'avoir, comme Néron, tué sa propre mère. Les conjurés, dans l'église même de Saint-Étienne, assassinèrent le duc. Jean André et Charles furent presque sur-le-champ tués par les gardes. Girolamo, arrêté plus tard, fut condamné à mort: il n'avait que vingt-trois ans. Déjà dépouillé de ses vêtements, et voyant devant lui le bourreau, le

couteau à la main, il proféra ces paroles en latin[1] : « La « mort est cruelle, la renommée perpétuelle : il restera « un long souvenir de l'événement. »

Voici les réflexions de l'auteur :

« Cette entreprise fut ourdie seulement par ces malheureux jeunes gens, et exécutée courageusement. Ils périrent, parce que ceux qu'ils espéraient voir venir à leur suite, pour les défendre, ne les suivirent pas et ne les défendirent pas. Que les princes apprennent à vivre de manière, et à se faire respecter et aimer de telle sorte, que personne, après les avoir tués, ne puisse espérer se sauver ! Que les autres connaissent combien est vaine la pensée qu'une multitude même mécontente, les suivra et les accompagnera dans les périls ! Cette catastrophe épouvanta toute l'Italie ; mais elle fut bien plus effrayée de celles qui suivirent, et qui rompirent une paix de douze ans, ainsi qu'on le verra dans le livre suivant, où l'on remarquera une fin douloureuse et pénible, et un commencement sanguinaire et effroyable. »

Telle est la transition qui amène le huitième et dernier livre des histoires.

« Le commencement de ce livre se trouvant placé au milieu de deux conjurations, l'une déjà rapportée et qui eut lieu à Milan, l'autre qui va être rapportée et dont la scène est à Florence, il paraîtrait convenable, en voulant suivre notre coutume, que nous raisonnassions ici de la qualité des conjurations et de leur importance. Je le ferais volontiers, si je n'en avais pas parlé dans un autre lieu (les *Discorsi*) : passant donc à un autre sujet, nous disons, etc. »

Machiavel a pu ici redemander à sa mémoire d'enfant quelques-uns des faits. Il avait alors neuf ans. Il pouvait s'être trouvé, avec sa mère ou avec ses compagnons de classe, dans l'église même de Santa-Repa-

[1] « *Mors acerba, fama perpetua : stabit vetus memoria facti.* »

rata, où le crime se commit. Au moins il a pu voir le trouble dans les rues, entendre les cris des combattants; il a vu peut-être conduire au supplice des conjurés. Il était d'usage que toute la ville se portât, dans de pareilles circonstances, à la place publique, et les enfants ne sont pas les moins avides de cette sorte de spectacle.

S'il en fut ainsi, il n'en dit rien. Le ton solennel que prend l'auteur, les détails sévères et précis, l'esprit de méthode qui préside au récit des faits, l'énergie des expressions unie à la rapidité de l'exposition, tant de succès réunis font, de ce morceau d'histoire, un beau droit de Machiavel au rang de l'un des premiers historiens des temps modernes.

Les Pazzi sont les premiers moteurs de la conspiration. Ils étaient bien véritablement animés d'un sentiment personnel de jalousie, et de plus, l'enlèvement d'un héritage considérable qui leur était acquis par les lois, les avait encore irrités davantage contre les Médicis qui avaient permis ce déni de justice.

Machiavel ne pouvait oublier d'assigner cette cause: il a dit assez qu'il ne faut pas priver les familles de leurs propres patrimoines.

Alors les Pazzi conspirèrent. Le pape Sixte IV promit de les appuyer: l'archevêque de Pise, Salviati, s'engagea à y concourir.

Le chef de la famille Pazzi, Jacques, devait au peuple le titre de chevalier. Il n'avait qu'une fille; mais ses frères Antoine et Pierre lui avaient laissé sept neveux; Guillaume, François, René, Jean, André, Nicolas et Galeotto. Jacques Pazzi et ses neveux, outre les motifs de mécontentement qu'ils nourrissaient dans leur esprit, n'obtenaient pas le rang qu'ils ambitionnaient. Toujours ces Médicis, ces heureux Médicis pas-

saient avant eux. François Pazzi fut le premier à manifester sa haine: il était plus courageux, plus sensible (*sensitivo*) que les autres. Il s'unit au comte Girolamo [1], seigneur de Forli, neveu ou plutôt fils du pape Sixte IV. Sur ces entrefaites, le roi de Naples Ferdinand entra dans la conjuration. François y attira deux Salviati, parents de l'archevêque, nommés tous deux Jacques, messer Poggio, jeune ambitieux, *désireux de choses nouvelles*, Napoléon Franzesi et Bernard Bandini, homme audacieux et attaché par la reconnaissance aux Pazzi. Parmi les étrangers, on admit Antoine de Volterre et le prêtre Étienne, qui, dans la maison de Jacques Pazzi, enseignait la langue latine à sa fille. Cependant René de' Pazzi, homme grave et prudent, qui connaissait très-bien les maux qu'occasionnent de semblables entreprises, ne consentit pas à entrer dans la conjuration; au contraire, il la détesta, et la contraria par tous les moyens honnêtes qu'il put employer.

Alors le pape nomma cardinal Raphaël, neveu de Girolamo Riario. Il sembla utile aux conjurés d'appeler ce cardinal auprès d'eux : il partit de Pise et se rendit à Florence, où il reçut une pleine connaissance du plan des conjurés. Il fut alors décidé qu'on inviterait les Médicis à un banquet, le dimanche 26 avril 1478: on devait les tuer au milieu du repas. Le matin venu, on fit dire à François que Julien ne pourrait assister à ce repas. Les conjurés, pensant qu'on ne pouvait pas différer plus long-temps un projet connu de tant de monde, il fut arrêté qu'ils l'exécuteraient le jour même du dimanche dans l'église de Santa-Repa-

[1] Premier mari de la comtesse Catherine Sforza, auprès de qui nous avons vu Machiavel remplir une mission en 1499. *Voyez* tom. I, chap. II, pag. 33.

rata, où se rendraient nécessairement les deux frères, parce que le cardinal Riario serait présent. On voulait que Jean Baptiste de Montesecco, condottiere du pape, se chargeât de tuer Laurent; François de' Pazzi et Bernard Bandini devaient tuer Julien. Jean Baptiste refusa à cause de l'intimité qu'il avait eue avec Laurent; il ajouta qu'il n'avait pas le courage de commettre un si grand crime dans une église, et de joindre la trahison au sacrilége. Ce refus devint la ruine de leur projet. Le temps les pressant, ils furent obligés de désigner messer Antoine de Volterre et le prêtre Étienne, deux hommes qui, par état et par nature, étaient bien peu propres à une telle entreprise.

« Car si jamais, dans aucune action, on recherche un courage fort et assuré, et résolu *à la vie à la mort* après beaucoup d'épreuves, il est nécessaire de l'avoir dans cette circonstance où l'on a vu le courage manquer à des hommes éprouvés par les armes, et dégoûtants de sang. »

« Cette délibération prise, il fut convenu que le signal de l'exécution serait le moment où le prêtre communierait à la messe principale, et que dans cet instant l'archevêque Salviati, suivi des siens, et messer Poggio, s'empareraient du palais, afin que la Seigneurie, après la mort des deux jeunes gens, volontairement ou forcément, fût favorable aux conjurés. »

« Cette dernière délibération terminée, ils allèrent dans l'église où déjà le cardinal était entré avec Laurent. L'église était remplie de peuple, et l'office divin avait commencé. Julien n'étant pas encore arrivé, François de' Pazzi et Bernard Bandini, *destinés à sa mort*, allèrent dans sa maison le trouver, et, par prières et par adresse, ils le conduisirent à l'église. C'est une chose vraiment digne de mémoire, que tant de haine, et que la pensée d'un si grand crime pussent se joindre dans François et Bernard, avec tant de cœur et d'obstination d'esprit! En le conduisant au temple, et pen-

dant le chemin, et à l'arrivée dans l'église, ils l'entretenaient de plaisanteries et de mots de jeunes gens. Sous prétexte de le caresser, François ne manqua pas de le serrer avec les mains et avec les bras, pour voir s'il le trouverait couvert d'une cuirasse ou de toute autre défense. Julien et Laurent connaissaient l'animosité des Pazzi: ils savaient qu'ils désiraient leur enlever l'autorité dans l'état; mais ils ne craignaient rien pour leur vie, parce qu'ils pensaient que si les Pazzi avaient à faire quelque entreprise, ils la feraient *civilement* et non pas avec tant de violence. Eux aussi, n'ayant pas d'inquiétude pour la vie, ils feignaient d'être amis des Pazzi. Les meurtriers étaient prêts: ceux qui en voulaient à Laurent pouvaient être voisins de lui. La multitude, qui inondait le temple, permettait qu'ils fussent près de lui facilement et sans exciter de soupçon; les autres étaient placés près de Julien. »

« Arriva l'heure marquée; Bernard Bandini, avec une arme courte, perça le cœur de Julien qui, après quelques pas, tomba par terre. François de'Pazzi s'étant jeté sur lui, le couvrit de blessures et le frappa avec tant de violence, qu'aveuglé par la fureur, il se blessa lui-même grièvement à la jambe. Messer Antonio de Volterre et Étienne, de l'autre part, assaillirent Laurent, et après lui avoir porté plusieurs coups, ne parvinrent qu'à le blesser légèrement à la gorge. Tous les autres efforts furent vains, soit qu'il y eût de leur part peu de courage ou beaucoup de force de la part de Laurent, qui, se voyant assailli, se défendit avec ses armes, soit que les compagnons de Laurent lui eussent porté du secours. Antoine et Étienne effrayés, prirent la fuite et se cachèrent; mais depuis, ayant été arrêtés, ils furent tués ignoblement et traînés en morceaux par toute la ville. Laurent, accompagné de ses amis, s'était réfugié dans la sacristie. Bernard Bandini, après la mort de Julien, tua François Nori, ami des Médicis; ensuite, non content de ces deux homicides, il courut pour trouver Laurent, et suppléer, par son courage et sa promptitude, à ce que les autres n'avaient pu faire par lenteur et par faiblesse; mais le voyant réfugié

dans la sacristie, il ne put parvenir jusqu'à lui. Au milieu de ces effroyables et tumultueux événements, qui furent si terribles qu'il semblait que l'église s'écroulât, le cardinal Raphaël se réfugia vers l'autel, où les prêtres, avec grande peine, le sauvèrent jusqu'à ce que la Seigneurie pût le conduire à son palais où il demeura gardé à vue jusqu'à son entière libération. »

L'archevêque s'était rendu au palais de la Seigneurie : il y fut arrêté et sur-le-champ pendu, avec ses deux parents du même nom, et Jacques de messer Poggio. Bernard Bandini pensa à s'enfuir, et il y réussit. François Pazzi, blessé, retourna à sa maison, se jeta sur son lit, ne pouvant plus faire un mouvement. Le vieux Jacques Pazzi monta à cheval, et il essaya d'appeler à son aide le peuple et la liberté : mais l'un avait été rendu sourd par la fortune et la libéralité des Médicis, *l'autre à Florence n'était pas connue*. Il ne fut rien répondu à Jacques ; seulement, les partisans des *Signori* qui occupaient le palais, le saluèrent avec des pierres, et, par leurs menaces, cherchèrent à l'effrayer. Alors voyant le palais déclaré ennemi, Laurent vivant, François blessé, il pensa à sauver sa vie, et, partant avec ceux qui l'accompagnaient sur la place, il sortit de Florence pour aller en Romagne.

Laurent était retourné à son palais. Par toute la ville on criait le nom de Médicis. Les membres des morts se voyaient ou sur la pointe des armes, ou promenés par la ville. François alors fut arraché tout nu de sa maison, conduit au palais et pendu à côté de l'archevêque de Pise. Il ne fut pas possible, pendant tout le chemin, quelque injure qu'on lui fît ou qu'on lui adressât, de lui faire prononcer une parole. Il regardait fixement la foule, et, sans se plaindre autrement, il soupirait en silence. Le vieux Jacques, qui

fuyait vers la Romagne, et René Pazzi, celui-là même qui n'avait pas voulu entrer dans la conspiration, et qui fuyait également, furent pris, conduits à Florence et condamnés à mort. Le peuple plaignit le sort de ce dernier, homme sage, sans orgueil, et qui n'avait pas les défauts reprochés aux autres conjurés de la famille.

« Pour que cet événement ne manquât d'aucun des caractères les plus extraordinaires, Jacques Pazzi, qui dans le premier moment avait été inhumé dans la sépulture de ses ancêtres, fut déterré et jeté dans un fossé le long des murs de la ville, puis retiré et traîné dans Florence attaché à la même corde qui avait servi à son supplice; et comme il n'avait pas pu trouver une sépulture sur la terre, il fut jeté, par ceux qui l'avaient ainsi traîné, dans la rivière de l'Arno, qui alors avait ses eaux très-élevées. »

« C'est un exemple vraiment mémorable des coups de la fortune, de voir un homme riche de tant de trésors, et qui jouissait d'un état si heureux, tomber tout-à-coup dans de si terribles malheurs, avec tant d'insultes et de douleurs. On lui reprochait des vices, entre autres, la passion du jeu et la propension à blasphémer, vices dont il était coupable plus qu'aucun homme perdu de mauvaise conduite : cependant, il rachetait ces vices par beaucoup d'aumônes, et il secourait magnifiquement les infortunés et les établissements pieux. On peut encore dire ce bien de lui, que, le samedi qui précéda le dimanche *député à un tel homicide*, pour n'entraîner personne dans sa mauvaise fortune il avait acquitté toutes ses dettes, et envoyé, avec une merveilleuse sollicitude, à chaque propriétaire, toutes les marchandises qui leur appartenaient et qui étaient à la douane et dans sa maison. »

Jean Baptiste Montesecco eut la tête tranchée; Napoléon Franzesi évita le supplice par la fuite. Les conjurés punis, etc.

« On célébra les funérailles de Julien. Il fut accompagné

au tombeau par les larmes de tous les citoyens..... Il resta de lui un fils naturel qui naquit peu de temps après la mort de son père, et fut appelé Jules, le même qui, rempli de bonheur et de vertus, est connu aujourd'hui de tout l'univers, et qui sera largement dépeint par nous quand, avec l'aide et la protection de Dieu, nous parviendrons aux époques présentes. »

Ce que Naples et le pape n'avaient pu obtenir par le moyen de la conjuration, ils le tentèrent par la guerre et les armes religieuses. Florence fut attaquée; elle fut excommuniée et maudite. Étrange et détestable abus des forces spirituelles! Au milieu de ces désolations, Laurent assembla dans le palais les citoyens les plus distingués, et leur adressa ce discours où l'on remarque ces admirables passages :

« Je ne sais, seigneurs et magnifiques citoyens, si je dois me plaindre avec vous de ce qui est arrivé, ou si je dois me réjouir. Quand je pense avec quelle fraude, avec quelle haine j'ai été attaqué, moi et mon frère qui a été tué, je ne puis que m'en désoler et m'en affliger de tout mon cœur et de toute mon ame. Quand je considère avec quelle promptitude, avec quel zèle, avec quel amour, avec quel consentement unanime mon frère a été vengé et moi défendu, il faut que je me réjouisse, que je m'en glorifie et que je m'en félicite. Si l'expérience m'a fait connaître que dans cette ville j'avais plus d'ennemis que je ne le pensais, elle m'a appris aussi que j'y avais des amis plus fermes et plus dévoués que je ne pouvais le croire. Je suis contraint de me plaindre avec vous des injures des autres, et de me réjouir de vos mérites. Cependant je dois m'affliger des injures, d'autant que de semblables violences sont plus rares, sans exemple, et moins méritées par nous. »

« Considérez, magnifiques citoyens, où le sort avait conduit notre maison qui n'était pas en sûreté, parmi les amis, parmi les parents (un Pazzi avait épousé une nièce de Cosme),

ni même dans l'église. Ceux qui craignent la mort ont coutume de recourir à leurs amis; ils ont coutume de recourir à leurs parents; et nous, nous les avons trouvés armés pour nous détruire. Ceux qui sont poursuivis pour des raisons publiques et privées, ont coutume de se réfugier dans les églises; nous, nous sommes assassinés de la main de ceux-là par qui les autres sont défendus, et là où les assassins et les parricides sont en sûreté, les Médicis ont trouvé leurs meurtriers: mais Dieu qui, par le passé, n'a pas abandonné notre maison, nous a encore sauvés, et il a pris la défense de notre juste cause..... Vous savez que notre maison ne monta à aucun degré de grandeur qu'elle n'y fût poussée de ce palais, et par un consentement unanime. Cosme, mon aïeul, ne dut pas aux armes et à la violence le retour de l'exil, mais à votre consentement et à votre approbation. Mon père, vieux et infirme, ne défendit pas l'état contre tant d'ennemis; c'est vous qui l'avez défendu par votre autorité et votre bienveillance. Après la mort de mon père (j'étais, on peut dire, encore un enfant), je n'aurais pas maintenu la dignité de ma maison si je n'avais été aidé par vos conseils et votre faveur..... Le pape et le roi de Naples affirment qu'ils font la guerre à moi et à ma maison. Dieu voulût que cela fût vrai! les remèdes seraient certains. Je ne serais pas assez mauvais citoyen pour estimer plus ma conservation que vos dangers: bientôt j'éteindrais votre incendie par ma ruine. Les injures que font les hommes puissants, ils ont coutume de les recouvrir d'un nom moins déshonnête; aussi le pape et le roi ont choisi cette manière de recouvrir leur injustice. Néanmoins, si vous pensez autrement, je suis dans vos mains: vous avez à me conduire ou à me laisser. Vous mes pères, vous mes défenseurs, je ferai volontiers ce que vous me commanderez de faire; et je ne refuserai jamais, si cela vous paraît ainsi, de finir avec mon sang la guerre commencée avec celui de mon frère. »

Les Florentins se préparèrent à la guerre; ils envoyèrent demander des secours à Milan, à Venise,

« Et comme Sixte IV s'était démontré loup et non pasteur, afin de n'être pas dévorés comme coupables, ils justifièrent leur cause de toutes les manières possibles. »

Ils remplirent l'Italie du récit des trahisons ourdies contre leur ville, signalant l'injustice du pontife. Tout ce combat moral entre les Florentins et le pape, est peint ici avec les couleurs les plus énergiques; mais comme l'auteur se fait une obligation de dire les raisons invoquées plus ou moins raisonnablement par tous les partis, il finit de cette manière :

« Le pape ne manquait pas de réponses pour justifier sa cause. Il alléguait qu'il appartenait à un pontife d'éteindre la tyrannie, d'opprimer les méchants, d'élever les bons; qn'il doit faire ces choses *avec tout remède opportun ;* que ce n'était pas l'office des princes séculiers de détenir les cardinaux, de pendre les évêques, de déchirer et de traîner en morceaux les prêtres et *tous les innocents et les coupables sans distinction.* »

La guerre devint terrible. Aux plaintes du saint-siége, le gouvernement de Florence répondit par des paroles accusatrices. Machiavel n'a pas connu, entre autres pièces, puisqu'il n'en parle pas, la lettre que nous allons rapporter ici. Le pape Sixte IV avait écrit aux Florentins, quelque temps après la mauvaise issue de la conspiration, et leur avait ordonné de chasser Laurent. Au lieu d'adresser la lettre *aux prieurs de liberté, au gonfalonier de justice, au peuple et à la commune*, il avait omis les mots de *liberté et justice*, et il n'avait pas commencé par la formule ordinaire, *A nos chers fils en Jésus-Christ.* La république répondit ainsi :

AU SUPRÊME PONTIFE.

« Nous avons été étonnés, très-saint père, de voir, dans

les lettres confiées au courrier Calabrais, que vous avez changé tout-à-coup la formule épistolaire qui est en usage quand les souverains pontifes nous écrivent: les mots de *liberté* et *patrie*, omis sur la suscription, nous annoncent assez ce que cela doit nous apprendre. Si nous avions fait ce que vous conseilliez, il aurait été nécessaire que nous ne nous fussions pas souvenus de tels noms. Et pourquoi parle-t-on au peuple dans un style nouveau? Quand vous écrivez à ce peuple que vous dites aimer et favoriser de tant de bienveillance, vous pervertissez le style ordinaire, vous oubliez les termes de *dilection* qui jusqu'ici avaient précédé toutes les vraies lettres pontificales. Est-ce que vous n'aimez pas ce peuple, que vous châtiez par de telles censures, que vous vous efforcez de ramener à votre puissance par les armes qui vous sont propres? Si vous ne parlez plus de cette *dilection*, il ne restera aucune cause pour que vous ne poursuiviez pas toujours ainsi. »

« Maintenant nous venons aux lettres. Vous voulez chasser de la ville Laurent de Médicis: nous voyons dans ces lettres deux motifs pour cette volonté; c'est parce qu'il est tyran, et parce qu'il est contraire au bien de l'église chrétienne. »

« Pour en finir avec le premier reproche, en vertu de quel pacte serons-nous libres, Laurent une fois chassé, et chassé par votre ordre? Vos lettres énoncent des propositions contraires: tandis qu'elles promettent la liberté, elles l'enlèvent par les *impérations* qu'elles renferment. Pour vous délivrer de toute inquiétude à cet égard, sachez que nous avons appris, sans conseillers, à chasser nos mauvais citoyens et nos tyrans, et à administrer notre chose publique. Revenez un peu à vous, très-saint père, nous vous en conjurons, abandonnez-vous aux affections qui honorent tant ce siége sacré, et cette gravité et cette sainteté pontificale. Vous appelez Laurent de Médicis un tyran; mais nous et notre peuple unis aux autres citoyens que vous accusez, nous, d'une voix unanime, nous le trouvons et nous l'appelons le défenseur de notre liberté. Nous sommes prêts,

quelque événement qu'il arrive, à tout sacrifier pour la conservation de Laurent et de ces autres citoyens; conservation à laquelle nous ne doutons pas que ne soient attachés le salut public et la liberté. Au nombre des accusations contenues dans les lettres sur Laurent, il n'y a rien que nous ne combattions en face: la vérité et notre conscience nous seront en aide. Certes, nous tous nous rions de ces reproches qui sont si vains, pour ne pas dire malicieux. La mention que vous faites adroitement des circonstances où s'est trouvé Barthélemi Colleoni[1], et la manière dont vous incriminez la fidélité de nos confédérés, n'ont pas besoin d'un interprète plus habile. Sont-ce là des moyens dignes de la majesté pontificale, et du vicariat de J.-C? Nous avons éprouvé toute la fidélité de nos alliés, et nous avons combattu glorieusement, avec leurs secours. Nous connaissons ces choses-là mieux que d'autres, qu'il nous soit permis de le dire avec la permission de tous: et vous voulez chasser de notre ville Laurent qui ne dégénère pas de toute sa famille, de son aïeul Cosme, père de notre patrie, de Pierre, à qui il doit le jour, homme très-distingué, et qui a bien mérité de notre liberté; vous voulez chasser Laurent, ce citoyen tel que nous n'en avons aucun que nous puissions lui préférer pour les sentiments de vraie religion, de pratiques saintes, de charité et de piété : peut-être le réprouvez-vous, parce qu'il a arraché des mains du peuple en fureur, le cardinal Raphaël, votre neveu, et qu'il a veillé au soin de sa vie; vous le réprouvez parce que, après que Julien eut été massacré, Laurent blessé, confiant dans une espérance plus divine qu'humaine, a évité les glaives odieux et sacriléges des parricides et la mort! S'il s'était laissé tuer par les satellites féroces que vous aviez envoyés; si nous n'avions pas recouvré la citadelle de notre liberté, le palais public dont s'était emparée la ruse de vos traîtres; si nous avions livré au supplice nous-mêmes, nos magistrats et nos citoyens, nous n'aurions rien à démêler avec vous! »

[1] Général que les Vénitiens avaient armé en secret contre les Florentins.

« Descendons à un autre motif. Comment un tel citoyen est-il ennemi du bien public? Il y a d'autres causes qui excitent les armes chrétiennes contre les chrétiens, qui entravent la défense de la religion, et qui retardent l'expédition contre les Turcs, comme autrefois elles ont arrêté l'empereur à Ratisbonne, expédition pour laquelle nous avons donné publiquement plusieurs grands vaisseaux à vous et au roi Ferdinand. Cosme, aïeul de Laurent, a offert aussi au suprême pontife un bâtiment magnifiquement armé à ses frais; de plus, lorsque Laurent était à Rome, voulant contribuer, autant que nos forces le permettaient, au soulagement de la religion souffrante, nous avons donné une grande somme d'argent; nous avons aidé d'un présent de vingt mille florins le roi Ferdinand. Hé bien! le bruit court que, par des ambassadeurs et des subsides, celui-ci cherche à se concilier l'amitié de l'ennemi public de la religion chrétienne. Le même prince, joint à vous, déclare la guerre aux chrétiens, et assis sur le seuil de l'Italie, leur insulte, d'un ton d'orgueil et de victoire. Sur vos exhortations, nous avons secouru Mathias, roi de Hongrie, et nous n'avons pas manqué aux Vénitiens qui sont unis à nous par des traités. Que de sacrifices multipliés n'a-t-il pas consentis, envers celui que tout ceci regarde plus particulièrement, et cependant voilà la raison que vous donnez pour la guerre! et ainsi vous confondez tous les droits humains et divins. Mais certes il y a une autre raison qui vous arme contre les chrétiens et les principaux et perpétuels amis de ce siége sacré où il faut que soit assis le vicaire de J.-C. Depuis que vous occupez ce siége, on connaît trop, hélas! ce qu'ont fait vos armes, les signes pontificaux, le bâton pastoral de saint Pierre et sa barque! Hélas! tout cela ne déclare aussi que trop quel est celui qui est ennemi du bien public! Et nous, que n'avons-nous pas fait pour l'Italie, lorsque nous vous avons promis, sur votre demande, en notre nom et au nom de nos alliés, la sécurité de vos possessions; lorsque nous avons accordé si méritoirement, au comte Jérôme, votre neveu, que sa dignité serait transmise à ses enfants (mais nous ne connaissions pas en-

core ses mœurs corrompues et son naturel bestial et exécrable); lorsque nous nous sommes efforcés d'engager à notre solde le duc d'Urbin, et que nous accordons ces conditions mal en rapport avec son courage et son habileté, mais dans la seule vue de tenir l'Italie en paix de toutes parts? Ce que nous avons fait ainsi est assez manifeste, et cependant vos lettres osent appeler Laurent le perturbateur de l'Italie! »

Revêtez, revêtez, très-saint père, de meilleurs sentiments! Souvenez-vous de votre devoir pastoral et du vicariat du Christ; souvenez-vous que les clefs ne vous ont pas été données pour cet usage. Nous craignons qu'elle ne se vérifie de nos temps cette parole de l'évangile : « Il punira sé« vèrement les méchants, et il louera sa vigne à d'autres « ouvriers[1]. » Enfin, sous l'appui du Christ rédempteur et sauveur, qui défendra notre juste cause, et n'abandonnera pas les adorateurs qui espèrent en lui, avec l'aide de nos alliés qui regarderont notre cause comme la leur, avec les secours et la protection de Louis, roi très-chrétien des Français, patron perpétuel et père de notre ville, nous combattrons courageusement pour notre religion et notre liberté.»

« *Vale*, le 21 juillet 1478[2]. »

[1] Ces paroles se trouvent dans saint Matthieu, chap. XXI, v. 41.

[2] Cette pièce est restée inconnue jusqu'au 1er janvier 1814, jour où l'honorable sir Francis Egerton l'a publiée à Paris. Il n'en a fait tirer qu'un très-petit nombre d'exemplaires, in-4° et in-8°, et je copie ici littéralement le texte tel que je le lis sur l'exemplaire qu'il a bien voulu me donner. Je me décide à faire imprimer cette pièce, parce qu'elle trouve ici sa place tout naturellement, parce qu'elle n'est pas dans le recueil de monsignor Ange Fabroni, et qu'elle n'a pas été connue de Roscoë. Je me suis assuré que l'original existe encore aujourd'hui à Florence, *en minute :* on peut le consulter dans le *Registro di lettere esterne della reppublica fiorentina in carta pecora dall' anno 1475 al 1490, a carta 52 tergo, che si conserva nell' antico archivio delle riformagioni, in Firenze.* Voici le texte latin.

Pontifici maximo.

« Mirati primum sumus, Beatissime Pater, inveteratam ad Nos scribendi summorum Pontificum consuetudinem repente mutatam, his Literis tuis, quas per preconem calabrum afferri voluisti. Quamquam liberta-

Le ton de cette pièce indique bien la fureur qui animait les magistrats de la république. Sixte IV té-

tis et justitie, in inscriptione, subtracta nomina, satis quid sibi velint, ipsa aperiunt. Si enim que suades facturi fuerimus, ut Nos quoque nominum talium oblivisceremur, penitus necesse fuit. Et cur populo scribitur novo more? Et cum ad eum scribis populum, quem ita Te amare, et tantâ prosequi charitate asseris, perverso scribendi more, dilectionis etiam appellationem, a qua, in hanc diem, solite sunt exordiri Pontificales vere Litere, pretermittis? An non diligis eum populum, quem censuris castigas talibus, quem armis tuis in viam tuam redigere conaris? Nulla profecto, si dilectionis auferas (sous-entendu appellationem), causa restabit, cur ita persequare? »

« Nunc ad Literas venimus. Ejicere vis Nos e civitate Laurentium de Medicis: hujus autem voluntatis tue duas, in Literis tuis, potissimum causas colligimus: et quod tyrannus noster sit, et quod publice Religionis christiane bono adversetur. »

« Quo ergo pacto, ut primam causam primum diluamus, Nos liberi erimus Laurentio ejecto, si tuo jussu erit ejectus? Contraria tue Litere loquuntur, que dum libertatem pollicentur, imperando auferunt: et, ut isto Te labore liberemus, ejicere Nos malos cives, tyrannosque didicimus, et administrare r m nostram publicam, sine monitoribus. Redi paulum ad Te, Beatissim' Pater, oramus: da locum affectibus, qui sacrosanctam istam Sedem, istam gravitatem, et sanctitatem pontificalem adeo decorant. Laurentium de Medicis tyrannum clamitas; at Nos, Populusque noster, defensorem nostre libertatis, cum ceteris, quos tu arguis, civibus, experimur, et una omnium voce appellamus; parati, in quemcumque rerum eventum, omnia ponere pro Laurentii de Medicis salute, et civium reliquorum, in qua quidem publicam salutem et libertatem contineri, nemo nostrum dubitat. Quod invehuntur in Laurentium ille Litere liberius, nihil est, quod contradicamus in presentia: veritas ipsa satis contradicet, et tua conscientia. Hoc tamen fatebimur, Beatissime Pater, movent risum omnibus nobis, tam inaniter, ne dicamus maligne, conficta audientibus. Nam quod callide Bartholomei Colleonis temporum mentionem facis, et insimulas confederatorum nostrorum studia, non est acutiore opus interprete. Artes sunt iste pontificie majestatis digne, et vicariatus Christi? Nos tamen etiam tum sociorum integram fidem sumus experti, quorum auxiliis gloriose adeo debellavimus. Nos melius, dictum id sit bona omnium venia, ista novimus; et Laurentium de Medicis, qui ab omni

moigna son indignation dans une lettre qu'il adressa le jour d'après au duc d'Urbin, son neveu. Il dit dans

familia sua, qui ab avo Cosmo, Patre patrie nostre, qui a Petro patre, clarissimo viro, et optime de nostra libertate merito, nihil degenerat, huic civi nostro, quem, et religione vera, et Dei cultu, et charitate, et pietate preponamus, non habemus; Tu de civitate ejicere vis? Movet Te fortasse, et de ea re Laurentium succenses, quod e furentibus populi armis Raphaelem cardinalem, tuum nepotem, eripi curaverit, et salvum reddiderit! Movet, quod, trucidato Juliano, fratre, saucius ipse, divina potius quam humana aliqua spe, sceleratos gladios sacrilegosque parricidarum et mortem evitaverit? Si cedi se passus sit ab missis a Vobis efferatissimis satellitibus; si arcem libertatis nostre, publicum palatium captum dolis a proditoribus vestris, non recuperassemus; si trucidandos Nosmet, ac magistratus nostros, et cives tradidissemus Vobis; nihil modo Tecum contentionis haberemus. »

Sed ut ad alteram decendamus causam : quomodo talis aliquis civis publico est, ut scribis, bono adversatus? Alie cause sunt, que arma christiana movent contra Christianos, et defensionem Religionis atque expeditionem in Turchos impediunt, ut aliàs quoque imperatorem Ratisbone eam procurantem impedierunt, in quam tamen Nos publice longas naves, et Tibi, et Ferdinando regi complures dono dedimus; et Cosmus, Laurentii avus, suprascriptus, suis privatis sumptibus, summo Pontifici unam perpulchre armatam est elargitus; preterea magnam pecuniarum vim, ut pro viribus laboranti Religioni nostre succurreremus, dum Laurentius de Medicis in urbe esset, subministravimus; et juvimus XXTI florenorum millibus Ferdinandum regem, quem modo fama fert, et legatis et muneribus conciliare sibi Religionis Christiane publicum hostem, et qui, cum Te conjunctus, modo Christianis bellum infert, dum in limine Italie superbissimus ille victoriosissimusque insultat. Juvimus etiam, hortatu tuo, Matthiam Hungarie regem; et qui sunt nobiscum federe conjunctissimi, Venetis non defuimus. Ad quem multo hec magis pertinent, pluraque majoraque non fecit? et tamen hanc causam asseris, cur bellum inferas, et ita omnia jura humana divinaque confundas! Sed alia profecto, alia causa est, que armat Te contra Christianos, et quidem istius sacrosancte Sedis, in qua vicarium Christi sedere jam oportet, precipuos perpetuosque cultores. Ex quo in ista Sede es, quid arma tua, quid signa pontificalia, quid pedum istud beati Petri, quid navicula egerit, heu ! nimis notum est : que profecto, quis sit is qui pu-

cette communication qui est écrite de sa propre main:

« La lettre des Florentins faite avec tant de mépris pour le Christ, et son indigne vicaire, ne nous a pas effrayés, mais elle nous a fait penser que Dieu leur a ôté l'intelligence et le sentiment, pour les punir de leurs péchés. Nous espérons que Dieu, car il s'agit de son honneur et de sa gloire, nous donnera en tout la victoire, surtout parce que notre intention est droite et juste. Car nous n'agissons contre aucun autre, que contre cet ingrat, cet excommunié, cet hérétique fils de l'iniquité, Laurent de Médicis. Nous demandons à Dieu juste, justice des iniquités de Laurent, ainsi qu'à vous, les ministres de Dieu, qui devez venger les maux que Laurent a faits contre Dieu, contre son Église, maux

blico adversetur bono, heu! nimium declarant. Nos quid egerimus pro quiete Italie, dum Tibi, cum sociis nostris, securitatem rerum tuarum, paulo ante, sic Te rogante, promittimus; dum Hieronimo comiti, nepoti tuo, dignitatem esse avitam meritissimo procuramus; sed noti nondum erant mores perditissimi, ac feralis execrandaque natura: dum Urbinatem ducem ad stipendia federis nostri traducere conamur, et eas offerimus conditiones, que multo supra virtutem et militandi, et ductandi consuetudinem essent, ut omni ex parte stabilita Italie pax esset, manifestum est. Et tamen audent ille Litere tue turbatorem italice quietis appellare Laurentium! »

Indue, indue, Beatissime Pater, meliorem mentem; memineris pastoralis officii tui, et vicariatus Christi; memineris clavium non in istos usus datarum! Quam enim veremur, ne in nostra tempora illud incidat dictum evangelicum, « Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis. »

« Nos certe, cum Christo redemptore et salvatore nostro, qui justissimam causam nostram proteget, et non deseret cultores suos sperantes in se, juvantibus sociis, et causam nostram suam causam reputantibus, juvante etiam et protegente Nos Lodovico christianissimo Francorum rege, perpetuo patrono, et Patre civitatis nostre, pro religione et libertate nostra fortiter repugnabimus. »

Vale, die XXI julii 1478.

Lettre inédite de la Seigneurie de Florence, Paris, 1er janvier 1814. In-4°. Sans nom d'imprimeur ni de libraire.

qu'il a faits injustement et sans cause, et avec une grande ingratitude qui dessèche la source d'une pitié infinie [1]. »

On reconnaît, dans l'accusation des Florentins, tous les complices des Pazzi : le jeune cardinal Raphaël, qui vint à l'église, comme pour encourager les conjurés par sa présence; Ferdinand d'Arragon, roi de Naples, qui bien véritablement alors avait aussi contracté une sorte d'alliance avec Mahomet II, empereur des Turcs; le comte Jérôme Riario, seigneur de Forli [2], et Frédéric de la Rovère, duc d'Urbin, neveu du pape. On ne peut pas dire qu'il y ait exagération dans la peinture du caractère de ces quatre personnages, de ces quatre provocateurs à la guerre civile, que la ville de Florence devait si justement exécrer.

Nous remarquerons aussi la confiance des Florentins dans la bienveillance du roi Louis XI. En effet, dans toute cette affaire, les ambassadeurs du roi près le Saint-Siége ne cessèrent de protéger les justes réclamations de la république.

En rapportant cette dépêche si importante, M. Egerton accuse en quelque sorte monsignor Fabroni d'en avoir eu connaissance, et de n'avoir pas osé la publier. Il l'en blâme d'autant plus que ce prélat, dans sa Vie de Laurent le Magnifique, déclare que le devoir d'un historien est de tout rapporter [3].

M. Egerton fait à ce sujet, dans son style un peu étranger, les réflexions suivantes, que je rapporte ici parce qu'elles expliquent en même temps une partie des injustices qu'a éprouvées Machiavel qui a tant à

[1] Cette dernière lettre est rapportée par monsignor Ange Fabroni, *Vie de Laurent-le-Magnifique*, Pise, 1784, in-4°, tom. II, pag. 130.

[2] Voyez tom. I, chap. II, pag. 33.

[3] *Historici munus est referre omnia*. Tom. II, pag. 8.

se plaindre de tant de jugements portés sur son caractère et sur ses écrits.

Écoutons M. Egerton :

« L'histoire s'écrit quelquefois d'une manière artificieuse : l'esprit de parti, les préjugés, l'intérêt, les opinions sur ce qu'on appelle prudence, et quantité d'autres motifs font altérer, mutiler ou supprimer des documents authentiques, des autorités certaines, et des faits évidents : tantôt la paresse l'emporte, tantôt la négligence. Un historien en copie un autre et ne se donne pas la peine ou ne soucie guères de recourir aux pièces originales. »

« Le public est ainsi abusé par le pervertissement des caractères, des incidents, et des faits. L'erreur se pare, à la dérobée, des vêtements purs de la vérité, affecte une importance fictive, et remplie de fausses prétentions, s'arroge les apparences imposantes du vrai : l'usurpatrice couvre d'un voile le front noble et sévère de la vérité. L'histoire, dénuée de la véracité historique devient : *a tale to be told, un comméruge*[1] ! elle est forcée de se dégrader, de dévier de son grand et propre objet, et de dégénérer en quelque chose, en je ne sais quoi, ἐς μὲν ἀκρόασιν ἴσως, καὶ μυθῶδες, καὶ μὴ ἀτερπέστερον[2]. »

Ces réflexions de M. Egerton sont fort sages.

Continuons d'entendre à présent celui qui n'eut jamais besoin d'être rappelé à de semblables préceptes.

Machiavel, historien, n'a pas trahi la vérité : dans toutes ces circonstances, si délicates en même temps,

[1] Un conte arrangé : un conte pour être dit.

[2] *Lettre inédite*, etc., page 17. Cette citation grecque est prise dans Thucydide : M. Egerton a accommodé cette pensée au sens de la sienne. Il eût pu le faire avec un peu plus de correction. Voici le texte original :

Καὶ ἐς μὲν ἀκρόασιν ἴσως τὸ μὴ μυθῶδες αὐτῶν, ἀτερπέστερον φανεῖται·

Verum mea scripta, quia nullæ in istis exstant fabulæ, *lectoribus* fortasse minus jucunda *videbuntur*. Thucyd., lib. I, cap. XXII.

M. Egerton veut dire à son tour que l'histoire infidèle dégénère en quelque chose de fabuleux, qui n'est pas si agréable que la vérité.

il ne souille son récit d'aucun sentiment d'injustice, et l'on a vu qu'il a admis jusqu'aux excuses que pouvait apporter le pape Sixte IV, qui avait aussi demandé pourquoi on avait versé à la fois le sang des coupables et celui des innocents. Mais c'est là une de ces accusations auxquelles les révolutions ne savent pas toujours répondre.

Machiavel continue rapidement son récit. Florence est menacée de toutes les fureurs de la guerre.

Les Vénitiens refusent des secours; Milan occupé ses dissensions ne peut en envoyer. Les Florentins, fatigués après tant d'efforts pour conserver Laurent, demandaient hautement la paix. Laurent voyant la ville incertaine et mécontente, se décide à aller solliciter une alliance auprès du roi de Naples. Haute et sublime détermination! Il allait se livrer sans défense à l'un de ceux qui avaient voulu l'assassiner. Il recommanda l'état et la ville à Thomas Soderini, et au commencement de décembre 1479, il partit pour Pise, d'où il écrivit à la Seigneurie ses projets de voyage à Naples.

Arrivé dans cette ville, il vit le roi qui, frappé de la grandeur de son caractère, de la dignité de ses manières, et de son éloquence, lui fit un accueil distingué. Enfin, il revint à Florence, apportant la paix qu'on avait tant désirée. Avant la mort de Sixte IV, les Florentins se réconcilièrent avec lui, mais après quelques autres correspondances d'un ton encore presque aussi violent que celui de la lettre du 21 juillet 1478. Le pape eut bientôt pour successeur le cardinal Cibo qui prit le nom d'Innocent VIII.

Le célèbre comte Girolamo Riario, qui avait pris part à la conspiration des Pazzi, mourut assassiné à Forli.

On avait atteint l'année 1492 au milieu de plusieurs

vicissitudes toujours renaissantes. A cette époque mourut Laurent. Si Machiavel quoique enfant a pu conserver quelque souvenir de la conspiration des Pazzi, il a dû certainement en 1492, époque où il avait 23 ans, prendre une part quelconque à la tristesse de la ville, qui pleura amèrement la mort de Laurent : aussi fait-il de ce dernier un éloge remarquable; il vante ses vertus, son esprit conciliateur, ses connaissances en architecture, en musique, en poésie. Il est présumable que ce sont ces éloges qui ont donné à Roscoë l'idée de composer cette histoire particulière de Laurent qui a obtenu tant de succès, et qu'un de nos bons écrivains, M. Thurot, que nous avons eu le malheur de perdre dernièrement, a traduite si élégamment en français.

La mort de Laurent fut accompagnée de mille prodiges effrayants sur lesquels l'auteur insiste avec sa crédulité ordinaire. Il termine ainsi tout son ouvrage:

« L'italie, privée des conseils de Laurent, ne se trouva en état ni d'assouvir, ni de réfréner l'ambition de Frédéric Sforze, gouverneur du duc de Milan. Par cette raison, immédiatement après la mort de Laurent, commencèrent à paraître ces mauvaises semences qui, en peu de temps (puisque celui qui avait pu les détruire n'était plus vivant), ruinèrent et ruinent encore l'Italie. »

Telles sont les Histoires florentines de Machiavel. On peut remarquer à quel degré de perfection le talent de l'écrivain est arrivé. Il y a bien encore quelques expressions mystérieuses et hasardées que nous sommes prêts à repousser vivement (*le remède opportun* que peut employer Sixte IV[1]) et d'autres, mais il ne répète aucun des principes ouvertement cyniques que nous avons blâmés dans le Traité des Principautés.

[1] Voyez plus haut, même chapitre, page 159.

La vigueur de l'idée, la pureté et la dignité de la diction, le respect pour la religion (car il ne faut pas appeler impiétés les paroles qu'il met dans la bouche d'interlocuteurs diffamés par lui-même, ni ce qu'il dit de Sixte IV, complice et fauteur évident de la conspiration de 1478), l'appropriation la plus scrupuleuse des tournures de langage qui conviennent à chaque personnage, de l'érudition, de l'imagination, de l'éloquence, des traits inattendus, d'heureuses réminiscences de Tacite et de Tite-Live, l'élégance italienne déjà plus harmonieuse, et avec tous ces avantages, un style brillant, une fierté d'expressions dans l'exposition des faits, le soin de soutenir constamment l'intérêt, une distribution juste et généreuse de la louange, du blâme, même de l'indifférence, jetés comme par mégarde, donnent à tous les Italiens d'aujourd'hui les mêmes sentiments. Il leur paraît à tous, quoique divisés en royaumes divers, que cet ouvrage est celui de chacun de leurs pays. Mais la moindre gloire n'est pas aux Florentins. Ce sont eux qui gardent le plus précieusement, le plus énergiquement, ce feu sacré. Les dissensions de Pise, de Sienne, ont cédé au besoin, à la nécessité de vanter, d'admirer, de faire connaître mieux, d'expliquer, de présenter enfin à toutes les nations, avec l'ornement d'une auréole de gloire impérissable, la composition de Machiavel appelée les *Histoires Florentines*. Cette unanimité de sentiments dans la Péninsule, faisant déclarer à tous ses habitants que ces histoires sont le meilleur ouvrage de ce genre qui ait été composé dans leur langue, le devoir des autres nations est sans doute de se demander à leur tour si aucun de leurs historiens a surpassé un pareil modèle.

S'il s'élève des réclamations en faveur de Mézerai, 1525.

de De Thou, de Goëthe, de Schiller, de Hume, de Gibbon, de Karamsin, et de tant d'autres en France et hors de notre patrie, constatons au moins bien évidemment une opinion d'Alfiéri qu'une circonstance heureuse nous a révélée. Il possédait une édition très-belle de l'Ammirato qui a composé aussi des Histoires florentines, qu'il porte plus loin que ne l'a fait Machiavel.

Le rival jaloux du secrétaire dit ces propres paroles, en parlant de son devancier :

« En définitive, Machiavel *désordonne* les années, change les noms, altère les faits, confond les causes, accroît, ajoute, enlève, diminue, et fait tout ce qui lui passe dans l'imagination, sans frein, sans égard pour aucune règle : et ce qui paraît le plus *ennuyeux*, il semble qu'il veuille faire cela exprès, plutôt qu'il ne le fait par erreur, ou parce qu'il ne sait pas que les choses se sont passées autrement. C'est peut-être par la raison qu'en faisant ainsi, le style devient plus noble et moins sec qu'il ne l'aurait été, si l'auteur eût obéi aux temps et aux faits, comme si on devait accommoder les choses au style, et non pas le style aux choses [1]. »

Alfiéri écrit en marge de la page où commence ce jugement si injuste : *Vedi nota a carta* 534. On court à cette page où Alfiéri surprend Ammirato en mensonge évident et volontaire. Le grand poète écrit de

[1] « *In somma (Machiavelli) scambia gli anni, muta i nomi, altera i fatti, confonde le cause, accresce, aggiugne, toglie, diminuisce, e fa tutto quel che gli torna in fantasia, senza freno, o ritegno di legge alcuna, e quel che più pare noioso è, che in molti luoghi par che egli voglia ciò fare piuttosto artatamente che perchè ei prenda errore, o che non sappia quelle cose esser andate altrimenti, forse, perchè così facendo, lo scriuere più bello e men secco ne diuenisse, che non haurebbe fatto se a tempi e a fatti hauesse ubbidito, come se le cose allo stile, non lo stile alle cose s' hauesse ad accomodare.* »

Istorie Fiorentine di Scipione Ammirato, Florence, 1541, in-4°, part. sec., pag. 96.

sa propre main d'abord une rectification relativement à Garzia, qu'Ammirato prétend être mort de maladie en 1562, et qui au contraire fut tué par son propre père Cosme, furieux de ce que Garzia avait lui-même tué son frère Jean.

Alfiéri ajoute ensuite ces mots foudroyants :

« Signor Ammirato, quand on est prêtre, Italien, esclave et *veillaque*, on n'écrit pas l'histoire.... »

« Et bien moins encore on accuse Machiavel, comme tu le fais page 96 de ce troisième volume, d'être peu véridique. Vil vermisseau, oses-tu, je ne dis pas parler, mais seulement regarder *le lion*[1] ! »

Il y a des hommes dont le nom a une autorité si immense, qu'après avoir rapporté leur opinion, il faut garder le silence. Aussi me bornerai-je ici à remarquer seulement que l'admirateur si enthousiaste du *Lion* a été un peu loin dans l'énumération imprécatoire des *indignités* qui doivent interdire d'écrire l'histoire. Je crois avec tout le monde, qu'un esclave et un homme lâche ne doivent jamais essayer une tâche au-dessus de leurs forces et de leur courage ; je crois aussi qu'un ecclésiastique rencontre encore d'immenses obstacles dans ce respect pour tant de convenances, que son ministère lui commande de toutes parts ; je crois que la morale de la chaire, qui gronde à peu près toujours, et qui n'est jamais bien satisfaite, n'a pas et ne peut pas avoir apparemment ce calme ou ce mélange de sévérité et d'indulgence qu'on cherche dans l'historien ; je crois qu'elle

[1] « *Signor Ammirato, quando si è prete, italiano, schiavo, e vigliaccho, non si scrive istorie...... e molto meno si taccia Machiavelli come fai a carta* 96 *di questo volume* 3, *di esser poco verace ; vil verme osi tu non che parlare, pur rimirar lo Leone !* »

dédaigne, dans sa mission qui est plus élevée et si distincte, de porter la main à ces balances où sont pesées une à une les bonnes et les mauvaises actions des hommes : mais moi, qui ai lu et relu tous les ouvrages historiques de Machiavel, de Guicciardini, et d'Ammirato lui-même, de Varchi et de tant d'autres, je ne crois pas qu'un Italien doive être déclaré incapable de remplir de si graves fonctions. M. Botta donne aussi sous nos yeux un bien glorieux démenti au sévère critique. Il faut donc aider au sens de la malédiction d'Alfiéri, qui était aussi Italien, et il veut dire apparemment : « Un Italien qui ne sent ni comme Machiavel, ni comme beaucoup d'autres, ni comme moi, la dignité de son pays, un tel Italien n'en doit pas écrire l'histoire. »



CHAPITRE XXXVII.

Les Histoires Florentines de Machiavel finissent à l'an 1492. Il paraît qu'il avait l'intention de les continuer; on a trouvé après sa mort des *frammenti storici*, tout écrits de sa main, qui embrassent les événements arrivés en Italie, de 1694 à 1699. C'est une série non interrompue des faits qui se sont passés alors. On voit qu'il recueillait des matériaux pour construire un édifice plus élevé. Cette production incomplète ne contient ni ces réflexions ordinaires à l'auteur, ni ces discours qu'il prête à ses personnages: à la rapidité du récit, à la concision du trait, on reconnaît seulement Machiavel. Il est inutile de donner ici une analyse de ces *frammenti*. Les principaux faits qui pourraient intéresser le lecteur ont été rapportés successivement dans le cours de cet ouvrage[1].

On donne encore à la même époque de très-courtes 1525.
notices intitulées : *Nature di uomini Fiorentini*.

Le premier portrait est celui de Pierre de Gino Capponi. C'est le même qu'on a déjà vu faisant tête à Charles VIII lors de son passage à Florence.

« On peut entre autres lui donner cette louange, que lui

[1] Dans l'édition de M. Ciardetti on nomme encore fragments historiques des pièces appelées *estratto di lettere ai dieci di Balìa*, dans l'édition Passigli, *volume unico*. Ce titre de fragments historiques est plus convenable que celui qui a été préféré dans cette dernière édition.

seul conduisit ce que les autres avaient abandonné, quand, en présence du roi, il déchira ces traités qui ôtaient la liberté à sa patrie. Il ne fut effrayé ni de l'insolence, ni de la puissance des Français, ni de la vileté de ses concitoyens. C'est à lui seul qu'on dut que Florence ne fût pas esclave des Français, comme Rome dut à Camille de ne pas être rachetée par les mêmes. »

Les *Gaulois* sont toujours appelés les *Français* par Machiavel. Il n'a jamais voulu les nommer autrement. Est-ce pour confondre dans un même sentiment deux nations qu'il n'aimait pas?

1525. Le second portrait est celui d'Antoine Giacomini. Il le loue surtout pour ses qualités militaires.

« Antoine était plus qu'aucun autre citoyen florentin, très-habile dans l'art de la guerre, prudent quand il fallait prendre un parti, prompt dans l'exécution. Ennemi des méchants et des poltrons, il aimait et récompensait les hommes bons et courageux. Il se montrait sévère pour conserver *la majesté publique*, et, ce qui est admirable et rare, libéral du sien, il était avare de ce qui appartenait aux autres. Quand il était commis au commandement d'une armée ou d'une province, il ne voulait de ses subordonnés que l'obéissance, et il n'avait aucun ménagement pour les désobéissants. Redevenu particulier, il n'était pour aucun parti, ne manifestait aucune ambition. Homme public, il ne voulait que le bien et la gloire de la patrie. Ces qualités firent qu'en peu de temps, le peuple de Florence ne croyait pas pouvoir, sous une autre autorité, attaquer les ennemis ni s'en défendre. Aucune entreprise forte, terrible ou dangereuse, n'était confiée qu'à lui, et personne ne l'acceptait plus volontiers. Aussi son nom se répandit, non-seulement dans la ville, mais dans toute la Toscane, et ainsi Antoine, d'abord obscur et inconnu, acquit une réputation à Florence, là où tant de citoyens élevés et réputés grands l'avaient perdue. »

Il loue ensuite à la fois messer Cosimo de' Pazzi, et messer Francesco Pépi, jurisconsulte, et enfin François Valori : ces trois derniers portraits sont écrits avec une expression toute particulière de franchise. Il n'y a pas de doute qu'il doit exister beaucoup d'autres morceaux de Machiavel qui appartiennent à cette époque de sa vie. Je reste toujours dans la même conviction relativement aux communications que Nicolas a dû faire à Guicciardini de quelques-uns des matériaux qui pouvaient servir à la continuation de l'Histoire Florentine, au-delà de 1492. Ces deux caractères énergiques et généreux avaient dû s'apprécier réciproquement. Il est aisé de reconnaître dans Guicciardini qu'il n'a pas dédaigné de puiser dans les ouvrages de Comines : on retrouve plus d'une trace d'emprunts faits à l'historien français. Espérons que peut-être la vérité sera connue quelque jour. A tout instant, on publie des morceaux inédits du secrétaire; M. Lamprédi en a importé un à Paris qui a été publié en français[1], avec l'original, uniquement dans l'édition de M. Périès, et qui se rapporte pour les faits aux premiers temps de la vie politique de Machiavel. J'ai une propension à croire que ce morceau doit faire partiede ce que l'on appelle *i frammenti storici;* le style est des bons temps de Machiavel; c'est l'historien consommé qui a encadré si ingénieusement ses arguments : plus jeune, l'auteur encore secrétaire n'écrivait pas aussi hardiment. J'imagine aussi que ce discours devait être mis dans la bouche de quelqu'un des *Signori* du temps, qui aurait ainsi gourmandé l'indolence de la république.

[1] Aucune édition italienne ne l'a encore publié, je ne sais pour quelle raison. M. Molini m'a assuré que l'original, de la main de Nicolas, existe réellement à Florence, dans les papiers de la famille Ricci, héritière des biens et des écrits de Machiavel.

On remarque dans ce discours les passages suivants: le publiciste, toujours dans les mêmes principes pour Alexandre VI, mais amendé pour Valentinois, s'exprime ainsi :

« Pensons au pape (Alexandre VI) et à son Duc. Cette partie n'a pas besoin de commentaire. Tout homme sait quel est leur naturel, quel est leur désir et quelle foi on peut leur donner et en recevoir. »

« Il ne faut pas toujours porter la main à l'épée des autres : il est bien d'en avoir une près de soi, et de la ceindre déjà, même quand l'ennemi est encore loin. »

Machiavel, ou celui qu'il fait parler dans cette circonstance (François Vettori, peut-être), finit par dire aux *Signori*, qu'en révolution, pour ne pas payer, à propos, vingt ducats, on s'en voit enlever deux cents, et qu'on n'en paie pas moins les vingt qu'on a d'abord refusés.

Le ton général de ce *discorso* est absolument celui des Philippiques de Démosthène. Même feu, même verve, conseils quelquefois minutieux, avec, il me semble, de plus, une teinte de mépris pour son auditoire. Enfin la grande et immense démonstration que reproduit l'auteur est ce précepte plutôt de fatalisme, que de politique: Les cieux ne veulent pas ou ne peuvent pas soutenir une chose qui, à toute force, veut inexorablement se perdre.



CHAPITRE XXXVIII.

A la même année 1525, appartiennent les sept livres de l'Art de la Guerre. Ils sont dédiés à Laurent Strozzi, gentilhomme florentin, grand oncle de Strozzi, colonel-général de l'infanterie française[1].

Le *Proemium* présente les passages suivants :

« Laurent, beaucoup de personnes ont cru, et elles ont encore pour opinion, qu'aucune chose n'a moins de rapports avec une autre, et n'est autant dissemblable, que la vie civile et la vie militaire. Il en arrive souvent que, si quelqu'un se dévoue au métier des armes, sur-le-champ il change, non-seulement d'habits, mais encore de mœurs, d'habitudes, de voix même, et que dans sa tenue il s'éloigne de tout usage civil. Il ne croit pas non plus devoir revêtir un habit civil, celui qui veut être alerte et prompt à toute violence. Il ne peut avoir les coutumes et les usages civils, celui qui regarde ces coutumes comme efféminées, et ces usages comme peu favorables à ses opérations. Celui qui, 1525.
avec les moustaches et les jurements, veut faire peur aux autres, croit ne pas devoir conserver dans sa tenue les manières d'agir et de s'exprimer ordinaires; ce qui fait que, dans ce temps-ci, rien n'est plus vrai que cette opinion sur la dissemblance qui vient d'être signalée. »

« Mais si l'on considère les institutions anciennes, on ne trouve pas de choses plus unies, plus conformes, et dont

[1] Brantôme nous a laissé des détails sur la vie de M. de Strozzi, tom. X, pag. 276.

l'une, par nécessité, aime l'autre davantage, que la vie militaire et la vie civile. Dans toutes les situations que la civilisation fait naître pour le bien commun des hommes, tous les réglements inventés afin qu'on puisse vivre dans la crainte des lois et de Dieu, seraient vains, si l'on n'avait pas préparé des protections pour ces réglements, et les protections bien réglées maintiennent encore la sûreté des hommes, quand elle est mal établie. Les bons réglements, sans l'appui de la science militaire, se désorganisent, comme les habitations d'un palais magnifique et royal, bien qu'ornées d'or et de pierreries, n'ont rien qui les défende de la pluie, si elles ne sont pas couvertes. »

« Autrefois, si dans quelque ordre que ce fût des villes et des royaumes, on s'occupait avec diligence à maintenir les hommes fidèles, pacifiques et pleins de la crainte de Dieu, ce soin était redoublé pour ce qui concernait la milice; car dans quel homme la patrie doit-elle demander plus de foi que dans celui qui a promis de mourir pour elle? Dans quel homme doit-il y avoir plus d'amour de la paix que dans celui qui ne peut être offensé que par la guerre? Dans quel homme y aura-t-il plus de crainte de Dieu que dans celui qui tous les jours, se soumettant à des périls infinis, a le plus besoin de ses secours? »

« Cette nécessité, bien considérée, et par ceux qui donnaient les lois aux empires et par ceux qui étaient préposés aux exercices militaires, faisait que la vie des soldats était louée par les autres hommes, et suivie et imitée avec beaucoup de zèle; mais aujourd'hui que les réglements militaires sont tout-à-fait corrompus, et s'éloignent à une grande distance des modes anciens, il en est résulté une foule d'opinions sinistres, qui font haïr la milice et fuir la conversation de ceux qui en pratiquent les devoirs. Quant à moi, jugeant par ce que j'ai vu et par ce que j'ai lu, qu'il n'est pas impossible de ramener la milice aux modes anciens, et de lui rendre quelque chose de sa vertu passée, je me suis décidé, pour ne point passer ces moments d'oisiveté sans faire quelque chose, à écrire, en faveur de ceux qui aiment les an-

ciennes actions, ce que j'entends, moi, sur l'art de la guerre. »

« Que ce soit une chose dangereuse d'écrire sur un état dont on n'a pas fait profession, je ne crois pas que ce soit une erreur d'occuper, par des paroles, un rang que d'autres, avec une plus grande présomption, ont occupé par leurs œuvres. Les erreurs que je commettrai en écrivant peuvent être corrigées sans qu'il en coûte rien à personne; mais celles qu'ont faites les autres en opérant, ne sont connues qu'avec la ruine des empires. »

« Vous, cependant, Laurent, vous examinerez les qualités de mon travail, et vous lui donnerez, par votre jugement, le blâme ou la louange qu'il vous paraîtra mériter. »

« Je vous l'envoie, quoique mes moyens n'y ajoutent rien, pour me montrer reconnaissant des bienfaits que j'ai reçus de vous; et puis encore parce que, comme il est d'usage d'honorer avec de telles offres ceux qui brillent par leur noblesse, leurs richesses, leur esprit, leur libéralité, je reconnais, qu'en richesses et en noblesse, vous n'avez pas beaucoup d'égaux : en esprit vous en avez un petit nombre, et en libéralité vous n'en avez aucun. »

Un petit tableau précédant l'ouvrage et adressé au lecteur, présente tous les signes qui expliquent où sont placés dans les plans, les fantassins, les centurions (expression qu'il emprunte aux Romains), le drapeau, les hommes d'armes, les chevau-légers, l'artillerie.

Dans le livre premier, l'auteur rappelle la mémoire de son ami Cosme Rucellai, petit-fils de l'illustre Bernard, qu'il loue comme un des plus grands citoyens de la république. Il feint que Fabrice Colonne, célèbre général, revenant de la Lombardie, passe par Florence pour y visiter Laurent de Médicis, neveu de Léon X, créé duc d'Urbin par son oncle; que Cosme Rucellai l'invite à venir dans ses fameux jardins où il se trouve avec Zanobi Buondelmonti, Raphaël della

Palla et Louis Alamanni, jeunes gens qu'il chérissait, et qui se livraient aux mêmes études. Les fêtes finies, les repas achevés, la chaleur étant encore très-forte, Cosme jugea à propos de conduire Fabrice et ses amis dans la partie la plus retirée et la plus ombragée de son jardin. Arrivés dans cet endroit solitaire, les uns s'assirent sur l'herbe qui était très-épaisse, les autres sur des siéges préparés à cet effet. Fabrice parut frappé de la beauté de ce séjour, et considérant attentivement les beaux arbres qui l'ornaient, il déclara ne pas savoir leurs noms. Cosme l'ayant entendu parler ainsi, lui dit :

« Vous ne connaissez pas une partie de ces arbres : ne vous en étonnez pas. Il y en a quelques-uns que nos anciens ont célébrés plus qu'on ne les considère aujourd'hui. »

Alors il expliqua comment Bernard Rucellai son aïeul s'était appliqué à cette culture. Fabrice répondit :

« Je sais bien qu'il en était ce que vous dites ; et cela me faisait ressouvenir de quelques princes du royaume (de Naples) qui prenaient plaisir à trouver chez eux ces cultures antiques et ces ombres si épaisses. »

Ici il cessa de parler; puis se reprenant, il ajouta :

« Si je ne craignais d'offenser, j'en dirais mon opinion, mais je crains de le faire, parlant avec des amis pour causer des choses, et non pour les calomnier. Qu'il me soit permis cependant de le dire, sans offenser personne, qu'il aurait mieux valu chercher à ressembler aux anciens dans les choses âpres et fortes, et non dans les habitudes molles et délicates, dans les choses qu'ils faisaient sous le soleil, et non pas à l'ombre ; de prendre les modes de l'antiquité vraie et parfaite, non ceux de l'antiquité fausse et corrompue, parce que lorsque ces goûts plurent à nos Romains, ma patrie fut ruinée. »

Cosme lui répondit à son tour; et pour fuir ici, ajoute l'auteur, l'ennui des *il lui dit* et *l'autre repartit*,

on notera seulement les noms des interlocuteurs, et l'on mettra dans leur bouche les paroles qu'ils ont prononcées. En conséquence il fait parler successivement d'abord Cosme et Fabrice. Cosme demande à Fabrice quels usages des anciens il voudrait introduire. Fabrice s'empresse de répondre :

« Honorer et récompenser la vertu, ne pas mépriser la pauvreté, respecter le mode et les ordres de la discipline militaire, forcer les citoyens à s'aimer les uns et les autres, vivre sans partis, estimer moins le bien privé que le bien public, et autres choses qui pourraient aussi accompagner les temps présents. Ces modes divers ne sont pas difficiles à établir quand on y réfléchit beaucoup. On y entre par des moyens convenables : leur vérité est si saillante, que l'esprit le plus commun les comprend. Quiconque ordonne de pareilles choses, plante des arbres sous l'ombre desquels on est plus heureux et plus gai que sous celle-ci. »

Cosme est amené ainsi à interroger Fabrice sur l'art de la guerre, et Fabrice développe tous les principes militaires des anciens, et les principes à peu près semblables qu'il voudrait adopter de son temps. Il désire que les soldats appartiennent à l'état. Il aimerait 1525.
mieux qu'ils fussent campagnards que citadins. Le service commencerait à 17 ans (nous sommes en Italie), et continuerait jusqu'à quarante. Il aimerait qu'il se trouvât dans la troupe des forgerons, des bûcherons, des maréchaux-ferrants, des maçons, parce que leur profession est souvent utile, et qu'ainsi un soldat rend un service double. Quand il faut une armée d'élite, les bons soldats se connaissent par l'expérience, ou par les conjectures. Si le soldat a servi, son mérite est connu ; si le soldat n'a pas servi, on conjecture par son âge, par le métier qu'il a exercé, et par sa taille. Pyrrhus voulait les soldats grands ; César les choisissait



à la force seule, à la figure. Cette force du corps et de l'âme se devine à la proportion des membres, et à la grâce de la physionomie. Enfin, ceux qui ont écrit le plus sur cette matière veulent, dit toujours Fabrice, que le soldat ait les yeux vifs et gais, le cou nerveux, la poitrine large, les bras musculeux, les doigts longs, le ventre plat, les flancs arrondis, les jambes et les pieds fins. Tout cela réuni rend l'homme fort et agile. Fabrice continue son entretien. Il faut surveiller les mœurs du soldat; il faut qu'il y ait en lui honnêteté et vergogne, autrement, on choisit un instrument de scandale, et un principe de corruption. Fabrice veut que le soldat apprenne à nager. Chaque nation a établi dans son armée un mode de distribution d'hommes particulière. Les Romains ont appelé la leur, légion, les Grecs, phalange, les Français, *caterva* (bataillon). Il propose d'adopter un système à peu près semblable à celui des légions. Il appellerait sa légion *bataillon*. Chaque bataillon serait composé de six mille hommes, divisés en dix *battailles* (*battaglie*), chacune de quatre cent cinquante hommes. Pour compléter le nombre de six mille, on ajouterait quinze cents hommes de pied, dont mille armés de piques, et cinq cents armés à la légère. Dans cet endroit de l'ouvrage se trouve une gravure qui représente une *battaille*, et ensuite une armée en marche de guerre; une autre gravure offre une *battaille*, marchant en colonne, et qui tout-à-coup est obligée de combattre en flanc. Un des principaux dogmes du second livre est celui-ci. Les trois principales opérations d'une armée sont *de marcher*, *de combattre*, et *de loger* (l'*alloggiare*); cette dernière opération se divise naturellement en campement et en cantonnement.

Dans le livre IIIe, la question de l'artillerie est trai-

tée aussi bien qu'elle pouvait l'être à sa naissance. C'est avec regret que je ne me suis pas arrêté sur le passage où Fabrice parle du parti que doit prendre un général pour une attaque, et examine s'il doit aller à la charge, en ordonnant à sa troupe des cris de fureur, ou, en lui prescrivant d'avance, le plus grand silence, pour qu'on entende bien les commandements. Dans ce dernier cas, tout le secret des manœuvres révélé à l'ennemi lui-même par la voix des officiers, a quelque chose de noble, d'imposant et de terrible.

A Cosme succède Zanobi qui à son tour interroge Fabrice : cette succession de questionneurs amène des interrogations imprévues, et forme des transitions singulièrement ingénieuses.

Tout ce que l'antiquité nous a transmis en ruses et en feintes, est développé dans cette longue peinture des vicissitudes de la guerre. Il décrit la ruse de Cornélius Scipion qui plaça ses légions, pleines d'excellents hommes de guerre, sur les ailes, et ses mauvaises troupes au centre, et par ce moyen vainquit Asdrubal qui croyait les légions au centre. Scipion avait fait marcher les ailes avec célérité, et le centre, lentement. Les ailes seules avaient combattu vaillamment un ennemi qui les méprisait; le centre éloigné des coups de l'ennemi n'avait pas eu de raisons de fuir. Il conseille une action semblable à celle du grand Condé, qui jeta son bâton de commandement dans les retranchements sous les murs de Fribourg. Il donne aussi l'admirable et audacieux conseil d'attaquer après une défaite.

Si on est attaqué par une armée formée en coin, il recommande de disposer la sienne en ciseaux, et de chercher à les fermer : pour y parvenir, on combat les flancs les moins engagés du coin.

Le passage où il parle de l'éloquence militaire a quelque chose de majestueux.

« Lisez la vie d'Alexandre; voyez combien de fois il fut nécessaire qu'il haranguât l'armée et qu'il lui parlât publiquement: autrement il ne l'aurait jamais conduite, riche qu'elle était, et pleine de butin, à travers les déserts de l'Arabie et dans l'Inde, où elle éprouva tant de désastres. Souvent il naît des circonstances qui détruisent une armée, quand le capitaine ne sait pas lui parler ou n'a pas l'habitude de la haranguer. La harangue enlève la crainte, enflamme les esprits, accroît l'obstination, découvre les tromperies, promet la récompense, montre le danger et le moyen de le fuir; elle reprend, supplie, menace, ramène l'espérance, loue et rend grâces, produit enfin tous ces résultats qui affaiblissent ou enflamment les passions humaines. »

Fabrice vante le succès que les anciens durent à des moyens de religion. Il cite, après plusieurs exemples antiques, celui de Charles VII,

« Qui disait recevoir des conseils d'une jeune fille envoyée de Dieu, que l'on appela partout *Pulzella di Francia*, et qui fut cause de la victoire. »

« Quelques-uns, au contraire, forcent leurs soldats à combattre par nécessité, en leur enlevant toute espérance de se sauver, excepté par la victoire. Cette prévision est la meilleure et la plus efficace qu'on puisse employer pour rendre le soldat obstiné. L'obstination, à son tour, est accrue par la confiance dans le capitaine, par l'amour qu'on ressent pour lui ou pour la patrie. Cette confiance naît des armes, de l'ordre, des victoires récentes, de la bonne opinion qu'inspire le chef. L'amour de la patrie, c'est la nature qui le donne; celui qu'on a pour le capitaine, provient de son courage plus que d'aucun bienfait. Les nécessités peuvent être en grand nombre; la plus forte est celle qui te contraint à vaincre ou à mourir. »

1525. Comme on aurait tort de croire cet ouvrage sec, et

tout de tactique! la partie morale de la guerre, qui en occupe une grande portion, y est traitée avec un rare talent, et une profonde connaissance de l'homme en face d'un ennemi. L'ouvrage est aussi un mémorial inépuisable des usages militaires de tous les anciens. On voit comment ils distribuaient leurs éclaireurs : ils ne pensaient pas à des provisions de vin, et c'était avoir de moins un embarras énorme aujourd'hui. Il recommande d'examiner quelquefois le vol des oiseaux : leur effroi annonce souvent l'ennemi. Il conseille de se fournir de plans exacts pour bien connaître le pays.

Je reviens à ces interruptions qui sont fort piquantes. Zanobi arrête tout-à-coup Fabrice.

« Nous avons vaincu l'ennemi en campagne; nous avons marché sur ses pays. La raison veut que nous ayons fait du butin, imposé les terres, arrêté des prisonniers. Je voudrais savoir comment les anciens se conduisaient dans ces circonstances. »

Fabrice continue ses développements.

Le tiers de la solde était remis dans les haltes, à chaque paiement, à celui qui était chargé de porter le drapeau; aussi y en avait-il qui suivaient le drapeau, même sans courage.

La question des campements est traitée à fond, mais suivant le système de guerre du temps. Cependant une grande partie des précautions que nous ordonnons sur notre front de bandière est indiquée déjà à cette époque. Les lois de la discipline militaire étaient autrefois terribles et despotiques. On frémit en lisant qu'un prévenu amené devant le tribun ou le consul était interrogé, et que, lorsque le juge étant convaincu, touchait légèrement le coupable avec une baguette, dès ce moment, il était permis à celui-ci de

fuir avec toute célérité, mais en même temps il était permis à tout soldat de le frapper de dards, de pierres, et même de ses armes, en sorte qu'un bien petit nombre de ces condamnés parvenait à s'échapper. Avec une chance de supplice si effroyable, ceux qui ne perdaient pas la vie, retournaient chez eux couverts de blessures, et ne pouvaient plus paraître en public.

Les Romains défendaient les femmes et le jeu.

« Les soldats étaient tellement occupés à des exercices multipliés, qu'ils n'avaient pas le temps de penser à Vénus, ni à des jeux, ni à tout ce que font des soldats séditieux et oisifs. »

C'est Baptiste della Palla qui est actuellement l'interrogateur. Il presse Fabrice de nouvelles questions. Il veut tout savoir de ce vieux général, d'un homme aussi savant dans la connaissance des anciens usages militaires.

Fabrice répond à tout, quelquefois même avec un peu d'humeur. Il fait très-bien remarquer qu'il a déjà répondu à ce qu'on lui demande une seconde fois. Ces petits mouvements de pétulance d'une part, et de gravité de vieillard de l'autre, rendent le dialogue moins monotone.

« Les Romains ont résisté, avec vingt-quatre mille hommes, à deux cent mille *Français* qui les assaillaient après la première guerre carthaginoise. Ils n'opposèrent que ce nombre à Annibal. Vous avez à noter que les Romains et les Grecs ont fait la guerre avec le petit nombre, fortifiés par l'ordre et par la science. Les Orientaux et les Occidentaux ont fait la guerre avec la multitude. L'une de ces nations se sert de sa furie naturelle, comme font les Occidentaux (il s'agit de nous); les autres, de la grande obéissance qu'ils témoignent à leurs rois. En Italie et en Grèce, il n'y avait ni cette furie

naturelle, ni cette révérence pour les rois; il a été nécessaire d'adopter la discipline, qui est d'une si grande force, que le petit nombre a vaincu la furie et l'obstination du grand nombre. Quant à moi, je vous dis que, voulant imiter les Romains et les Grecs, il ne faut pas qu'une armée excède cinquante mille hommes; au contraire, il en faut même un peu moins : le grand nombre apporte la confusion, et ne laisse observer ni la discipline ni les mouvements auxquels on a été formé. »

Il y a loin de ces principes à ceux du grand général du siècle : mais il a lui-même commencé ainsi, et il a continué de même en Égypte, et même à Marengo. Si depuis, un pouvoir immense et sans bornes lui a permis de réunir sous ses ordres immédiats, dans un espace peu étendu, jusqu'à 200,000 hommes, il est bien difficile que de pareilles circonstances de confiance, de calcul, de mauvaise administration civile, et de despotisme militaire, puissent se renouveler, et jeter, sous le rateau d'un joueur aussi effréné, des trésors de population précieuse, et des générations entières d'hommes que la patrie avait produites pour d'autres destinées. De pareils développements de torrents de guerre ont amené l'occupation de presque toutes les capitales de l'Europe, et comme on a opposé à ces torrents, successivement vaincus, un système égal d'inondations, le grand capitaine a fini par perdre lui-mêmes sa capitale, sa puissance, sa liberté, et la vie.

Fabrice recommande le secret dans les opérations.

« Si mon vêtement savait mon secret, dit Métellus en Espagne, je le brûlerais Marcus Crassus dit à un indiscret, qui lui demandait quand il mettrait l'armée en mouvement : « Crois-tu que tu seras le seul à ne pas entendre les trompettes? »

« Un capitaine doit tenir ses soldats *punis* et payés. Quand manque le paiement, manque la punition. Tu ne peux châtier un soldat qui vole, si tu ne le paies pas, et celui-ci alors, voulant vivre, ne peut s'abstenir de voler. »

On a reproché à Machiavel d'avoir reproduit quelques-uns de ses anciens principes dans ce livre VIe, parce que Fabrice parle ainsi :

« Beaucoup ont vaincu l'ennemi en lui donnant la facilité de boire et de manger outre mesure, en feignant d'avoir peur et d'abandonner des campements remplis de vins, de troupeaux ; et quand l'ennemi a eu le temps de s'en rassasier immodérément, ils l'ont attaqué et vaincu. Ainsi fit Thomyris contre Cyrus, et Tibérius Gracchus contre les Espagnols : quelques-uns ont empoisonné les vins et les autres nourritures pour pouvoir vaincre plus facilement. »

L'auteur n'ajoute rien de plus. Il eût pu certainement laisser tomber deux ou trois paroles de mépris et d'horreur sur ce moyen de vaincre. Qu'on remarque cependant qu'il s'exprime de cette manière : « Beaucoup ont fait ainsi. » Ce que les premiers ont fait, de laisser un camp rempli de vivres pour attirer un ennemi affamé, n'est pas de mauvaise guerre. Il dit ensuite : « Quelques autres ont empoisonné la nourriture qu'ils abandonnaient. » Il rappelle le fait historique, et suivant sa manière habituelle, dont il s'écarte rarement, il n'ajoute rien.

Je citerai ici sans réflexion le passage suivant de Guillaume du Bellay. Il raconte les opérations de l'armée française qui s'opposait à l'invasion de Charles-Quint, en Provence (1536).

« Par quoi Bonneval, voyant la chose requérir diligence, depeschea le capitaine Miolans, avec les gens qu'il avait de la compagnie du comte de Tende et deux mille hommes de pied, pour aller, le chemin de France, rompre tous les fours

et moulins, brusler les bleds et fourrages, et défoncer les vins de tous ceux qui n'avaient fait diligence de les retirer ès places fortes, *aussi gaster les puys, jettant des bleds dedans, afin d'y corrompre les eaues*[1]. »

Je persiste toutefois à reconnaître qu'il y a la bonne et la mauvaise guerre, la ruse permise, et la perfidie ignoble et dégoûtante. Ce dernier moyen, dont il n'est plus resté d'exemple que dans les guerres en Orient, répugne trop à la civilisation actuelle pour n'être pas frappé de la plus éclatante réprobation.

La continence de Scipion est rappelée avec toutes les expressions de l'admiration qu'elle mérite.

A propos des retranchements, il blâme ceux qui ont entre eux des communications trop faciles. La forteresse où la comtesse Catherine se défendit contre César Borgia qui l'assiégeait, fut prise parce que la citadelle communiquait avec d'autres lieux mal défendus, et pourvus de ponts-levis qui ne furent pas abaissés assez tôt.

Nous revoyons César Borgia, mais sans éloges. Il est ici un simple général qui profite de la faute d'un ennemi. Plus loin, il est encore cité pour avoir fait une contre-marche heureuse. Après une feinte sur Camérino, il alla, à l'improviste, s'emparer du duché d'Urbin.

Fabrice rapporte un exemple de sévérité terrible d'Iphicrate l'Athénien : il tua un garde qui dormait, disant qu'il l'avait laissé comme il l'avait trouvé. Napoléon fut plus généreux pour le conscrit harassé de fatigue qu'il trouva dormant, et dont il acheva, dit-on, la faction.

[1] Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, 1821, Du Bellay, liv. VII, pag. 13.

Il faut lire dans le même livre les diverses ruses de guerre pour faire parvenir des nouvelles à des assiégés. Les uns ont écrit dans le fourreau d'une épée. D'autres ont mis des lettres dans un pain cru que l'on a cuit après, et que portait comme sa nourriture celui qui était envoyé dans la ville investie. La ruse était bien mauvaise, si les soldats du blocus avaient souffert de la disette. Les autres ont mis une lettre dans le collier d'un chien accoutumé à suivre celui qui était désigné pour être messager. Dans la dernière guerre d'Italie, les lettres étaient souvent portées par des moines mendiants.

« Aux accidents subits on remédie avec difficulté; on remédie avec facilité aux accidents prévus. Les hommes, le fer, l'argent et le pain, sont le nerf de la guerre. Des quatre, les deux premiers sont les plus nécessaires, parce que les hommes et le fer trouvent l'argent et le pain. Le pain et l'argent ne trouvent pas les hommes et le fer. Le désarmé riche est la récompense du soldat pauvre. Accoutumez les soldats à mépriser une vie de délicatesse et de luxe. »

Il ne veut pas parler de la mer, parce qu'il n'a aucune expérience maritime. Il disserte fort habilement sur la manière de se procurer des chevaux, de les former, et d'obtenir une bonne cavalerie.

Il loue les inventions du général qui deviennent le sujet des entretiens des soldats. Alexandre pour décamper plus secrètement ne fit pas donner le signal avec la trompette, mais avec un *bonnet* sur une lance. Il ordonna un jour à ses soldats, afin qu'ils pussent recevoir plus fortement l'attaque de l'ennemi, de s'agenouiller et de mettre à terre le pied gauche. Cette manœuvre ayant donné la victoire, les statues d'Alexandre l'ont ensuite représenté souvent dans cette attitude.

Enfin Fabrice s'écrie tout-à-coup : 1525.

« Avec les soldats d'aujourd'hui, pourrai-je laisser au milieu du camp un arbre rempli de fruits, auquel personne n'osera toucher, comme il est arrivé dans les armées des anciens ?..... Par quel dieu, par quels saints, les ferai-je jurer ? Est-ce par celui qu'ils adorent ou par ceux qu'ils blasphèment ? Qu'ils adorent un dieu, je n'en sais rien ; je sais bien qu'ils blasphèment tous les saints.... Comment ceux qui méprisent Dieu peuvent-ils respecter les hommes ?..... Si vous m'alléguez qu'aujourd'hui les Suisses et les Espagnols sont bons, j'avouerai que depuis long-temps ils sont meilleurs que les Italiens ; mais si vous faites attention à mon raisonnement, vous verrez qu'à ces deux peuples encore il manque beaucoup de qualités pour qu'ils atteignent la perfection des anciens. »

Fabrice continue d'invectiver assez durement contre les Italiens de son temps.

« La bonté des Suisses et des Espagnols est toute défectueuse et n'a rien de remarquable, sinon qu'ils sont accoutumés à attendre l'ennemi jusqu'à la pointe de leur pique et de leur épée. Personne ne serait apte à leur montrer ce qui leur manque, et encore moins celui qui ne parle pas leur langue. Mais retournons aux Italiens. Ceux-ci, parce qu'ils n'ont pas eu des princes sages, n'ont su adopter aucune bonne institution ; et pour n'avoir pas été jetés dans la nécessité qui a forcé les Espagnols (étrangers dans ce pays), ils n'en ont pas adopté d'eux-mêmes : aussi ils demeurent la honte du monde. La faute n'est pas aux peuples, mais à leurs princes, qui d'ailleurs en ont été châtiés. Ils ont porté la juste peine de leur ignorance, en perdant ignominieusement leurs états, sans aucun exemple de courage. Voulez-vous savoir si ce que je vous dis est vrai ? considérez combien de guerres il y a eu en Italie depuis le passage du roi Charles (VIII) jusqu'à ce moment..... Ne croyez pas qu'on rende la réputation aux armes italiennes, sinon par la voie

que j'ai montrée, et qu'on y arrive par ceux qui tiennent des états considérables en Italie, parce que cette forme peut s'imprimer dans des hommes simples, peu cultivés et nationaux, mais non chez des hommes malins, diffamés et étrangers. On ne trouvera jamais un bon sculpteur qui croie faire une bonne statue d'un morceau de marbre mal ébauché, mais bien d'un morceau de marbre entier. Nos souverains italiens, avant qu'ils connussent les blessures des guerres ultramontaines, ont cru qu'il suffisait pour un prince de savoir, à son bureau, concevoir une réponse fine, rédiger une lettre éloquente, montrer, dans les écrits et dans les paroles, de l'argutie et de la promptitude, *tisser une fraude,* se parer d'or et de brillants, dormir et manger avec plus d'éclat que les autres, s'entourer de lasciveté, se montrer avec ses sujets avare et superbe, pourrir dans l'oisiveté, donner des grades dans la milice par faveur, mépriser quiconque leur montrait le chemin honorable, de vouloir que leurs paroles fussent des réponses d'oracles, et ils ne s'apercevaient pas, les misérables, qu'ils se préparaient à devenir la proie de quiconque allait les attaquer. De là naquirent, en 1494, les grandes épouvantes, les fuites subites, les défaites prodigieuses, et ainsi trois états très-puissants qui étaient en Italie, ont été plusieurs fois le théâtre de saccages et de dévastations. Ce qui est plus déplorable, c'est que ceux qui nous restent, vivent encore dans la même erreur, dans le même désordre, et ne considèrent pas que ceux qui voulaient anciennement gouverner l'état, faisaient et faisaient faire toutes les choses que nous avons recommandées, et que leur étude était de préparer les corps à la fatigue, et les esprits à l'intrépidité. César, Alexandre, et tous ces hommes et ces princes excellents, étaient les premiers parmi les guerriers. Ils allaient à pied, armés, et s'ils perdaient l'état, ils voulaient perdre la vie. Ils vivaient et mouraient courageusement. Si en eux ou dans quelques-uns d'entre eux on a pu condamner trop d'ambition de régner, on ne trouvera jamais à condamner en eux trop de mollesse, et rien qui rende les hommes délicats et faibles. Si les princes d'aujour-

d'hui lisaient ces réflexions, il serait impossible qu'ils ne changeassent pas de manière de vivre, et que la fortune de leurs provinces ne vînt pas aussi à changer. »

Fabrice rappelle ici les graves études, sur l'art de la guerre, de Philippe, roi de Macédoine, instruit à cet art par Épaminondas le Thébain : et Philippe atteignit cet ordre et cette habileté, pendant que la Grèce vivait dans l'oisiveté, et récitait des comédies.

« Quiconque dédaigne ces pensées, s'il est prince, dédaigne son propre *principat;* s'il est citoyen, il dédaigne sa ville. Je me plains de la nature : elle ne devait pas me donner la faculté de les connaître. Je ne pense plus, actuellement que je suis vieux, en avoir désormais aucune occasion. J'ai été avec vous libéral de ces conseils, parce qu'étant jeunes et de qualité, vous pourrez, si ce que je vous ai dit vous a plu, le faire valoir et le conseiller à nos princes dans un temps plus favorable. Je ne veux pas que vous conceviez de la défiance et du découragement, parce que cette province (la Toscane) paraît née pour ressusciter les choses éteintes, ainsi qu'on a vu pour la poésie, la peinture et la sculpture. Quant à ce qui me concerne, comme je m'en vais avec les années, je n'y compte plus. Vraiment, si la fortune m'avait concédé, dans le temps passé, autant d'états qu'il en faut pour une semblable entreprise, je croirais qu'en peu de moments j'aurais démontré au monde combien les ordres anciens ont de valeur, et sans doute j'aurais accru mes états avec gloire, ou je les aurais perdus sans honte. »

Fabrice se tait. Aucun des interrogateurs ne pense plus à répliquer. J'ai dû passer sous silence une foule de sentences, d'apophtegmes, de préceptes militaires accumulés en abondance, et qui ne laissent pas respirer le lecteur.

Telle est cette composition si étonnante sous la plume d'un écrivain civil, cet ouvrage qu'on redoute

sur le titre, et que l'on craint de trouver *ennuyeux*, comme Ammirato l'a dit d'une autre composition de Machiavel, cet ouvrage que l'on suppose rempli de termes techniques, et qu'ensuite, ou citoyen, ou littérateur, ou archéologue, ou homme du monde, ou militaire surtout, on ne peut plus quitter quand on a commencé à le lire.

1525. Je ferai remarquer qu'à la fin de cette sorte d'imprécation de Fabrice, il est question de l'art de la peinture. C'est la première fois que Machiavel parle de cet art dans ses compositions. Je les ai bien lues, bien relues, il n'est question, comme je l'ai déjà dit, ni de Michel-Ange, son contemporain, ni de Raphaël, ni d'aucun autre peintre. Il a plusieurs fois parlé de quelques sculpteurs, et pris ses comparaisons dans la sculpture, ainsi qu'il vient de le faire dans ce même ouvrage, mais il n'avait jamais si directement désigné la peinture.

Cet oubli de la part d'un poète a quelque chose de singulier.

Quand j'examinerai les imitateurs de Machiavel, je dirai combien de préceptes les écrivains stratégiques ont empruntés à notre Florentin.

Nous pensons qu'il est probable que *l'Arte della guerra* fut terminé dans le printemps de 1525, peu de temps après que les Histoires Florentines eurent été envoyées à Clément VII. Nous allons à présent voir Machiavel converser de nouveau avec ses amis, et recevoir de sa patrie de nouvelles commissions qu'il remplira avec autant de zèle qu'il en a mis à servir la république en France, à Rome et en Allemagne.



CHAPITRE XXXIX.

Il y a peu de choses à dire de deux ou trois pages 1525.
de Machiavel, intitulées *Sentenze diverse*. Ce sont des réflexions politiques, morales et militaires, déjà à peu près insérées dans les autres ouvrages que nous avons analysés.

Elles devaient peut-être prendre place sous une autre forme dans ces mêmes écrits, que l'auteur pouvait se proposer de revoir. Elles indiquent aussi qu'il notait ces sentences, à mesure que les anciens les lui offraient, ou qu'elles se présentaient à son esprit : alors on aurait là une partie du secret de son travail. Il est certain d'ailleurs que quelques-unes de ces sentences ne pouvaient plus être utiles à notre auteur, et n'auraient plus été que des réminiscences inexcusables. Mais un écrivain dédaigne ou bien oublie de brûler les notes qui ont aidé sa mémoire; ces sortes de *memento* subsistent encore, même lorsqu'on a abjuré les opinions qu'ils énoncent, et après la mort de l'écrivain, des héritiers passionnés conservent, et des éditeurs avides publient tout ce qu'ils trouvent successivement de la main d'un auteur, surtout quand il a acquis le grand nom que s'est assuré Machiavel.

Cependant Nicolas, au milieu de ces distractions permises avec quelques amis qui le pressaient de se livrer ainsi à tous les genres de travaux littéraires dont

il avait si éminemment le don, n'oubliait pas le désir de rentrer dans les affaires.

Il y avait trois ans que l'autorité des Médicis était rétablie. L'appui que leur politique recevait de la protection du Saint-Siége, occupé depuis à peu près le même temps par un membre de cette famille, avait éloigné mille maux des possessions de Florence, quoiqu'en aient pu dire les critiques de l'époque. De là peut-être naquirent cette aversion pour la guerre, ces inclinations modérées qui formèrent dans la suite le caractère particulier de ces souverains de Florence, et qui établirent dans l'histoire la réputation de *la pacifique gloire des Médicis*[1].

Machiavel naturellement plus animé que jamais par ce spectacle de succès et de repos pour sa patrie, désirait avidement de rentrer dans les affaires.

Nous avons une lettre de Jacques Sadolet[2], se-

[1] Je trouve cette heureuse expression dans un ouvrage de M. le baron Creuzé de Lesser, intitulé : *De la liberté*, Paris, 1832, in-8°, Michaud.

M. Creuzé de Lesser, connu jusqu'à présent par des compositions agréables et des poëmes ingénieux, a voulu traiter la question la plus haute et la plus controversée, la question de *la liberté*. Il est vrai qu'il s'est proposé cette tâche difficile, après avoir rempli des fonctions de politique intérieure : on retrouve dans son ouvrage un homme qui s'est occupé souvent de pensées d'administration et de gouvernement civil. Il n'a gardé, de la littérature, dans sa nouvelle production, que ce qui pouvait la rendre plus piquante. Son style vif, varié, étincelle de traits inattendus, qui, faisant à-la-fois penser et sourire, adoucissent la sévérité du sujet et du livre. Le but très-hardi de cet écrivain, ne fût-il pas approuvé, mérite d'être examiné, et il est curieux de voir comment un préfet a pu, voulu et osé parler de liberté. En ce moment, une seconde édition de cet ouvrage qui a été favorablement accueilli par le public, vient de paraître à la même maison de librairie.

[2] Sadolet, né à Modène en 1477, fut, avec le Bembo, secrétaire de Léon X. Il perdit son emploi sous Adrien VI; mais Clément VII l'attacha à sa personne en la même qualité.

M. Tenhove parle ainsi de Sadolet : « Il n'a publié que des ouvrages sérieux et convenables au rang qu'il occupait. La plupart regardent la morale et la

crétaire du pape Clément VII, dans laquelle il annonce à Machiavel, à qui il donne les noms de *spectabilis vir tanquam frater*, qu'il a reçu de lui une lettre datée du 24 juin, qu'il l'a lue au Saint-Père; il en a eu ordre de répondre qu'il faut attendre des instructions auxquelles S. S. veut penser encore, avant de les envoyer. Sadolet finit ainsi cette lettre qui porte la date du 8 juillet :

« Je n'ai rien autre à vous écrire, sinon que je vous aime toujours, et qu'il m'est agréable de vous obliger : ainsi je m'offre à vous, et je me recommande, etc. Votre bon frère, Jacques Sadolet, secrétaire de N. S. »

Voilà une preuve bien évidente de l'estime qu'on faisait à Rome de la personne de Machiavel. A la même époque Guicciardini lui mande qu'il a écrit au Saint-Père apparemment pour recommander quelques sollicitations de Machiavel. Une autre lettre du

théologie : on estime son éloge de la philosophie (*Phædrus, sive de laudibus philosophiæ, libri duo*, Lyon, Gryphe, 1538, in-4°), et le poëme de *Marcus Curtius*. Son chef-d'œuvre est un autre poëme où, luttant contre Virgile, il célèbre avec une vivacité merveilleuse le terrible groupe de Laocoon (le marbre vivant et souffrant), déterré sous Léon X dans les thermes de Titus. »

« Quand on a lu ses vers, on a vu les statues, et le poète Modenois égale « pour ainsi dire les sculpteurs Rhodiens. »

« Cet homme judicieux et équitable faisait cas des habiles protestants, avec qui même il entretenait un commerce d'amitié et d'érudition. Je trouve ces paroles dans une de ses lettres à un fameux réformateur. « Toutes les fois que « l'occasion se présente de parler de vous, de Mélanchton et de Bucer, qui « êtes de très-savants hommes, je fais connaître que je vous aime de tout mon « cœur, et que je suis très-disposé à vous rendre toutes sortes de bons of- « fices. » Il ne s'en tenait pas même à de simples et stériles compliments. Quand le parlement de Provence décerna la peine du feu contre dix-neuf des principaux habitants du bourg de Mérindol, et ordonna que leurs bois seraient coupés et leurs maisons démolies, les Vaudois effrayés eurent recours à lui. Cet illustre savant qui était alors dans son évêché de Carpentras, vrai philosophe puisqu'il était humain, les reçut avec bonté et intercéda pour eux. »

Tenhove, tom. II, pag. 63 et suiv. Sadolet fut fait cardinal en 1536.

même Guicciardini reproche à Nicolas de l'appeler *illustre* sur l'adresse, et lui dit que s'il s'obstine à lui donner ce titre, il lui rendra celui de *magnifique*.

« Et ainsi, avec ces titres réciproques, nous nous ferons plaisir l'un à l'autre; mais ce plaisir se convertira en deuil, quand, à la fin, nous nous trouverons tous, je dis tous, avec les mains pleines de mouches. Du reste, prenez votre parti sur les titres, et mesurez les miens avec ceux que vous vous divertirez à vous voir donner à vous-même. De nouveau, je n'entends rien qui ait *du nerf;* je crois que nous marchons tous dans les ténèbres, les mains liées derrière le dos, pour ne pas éviter les coups... *Uti frater.* »

Dans une réponse de Machiavel à Guicciardini, il le remercie de ce qu'il lui a dit du bien de messer *Nicia*, un des personnages de la Mandragore: l'amour-propre de l'auteur reçoit ce compliment avec joie. Il parle bientôt de choses plus sérieuses. Il confie à son ami qu'on veut l'envoyer à Venise pour y réclamer de l'argent dû au commerce de Florence, et il promet d'aller visiter son ami qui est malade. En même temps il lui envoie vingt-cinq pilules dont il ajoute la recette. « Je vous dis qu'elles m'ont ressuscité. » Il indique ensuite la manière de les prendre, et paraît avoir une grande confiance dans cette recette qu'il copie de sa propre main [1].

[1] Voici cette recette telle qu'elle est écrite à la fin de la lettre de Machiavel. Nous croyons devoir parler de cette circonstance, parce qu'elle a fourni à Paul Jove l'occasion de dire des mensonges calomnieux.

RECIPE.

Aloè patico	dram.	1	1/2
Carman. deos.	»	1	—
Zafferano	»	—	1/2
Mirra eletta	»	—	1/2
Bettonica	»	—	1/2
Pinpinella	»	—	1/2
Bolo armenico	»	—	1/2.

L'ancien secrétaire Florentin n'avait pas espéré en 1525.
vain la commission de Venise. Elle ne fut pas d'a-

J'ai prié à Paris M. Blache de faire composer des pilules d'après cette recette. Les pharmaciens de notre ville ont très-bien compris les noms de tous les ingrédients indiqués, à l'exception du second, *carman. deos*. D'un autre côté, il paraît que la dragme de cet ingrédient devenait tellement nécessaire pour combiner l'ensemble de la recette, qu'on s'est trouvé arrêté par cet obstacle. Je me suis alors adressé à M. Antoir, attaché à la légation de France à Florence, mon ami depuis long-temps, en le priant de consulter les pharmaciens de cette ville, et de me communiquer ses propres réflexions sur cette difficulté. M. Antoir qui a étudié autrefois la médecine et qui est d'ailleurs un botaniste fort instruit, a pensé que dans l'énonciation de *carman. deos* il devait y avoir quelque faute de copiste, parce que ces mots *carman. deos*, même par abréviation, étaient un non sens en pharmacie, et il a corrigé ces deux mots en soutenant avec raison qu'il fallait lire *Cardam. Dios.* pour *Cardamomum Dioscoridis*. Cette explication si raisonnable une fois trouvée, M. Blache a fait composer les pilules par MM. Béral et Duroziez, pharmaciens, rue de la Paix, et il en est résulté un médicament dissolvant, du reste absolument innocent, sauf la propriété qu'on lui demandait, enfin le médicament que prenait souvent Machiavel, et celui qu'il conseillait à son ami Guicciardini qui avait apparemment comme lui un estomac délicat. Au surplus, voici l'information exacte et raisonnée, que le même M. Blache, qui est un des médecins les plus distingués de Paris, a bien voulu me donner relativement à ces pilules.

« Leur effet dépend de la dose à laquelle elles sont administrées. Si la masse entière de la recette est partagée en pilules de quatre ou cinq grains, comme c'est l'ordinaire, une pilule prise avant le repas a pour résultat, dit-on, d'activer l'action digestive. Si, au contraire, on en prend quatre ou cinq le soir, avant de se coucher, ou le matin à jeun, elles agissent comme purgatives. A cette dose on les donne pour combattre la constipation. C'est chez les gens de cabinet, les savants, les artistes, les hommes de lettres, les vieillards, sujets à la constipation, par paresse de l'intestin, que ces pilules sont indiquées pour débarrasser les premières voies, et le cerveau où tout échauffement cause souvent une congestion. On prétend que l'aloës (car c'est la seule partie active de ces pilules) dégage le cerveau, fait cesser les éblouissements, dissipe quelquefois les migraines, les palpitations de cœur, etc. C'est aussi un excellent vermifuge, et Hufeland, médecin allemand très-renommé, l'a vanté pour les scrofules. D'un autre côté, on accuse l'aloës d'être un médicament chaud, actif, qui provoque souvent des coliques, des hémorrhagies; conséquemment il ne doit pas être prescrit chez les individus pléthoriques, nerveux, d'une constitution sèche, sujets aux hémorrhagies, ni chez les phthisiques. Il est tout-à-fait contre-indiqué, quand il existe de la fièvre, et à plus forte raison une inflammation gastro-intestinale. »

bord donnée directement par le gouvernement; elle fut donnée par les consuls de l'art de la laine. La lettre de créance est adressée au sérénissime André Gritti, doge de Venise. L'envoyé y reçoit le titre de *nunzio*. Il était chargé de réclamer des sommes d'argent dont on avait dépouillé trois jeunes négociants qui revenaient du Levant.

Une instruction particulière lui fut remise en même temps.

« Nicolas, notre très-cher, nous te dirons peu de paroles, parce que tu es prudent et expérimenté mille fois dans des choses plus difficiles que celles-ci. »

Machiavel devait aussi remettre au doge des lettres de la Seigneurie, et un bref du pape qu'il fallait présenter avec les cérémonies accoutumées.

Il paraît que cette ambassade, qui avait cependant

« Ces pilules ressemblent aux pilules gourmandes, aux pil. *ante cibum*, aux pil. de Franck, aux pil. angéliques de Francfort, aux pil. de Clérambourg, aux pil. anglaises aromatiques. Toutes ces pilules, comme celles du secrétaire Florentin, ont l'aloës pour base. Les aromates qu'on y ajoute atténuent l'action du purgatif, et servent à déguiser la saveur désagréable. Chaque praticien les compose à sa guise. Cinq à six de ces pilules et sept à huit surtout, purgeraient assez activement, mais *sans danger*. »

« L'aloës est d'ailleurs très-anciennement connu comme purgatif. Celse, qui fut l'ami de Virgile, d'Horace et d'Ovide, en parle dans ses ouvrages, et le conseille pour détruire la bile. Il a eu les honneurs d'une monographie, pour la première fois, en 1616. C'est un ouvrage que nous devons à Minderer. »

Telle est l'explication tout-à fait satisfaisante que donne le savant M. Blache. Je m'empresse de lui adresser tous mes remerciements de sa bienveillante complaisance. Nous saurons répondre maintenant à Paul Jove, quand nous l'entendrons accuser Machiavel d'avoir pris *témérairement* un médicament qu'il employait habituellement contre ses incommodités, et d'avoir ainsi *joué avec sa vie*.

Il convient donc aujourd'hui que dans toutes les éditions des ouvrages de Machiavel que l'on publiera désormais, on corrige dans les mots *carman. deos*, une faute répétée par toutes les éditions faites jusqu'ici dans tous les pays, sans aucune exception.

quelque éclat, puisque l'envoyé obtint une audience publique où il présenta un bref de Sa Sainteté et des lettres de la Seigneurie de Toscane, eut le succès qu'on devait en attendre. Pendant qu'il était à Venise, il avait écrit à cette foule d'amis qu'il avait laissés à Florence, qui ne cessaient de le regretter parce qu'il était l'âme de cette société de joie et de plaisir. Philippe de Nerli, un de ses commensaux d'habitude, lui rend compte de l'état où se trouve cette réunion qui pleure son chef et son principal ornement. Il lui fait compliment de ce qu'il est entré dans le *squittinio*, c'est-à-dire de ce que le nom de Machiavel a été mis dans les sacs (*borse*) contenant les noms des citoyens aptes à devenir magistrats, et de ce que les *accoppiatori*, magistrats chargés d'exclure les *ammoniti*, 1525.
ont fermé les yeux et fait semblant de ne pas savoir que Machiavel était un *ammonito*. Il a suffisamment expliqué lui-même la situation des *ammoniti*. Nerli le félicite donc de ce retour de fortune qui était peut-être dû à la protection de Clément VII, et à l'obligeance de Sadolet. Nerli ne dissimule pas que depuis que Machiavel est parti, il n'y a plus ni *jeu*, ni *tavernes*, ni *qualche altra cosa*, et ainsi on connaît d'où vient le mal. Il parle ensuite plus sérieusement : il l'avertit qu'il doit se presser d'accomplir sa mission, parce que les marchands publient qu'il est là, à leurs frais, allongeant la négociation, occupé à s'entretenir avec des hommes de lettres, et qu'ils ont besoin d'autre chose que *de chanteurs de fables*. Ici, il lui fait le reproche de n'avoir pas écrit à ses amis le bonheur qu'il a eu de gagner à la loterie deux ou trois mille ducats. Ses amis s'en sont réjouis, et il leur paraît que le sort a pourvu au bonheur de celui dont les hommes n'ont pas récompensé toutes les qualités. Il lui recommande



d'en écrire une autre fois à ceux qu'il aime, et de le faire avec habileté, parce que, comme on parle d'un impôt nouveau, il ne faut pas que sur le bruit de ce gain, on lui joue quelque tour qui lui échauffe les oreilles bien autrement qu'à messer *Nicia.*

La correspondance avec Guicciardini se continue pendant le voyage de Venise. La fameuse chanteuse du temps, la *Barbera*, s'offrait à venir chanter dans les chœurs, apparemment d'une comédie de Machiavel, et il propose d'envoyer de nouvelles paroles pour ces nouveaux chanteurs.

Des dates précieuses établissent donc bien que Machiavel aimait encore ces sortes de divertissements, et que son génie poétique reprenait sa première ardeur, quand il se présentait quelque occasion favorable.

Les Histoires Florentines avaient été goûtées davantage par Clément VII. Il envoya à Machiavel cent ducats de plus. Voilà cependant comme dans ce temps-là, on payait les plus beaux ouvrages du génie. La lettre où Machiavel annonce cette libéralité à Guicciardini, est signée *Niccolò Machiavelli, historien, auteur comique et tragique.* Il était alors retourné à Florence, et il conseillait à Guicciardini de demander aussi au pape des secours pour mieux établir sa famille.



CHAPITRE XL.

LA correspondance de Machiavel avec ses amis devint toujours plus active. Jusqu'ici nous n'avions rien trouvé qui fût relatif à la défaite de François Ier sous Pavie, le 24 février 1525. On a vu dans le cours de cette histoire [1], qu'au moment de l'avénement de François Ier, Machiavel disait que *la fortune de la France était prête à ressusciter*. Le publiciste a gardé longtemps les mêmes sentiments, que la bataille de Marignan, gagnée par le roi avant qu'il eût vingt-deux ans, avait pleinement justifiés. Ce prince généreux, jaloux de pacifier l'Italie, était venu, dit Brantôme [2], *s'arraisoner* avec le pape Léon. 1526.

« Il y a force empereurs, roys et grands princes souuerains qui n'eussent pas faict cela, tenans une si belle victoire qu'il auoit, et de si belles et victorieuses forces, qui ne demandoient seulement, où y a-t-il à donner [3] ? »

Celui qui, après le roi, avait le plus contribué au gain de la bataille, était Charles, duc de Bourbon. Ce prince, fils de Gilbert, comte de Montpensier, le même à qui Charles VIII avait confié, en 1495, le soin de conserver le royaume de Naples, venait de

1 Tom. I, chap. XXI, pag. 276.
2 Brantôme, 1740, tom. VI, pag. 277.
3 Brantôme, tom. VI, pag. 277 et suivante.

recevoir des mains du roi l'épée de connétable, et il passait déjà pour un des plus braves généraux du temps. Des intrigues de cour, dans lesquelles on avait cherché à compromettre la duchesse d'Angoulême, mère du roi, ou plutôt une grave injustice qu'éprouva Charles de Bourbon, qui se vit presque tout-à-coup dépouillé de biens qu'il tenait d'une donation solennelle de Louis XII, enfin, un passe-droit mortifiant qu'on lui fit pour favoriser le duc d'Alençon, beau-frère du roi, déterminèrent un mécontentement qui fit oublier jusqu'aux devoirs d'un connétable de France. Bourbon fit un traité avec Charles-Quint et le roi d'Angleterre. Plus tard, craignant de voir ses menées découvertes, il prit la fuite, passa à l'ennemi, accepta un commandement, et fut ensuite un des chefs de l'armée impériale et espagnole qui présenta la bataille à François Ier devant Pavie. Cette journée avait été précédée, dit-on, de mauvais augures. Jean de Médicis, fils de la comtesse de Forli et de Pierre François de Médicis[1], était à la solde du roi : cet illustre Florentin, comme prenant pour lui-même les préceptes militaires que Machiavel avait adressés à Laurent II, petit-fils de Laurent-le-Magnifique[2], avait levé un corps de volontaires, qui, sous ses ordres, s'étaient accoutumés à une discipline sévère, et à la tête desquels il avait acquis rapidement une grande gloire militaire en Italie. Le roi confiait à Jean de Médicis les entreprises les plus périlleuses : mais malheureusement il venait de recevoir une grave blessure; et peut-être la bataille de Pavie n'eût pas été perdue si

[1] Il a été question de Jean de Médicis encore enfant, qui était aussi appelé Louis, tom. I, chap. II, pag. 33.

[2] Voyez, tom. I, chap. XXII, pag. 283, et même chap., pag. 367, le passage où Machiavel adjure la famille de Médicis de prendre *le grand soin*.

Jean de Médicis nous eût secondés de son courage, comme l'Alviane nous avait aidés à Marignan, où il était arrivé à marches forcées, peu de temps avant le combat. Il y a cela de particulier dans la destinée de Jean de Médicis, c'est qu'il porte encore dans l'histoire un autre nom qu'il n'a pas connu lui-même pendant sa vie. Après sa mort, ses troupes, pénétrées d'un sentiment de dévouement et d'enthousiasme, changèrent leur drapeau, prirent des enseignes noires, sous lesquelles elles continuèrent de se rendre formidables; et dès ce moment on ne nomma plus Jean de Médicis, quand on parlait de lui et même de ses anciens exploits, que Jean *delle bande nere*. Quoi qu'il en soit de la part qu'il eût pu prendre à la journée de Pavie, cette bataille fut singulièrement fatale à la France. Le duc d'Alençon qui commandait l'aile gauche, ordonna de sonner la retraite avant que son corps d'armée fût engagé. Le roi fit des prodiges de valeur, mais étant tombé de cheval, n'ayant plus que des armes brisées, voyant le sol jonché des corps de l'élite de sa noblesse, qui avait péri en le défendant, il fut contraint de remettre le tronçon de son épée[1] au comte de Lannoy.

[1] Il a été beaucoup parlé de l'épée de François Ier prise à la bataille de Pavie. Tous les voyageurs assurent que pendant long-temps on a montré en Espagne une épée qu'on disait être celle du prince Français : ensuite quelques personnes prétendent que lorsque Napoléon s'empara de Madrid, il fit demander cette épée, qu'il l'envoya à Paris, qu'après toutes ses vicissitudes, et les événements de Waterloo, à son départ pour Rochefort, il la laissa parmi les effets qui furent confiés au comte de Turenne : on dit encore que dans le testament daté de Sainte-Hélène, elle est indiquée comme *une poignée de sabre antique*, et qu'elle a été laissée en legs au prince Jérôme. En effet, le prince Jérôme a entre les mains une poignée de sabre ou d'épée, en or d'un poids assez considérable, et qui lui a été envoyée par les exécuteurs testamentaires de Napoléon. Voici la description qu'on fait de cette poignée de sabre ou d'épée. Sur une surface plane d'à peu près trente pouces de largeur, de

Tout le monde connaît les six mots de la lettre de François à la duchesse d'Angoulême; *Madame, tout est perdu, fors l'honneur;* mais on ne connaît pas autant le discours qu'il tint le jour même de sa captivité au marquis du Guast (del Vasto), et qui nous a été transmis par Brantôme.

« Je m'estonne, dit cet auteur, que nos escrivains françois n'ont touché ces gentilles particularitez et paroles, et qu'il faille que les emprumptions des étrangers. »

Mais cette circonstance est assez naturelle. Fran-

trois pouces quatre lignes de longueur, et de deux pouces de hauteur, formant la garde, est placé une sorte d'Atlas courbé, portant sur la nuque un globe de lapis lazuli : un pied de cette figure et l'extrémité d'une espèce de bonnet ou de toque à plumes dont elle a la tête couverte, vont joindre cette surface, au milieu de laquelle est emmanchée une branche droite tout en or qui avec cet Atlas forme précisément la poignée.

L'ensemble de la garde et de la poignée est d'à peu près dix pouces de haut. Le travail de cet ouvrage est, en quelques parties, sans exactitude de dessin et de véritables proportions; il paraît plutôt moderne qu'antique, car il n'y a pas de monuments antiques où les figures aient la tête couverte d'une toque. Des curieux qui ont vu et touché, il y a quelque temps, cette poignée d'épée ou de sabre, déclarent qu'on leur a dit que c'était la poignée de l'épée de François Ier, apportée en France de Madrid. J'ignore si toutes ces suppositions réunies sont bien établies. Il est possible que ce soit la même poignée qu'on faisait voir à Madrid; mais ce ne peut être la véritable poignée de l'épée de notre roi. Il ne combattait pas avec une arme de ce prix, qui n'aurait été qu'une arme de parade et de cérémonie. Il ne s'est pas défendu si long-temps avec une épée d'un tel poids. Aurait-il pu s'en servir pour porter des coups bien assurés, quoiqu'il fût d'une haute taille, et d'une force de corps assez remarquable? Ce ne peut pas être le *tronçon* qu'il remit à Lannoy. Il est possible, cependant, que les Espagnols voulant conserver le souvenir d'une journée si glorieuse pour leur nation, aient fait fabriquer, depuis, cette poignée qui atteste, suivant les informations qu'on m'a données, l'état de l'orfévrerie vers la fin du seizième siècle, dans les pays que n'avaient pas visités Benvenuto Cellini, et Cesarini, habile ciseleur qui travaillait sur des dessins que lui fournissait Raphaël, son ami. C'est ainsi que les Anglais ont fait construire des vaisseaux auxquels ils ont donné le nom d'autres vaisseaux qu'ils nous avaient pris, et qui devenus *des tronçons* étaient hors de service, tant ils avaient été endommagés par leur impétueuse attaque et notre courageuse résistance.

çois I[er] était au pouvoir des Espagnols, eux seuls ont pu entendre ces paroles, et les recueillir. Je ne négligerai pas de les transcrire ici, parce qu'on y retrouvera les doctrines de Machiavel sur ce qu'il faut dire à la fortune quand l'adversité nous accable. Il y a en effet, sauf la distance immense des rangs, et la nature des malheurs qui est si dissemblable, il y a en effet peut-être quelques rapprochements indirects entre les dernières réflexions de l'infortuné monarque, et celles du publiciste plongé dans la misère[1].

Quant à un modèle d'épée française dont les Espagnols auraient eu besoin pour rendre l'imitation plus parfaite, hélas! ne comptaient-ils pas dans leurs rangs un connétable de France qui aurait pu les aider à bien composer ce mensonge? Enfin, en aucune manière, cette poignée de sabre ou d'épée, n'a appartenu à François I[er], comme arme de combat: s'il en était autrement, je ne doute pas que le possesseur actuel qui est un homme fort honorable, ne la restituât à la France, en échange de quelque digne et noble compensation. Puisque ce seraient nos armes qui auraient reconquis ce trophée de nos ennemis de ce temps-là, il devrait naturellement être déposé dans un musée français.

D'autres personnes pensent que ce qui pourrait être l'épée de François I[er], est une *épée de fer* qui avait été aussi confiée au comte de Turenne, qui est comprise dans l'état B du testament de Napoléon, et qu'il a léguée à son fils avec le sabre de Sobieski, un collier de la Toison d'or, et différents autres objets précieux. Dans ce dernier cas, c'eût été une singulière distraction de la part de Napoléon qui aimait tant les Français et qui leur avait tant d'obligations, d'envoyer à Vienne, dans la capitale du prince qui a été le dernier successeur d'un des titres de Charles-Quint, ce monument de la défaite d'un roi de France. Nécessairement alors, puisque la mort a enlevé si prématurément le fils après le père, cette épée française aurait figuré à Vienne, quoiqu'elle eût été rendue aux français par la Fortune et par la victoire, il est vrai à la suite de combinaisons politiques qui répugnent à tout caractère magnanime et généreux: mais rassurons-nous, des malentendus, des convenances d'étiquette, des égards délicats, ou peut-être tout simplement les sentiments loyalement nationaux des exécuteurs testamentaires, ont amené, dit-on, les choses au point que tous ces objets n'ont pas été remis à la cour d'Autriche, et que probablement ils ne seront jamais réclamés par cette puissance.

C'est à ceux qui ont vu en Espagne ce qu'on y appelait l'épée de François I[er], à porter à présent un jugement positif sur le fond de ces diverses questions.

[1] Voyez tom. I, chap. XX, pag. 254, la lettre de Machiavel à Vettori: « Je développe la malignité de ma fortune, satisfait qu'elle me foule aux pieds

Voici les paroles de François Ier :

« Je m'estois résolu et déterminé, que mourant honnorablement, parmy les armes, je me peusse desliurer et mon esprit, d'une si grande asprezze, et surcharge de mes affaires, pour ne demeurer en vie, après avoir veu deuant mes yeux tant de braues et vaillants capitaines des miens estendus morts autour de moy. La fortune, qui dès longtemps m'est si cruelle, et à très grand tort grand' ennemie de mon nom, pour me conseruer la vie à mon très grand regret, et pour seruir de spectacle d'une moquerie et dérision, n'a pas voulu que je mourusse d'une mort honnorable. Pour le moins en cela auray-je occasion de me consoler en moy-même, que me souuenant et mettant deuant mes yeux souuent ma grand' perte, que d'aujourd'huy en aduant, je ne craindrai aucune injure ni force de la fortune, parce que m'ayant esté toujours très cruelle et furieuse, ni jamais assez saoulé abondamment de tant de désauentures qu'elle m'a données, elle aura finallemement payé le reste de sa hayne en cette publique plainte et deuil de toute la France, et dernière perte mienne, par le cas et aduenement d'une si grande désauenture. »

Brantôme continue ainsi :

« Voilà certes de belles paroles et braue résolution d'un magnanime roy, à ne se soucier plus de la fortune, puisqu'elle avoit acheué de vomir son venin sur luy, en cette si grande perte, et desconuenue. Telles paroles touchèrent si fort au cœur des soldats qui estoient à l'entour, qu'ils se mirent tous à plorer, et à admirer ce grand roy[1]. »

Beaucoup d'historiens soutiennent que le roi traita avec rigueur Charles de Bourbon qui alors osa se présenter devant lui. Les Espagnols qui savent encore

« de cette manière, pour voir si elle n'en aura pas de honte. » Voyez aussi le *Capitolo* de la Fortune, tom. II, chap. XXVIII, pag. 39.

[1] Brantôme, tom. XII, pag. 108 et suiv.

mieux que nous ce qui a pu se passer, disent au contraire que le prince *ne lui montra aucun semblant mauuais de haine ni de passion contre lui*[1].

« Aussi monsieur de Bourbon s'y montra très sage, et nullement perdu en sa victoire, ni gloire; car il se mist à genoux pour baiser les mains du roy, monstrant par-là qu'il auoit honte de sa rebellion, tant espandue dans toute la chrétienté. Ainsi disent les Espagnols[2]. »

S'il est permis de chercher à pénétrer ce qui se passait alors dans l'esprit du roi, on peut croire que venant d'être à l'instant abandonné par un traître, par son propre beau-frère le duc d'Alençon, à qui il avait sacrifié les intérêts du duc de Bourbon, ce souvenir amer pouvait disposer le monarque à quelque sentiment d'indulgence pour un autre traître, en ce moment moins indignement coupable, et qui semblait demander, aux pieds de son prince captif, le pardon de sa félonie.

Charles avait déloyalement porté à l'étranger le secours de son bras; d'Alençon venait à l'instant même de livrer le roi et la France à leur plus cruel ennemi.

Il n'était pas possible que Machiavel, qui avait été en France, qui pouvait regarder la gloire de Jean de Médicis comme étant en partie son ouvrage, qui avait prédit à la France des destinées nouvelles sous François Ier, n'eût pas attaché beaucoup d'importance à un tel événement, arrivé peut-être par suite de l'absence de Jean de Médicis. Aussi, en parlant politique générale à Guicciardini, il lui dit à propos des négociations pour la libération du roi :

« J'ai toujours été d'opinion que si l'empereur a le des-

[1] Brantôme, tom. VI, pag. 362.

[2] Brantôme, *loc. cit.*

sein de devenir *tominus rerum*[1], il ne relâchera pas le roi François Ier, parce qu'en le retenant, il frappe de faiblesse tous ses adversaires, qui lui donnent par cette raison et qui lui donneront autant de temps qu'il en voudra pour se préparer. Tantôt il tient la France, tantôt il tient le pape dans l'espérance d'un accord. Il ne rompt pas, et il ne conclut pas les négociations; et comme il voit que les Italiens sont prêts à s'unir aux Français, il restreint ses explications avec la France, tant qu'elle ne signe pas, et il a l'avantage, puisqu'on voit qu'avec ces *bagatelles* il a gagné Milan, et qu'il aurait conquis Ferrare s'il s'y fût présenté. Dans le cas où cela fût arrivé, l'Italie était toute démantelée, et soit dit avec la permission de vos frères les Espagnols, ils se sont trompés cette fois-ci. »

Il prétend qu'ils auraient dû arrêter le duc d'Urbin, et l'envoyer en Espagne.

« Il y a quatre jours, on croyait encore à quelque renouvellement d'alliance entre l'Italie et la France, parce que Pescayre[2] étant mort, Antoine de Lève[3] étant malade, le duc étant de retour à Ferrare, les châteaux de Crémone et de Milan étant encore occupés par les Français, les Vénitiens étant libres, et personne ne pouvant plus douter de l'ambition de l'empereur, il paraissait qu'on avait à désirer de s'assurer cette alliance; mais sur ces entrefaites sont arrivées les nouvelles d'un accommodement entre l'empereur et la France : le roi donne la Bourgogne et prend pour femme la sœur de l'empereur; il laisse à celle-ci les quatre cent mille ducats qu'elle a de dot, lui assure une somme semblable, et remet pour otages, ou ses deux jeunes fils,

[1] Quelques éditions portent *dominus rerum*. Celle de Ciardetti porte *tominus rerum*, et beaucoup de personnes croient que c'est la vraie leçon. Alors ce serait une plaisanterie du secrétaire florentin sur la manière dont quelques Allemands prononcent le mot *dominus*.

[2] Avalos, marquis de Pescayre, généralissime de l'armée espagnole, après le départ de Lannoy pour l'Espagne. Il mourut à Milan le 4 novembre 1525.

[3] Antoine de Lève, général de Charles-Quint. Il mourut en 1536.

ou le dauphin, et il abandonne ses droits sur Naples, Milan, etc. Beaucoup de personnes croient à cet accord; beaucoup d'autres n'y croient pas par les raisons que j'ai dites ci-dessus, et moi je crois que l'empereur s'y est prêté pour empêcher les alliances que j'ai signalées, et qu'ensuite il trompera et ne les exécutera pas. Nous verrons ce qui arrivera. »

Cette lettre est datée du 3 janvier 1525 (1526). 1526.

Le 15 mars 1525 (1526), Machiavel écrit à Guicciardini qui lui avait demandé son opinion sur l'accord de Charles-Quint et de François Ier; il lui annonce d'abord qu'il a discuté à ce sujet avec Philippe Strozzi trois circonstances possibles :

La première, que malgré l'accord, le roi de France ne serait pas mis en liberté.

La seconde, que si le roi était libre, il observerait l'accord.

La troisième, que le roi n'observerait pas l'accord.

Dans cette discussion, il n'a pas dit à Philippe ce qu'il croyait devoir arriver à cet égard, et il avait conclu seulement que l'Italie allait avoir la guerre, et qu'il n'y connaissait aucun remède.

« Actuellement que je vois, par votre lettre, le désir que vous avez, je dirai avec vous ce que j'ai tu avec lui, et d'autant plus volontiers que vous me l'avez demandé. »

Cette lettre est d'un tel intérêt et regarde si particulièrement un point important de notre histoire, que j'en rapporterai les principaux passages.

« Si vous me demandez à laquelle de ces trois choses je m'arrête (les trois suppositions ci-dessus détaillées), je ne puis me détacher de l'opinion fixe que j'ai toujours conservée, que le roi ne sera pas mis en liberté, parce que tout le monde connaît que bien même que le roi fît tout ce qu'il pourrait faire, on couperait à l'empereur tous les chemins

qui pourraient le conduire au point qu'il désire atteindre. Je ne vois donc ni cause, ni raison qui suffise pour l'engager à le mettre en liberté. Selon moi, il peut arriver qu'il le renvoie, ou parce que son conseil aura été séduit par la corruption (art dans lequel les Français sont passés maîtres)[1], ou parce qu'il verra ce rapprochement certain entre les Italiens et le royaume, ou parce qu'il n'aura trouvé aucun moyen de l'attaquer (le royaume) sans avoir renoncé à retenir le roi, ou parce qu'il aura cru qu'en le renvoyant le roi sera soumis à la nécessité d'observer les traités : le roi dans cette partie doit avoir été *large prometteur*. Je démontre de toutes les manières les motifs de haine qu'il a contre les Italiens, et les autres raisons qu'il peut alléguer pour convaincre de l'observance de sa parole. Néanmoins toutes les raisons qu'on peut alléguer, ne guérissent pas l'empereur de la maladie d'imbécillité : si le roi veut être sage, et je ne crois pas qu'il veuille être sage, la première raison est que jusqu'à ce moment j'ai vu que tous les mauvais partis que prend l'empereur ne lui nuisent pas, et que tous les bons partis qu'a pris le roi ne lui ont pas aidé. Ce sera, comme je l'ai dit, de la part de l'empereur, un mauvais parti de rendre le roi ; ce sera un bon parti pour le roi de promettre beaucoup, pour être libre. Néanmoins, *comme le roi observera les traités*, le parti du roi deviendra mauvais, et celui de l'empereur deviendra bon. Les raisons qui feront que le roi sera fidèle, comme je l'ai écrit à Philippe, c'est qu'autrement il faudrait qu'il laissât ses fils en prison. S'il n'observe pas les traités, il faudra qu'il fatigue encore le royaume qui est déjà très-fatigué ; il faudra qu'il fatigue ses barons, et qu'il les envoie en Italie ; il faudra qu'il retourne sur-le-champ à des travaux qui, à cause des exemples passés, doivent l'effrayer ; et puis pourquoi a-t-il à faire tout cela ? Pour *aider* l'Église et les Vénitiens qui ont *aidé* à

[1] Cependant, à cette époque, aucun Espagnol n'avait été séduit par les Français, et le conseil de Charles-Quint ne pouvait pas dire qu'il n'avait pas fait commettre une trahison à celui à qui le roi de France avait confié son épée.

le ruiner lui-même? Je vous ai écrit, et je vous écris de nouveau que les motifs de plaintes que les Espagnols ont donnés au roi sont bien grands, mais que ceux que lui ont donnés les Italiens ne doivent pas être moindres. Je sais que parler ainsi, c'est dire (et l'on dirait la vérité) que si, par cette haine, le roi laisse perdre l'Italie, il pourrait bien ensuite, lui, perdre son royaume. Mais est-il certain qu'il l'entende ainsi, parce que aussitôt qu'il sera libre, il se trouvera entre deux difficultés, l'une de céder la Bourgogne et de perdre l'Italie, et de rester à la discrétion de l'empereur, et l'autre, pour fuir un malheur, de devenir parricide et *manqueur de foi?* De plus, il s'exposerait à ces embarras pour aider des hommes infidèles et instables, qui pour la moindre raison, aussitôt qu'il aurait vaincu, lui feraient reperdre ce qu'il aurait gagné. En conséquence je m'approche de cette opinion, ou que le roi ne sera pas mis en liberté, ou que, s'il est mis en liberté, il observera l'accord, parce que la peur de perdre le royaume, après avoir perdu l'Italie, ne le fera pas agir comme agirait un autre, lui qui a, comme vous dites, *une cervelle française :* et puis il ne croira pas que cette Italie s'en aille en fumée; il croira peut-être pouvoir l'aider après qu'elle se sera purgée de ses péchés, et que, lui, aura revu ses fils, et se sera remis en famille. Si ensuite il y avait parmi eux quelques pactes pour diviser la proie, le roi garderait d'autant plus sa parole, mais alors l'empereur serait d'autant plus fou de ramener en Italie celui qu'il en a chassé, et qui pourrait l'en chasser à son tour. »

« Je vous dis ce que je crois qui est, mais je ne vous dis pas que pour le roi il y eût un sage parti, parce qu'il devrait, de nouveau, mettre en danger, lui, ses fils et le royaume, pour abaisser une puissance si odieuse, si formidable, si dangereuse. Les remèdes qu'il y aurait me paraissent ceux-ci : Faire en sorte que le roi, aussitôt qu'il sera sorti de prison, ait près de lui quelqu'un qui, par l'autorité de ses paroles et ses convictions, et par celle de ceux qui l'auront envoyé, lui fasse oublier les choses passées, et le fasse pen-

ser aux nouvelles, lui montre le concours de l'Italie, lui dépeigne le parti ennemi vaincu, dès qu'il voudra être le roi libre, tel qu'il doit désirer de l'être. Je crois que les persuasions et les prières pourraient aider, mais que les faits aideraient encore davantage. »

« J'estime que de quelque manière que les choses tournent, il va y avoir guerre, et bientôt, en Italie. A cause de cela, les Italiens doivent penser à avoir la France avec eux, et, s'ils ne la peuvent avoir, penser comment ils pourront se gouverner. »

« Dans ce cas il y aurait deux partis à prendre, ou se laisser mettre à la discrétion de celui qui viendra, et aller au-devant de lui avec de l'argent pour se racheter, ou s'armer et s'aider avec les armes le mieux qu'on pourra. Je ne crois pas que l'argent pour se racheter suffise, parce que s'il suffisait, je dirais : Arrêtons-nous là et ne pensons pas à autre chose. Mais il ne suffira pas, parce que, ou je suis absolument aveugle, ou ils vous ôteront d'abord l'argent et ensuite la vie, de manière qu'au moins il y aurait pour nous une sorte de vengeance à faire en sorte qu'ils nous trouvassent pauvres et affamés, si nous ne parvenions pas à nous défendre. »

1526. « Je juge donc qu'il ne faut pas différer de s'armer, et qu'il n'y a pas à attendre la résolution de la France, parce que l'empereur a ses têtes d'armées placées de manière qu'il peut commencer la guerre précisément quand il veut. A nous, il nous convient d'avoir une tête d'armée ou feinte, ou vraie, autrement nous nous lèverons un matin tout perdus. J'approuverais qu'on fît une feinte d'armée. Je dis une chose qui vous paraîtra folle, mais je hasarderai d'indiquer un projet qui vous semblera téméraire ou ridicule. Ces temps-ci demandent des délibérations audacieuses, inusitées, étranges. »

« Quiconque sait raisonner des affaires du monde sait combien les peuples sont variables et insensés; néanmoins, bâtis comme ils sont, ils disent souvent que l'on fait ce que l'on devrait faire. Il y a peu de jours, on répandait dans Flo-

rence que le seigneur Jean de Médicis[1] élevait un drapeau d'aventuriers, pour faire la guerre là où il le jugerait plus convenable : ce bruit me fit penser qu'en cela le peuple disait précisément ce que l'on devrait faire. Je crois que chacun pense que, parmi les Italiens, il n'y a pas de chef que les soldats suivent plus volontiers, que les Espagnols redoutent et estiment davantage. Chacun tient le seigneur Jean pour un homme audacieux, impétueux, aux nobles paroles, *preneur* de grands partis : on pourrait lui faire élever ce drapeau, grossir sa troupe secrètement, et la fournir le plus possible de cavalerie et d'infanterie. Les Espagnols croiraient que c'est une ruse; ils l'attribueraient au pape ou au roi, Jean étant soldat du roi. Si l'on faisait cela, vous verriez bientôt que cet incident tournerait la cervelle des Espagnols et qu'ils varieraient leurs desseins; ils ont pensé peut-être à ruiner la Toscane et l'Église sans obstacle. Cela pourrait faire changer d'opinion au roi, et le déterminer à abandonner l'accord et à choisir la guerre; car il verrait qu'il a affaire à des hommes vivants, et que les convictions sont soutenues par les faits. Si ce remède n'existe pas, ayant à faire la guerre, je ne sais où il y en a un autre. Pour moi, je n'en sais pas davantage, et souvenez-vous bien que si le roi de France n'est pas animé par des forces, par une autorité, ou par des choses vivantes, il observera l'accord, et vous laissera sous la meule; il est venu en Italie plusieurs fois : alors vous vous êtes armés contre lui, ou vous l'avez regardé faire; il ne voudra pas que la même chose lui arrive une autre fois. »

« La Barbera se trouve chez vous; si vous pouvez l'obliger, je vous la recommande, car elle me donne plus à penser que l'empereur. »

[1] Le même qui avait été blessé avant la bataille de Pavie et qui depuis s'était rétabli de ses blessures. Machiavel ne lui donne pas ici, et j'en suis étonné, le surnom de *Grand-Diable*, sous lequel ce Médicis était aussi désigné. Le peuple ne parlait de lui qu'avec enthousiasme, et cette réputation du père fut singulièrement utile à son fils Cosme qui devint duc de Florence en 1537.

Nous ne relèverons pas ce dernier trait de gaîté mis là exprès pour finir agréablement une lettre bien sévère. Nous nous arrêterons à l'énergie, à la vigueur du conseil que le politique florentin donne à l'Italie. Par cet homme d'autorité et de talent à envoyer auprès du roi, Machiavel entend peut-être parler de lui-même. Ces mouvements d'orgueil sont permis aux nobles génies. Entendait-il obtenir quelque nonciature laïque du pape? Machiavel nonce du pape! Ensuite perce quelque peu de cette ancienne passion pour Laurent de Médicis à qui est dédié le livre des Principautés. C'est encore un Médicis qui peut sauver la péninsule, cette fois de concert avec le roi de France que l'autre fois il fallait chasser comme un des barbares qui l'avaient assaillie. En passant, n'oublions pas que dans ce peu de lignes Machiavel a deviné les destinées de sa patrie, au moins en ce qui concerne l'élévation des Médicis à l'un des premiers rangs en Italie. Que la présence successive à notre cour de deux princesses de ce nom, ait cimenté pour long-temps l'alliance de la France et de Florence; que des résultats de cette union la France ait eu plus à se plaindre que la Toscane, je n'examinerai pas ici cette partie de la question dans laquelle j'aurais à déplorer beaucoup d'affreux désastres de la France : je me borne à remarquer, pour rester dans mon sujet, tout ce qu'il y a de prévision dans ce conseil de Machiavel. Honorons aussi la haute opinion qu'il a de François Ier : il penche à croire qu'il gardera sa parole. Il est vrai qu'il attribue d'abord cette vertu à la crainte de perdre l'Italie et son royaume, mais il fait entrer aussi pour beaucoup dans ses répugnances la honte de laisser ses fils en prison, et le besoin si impérieux pour un père tendre de ne pas se montrer *un Brutus à faux*, de *risanguinare*,

et de reprendre honorablement un gage si précieux. Quelles qu'aient été les préventions de Machiavel contre les Français, il ne se montre pas ici, comme cela lui est arrivé quelquefois, l'esclave obstiné de préjugés absurdes, de ces manies d'outrager les nations par métier, par sottise, par nationalité ou par habitude. Se chargeant de faire raisonner François I[er], il le fait raisonner conformément aux règles de la morale et de la vraie politique. S'il parle *des cervelles françaises*, c'est l'expression de Guicciardini qu'il lui renvoie; il semble lui dire : J'accorde cela, *comme vous dites;* et puis un étranger qui ne connaissait pas le roi, qui ne lui devait rien, qui n'était pas élevé dans un pays accoutumé aux exigences de l'honneur militaire, appelle peut-être manque de *cervelle* cette obstination à se laisser prendre, que d'autres aussi pouvaient reprocher au roi abandonné par une partie de son armée, et à qui la prudence faisait une loi indispensable de se retirer après la mort de l'amiral Bonnivet. Enfin, pour en revenir à Machiavel seul, discutant une affaire de cette importance, un grave moraliste français n'aurait pas donné à son roi un conseil plus honnête, et pourtant Machiavel s'est trompé.

« Le roi, dit M. Lacretelle, ne céda pas cette fois-ci à sa loyauté; la manière dont il s'écria « *Je suis encore roi* », lorsqu'il mit le pied sur le territoire de France, annonce qu'il se croyait dégagé d'un serment imposé par le cruel abus de la victoire. Si ce fut un parjure, tous les Français furent ses complices. »

Arrêtons-nous un moment pour donner des éloges à cette noble nation florentine qui alors comptait deux si illustres citoyens, capables d'entretiens d'un intérêt aussi élevé. Aussi ces deux hommes étaient-ils

d'éloquents et de savants historiens, consommés dans la connaissance des affaires les plus délicates. Certes, il n'y avait pas alors de Conseil dans aucune des monarchies d'Europe où l'on eût pu mieux discuter cette question, la considérer aussi habilement sous tous ses rapports les plus déliés, balancer sans passion et plus sagement les raisons contraires ou favorables qui pouvaient décider une grande et solennelle détermination.

1526. Philippe Strozzi, comme nous l'a dit Machiavel, avait reçu de lui, à Rome, cette lettre où il avait examiné, sans prendre une décision, les trois circonstances qui devaient se présenter après l'accord signé entre François Ier et Charles-Quint.

Strozzi avait lu cette lettre au pape Clément VII, qui avec raison s'était émerveillé qu'un homme n'ayant alors à sa disposition ni des correspondances étrangères, ni des avis particuliers, pût raisonner si juste dans toute cette discussion : et, en effet, il arrive bien souvent que les personnes qui ont été employées dans les négociations, et qui ont cessé de l'être, devinent les choses à un seul mot échappé à ceux qui, dans ce moment-là, traitent les affaires. A ce sujet, le pape prend la peine d'examiner les arguments de Machiavel, et Strozzi transmet fidèlement les observations de S. S.

Le pape ne pense pas que Charles refuse au Roi sa liberté, et il assure qu'il sera relâché. S'il est libre (ici Strozzi ne calomnie pas sans doute Clément VII), si le roi est libre, pense S. S. (et après avoir fait si bon marché de la France elle-même, je me garderai bien d'oublier le sentiment particulier et secret du pape); si le roi est libre, il vérifiera, *parce qu'il n'a pas la réputation d'être prudent*, la seconde partie de

la discussion de Machiavel, c'est-à-dire il gardera l'accord, pendant quelque temps, et (tant il est vrai que l'intérêt domine dans les opinions des hommes et de tous les hommes), si le roi garde sa parole, rien ne sera plus funeste à l'Italie, à Florence, au Saint-Siége : cela est évident pour tout le monde.

Strozzi avoue ensuite qu'il a lu la lettre du 15 mars écrite par Machiavel à Guicciardini, et qu'il l'a communiquée au Saint-Père. C'est celle qui renferme cet audacieux conseil d'armer Jean de Médicis. Le pape, à ce que fait entendre Strozzi, combat ce projet. Si l'on arme un Médicis, on déclare formellement qu'il a l'appui du pape. Sans argent, ce capitaine d'aventuriers ne réussirait pas. Avec l'argent du pape, l'entreprise devient sienne, et dans ce cas, il vaudrait mieux arborer publiquement son étendard, à son propre honneur, pour engager les Vénitiens à *la même fête.*

« Enfin si le roi *n'est pas sage* (c'est-à-dire s'il garde sa parole), il y a peu de partis à prendre. Il ne reste plus qu'à désirer que César ne connaisse pas qu'il a une si belle occasion d'être le maître. Ainsi notre sort dépend des dés, et nous avons de mauvaises passes. »

Le reste de la lettre qui commence par traiter, au nom du pape, une question si importante en politique et en morale, finit par des plaisanteries sur la Barbera. Machiavel avait prié Philippe de l'embrasser pour lui, si elle le permettait; mais elle n'a pas voulu y consentir.

« Je vois bien que vous ne vouliez pas que j'obtinsse cette faveur, y ayant mis une aussi dure condition ; je ne vous remercie donc pas de votre libéralité où j'ai reconnu une subtile avarice. »

Nous écrivons cette histoire en partie sur des cor- 1526.
respondances. Elles ont cela d'heureux qu'elles appren-

nent une foule de faits curieux : mais en même temps, elles renferment des particularités d'un moindre intérêt; j'en passe beaucoup sous silence. Cependant il y en a de si piquantes que je ne puis me décider à les négliger de même. Elles prouvent aussi les habitudes du temps, et ce mélange de sérieux et de gaîté auquel Machiavel avait accoutumé tous ses correspondants.

Pendant que le Pontife, pendant que Machiavel, qu'on peut en cela appeler son conseil, et que Guicciardini, cet esprit élevé qui devait un jour écrire d'une plume si brillante ces faits mémorables, traitaient en Italie cette question de politique et de morale qui a rempli de ses funestes conséquences presque tout le règne des deux souverains rivaux, on rencontrera peut-être avec plaisir l'exposé des sentiments que manifesta à cette époque un des alliés les plus fidèles de la France, le grand Solyman, empereur des Turcs, que nous appellerons Suleyman, comme les auteurs de son pays.

Ce prince glorieux, fils de Sélim Ier, né en 1494, était monté sur le trône en 1520, l'année qui avait vu Charles-Quint couronné empereur à Aix-la-Chapelle. On croira difficilement quelle fut la première opération de Suleyman en montant sur le trône. Il publia un édit qui était, en toutes ses parties et ses raisonnements, conforme à la doctrine que Machiavel avait professée en 1515, dans son livre des Principautés, sur la question des confiscations. Tous les sujets musulmans furent autorisés à réclamer les biens qu'on avait précédemment confisqués sur eux, exemple unique dans l'histoire des Turcs. A quelque éloignement qu'elles se trouvent l'une de l'autre, les grandes ames peuvent sur la même question rencontrer les grandes pensées.

Après avoir acquis ainsi dans ses états une noble

réputation de clémence, il se mit à la tête de ses armées, il prit Belgrade, et vengea les défaites d'Amurat II et de Mahomet II. En 1522, il conquit, malgré l'héroïque défense des chevaliers, l'île de Rhodes que son père lui avait recommandé d'occuper, ainsi que Belgrade. C'était lui qui disait qu'il fallait qu'un prince sût *recevoir l'une et l'autre fortune* d'un œil indifférent. Il avait ordonné qu'on lui traduisît les Commentaires de César; et le spectacle des efforts que firent les Gaulois, pour repousser la servitude et combattre les calculs de génie que le général romain dut employer contre ces peuples belliqueux, n'avait pu que lui inspirer une estime profonde pour la nation qui, mélangée de Francs et d'anciens indigènes, habitait ce grand théâtre des exploits de César. La France avait depuis long-temps ouvert des négociations avec le nouveau souverain de Constantinople; François Ier et Suleyman s'étaient montré réciproquement des sentiments d'estime et d'admiration.

Les malheurs éprouvés par le monarque français venaient d'exciter au plus haut point l'intérêt du Prince musulman. La duchesse d'Angoulême, mère du roi, n'avait pas négligé d'envoyer à Constantinople un agent fidèle, le comte Frangipani, qui avait représenté à Suleyman l'état où se trouvait la France privée de son roi, le danger que courait l'Italie, et que pouvaient courir aussi les possessions de la Turquie, devant la puissance de l'empereur-roi qui avait abattu le seul concurrent qu'il pût redouter. L'agent français usa d'habileté, pour se rendre secrètement à Constantinople; il n'y développa aucun caractère public. Ayant été admis auprès du sultan, il s'acquitta de sa commission avec zèle, et Suleyman adressa à François Ier la lettre suivante, dont je dois la traduc-

tion aux bons soins de M. Jouannin, attaché aux affaires étrangères, et premier secrétaire interprète du roi pour les langues orientales.

(DIEU!)[1]

« Par la grace du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée, et dont la parole divine soit exaltée!);

Par les miracles abondants en bénédictions du soleil des cieux de la prophétie, de l'astre de la constellation du patriarchat, du pontife de la phalange des prophètes, du coryphée de la légion des saints, — Mahomet le très-pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui!);

Et sous la protection des saintes ames des quatre amis, qui sont Abou-Bekr, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous!)[2]

1 La suscription ou invocation à Dieu, qui précède, suivant l'usage, les lettres émanées de la chancellerie ottomane, se trouve retranchée de la présente lettre; il en existait une sans aucun doute : on aura coupé la portion de papier où elle était écrite, soit parce qu'elle était endommagée, soit parce qu'on n'en aura pas tenu grand compte. — Il est toutefois aisé de la *restituer*, en copiant la suscription qui se lit en tête d'une seconde lettre originale du même prince, écrite aussi à François Ier, vers la mi-septembre 1528 (muharrem 935), et qui existe dans le dépôt des Archives du Royaume.

Voici les mots dont se compose cette suscription :

هو الغنى المغنى المعطى المعين

C'est-à-dire :

« C'est Lui qui est le riche par excellence, qui accorde, ne reçoit jamais, « qui protége et qui soutient. »

Pour tout ce qui tient aux formes de la chancellerie orientale, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : *Monuments arabes, persans et turcs du Musée Blacas*, tom. I, pag. 103 et suiv. Nous nous félicitons d'avoir actuellement le bonheur de posséder M. Reinaud à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

2 C'est sous le titre des *Quatre Amis* (*Deurt Yar*) que les musulmans Sunnis ou orthodoxes rassemblent les quatre premiers khalifes ou successeurs de Mahomet, et par là constatent leur éloignement contre les sectateurs d'Ali, gendre et successeur légitime du prophète arabe, selon les *chiias*, qui maudissent comme usurpateurs Abou-Bekr, Omar et Osman.

CHAH-SULTAN-SULEYMAN-KHAN,

FILS DE SÉLIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX.

Moi qui suis le Sultan des Sultans, le Roi des Rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Romélie et de l'Anadolie, de la Caramanie, du pays de Roum (*Haute-Arménie*), de la province de Zulkadiriïè, du Diarbekir, du Kurdistan, de l'Azerbaïdjan (*Médie*), de l'Adjem (*Perse*), de Cham (*Syrie*), d'Alep, de l'Égypte, de Mekkè (*la Mecque*), de Médine, de Jérusalem (*Kouds la sainte*), de la totalité des contrées de l'Arabie et l'Yèmen, et en outre de quantité d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi!), aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse Majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant, Moi, fils de Sultan-Sélim fils de Sultan-Bayezid, CHAH-SULTAN-SULEYMAN-KHAN,

A TOI FRANÇOIS

QUI ES ROI DU ROYAUME DE FRANCE!

La lettre que vous[1] avez adressée à ma cour, asile des rois, par *Frankipan*[2], homme digne de votre confiance, certaines communications verbales que vous lui avez recommandées, m'ont appris que l'ennemi domine dans votre royaume, que vous êtes maintenant prisonnier, et que vous demandez secours et appui de ce côté-ci pour obtenir votre délivrance : tout ce que vous avez dit a été exposé au pied de mon trône, refuge du monde; les détails explicatifs

1 L'on remarquera sans doute le contraste de l'emploi de *toi* et de *vous*. M. Jouannin a jugé à propos de conserver fidèlement dans cette traduction les formes et le ton de l'original : il est bon que le fruit garde le goût et le parfum du terroir où il est né.

2 *Frangipani* (Jean), premier envoyé de France à la Porte Ottomane : le texte turc n'a que très-légèrement altéré le nom de cet ambassadeur.

en ont été parfaitement compris, et ma science auguste les embrasse dans tout leur ensemble. En ces temps-ci, que des empereurs soient défaits et prisonniers, il n'y a rien qui doive surprendre[1]. Que votre cœur se réconforte! que votre ame ne se laisse point abattre! Dans de telles circonstances, nos glorieux prédécesseurs et nos grands ancêtres (que Dieu illumine leur dernière demeure!) ne se sont jamais refusés d'entrer en campagne pour combattre l'ennemi et faire des conquêtes; et moi-même aussi, marchant sur leurs traces, j'ai soumis, dans toutes les saisons, des provinces et des forteresses puissantes et de difficile abord; je ne dors ni nuit ni jour, et mon épée ne quitte pas mes flancs. Que la justice divine (dont le nom soit béni!) nous rende l'exécution du bien facile! Que ses vues et sa volonté apparaissent au grand jour, à quoi qu'elles s'attachent[2]!

Au surplus, interrogez votre envoyé sur l'état des affaires et sur les événements quels qu'ils soient; restez convaincu de ce qu'il vous dira, et sachez bien qu'il en est ainsi.

Écrit dans la première décade de la lune de Reby' second, l'an neuf-cent-trente-deux (de l'hégire), [vers la mi-février 1526 de J. C.].

De la résidence impériale de Constantinople la bien gardée et la bien munie[3].

[1] Noble et indirecte allusion à la destinée de l'un des ancêtres de Sultan-Suleyman, je veux dire Sultan-Bayezid (vulgò Bajazet) surnommé Yldirim, *le foudre*, quatrième prince de la dynastie ottomane, qui fut vaincu par Tamerlan, en juin 1402, et mourut dans les fers de son ennemi le 9 mars 1403.

[2] M. Jouannin s'est efforcé de rendre le sens de ce passage, sans s'écarter, pour ainsi dire, du simple mot à mot. Toutefois, ceux qui ont l'habitude des usages et des réticences du langage des Orientaux, n'ont pas de peine à reconnaître dans cette expression, et surtout dans les deux dernières phrases où il est question de la justice divine et de la volonté de Dieu, une sorte d'engagement dont Frangipani était sans doute chargé de développer la portée, sans qu'on en eût exposé le secret dans une lettre qui pouvait tomber entre les mains de Charles-Quint. Les événements des années 1526 et 1527 pourront donner une idée de la nature de ces engagements, et ce point historique est digne de recherches et d'études.

[3] La richesse inépuisable des ateliers de MM. Firmin Didot, où toutes

Cette lettre porte une empreinte de dignité, de fermeté de caractère, de philosophie, de patience, qui aurait relevé le courage de François Ier dans sa prison, si, lorsque cette réponse arriva en France, le roi n'avait pas eu déjà recouvré sa liberté. Ce ne sont pas des paroles de chancellerie, et des phrases d'usage, ces mots sublimes : « En ces temps-ci, que des empe« reurs soient défaits et prisonniers, il n'y a rien qui « doive surprendre. Que votre cœur se réconforte! « que votre ame ne se laisse pas abattre!... J'ai soumis, « dans toutes les saisons, des provinces et des forte« resses puissantes et de difficile abord; je ne dors « ni nuit ni jour, et mon épée ne quitte pas mes « flancs. » Et dans la suscription, quelle admirable définition de *Dieu*, « *celui qui accorde et ne reçoit jamais!* »

sortes de caractères français et étrangers se trouvent réunis; les ressources merveilleuses d'un établissement où sont commencés, continués et achevés avec perfection tant d'ouvrages de tout genre, et jusqu'à cette entreprise colossale et en vérité monumentale de la réimpression, avec des additions sans nombre, du Dictionnaire de Henri Étienne, entreprise dans laquelle on peut déjà croire que les presses rivales de l'Angleterre seront vaincues; toutes ces prodigalités, que je trouve comme sous ma main, me permettent de présenter ici le texte turc de la lettre de Suleyman, imprimé comme il le serait à Constantinople.

Les premières lignes sont écrites en lettres d'or, bordées d'un filet noir très-léger, et en caractères dits *sulus*, employés d'ordinaire dans les titres et dans les inscriptions des monuments.

Les variantes mises à la fin du texte turc n'indiquent que la différence de l'orthographe du XVIe siècle avec celle d'aujourd'hui. On a aussi rejeté à la fin les notes explicatives (A)—(B)—(C)—(D).

حضرت عزّت جلّت قدرته و علّت کلمته نک
عنایتی و مهر سپهر نبوّت اختر برج فتوّت

Les anciens n'ont pas adressé à des monarques infortunés des consolations plus touchantes que celle-ci : « Que la justice divine nous rende l'exécution du

پیشوای زمرهٔ انبیا مقتدای فرقهٔ اصفیا محمّد
مصطفی نـك صلّی الله علیه و سلّم معجزات
کثیرة البرکاتی و درت یا رینك که ابو بکر و
عمر و عثمان و علی در رضوان الله علیهم اجمعین
آنلروك [1] ارواح مقدسهٔ سی مرافقتی ایله *

Ici est le though-ra ou paraphe impérial de Sultan-Suleyman-Khan. Ce though-ra est tracé en bleu azur liséré d'or ; il contient les mots suivants :

Chåh-Suleyman-Khan ibni Sélim-Khan Muzhaffèr daïma.

* شاه سلیمان خان ابن سلیم خان مظفّر دائما *

بن که سلطان السّلاطین * و برهان الخواقین * تاج
بخش خسروان روی زمین * ظلّ الله فی الارضین * اق
دکزك و قره دکزك * و روم ایلینك و آناطولینك *
و قرمانك * و رومك و ولایت ذو القادریه نك
* و دیاربکرك و کوردستانك و آذربایجانك *
و عجمك و شامك و حلبك و مصروك [2] و
مکّه نك و مدینه نك * و قدسك کلّیا دیار عربك
و یمنك * و دخی نیجه مملکتلرك که اباء کرام * و
اجداد عظام انار الله براهینهم قوّت قاهره لریله

« bien facile! que ses vues et sa volonté apparaissent
« au grand jour, à quoi qu'elles s'attachent! »

L'état des affaires sur lequel François Ier peut

فتح ایتدکلری * وجناب جلالت مآبم داخی[3] * تیغ
آتش بار * و شمشیر ظفرنکارم ایله * فتح ایلدوکم[4]
نیجه دیارک سلطانی وپادشاهی * سلطان بایزید(A)
خان اوغلی * سلطان سلیم(B) خان اوغلی شاه سلطان
سلیمان(C) خانم سن که فرانجه ولایتینک قرالی
فرانجسقوسن درگاه سلاطین پناهمه یرار آدمک
فرنقپان ایله مکتوب کوندروب * وبعضی اغز خبری
داخی[5] اصمرلیوب مملکتکزه دشمن مستولی اولوب
* الآن حبسده ایدوکوکز[6] اعلام ایدوب * خلاصکز
خصوصنده بوجانبدن عنایت ومدد استدعی[7] ایلمش
سز هرنه که دیمش ایسکوز[8] بنوم[9] پایهٔ سریر عالم
مصیرمه عرض اولنوب * علی سبیل التّفصیل علم
شریفم محیط اولوب * تمام معلوم اولدی * امدی
پادشاهلره صنهاق[10] و حبس اولنهاق[11] عجب دکلدر
کوکلوکزی[12] خوش طوتوب آزرده خاطر اولمیه سز *
ایله[13] اولسه بزوم[14] اباء کرام واجداد عظامهز انار الله
مرقدهم دائما دفع دشمن و فتح ممالک ایچون

interroger son envoyé, était l'assurance de nouveaux armements qui devaient inquiéter Charles-Quint.

Enfin, aucun conseil pervers, comme on aurait pu en attendre d'un Turc qu'on appelait, dans toute la chrétienté, un barbare, ne s'est glissé dans cette lettre de l'allié, de l'ami, de l'indomptable guerrier, du

سفردن خالی اولیهوب بزداخی[15] آنلروك[16] طریقنه
سالك اولوب * هرزمانده مهلکتلر وصعب و
حصین قلعه‌لر فتح ایلیوب * کیجه و کندز[17] ایومز
ایزایهش وقلجهز قوشانلهش در * حقّ سبحانه[(D)] وتعالی
خیرلر میسّر ایلیوب * مشّیت و ارادتی نیه[18] متعلّق
اولهش ایسه وجوده کلـه بـاقی احوال واخبـارنـه
ایسـه مذکور آدمکدن استنطـاق اولنوب * معلومکز
اولا[19] شوبـله بلاسز[20] تحریرًا فی اوائـل شهـرآخـر
الرّبـیعین لسنه اسنی[21] وثلثین وتسعمایه *
بمسقام دارالسّلطـانة العلـيّة قسطنطنيّة المحميّـة
المحروسة *

[1] انلرك — [2] مصرك — [3] دخی — [4] ایلدیکم — [5] دخی —
[6] ایدیکلکزی — [7] استدعا — [8] ایسکز — [9] بنم — [10] صنمق —
[11] اولنمق — [12] کوکلکزی — [13] اوبله — [14] بزم — [15] بزدخی —
[16] انلرك — [17] کوندز — [18] نه‌یه — [19] اوله — [20] بله‌سز — [21] اثنی

(A) Les noms de *Sultan-Bayezid*; — (B) de *Sultan-Sélim*; — (C) de *Chah-Sultan-Suleyman-Khan* sont écrits en lettres d'azur bordées d'un filet d'or; le troisième est en caractères plus grands. — (D) Ces trois mots حقّ سبحانه و تعالی

grand empereur qui, à tant de gloire, ajouta celle d'imiter les glorieux exemples d'amour pour les arts que François Ier avait reçus des papes, et qu'il avait ensuite donnés à tout le reste de l'Europe. Nous savons que Suleyman avait attiré à Constantinople d'habiles peintres italiens; que, semblable à son aïeul Mahomet II, qui y avait fait venir de Venise Gentil-Bellin, et se mettant au-dessus des préjugés du Coran, il avait voulu avoir, dans son palais, les portraits des plus grands souverains de l'époque : mais nous ignorons si les annales turques ont conservé fidèlement la trace historique de ces invitations glorieuses qui se

sont écrits en lettres d'or, par égard pour le nom sacré de *Dieu*: (*Allah* الله), mot qui se trouve répété trois fois dans le corps de cette pièce, et toujours tracé en lettres d'or.

Telle est la copie du texte original de la lettre de Sultan-Suleyman, surnommé *Kanouni*, c'est-à-dire le *législateur*, dixième prince de la dynastie ottomane, adressée à François Ier, roi de France, dans les dix premiers jours de la lune de Reby'-ussani, 932 de l'hégire, c'est-à-dire du 15 au 24 février 1526 de J.-C.

Cette lettre, dont j'ai dû la première connaissance à M. Reinaud, appartient à la Bibliothèque du Roi, manuscrits, fonds de Béthune, n° 8507, et fait partie d'un recueil de lettres autographes et d'autres de François Ier, des papes Paul III et Clément VII, de Henri VIII, roi d'Angleterre, etc., des cardinaux Farnèse et de Guise, etc. Manuscrit in-fol. aux armes de Sully, et relié en maroquin rouge.

Je consignerai ici tous mes remerciements à M. Jouannin. Cet estimable agent politique, qui a si bien mérité de sa patrie, qu'il a honorablement et courageusement servie pendant dix-sept ans de séjour et de voyages en Turquie et en Perse, a mis une complaisance et une bonté singulières à composer cette traduction. Toutes les notes qui l'accompagnent ainsi que le texte, appartiennent à M. Jouannin. C'est en vérité une sorte d'ouvrage complet qu'il a entrepris, et achevé avec un talent tout-à fait digne d'éloges. Ceux que lui donneront à cet égard les orientalistes de tous les pays, lui seront sans doute encore plus agréables que les miens. Me trouvant ici intéressé vivement par la reconnaissance, je puis paraître suspect, mais je me mets à mon aise dans mes sentiments de gratitude, parce que je sais d'avance que les suffrages des plus dignes connaisseurs et des illustrations européennes dans ce genre d'études, sont acquis à M. Jouannin, quelque effort que sa générosité croira devoir faire pour ne parler jamais qu'avec modestie d'un si utile travail.

sont renouvelées sous Louis XIV appelant le Bernin, et sous Napoléon appelant Canova. Ces derniers faits de notre propre histoire sont connus dans leurs détails, tandis que tous ceux qui concernent François I[er] ne sont pas encore publiés : on connaît l'empressement que le fondateur du collége de France mit à employer le Primatice, les encouragements offerts à Léonard de Vinci, les recommandations délicates par lesquelles il sauva de la mort Benvenuto Cellini, qu'il fit réclamer si à propos et si adroitement par le cardinal de Ferrare [1], mais on ne connaissait pas jusqu'ici les démarches de ce prince pour obtenir des ouvrages de Michel Ange. Machiavel qui n'a pas fait mention de son audacieux et divin contemporain, Machiavel que j'excuse, parce que, sous le rapport des arts, je vois qu'il était austère à la manière des anciens Romains, permettra néanmoins, pour sa punition, que je rapporte une lettre inédite adressée par François I[er] à Michel-Ange lui-même. Voici cette lettre que les lecteurs italiens et français ne seront pas fâchés de trouver ici.

« S[r] Michel-Angelo, pour ce que j'ay grant désir d'auoir quelques besongnes de votre ouuraige, j'ay donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes [2], présent porteur que j'enuoye par-delà, d'en recouurer, vous priant, si vous auez quelques choses excellentes faictes à son arriuée, les luy voulloir bailler en les vous bien payant, ainsi que je lui ay donné charge, et dauantaige voulloir estre contant, pour l'amour de moy, qu'il molle le Christ de la Minerue [3], et la

[1] *Vita di Benvenuto Cellini*, *Firenze*, 1832, tom. I, pag. 345.

[2] L'abbé de Saint-Martin de Troyes est François Primatice, peintre très-célèbre, à qui l'on doit la fameuse galerie de Fontainebleau.

[3] Le fameux Christ qui existe encore à droite du maître-autel de l'église de la Minerve à Rome. C'est un des beaux ouvrages de Michel-Ange. Notre Seigneur y est représenté debout, tenant en main la croix, et quelques instruments de sa passion, le roseau, l'éponge et les cordes. Le caractère de la tête a

Notre Dame de la Febre [1], affin que j'en puisse aorner l'une de mes chappelles, comme de chose que l'on m'a assuré estre des plus exquises et excellentes en votre art. Priant Dieu, S.r Michel-Ang.o, qu'il vous ayt en sa garde. Escript à Saint-Germain en Laye, le 6iij jour de féurier mil cinq cent et quarante-six (1547).

Signé, FRANÇOYS.

Signé, LAUBESPINE [2].

Au S.r Michel-Angelo.

J'ai été amené à faire un singulier rapprochement, en montrant François Ier en correspondance si intime avec Suleyman, l'ennemi des chrétiens (circonstance qui a fait répandre contre le monarque *Christianissime*

peut-être quelque chose de trop irrité. Les muscles des mains paraissent aussi un peu trop prononcés, parce qu'ils sont en repos.

[1] La Notre-Dame de la Fèbre est le beau groupe qui existe encore en ce moment sur l'autel de la première chapelle à droite, en entrant, dans la basilique de Saint-Pierre. Michel-Ange (né en 1474, cinq ans après Machiavel) avait composé ce groupe en 1498. Il représente la Vierge tenant sur ses genoux son fils descendu de la croix. C'est un admirable morceau de sculpture; on l'appelle aujourd'hui la *Piété*.

[2] François Ier avait, dans son *département des étrangers*, deux secrétaires du nom de Laubespine, le père et le fils. Le père dirigeait les affaires relatives à l'Empereur, à l'Espagne, au Portugal, aux Pays-Bas, à l'Angleterre, à l'Écosse. Le fils était chargé de celles qui étaient relatives à la Savoie, à l'Allemagne et à la Suisse. La lettre, suivant la règle, aurait dû être signée par le prédécesseur de Robertet D'Alluye, petit-fils de Florimond Robertet (dont il est question tom. I, chap. III, pag. 44), autre secrétaire du *département des étrangers*, qui avait, en 1559, dans ses attributions, l'Italie, le Piémont et le Levant; mais apparemment un des deux Laubespine était chargé plus particulièrement de ce qui concernait les arts, ou se trouva sous la main du roi, quand il voulut donner à Michel-Ange ces éclatants témoignages de bienveillance. Laubespine père étant mort le 12 novembre 1567, Nicolas de Neuville, sieur de Villeroi, qui avait épousé sa fille et obtenu sa survivance, occupa sa place. Il n'avait alors que vingt-quatre ans. Celui-ci fut un des premiers secrétaires d'état qui signèrent pour le roi. Je prends une partie de ces informations dans l'*Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française* de M. de Flassan; 1811, 2e édition, tom. 2, pag. 88.

beaucoup d'accusations), et le même François Ier écrivant à Michel-Ange et lui demandant *des choses exquises et excellentes en son art pour en aorner une des chappelles royales :* ainsi *Politia et Pietas osculatæ sunt*[1]. Si cette démonstration envers Michel-Ange ne semble ensuite, ce que je n'admets pas, qu'un calcul d'orgueil de grand prince, je puis, sans craindre de prolonger l'amende honorable de Machiavel, puisqu'il va être question de politique et de respect pour la religion d'un état, que recommande tant le publiciste florentin, je puis rapporter une autre lettre que Suleyman écrivit à François Ier en réponse à des démarches très-actives du roi, pour favoriser les chrétiens de Jérusalem qui n'avaient d'autre protection en Turquie que celle de la France[2]. Dans cette lettre, *Chah-Sultan-Suleyman-Khan* achève de montrer son esprit de tolérance, et manifeste, en termes affectueux, la douleur qu'il éprouve d'être contraint de se refuser à la demande de son ami.

Voici cette lettre qui excuse si complétement la politique de François Ier. Le protocole de cette pièce est en tout semblable à celui de la lettre que le même prince adressa en février 1526 à François Ier, et dont

[1] En substituant d'autres expressions, j'emprunte cette pensée au ps. 84 qui dit : « *Justitia et Pax osculatæ sunt.* »

[2] J'étais déterminé à ne pas insérer ici la traduction de cette autre lettre de Suleyman; mais quelques auteurs ayant imaginé, à propos de la disette presque absolue de monuments relatifs aux négociations entre Suleyman et François Ier, disette qu'on déplore dans le dépôt des archives du ministère des affaires étrangères, qu'apparemment François Ier finit par être si honteux de ses relations avec un prince infidèle, qu'il tâcha de faire disparaître toute trace de ces mêmes relations, je dois répondre que ces auteurs n'ont pas fait des recherches très-approfondies au ministère, car ils y auraient trouvé des extraits de pièces originales soit en français, soit en italien, parce que les pièces originales ont disparu. Voici comment on peut expliquer cette apparente destruction. Colbert est le premier qui, sous Louis XIV, établit des dépôts de pièces diploma-

on a donné la traduction. Nous ne le transcrirons donc pas de nouveau ici.

....

« CHAH-SULTAN-SULEYMAN-KHAN,

A TOI, FRANÇOIS,

QUI ES PRINCE (*BEY*) DU PAYS DE FRANCE!

Vous avez adressé à ma cour, résidence fortunée des Sultans, qui est l'Orient de la bonne direction et de la félicité, et le lieu où sont accueillies les communications des souverains...., une lettre par laquelle vous me faites connaître qu'il existe dans la place forte de Jérusalem, faisant partie de mes états bien gardés, une église autrefois entre les mains du peuple de Jésus, et qui avait été postérieurement changée en mosquée : je sais avec détail tout ce que vous avez dit à ce sujet. S'il en était ainsi, en considération de l'amitié et de l'affection qui existent entre notre glorieuse majesté et vous, vos désirs ne pourraient qu'être exaucés et accueillis en notre présence qui dispense la félicité. Mais cette question spéciale n'a rien de semblable à des cas ordinaires de biens meubles ou immeubles : ici il s'agit d'un objet de notre religion; car, en vertu des ordres sacrés du Dieu très-haut, le créateur de l'univers et le bienfaiteur d'Adam, et conformément aux lois de notre prophète le so-

tiques, et qui exigea que tout fonctionnaire du gouvernement remît les documents qu'il aurait entre les mains. Auparavant, tout ambassadeur et ministre était libre de disposer des pièces qui appartenaient à ses négociations; c'est pour cela que les pièces originales turques, antérieures au milieu du XVIe siècle, ne se retrouvent plus que dans certaines collections formées par des amateurs de l'époque, d'où quelques unes sont passées dans divers établissements publics. En conséquence de tout ce que je viens de dire, j'ai inséré ici la traduction de cette lettre de Suleyman qui existe dans les archives du royaume confiées aux soins du savant M. Daunou. J'en dois la connaissance à M. Jouannin qui en a fait la traduction sur un *fac simile* récemment déposé par lui aux archives des affaires étrangères. En me communiquant cette pièce intéressante, M. Jouannin m'avait aussi remis une copie du texte turc qu'il se propose de publier dans quelque recueil scientifique.

leil des deux mondes (sur qui soient la bénédiction et le salut !), cette église est, depuis un temps infini, convertie en mosquée, et les musulmans y ont fait le *namaz* (*prière canonique des Mahométans*). Or, aujourd'hui, *altérer*[1], par un changement de destination, le lieu qui a porté le titre de mosquée et dans lequel on a fait le namaz, serait contraire à notre religion ; en un mot, même si dans notre sainte loi cet acte était toléré, il ne m'eût encore été possible en aucune manière d'accueillir et d'accorder votre instante demande. Mais, à l'exception des lieux consacrés à la prière, dans tous ceux qui sont entre les mains de chrétiens, personne, sous mon règne de justice, ne peut inquiéter ni troubler ceux qui les habitent : jouissant d'un repos parfait, sous l'aile de ma protection souveraine, il leur est permis d'accomplir les cérémonies et les rites de leur religion ; et maintenant établis en pleine sécurité dans les édifices de leur culte et dans leurs quartiers, il est de toute impossibilité que qui que ce soit les tourmente et les tyrannise dans la moindre des choses. Que cela soit ainsi !

Écrit dans la première décade de la lune de Muharrem-ulharam, année neuf-cent-trente-cinq (de l'Hégire), [*c'est-à-dire vers la mi-septembre* 1528 *de J.-C.*].

De la résidence impériale de Constantinople la bien munie et la bien gardée.

Dans cette dernière correspondance du chrétien et du musulman[2], ne voit-on pas déjà poindre cette aurore de civilisation qui devait plus tard répandre sa vive lumière sur l'Europe ? François Ier a eu ses historiens ; pourquoi Suleyman n'aurait-il pas aussi les siens dans notre langue ? Pourquoi nos savants orientalistes n'entreprennent-ils pas cette œuvre glorieuse ?

[1] Le mot turc بوزمق est faiblement traduit par *altérer :* mais cette interprétation est pourtant fidèle.

[2] Au sujet des premières relations diplomatiques entre la France et la Porte, il existe un mémoire curieux de M. de Hammer, dans le journal asiatique de janvier 1827.

Je sais qu'après avoir épuisé les matériaux que renferment nos établissements publics et nos collections d'amateurs, il faudrait pouvoir recourir aux sources même à Constantinople, et que les préjugés de religion se sont opposés jusqu'ici et s'opposeront longtemps à des communications très-faciles à ce sujet; mais une investigation générale de toutes les richesses dans ce genre qui peuvent exister en France, en Allemagne, à Londres et en Italie, n'a pas encore été entreprise. Avant les relations de François Ier avec Suleyman, qui devinrent si intimes, comme on l'a vu, Bajazet, aïeul de Suleyman, avait écrit à Charles VIII, et avait chargé un agent nommé Antonio Rericho de lui faire des communications. Ce qui est bizarre, c'est que la lettre de créance est en italien mêlé de latin, avec cette suscription latine : *Serenissimo et excellentissimo domino Carulo Francie regi — fratri nostro carissimo.* Bajazet déclare dans cette lettre que Rericho a toute sa confiance, et qu'il rapportera au roi des choses qu'on lui a commis de faire connaître.

« Donnez-lui créance, comme à une personne affidée, envoyée par nous, *et tout ce qu'il vous dira sont nos paroles :* de Constantinople, le 4e du mois de juillet, l'an de notre prophète 893, et l'an du Seigneur Christ 1488[1]. »

Il y a aussi une lettre originale turque à Carpentras; il est à désirer qu'elle soit copiée et traduite.

Enfin, indépendamment de la facilité qu'on a de compulser les chroniques ottomanes qu'on possède à Paris, je puis dire qu'il existe à la bibliothèque du roi une Vie de Suleyman en langue turque[2] : de plus, un auteur

[1] Cette lettre extraordinaire se trouve à la Bibliothèque du Roi. *Passages d'outremer*, n° 10,025, B.

[2] Suleyman-Namè. Histoire de Suleyman, par Kara-Tchèlebi-Zadè-Abdulaziz. *Manus. ori. supplément turc*, n° 61.

arabe a composé la Vie d'Aroudj (Barberousse) et de Khaïr-eddin son frère [1], personnages célèbres, mais bien moins importants que Suleyman qui gagna la bataille de Mohacz, où Louis II, roi de Hongrie, perdit la vie; qui commanda dans onze campagnes, et qui obtint les surnoms de grand, de magnifique, de *kanouni* (législateur), et de martyr parce qu'il mourut dans une guerre au siége de Szigheth. Sous lui la langue turque, dit M. Audiffret [2], se perfectionna et s'enrichit par le mélange de l'arabe et du persan. Enfin, l'histoire de Suleyman compléterait l'histoire de l'Europe, dans un siècle où florissaient François Ier, Charles-Quint et Henri VIII.

[1] Cette Vie est intitulée : Ghazewat Aroudj wè Khaïr-eddin; les pieux exploits d'Aroudj et de Khaïr-eddin, fondateurs de l'Odjak d'Alger. M. Venture-Paradis en a fait une traduction fidèle qui se trouve écrite de sa main à la Bibliothèque du Roi (manuscrits orientaux : traductions); il y est question souvent de la grandeur de Suleyman qui devait mettre Khaïr-eddin à la tête d'une armée formidable qu'il aurait conduite en Espagne. Ce vaste projet ne reçut pas d'exécution, et sans doute il n'eût pas réussi; aussi Suleyman a conservé presque intacte la gloire qu'il a acquise dans les armes.

[2] Art. Solyman : *Biographie universelle.*



CHAPITRE XLI.

Retournons en Italie où les inquiétudes des diffé- 1526.
rents gouvernements ne pouvaient qu'augmenter à mesure que la querelle des deux rois s'aigrissait, malgré les assurances qu'on se donnait de part et d'autre pour ramener en Europe une paix durable.

L'Italie surtout destinée, comme le disaient ses publicistes, à devenir la proie de l'empereur tout-puissant, ou à se jeter dans le parti de François Ier trop malheureux, commençait des préparatifs de défense.

Clément VII se rendant aux motifs qu'avait allégués Machiavel pour prouver qu'il fallait organiser une résistance, lui ordonna de rédiger un examen raisonné des fortifications qu'il y aurait lieu de faire, pour mettre à l'abri d'une attaque la ville de Florence: c'était flatter notre auteur qui, sous ce rapport, aimait à communiquer ses idées. Il demande d'abord l'envoi de quelques fonds, afin qu'on ne mette pas un impôt nouveau sur les citoyens, et il propose d'attendre que la récolte soit finie, et de commencer les fossés au-delà de l'Arno, en y employant, suivant l'usage du temps, des hommes de corvée de 18 à 50 ans. Quelque temps après, il adresse au pape le rapport intitulé : *Relation d'une visite faite pour fortifier Florence*. Cette relation, tres-détaillée, est un vérita-

ble mémoire d'habile officier du génie : tous les moyens de fortifications propres à arrêter l'ennemi y sont indiqués avec clarté. On remarque ce passage qui prouve avec quel zèle Machiavel servait les Médicis :

« Le capitaine (comte Pierre Navarre[1]) a observé que les habitants qui sont la *terrasse* dépendante du pont *alla Carraja*, se trouvent seigneurs du fleuve, et il voudrait leur enlever cette seigneurie en faisant un mur qui couvrît leurs maisons ; et il dit qu'à cause des trahisons il n'est pas bien que les particuliers soient maîtres de cette partie du fleuve. »

Il ne faut pas douter que Clément VII ne continuât d'accorder à Machiavel une entière confiance, et ce sentiment se retrouve dans beaucoup d'occasions ; car il avait tant de talents différents, qu'après avoir obtenu une honorable confiance comme historien, il était consulté comme politique, et encore comme écrivain militaire.

Une lettre à Guicciardini, du 4 avril, laisse soupçonner que toutes les précautions vont être prises, même pour le cas de siége : Rome et Florence étaient si unies depuis qu'un autre Médicis avait succédé à Léon X, que les intérêts des deux états étaient comme confondus. Guicciardini se trouvait alors à Rome ; il jouissait d'un grand crédit auprès du pape qui lui avait confié la place de gouverneur de Modène, avec le titre de lieutenant de Sa Sainteté, et il avait soin de lui montrer toutes les réponses de Machiavel. Dans cette nouvelle lettre il est question du comte Piétro,

[1] On avait envoyé près de lui Pierre Navarre qui avait alors la réputation d'être un des meilleurs ingénieurs connus. Il s'était distingué auparavant au siége du château de l'OEuf, à Naples, qu'il avait contribué à faire reprendre sur les Français. Fait prisonnier à la bataille de Ravenne, il avait quitté le service d'Espagne, et il était passé à celui de France. A la fin de 1526, il fut nommé commandant de la flotte combinée du pape et du roi.

probablement du même comte Pierre Navarre dont il vient d'être parlé.

« Le comte Pierre sera ici demain, et après-demain nous nous efforcerons de lui tirer de la tête ce qui pourra s'y trouver encore. »

Les dangers du pape et de Florence tenaient toujours occupé l'esprit de Machiavel. Il prédit en quelque sorte les affreux malheurs de 1527, dès le 17 mai 1526. Il écrit à son ami ces propres paroles qui, si on les rapproche des événements de l'année suivante, doivent faire une vive impression. Il veut exciter le pape à se prononcer contre les Espagnols et les Impériaux, et à se déclarer pour François Ier.

« J'ai entendu les rumeurs de la Lombardie; on connaît de toutes parts la facilité qu'il y aurait à chasser ces malheureux de ce pays. Pour l'amour de Dieu, ne perdez pas cette occasion, et souvenez-vous que la fortune et nos mauvais conseils, et de pires ministres avaient conduit non le roi, mais le pape en prison. Les mauvais conseils des autres et la même fortune ne l'en ont pas tiré [1]. Tâchez, pour l'amour de Dieu, qu'actuellement Sa Sainteté ne tombe pas dans le même danger, dont vous ne serez pas délivrés, tant que les Espagnols ne seront pas chassés de la Lombardie, où ils ne pourraient plus retourner. »

« Il me paraît voir l'empereur, observant que le roi lui manque, et faisant au pape de grandes offres qui devraient trouver toutes les oreilles bouchées, pour peu de souvenir que vous eussiez des maux soufferts et des menaces dont on vous a accablés. Souvenez-vous que le duc de Sessa [2] s'en allait disant que le pontife avait commencé tard à craindre

[1] Il veut dire que le pape est comme en prison à Rome, où il n'est plus défendu par la protection d'une puissance redoutable, où enfin il se trouve à la merci de Charles-Quint, qui a une armée près de Terracine.

[2] Ambassadeur de l'empereur près le Saint-Siége.

César (l'empereur): je sais que les choses sont en un tel état que si le pape ne laisse pas perdre de temps, il est encore à même de contenir ce monarque. Vous savez combien d'occasions ont été perdues; ne perdez pas celle-ci. Ne vous remettez pas à la fortune et au temps, parce que le temps ne ramène jamais la même chose, et que la fortune n'est pas toujours la même. J'en dirais davantage, si je parlais avec un homme qui n'entendît pas les secrets, et ne connût pas le monde. Délivrez d'un long souci l'Italie, *extirpez ces énormes bêtes qui n'ont que le visage et la voix de l'homme*[1]. »

Guicciardini lui répond qu'il approuve tous ses sentiments.

1526. On était arrivé au mois d'août; la ligue entre le pape, les Florentins, les Vénitiens, le duc de Milan dépossédé, et les Français, on pourrait dire aussi et Suleyman lui-même, contre Charles-Quint seul, avait été arrêtée. Guicciardini demanda au pape la permission d'envoyer de sa part Machiavel au camp de la ligue qui faisait le siége de Crémone, pour délivrer le château assiégé par les troupes de l'empereur. Cette permission obtenue, Guicciardini indiqua à son ami les principaux points qu'il devait observer. Il s'agissait surtout de bien pénétrer les intentions du provéditeur pour les Vénitiens.

Dans l'intervalle, nous voyons reparaître François Vettori qui se souvient toujours de son ambassade en Allemagne avec Machiavel, et de leurs correspondances après sa disgrace. Il lui explique ses sentiments sur les événements nouveaux, il déplore une défaite des Florentins sous Sienne.

« J'ai entendu dire souvent que la peur est le plus puissant maître qui soit au monde, et j'en ai vu une expérience bien certaine. »

[1] C'est des Allemands que Machiavel parle ici dans son fanatisme politique.

Les Florentins et les troupes du pape avaient fui, par l'effet d'une terreur panique, sans s'apercevoir qu'ils n'étaient pas poursuivis. Ils croyaient que les Siennois, qui tenaient pour l'empereur, avaient fait une sortie, et les Siennois n'avaient pas quitté leurs retranchements.

Vettori appuie avec une sorte d'affectation sur la situation des choses.

« Le pape a fait cette entreprise avec raison, et s'il se perd, personne ne pourra dire qu'il a agi avec passion. Je ne veux pas juger ce qui doit arriver, parce que je suis trop défiant. Je ne veux pas toutefois cacher mon erreur : c'est que j'estimerais une bonne nouvelle que le Turc eût pris la Hongrie, et qu'il eût marché sur Vienne, que les Luthériens eussent des avantages en Allemagne, que les Maures que César veut chasser d'Arragon et de Valence lui résistassent, et qu'ils fussent non-seulement en état de se défendre, mais à même d'attaquer. »

Voilà des vœux qui ont un caractère profondément passionné, surtout dans un chrétien; mais il ne considérait que l'ambition de Charles-Quint, et la crainte de voir la patrie opprimée, de voir maltraiter par le pouvoir impérial cette belle, cette magnifique ville de Florence qu'il aimait avec tant d'enthousiasme [1].

« Ici il est venu des voyageurs de Milan et de Crémone, qui ont fait une telle relation des Impériaux, soit Allemands, soit Espagnols, qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux voir le diable que ces gens-là. »

« Mon compère, je n'aime pas cette manière de marcher avec l'armée vers la France, parce que la ligue, qui a fait une si grande entreprise pour secourir le château (où étaient renfermés des Français), n'a pu y parvenir, et qu'elle a laissé prendre le château sous ses yeux. »

[1] Voyez Tom. I, chap. XIX, pag. 248.

Vettori savait qu'il parlait à l'auteur, au conseiller de presque toutes les mesures qui avaient établi la ligue. En effet, que l'on compare, sinon les opérations, du moins les intentions de la ligue avec les précédentes lettres de Machiavel, on verra que Clément VII, après avoir combattu ses conseils, les avait presque tous suivis, et que les affaires générales de l'Italie étaient secrètement dirigées, moins quelques opérations militaires, par Guicciardini et Machiavel qui avaient eu seulement à se défier de la lenteur des Vénitiens, et du peu de courage des troupes du pape et des Florentins eux-mêmes. Le secours des talents de Jean de Médicis vint à manquer aussi. Jean mourut cette même année, et la perte du dernier bon général italien laissa toute la péninsule à la discrétion de l'empereur[1]. François Ier devenu libre balançait à déclarer qu'il ne voulait pas rendre la Bourgogne, et en attendant il offrait une rançon pour ses fils, il acceptait la main de la sœur de l'empereur, et il laissait l'Italie et ses hommes d'état se consumer en vains efforts pour forcer l'empereur à rentrer dans le royaume de Naples d'un côté, et de l'autre, dans les provinces allemandes.

Vettori inquiétait encore Machiavel par ces paroles de doute et de désespoir.

« Ces Français peinent à envoyer leur secours. Ici on commence fort à douter de la bonne volonté du roi, et quoique

[1] Martin du Bellay parle ainsi de Jean de Médicis : « Au passage d'une petite rivière, le seigneur Jean de Médicis fut frappé d'un coup d'arquebouze par la jambe, dont il fut contrainct de se faire porter à Mantoue, auquel lieu, quelques jours après, il mourut dudit coup : qui fut une grande perte pour la ligue, car il estoit tenu un des plus hommes de guerre d'Italie. 3e *liv. des Mémoires de messire Martin du Bellay, tom. XVIII de la collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France, Paris,* 1821, *pag.* 23 *et* 24.

Robertet écrive des lettres de feu, on ne le croit pas, parce qu'on n'en voit pas les effets, et l'on ne croira indubitablement qu'à vous, quand vous écrirez que des Suisses ou des lances au service de sa Majesté commencent à paraître. Il y a des lettres d'Espagne du 9 juin : César était à Grenade avec peu d'argent, et l'on remarquait froideur et irrésolution pour toutes les choses. »

Une lettre de cette époque, sans adresse, mais de la main de Machiavel (je la crois écrite au comte Pierre Navarre), dépeint la mauvaise intelligence qui règne entre les chefs de la ligue. Il blâme surtout la conduite du duc d'Urbin de la Rovère, et il couvre d'éloges la conduite noble et ferme de Guicciardini.

Comme il est difficile que, même dans les circonstances de dangers, il ne lui échappe pas quelque plaisanterie, et que ce genre de gaîté subite est une des particularités de son caractère, il dit :

« Nous aurions besoin que Junon allât prier Éole pour nous, et lui promît *la comtesse*, et tout ce que Florence a de dames, pour qu'il donnât la liberté aux vents en notre faveur ; et sans doute, sans les Turcs[1], les Espagnols seraient venus faire la Toussaint avec nous. »

Cependant les Français commencèrent à descendre en Italie vers les premiers jours de septembre.

Machiavel avait écrit à Guicciardini quelques-unes 1526.
de ses observations militaires sur les opérations de l'armée. A l'arrivée de cette lettre, le président Guicciardini assemble le conseil où assistent le vice-légat, l'ambassadeur du duc de Milan, le lieutenant du marquis de Mantoue, et toute la haute baronnie. Il lit la lettre de Machiavel qui est généralement approuvée.

[1] Nous voyons ici la preuve que Suleyman avait tenu parole à François Ier, et que les diversions qu'il avait promises inquiétaient l'empereur.

Voilà un succès de militaire consultant qui est bien dû aux sages avis d'un tel maître dans cette science!

L'amitié pour Guicciardini ne se démentait pas. Associés tous deux dans cette entreprise, ils ne s'abandonnaient pas l'un l'autre. Machiavel ouvre toujours le fond de son ame à un ami si dévoué.

« Quand j'arrivai à Modène, Philippe vint au-devant de moi et me dit : « Est-il donc possible que je n'aie pas fait une chose qui ait été bien? » Je lui ai répondu en riant: « M. le gouverneur[1], ne vous étonnez pas, c'est votre défaut. Mais cette année, il n'y a personne qui ait fait bien et qui n'ait fait tout à l'envers. L'empereur n'a pas pu se plus mal conduire, puisqu'il n'a pas envoyé à temps du secours aux siens, et il le pouvait facilement. Les Espagnols ont pu quelquefois nous faire de grandes niches, et ils ne l'ont pas su faire. Nous avons pu vaincre, et nous ne l'avons pas su. Le pape a cru plus à une plumée d'encre, qu'à mille fantassins, qui lui suffisaient pour le garder. Les Siennois seuls se sont bien comportés (ceux qui venaient de battre les Florentins sans le vouloir), et ce n'est pas merveille si, dans un temps fou, les fous réussissent, de manière qu'il serait pis d'avoir fait bien que d'avoir fait mal. »

[1] Ce Philippe, dont nous ne voyons le prénom dans aucune lettre de Guicciardini et de Machiavel, était apparemment commandant de Modène où Guicciardini avait la dignité de lieutenant de Sa Sainteté. Machiavel appelle ce Philippe gouverneur, probablement par plaisanterie.



CHAPITRE XLII.

CEPENDANT le pape pensa à appeler Machiavel à Rome : mais ensuite il fit suspendre ce voyage, et il donna à Florence l'ordre de l'expédier auprès de Guicciardini, son lieutenant à Modène. La lettre de créance est délivrée par les *Signori Otto di Pratica.* 1526.

« Toutes les fois que notre ville et le Magistrat ont envoyé quelques-uns de leurs citoyens (assurément Machiavel n'était plus considéré comme *ammonito*) dans une légation semblable, on élisait une personne convenable, on l'informait, de bouche, du traité, et de la manière dont elle devait agir, et l'on ne pensait pas à lui donner d'instructions, comme il est d'usage de le faire, pour rappeler les points principaux d'une commission : aussi, quant à toi, Nicolas, toi qui es un citoyen d'une telle probité, la présente n'est pas pour régler ta conduite, mais pour observer l'antique usage, et pour que tu te souviennes qu'en substance tes commissions consistent dans les points ci-dessous détaillés. »

« D'abord tu te transporteras avec le plus de célérité possible auprès de messer Guicciardini. Tu lui donneras connaissance de l'état de désordre où se trouve notre ville, pour l'argent, les troupes et les chefs. »

Les Signori assurent que néanmoins ils montreraient bon visage à la fortune, s'ils connaissaient que leurs forces fussent suffisantes. Ils ont d'ailleurs résolu de nommer chef de leurs soldats le comte Pierre Navarre; ils s'adressent au président-gouverneur, lieu-

tenant du pape, comme à un de leurs concitoyens qui aime sa patrie; ils désirent faire un accord. C'est à Guicciardini qu'ils confient le soin de le conclure, pour qu'il les aide autant que les circonstances le permettront.

Ici commence la correspondance politique de Machiavel avec les magnifiques seigneurs.

Il est arrivé à Modène, il va voir le lieutenant du pape, il lui présente les lettres de la Seigneurie. Les quinze mille Lansquenets qui viennent d'arriver en Italie, et qui effrayent tant Florence, ont l'air de se diriger sur Milan, où ils pensent à se réunir aux Espagnols. Le duc d'Urbin, généralissime de la ligue, est dans le Mantouan, et ne pense pas à faire de mouvements. L'armée formée précédemment par Jean de Médicis [1] s'élève à quatre mille hommes : il paraît encore que là on avait suivi toute la pensée de Machiavel. Mais malheureusement Jean vient de succomber aux fatigues de la guerre. Le lieutenant pense qu'il n'y a aucun moyen de songer à la paix. L'envoyé ajoute qu'on ne peut pas penser à corrompre les Allemands, parce qu'avec les Espagnols, ils n'ont qu'un même chef. Une paix ne pourrait se traiter qu'avec ceux qui auraient des pouvoirs de l'empereur. Charles de Bourbon, qui commande l'armée, n'a pas ces pouvoirs; ils ont été donnés au vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, et à don Ugo. On croit d'ailleurs que le pape a déjà fait des tentatives de conciliation.

Dans une seconde lettre renfermant des détails peu importants, il annonce que, comme les Lansquenets s'éloignent de la Toscane, il va, conformément aux ordres qu'il a reçus, revenir à Florence.

[1] Qui s'appelait alors l'armée des *Bande Nere*.

Il paraît qu'il y arriva vers le milieu de décembre. 1526.

Suspendons le récit, pour examiner de plus près la conduite de Machiavel. Il voyait en quelque sorte se développer devant lui des circonstances semblables à celles où il s'était trouvé à l'époque de la chute du gonfalonier Sodérini. C'étaient, il est vrai, d'autres hommes et d'autres noms; mais encore cette fois, la république n'avait pas deviné quel serait le parti vainqueur. Le système du gouvernement pontifical avait entraîné dans sa ruine celui du gouvernement de la république. Une catastrophe était imminente. Il n'y avait d'incertain et de mystérieux que l'ordre dans lequel les deux villes souffriraient un désastre. La ruine de Rome devait-elle précéder celle de Florence? La ruine de Florence devait-elle précéder celle de Rome? Devait-on d'abord occuper le Vatican, ou abattre le parti des *Palle?* Il n'était pas possible que Machiavel ne prévît pas ces malheurs. S'il y a des hommes qui lisent d'avance dans l'avenir, et qui peuvent annoncer les malheurs d'un pays, ce sont les hommes qui sont doués de l'esprit de prévision que donne l'habitude des affaires. Dans une telle situation, quelques-uns de ces hommes privilégiés, avertis par leur *prescience*, se tiennent en arrière, et manquent tout à la fois à leur parole, à leur parti, à leur honneur : Machiavel, au contraire, bien certainement du nombre de ceux qui étaient *avertis*, et peut-être plus averti qu'aucun autre, puisqu'il était resté calme, et qu'il donnait successivement les conseils de la force et de la raison, reste tout entier, et incorruptible, dans un sentiment d'attachement et de dévouement à des chefs qui l'ont aimé et apprécié si tard, qui lui ont fait acheter quelques stériles secours par de longues plaintes et de pénibles veilles, qui l'affectionnent, actuellement que

presque seul il se déclare encore pour eux, et qui peut-être, car la *prescience* de Machiavel va si loin qu'il sait encore avant les autres quelle est l'ingratitude d'un vainqueur, et qui peut-être le caressent, déjà disposés à l'abandonner plus tard, après l'avoir vu aussi noble dans les actions qu'éloquent dans les préceptes. Mais pourquoi interromprions-nous plus long-temps les témoignages d'une fidélité si honnête et si courageuse?



CHAPITRE XLIII.

Au commencement de février 1526 (1527), les Otto di Pratica envoyèrent une autre fois Machiavel auprès du Guicciardini. Ce lieutenant du pape était plus que jamais le personnage le plus influent de la ligue, et naturellement le plus dévoué aux Florentins. On ne pouvait ensuite capter plus fortement sa bienveillance, qu'en lui envoyant son meilleur ami. 1527.

« Nicolas, tu te rendras, par la voie la plus sûre et la plus prompte, auprès de messer François Guicciardini. »

Ces instructions témoignent la plus grande inquiétude de ce que les Lansquenets (l'armée de Charles de Bourbon) et les Espagnols, réunis, paraissent se diriger sur la Toscane, pour de là passer à Rome. Les Florentins ont compté sur les secours de la ligue; aussi ils désirent savoir de sa Magnificence, le lieutenant de Sa Sainteté, si ces secours sont de nature à rassurer la Seigneurie : l'envoyé doit demander toutes ces informations promptement. La Seigneurie sait, par ses rapports, qu'elle peut compter sur l'appui du roi très-chrétien et des Vénitiens, parce qu'enfin si elle avait à souffrir la première, il est certain qu'après elle, le roi et les Vénitiens courraient aussi des dangers.

Les excursions de l'ennemi empêchent l'envoyé de 1527.
Florence d'arriver à Parme avant le 7 février. Le lieutenant du pape, avec lequel il s'est abouché, est d'ac-

cord avec le duc d'Urbin sur la nécessité d'aller au secours de la Toscane, si les ennemis en prennent le chemin, et pour cela, le duc se montre très-ardent. Il diffère cependant avec le lieutenant sur la manière d'opérer ce mouvement. Sa Seigneurie le duc veut que le marquis de Saluces forme l'avant-garde; le lieutenant pense qu'il est plus sûr que ce soit le duc qui marche le premier. Le lieutenant désire donc que Machiavel parle dans ce sens au duc d'Urbin. En conséquence Machiavel lui expose ce sentiment dans les termes les plus forts et les plus propres à le persuader; il vante la confiance que la ville a mise dans la personne du duc, mais celui-ci reste inébranlable dans sa première pensée. On convient enfin que le lendemain, avec les plans convenables, on traitera cette question.

Les ennemis font des provisions de vivres, et quand ils en ont ramassé, ils les conduisent dans un lieu qui ne laisse pas deviner s'ils partent ou non pour la Toscane.

Machiavel continue de rester à Parme. Les ennemis font des mouvements incertains. On ne sait s'ils veulent se porter sur Lodi ou Crémone. Dans une escarmouche, près de Plaisance, le comte Guido au service de la ligue a fait prisonniers trois chefs ennemis; il s'en est fallu de peu qu'il ne s'emparât du prince d'Orange [1]. Les chefs français qui se trouvent au camp du duc d'Urbin, et le duc d'Urbin lui-même, pensent qu'il est nécessaire de faire devant l'ennemi une démonstration, pour prouver qu'ils sont vivants. Le duc de Bourbon a paru dans le camp des Allemands. Dans le Milanais, cependant, beaucoup de terres et

[1] Philibert de Châlons, prince d'Orange, combattait dans l'armée impériale.

de châteaux s'obstinaient à se défendre, parce que Milan et d'autres villes s'étant rendus sans conditions à l'armée impériale, ils n'en avaient pas moins été d'abord imposés, ensuite ravagés par les soldats. Des traitements si féroces avaient tellement aigri les peuples, qu'ils voulaient mourir plutôt que de souffrir de pareils fléaux.

Ici Machiavel, fidèle à ses principes ordinaires de prudence, fait entendre que si on attaque une armée si formidable, on n'obtiendra pas d'avantages, mais que si on se borne à temporiser, il résultera de la confusion des commandements dans le camp ennemi, qu'on pourra parvenir à la détruire. Il finit par assurer que lorsqu'il saura que les mouvements de l'armée de la ligue seront bien convenus, il partira pour Florence, où il portera les résolutions qui auront été arrêtées pour la défense de la patrie.

Toutefois on ne peut persuader au duc d'Urbin de faire partie de l'avant-garde : d'ailleurs il est tombé malade d'une attaque de goutte, accompagnée de fièvre, et il est obligé de penser au soin de sa santé. Ce qu'il faut déplorer, c'est qu'il est parti pour Casalmaggiore encore plus mal disposé d'esprit que de corps : pour le corps, il faut prier Dieu qu'il le guérisse; quant à l'esprit, c'est aux Seigneuries à y penser. C'est ainsi que croit celui qui est ici, et si ceux qui sont à Florence étaient à Parme, ils penseraient de même que celui qui est ici, et ne croiraient pas que les victoires qu'on a eues à Rome suffisent pour vaincre la Lombardie. Le lieutenant recommande, dans le moment même, de faire faire aux fantassins le paiement qui doit échoir le 23 février : si cette solde manque, on ne disputera plus sur rien, et tout sera perdu sans remède.

1527. Le comte dé Cajazzo, un des généraux ennemis, a quitté leur service, et le lieutenant du pape l'a enrôlé au service de Sa Sainteté.

« Ce point donnera de la réputation à nous, et l'ôtera aux ennemis, parce qu'on pense que le comte de Cajazzo étant prudent, s'il avait vu les affaires impériales en bon état, il n'aurait pas pris ce parti. »

L'armée de la ligue cependant s'était repliée. Les Impériaux continuaient d'avancer. Machiavel examine dans une de ses lettres tous les mouvements que peut faire l'ennemi, et il donne son avis dans toutes les suppositions possibles. Cette lettre est celle d'un stratège expérimenté.

Il est arrivé un incident particulier, et, à ce sujet, l'envoyé montre sa sagacité ordinaire. Le marquis du Guast, général ennemi, étant malade, a demandé un sauf-conduit pour pouvoir avec sa famille retourner à Naples par la Romagne. Il ne paraît pas raisonnable qu'il veuille passer par un pays où, après lui, se répandrait le bruit d'une attaque. Le 8 mars, l'ennemi n'a pas fait de mouvements. Il a tombé une effroyable quantité de neige. On en trouve un bras de hauteur dans toutes les parties de la ville.

Machiavel se félicitait d'avoir dit souvent que les princes d'Italie méritaient d'être soumis à un seul maître, que jamais ils ne parvenaient à s'entendre pour le bien général. Les ennemis ont proposé au duc de Ferrare un accommodement. Ils respecteront ses possessions, s'il veut donner des vivres, des chevaux pour l'artillerie, et de la poudre. Comme dans ce moment l'état des chemins et les maladies incommodent beaucoup l'ennemi, Machiavel déplore l'aveuglement du duc de Ferrare prêt à accepter l'accommodement.

« S'il lui revenait dans la tête un peu de cervelle (expression favorite de l'auteur, et qu'il a échangée comme on a vu avec Guicciardini), il pourrait par un tel temps, en deux jours, tout en restant assis, et *en dormant*, terminer une pareille guerre. »

Les Vénitiens crurent alors qu'ils devaient faire connaître au lieutenant du pape leurs bonnes dispositions pour achever promptement cette guerre désastreuse. Ils annoncèrent en même temps que le duc leur promettait qu'ils auraient la victoire.

Le lieutenant, voyant combien de semblables bravades avaient peu de rapport avec les faits, écrit à Venise pour désabuser les chefs de la république. Machiavel conjure en même temps la Seigneurie de tourmenter le duc d'Urbin, et de l'importuner pour qu'il fasse son devoir.

Les dangers que courait particulièrement Florence, 1527.
devenaient de jour en jour plus menaçants. Ce n'était pas pour Rome que l'on craignait encore. Ce sentiment de respect pour le pape, qui avait toujours arrêté les différents conquérants chrétiens, durait toujours. On ne croyait pas que l'empereur pût renouveler par ses lieutenants les scènes d'Attila. On ne craignait que pour Florence, et l'on avait raison, quoique l'événement ait prouvé le contraire. Le même Machiavel qui avait conseillé la guerre, mais qui voyait de si près la mésintelligence des puissances italiennes, qui voyait ces Vénitiens croyant ou feignant de croire aux forfanteries du duc d'Urbin, ce duc de Ferrare, au lieu de *dormir*, fournissant aux ennemis les moyens d'avancer et de combattre, Machiavel ne pouvait plus donner les mêmes conseils : il écrit franchement et noblement à la Seigneurie. On avait parlé d'une trêve. On demandait à la Toscane 40 ou 50,000 ducats. Il

est d'avis qu'il faut préparer et promptement, non-seulement 40,000, mais bien 60,000 ducats, pour ne laisser aucun prétexte de refus à ceux des chefs ennemis qui ne veulent pas d'accord.

« Magnifiques seigneurs, si vous avez la pensée de sauver votre patrie, et de lui éviter les dangers qui aujourd'hui la menacent si violemment et si subitement, faites ce dernier effort, en ramassant cette somme. Elle servira à conclure la trêve, et à vous faire fuir les périls présents en vous donnant du temps, ou pour dire mieux, elle reculera la ruine, et si la trêve n'a pas lieu, vous aurez alors cette somme pour faire la guerre, ou plutôt pour la soutenir. Dans une manière ou dans une autre, jamais l'argent ne fut plus nécessaire, ni plus utile. Dans une manière ou dans une autre, nous aurons gagné du temps. Et si jamais a été vrai le proverbe qui dit, *Qui a le temps a la vie*, aujourd'hui il est plus vrai que jamais. »

1527. C'est ainsi qu'il fallait parler à un gouvernement qui n'avait ni les *hommes*, ni le *fer*. Il fallait lui conseiller de se procurer de l'argent. C'est un spectacle attachant et digne d'un haut intérêt, que cette attitude de Machiavel, qui n'est plus ici auteur et écrivain, démontrant à son aise des règles de conduite : c'est un politique affermi dans ses idées, qui donne des conseils généreux, et qui dirige en quelque sorte lui-même le timon de la république. Il faut insister sur ces circonstances, parce que généralement on ignore ou l'on feint de ne pas savoir que Machiavel rentra activement dans les affaires. On le représente presque habituellement comme plongé à jamais, depuis les événements de 1512, dans une disgrace complète. Ce grand talent avait relevé sa fortune par ses ouvrages. Ce n'est plus la réputation de *secrétaire* qui le sert en ce moment, c'est cette renommée d'his-

torien, de publiciste, de stratège qui le replace comme au premier rang dans les affaires de sa patrie. Mais suivons ces observations.

J'ai toujours admiré la bonne foi des conseils de Machiavel. Quelque amour-propre qu'il dût souvent attacher à soutenir ce qu'il avait dit, il cédait aux circonstances, et surtout à la fortune; il capitulait froidement avec la tempête, et aucun sentiment aigre de vanité ne venait déranger, dans ses calculs, l'immobilité présente de cette logique qui ne parlait que sur le fait, qui ne se nourrissait jamais de fumée, et qui indiquait toujours, en termes clairs et nets, le meilleur parti qu'on eût à prendre.

Les Vénitiens et les Français qui accompagnaient le général de Sa Sainteté, commencent à parler de leur retraite. Celui-ci fait, de concert avec Machiavel, les plus nobles efforts pour les retenir. S'ils quittent le camp, les Florentins sont, dès ce moment, livrés à toute la rapacité et à la vengeance de l'ennemi.

Cependant Charles de Bourbon envoie au camp de 1527.
la ligue un trompette, avec des lettres pour le légat du pape, dans lesquelles il annonce qu'il a tout fait pour résoudre l'armée à la trève, qu'il n'a pas pu y réussir, et qu'il va ordonner aux troupes un mouvement. Il prie que l'on donne connaissance à Rome de ce mouvement, afin que le pape et le vice-roi de Naples prennent d'accord des mesures pour satisfaire aux demandes de cette armée. Il annonce qu'il fera de même de son côté.

Jamais Machiavel, dans tout ce qu'il dit de l'ancien connétable de France, ne parle de ses différends avec sa patrie. Il ne le présente pas une seule fois sous ce rapport de perfidie et de trahison que lui reprochent à bon droit nos historiens. Machiavel, tout

à sa république, ne se mêle pas inutilement des affaires des autres.

Il explique clairement ensuite qu'il n'y a plus d'espoir de trève, et qu'il faut penser à la guerre, jusqu'à ce que Dieu aide la Toscane, et rende les ennemis moins exigeants.

« Ainsi, Seigneurs, pensez donc à la guerre, regagnez les Vénitiens, obtenez d'eux que leur division qui a passé le Pô, revienne à notre secours. Pensez que cette trève, si elle se concluait, était notre salut, mais que ne se concluant pas et nous tenant suspendus, elle est notre ruine. »

Voici à présent la vigueur du génie et l'élévation du caractère qui dédaignent les partis faibles et mesquins. Il n'y a rien d'étroit et de pusillanime dans ce cœur et dans cette intelligence politique, toujours vigilante, toujours franche, toujours austère.

Le généreux citoyen a conseillé une paix possible. La paix ne pouvant se conclure, il ordonne presque de se disposer à la guerre.

« Le lieutenant du pape vit dans de grandes angoisses. Il rajuste les choses, il y porte remède le plus qu'il peut : Dieu veuille que son zèle suffise ! Il faut montrer à tous qu'il n'y a plus que la guerre à faire aujourd'hui. »

Guicciardini envoie Machiavel qui, par affection pour son ami, est devenu lui-même presque un général. Il le charge de dispositions militaires relatives aux troupes de l'armée. On emploie avec confiance les braves soldats du comte de Cajazzo. Il est connu que les ennemis se sont promis de ravager Florence. Le marquis du Guast redemande de nouveau le sauf-conduit qu'on lui a refusé. Il le désire pour Florence et pour Rome, où il veut parler au pape. Machiavel détourne la Seigneurie de toute idée de paix à solliciter.

« Quel accord voulez-vous solliciter d'un ennemi qui, ayant encore les Alpes entre lui et vous, exige cent mille florins dans trois jours, et cent cinquante mille dans dix jours? Quand ils seront près de vous, la première demande qu'ils feront sera celle de toutes vos richesses. »

Que louerons-nous le plus de la force du raisonnement, ou de la dignité du langage?

« Sans doute, et Dieu veuille qu'il en soit autrement, ils viennent attirés seulement par l'espérance de faire de vous une proie assurée. Il n'y a pas d'autre moyen de fuir nos maux que de détromper ces ennemis : si cela est à faire, il vaut mieux *les détromper avec les Alpes*, *qu'avec vos murailles*. Il faut employer ici toutes les forces que vous avez là, pour retenir ces ennemis ici. S'ils y restent encore peu de temps, ils se dissoudront, parce qu'on sait de source certaine que si, pendant le mois, ils ne parviennent pas à occuper de grosses villes (ce qui n'arrivera point, pourvu qu'on ne nous abandonne pas), de nécessité ils périront. Si la défense de ce côté des Alpes ne réussit pas, vous ramènerez à Florence les forces que vous aurez rassemblées ici. »

Le citoyen, le politique, le général, si l'on peut encore lui donner ce titre, ne pouvaient pas parler un autre langage. Il ne fut pas écouté.

Sur ces entrefaites Charles envoie un trompette à Faenza. Il demande trois choses : 1° le passage assuré, et sans inquiétude, le long de la ville; 2° des vivres qui seraient payés; 3° la permission de laisser ses malades dans la ville pour les y faire soigner.

Les trois demandes ont été refusées. Voilà les Italiens qu'il fallait à Machiavel pour que son audacieuse entreprise eût plus de succès!

Le matin du 8 avril, l'armée s'est présentée près de 1527.
Faenza, à portée de *Fauconneau*, et voyant la bonne mine des habitants prêts à faire résistance, elle a pris le chemin de Ravenne.

Machiavel affectionnait tellement Jean de Médicis, qu'il continue d'appeler *l'infanterie de Jean de Médicis* celle que ce genéral avait levée, et qui depuis sa mort était en partie passée au service de France. L'armée de la ligue occupe Forli. Les chefs des Français et des Suisses, en mésintelligence avec le lieutenant du pape, combattent sans méthode, et ils exécutent tard ou mal les ordres qu'on leur a donnés. Les confédérés ont pour eux le pape; ils ont des vivres, de l'argent, des communications faciles, mais ils sont désunis. L'armée impériale est dans la détresse de vivres et d'argent, livrée à des maladies contagieuses, mais elle est unie, et paraît ne vouloir pas reconnaître une trève que l'on dit avoir été signée par le pape et le vice-roi.

Cet état alarme Machiavel; il ne voit plus de raisons pour espérer quelque chose d'heureux d'une guerre si cruelle.

L'homme accoutumé à juger le malade tel qu'il est, ne conseille plus les remèdes de force, qui ne sont plus possibles; son courage ne l'a pas abandonné, mais sa raison avertit son courage de ne pas se méprendre et de changer de direction.

« Les choses sont arrivées à un tel point, Magnifiques Seigneurs, qu'il faut ou fabriquer, ou conclure la paix: puisque l'on est si mal servi, il faut chercher une paix supportable. En suivant la guerre, si ce camp ne se réunit pas, si on ne satisfait pas les chefs, si les Vénitiens et le roi ne deviennent pas meilleurs camarades, si le pape ne tâche pas d'avoir plus d'argent, on court les risques évidents d'une ruine épouvantable. »

Les ennemis passent le *Montone*. On démêle qu'ils veulent venir en Toscane; mais d'où, comment et quand, on l'ignore. L'envoyé accompagne cette ter-

rible révélation, de paroles à la fois fortes et flatteuses. Intrépide, toujours haut de caractère, et sublime de prudence, il semble porter à lui seul le poids de tous les malheurs de la république. Ce sont encore les propres lettres du négociateur guerrier qui continuent ce récit.

« On dit qu'il faut faire de nécessité vertu, mais si on ajoute nécessité à vertu, il faut que cette vertu croisse beaucoup, et devienne insurmontable. Vos Seigneuries en cette ville ont, par leur seule vertu, défendu jusqu'ici et sauvé la Lombardie et la Romagne; il est impossible qu'actuellement, en ajoutant la nécessité à la vertu, vos Seigneuries ne se sauvent pas elles-mêmes. »

Guicciardini surveille le duc de Bourbon, et il espère être près de Florence avant l'ennemi. C'est un mal qui est prévu; les Seigneuries ne doivent pas s'en affliger : elles ont su que cet ennemi pourrait toujours s'y présenter, s'il en avait l'intention. Il est permis de l'observer, s'il n'y va pas, de l'inquiéter, de se tenir près de lui; mais sa force est telle qu'il a toujours été le maître de porter ses mouvements où il a voulu, surtout depuis qu'on n'a pas envoyé à l'armée les secours de troupes que s'est réservés Florence.

Telle fut cette longue mission vraiment dramatique, où Machiavel déploya, s'il est possible, encore plus de talents que dans ses légations précédentes. Cette fois, il était seul, il jouissait de la confiance d'un des premiers généraux de la ligue, il prit part lui-même à des opérations de la guerre, et néanmoins il s'exprime toujours avec la même modestie, et il ne lui échappe jamais une seule expression qui annonce une vanité militaire, ardente et déplacée.

Il ne reste plus au citoyen florentin qu'à déplorer les malheurs de sa patrie, et l'insuffisance des secours

promis par François Ier. Ce prince avait signé un traité en vertu duquel il consentait à remettre à l'empereur le duché de Bourgogne, la souveraineté de la Flandre et de l'Artois, et à épouser Éléonore, sœur de l'empereur et reine douairière de Portugal. Le roi livrait pour garantie du traité deux de ses enfants, le dauphin et le duc d'Orléans. Par suite de ce traité, le roi avait obtenu sa liberté le 14 février 1526. Il pensait à racheter ses enfants. Tantôt il dévorait en secret les affronts qu'il avait reçus, tantôt il annonçait ce désir de vengeance qui amena cette réponse célèbre au défi public fait par Charles-Quint. Pendant tous ces embarras sans nombre, Florence et Rome couraient les dangers qu'avait prévus Machiavel, et le duc de Bourbon, ne sachant comment payer une solde immense due à son armée, menaçait alors les deux capitales, faisant bien entendre qu'il fallait que l'une d'elles payât cette somme exorbitante, et laissant craindre que peut-être après l'avoir acquittée, la ville qui aurait consenti à ce sacrifice, n'en serait pas moins livrée aux horreurs du pillage et de l'extermination.



CHAPITRE XLIV.

Peu de temps avant son retour à Florence, qui fut nécessité par les mouvements du duc de Bourbon, nous voyons que Machiavel reçut une lettre de son fils Guido qui avait été malade : il écrivait à son père qu'il avait recouvré la santé. Nous rapporterons cette lettre, la seule de cette nature qui nous soit parvenue. Considérons donc un moment Machiavel dans ses relations de père et d'époux, car il parle de sa femme dans la même lettre. 1527.

« Guido, mon fils très-cher, j'ai reçu ta lettre qui m'a été bien agréable, surtout parce que tu m'écris que tu es bien guéri, et je ne pouvais avoir une meilleure nouvelle. Que Dieu te prête vie et à moi aussi, je crois faire de toi un homme de bien, si de ton côté tu veux faire ce que tu dois. Outre les grandes amitiés que j'ai obtenues, j'ai gagné l'affection du cardinal Cibo[1], et elle est si grande que moi-même je m'en étonne : elle tournera donc à ton avantage; mais il faut pour cela que tu étudies. Tu n'as plus l'excuse de la maladie. Attache-toi donc à cultiver les lettres et la musique : tu vois tout l'honneur que me fait un peu de mérite que j'ai. Ainsi, mon fils, si tu veux donner du contentement à moi, de l'honneur et des avantages à toi, fais bien, apprends : si tu t'aides, tous t'aideront. »

« Puisque le mulet est devenu fou, il faut le traiter au contraire des autres fous. On lie les autres fous, et je veux

[1] Innocent Cibo Malaspina, archevêque de Gênes, et fils d'une sœur de Léon X

que tu le laisses libre. Tu le donneras à Vangelo, tu lui diras de le mener à Monte-Pugliano, de lui ôter la bride et le caveçon, et il le laissera aller où il voudra, gagner sa vie, et guérir sa folie. Le lieu est large : la bête est petite et ne peut faire aucun mal. Sans se donner de peine, on verra ce que cette bête veut faire, et si elle guérit, tu seras à même de la reprendre. A l'égard des autres chevaux, fais-en ce qu'a ordonné Louis. Je remercie le ciel de sa guérison. Je suis bien aise qu'il ait vendu les chevaux. Je sais qu'il a bien fait, ayant avancé de l'argent, mais je m'étonne et je me plains qu'il n'ait pas écrit. »

« Salue de ma part monna Mariette, et dis-lui que j'ai été prêt à partir de jour en jour, et que je suis toujours ainsi. Je n'ai jamais eu tant de désir qu'à présent de me retrouver à Florence, mais je ne puis faire autrement. Tu lui diras encore que quelque chose qu'elle entende dire, elle ait bon courage, et que je serai près de vous, avant qu'il y ait aucun embarras. Embrasse pour moi la *Baccina*, Pierre et Totto[1]. Je voudrais bien savoir si ses yeux sont guéris. Vivez heureux. *Dépensez le moins que vous pourrez*, et recommande à Bernard qu'il ait soin de faire bien. Je lui ai écrit il y a quinze jours et je n'ai pas de réponse. Que le Christ vous conserve tous! »

On voit par cette lettre que Mariette Corsini vivait encore. *La Baccina* et Pierre étaient avec Guido, leurs plus jeunes enfants. Bernard était l'aîné.

Cependant une trêve avait été conclue à Rome entre le pape et le vice-roi : François Vettori en écrit à Machiavel, qui lui répond en lui donnant l'assurance que Guicciardini, dans tous les cas, se présentera avec son armée pour sauver Florence si l'armée du duc de Bourbon ne ratifie pas l'accord, comme on le craint.

[1] Totto était frère de Machiavel comme on l'a vu tom. Ier, chap. IV, pag. 56. *Totto* est un diminutif de *Gualterotto*; quelques uns disent qu'il est aussi le diminutif de *Angiolo*, *Angioletto*, *Angiolotto*.

Dans une seconde lettre du 14, datée de Forli, Machiavel supplie François Vettori de bien prendre garde aux circonstances; il recommande de ne s'arrêter qu'à un accord général qui puisse suspendre la guerre et les dépenses. 1527.

« Autrement, si vous maintenez un accord embrouillé, qui fasse qu'on ait à penser à la fois à l'accord et à la guerre, on ne pourvoira ni à l'un ni à l'autre. Il en résultera du mal pour nous, du bien pour nos ennemis qui pensent à la guerre, en marchant contre nous, et qui vous laisseront, vous, vous débrouiller entre l'accord et la guerre. »

Dans l'avant-dernière lettre à François Vettori, on lit ce passage après quelques réflexions sur le parti que prendra le duc de Bourbon d'accepter la paix ou de continuer les hostilités. 1527.

« On a décidé ici, si le duc de Bourbon fait un mouvement, de penser à la guerre, sans avoir un cheveu qui pense à la paix; s'il ne fait pas de mouvement, de penser à la paix, et d'abandonner toute idée de guerre....... Ici il ne faut plus boiter, ni faire à la folle. Souvent le désespoir a des remèdes que ne donne pas la réflexion. Ceux-ci vont sans artillerie, dans un pays difficile, de manière que si, nous, avec le peu de vie qui nous reste, nous accourons à la tête de ce peu de forces que la ligue a conservé, alors ou ils fuiront de cette province, avec honte, ou ils se réduiront à des traités raisonnables. J'aime messer François Guicciardini, *j'aime ma patrie*, et je vous dis, par cette expérience que m'ont donnée 60 ans (il n'en avait qu'à peu près 58), que je ne crois pas qu'on se soit jamais trouvé dans des circonstances plus pénibles que celles-ci, où la paix est nécessaire, et où on ne peut pas abandonner la guerre : avec cela, nous avons affaire à un prince (le pape) qui avec peine peut soutenir seul la paix ou la guerre. »

Dans la dernière lettre à Vettori, il manifeste les mêmes sentiments; il plaint Florence qui pourrait

avoir près d'elle deux armées considérables, dont l'armée amie serait plus intolérable que l'armée ennemie.

On voit encore mieux ici cette bonne foi de raisonnement que j'ai fait remarquer il y a peu de temps. Il conseille aussi vigoureusement la guerre que la paix. Il réprouve une situation ambiguë qui ne serait ni la paix ni la guerre.

Si Bourbon accepte la paix, il faut la réclamer partout; s'il la refuse, il ne faut plus d'accord, même à Rome : de toutes parts on doit combattre.

C'est parce qu'on ne prit pas une détermination pareille, qu'il arriva que Bourbon, d'accord peut-être avec le vice-roi qui avait endormi le pape, et qui voyait positivement que le duc d'Urbin ne secourrait pas Sa Sainteté, feignit de se jeter sur la Toscane, et tout-à-coup prit le chemin de Rome, où il arriva pour trouver le premier la mort, que ses soldats indisciplinés vengèrent par le saccage de cette admirable ville.

Benvenuto Cellini nous a transmis sur cet événement des détails circonstanciés qui ne seront peut-être pas déplacés ici.

« Le pape (Clément VII) avait licencié, par le conseil de messer Jacques Salviati, cinq des bataillons (*bande*) que lui avait envoyés Jean de Médicis, mort depuis en Lombardie. Bourbon, ayant su qu'à Rome il n'y avait pas de soldats, poussa rapidement son armée sur cette ville. A cette occasion tout Rome prit les armes. J'étais très-ami d'Alexandre, fils de Pierre *del Bene*. Au moment où les *Colonna* étaient venus à Rome, il m'avait prié de lui garder sa maison. Dans ce péril plus pressant, il me conjura de réunir cinquante compagnons pour la garder encore, et il désira que je fusse leur chef, comme je l'avais été au temps de l'invasion des *Colonna*. Je lui levai donc cinquante braves jeunes gens, et

nous entrâmes dans sa maison, bien payés et bien traités. L'armée de Bourbon venait de paraître près de la ville. Ledit Alexandre del Bene me pria alors de l'accompagner. Je le suivis avec un de mes plus braves camarades, et un jeune homme nommé Cecchino della Casa se joignit à nous dans le chemin. Nous arrivâmes aux murs de *Campo-Santo*, et nous vîmes de là cette merveilleuse armée qui faisait tous ses efforts pour entrer. Dans le lieu dont nous nous étions approchés, il y avait beaucoup de corps de jeunes gens tués par ceux du dehors. On y combattait avec acharnement. Nous étions enveloppés du brouillard le plus épais. Je me tournai vers Alexandre, et je lui dis : « Retirons-nous à la maison le plus tôt qu'il sera possible, parce qu'il n'y a aucun remède; vous le voyez, ceux-ci montent, et ceux-là fuyent. » Alexandre épouvanté répondit : « Dieu voulût que nous ne fussions pas venus ici ! » et il se tourna avec une grande vivacité, pour s'en aller. Je repris : « Puisque vous m'avez amené ici, il faut faire quelque acte d'homme, » et ayant tourné mon arquebuse là où je voyais un groupe de bataille plus épais et plus serré, j'ajustai précisément une personne que je vis élevée au-dessus des autres (le brouillard ne me laissait pas discerner si elle était à cheval ou à pied); puis m'étant tourné vers Alexandre et Cecchino, je leur dis de décharger leurs arquebuses, et je leur enseignai le moyen de le faire de manière à ne pas *attraper* un coup du dehors. Après que nous eûmes tiré chacun deux fois, je m'approchai adroitement du mur, et je vis parmi les ennemis un tumulte extraordinaire : c'est qu'un de nos coups avait tué Bourbon [1]. »

Ajoutons à ce témoignage celui de Martin du Bellay, frère du seigneur de Langey, autre témoin oculaire.

« Le seigneur de Langey voyant Florence en seureté, ayant avis que l'entreprise dudit Bourbon estoit, au cas qu'il faudroit son entreprise de Florence, qu'il voudroit exécuter celle de Romme nonobstant la trève faicte par le vice-roy de Na-

[1] Vita di Benvenuto Cellini, 1831, tom. I, pag. 92.

ples avec le pape, estant en tel désespoir qu'il n'avoit esgard à aucune foy promise, ledit seigneur de Langey prenant la poste, en vint avertir le pape d'heure, tellement qu'il avoit moyen d'y pourveoir. Car les bandes noires, qui estoient celles du feu seigneur Jean, n'estoient qu'à un jour ou deux de Romme, lesquelles le seigneur Horace Baglion avoit en charge. Mais le pape, se fiant aux accords par lui faicts avec le vice-roy, n'y voulut pas pourveoir. »

« Aussi le seigneur de Rence de Cere lui offroit dedans trois jours mettre ensemble cinq ou six mille hommes de la part Ursine (Orsini). Toutes fois le pape estant abusé ou estonné ne voulut pourveoir à chose du monde qu'il ne veist les ennemis devant sa porte, de sorte que son principal combat fut de se retirer dedans le château Saint-Ange avec une partie des cardinaux et ambassadeurs, laissant la ville sans gardes. Ce voyant le sieur Rence et le sieur de Langey trouvèrent moyen de promptement lever deux mille hommes pour faire ce qui leur seroit possible, attendant le marquis de Salluces. Mais il advint une chose estrange : car un porteur d'enseigne, ayant la garde d'une ruine qui estoit à la muraille au bourg Saint-Pierre, voyant monsieur de Bourbon venir avec quelques soldats à travers les vignes, pour recognoistre la place, entra en tel effroy, que cuydant fuir vers la ville, passa, l'enseigne au poing, par ladite ruine et s'en alla droict aux ennemys. Monsieur de Bourbon voyant ceste enseigne venir droict à luy, estima qu'elle fust suivie d'autres gens et que ce fust une saillie faicte sur luy, pourquoi s'arrêta pour recueillir les hommes qui venoient à son secours et faire teste, attendant son armée, laquelle incontinent se mist en armes. Ledit enseigne, ayant marché environ trois cents pas hors de la ville, et oyant l'alarme au camp dudit seigneur de Bourbon, se recogneut, et ainsi qu'un homme qui vient de dormir, reprit ses esprits, et tout le pas s'en retourna devers la ville, et par la même ruine dont il estoit sorti, rentra dedans. Monsieur de Bourbon ayant veu la contenance de cest homme, et ayant cogneu ladite ruine, commanda de donner le signe de l'assault, et lui-même mar-

cha le premier l'échelle au poing. Mais arrivé qu'il fust près des murailles, fut tiré par ceulx du dedans un coup d'arquebouze qui lui donna au travers de la cuisse dont il mourut soudain. Plusieurs estimèrent que ce fust punition divine, pour un serment qu'il avoit faict aux Milanois, lequel après il avoit faulsé. Le prince d'Orange estant plus prochain de luy quand il tomba, le feit tost couvrir d'un manteau, à ce que les soldats voyant mort leur chef, ne s'estonnassent, puis suivit chauldement l'entreprise de sorte qu'ils entrèrent pesle-mesle dedans la ville. Le seigneur de Rence et le seigneur de Langey, avec ce qu'ils purent ramasser de leurs hommes, en combattant, se retirèrent au chasteau de Sainct-Ange, après avoir long-temps gardé le pont d'iceluy et qu'ils y furent forcés. Lesquelles choses arrivèrent le 6e de may 1527.»

« Je n'ai que faire de vous dire les cruautés lesquelles furent commises en ladite expugnation : car il est assez manifeste ce qu'on a accoustumé de faire en tels actes et aussi que la plupart de l'armée estoient Allemans qui outrepassent les autres en férocité [1] et mesmes estoient presque tous protestans, par quoy grands ennemys du pape et dura le pillage environ deux mois. »

« Aucuns ont estimé que si monsieur de Bourbon ne fust encores mort, il se fust faict *roi de Romme* et roi de Naples pour le mal contentement qu'il avoit contre l'empereur qui l'avoit trompé, car lui ayant promis sa sœur, la reine Aléonor, douairière de Portugal, il ne l'avoit fait, puis l'envoyant au duché de Milan, l'avoit laissé sans le secourir d'argent, comme le laissant en proye; mais Dieu voulut les choses autrement [2]. »

Machiavel avait assez prédit ces malheurs. On se

[1] L'histoire devrait toujours repousser ces injures si indignes de son esprit de justice et de gravité.

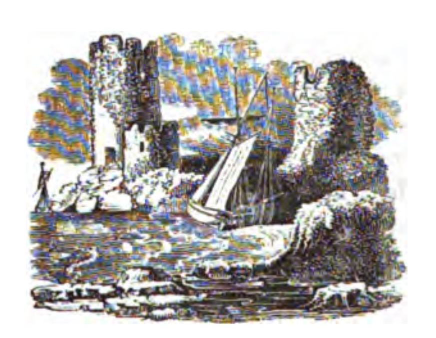
[2] Mémoires de Martin du Bellay; collection de M. Petitot, tom. XVIII, pag. 26 et suiv.

rappellera la *plumée d'encre*[1] à laquelle le pape avait cru plus qu'à mille fantassins, qui suffisoient pour le garder.

Je ne crois pas devoir rappeller *ces énormes bêtes qui n'ont que le visage et la voix de l'homme*[2]. Ai-je eu tort d'admirer la *prescience* de Machiavel?

[1] Voyez plus haut, chap. XLI, pag. 246. Cette *plumée d'encre* est la trève conclue entre le pape et le vice-roi de Naples.

[2] Chap. XLI, pag. 242.



CHAPITRE XLV.

Cependant, vers les derniers jours d'avril, Machiavel revint en Toscane. Il trouva la capitale en proie à un fléau encore plus épouvantable que celui de la guerre. La peste, qui avait déjà décimé une partie de l'armée allemande, avait été apportée à Florence. Machiavel se retire à la campagne avec sa famille, et c'est là qu'il compose la *Description de la peste de Florence*, en 1527. Il date lui-même cet ouvrage du 1er mai de cette année. Il feint une suite d'aventures diverses qui lui sont arrivées ce même jour, en parcourant la ville.

Quel sang-froid, quelle présence d'esprit, quel 1527.
besoin de distractions puissantes ne devait-il pas avoir pour se livrer à de semblables méditations! Il dit qu'il fut sur le point de renoncer à ce travail, mais il surmonta ses répugnances, et il parvint à l'achever.

Cette composition est dédiée à un de ses compatriotes, alors éloigné de Florence; il l'appelle son compère. Ce ne peut être François Vettori qui n'était pas absent : on peut présumer qu'elle est dédiée à Philippe Strozzi.

Nous voilà arrivés au dernier ouvrage de Machiavel, et nous allons voir tout ce qu'il y avait encore de grace, de poésie, d'imagination et de sensibilité dans cet esprit qui semblait ne pas vieillir, même pour l'amour.

Il annonce à son compère, dans un *proemio*, que la peste ravage Florence. L'absence a enlevé toute aimable société. Il ne connaît ici presque plus personne. Il ne fait pas allusion cependant à l'ingratitude ordinaire des hommes de parti qui abandonnent les amis dans la disgrace. Puisque son ami est absent, il lui dit ce qu'ont vu des yeux mouillés de larmes. Le sujet qui a été décrit donnera peu de plaisir : cependant il sera agréable de savoir qu'on est éloigné d'un séjour si dangereux.

« Outre cela, vous aurez la preuve que je suis vivant, quoique le bruit de ma mort ait couru, et tout cela pourra adoucir votre mélancolie, ou tout autre chagrin cuisant. »

Il entre sur-le-champ en matière.

1527. « Je n'ose pas poser une main timide sur le papier, pour attaquer un commencement si pénible : plus je présente à mon esprit ces horribles misères, et plus cette description désastreuse m'épouvante. Comme j'ai vu toutes ces horreurs, le récit renouvelle mes douleurs. Je ne sais par où je dois commencer, et s'il m'était permis, je renoncerais à mon projet : mais le désir violent que j'ai de savoir si vous êtes encore vivant, rompra toute crainte. »

« Notre misérable Florence ressemble à une ville prise violemment par les infidèles, et qu'ils ont abandonnée. Une partie des habitants, fuyant comme vous la funeste mortalité, se sont réfugiés dans les *villas* voisines, une partie est morte, l'autre est sur le point de mourir. Les choses présentes nous frappent, les choses futures nous menacent, et ainsi on est assailli par la mort, et l'on craint pour la vie. O siècle fatal ! O saison lamentable ! Ces belles voies si élégantes, qui étaient remplies de citoyens riches et nobles, sont actuellement sales et dégoûtantes, remplies de pauvres. A travers leurs cris d'effroi, et la lenteur de leurs mouvements, on ne s'avance que difficilement et avec crainte. Les boutiques sont fermées, les exercices arrêtés, les tribu-

naux suspendus, les lois foulées. On parle indifféremment d'un vol ou d'un homicide. Les places, les marchés, où se réunissaient les citoyens, sont devenus des tombeaux et des réceptacles de vils rassemblements. Les hommes vont seuls, et au lieu de rencontrer un ami, on ne rencontre que des gens infectés de la maladie pestilentielle. Si un parent trouve son parent, si un frère trouve son frère, si l'épouse trouve le mari, chacun d'eux s'éloigne. Qu'y a-t-il de plus? les pères et les mères évitent leurs propres enfants et les abandonnent. On porte à la main, ou plutôt on tient sous son nez, l'un des fleurs, l'autre des herbes odorantes, celui-ci des éponges imbibées, celui-là des flacons, un autre des boules composées de divers ingrédients, et ce sont là les précautions. Il y a certaines cantines où l'on distribue du pain. On sème pour moissonner des bubons. Les conversations sur la place, qui étaient honorables, ou qui avaient pour but le commerce, se convertissent en relations tristes et misérables; l'on dit: « Celui-là est mort, cet autre est malade. Celui-ci a fui, celui-« là est retenu à la maison. Il y en a un à l'hôpital, l'autre est « de garde. Il en est qu'on ne trouve plus. »

« Il ne court que de semblables nouvelles, propres, par l'imagination seule, à faire tomber malade jusqu'à Esculape lui-même. »

« Beaucoup vont recherchant la cause du mal; quelques-uns disent : Les astrologues nous menacent; quelques autres : Les prophètes l'ont prédit. Celui-ci se souvient de tel prodige; celui-là accuse la qualité du temps, la disposition d'un air favorable à la peste; il assure qu'il en fut de même en 1348[1] et en 1478. On dit tant de choses! Tous concluent

[1] Indépendamment de la peste de 1348 décrite par Boccace, il y en eut une en 1358. Voici ce qu'on lit dans la chronique de Mathieu Villani, édition de 1581, liv. VIII, chap. XXV, pag. 445, à l'année 1358. « Comme il avait régné sans interruption, depuis le commencement de l'hiver jusqu'au mois de janvier, un air très-subtil, clair, serein, et qui s'était maintenu sans vents et sans nuages, ce qui n'arrive pas ordinairement, on connut par expérience que cet air avait produit une *influence* qui fit *refroidir* à peu près tous les corps humains dans la ville, dans les environs, et dans le district de Flo-

d'accord, que nous avons à redouter le fléau non-seulement, mais encore bien d'autres maux. Voilà les raisonnements agréables qu'on entend à tout moment, et quoique je pusse placer, en un seul mot, devant les yeux de votre esprit, l'état de notre misérable patrie, en vous disant d'imaginer qu'elle est tout-à-fait dissemblable de ce que vous l'avez vue (car aucune chose mieux que cette comparaison faite en vous-même ne pourrait vous le démontrer), je veux cependant que vous considériez que tout ce que vous pouvez imaginer n'arrive jamais à pouvoir atteindre la vérité. Je ne puis pas vous donner de meilleur exemple que le mien : je vous décrirai donc ma vie, afin que vous puissiez y découvrir celle de tous les autres. »

« Sachez donc qu'un de ces jours de travail, je partis de ma maison à l'heure où les vapeurs terrestres sont dissipées par le soleil, pour aller prendre mon exercice ordinaire : j'avais préalablement usé de quelques précautions et de certains antidotes contre la maladie vénéneuse, antidotes dans lesquels j'ai une grande foi, quoique *Mingo*[1] dise que ce sont des cuirasses de papier. »

« A peine eus-je fait quelques pas, qu'il fallut renoncer à toute pensée de choses même graves et nécessaires, parce que le premier spectacle qui s'offrit à mes regards, pour bon augure, fut celui des fossoyeurs, non pas de ceux qu'on em-

rence et des pays avoisinants, et qui fit durer ce *froid empoisonné* dans les corps plus de temps qu'il ne devait durer ordinairement. Avec la diète, et les autres remèdes que les médecins inventaient et administraient, ils ne pouvaient hâter la guérison, ni se garantir eux-mêmes de ce mal. Beaucoup de personnes après une longue maladie succombaient, et au printemps, un grand nombre mourut de mort subite. Les astrologues dirent que le mal était causé par *l'influence d'une constellation*, d'autres par le trop de subtilité de l'air dans la saison du printemps. » Nos médecins ne pourraient-ils pas reconnaître dans les symptômes décrits assez clairement par l'historien Villani, quelque chose de ceux du choléra qui a ravagé la France pendant l'année dernière? *ce froid empoisonné* est un des symptômes de cet affreux choléra. Les Florentins avaient de fréquentes communications avec le Levant pour leurs affaires de commerce, et ce fléau a pu venir des Indes par l'Égypte, jusqu'en Toscane.

[1] Mingo Bianchelli de Faenza qui a écrit sur la peste.

ploie extraordinairement pour la maladie, mais des fossoyeurs ordinaires qui se plaignent du grand nombre de morts, comme ils se plaignaient auparavant du petit nombre, parce qu'il leur paraît que tant d'abondance va amener la disette. Qui aurait cru jamais qu'il serait venu un temps où ces hommes désireraient la convalescence des malades? Comme ils jurent véritablement qu'ils la désirent, je le crois facilement, parce que les habitants mourant dans un autre temps, d'un autre mal, ces misérables pourraient gagner leur salaire ordinaire. »

En passant à Saint-Miniato, où l'on entendait auparavant le bruit de la baguette des artisans de la laine, il ne trouve qu'un long et affreux silence. Il suit son voyage. Il rencontre *la peste elle-même à cheval :* c'étaient les infirmiers montés sur des chevaux blancs, et qui escortaient des morts. Il entre dans l'église de Santa-Reparata (aujourd'hui le dôme de Florence), il n'y avait que trois prêtres; l'un chantait la messe, l'autre la servait, le troisième s'était placé sur une chaise presque entourée de murailles et de retranchements, pour confesser ceux qui se présentaient. Trois femmes vieilles entendaient la messe; trois pauvres, marchant sur des béquilles autour du chœur, regardaient de temps en temps les trois vieilles. Ce jour-là, les Signori devaient prendre possession de leur charge (c'était le 1er de mai), et il croit que, le nombre des vivants ne suffisant pas, en appelant les citoyens comme à l'ordinaire, on nomma des morts.

Il s'achemine vers la place Sainte-Croix; là il voit des porte-morts qui dansaient en rond, chantant : « *Bien venue soit la peste, bien venue soit la peste!* » Il s'enfuit dans l'église, et il y fait ses dévotions accoutumées; puis, quoiqu'il n'y vît personne, il entendit une voix lamentable, et au milieu des sépultures, il

aperçut étendue à terre une jeune femme, en habits noirs, couvrant ses belles joues de pleurs amers, déchirant les tresses de ses cheveux, se battant tantôt la poitrine, tantôt le visage. Il s'approche d'elle prudemment, et lui demande pourquoi elle pleurait ainsi. Alors cette femme, pour n'être pas reconnue, recouvrit sa figure d'un pan de sa robe. Il lui dit alors de n'avoir pas peur, il ajouta qu'il venait plutôt pour lui donner aide et conseil. A ces mots, la jeune femme raconte qu'elle a perdu son ami, et elle fait la peinture la plus voluptueuse des plaisirs de l'amour qu'elle a éprouvé.

Ensuite elle tombe évanouie: malgré le danger, il court à elle, la délace, lui donne les secours qui peuvent la ramener à la vie. Elle recouvre ses sens; il lui demande pourquoi elle reste dans ce séjour funèbre : il lui adresse des consolations, et des leçons douces et morales.

Il était midi. Le voyageur attristé retourne à sa maison. Il prend sa réfection ordinaire, se repose quelque temps, sort, et porte ses pas vers l'église de *Santo-Spirito*. On n'y avait fait encore, bien que l'heure en
1527. fût venue, aucun préparatif pour le service divin.

Les religieux marchaient la tête haute, dans l'église, quoiqu'il n'en fût resté qu'un petit nombre. Ils affirmaient que beaucoup d'autres étaient morts, et qu'il en mourrait bien davantage, parce qu'ils ne pouvaient sortir du temple, et qu'ils manquaient de vivres.

Il s'en retourna par *via Maggio*[1]. Au milieu du pont[2], il trouva un mort dont personne n'osait appro-

[1] Nom d'une rue encore très-fréquentée aujourd'hui.

[2] Probablement le pont de *Santissima-Trinità*, le plus beau pont de Florence, qui d'après le chemin qu'a pris le voyageur, conduit de la rive gauche de l'Arno à la rive droite.

cher. Il entre dans l'église de *Santissima-Trinità*, et il y voit un homme seul, mais un homme qui paraît d'un rang supérieur. Il lui demande pour quelle raison il est dans cette ville au milieu d'un tel péril. Celui-ci lui répond qu'il est retenu par l'amour de la patrie que méconnaissent tant de citoyens ingrats. Le voyageur, de plus en plus courageux, remontre à cet homme si généreux qu'il vaut mieux quelquefois s'éloigner de la patrie, et se conserver pour elle, que de rester dans un danger où tout appui est inutile. Alors cet homme lui avoue qu'il reste ainsi, non par tendresse pour la patrie, mais par amour pour une femme qu'il lui montre agenouillée plus loin dans l'église. Il lui fait ensuite un raisonnement singulier. On ordonne la gaîté comme un remède contre la peste : être auprès de l'objet de son amour, même au milieu de la contagion, est un motif de joie, de la plus grande joie humaine. Si vous voulez, comme moi, devenir amoureux, et rester auprès de votre amie, vous êtes encore à temps, et vous éviterez la peste.

Le voyageur, mécontent pour le moment d'une pareille recette, et jugeant l'amour une peste plus pernicieuse et plus longue, quitte cet homme si passionné sans dire autre chose.

Le voyageur va ensuite à *Santa-Maria-Novella*. Cette église était moins solitaire. Il l'appelle l'église favorite et fortunée entre toutes les églises : il résolut d'y attendre la fermeture des portes. Une jeune femme, en habits de veuve, y était aussi restée. Il fait ici une description de la beauté de cette femme. Oublions Tacite, c'est Tibulle lui-même qui trace ce petit portrait, l'un des beaux morceaux de prose érotique que l'on trouve dans la langue italienne. Il est difficile d'imaginer à quel point de perfection l'auteur a porté son

style, et de combien d'images fraîches, élégantes, gracieuses et fleuries il a embelli ce passage qu'il a travaillé avec le soin le plus réfléchi.

1527. Je ne puis cependant rapporter cette description qui a quelque chose de plus animé, et même de plus poétique que le portrait de la dame conductrice des animaux de Circé.

Il s'approche de la veuve, et lui demande pourquoi elle demeure si long-temps dans le temple. Celle-ci répond qu'elle a attendu en vain qu'on célébrât les complies; qu'elle est veuve, comme on le voit à ses habits; que son époux est mort de la contagion, et qu'elle-même est en danger; et qu'ainsi, s'il ne veut pas se nuire à lui-même sans donner aucun aide, il faut qu'il se tienne éloigné. Les paroles, la voix, le ton, l'intérêt que montre cette dame, excitent la sensibilité du consolateur. Il veut savoir aussi pourquoi elle est ainsi seule; elle répond que c'est parce qu'elle est demeurée sans appui; il lui offre ses conseils, ses secours, et ne se souvenant plus apparemment de ce qu'il a dit de l'amour à l'homme de qualité de l'église *Santissima-Trinità*, il finit par offrir sa main à la veuve. La dame reprend : « Les promesses de vous autres hommes sont longues, et la foi est courte [1], si j'ai bonne mémoire des histoires passées. » Il répond: « Celui qui écrit dit ce qu'il veut, mais qui sait lire avec fruit, se fie avec discernement, et ne doit pas se repentir d'avoir mal fait. » La dame accepte les secours et la main du voyageur, quoiqu'elle ne le connaisse pas, et qu'il ait même dit qu'il a un âge assez avancé. Il finit ainsi:

« Voilà, cher compère, ce qui s'est offert à mes yeux le

[1] Réminiscence indirecte du mot politique de Louis XII. Voyez tom I, chap. IV, pag. 76.

1er mai. Vous saurez ce qui aura été fait après les noces, car actuellement je ne veux pas penser à autre chose. »

Il est bien certain que toute cette fin est une fiction à peu près imitée du conte de la Matrone d'Éphèse. C'est un conte autre que celui de Belphégor, mais c'est encore une sorte de nouvelle qui, surtout à cause de la conclusion par un mariage dans un temps de peste, a quelque chose de bizarre. J'ai passé sous silence plusieurs plaisanteries un peu vives qui s'expliquent par les mœurs du temps. Il est singulier que le dernier ouvrage de Machiavel ait eu pour sujet une catastrophe aussi douloureuse, que celle qui commença la série de malheurs sous laquelle Florence devait gémir pendant plusieurs années. Cette ville assez justement révoltée de quelques actes de mauvaise administration, devait s'insurger et supporter un siége long et sanglant : le secours de ses plus braves citoyens, celui de Michel-Ange lui-même qui était venu offrir ses conseils pour multiplier, le long des murailles, tous les moyens de défense, ne pouvaient pas être suffisants, et il était dans les destins que l'armée impériale victorieuse et avide, occuperait Florence, et y rétablirait le pouvoir de Clément VII. Quelques auteurs pensent que les désastres de la peste, en jetant dans les esprits l'habitude des souffrances et une sorte de mépris de la vie, déterminèrent cette résistance qui honora le courage des Florentins.

Ici Machiavel va cesser de parler lui-même. Nous avons fini l'examen de ses ouvrages. En nous entretenant ainsi de tombeaux, de fossoyeurs, de morts, et même si hors de propos, du sentiment de l'amour, Machiavel ne savait pas que sa destinée allait s'accomplir, que le dernier terme de la vie allait arriver pour lui, et que cependant la peste, ce fléau si meurtrier qui ravageait la ville, l'aurait épargné.

Mais n'anticipons pas sur les événements que nous avons encore à rapporter.

On a tant parlé des derniers moments de Machiavel, que nous ne devons négliger aucune des informations que l'histoire a transmises : elles prouveront combien, à cet égard, on a répandu de bruits calomnieux et ridicules.



CHAPITRE XLVI.

Guicciardini ne pouvait se passer de son ami. Rome avait été prise d'assaut, et saccagée le 6 mai, après la mort du duc de Bourbon tué au commencement de 1527. l'investissement de la place. Le duc d'Urbin n'était pas arrivé à temps pour secourir Clément VII, ou plutôt il s'était présenté sous les murs de Rome, avait fait reconnaître ses enseignes, qu'on avait très-bien observées du haut du château Saint-Ange, puis il avait disparu, quoiqu'en état d'inquiéter l'ennemi, et de pouvoir chercher à délivrer le pontife. André Doria avait amené une flottille à Civita-Vecchia pour offrir au moins les moyens de fuir. En conséquence, Machiavel se rendit à Civita-Vecchia auprès d'André Doria, et il écrivit de cette ville à Guicciardini le 22 mai. Il paraît que celui-ci voulait disposer de quelques vaisseaux de la flotte, et qu'il reçut pour réponse qu'elle n'était pas assez considérable pour qu'on pût en distraire aucun bâtiment.

Les quatre lignes qui terminent cette lettre montrent encore l'intimité qui l'attachait à Guicciardini. Il est constant que sur plusieurs questions politiques du temps, ils avaient absolument les mêmes opinions.

« Nous avons confié à messer Doria les nouvelles de France et de Florence. Il a montré de la joie de toutes ces nouvelles, et à propos de Florence, il a dit que si le pape avait

pris un semblable parti, il y avait un an, les choses seraient dans un autre état. »

Ces paroles sont les dernières que Machiavel ait écrites dans des lettres familières, ou au moins dans celles qui nous sont restées.

1527. Elles sont sans doute relatives à la révolte qui avait éclaté à Florence contre les Médicis, et contre le pape, le chef le plus influent du gouvernement de cette ville, et qui avait toujours plus servi l'intérêt du Saint-Siége que celui de Florence.

Pour nous, ces paroles prouvent-elles que Machiavel avait blâmé la conduite des Médicis? Je ne le crois pas. Il rapporte le sentiment d'André Doria, d'un amiral génois, d'un étranger servant la même cause, mais pouvant penser autrement qu'un Florentin. Il ne dit pas son propre sentiment. Il était impossible que, quoiqu'on l'eût fait attendre pour un emploi, un mouvement de reconnaissance n'eût pas attaché fortement Machiavel à Clément VII. On a vu combien de conseils ont été sollicités du publiciste. On a vu que le Saint-Siége ne s'y est pas rendu sur-le-champ, et qu'ensuite il les a approuvés et mis à exécution. On a vu cette longue et malheureuse guerre où Machiavel a joué un si grand rôle. Tant de malheurs n'étaient pas son ouvrage, mais il ne lui appartenait pas de blâmer ceux qui avaient suivi si aveuglément ses avis politiques. Peut-être même Machiavel devait-il secrètement s'en vouloir à lui-même de n'avoir pas dit, de n'avoir pas assez tôt connu que la division régnerait indubitablement parmi les puissances italiennes : mais quelle que pût être l'idée qu'il avait définitivement de l'insuffisance des milices de son pays, idée qu'il a tant de fois manifestée dans les termes les plus énergiques, le conseil qu'il a donné, le

conseil de faire la guerre, n'en était pas moins noble, généreux, et le seul à suivre. L'homme persuadé de la faiblesse des autres ne fait pas tout son devoir en la signalant; il y a un devoir plus rigoureux, parce qu'il est souvent rempli sans succès, c'est de porter les choses au point où il y ait à espérer que cette faiblesse, que cette désunion, que ce défaut d'ensemble, que ces intérêts divers, devant une ruine certaine, puissent passer successivement de la résignation à une sorte de frémissement, de ce frémissement à la force, de la force à l'audace, de l'audace à l'héroïsme même. Ce devoir, Machiavel l'a rempli; il a dit: Le désespoir donne des conseils que n'a pas donnés la réflexion. Il n'a pas dû, il n'a pas pu se repentir de sa conduite, et quoiqu'Alfiéri ait écrit de sa propre main, dans son exemplaire de l'Ammirato, où j'ai déjà puisé des opinions de ce grand homme sur le secrétaire florentin, quoiqu'Alfiéri ait fait cette réflexion, « Machiavel a pu voir sa patrie remise en liberté[1] », ce n'est certainement pas dans un sentiment de joie et de bonheur pareil que Machiavel a dû mourir. Il savait, lui, que les Médicis de ce temps, ayant abusé de leur autorité, et n'étant soutenus d'aucun grand talent militaire, pourraient être éloignés, mais qu'il reviendrait d'autres Médicis mieux inspirés, mieux soutenus encore, servis par le souvenir de la libéralité de Cosme, de la prudence de Laurent, de la fermeté de Léon X, des exploits de Jean, et au moins des bonnes intentions de Clément VII, et que les cris nouveaux de

[1] On trouve ces propres paroles sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux. *Machiavelli morì il dì 22 giugno 1527, onde potè vedere la patria rimessa in libertà.*

Alfiéri ne s'était pas assez rendu compte des dernières actions politiques de Machiavel.



liberté n'étaient peut-être pas autre chose que les cris des Pazzi, des cris d'ambition et de jalousie que des circonstances moins dures pour l'Italie feraient taire plus tard.

Mais s'il ne se reprochait aucune action nuisible à sa patrie, Machiavel n'en devait pas moins éprouver une vive douleur des événements affreux et de toute cette grêle de fléaux qui affligeaient Florence. Il revint de Civita-Vecchia vers la fin de mai. Au commencement de juin, il sentit sa santé s'altérer. Il avait confiance dans ce médicament dont il avait conseillé l'usage à Guicciardini[1]; il paraît qu'il s'en servait pour apaiser de vives crispations d'estomac dont il souffrait quelquefois. Il ne consultait pas de médecin, tant était constante sa foi dans ce léger remède dont il avait éprouvé des effets heureux. Il se l'administra à lui-même sans doute avec quelque excès, et dans un moment où il fallait apparemment d'autres palliatifs : bientôt il fut surpris de vives douleurs. Il ne put ré-
1527. sister au chagrin et à la maladie réunis, et il expira le 22 juin 1527, à l'âge de 58 ans, un mois et dix-huit jours, muni des secours spirituels de l'Église catholique, et assisté par des prêtres jusqu'au dernier moment de sa vie.

Une lettre de Pierre Machiavelli son fils à François Nelli, à Pise, dément les fables injurieuses inventées, depuis sa mort, par des écrivains calomniateurs. Voici le texte de cette lettre :

« Très-cher François, je ne puis retenir mes pleurs quand je dois vous dire que, le 22 de ce mois de juin, Nicolas, notre père, est mort de douleurs d'entrailles, causées par un médicament qu'il avait pris le 20. Il s'est confessé de ses

[1] Voyez tom. II, chap. XXXIX, pag. 200.

péchés à frère Mathieu qui l'a assisté jusqu'à la mort. Notre père nous a laissés dans une grande pauvreté, comme vous savez. Quand vous reviendrez, je vous confierai beaucoup de choses de bouche. Je ne puis actuellement vous rien dire autre que de me recommander à vous. 1527. *Votre parent, Pierre Machiavelli.* »

Il laissait de sa femme Mariette Corsini, avec laquelle, quoi qu'on ait dit, il a toujours vécu en bonne intelligence, cinq enfants : messer Bernard, Louis, Pierre, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, Guido, ecclésiastique, et Baccia [1], mariée à Jean de Ricci, dont la famille existe encore de nos jours.

Il était d'une taille ordinaire, d'un tempérament faible que tant de courses à cheval ont dû encore beaucoup fatiguer, sujet à de fréquentes incommodités d'estomac, de couleur un peu olivâtre, comme le Dante, d'une figure animée et vive, où l'on voyait l'élévation de son génie et de son cœur. Dans la conversation il se montrait agréable et franc. Il était officieux avec ses amis; il recherchait les hommes d'esprit, il avait la repartie prompte. Nous avons rapporté celle qu'il fit au cardinal d'Amboise [2]. En voici une autre. Claude Tolomei, Siennois, discutait avec lui sur la question de savoir si les hommes étaient plus savants à Sienne qu'à Florence. Tolomei dit : « A Florence, les hommes ont moins de science et sont « moins savants qu'à Sienne, en vous exceptant cependant. » Machiavel repartit : « A Sienne, les hom« mes sont encore plus fous, sans vous excepter. »

On lui demandait ce qu'il pensait de Bembo, Vé-

[1] *Baccia* est le diminutif de *Bartolomea;* on a vu qu'on l'appelait aussi *Baccina*. On dit avec raison que les parents de Machiavel, qui peuvent encore exister aujourd'hui, descendent tous de *Bartolomea*.

[2] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 292.

nitien, enseignant aux Florentins la langue toscane : « Je dis ce que vous diriez vous-même, si un Florentin « enseignait la langue vénitienne à un Vénitien. »

Pour connaître enfin toute la vivacité de l'esprit de Machiavel, il suffit de lire ses comédies où l'on trouve tant de traits assaisonnés du meilleur sel attique, ses lettres qui sont souvent si piquantes, et si joyeuses, son conte de Belphégor, et les *Capitoli per una bizarra compagnia*.



CHAPITRE XLVII.

Avant de rapporter plusieurs circonstances qui suivirent la mort de Machiavel, et qui se rattachent à ce grand homme, j'essaierai de rendre compte d'une partie des jugements divers qu'une foule de philosophes, d'hommes de lettres, et d'écrivains plus ou moins passionnés, ont portés sur ses ouvrages, et je manifesterai en même temps, de mes opinions particulières, ce que j'ai pu tenir en réserve, quoique j'aie abondamment fait connaître le fond de mes sentiments sur le secrétaire Florentin.

Nous ne pouvons pas suivre ici le précepte de Montaigne, qui dit qu'on doit apprécier un auteur d'après la science dont l'étude a pu dominer en lui.

« Et à ce propos à la lecture des historiens, qui est le subjet de toutes gens, j'ay accoutumé de considérer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent autre profession que de lettres, j'en apprens principalement le stile et le langage ; si ce sont médecins, je les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la température de l'air, de la santé et complexion des princes, des blessures et maladies ; si jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droits, les loix, l'establissement des polices et choses pareilles ; si théologiens, les affaires de l'Église, censures ecclésiastiques, dispences et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cérémonies ; si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement la déduction des employs où

ils se sont trouvés en personne; si ambassadeurs, les menées, intelligences et pratiques, et manière de les conduire[1].

Mais ici, en contemplant la masse des écrits de Machiavel, oserons-nous décider, après avoir toutefois avoué qu'il n'était ni médecin, ni théologien, ni courtisan, oserons-nous avancer qu'il y avait en lui une prédomination d'études et de talent d'après laquelle on peut examiner ses compositions? J'ai assez dit combien d'hommes distincts se trouvaient rassemblés dans ce seul homme. Il faudra donc une circonspection réfléchie pour entreprendre une tâche aussi laborieuse que celle que je m'impose, et je ne saurais trop, pour ne pas me fourvoyer, ne jamais perdre de vue ces réflexions si sages que je lis encore dans Montaigne:

« Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subject : si y a il est grand'aysance à les combattre : et ceux qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs : il s'y trouveroit toujours à un tel argument, de quoy y fournir responces, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de débats que notre chicane a alongée, tant qu'elle a peu, en faveur des procez :

« *Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem*[2]. »

C'est donc ce spectacle de coups portés, de coups rendus, *de rangs mal pris et mal gardés;* c'est cette arène où tour à tour la fureur, le dénigrement, l'injustice, et il faut le dire, l'amour austère de la vertu, ont rencontré le calme, l'enthousiasme, la vérité, l'indulgence; c'est cette longue bataille d'écrits qui a déjà duré plus de trois siècles, et dans laquelle l'accusé a

1 Essais de Montaigne, 1771, in-18, tom. I, pag. 114.

2 « Nous sommes frappés, et nous détruisons l'ennemi par autant de blessures. » *Horat., lib. II, epist. 2, vers* 97.

vu les uns marquer d'un fer de réprobation son nom, que les autres vouaient à la gloire; enfin, c'est cette *Iliade littéraire*, ce dissentiment des nations les plus unies entre elles sous d'autres rapports, dont je vais tenter d'esquisser le tableau. J'ai cherché à porter la lumière sur tout ce qui concernait Machiavel, en distribuant attentivement, suivant les faits et les dates historiques, les innombrables compositions de ce génie qui s'élève comme un géant (*giganteggia*) au-dessus des auteurs de la Péninsule italique; autant qu'il sera possible, je présenterai, dans le même ordre, les attaques, les résistances, les imprécations, les *Évohé*[1] : chemin faisant, je serai forcé naturellement de combattre toutes les erreurs, et celles du blâme et celles de la louange, quand l'histoire se sera chargée de les dénoncer; et Dieu permettra peut-être, à la fin de ce travail, que le lecteur, juge suprême de ce combat, ne me laisse presque plus rien à ajouter sur ces hautes questions de morale et de gouvernement politique. Cette revue embrassera tous les ouvrages du grand Florentin, et portera successivement, sur chacun de ceux que les personnages cités auront jugé à propos d'examiner.

C'est un ami, un compagnon de Machiavel, qui paraît le premier dans la lice. Blaise Bonacorsi, le même qui s'entretenait avec lui si familièrement en 1502[2], écrit vers 1516 à Pandolphe Bellacci, avec qui il est lié d'une tendre affection :

« Parmi les proverbes grecs, très-cher Pandolphe, il y en a un dont voici la substance : « Les choses doivent être com- « munes entre les amis. » Quoique ce proverbe, à cause de

1 Cri de louanges des Bacchantes en l'honneur de leur dieu.

2 Voyez tom. I, chap. VI, pag. 112.

la malignité des temps et du peu de foi des hommes, n'obtienne plus l'antique et parfaite observance dans laquelle on le tenait auparavant, ce n'est pas qu'il ne doive être reconnu et pratiqué avec cette intégrité que demande une action si noble et si affectueuse: ne voulant m'en départir pour le présent, pas plus que je ne l'ai oublié par le passé, et te reconnaissant non-seulement comme un ami, mais encore comme un protecteur, je t'envoie le petit ouvrage (*l'Operetta*) nouvellement composé sur *les Principautés* par notre Nicolas Machiavel. Tu y trouveras décrites, avec une grande lucidité et une brièveté remarquable, toutes les *qualités* des *Principautés*, tous les modes propres à les conserver, toutes les offenses qu'on peut leur faire: il y a joint une notice exacte des histoires anciennes et modernes, et beaucoup d'autres documents très-utiles. Si tu lis cet ouvrage avec l'attention que tu apportes à lire les autres choses, je suis assuré que tu n'en retireras pas peu d'avantages. »

« Reçois-le avec la célérité qui convient, et prépare-toi à te montrer un courageux champion contre ceux qui par malice ou envie voudraient, suivant l'usage de ces temps, *mordre et déchirer*[1]. »

Nous voilà sérieusement avertis de l'importance du livre (c'est cependant le *Traité des Principautés* qu'on appelle ici *Operetta*). Il paraît que déjà cet ouvrage, quoique ne circulant qu'en manuscrit, avait vivement excité la curiosité publique.

Clément VII, par un bref du 23 août 1531, accorda à Antonio Blado d'Asola, imprimeur, un privilége pour imprimer le livre *des Principautés*, les *Discorsi* et les *Istorie*. Monsignor Gaddi à cette époque accepta la dédicace des *Discorsi* que Blado lui offrit le 18 octobre de la même année, et celle des *Principautés* que lui offrit Bernard Junte (*Giunta*) le 8 mai 1532. Le

[1] Préface de l'édition de Ciardetti, *Italia*, 1826, pag. 27.

cardinal Ridolfi, de concert avec monsignor Gaddi, favorisa la publication de ces ouvrages de Machiavel, qui eut lieu dans Rome même. La dédicace de Blado d'Asola contient plusieurs passages à remarquer. Il y est dit que l'excellence du sujet traité dans le livre est digne de la grandeur de l'esprit du prélat qui a connu, qui a aimé l'auteur, et qui chérit tout ce qui lui a appartenu. Ces *Discorsi*, après la mort de leur père, sont comme des pupilles privés des tuteurs auxquels ils avaient été recommandés, quoique leur père les eût remplis de tant de vertu et de prudence, qu'ils étaient dignes d'instruire les princes, de fonder les républiques, de maintenir leurs lois et d'accroître leur souveraineté : les voilà maintenant livrés au caprice d'un petit nombre qui, avares de leur utilité, et envieux de la gloire d'autrui, les tiennent cachés. Celui-ci, jaloux de leurs beautés, ne les laisse pas connaître; celui-là, croyant retrouver cet oiseau fabuleux qui avait des ailes si brillantes, se pare de ses dépouilles et s'en fait un plumage. Les *Discorsi* furent bientôt traduits par Gohorry de Paris. Il en parut successivement deux éditions, une en 1544; l'autre en 1546. Elles sont dédiées à Gabriel Leveneur, évêque d'Évreux.

En 1546, Jean Charrier traduisit l'*Art de la guerre*, et le dédia au Dauphin. En 1548, on publia, sous le nom de Guillaume du Bellay, les *Instrvctions sur le faict de la guerre*. Nous examinerons, à la fois, les traductions, les imitations, et les opinions qui auront rapport à l'*Art de la guerre*.

Vers 1547, le cardinal Polus commença à s'élever, dans ses conversations et dans quelques lettres, contre le livre dit alors *del Principe*. Cet illustre personnage, qui avait tant de savoir et tant de doctrine, ne jugera pourtant qu'à travers les préventions de l'esprit de parti.

C'était Thomas Cromwell, secrétaire d'état, nommé vice-gérent ou vicaire de Henri VIII, qui avait fait connaître à Polus le Traité du secrétaire Florentin. La diversité de sentiments politiques ne pouvait faire goûter à Polus, resté fidèle au Saint-Siége, ce qui lui était vanté par le ministre Cromwell en révolte contre les papes. Polus en passant à Florence avait entretenu de ses répugnances plusieurs illustres citoyens de cette ville, qui alors lui avaient répondu que Machiavel avait voulu non instruire un prince, mais représenter un tyran. C'est depuis cette époque que cette fausse opinion fut répandue en Europe. Polus raconte ces faits dans son apologie à Charles-Quint [1] en 1552.

Comme une controverse nouvelle et violente trouve bientôt des sectateurs, Ambroise Catharin Politi, dominicain à Florence, mais Siennois de naissance (car les ennemis de Machiavel n'ont jamais été en grand nombre à Florence), homme libre et hardi dans ses discussions, qui, bien que théologien, avouait lui-même qu'il ne s'embarrassait pas de l'autorité de saint Augustin, de celle de saint Thomas, et qui néanmoins était parvenu à obtenir l'archevêché de Conza dans le royaume de Naples, publia à Rome quelques dissertations politiques; une de ces dissertations est ainsi appelée : « *Des livres que doit détester le chrétien, et qu'il faut tout-à-fait bannir de la chrétienté* [2]. » Il y a un chapitre écrit tout exprès contre le secrétaire Florentin, sous ce titre : « *Combien on doit exécrer les Discorsi de Machiavel, et l'Institution de son Prince* [3]. La censure de Catharin offre çà et là plusieurs

[1] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 333.

[2] *De libris a christiano detestandis et a christianismo penitus eliminandis.*

[3] *Quam exsecrandi Machiavelli Discursus et Institutio sui Principis.*

arguments assez solides qui ont été répétés par les écrivains postérieurs, contempteurs de Machiavel. Jules III, qui avait été le disciple de l'archevêque de Conza, et qui approuvait ses attaques contre Machiavel, était sur le point d'élever cet archevêque à la pourpre, mais Catharin mourut subitement à Rome en 1553. Ses dissertations avaient produit une impression défavorable au secrétaire.

Dans cette même année un Français, Guillaume Cappel, fit imprimer une traduction du livre dit *del Principe* de Machiavel [1]. La préface est adressée à monseigneur Bertrand, garde-des-seaux (*sic*) de France.

On y lit ces réflexions et cet éloge du secrétaire :

« Monseigneur,

Encores que le présent de ce liure soit autant petit à vostre grandeur, comme grand à ma petitesse, d'autant que la façon, qui est mienne, mesmes à mon iugement, n'est pas fort ingénieuse, l'étoffe et la matière, qui est d'autruy, combien qu'elle soit massiue, si ne peut-elle enrichir le trésor de vostre diuin esprit. Toutefois se voulant eschapper quasi de mes mains en celles des autres, ie ne pouuois en général choisir vn plus honorable sauf-conduit, aussi ne deuois-je en particulier lui adresser vn plus fauorable que vostre nom tant renommé... »

« Quel gré deuons-nous sçauoir à ceux qui ont bien traitté par liures, comme *boutiques de sagesse*, les sciences qui nous aparentent de plus près à Dieu, faisant resouuenir l'esprit de son origine, sans lesquelles vn homme souuent ne retient de soy que le nom et la figure, car elles nous font pratiquer la raison qui est marque de notre excellence...... L'intention est diuerse pour laquelle vn homme gouuerne sagement ou sa personne seule, ou sa maison, ou sa ville; si donc la fin plus ample et digne rend celui qui la poursuit plus excellent (comme elle faict), i'estime que la politique le gai-

[1] J'ai donné le titre de son ouvrage, tom. I, chap. XXII, pag. 318.

gnera, qui est le sommet de la philosophie, laquelle est royne de notre vie, qui comprent la fin des fins, et qui iuge de tous ceux qui sont en la vie actiue (que chacun suit comme la principalle) beaucoup mieux qu'eux-mesmes, sans laquelle les sciences, qui ne sont que *demoiselles* ou ornemens de notre grande dame, seroient nulles : aussi est-elle, à leur égard, ce qu'est l'architecte et patron du nauire enuers les ouuriers et pilotes. Car le peuple ne pourroit jamais exercer ses vacations diligemment, s'il est exposé ou en proie à l'ennemi, ou à la mutinerie de la commune, ou à la tirannie des plus gros. Au contraire, la république estant très bien menée par les magistraz qui sont comme les ames de son corps, et durant la guerre par armes et durant la paix par lois, qui sont ses deux principaux membres, toutes les sortes de personnes, toute la hiérarchie des estaz prouffite de bien en mieux et se conforme d'vn exemple au maniment des affaires, à cette grande Prouidence diuine sur le théâtre de l'uniuers. C'est elle (la politique) qui a rassemblé les hommes de la vie brutale à la ciuile, pour communiquer ensemble non seulement en pais et seureté, mais en heur et félicité; puisque l'homme de sa nature est compagnable, tellement que celuy qui n'en tient est plus ou moins qu'vn homme. L'excellence de laquelle gist en la difficulté : car sur tous les animaux, l'homme est le plus ingrat enuers son gouuerneur, de sorte que le propre des princes est de semer bonnes œuures pour recueillir mauuais bruict. Mesmes que cette science (si on la doit appeller science et non plus tost vne caballe qui se baille de main de père en filz) ne fut jamais inuentée que par nécessité, ou bien élargie du ciel à quelque diuin esprit comme l'effect de la puissance à quelque magnanime courage. Et parce que l'usage est tant nécessaire, la connoissance en est fort honneste. Toutes fois la pluspart en ont escript plus pour la monstre, que pour le prouffit, souhaictant plustot que descriuant une répub.; que s'ils eussent raporté leurs escripts à ce qu'ils imaginent de faire, sans establir des gouuernemens desquels ils estoient seuls et seigneurs et subiectz, ils eussent plus acquis de ré-

putation entre les princes, que de vaine admiration entre les sophistes : car ny leur éloquence ny tout le sçauoir humain ne pourroit mettre en teste d'vn prince qu'il consente à sa ruine, laquelle fust aduenue si quelcun eust suiui leur institution, entre tant qui ne la suiuoient pas. Mais nostre auteur Machiauelle applique tout à la manière de gouuerner de son tems et de son païs *qui est quasi le nostre.* Car le vrai but d'vn autheur, et d'vn seigneur politiq., c'est de conseruer et augmenter ses estatz : ioint avec ce vn entier et sain iugement, ne se laissant transporter en faueur de nations ou de personnes, vn bon moïen de procéder, vn stile propre à la matière, vne connoissance des histoires, vne expérience assurée. D'auantage il reprent les fautes hardiment, pouruoit sagement aux inconuéniens, recherche les causes de changemens. Somme, *il ne lui deffaut rien pour être prince que la puissance èt nom de prince :* si bien qu'il a quasi osté le moïen de ses successeurs d'y rien adiouter ou diminuer, et que ceux n'ont pas bonne opinion qui l'ont contraire à la sienne, et combien que d'anciens l'accusent de façonner vn prince trop rigoreux, si me semblent-ils trop rigoreux eux-mesmes :....... Ie ne respondray pas à ceux qui le blasonnent de nulle religion : car i'estime que ceux-là déclarent leur opinion plustôt qu'ils ne repreignent celle d'autruy, veu qu'ils mettent en auant une chose si énorme, sans aucune occasion qu'on puisse aperceuoir en ce liure. Au demourant, il a si bien traitté toutes les parties de politique, qu'il s'est acquis desia autant de louanges en toutes, que toutes les autres ensemble sur chacune. Des liures duquel toutesfois au iugement d'vn chacun, celui-cy est le mieux faict tant pour estre le dernier composé que d'autant que le subiect et forme de répub. en monarchie est la plus excellente. Ce que ie puis prouuer tant par anciennes authoritez accompagnées de raisons que par l'exemple de nostre France et de vous, monseigneur, qui estes garde et chef de la iustice : tellement que la renommée se conformant à la vérité est telle, nul païs estre si bien policé que la France, et la France mesme ne l'auoir iamais esté si

bien que maintenant, et ce par votre moïen, monseigneur, qui confermez contre cela ceste sentence de Platon tant célébrée. Mais de vos louenges, monseigneur, i'aime mieux me taire, que les obscurcir par mon trop peu dire ne les pouuant seulement grossoyer. Au regard de moy, monseigneur, suiuant l'oppinion de ceux qui conseillent d'aprendre les meilleures choses, les premiers, et le plus tost qu'on peut, d'autant que nostre âge borné de trop court ne peut épuiser cette grande mer de sciences deriuée en mille canaus, ie me suis estudié quelque peu à la politique, en laquelle si ie me suis porté d'vn zèle mieux fondé que reiglé, etc. I'ai bien voulu faire épreuue de mon stile en la traduction de ce liure que ie n'ai voulu laisser quasi *aubein*[1] entre tous les autres ses plus grands frères naturalisez de nostre langue, lequel ie vous supplie très humblement de prendre en bonne part comme *arre* de moy, et de toute ma vie dédiée à vostre seruice..... »

Les Français ne pourront pas m'en vouloir d'avoir si peu abrégé cette dissertation de Cappel. Je n'ai plus rien à dire maintenant de l'opinion qu'il a de Machiavel. J'ai été bien aise en même temps de faire connaître de quel ton on parlait sur la politique à cette époque. Cappel a tort de dire que cet ouvrage est le dernier qu'ait composé Machiavel; ce livre est au contraire son premier ouvrage.

J'ai lu très-attentivement la traduction qui suit cette préface. C'est un travail fort bien fait. L'auteur est compris avec sagacité, et rendu avec énergie. J'ai remarqué, chapitre XII, cette manière de suivre pas à pas l'original.

« La fin de ces belles prouesses est qu'elle (l'Italie) a été courue du roy Charles, pillée du roy Louys, forcée du roy Fernand, et villenée des Suysses[2]. »

[1] Étranger non naturalisé.

[2] *Ed il fine delle loro virtù è stato che quella è stata corsa da Carlo, pre-*

Dans la même édition de Cappel, j'ai lu avec plaisir un petit sonnet grec composé par Daurat, poëte français, qui florissait vers la même époque de 1553. Voici la traduction de ce sonnet :

Sur l'Instruction du Prince, par Machiavel.

« Les sages et les sophistes de l'antiquité ont écrit beaucoup d'admirables préceptes sur le mérite des princes. Mais qu'est-ce qu'un Nicoclès, qu'un Cyrus, qu'un Agésilas en comparaison de nos puissants monarques? Le proverbe dit : « A un autre temps convient un autre régime de vie. » De nos jours, autres peuples, autres souverains. Ils sont tels que Machiavel les a instruits d'abord en langue italienne, et tels qu'il les instruit ici de nouveau en beau langage gallique. Or si Saturne, qui régnait dans l'âge d'or, se montra fin et rusé, qu'eût-il été dans ce siècle de fer?[1] »

Suivant M. Weiss, ce collaborateur si zélé, je dirai presque cet Atlas de la Biographie universelle, qui est en même temps si bon et si modeste, Daurat a reçu de ses contemporains une place dans la Pléiade, c'est-à-dire dans la liste des sept poëtes les plus célè-

data da Luigi, forzata da Fernando, e vituperata da' Svizzeri. Édit. de Passigli, pag. 3o5 et 3o6. Pour une autre remarque que j'ai faite relativement à l'ouvrage de Cappel, voyez tom. I, chap. XXII, pag. 318.

[1] Je crois devoir encore insérer ici l'original en grec.

Εἰς τὴν Μαχιαυέλλου ἄρχοντος παιδείαν.

Πλεῖστά τε καὶ κάλλιστα γράφον σοφοὶ ἠδὲ σοφισταὶ
  Ἀρχαῖοι περὶ τῆς ἡγεμόνων ἀρετῆς·
Ἀλλὰ τί Νικοκλεῖ, Κύρῳ τε καὶ Ἡγεσιλάῳ
  Πρὸς τοὺς ἡμετέρους σκηπτοφόρους βασιλεῖς;
Ὡς λόγος, ἡμέρῃ ἄλλῃ ἄρηρε δίαιτα καὶ ἄλλη·
  Ἄλλος νῦν ὁ λεὼς, καὶ βασιλεῖς ἕτεροι.
Οἵους δὴ Μαχιαύελλος παίδευσ' ἰταλιστὶ
  Πρὶν μὲν, ἀτὰρ νῦν αὖ κελτικῇ εὐστομίῃ.
Εἰ δ' ἄρχων χρυσῆς γενεῆς Κρόνος ἀγκυλόμητις
  Ἔσκε, σιδηρείης ποῖος ἂν ἀρχὸς ἔοι;

Ἰω. Αὐρατοῦ.

brès de son siècle : Montaigne en parle avec bienveillance [1].

A la fin de l'ouvrage de Cappel, on lit un sonnet latin dans lequel il est félicité sur sa traduction par Jodelle, le premier qui imagina de composer des tragédies à l'imitation des Grecs; on y trouve encore un sonnet de félicitation, composé par Rémi Belleau, autre poëte de la Pléiade, et que Ronsard appelait *le peintre de la nature;* enfin une sorte de *canzone* sur le même sujet de Marc-Antoine Muret, l'ami de Bembo, des Manuces, et le favori du cardinal Hippolyte d'Est, le protecteur constant de l'Arioste.

Machiavel, s'il avait pu lire les louanges que lui donnait Cappel, et celles qu'on prodigua à ce dernier pour le remercier d'avoir entrepris et terminé la version du livre *des Principautés*, aurait passé subitement de la joie à la colère, en entendant le jugement qu'a porté de lui Paul-Jove, en 1557.

Voici ce qu'il dit en prétendant faire l'éloge du secrétaire Florentin :

« Qui ne serait pas étonné des avantages dont la nature avait favorisé Machiavel, lui qui, sans avoir presque aucune teinture de la littérature latine, s'est placé au rang des meilleurs écrivains. Doué d'une rare souplesse de talent et d'une adresse merveilleuse, il abordait tous les genres avec le même succès, et traitait un sujet plaisant ou sérieux avec la même facilité de style. Historien plein de profondeur et de finesse, il sut présenter sa nation sous un jour très-favorable : guidé par son instinct de dissimulation, il déguise habilement les passions des partis, et se montre seulement tantôt bienveillant, tantôt sévère. Nous nous plairions à accorder à son

[1] Montaigne, tom. VI, pag. 116. Je l'ai appelé Daurat, et non pas Dorat, comme l'ont fait quelques auteurs, parce qu'il a signé ainsi son nom, Ἰω. Αυρατοῦ.

mérite plus de louanges encore, si nous, qui sommes familiers avec tout ce qui s'est passé en Toscane, nous ne savions trop bien que le miel de la douce éloquence qu'il répandait sur tous ses ouvrages, recélait un poison funeste, alors même qu'il traçait la conduite que doit suivre un bon prince, alors qu'il initiait le général aux préceptes de l'art militaire, alors enfin qu'il donnait au sénateur les leçons d'une prudence consommée dans la délibération et dans le conseil. Mais parlons avec plus de ménagement du talent de Machiavel dans le genre comique, et surtout de ce sel étrusque dont il avait assaisonné la comédie de *Nicia*, composée sur le modèle de l'antique drame d'Aristophane. Dans les situations les plus graves, il sut faire rire de si bon cœur, que les citoyens eux-mêmes qu'il avait mis sur la scène, et qu'il avait désignés de manière à ce qu'on ne pût s'y méprendre, supportèrent les traits de cette satire avec une patience toute bienveillante, malgré la profondeur de la blessure dont il les avait atteints. Cette pièce, étincelante d'esprit, fut d'abord jouée à Florence, et sa réputation parvint bientôt jusqu'au pape Léon X qui fit élever un théâtre tout exprès, pour que Rome pût jouir aussi de ce spectacle ; il y fit venir en même temps les acteurs eux-mêmes, et tout ce qui était nécessaire à la représentation. »

« Il est certain, comme Machiavel nous l'avouait lui-même, que ce n'est pas à lui qu'il faut attribuer les ornements empruntés aux Grecs et aux Latins, et dont il parait ses écrits, mais à Marcel di Virgilio dont il fut secrétaire, et qu'il assista dans ses fonctions publiques. Néanmoins c'est bien à la sagacité naturelle de l'esprit de Machiavel, à la finesse de son tact, que la prose italienne est redevable de la réforme salutaire qu'il sut imposer à la licence du vieux langage de Boccace, et à laquelle présida le goût le plus exquis, quoiqu'il paraisse à certains esprits, plus châtié seulement, et non pas plus pur ou plus sévère. »

« Après l'expulsion de Soderini, Machiavel fut appliqué à la torture par les Médicis, qui pour l'apaiser lui accordèrent une pension à titre d'historien. Mais son ressentiment mal

étouffé laissait souvent échapper l'éloge des Cassius et des Brutus, et il fut fortement soupçonné d'avoir tramé lui-même la conjuration qui coûta la vie au poëte Ajacetus et à Alamanni, chevau-léger dans les gardes du gouvernement.»

« Frondeur et athée, il vécut dans la pauvreté; et pour avoir *joué avec sa vie*, en usant *témérairement* d'un remède qu'il s'était procuré afin de se prémunir contre les maladies, il mourut, peu de temps avant que Florence, réduite par les armées de l'empereur, eût été forcée de recevoir dans ses murs les Médicis, ses anciens maîtres[1].»

Que de choses à remarquer dans ce prétendu *éloge* composé par Paul-Jove! Comment peut-il établir, même d'après la confession de Machiavel lui-même, que celui-ci ne savait ni le grec ni le latin? Pour ce qui concerne le latin, de quelle hypocrisie Machiavel ne se serait-il pas rendu coupable avec Vettori, quand il disait qu'il emportait dans ses promenades Tibulle, Ovide, ou de semblables[2]? Vettori à qui il écrivait n'aurait-il pas su que Machiavel se donnait de faux airs de savant? Marcel di Virgilio est mort en 1521: il avait donc laissé la provision de citations et de mots fins, délicats et énergiques, qui abondent dans les *Istorie* publiées en 1525, et dans l'*Art de la guerre* qui appartient à la même année? N'est-il pas plus naturel de penser que Marcel di Virgilio fut effectivement le maître, et que l'élève, homme de génie, studieux et infatigable, profita des leçons et devint un maître à son tour? Machiavel aurait donc tourmenté les derniers instants de la vie de Marcel, en 1520, pour lui faire traduire Térence, et s'en attribuer la traduction? Cela convient bien à un esprit de cette

[1] *Elogia doctorum virorum, auctore Paulo-Jovio;* in-12, Anvers, 1557, pag. 192.

[2] Voyez tom. I, chap. XX, pag. 254.

trempe! Nous ne contrarierons pas autant Paul-Jove sur ses jugements relatifs à des passages du livre *des Principautés*, mais nous l'arrêterons quand il ira jusqu'à condamner les instructions, si nobles et si vertueuses, écrites pour Girolami, et le Traité de l'art de la guerre, où il voyait aussi un poison funeste. Nous accepterons les éloges pour *Nicia*. D'après ce que Paul-Jove, évêque de Nocera, dit de Léon X à ce sujet, faut-il tant blâmer le pontife d'avoir fait représenter cette comédie? Si les remontrances secrètes, si les punitions, si l'autorité de la chaire, ne pouvaient plus ramener au bien l'esprit des religieux corrompus par le règne d'Alexandre VI, n'était-il pas excusable, ce pontife, d'appeler au secours de la morale ces représentations publiques où le vice était si vivement démasqué? Il y a erreur dans le fait de la torture ordonnée par les Médicis. Julien n'ordonnait pas les tortures de 1513. Le cardinal Jean, depuis Léon X, se trouvait à Rome. Ce furent les hommes du propre parti des Médicis, parti qui les gouvernait alors, et non les Médicis eux-mêmes qui apprêtèrent l'instrument du supplice. Il y eut d'ailleurs seulement ordre d'arrêter Machiavel, et, comme on l'a dit, une arrestation était suivie d'un interrogatoire accompagné des tortures. Les Médicis s'étaient réservé de pardonner, et de pardonner promptement. Machiavel ne fut qu'imprudent dans cette occasion; il parla trop, à ce qu'il nous avoue, et il ne conspira pas; il fut inconsidéré: il ne comprit pas sur-le-champ qu'il fallait se taire, et *que les temps deviendraient plus généreux et moins soupçonneux*[1].

Entre la torture et la pension dont parle Paul-Jove, il s'écoula douze ans.

[1] Tom. I, chap. XIX, pag. 228.

Cassius et Brutus sont cités historiquement dans les *Discorsi*, mais en même temps blâmés d'avoir cru pouvoir rendre des vertus à la république corrompue.

Machiavel ne vécut pas dans la pauvreté. Il fut *frondeur*, il est vrai, mais il ne fut pas *athée* : il se montra l'ennemi des excès de quelques ecclésiastiques. Enfin, on a vu assez clairement l'innocence du remède auquel il demande du soulagement dans ses souffrances. Il n'y eut alors rien de *téméraire* dans son action ; peut-on dire *qu'il joua avec sa vie*[1] ? Il mourut de chagrin du peu de succès de ses démarches avec Guicciardini.

Mais il faut se détourner rapidement des victoires faciles.

A peu près à la même époque, Antoine Vacca composait des vers élégants destinés à être placés dans l'église où était déposé Machiavel.

« Qui que tu sois qui passes, esclave, apporte des fleurs et des couronnes ; apporte ces présents dus à ce tombeau sacré. Car celui qui rendit les anciennes lois de la guerre et de la paix, depuis long-temps inconnues aux rois et aux peuples, Machiavel, honneur et gloire de la langue étrusque, repose ici. C'est un crime de ne pas honorer cette pierre[2]. »

Barthélemy Latomus disait aussi, mais avec un choix d'expressions qui avaient quelque chose de mystérieux :

« Machiavel, quoique personne n'aime à s'entendre écor-

[1] Le remède *téméraire* qu'il prit, *en jouant avec sa vie*, remède que d'autres auteurs ont appelé un *breuvage enchanté*, était ce que nous nommons une pilule *ante cibum*. Voyez tom. II, chap. XXXIX, pag. 202.

[2] *Quisquis adis, sacro flores et serta sepulcro*
Adde, puer, cineri debita dona ferens.
Nam veteres belli et pacis qui reddidit arteis,
Jampridem ignotas regibus et populis,
Ethruscæ Maciavellus honos et gloria linguæ,
Hìc iacet. Hoc saxum non coluisse nefas.
Édit. de Paul-Jove, *loc. cit.*

cher la délicatesse des oreilles par une odieuse vérité, fais-le cependant, et prépare un éloge entre les dents avec toute la force et la grâce que tu as dans ton langage[1]. »

En 1559, les ennemis de Machiavel triomphèrent à Rome, et Paul IV ordonna que les œuvres du secrétaire seraient mises à l'*index* : la condamnation comprenait le *livre des Principautés*, les *Discorsi*, et même les *Istorie* que l'on n'admettrait plus tard, disait-on, qu'à la condition de plusieurs corrections. L'empereur Charles-Quint avait ordonné qu'on dressât dans ses états un catalogue des auteurs qui seraient proscrits. Rome imita cet exemple. Soit que l'on craignît la publication d'opinions qui pouvaient faire ouvrir les yeux sur les excès de quelques ecclésiastiques, soit que les censures de Polus et de Catharin parussent servir de motifs suffisants, on vit à cette époque, sans qu'il y eût aucun examen, on vit dans l'*index* le nom du secrétaire Florentin, quoique ses ouvrages eussent été l'espace de trente ans environ approuvés par les pontifes précédents, et protégés par deux papes qui avaient personnellement connu l'auteur. On conçoit comment, dans l'*index* publié en 1564 par Pie IV, et que l'on appelle communément l'*index* du concile de Trente, une pareille condamnation a été copiée, puisque dans la préface il est annoncé que cet *index* a été entièrement rédigé d'après celui des inquisiteurs de Rome.

En 1560, Louis le Roy (*Regius*) prouva bien que Catherine de Médicis, bien que Florentine, n'avait

[1] *Quum sibi præteneras odioso radier aureis*
Vero, vix aliquis, Macciavelle, ferat,
Id verò facias, laudemque e dente pararis,
Quanta fuit linguæ visque venusque tuæ.
Paul-Jove, *loc. cit.*

pas exigé impérieusement les hommages rendus, en 1553, par Cappel au secrétaire de Florence. En effet, Louis le Roy, ce célèbre humaniste du XVIe siècle, après avoir adressé à la reine douairière, devenue en quelque sorte plus puissante sous le règne de François II son fils, une consolation touchante sur la mort de Henri II, ne tarde pas à montrer une opinion tout-à-fait indépendante sur ce qui concernait Machiavel, et, en parlant de ce dernier dans une traduction d'Aristote, il s'exprime ainsi :

« Aristote semble auoir esté trop curieux en la déduction des moïens tyranniques, pour tant que les mauuays princes sont assez enclins d'eulx-mêmes à inuenter ce qui sert à leur grandeur et seureté, sans qu'il soit besoing les instruire par liures. Machiavel, formant son prince, a tiré d'ici les principaux fondements de telle institution, qui doibt estre leue auec grande discrétion, pour estre escritte par un autheur sans conscience et sans religion. Mais nous qui auons proposé de ne rien mettre en auant, que n'estimions seruir à l'honneur de Dieu, et au bien de la société humaine, passerons ce discours. »

Voici Machiavel proclamé *un autheur sans conscience et sans religion*. En même temps, *il a tiré d'Aristote les principaux fondements de telle institution*. Dans la partie de ce jugement qui concerne l'absence de conscience et de religion, on retrouve les injures du cardinal Polus et de l'archevêque de Conza; dans l'autre partie, on voit que les doctrines sont renvoyées à Aristote, l'écrivain qui le premier les a proclamées. Le Roy eût pu dire aussi qu'Aristote les avait quelque peu empruntées à d'autres auteurs.

Les combats relatifs à Machiavel se livraient dans toutes les capitales, et sur la surface du monde civilisé. Voici, vers 1571, un nouvel ennemi qui se déclare

à Lisbonne. Jérôme Osorio, évêque de Sylves en Portugal, dans son livre III *de Nobilitate christianâ*, réfute avec vigueur, et quelquefois avec raison, les arguments du Florentin.

J'ai actuellement sous les yeux une traduction publiée en 1571, ainsi intitulée, *Le Prince de Nicolas Machiavelli, secrétaire et citoyen de Florence, traduit d'Italien en Francoys*, et qui est dédiée par *Gaspar Dauuergne*, aduocat au duché de Chastelleraut, au *très-havt, très-illustre*, et *pvissant Prince, Iames d'Ammilton, tuteur vnique de la Royne de Escosse, gouuerneur et seconde personne dudit Royaume.* Gaspard d'Auvergne appelle James d'Hamilton Monseigneur, et plus bas *Vostre Majesté.* Il croit encore, en traduisant la dédicace de Nicolas à Laurent II, devoir l'appeler aussi *Vostre Majesté.* Il y a dans le courant de l'ouvrage trois *annotations* imprimées en marge, et *mises par les depputez à visiter les livres à imprimer, affin*, est-il dit, *que telz endroitz soient leuz avec discretion et iugement.* On lit ces annotations aux feuillets 624, 701, 723. Une de ces réflexions est ainsi conçue: « *Crudele Turcorum consilium.* » Une autre, « *Consilium alienum à christianâ relligione,* etc. » Celle-ci est en marge du Chap. XVIII, là où il est dit qu'il faut feindre d'avoir les vertus qu'on n'a pas. La troisième note a été enlevée par les ciseaux du relieur : elle ne consistait qu'en deux mots. Cette sorte de censure prouve que, comme encore aujourd'hui, on n'approuvait pas toutes les doctrines de Machiavel.

Cette traduction de Gaspard d'Auvergne est moins élégante que celle de Cappel. On y reconnaît un langage qui n'est pas celui de la ville, mais elle est exacte, et très-élégamment imprimée. Daurat et Muret ont aussi félicité Gaspard : Daurat en vers latins, et

Muret en vers français, où il l'appelle *diuin Gaspar*.

Mais à peine un an s'est écoulé, qu'il a été commis un effroyable crime politique : le nom de Toscan est devenu la plus sanglante injure. On voue aux dieux infernaux et les Florentins qui sont vivants, et ceux qui ne sont plus, et tout ce qui a pu appartenir, de près ou de loin, par nécessité, ou par affection, à la famille qui commande à Florence.

Le président Gentillet[1] écrit évidemment, et à cet égard il mérite certainement d'être excusé, il écrit sous l'inspiration de la juste indignation qu'avait excitée le massacre de la Saint-Barthélemi. Dès-lors il se livre à un langage de colère et de malédiction qui l'entraîne quelquefois dans de graves erreurs de fait. L'ouvrage est dédié à très-haut et très-illustre prince François, duc d'Alençon, fils et frère de roi. Ce prince, tour à tour chef du parti huguenot et du parti catholique, tenait encore pour le premier parti, quand Gentillet, protestant, lui dédia cet ouvrage. Il y a lieu de croire que l'exemplaire sur lequel je travaille aujourd'hui a appartenu au duc d'Alençon[2].

En tête, après la dédicace, on lit ce quatrain :

AUX VRAIMENT FRANCS.

« La nation franque est libre : aucune tyrannie n'a jamais eu assez d'empire pour la forcer à plier le col. Ou déposez le noble nom de Francs, ou cessez d'obéir aux commandements de l'Étrurie[3]. »

[1] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 333.

[2] Il est relié en parchemin blanc empreint de fleurs de lis d'or sans nombre (il y en a plus de 1500). Il a appartenu depuis à Jean d'Estrées, archevêque de Cambray, qui l'a donné à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'où il a passé à la Bibliothèque du Roi. R. 3063.

[3] *Libera gens franca est : hanc unquam nulla tyrannis*
Compulit imperio subdere colla suo.

Machiavel est directement désigné. La personne même de la reine est comme mise en jugement.

Dans la préface on remarque ces passages :

« Mon but est seulement de monstrer que Nicolas Machaiuel, Florentin, iadis secrétaire de la république (maintenant duché) de Florence, n'a rien entendu, ou peu, en ceste science politique dont nous parlons, et qu'il a prins des maximes toutes meschantes, et basty sur icelles non vne science politique, mais tyrannique. Voilà donc le but que ie me propose, c'est de confuter la doctrine de Machiauel, et non de traiter à fond la science politique, combien que i'espère en toucher quelques bons poincts en quelques endroits, quand l'occasion se présentera........ Machiauel n'eut jamais les parties requises pour cognoistre cette science : car d'expérience, en maniement d'afaires, il n'en pouuoit guères auoir, n'ayant rien veu de son temps que les brouillis de quelques potentats d'Italie, et quelques pratiques et menées d'aucuns citoyens de Florence. Il n'auoit aussi point ou peu de sauoir aux histoires, comme nous monstrerons plus particulièrement en plusieurs lieux de nos discours, où nous remarquerons les lourdes fautes et ignorances qu'il a commises en ce peu d'histoires qu'il a voulu quelquefois toucher en passant, lesquelles il allègue le plus souuent mal à propos et maintes fois faussement. De iugement naturel, ferme et solide, Machiauel aussi n'en auoit point, comme se void par les fades et ineptes raisons dont il confirme le plus souuent les propositions et maximes qu'il met en auant : ains seulement auoit quelque subtilité telle quelle pour donner couleur à ses meschans et damnables enseignemens. Mais quand on examine vn peu de près sa subtilité, à la vérité, on la descouvre estre vne pure *bestise*, voire accompagnée de *lourdise*, et surtout pleine de meschanceté extrême. Ie ne doute pas que plusieurs gens de cour qui manient afaires d'estat,

Francorum aut igitur clarum deponite nomen,
Servire aut Tuscis desinite imperiis.

et autres de leur humeur, ne trouuent fort estrange que ie parle de cette façon de leur grand docteur Machiauel, les liures duquel l'on peut à bon droit appeller l'Alcoran des courtisans, tant ils en font grand' estime, suiuant et obseruant ses enseignemens et maximes ne plus ne moins que font les Turcs l'Alcoran de leur grand prophète Mahomet. Mais ie les prie de ne se fascher point si ie parle de ceste façon d'vn homme que ie monstreray à l'œil auoir esté remply de toute meschanceté, impiété et ignorance, et suspendre leur iugement si ie dis vray ou non iusques à ce qu'ils ayent leu entièrement ces miens discours. Car les ayant leus, ie m'assure que tout homme de sain iugement dira et iugera que ie ne parle que trop modestement *des vices et bestises* qui ont esté en ce maître docteur[1]. »

Je demande actuellement aux lecteurs attentifs qui ont lu mon ouvrage, s'ils ont reconnu dans Machiavel la *bestise* et la *lourdise* que lui reproche Gentillet. Rien n'était plus légitime que l'exaspération des protestants après l'épouvantable massacre de 1572; mais voit-on dans Machiavel une seule ligne de superstition religieuse qui puisse être regardée comme un conseil d'extermination? Il a, en général, adressé la parole à un souverain nouveau, jamais à des souverains profondément enracinés dans leurs royaumes, tels qu'étaient les Valois, successeurs du fils de François Ier, qui lui-même avait été si grand des entreprises guerrières de Charles VIII, des accroissements donnés à la France par Louis XI, et de l'enthousiasme militaire qui avait rendu le trône à Charles VII.

Écoutons encore le président Gentillet :

« Machiauel a escrit aussi des discours sur la première décade de Tite-Liue, sans réciter le faict ne l'histoire entière de la matière dont il pesche ces mots et les applique à sa fan-

[1] Préface, pag. 3 et suiv.

tasie, s'en seruant le plus souuent pour confirmer quelque chose absurde et estrange, y meslant parmy des exemples de ces petits potentats d'Italie aduenus de son temps, ou peu auparavant, qui ne valent pas le réciter et moins sont dignes d'estre proposés à imiter. Mais il le faut excuser en cest endroit, car il n'en sauoit pas de meilleurs, et s'il en eust sceu, il ne faut pas douter qu'il ne les eust mis en auant, pour en décorer ses escrits, et les rendre plus authentiques et receuables. Or, de ces deux liures, à sauoir *de la Principauté*[1] et des *Discours* de Machiauel, i'en ai recueilly et extraict ce qui est proprement du sien, et l'ay réduit à certaines maximes que i'ay distinguées en trois parties, comme se pourra voir cy-après..... Machiauel n'a pas traité chacun point et chacune matière en vn même lieu, ains vn peu icy, vn peu là, vn peu ailleurs, meslant et entrelassant quelques choses bonnes par-dedans, faisant comme les fins empoisonneurs qui ne iettent iamais grand lopin de poison sur vn morceau, afin qu'elle ne soit apperçeue, mais l'incorporent le plus subtilement qu'ils peuuent avec quelques morceaux frians et délicats..... Il y a quelques bons passages tirés de Tite-Liue et de quelques autres autheurs, mais outre qu'ils ne sont siens, ils ne sont pas par lui traités pleinement ni ainsi qu'il appartiendroit; car, comme i'ai dit cy-dessus, il les a seulement meslés parmy ses œuvres pour s'en seruir d'appast à couurir sa poison[2]. »

Gentillet a pris un parti extrême. Il ne veut se montrer ni juste ni vrai.

Gentillet maintenant ne manque pas de quelque raison, et manifeste une sorte de patriotisme estimable quand il dit :

« A votre aduis n'est-il pas bien raisonnable qu'on tienne si grand conte en France de Machiauel, qui dénigre et blasme

[1] Voilà encore un ouvrage, et des époques les plus voisines de Machiavel, où on appelle *Liure de la Principauté*, ce que l'on a appelé depuis le *Prince*.

[2] Préface, pag. 5 et suiv.

ainsi l'honneur de nos bons roys et de toute nostre nation, l'appelant ignorante des afaires d'estat, *barbare*, *auare*, *desloyale*?

L'auteur français finit par attaquer directement les Florentins qui sont employés dans les affaires de l'état, et il dit assez spirituellement que pour obtenir quelque chose en cour, et *auoir bonne et soudaine despesche*, il faut savoir parler le *langage Messeresque, parce que ces messers oyent volontiers ceux qui sauent parler leur gergon, et n'entendent pas bien le françois, mesmes les termes de iustice et des ordonnances royaux.* Il finit par appeler les partisans de Machiavel des *machiavélistes*, et c'est la première fois que ce nom paraît dans les écrits politiques, depuis la mort du secrétaire Florentin. Il reproche à notre nation de se livrer trop facilement aux étrangers; enfin, il repousse avec raison le reproche d'avarice et de perfidie fait aussi aux Allemands.

Le livre de Gentillet est divisé en trois parties. La première est intitulée, *du Conseil;* la seconde, *de la Religion;* la troisième, *de la Police*[1].

Dans la première partie, en mettant à part les injures lancées souvent avec mauvais goût contre *maître Nicolas*, on rencontre cependant des observations neuves et agréables. L'écrivain fait une sortie contre une sorte de flatteurs que les anciens Français appelaient *iongleurs*, c'est-à-dire *bouffons*, *causeurs*, *raillars, qui par leurs iongleries et babil en ryme et en prose s'addonnent à complaire aux grands seigneurs.* Gentillet fait ensuite un raisonnement très-extraordinaire sur cette maxime de Machiavel, qu'il ne faut pas

[1] Police répond ici au mot *politia*, que Rousseau a employé dans son Contrat social, liv. III, chap. VIII.

se fier aux étrangers. Il dit que cette maxime est bonne, et qu'il va cependant *ne pas la laisser en arrière*, parce que les disciples de Machiavel l'entendent et la pratiquent autrement qu'il ne l'entend. Quel crime est-il permis de faire à un politique du dommage qui peut résulter d'un bon précepte mal compris? Le défaut est à l'intelligence sèche qui n'a pas bien entendu. La première partie se termine par une autre imprécation contre les *messers*, dans laquelle il y a du talent, de la vivacité et un bon esprit français.

Arrivé à la seconde partie, *de la Religion*, Gentillet n'a et ne peut avoir aucun avantage sur Machiavel, qui n'a jamais parlé avec indécence de la religion catholique, qui a improuvé des travers, des vices, et des excès de quelques individus, qui a loué saint François et les prélats vertueux. Mais le thême de Gentillet, sa mission absolue, sa haine sans pitié, ne lui permettaient pas de s'écarter de son plan, et c'est par des sortes d'impiétés qu'il combat l'impiété prétendue de Machiavel. Comme celui-ci aurait réfuté l'épisode des habits des cordeliers! Ces religieux, dit Gentillet, consultèrent les papes pour savoir si ces vêtements devaient être courts, longs, larges ou étroits. Un pape, pour ne pas renvoyer les moines *à bast vuide*, leur donna une décision. D'autres papes la révoquèrent. On trouve encore des reproches si grossiers qu'ils inspirent le dégoût[1]. Parce que Machiavel a dit que sans doute les oracles étaient des réponses faites par les anciens prêtres païens, croirait-on que Gentillet soutient gravement *que ces oracles estoient réponses diaboliques que le diable faisoit lui-même, ou faisoit faire par quelque prêtre ou prêtresse qu'il mettoit en*

[1] Pag. 199, lig. 6. La même injure est répétée pag. 201, lig. 30.

ectase et hors de son sens?...... Voici sa conclusion :

« Ces oracles estoient voix qui venoient des diables auxquels les payens se ruyoient, sous ces noms d'Apollo, de Jupiter, et autres semblables dieux. »

La troisième partie, où l'auteur traite de la *Police*, est la plus longue de l'ouvrage : on y voit toujours le même empressement à dénigrer; cependant à propos du chap. XVIII du *livre des Principautés*, Gentillet prend ses avantages.

« Ha pauures François! voyez, voyez la tirasse où l'on vous attrape si souuent! Vous parlez librement, vous vous vantez, vous descouurez vostre cœur et volonté aux machiauelistes qui sauent bien *caualler* vos esprits et descouurir le fond de vos cœurs, et puis ils vous font donner dedans leurs filez comme ils veulent. Eux ne sont pas ainsi, ains sont mornes, secrets, taciturnes, qui ne laissent iamais tomber parole de leur bouche sans auoir prémédité en quel sens vous la pourrez prendre..... Ces François, disent-ils, sont volages, esuentez, qui ne peuuent taire leurs secrets, abondans en paroles, indiscrets, qui parlent bien souuent plusieurs ensemble, qui n'ont nulle retentiue en la bouche, et qui descouurent leurs pensées à chacun. »

Si c'est là le portrait d'un Français de son temps, Gentillet aurait pu être plus réservé en parlant de sa nation, et quant à ce portrait des machiavélistes, ce n'est pas à coup sûr celui du secrétaire, si franc, si brusque, si animé, si passionné, et que nous n'avons pas surpris en fausseté et en hypocrisie une seule fois, une seule fois, je le répète, dans l'examen de toute sa vie. Nous l'avons vu flatter Laurent II, Léon X, Clément VII, mais d'un ton agréable, élégant, gracieux et poétique : s'il s'abaissait un instant lui-même, c'était pour se relever sur-le-champ avec plus de dignité et de noblesse.

En 1577, le seigneur de Brinon dédia à Catherine une traduction de l'*Histoire de Florence* par Machiavel, et il accompagna son ouvrage[1] d'éloges très-flatteurs pour l'historien. Cette publication obtint un grand succès.

La fin du XVI[e] siècle devait voir naître contre Machiavel des préventions souvent déraisonnables. Possevin, en 1593[2], non-seulement publia des écrits contre Machiavel, mais il eut la malignité de réunir, comme en corps de bataille, tous les écrits publiés en tous lieux contre le secrétaire. On croit qu'Innocent IX, avant de devenir pape, rassembla, en 1585, tous ces matériaux, et les remit à Possevin. Que celui-ci en soit l'auteur ou le collecteur, il est prouvé qu'il n'avait pas pris directement connaissance de tous les ouvrages qu'il entendait réfuter : le critique injuste cite des passages et des maximes imaginaires, et après s'être fait un plan d'idées à reprocher à Machiavel, il poursuit cette tâche à l'aventure, en continuant d'entasser des objections peut-être judicieuses, mais adressées à des fantômes, et à des propositions que jamais Machiavel n'avait énoncées. Il y avait assez à condamner dans les doctrines que nous n'avons pu nous empêcher de réprouver nous-mêmes, nous qui avions à parler à un siècle aussi éclairé que celui où nous sommes, mais il ne fallait pas sortir de la mesure : il est vrai que les progrès du protestantisme avaient alors justement alarmé les catholiques. Quelques écrivains de la réforme publiaient qu'ils rencontraient dans le secrétaire Florentin des arguments favorables à leur cause; mais à bien dire la vérité, il

[1] Réimprimé plusieurs fois avec la même dédicace.

[2] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 333.

n'y en avait pas de directs autant qu'on se plaisait à le répandre : nous voyons, si l'on parle d'injures au Saint-Siége, nous voyons quelque chose de plus âcre en accusations et de plus amer, de plus réfléchi en prévisions, dans la citation du passage de saint Mathieu rapporté à la fin de la lettre de la république à Sixte IV[1]. On y trouve certainement quelque chose de plus révoltant que dans toutes les erreurs de Machiavel, et dans toutes ses attaques contre la cour romaine; et ce n'est pas Machiavel, né en 1469, qui a pu rédiger la célèbre lettre de 1478.

Il est en même temps digne de remarque que le secrétaire, mis *à l'index* par l'autorité du Saint-Siége, n'ait pas quelquefois trouvé grâce auprès du protestant Gentillet, qui n'avait pas à défendre la cause catholique.

Quoi qu'il en soit, Antoine Possevin, autrement appelé le commandeur de Fossano, et qui appartint depuis à la compagnie de Jésus, était peut-être encore l'homme qui aurait dû le moins, sous quelques rapports, chercher à renverser la réputation du politique de Florence. Possevin, quoique déjà religieux, avait été chargé par plusieurs souverains pontifes de diverses missions diplomatiques en Allemagne, en Hongrie, en Suède et en Pologne. Grégoire XIII l'avait envoyé en ambassade en Russie, et le négociateur pénétrant et ferme avait réussi à rétablir la paix entre le czar et le roi de Pologne. Il est probable que dans cette même carrière, où avait tant excellé le Florentin, Possevin avait pu être conduit par la force des choses à mettre en pratique quelques-uns des bons préceptes enseignés dans les *Discorsi* et dans les *Istorie*, mais il n'avait peut-être pas lu ces deux derniers ouvrages, plus

[1] Voyez plus haut, chap. XXXVI, pag. 163.

qu'il n'avait lu le *Traité des Principautés* [1]. Cette faute, cette mauvaise foi, si l'on veut, lui a été amèrement reprochée par les amis du secrétaire... Qu'il y ait calcul d'ambition, ou conviction intime, ce qu'il faut toujours plutôt croire, quoiqu'on ne sache comment admettre une conviction sans examen, les ouvrages de Possevin contribuèrent à maintenir dans leur opinion une grande partie de ces hommes qui, politiques à la suite, en tout temps n'ont pas d'autre opinion que celle de quiconque en professe une, quelle qu'elle soit, hautement et sans appel [2].

Possevin a cependant eu la gloire d'être en quelque sorte le maître, et très-certainement l'ami de saint François de Sales qui sut, s'il fut quelquefois sévère, allier à la sévérité des formes douces et indulgentes. Nous devons aussi à Possevin de sincères éloges pour la part honorable qu'il prit à la réconciliation de Henri IV avec le Saint-Siége.

Je ne m'arrêterai pas à une paraphrase du *Traité des Principautés*, faite en latin, peut-être à cette époque, par Sylvestre Tegli de Foligno; je ne connais pas cet ouvrage: plus tard, Conring nous le rappellera.

En 1594, Thomas Bozio da Gubbio, prêtre de l'oratoire de la congrégation de Saint-Philippe de Néri,

[1] Voyez encore la note sur Possevin, tom. I, chap. XXII, pag. 333.

[2] Les principaux de ces ouvrages de Possevin, du moins ceux qu'il importe de signaler ici, sont intitulés : 1° *Cautio de iis quæ scripsit tum Machiavellus, tum is qui adversus eum scripsit anti-Machiavellum* (il s'agit de Gentillet) *cui nomen haud adscripsit*. Gentillet a sa part de la critique comme il le mérite pour ses sorties indécentes contre la cour romaine. 2° *Excerpta ex libro III de Nobilitate christianâ, Hyeronimi Osori, episcopi Algarbiensis Lusitani, de nonnullis sententiis Nicolai Machiavelli*. Possevin a écrit aussi contre Bodin, auteur des six livres *de la République* (Paris, 1577), où ce publiciste, sans paraître aimer Machiavel, a exagéré quelques-unes de ses doctrines les plus funestes.

comme pour prouver qu'il avait existé préalablement un accord, au moins relativement à Machiavel, entre ceux des ordres religieux qui paraissaient destinés à se diviser le plus dans leurs opinions sur certaines questions ecclésiastiques, Thomas Bozio publia plusieurs écrits où il attaqua vivement Machiavel [1]. Dans un de ces ouvrages intitulé, *de l'Empire de la Vertu*, il réfute le chapitre XVIII du *Livre des Principautés*, et il suppose que Machiavel pense qu'il vaut mieux avoir une vertu feinte, qu'une vertu vraie. Le lecteur est à même de connaître si, entr'autres doctrines présentées peut-être cyniquement dans ce chap. XVIII, cette proposition odieuse se trouve directement recommandée. Machiavel n'a pas dit : « La vertu feinte vaut mieux que la vertu vraie; » il a dit, en commençant :

« Chacun comprend combien il est louable dans un prince de maintenir sa foi, et de vivre avec intégrité, et non avec astuce. »

Voilà la part de la vraie vertu bien dessinée, bien établie. Puis l'écrivain annonce que les hommes sont méchants, qu'ils n'observent pas leur parole, et qu'il va donner un précepte qui ne serait pas utile, si les hommes étaient tous bons. Encore une fois, sa doctrine est surtout inopportune. On ne devrait peut-être traiter de pareilles matières qu'*à danger donné*, que sous le poids des désastres les plus cruels, qu'en marchant sur des poutres enflammées; mais le terrible politique, retranché dans ses prémisses, vous crie avec assurance : « Il est louable dans un prince de « maintenir sa foi, et de vivre avec intégrité, etc.; »

[1] Ces écrits sont : 1° *de Imperio Virtutis, sive imperia pendere à veris virtutibus, non à simulatis*, divisé en deux livres; 2° *de Robore Bellico*, un livre; 3° *de Italiæ Statu antiquo et novo*, quatre livres.

ensuite il ajoute : « Néanmoins un seigneur prudent ne doit pas observer la foi, *quand une semblable observance tourne contre lui, et que les raisons qui ont décidé sa promesse sont détruites.* » Il vous crie encore : « *Si les hommes étoient tous bons, ce précepte ne seroit pas bon.* » Ici Machiavel professe quelque chose de la doctrine sur le *gouvernement de fait*, que suit publiquement le cabinet des États-Unis, et que tant d'autres princes reconnaissent de même. Les tentatives de fidélité à cette famille de frères que forment entre eux les souverains (et je place ici au nombre des *souverains*, des états tels qu'ont été la république de Venise et la république de Gênes), sont bien rares de tout temps. Chacun gouverne suivant ses intérêts. On consulte ses finances avant de consulter la morale; on compte ses soldats avant de relire les traités anciens; et, comme on est encore resté soi-même debout, et en apparence assez certain de son existence, on va chercher les torts que peuvent avoir eus les *souverains* dépossédés. On dit que la Pologne *ne pouvait pas être un royaume séparé, parce qu'elle n'avait pas de roi héréditaire*, roi qu'on pouvait lui donner si on eût bien voulu s'entendre. On dit que Venise était *trop vieille.* (Que n'a-t-on pas publié sur le roi Gustave IV ?) On dit que *tant de princes allemands ne tenaient leur puissance que d'une organisation surannée ;* que *Gênes avait besoin de plus de bâtiments de guerre, pour protéger un commerce devenu trop étendu;* enfin, que quiconque avait subi une injustice, ou péri moralement dans une révolution, probablement était condamné par une fatalité inévitable, etc., etc. Machiavel a été un grand imprudent, un grand misérable, et voici comment. Ne s'est-il pas avisé de tenir son conseil en place publique? Je me reprends : non,

il ne s'est adressé qu'à un seul homme, il n'a écrit qu'un mémoire isolé qui n'était que pour un seul individu qu'il a appelé ou qu'il n'a pas appelé prince, n'importe. Le secrétaire pouvait croire que son *Opuscule des Principautés*, comme il le dit lui-même, copié de sa main, ne sortirait pas de celle de Laurent à qui il l'avait remis, ou ne serait communiqué qu'à un petit nombre de ses conseillers, discrets et réservés. Mais continuons. Il n'en a pas été ainsi. L'Opuscule a été mis au grand jour. On en a fait d'abord des extraits, puis des copies entières; enfin, on l'a imprimé, et puisqu'on l'a imprimé, après la mort de l'auteur qui n'y pensait plus, cet auteur est un misérable, il n'en faut plus douter, il faut que de toutes parts on se rue sur *le loup*, sur la *bête féroce*. En définitive, qu'a-t-il fait ce coupable, qui doit être appelé méchant, et c'est la moindre injure, puis *bête*, *lourd*, *p.... menteur*[1]? Voici ce qu'il a fait. Il a osé dire ce que depuis lui on a pratiqué. Il a murmuré tout bas, qu'on était aujourd'hui ce qu'on était avant lui chez les Romains et chez les Grecs; il a professé ce qu'ensuite on a établi en règle à peu près générale en Europe. Je laisse un moment Machiavel, et son écrit, ce pauvre honteux, remis bien cacheté à un illustre Florentin qui devait en prendre plus de soin, et je me transporte successivement dans chacun des conseils où, entr'autres exemples, l'on a décidé au milieu d'un tas immense de traités d'alliance et d'amitié, où l'on a décidé, dis-je, du sort de la Pologne, de Venise, des princes allemands sécularisés, et de l'état de Gênes. Là, ce sont d'autres hommes que Machiavel qui ont pris la

[1] Je dis ici malgré moi l'injure de Gentillet que j'avais eu la force de dissimuler. Voyez plus haut, chap. XLVII, pag. 311, avant-dernière ligne : mais il reste encore à deviner quatre lettres du premier mot.

parole; ce ne sont pas des précepteurs ardents, des hommes tourmentés par la faim, des logiciens raisonnant, comme il l'a fait, en quelques points, dans la sphère de ses erreurs, ce sont des seigneurs polis, froids, mesurés, dînant bien, discutant sur l'état du *sujet* déposé sous leurs yeux *en travers du marbre noir*, le dépeçant avec calme, pesant les parts, retranchant la portion trop forte, ajoutant l'appoint *des ames*, demandant une rivière en compensation d'une montagne, trouvant tout naturel qu'on soit dépouillé, parce qu'on ne s'entend pas dans des assemblées turbulentes, parce qu'on a possédé une puissance fondée dans les temps des irruptions barbares, statuant que des principautés provenant de titres antiques seront données au membre d'une confédération nouvelle qui sera le plus voisin, et qui promettra le plus de troupes et de subsides; prêts à convenir que parce qu'on a acquis des richesses dans un commerce probe et intelligent, on doit en conséquence perdre sa liberté. Je me représente ces graves personnages, les uns allumant leur pipe avec les chartres, les autres prouvant que l'homme est naturellement remuant et importun, disant entre eux mille fois plus d'injures à la faible humanité, que n'en a pu dire l'indiscret secrétaire, ensuite n'en persistant que davantage à renverser l'ordre antique, proférant à huis-clos de bien autres maximes, ou citant, si on veut, celles du Florentin, et se quittant en se disant dans ces propres termes : « Il « est dommage qu'il ait fallu en venir à cette extré« mité, mais de pareilles déterminations étaient néces« saires. La raison d'état a prononcé. Nous avons jugé « sur ses exigences; maintenant gardons-nous respec« tivement le secret sur les motifs qui nous ont déci« dés. Sauvons aux hommes la honte d'une publica-

« tion des motifs qu'il faut considérer pour bien gou-
« verner les états. S'il y a lieu, nous nous reverrons
« pour appliquer les mêmes doctrines. Si nous n'y
« sommes plus, nos élèves, nos successeurs accom-
« pliront la sévère mission de la politique. »

Je me résume : je n'entends pas décrier avec aigreur toutes ces décisions dont quelques-unes (la moindre partie) ont paru impérieusement nécessaires, mais je demande si Machiavel, qui certainement est coupable dans son *laisser aller* indifférent, est plus coupable que quelques-uns des hommes d'état que je viens de mettre en scène, débitant aussi leur morale, remplissant, s'il faut le dire, un devoir, mais signant en dernier ressort des opérations politiques qui abattaient d'anciens intérêts, qui détruisaient en quelques pays une langue établie, et consacrée par une littérature, et qui, comme par l'effet d'une décoration théâtrale, changeaient subitement la face des *Principautés*.

Dans son chapitre XVIII, Machiavel a donc énoncé ce qu'on a fait avant lui, devant lui, et ce qu'on fera après lui, en toute éternité. Il a mérité d'être puni, dit-on, il l'a été, il l'est encore; mais ceux qui ont mis en pratique ce qu'il a conseillé, doivent assister au moins à cette autre torture, quand le supplice est continué pour Machiavel.

En 1594, dans son premier livre *de la République*, Pierre Grégoire, professeur à Toulouse, manifesta, en style injurieux, des préventions semblables à celles de Gentillet contre le publiciste Florentin.

Ici nous avons à examiner les opinions de Juste-Lipse. Dans l'avant-propos de ses *Livres de la doctrine civile*, il parle ainsi après avoir annoncé qu'il va traiter du *principat*.

« Ceux qui dernièrement ou hier ont tenté cette entre-

prise, ne m'arrêtent pas, ou ne m'effraient pas. On trouve en eux, pour parler vrai, suivant ce vieil axiome de Cléobule, ἀμουσία τὸ πλέον μέρος, λόγων τε πλῆθος, *inscitia in plerisque, et sermonum multitudo.* Cependant je ne méprise pas l'esprit de Machiavel seul, que je trouve vif, subtil, igné. Plût à Dieu qu'il eût conduit son prince au temple de la vertu et de l'honneur! mais trop souvent il a fléchi : pendant qu'il suit obstinément le chemin de *l'utile*, il s'écarte de cette voie royale [1]. »

Dideric Cornhert, d'abord graveur, ensuite conseiller pensionnaire en Hollande, et devenu plus tard l'écrivain polémique le plus hardi de son temps en faveur de la cause de la réforme, attaqua le IV[e] livre de la *Doctrine civile* de Juste-Lipse, et se servit de ces expressions : « Ce Lipse *machiavélise;* il précède « son prince dans la voie des fraudes, des homicides « et des parjures [2]. » Juste-Lipse est indigné d'une telle injure, qu'il repousse en déclarant que son adversaire est un calomniateur. Il dit à ce sujet ce que pourrait dire Machiavel lui-même, contre lequel on a intenté souvent un semblable système d'accusations. On voit que le mot de *machiavéliste* de Gentillet commençait à s'introduire, et qu'il avait donné l'occasion de créer un verbe latin.

Maintenant, si des jours meilleurs peuvent être arrivés, n'oublions pas qu'ils se sont fait cruellement attendre. L'Europe, comme constituée en une sorte d'*assises* permanentes, ne cessait d'instruire *le grand procès*. On avait déjà ébranlé par des cris furieux la moitié de la péninsule.

Lisbonne n'était plus la seule à élever la voix con-

[1] Just. Lips. *Politicorum, sive civilis doctrinæ libri sex*, 1594, page 8.

[2] *Ille Lipsius machiavelissat; ille ad fraudes, homicidia, perjuria, principi suo præit.* Just. Lips. adversus dialogistam liber. 1594, pag. 87.

tre le *satanique* secrétaire; Madrid ne devait pas rester en arrière, et laisser combattre les Portugais sans les soutenir. Ribadeneira, né l'année même de la mort de Machiavel, avait été instruit de bonne heure à le haïr. Il publia, en 1597, son *Prince chrétien*[1]. L'ouvrage de cet Espagnol est écrit, sans que l'auteur paraisse le savoir, plutôt pour irriter le roi d'Espagne contre les hérétiques, que pour réfuter nouvellement Machiavel. Dans sa préface, il parle du secrétaire, mais il répète les erreurs de Possevin, qui avait dit que le *Traité del Principe* était composé de trois livres distincts, tandis qu'il n'est composé que d'un seul livre fort court. Du reste, Ribadeneira était digne de réfuter les maximes prétendues tyranniques de Machiavel, lui qui, en rapportant la mort de Henri III, roi de France, semble approuver ce régicide, et louer cette action exécrable.

Après ces vives attaques contre un adversaire si redoutable, que les combattants, pour se reposer, semblaient prêter les mêmes armes dont ils s'étaient servis, à d'autres lutteurs plus frais, impatients d'entrer dans la lice, il était réservé à un sujet de Rome, à un professeur né dans la Marche d'Ancône, mais qui aurait été à Oxford apprendre à lire Machiavel, de faire entendre un autre langage relativement au secrétaire. Albéric Gentile s'exprime ainsi[2] au commencement du XVIIe siècle :

« Machiavel, partisan et admirateur passionné de la démocratie, né, élevé, honoré dans l'état d'une république, fut un grand ennemi de la tyrannie. C'est pourquoi il ne favorise pas le tyran. Il n'a pas pour objet d'instruire le tyran,

[1] Cet ouvrage a été traduit en latin, Anvers, 1604, et en français, par Balinghem, Douai, 1610, in-8°.

[2] *De Legationibus* lib. III, cap. I.

mais de dévoiler ses secrets, et de l'abandonner ainsi nu en présence des peuples malheureux...... Tel fut le but de cet homme très-distingué, pour parvenir à instruire les peuples sous l'apparence de principes généraux[1]. »

L'Anconitain reproduit ici le sentiment qui régnait à Florence, lorsque le cardinal Polus ayant reproché aux concitoyens du secrétaire l'iniquité de ses maximes, les Florentins avaient répondu qu'il avait voulu, non former et instruire un prince, mais représenter un tyran. Ce titre de *Traité du Prince* attribué à l'*Opuscule des Principautés*, vraie conception, primitive pensée de Machiavel, ce dont Bonacorsi rend un fidèle témoignage[2]; ce titre, donné peut-être depuis par l'orgueil des Médicis qui, en attendant un trône qu'ils pouvaient avoir mérité, mais que l'opinion et des alliances encore citoyennes ne devaient pas leur assurer sitôt, ont pu chercher à se mettre sur une ligne égale avec des princes de France et d'Espagne[3]; ce titre a été la cause de beaucoup de mal entendus. On voit dans Gentillet que ce livre s'appelait de son temps, *Le Prince*, ou *De la Principauté*; un des titres a dévoré l'autre, et voici les conséquences de cette confu-

[1] *Machiavellus democratiæ laudator et adsertor acerrimus, natus, educatus, honoratus in eo reipublicæ statu, tyrannidis summe inimicus. Itaque tyranno non favet. Sui propositi non est tyrannum instruere, sed arcanis ejus palam factis, ipsum miseris populis nudum ac conspicuum exhibere..... Hoc fuit viri præstantissimi consilium, ut, sub specie generalis eruditionis, populos instrueret.*

[2] Voyez plus haut, chap. XLVII, pag. 289.

[3] Voyez tom. I, chap. XXIV, pag. 390. Machiavel faisait déjà assez, en dédiant à un citoyen de la république un livre sur *les Principautés*. S'il emploie le nom de prince, ce nom signifie *premier* des citoyens. Je ne suis pas convaincu davantage par le passage des *Discorsi*, liv. III, chap. XLII : *Il che se è cosa laudabile o nò, o se da un principe si debbono osservare simili modi, o nò, largamente è disputato da noi nel nostro trattato* del Principe, *però di presente lo taceremo.* On a pu facilement mettre *del Principe* au lieu de *de' Principati*, et continuer l'erreur avec intention.

sion. Dans un ouvrage adressé à un vrai prince, si on lui dit de gouverner pour son avantage, de mentir, de fausser sa foi, etc., il est certain qu'on peut être accusé de l'avoir excité à être un méchant, un tyran enfin. Dans un ouvrage intitulé, *Des Principautés*, on a beau conseiller les mêmes forfaits, on donne des leçons au pouvoir, on parle au grand nombre, ou au petit nombre, on ne peut pas sortir d'une question d'intérêt politique collectif. On discute les avantages de l'état, de la commune, on enseigne à une société avec plus ou moins de délicatesse à conserver le sien, à l'augmenter, à ne pas perdre, à se faire honorer, respecter, craindre, à ne pas périr: dans l'un et l'autre cas, tout ce qui est conseil inique est à repousser; mais prétendre que, s'adresser à un prince seul, par exemple, ou à des gouvernants dans un système de république, c'est absolument la même action, je ne le crois pas. Je ne veux établir que cette thèse entièrement circonscrite et distincte. Si le titre *Des Principautés* eût survécu, il est évident que, d'une part, on n'aurait jamais accusé Machiavel d'avoir formé un tyran (il faudrait dire au moins des tyrans); et que, de l'autre, on n'aurait pas pensé, comme les Florentins qui se querellaient avec Polus, et comme Albéric Gentile, à dire pour excuser le secrétaire: « Vous vous méprenez, il n'a pas voulu former un tyran, il a voulu *malignement* parler en contre-vérité, « et dans ce prétendu prince, il a dépeint un tyran « qu'il livre à vos coups. » Tout se serait borné à ces réflexions: Machiavel dans ses *Principautés* s'occupe de matières qu'il ne faut pas mettre en discussion. Il assemble, à propos de rien, et dans des circonstances ordinaires, un conseil où il traite des questions dont l'examen doit être remis aux jours de deuil, de ruines

et d'extermination. Il donne sans restriction des avis qui doivent être restreints. Mais si on accorde qu'il ne parle pas à un seul homme, alors il s'adresse à tant de monde!... Sur la place publique, il y a des cœurs généreux, des esprits droits, des ames hautes et nobles. Sur le terrain on verra si son conseil est utile; on décidera s'il est salutaire; en définitive, il y aura quelque chose de plus puissant qu'un livre, qu'un souvenir de ses écrits, qu'une doctrine d'un vieux Florentin qui conseille la conduite à tenir: la nécessité prendra la parole, dictera la destinée qu'il faut subir, ou, si l'on veut, la perversité qui doit sauver l'état. Enfin, quand on me montrerait un manuscrit de la propre main de Machiavel, en tête duquel serait écrit *Del Principe*, il faudrait, avant que je me rendisse à l'opinion commune, que je visse qu'il a tracé lui-même cet écrit à la date précise de 1515. Tout autre manuscrit, même de sa main, postérieur de quelques années à cette date de 1515, me semblerait une de ces complaisances, une de ces faiblesses auxquelles il se laissa aller dans ses plaintes, dans ses privations et dans ses misères. Le livre s'est appelé indubitablement d'abord *Traité des Principautés*, et il pouvait être plus volumineux que nous ne l'avons aujourd'hui; puis l'avénement de deux Médicis au siége pontifical, la gloire militaire de Jean, le mariage de Catherine avec le fils de François Ier, en suggérant l'idée d'altérer ce livre, lui ont pu donner et conserver un autre nom. Chez les Latins, le terme de *principauté* et celui de *royaume* sont ordinairement opposés l'un à l'autre. Jules César dit que le père de Vercingétorix[1] avait la *principauté*

[1] *Vercingetorix cujus pater* PRINCIPATUM *Galliæ totius obtinuerat, et ob eam causam quod* REGNUM *appetebat, ab civitate erat interfectus.* De Bel. Gal., VII, 4.

de la Gaule, et qu'il fut tué parce qu'il aspirait à la *royauté*. Suétone parle ainsi de la *principauté*.

« Il ne s'en fallut pas de beaucoup qu'il ne prît sur-le-champ le diadême, et qu'il ne substituât à la nature de la *principauté* la forme du *royaume*[1]. »

Machiavel n'a donc pas donné des conseils de tyrannie à un *prince*, puisque l'état des choses à Florence ne permettait pas qu'il y eût un *prince*, comme nous entendons ce mot aujourd'hui: encore moins, à peine remis des douleurs de la *fune*, a-t-il adressé à un des vainqueurs un écrit moqueur et insultant, un écrit dont la moindre indiscrétion aurait trahi l'inconvenance, l'audace et la lâcheté, et renvoyé l'auteur aux *Stinche* et au théâtre de ses sonnets à Julien.

Comme il n'y a pas de longs jugements sans qu'on accorde quelque repos au prévenu et aux juges, et comme, sauf quelques débats qui ont dû m'échapper, nous sommes parvenus à la fin de la polémique contre Machiavel, qui a pu être observée dans le XVI[e] siècle, nous nous arrêterons ici, quoique l'acharnement des combattants ne paraisse pas se ralentir; mais le combat va insensiblement prendre une autre face. Sur plusieurs points la mêlée ne cessera pas d'offrir des défenseurs et des adversaires. Sur d'autres points il s'élèvera comme un tiers parti divisé lui-même en deux corps; là, sans nommer Machiavel, d'une part on le louera en lui empruntant ses arguments, de l'autre part on le déchirera en flétrissant ses maximes qu'on lira souvent avec mauvaise foi.

[1] *Nec multum defuit, quin statim diadema sumeret, speciemque Principatus in Regni formam converteret.* Vita Calig., chap. XXII.

CHAPITRE XLVIII.

C'est un Français qui apparaît le premier au moment même où commence le XVIIe siècle. En 1601, Charron, Parisien, chanoine théologal et chantre en l'église cathédrale de Condom, publie ses trois livres *de la Sagesse*. Il désire que nous sachions comment il classe les hommes en général.

« ... Il y a trois sortes de gens au monde, comme trois classes et degrés d'esprit. En l'un et le plus bas sont les esprits foibles et plats, de basse et petite capacité, nais pour obéir, seruir et estre mesnés, qui, en effect, sont simplement hommes. Au second et moïen estage sont ceux qui sont de médiocre iugement, font profession de suffisance, science, habileté, mais qui ne se sentent et ne se iugent pas assez, s'arrestent à ce que l'on tient communément, et l'on leur baille du premier coup, sans dauantage s'enquérir de la vérité, et source des choses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis, et ne regardent point plus loin que là où ils se trouuent; pensent que partout est ainsy et doibt estre, que si c'est autrement, ils faillent et sont barbares. Ils s'asseruissent aux opinions et lois municipales du lieu où ils se trouuent dès-lors qu'ils sont esclos.... Au troisième et plus haut estage sont les hommes doués d'un esprit vif et clair, iugement fort, ferme et solide, qui ne se contentent d'un ouï dire, ne s'arrestent aux opinions communes et receues, ne se laissent gagner et préoccuper à la créance publique, de laquelle ils ne s'estonnent point, sçachant qu'il y a plusieurs

bourdes, faulsetés et impostures receues au monde avec approbation et applaudissement, voire adoration et réuérence publique: mais examinent toutes choses qui se proposent, sondent meurement et cherchent sans passion les causes, mostifs et ressorts iusques à la racine, aimant mieux doubter et tenir en suspens leur créance, que par vne trop molle et lasche facilité, ou légèreté, ou précipitation de iugement, se paistre de faulseté, et affirmer ou se tenir asseurés de chose de laquelle ils ne peuuent auoir raison certaine. Ceux-ci sont en petit nombre, de l'escole et ressort de Socrates et Platon, modestes, sobres, retenus, considérant plus la vérité et réalité des choses que l'utilité; et s'ils sont bien nais, ayant auec ce dessus la probité et le reiglement des mœurs, ils sont vraiment sages et tels que nous les cherchons icy.... »

« En la grand' première de ces trois classes, y a bien plus grand nombre qu'en la seconde, et en la seconde qu'en la troisième. Ceux de la première et de la dernière, de la plus basse et de la plus haute ne troublent point le monde, ne remuent rien, les uns par insuffisance et foïblesse, les autres par grande suffisance, fermeté et sagesse. Ceux du milieu font tout le bruict et les disputes qui sont au monde, présomptueux, touiours agités et agitans. Ceux de la plus basse marche, comme le fond, la lie, la sentine, ressemblent à la terre qui ne faict que receuoir et souffrir ce qui vient d'en haut. Ceux de la moïenne ressemblent à la région de l'air en laquelle se forment tous les météores, et se font tous les bruicts et altérations qui, puis, tombent en terre. Ceux du plus haut estage ressemblent à l'Éther et plus haute région voisine du ciel, seraine, claire, nette et paisible.... Au reste il se trouue de toutes ces trois sortes de gens souz toute robe, forme et condition, et des bons et mauvaiz, mais bien diuersément [1]. »

D'après cette exposition de principes, il y a d'abord lieu de croire que Machiavel ne récusera pas un juré

[1] De la Sagesse, 1656, Elzevier, liv. I, chap. XXXIX, pag. 168 et suiv.

de ce caractère. Mais il va se passer quelque chose d'extraordinaire. Croirait-on que l'auteur appuie les préceptes qu'on accuse Machiavel d'avoir répandus, et les vante à la suite de la recommandation si éloquente qu'on va lire d'abord?

« Après la piété vient la iustice sans laquelle les estats ne sont que brigandages, laquelle le prince doit garder et faire valoir et en soy et autres : en soy, car il faut abominer ces paroles tyranniques et barbares qui dispensent les souuerains de toutes lois, raison, équité, obligation, qui les disent n'estre tenus à aucun autre deuoir qu'à leur vouloir et plaisir, qu'il n'y a pas de lois pour eux, que tout est bon et iuste qui accommode leurs affaires, que leur équité est la force, leur debuoir est au pouuoir..... Le prince doit estre le premier iuste et équitable, gardant bien et inviolablement sa foy, fondement de iustice à tous et vn chascun, quel qu'il soit. Puis il doibt faire garder la iustice aux autres. Car c'est sa propre charge, et il est intéressé pour cela. Il doibt entendre les causes et les parties, rendre et garder à chacun ce qui lui appartient équitablement selon les lois, sans longueur, chicanerie, involution de procez, chassant et abolissant le vilain et pernicieux mestier de plaiderie qui est vne foire ouuerte, vn légitime et honorable brigandage (*concessum latrocinium* [1]), éuitant la multiplicité des lois et ordonnances, tesmoignage de république malade..... Comme force médecines et emplastres du corps mal disposé, affin que ce qui est estably par bonnes lois ne soit destruit par trop de lois [2] »

Charron ne s'aperçoit pas qu'il exige là une tâche qu'un mortel ne peut pas remplir. Mais il ne s'arrête pas, et, changeant de ton sans transition, il continue ainsi :

« Mais il est à sçauoir que la iustice, vertu et probité du

[1] Un brigandage admis. Colum, liv. I, *in præfat.*

[2] De la Sagesse, *loc. cit.*, liv. III, chap. II, pag. 396.

souuerain, chemine un peu autrement que celle des privez. Elle a ses alleures plus larges et plus libres à cause de la grande, pesante et dangereuse charge qu'il porte et conduict, dont il lui conuient marcher d'vn pas qui sembleroit aux autres detraqué et desreiglé, mais qui lui est nécessaire, loyal et légitime. Il lui faut quelquefois esquiuer et gauchir, mesler la prudence auec la iustice, et, *comme l'on dict*, *coudre à la peau de lion*, *si elle ne suffit*, *la peau du renard*[1]. Ce qui n'est pas touiours et en tout cas, mais auec ces trois conditions, que pour la nécessité ou évidente et importante de l'vtilité publique (c'est-à-dire de l'estat et du prince, qui sont choses conjointes) à laquelle il faut courir, c'est vne obligation naturelle et indispensable : c'est touiours estre en debuoir que de procurer le bien public, *salus populi*, *suprema lex esto*[2]. Que ce soit à la deffensiue et non à l'offensiue à se conseruer et non à s'agrandir, à se garantir et sauuer des tromperies et finesses, ou bien meschancetez et entreprises dommageables, et non à en faire. Il est permis de iouer à fin contre fin, et près du renard, le renard contrefaire. Le monde est plein d'artifices et de malices : par fraudes et tromperies ordinaires les estats sont subuertis, dit Aristote[3]. Pourquoi ne sera-t-il loisible, mais pourquoi ne sera-t-il requis d'empescher et destourner tels maux, et sauuer le public par les mesmes moyens que l'on le veut misner et ruiner? Vouloir touiours et auec telles gens suyure la simplicité et le droict fil de la vraye raison et équité, ce seroit souuent trahir l'estat et le perdre. Il faut aussi que ce soit auec mesure et discrétion, affin que l'on n'en abuse pas, et que les meschans ne prennent d'eux occasion de faire passer et valoir leurs meschancetez; car il n'est iamais permis de laisser la vertu et l'honneste pour suyure le vice et le déshonneste. Il n'y a pas de composition ou de compensa-

[1] Qui a dit cela le premier parmi les modernes? Machiavel, et après lui, Juste-Lipse, à qui Charron l'emprunte en ce moment. Voyez les paroles du Florentin, tom. I, chap. XXII, pag. 335.

[2] Lois des XII tables, rapportées par Cicéron. *de Leg.*, lib. III, cap. III.

[3] *In Politic.*, liv. V, chap. IV.

tion entre ces deux extrémités, par quoy arrière toute iniustice, perfidie, trahison et desloyauté. Maudite la doctrine de ceux qui enseignent (comme a esté dict) toutes choses bonnes et permises aux souuerains; mais bien est-il quelquefois requis de mesler l'utile auec l'honneste, et entrer en composition et compensation des deux. Il ne faut iamais tourner le dos à l'honneste, mais bien quelquefois aller à l'entour et le costoyer, y employer l'artifice et la ruse. Car il y en a de bonnes, honnestes et louables, dict le grand saint Basile, καλὴ καὶ ἐπαινετὴ πανουργία[1], *magna et laudabilis astutia*, et faisant pour le salut public comme les mères et mesdecins qui amusent et trompent les petits enfants et les malades pour leur santé. Bref, faisant à couuert ce que l'on ne peust ouuertement, ioindre la prudence à la vaillance, apporter l'artifice et l'esprit où la nature et la main ne suffit : estre, comme dit Pindare, lyon aux coups, et renard au conseil[2], colombe et serpent, comme dict la vérité diuine[3]. »

Après avoir ainsi presque copié Machiavel, car les correctifs accumulés par Charron pour atténuer son précepte, ne font que le rendre peut-être plus dangereux, le parisien chanoine va essayer de nous faire croire qu'il entend réfuter les livres de Machiavel.

« Machiavel traite au long comme il faut dresser et con-

[1] Basil., in princ. *proverb.*, Paris, 1638, tom. I, pag. 402.

[2] Voici ce passage curieux de Pindare. Charron y fait allusion d'après Juste-Lipse, et Juste-Lipse d'après Machiavel.

..............Τόλμᾳ γὰρ εἰκὼς
Θυμὸν ἐριβρεμετᾶν θηρῶν λεόντων
Ἐν πόνῳ· μῆτιν δ' ἀλώπηξ,
Αἰετοῦ ἅτ' ἀναπιτναμένα
Ῥόμβον ἴσχει

Audaciæ enim similis est animositatem graviter frementium bestiarum leonum in labore : prudentiam vero vulpes, aquilæ quæ supina-prolapsa impetum cohibet. Pind., Isthm. IV, v. 76, éd. Boeckh.

[3] De la Sagesse, *loc. cit.*, pag. 398-99.

duire les conjurations. Nous allons dire comme il les faut rompre, empescher, et y remédier[1]. »

Charron se trompe ici. Machiavel n'a pas dit comment il faut conduire les conjurations : il a dit comment elles sont conduites par les conjurés de tout temps et de tout pays, suivant leur nombre, leur puissance, leur audace; et il a cherché plutôt à décourager les conspirateurs, qu'à leur faciliter les moyens de réussir. Quant aux avis que donne Charron, il propose les délateurs, les mesures préventives, il adopte la *cruauté courte* de Machiavel, et le copie pour tout ce qui est *clémence prompte;* ensuite il cite avec bonheur le mot de Sénèque : « Rien n'est plus glorieux à un prince que « d'avoir été offensé sans qu'il en ait tiré vengeance[2]. » Ainsi Charron semble en général plutôt, comme son ami Montaigne, disposé à ménager le secrétaire. C'est ce que l'on doit au moins à celui que l'on copie.

Mais un autre Français célèbre va parler avec moins de ménagements.

En 1610, Jacques Auguste De Thou manifesta une opinion tranchée sur la politique de Machiavel.

« Le duc de Nemours méprisant les ordres du duc de Mayenne, et n'ayant dans la bouche que le héros de Machiavel, il suivait dans le gouvernement public les maximes pernicieuses de sa politique, qui *prescrit* de paraître religieux sans l'être, de faire de grandes promesses, de les garder, quand notre intérêt n'exige pas que nous les violions, et de les violer, quand il nous en revient de grands avantages[3]. »

[1] *De la Sagesse*, Moralistes Français, tom. II, liv. III, chap. IV, pag. 407. Ce passage n'est pas dans l'édit. d'Elzevier que j'ai consultée d'abord.

[2] Sénèque, *de Clementia*, liv. I, chap. XX. Je donne ici la même note qu'a donnée mon confrère M. Amaury Duval, dans son excellente édit. *des Moralistes Français*.

[3] De Thou, liv. CVII, trad. de Nicolas Rigault, 1742, in-4°, t. VIII, p. 325.

Cette opinion de De Thou n'empêcha pas que son *Histoire* ne fût mise *à l'index* par la cour romaine, comme il en avait été des principaux ouvrages de Machiavel.

De Thou était un homme sage, tolérant : il avait travaillé avec Pierre de Forget, secrétaire d'état de Henri IV, à la rédaction de l'édit de Nantes. Bossuet invoque souvent l'autorité de De Thou, le grand auteur, le fidèle historien [1]; mais le mouvement était donné, il fallait pour quelques-uns que Machiavel fût un scélérat, et pour d'autres, qu'il eût menti.

En 1619, Gaspard Schopp qui avait changé son nom allemand en celui de Scioppio pour ne pas blesser la prononciation italienne, professe le même sentiment qu'Albéric Gentile. Machiavel, dit Scioppio [2], a voulu représenter un tyran funeste à la patrie. En paraissant indiquer les avantages (*utilitates*) du tyran, il montre le moyen de défendre l'état contre ce tyran.

En 1633, Naudé, né à Paris, l'un des savants les plus distingués de son temps, successivement bibliothécaire du cardinal de Bagni, du cardinal Barbérini, à Rome; Naudé, qui forma la bibliothèque du cardinal Mazarin, et dont nous reparlerons plus tard à propos d'un manuscrit que nous avons trouvé à la Bibliothèque du Roi, a loué Machiavel [3].

Une nouvelle ère plus heureuse était commencée pour le secrétaire Florentin, et c'est de Rome plus juste et plus rassurée sur les prétentions des protestants, que cette opinion raisonnable se répandit en Europe.

[1] Histoire des variations, et Défense de l'Histoire des variations, chapitres XXXIII et XXXIX.

[2] *Pædia politices, sive suppetiæ logicæ scriptoribus politicis latæ*, etc., p. 31.

[3] *Bibliographia politica*, Venise, 1633, in-12, pag. 38. Cet ouvrage a été traduit en français par C. Challine, 1642, in-8°.

Naudé avance que dans le siècle qui a précédé, il y a eu des écrivains qui ont illustré et expliqué dans leurs travaux la question *du principat* (*de principatu*), et il cite comme les plus excellents Nifo [1] et Machiavel.

A la même époque Grotius publia son *Droit de la guerre et de la paix*. Soit que des éloges donnés par Naudé à Scioppio qui avait indirectement défendu Machiavel, en prouvant, les écrits d'Aristote et de saint Thomas à la main, qu'un écrivain politique ne pouvait et ne devait se dispenser de parler des gouvernements tyranniques, soit que ces éloges, dis-je, eussent déterminé chez Grotius un sentiment d'estime pour le secrétaire, soit que ce sentiment d'estime fût né, dans l'esprit du savant hollandais, de la lecture des écrits du Florentin, et qu'en même temps une sorte de honte arrêtât l'ambassadeur de Christine, il est à remarquer que dans un écrit aussi vaste que le *Droit de la guerre et de la paix*, il ne parle pas une seule fois de Machiavel.

Il rencontre sur son chemin le *Droit des confiscations*, et il passe outre après l'avoir cité comme appliqué à certaines circonstances, sans l'approuver ni le combattre directement; il dit seulement :

« Le droit de confiscation entre dans le domaine de l'état; mais les biens confisqués font seulement partie des revenus [2]. »

Machiavel a été plus hardi, et plus ami de l'humanité. Dans leurs écrits politiques, le Florentin et le Hollandais marchent souvent sur deux lignes parallèles. On dit avec raison que deux lignes constam-

[1] Augustin Nifo, Napolitain, contemporain de Machiavel, a écrit un livre intitulé : *Opuscula moralia et politica*, imprimé à Paris en 1645, in-4°.

[2] Traduction de Barbeyrac, Amsterdam, 1729, in-4° : De l'Aliénation de la souveraineté et des biens de la souveraineté, liv. II, chap. VI, pag. 371.

ment parallèles ne se rencontrent jamais; cela est vrai: mais quand deux hommes marchent ainsi, on doit convenir, tout en accordant que la parole soit refusée à l'un d'eux, on doit convenir que celui à qui elle est restée (l'auteur le plus moderne), est doué d'un grand flegme, s'il fait un si long voyage sans saluer le voisin, ou sans le quereller.

Ces écrivains traitent les mêmes sujets; ils puisent aux mêmes sources, ils donnent les mêmes citations, ils défendent quelquefois les mêmes doctrines. Est-ce que les livres de Machiavel, publiés en Italie depuis 1532, ne devaient pas être un siècle après sur le bureau de Grotius, ce bureau qui était évidemment chargé des écrits des philosophes anciens, des pères de l'Église, et de tous les publicistes depuis la renaissance des lettres? Grotius ne se montre l'ennemi de la gloire de personne; il semble, au contraire, prendre sous son patronage celle de tous ses prédécesseurs: on voit dans ce style clair, et dans ces déductions sages, que la conviction marche avec lui. Il a offert des doctrines douces et bienveillantes, mais il n'a pas reculé devant des doctrines plus que sévères, dignes de Hobbes qui les a adoptées depuis: ces dernières sont tellement présentées, que l'amertume est adoucie par la saveur du langage, et la tempérance des paroles. Là où je ne peux admettre ni mépris, ni lâcheté, ni ignorance, je crois voir une sorte d'accord, de ménagement et de respect. Il restera à expliquer quelles ont été les convenances et les délicatesses de position qui ont commandé un tel silence.

Barbeyrac, le traducteur, semble avoir désapprouvé cette circonspection, et nous verrons plus tard qu'il a attaqué les *conséquences horribles des disciples de Machiavel et de Hobbes.*

Bacon, en 1652, n'imite pas la réserve inexplicable de Grotius; il parle en ces termes :

« Il faut que nous rendions grâces à Machiavel et aux écrivains de cette sorte, qui énoncent ouvertement et sans dissimulation ce que les hommes ont coutume de faire, et non pas ce qu'ils doivent faire[1]. »

Bacon avait bien lu ces paroles de Machiavel :

« J'ai cru plus convenable de suivre la vérité effective de la chose, que des opinions d'imagination[2]. »

Nous avons atteint le commencement du règne de Louis XIV, et j'ai sous les yeux un manuscrit sans nom d'auteur, que M. Molini m'a indiqué comme faisant partie de la Bibliothèque du Roi, et que M. Champollion m'a permis de consulter pour mon travail. Ce manuscrit est intitulé au verso de chaque page : *Apologie pour Machiauelle.*

Il est question dans cette dissertation des barricades de 1648 et 1649; il est parlé du pape Innocent X comme du pape régnant : or ce pontife est mort en 1655, donc le livre a été écrit entre les années 1649 et 1655. Il serait possible que cette dissertation fût l'ouvrage de Naudé, qui ne mourut qu'en 1653.

L'auteur nous déclare, comme on le verra, que le *temps présent*, sa *qualité* et sa *condition* lui ôtent la liberté de parler plus librement et plus fortement, et surtout de se nommer.

L'écrivain s'adresse d'abord au lecteur, et il entre ainsi en matière :

« Il semble que Machiauelle soit l'autheur et la source de touts les crimes, de toutes les malices et de toutes les im-

[1] *De Augment. scientiarum*, lib. VII, chap. II.

[2] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 324.

piétés qui se commettent dedans la politique, puisqu'il est le seul auquel on impute touts les maux qui s'y font, et toutes les perfidies qui se rencontrent dans le gouuernement des affaires publicques. Ses maximes ne sont point nouuelles, elles sont aussi vieilles que le temps et les estats; il en cotte les faits et les exemples : outre que les histoires les plus approuuées et les liures les plus sacrés lui sont garends de la doctrine qu'il propose, et de tout ce qu'il met en auant, il n'enseigne rien de particulier, ny d'inouy, mais raconte seulement ce que nos prédécesseurs ont fait, et que les hommes d'auiourd'huy practiquent utilement, innocemment et inéuitablement. Il fait plus voir la tromperie des grands, qu'il ne l'augmente et ne l'approuue, et pour descouurir leurs fourbes, leurs iniustices et leurs surprises, il ne les conseille pas pour cela, mais donne les moïens de s'en garder, et de s'en deffendre aux occasions. Si la vertu estoit aussi puissante, et aussi bien receue que le vice et la mauuaise foy, il auroit sans doute changé et de stile et de langage; mais parlant de la vie et des actions des meschans, pour les descrire et les représenter véritablement comme elles sont, il n'a pu se servir d'aultres moïens, ny emprunter d'aultres raisons que les leurs, ne desuant encourir aucun blasme, pour estaller les crimes d'aultruy, sans les authoriser : aultrement touts les historiens seroient coupables de cette mesme faulte, et les casuistes mériteroient ce mesme reproche et cette mesme condemnation, puisque leurs liures et leurs escripts ne sont remplis que de blasphesmes et de péchés qui font horreur à Dieu, aux hommes et à la nature. Quand le psalmiste roïal s'écrie que l'insensé dit en son cœur qu'il n'y a point de Dieu [1], ce n'est pas pour enseigner l'athéisme, qu'il auance ceste proposition, mais pour monstrer l'aueuglement de ceux qui ne reconnoissent pas leur créateur, ny leur rédempteur. Et si Machiauelle fait voir que

[1] *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus*, ps. 13, v. 1. Cette note et les suivantes qui accompagnent cette citation, sont de l'auteur inconnu de l'*Apologie pour Machiauelle*.

l'impie abuse de la religion, que le perfide n'a point de foy, que l'ambitieux n'a pas de bornes, que le trompeur n'a pas de lois que ses intérêts, que les tyrans sont plustost des bourreaux que non pas des roys ny des pères du peuple, il ne conclut pas pour cela que toutes sortes de princes et de politiques vertueux, et craignant Dieu, en doibuent faire de mesme; au contraire, il abhorre l'irreligion, il reiette la perfidie, il ne peut souffrir l'ambition desréglée, et condemne partout le vice, la cruauté et la tirannie. Il blasme[1] et déteste la calomnie et la médisance auec plus d'aigreur et de séuérité que non pas les pères de l'Église les plus austères et les plus retenus; il eslèue la religion[2] et la piété par-dessus toutes choses, il en fait la base[3] et l'unique appuy des royaumes et des estats, et monstre[4] par un discours chrestien et pieux que les Romains n'ont aggrandi et conserué leur empire que par elle. Il veult que les crimes[5] et les forfaits soient punis exactement et vigoureusement, quelque grande recommandation et quelque mérite que le délinquant puisse auoir d'ailleurs, condemnant le meurtre qu'Horace commit sur sa sœur qui pleuroit la mort des Curiaces, qu'il venoit de tuer à la teste de deux armées puissantes. Il soustient[6], contre l'opinion de Plutarque et de Tite-Liue, que la vertu a plus fauorisé l'empire romain que non pas la fortune; il ordonne[7] des peines contre les iniures, et tesmoigne qu'il ne les peult souffrir en façon que ce soit; il veult[8] que les vainqueurs soient modestes, et discrets dedans leurs victoires; il deffend et protège puissamment[9] la liberté des peuples et *la conseruation de leurs biens* et de leurs priuiléges. Bref,

[1] *Discorsi*, liv. I, chap. VIII.
[2] *Id.*, liv. I, chap. II.
[3] *Id.*, liv. I, chap. XII.
[4] *Id.*, liv. I, chap. XIII.
[5] *Id.*, liv. I, chap. XXVIII.
[6] *Id.*, liv. II, chap. Ier.
[7] *Id.*, liv. II, chap. XXVI.
[8] *Id.*, liv. II, chap. XXVII.
[9] *Id.*, liv. III, chap. V.

il n'y a rien de religieux dedans la morale, rien de sainct dedans la politique, ny rien de sacré et de réuéré parmy les hommes, qu'il ne presche et qu'il ne conseille auec ferueur, iustice et équité. Si ses escripts sont souillés des faultes d'aultruy, et si l'on veut prendre ce qu'il accuse et ce qu'il condemne pour ce qu'il enseigne et qu'il approuue, il ne fault pas que ce desréglement le rende plus coupable ny plus odieux pour cela. »

« Que si peut-estre tous ses préceptes et touttes ses maximes ne sont conformes à celles de tant d'esprits bas et imprudens qui se meslent de donner des resgles et des aduis qu'ils n'entendent point, luy-mesme se iustifie et respond à ces contemplatifs, disant : « Plusieurs ont escript des liures pour instruire un prince, et le ramener à une perfection en touttes vertus, comme a fait Xénophon en l'institution de Cyrus. Il y a aussi plusieurs philosophes et aultres qui par leurs escripts ont formé des figures et des idées de monarchies et de républiques dont il ne s'en vid iamais au monde de semblables, parce qu'il y a une très grande différence de la façon dont le monde vit à celle dont il deburoit vivre. Qui donc se voudroit amuser aux formes de monarchies et républiques des philosophes, en mesprisant ce qui se fait, et louant ce qui se deburoit faire, il apprendroit plustost sa ruine que sa conservation : laissant donc en arrière tout ce qu'on a imaginé de la perfection d'un prince, et nous arrestant à ce qui est le vray, et suiet à estre practiqué par expérience, ie dis » etc., « estant certain que c'est une chose entièrement ridicule de former des souuerains imaginaires, d'instruire des fantosmes, de bastir des estats chimériques, et de proietter des loix qui sont aussi peu receues que peu connues et peu practiquées parmy les hommes. »

« Nostre foible nous suit partout; nos deffaults ne nous abandonnent point : les intérêts nous possèdent en quelques lieux et quelque estat que nous soions. L'erreur est touiours auec nous, et toutte la perfection de nos actions gist à estre moins méchans que ceux qui nous regardent, et qui le sont plus que nous. Machiauelle qui est né dedans le siècle le

plus corrompu, et dedans un païs le plus abondant pour lors en exemples de perfidie, de lascheté, d'impiété et de tous les aultres vices que l'histoire ait iamais remarqués, ne parle en ses escripts que de choses dont il a esté tesmoing, et n'apporte quasi point d'aultres preuues pour les authoriser, que ce qu'il a veu; il les représente comme elles se sont passées, mais non comme elles se debuoient faire. »

« Le comique Philoxène estant interrogé[1] pourquoi il auoit accoutumé à représenter les femmes tousiours mauuaises, et de blasmer sans cesse leur humeur en touttes ses comédies, veu que Sophocles, excellent poète tragicque, les despeignoit tousiours bonnes, gentilles et aggréables, ne faisant aucun acte publicque où il ne leur donnast quelque esloge et quelque tiltre de gloire, respondit que luy les descriuoit telles quelles estoient, et que l'aultre les représentoit comme elles debuoient estre : ainsi nostre autheur descript les princes et leurs ministres tels qu'ils sont, mais non pas tels qu'ils debuoient estre, et il les considère comme des hommes et non pas comme des anges. Il les contemple dedans leur chute, et non pas dedans l'estat de leur innocence. Il connoît que le monde n'est qu'un brigandage; il en descouure le mal, et ne le flatte point; il enseigne comme il faut viure sur la terre pendant que nostre misère nous y attache, sans mettre en ieu les choses de l'aultre monde qui sont tellement resglées sans nous et avant nous, que nous n'y pouuons rien que le respect et l'obéissance. Quantité d'esprits bourrus et délicats de leur propre foiblesse, ne pouuant supporter la naïfueté de notre autheur, faschés de leur laideur et de leurs deffaults particuliers, presnant l'espouuante et s'alarmant d'eux-mesmes, se sont imaginé qu'ils cacheroient et couuriroient leur honte et leur difformité, en taschant de rompre et de casser le miroir et la glace qui les représentoient, et pour ce faire ont emploïé tous leurs efforts, tous leurs soings et toutes leurs veilles pour condemner les escripts de ce grand homme, sans iustice, sans raison et sans fondement quelconque,

[1] Érasme, Apophthegmes.

et ce auec tant de chaleur, de haine et de passion, qu'ils se sont plus descriés eux-mesmes, que celuy qu'ils ont voulu blasmer, puisqu'ils n'ont descouuert que leur ignorance et leur calomnie, plustost que l'erreur et le poison dont ils veulent altérer la doctrine de cest incomparable et prudent politique. La pluspart de ses aduersaires sont plus malades et plus dignes de compassion que celuy qu'ils prétendent descrier. Quelques pédans l'accusent de n'auoir pas sceu de latin, comme si Platon, Aristote, Plutarque, Sénecque, Tacite et tous les plus excellens escriuains auoient connu aultre langue que celle qui leur estoit naturelle, et qu'ils auoient apprise de leurs nourrices, de leurs domestiques et du commun du peuple. Ce ne sont pas les langues estrangères qui nous font sages et prudens, c'est notre propre raison qui nous rend tels : si ceux qui ont fait les premiers liures eussent esté de ce sentiment, nous serions encore plus ignorans de beaucoup que nous ne sommes pas, et serions priués de tant de beaux ouurages qui nous ont été laissés si libéralement. Si Machiauelle a fait des liures de soy-mesme, sans les copier sur d'aultres autheurs plus grands latins que luy, mais moins pénétrans, c'est en quoy il est plus admirable et plus digne de gloire d'y auoir si heureusement et si utilement réussi. Pour n'estre pas en grec, ils ne laissent pas d'estre plus suiuis, plus recherchés et plus nécessaires que ceux de Platon, d'Aristote et de Xénophon, qui sont plustost des méditations politiques, que des resgles et des maximes d'estat qu'on puisse mettre en practicque. Ils sont bons dedans les chaises, les cloistres et les cabinets, et ceux de nostre accusé dedans les mains des roys, des princes et des souuerains...... »

« Les souuerains agissent tout aultrement que le commun peuple ; leurs actions n'entrent en parallèle qu'auec elles-mesmes ; si elles n'auoient quelque chose de plus noble, de plus parfait et de plus releué que celles des aultres hommes, leurs qualités seroient leur honte, leurs grandeurs descouuriroient leur bassesse, et leur empire ne seruiroit qu'à les mettre à la gehenne et dans la seruitude. Il n'y a pas de li-

ures où les princes soient moins flattés, ny leur pouuoir moins altéré que dans ceux du Florentin, et ceux qui taschent de les supprimer et de les arracher des mains qui tiennent les sceptres et qui manient les couronnes, ce sont des ennemys des roys, des conseillers infidèles, et des gens qui prétendent à l'authorité souueraine, parce qu'ils veulent la ruiner, ou du moins la partager en la corrompant. »

J'ai laissé parler librement l'apologiste : on n'interrompt jamais même un plaidoyer passionné, quand on a écouté toutes les accusations. Mais le panégyriste va s'efforcer de se contenir, et de se corriger lui-même. Il s'est livré à beaucoup de réflexions neuves et raisonnables, mais il paraît en même temps jusqu'ici qu'il n'a qu'un but, c'est d'excuser. Je ne partage pas ce sentiment exclusif; aussi, je citerai avec plaisir quelques restrictions dont il accompagnera maintenant ces louanges si pompeuses.

« Ie ne veux pas iustifier partout cest Italien, ny disputer s'il a bien et régulièrement parlé de l'histoire, des bonnes lettres, des diuersités de gouuernement, des règles générales de la politique, et de ses maximes les plus ordinaires et les plus communes, mais seulement de celles qu'on dit estre contre la piété et la religion, faisant voir en mesme temps iusqu'où se peut estendre la vertu des princes et des monarques, et comme ceux qui condemnent partout ce rare esprit, ressemblent à ce Fauste Manichéen dont parle saint Augustin, qui soustenoit auec autant d'imprudence que d'opiniastreté, qu'après auoir leu tout l'Ancien-Testament, il n'y auoit trouué aucun passage ny aucune prophétie qui parlât du Fils de Dieu ; ce qui fit dire à ceste grande lumière de l'Église pour toutte response : « *Quia non intelligit; et si cur non intelligat quispiam quæsierit, respondebo: Quia inimico, quia auerso animo legit*[1]. »

[1] C'est parce qu'il ne comprend pas; et si quelqu'un demande pourquoi il

« Ainsi ceux qui blasment nostre autheur, et qui le font plus noir que leurs robbes et leurs humeurs, ce sont gens qui ne l'entendent point, ou bien qui le lisent auec un œil esblouy et chassieux, auec un esprit ennemy et préoccupé, et auec un désir d'y trouuer des crimes qui n'y sont point, pour auoir suiet de censurer les choses qu'il conseille et qu'il suggère auec innocence, iustice et équité. Il n'y a pas d'estats ny de souuerainetés qui n'aient des autheurs qui leur sont suspects, et qu'ils n'approuuent point; toutes sortes de liures ont leurs ennemys, quelque bons et quelque sacrés qu'ils soient : les Mahométans haïssent la Bible auec autant d'auersion, que nous faisons leur Alcoran; les François, les Espagnols et les Allemands en veulent à Machiauelle, à cause qu'il est Italien; les Italiens et les Espagnols condemnent Bodin, Lanoue et Dumoulin, parce qu'ils sont François, et les François ne peuuent souffrir Mariana, Bellarmin, Suarès, ni Sanctarelle, d'autant qu'ils sont estrangers et qu'ils veulent resgler nostre estat, ou comme ceux de leur païs, ou suivant les maximes qu'ils méditent dans leurs cabinets, s'attachant plus à la spéculation, ou à la complaisance des princes qu'ils veulent gaigner, que non pas au désintéressement et à la practique qui est le but et la seule perfection de toutes les pensées politiques. »

Voici quelques détails mystérieux sur la position de l'auteur; mais ils ne sont pas assez étendus pour nous éclairer suffisamment : on y voit cependant que l'écrivain est un homme de réputation, qui n'a pas voulu user de toutes ses forces, et qui n'a prétendu faire qu'un ouvrage modeste et sans apprêt.

« I'aurois pu traitter ce suiet plus amplement, plus naïfuement, plus librement et plus fortement, si i'auois voulu; mais ny *le temps présent*, ny *ma qualité*, ny *ma condition*,

ne comprend pas, je répondrai : Parce qu'il lit dans un esprit ennemi et contradicteur. *Saint Augustin*, *de fide contra Manicheos*, cap. XXXVIII, et *contra Faustum*, lib. XVI, cap. XIV.

ne me le permettent point, et m'en ostent entièrement la liberté : et comme les loix de la bienséance et de la modestie deffendent de se monstrer nud et descouuert à touttes sortes de personnes, aussi la raison et la discrétion m'empêcheront d'exposer au public ce qui doist estre réserué pour les plus sages, et ce qui n'appartient qu'aux mieux sensés et aux plus clair-voians dont le nombre est et a tousiours esté assez petit et assez rare comme chacun sçait. Encore que les hommes semblent apporter tous leurs soings et emploier touttes leurs veilles et leurs travaux à la queste et à la recherche de la vérité, néantmoins s'ils la trouuent, ils ne la peuuent souffrir, et à moins que de leur estre fauorable, ils la mesprisent, et la reiettent entièrement, comme si elle debuoit s'accommoder à nos esprits, et non pas nos esprits à ce qui est de sa lumière et de sa connoissance. Je sçais bien qu'il m'en faudra dire qui ne plairont point, encore qu'elles n'offencent personne, mais parce qu'elles fauorisent l'innocence de celuy pour qui i'écris, et les actions des princes que ie réuère, et que sans doute elles donneront atteinte à l'ignorance, et à la calomnie de ceux qui les condemnent; et l'aduocat, et la partie, et tous ceux qui ont intérest en la cause, seront également criminels et témérairement blasmés par une fourmillière de petits iuges aueuglés, suspects et passionnés, dont i'appelle deuant les plus sages et les mieux sensés, fondé sur les raisons que ie va desduire, et sur ceste seule déclaration que,

Amicus Plato, sed magis amica veritas[1]. »

L'auteur divise ensuite son ouvrage en deux livres. Dans le premier, il entend examiner treize maximes de Machiavel contenues dans les *Discorsi*, et qui ont été blâmées et condamnées par divers auteurs; dans le second livre, il entend examiner dix maximes de Machiavel tirées du traité dit *Del Principe*. Ce dernier

[1] J'aime Platon, mais j'aime encore plus la vérité.

livre manque tout-à-fait, et de plus le manuscrit, malheureusement incomplet, ne s'étend que jusqu'à l'examen de la maxime sept des *Discorsi*. Cependant, tout en parlant des propositions renfermées dans les *Discorsi*, l'auteur examine déjà en passant quelques doctrines du livre dit *Du Prince*. Successivement [1] le président Gentillet est réfuté avec beaucoup de force.

« Il ne faut que sçauoir lire pour connoître si Machiauelle enseigne et soustient qu'un prince doibt entretenir les séditions et les dissentions parmy ses suiets pour le bien de son estat, sans s'en rapporter à la calomnie et mauvaise foy du président Gentillet qui, en ses discours contre cest autheur, rapporte ses parolles tout aultrement qu'elles ne sont, les accommode à la passion de sa censure, et les altère et corrompt pour fauoriser le dessein qu'il a de donner atteinte à ce grand et iudicieux politique, auquel il preste des erreurs pour auoir suiet de les réfuter. De quoy l'on s'estonnera d'autant moins, quand on le sçaura estant l'un des principaux réformateurs prétendus de l'Église orthodoxe, et un faulteur des plus considérables de ceux qui, pour contenter leur caprice, et fauoriser la douceur et le libertinage de leur religion, aiment mieux accommoder l'Escripture saincte à leurs opinions, que non pas sousmettre leurs esprits à l'infaillibilité de son sens, et de ce qu'elle contient. »

L'anonyme prouve que Machiavel n'a pas conseillé d'entretenir la division parmi les sujets d'un état. Celui-ci a écrit, il est vrai, que les inimitiés entre le peuple et le sénat de Rome, ont définitivement été avantageuses à la république.

« Ce qu'il faut réduire (pour les états actuels), comme fait nostre autheur, à l'émulation et jalousie que les corps et officiers ont les uns contre les autres pour le bien public, mais non pas aux divisions et dissentions générales qu'ils

[1] Pag. 13 du manuscrit.

forment et qu'ils pratiequent, se ralliant et s'unissant tous ensemble pour former un party, faire sédition dedans l'estat, et se rebeller[1]..... La communauté de gens est semblable à une voûte qui ne peult subsister si les pierres ne se serrent et ne se ioignent toutes ensemble. Ainsi quand les chefs du peuple sont divisés, ils ne peuuent rien entreprendre contre le souuerain ny contre un estat, tesmoing la guérison de nos dernières barricades des années 1648, 1649 et suiuantes[2]. *Societas hominum fornicationi lapidum simillima, quæ, casura nisi invicem obstarent, hoc ipso continetur*[3]. »

L'anonyme examine[4] six propositions distinctes de Machiavel qui a dit :

1° Que la religion est l'appui des états;

2° Que le mépris de la religion est la ruine des états;

3° Que la religion retient les sujets dans le devoir;

4° Que les princes temporels ne doivent pas *juger de la religion*, ni la réformer;

5° Que les princes chrétiens ont moins de religion que les païens;

6° Que la religion se corrompait et s'altérait de son temps, au lieu de s'augmenter et de se perfectionner.

L'anonyme appuie les opinions de Machiavel, des témoignages de Platon, de Plutarque, de Philon, de Xénophon, de Cicéron, de Quinte-Curce, de Tite-Live, parmi les anciens; et, parmi les modernes, des témoignages de l'avocat-général Cappel, de Papon, de Bodin, etc.

Machiavel ensuite est appelé à défendre sa propre

[1] Pag. 17 du manuscrit.

[2] Pag. 18.

[3] La société des hommes est semblable à la voûte qui, prête à tomber, si les pierres ne s'y opposaient ensemble, par cela seul est contenue. Sénèque, ép. 97.

[4] Pag. 49.

cause. L'anonyme traduit ainsi un passage des *Discorsi*[1] :

« C'est mon opinion que la religion instituée par Numa soit l'une des causes principales de la grande félicité de Rome. Car d'elle vint le bon ordre, le bon ordre fit la bonne fortune, de la bonne fortune procédèrent les heureuses issues de leurs magnanimes entreprises ; et j'ose dire que tout ainsi que l'estime que l'on fait de l'honneur diuin et de l'entretien de la foy, maintient les républiques en bon ordre, aussi le mespris d'icelle est cause de leur dernière ruine. »

L'écrivain continue ainsi :

« Retrouvera-t-on un passage plus auantageux et plus exprès pour la recommandation de la religion, chez tous les pères de l'Église, que celuy-là ? Lequel de tant de censeurs en a parlé en meilleurs termes et plus religieusement ? Et sans s'arrester à la traduction dont nous nous seruons, qui est la seule qui se desbitte en France sous le nom de Gaspard d'Auuergne, encore que le sieur de Vingtemille, dans l'histoire généalogique de sa maison, dise en estre le premier traducteur, Machiauelle ne dit pas qu'il faut suiure la religion par raison d'estat.... »

Je n'avais pas encore consulté ce manuscrit, quand j'ai remarqué qu'un passage du *Livre des Principautés* de Machiavel[2] pouvait être attribué à Bossuet et à Fénélon. L'apologiste ici va plus loin que moi, à propos d'un fragment des *Discorsi* il demande si l'on trouvera *dans tous les pères de l'Église* un passage *plus avantageux et plus exprès pour la recommandation* de la religion. Je n'ai donc pas à me repentir de ma première impression, puisqu'un esprit des plus éclairés avait manifesté, avant moi, une opinion à peu près semblable.

[1] Liv. I, chap. II.

[2] Tom. I, chap. XXII, pag. 323.

Pierre Grégoire, professeur à Toulouse, qui dans sa *République* a prétendu réfuter Machiavel[1], est à son tour combattu, et l'anonyme devait ce souvenir à cet auteur qui appelle le secrétaire homme très-pernicieux, pendard et sacrilége[2]. Ribadeneira est introduit ensuite, et combattu avec les propres doctrines qu'il a établies dans ses ouvrages.

Je ne suivrai pas l'anonyme dans une discussion très-longue et très-importante sur la vanité des hommes qui répètent, en faisant semblant de le comprendre, ce qu'ils ne comprennent pas, sur ces dispositions moutonnières qui font souvent dire et faire à chacun ce qu'il a entendu et vu chez les autres.

Il est à regretter que ce manuscrit soit ainsi inachevé. L'auteur est un homme exercé à traiter ces sortes de matières; il y déploie une érudition immense, qui paraît lui appartenir, car les idées s'enchaînent sans confusion, la pensée logique qui se présente d'abord ne fait place qu'à une autre pensée logique plus convaincante. Un esprit de netteté, de méthode, préside à l'exposition des faits : cependant il est dommage que quelque chose de trop enthousiaste, qu'une exagération de *parti pris*, si l'on peut s'exprimer ainsi, risque d'indisposer quelquefois le lecteur. Je sais bien et j'ai remarqué que l'auteur a déclaré qu'il n'approuve pas tout aveuglément dans ce que l'on regarde comme l'objet de son adoration, mais il nous a fait cet aveu si vite, et il s'est tellement hâté de nous livrer cette concession, pour n'y plus revenir, qu'en vérité, on serait tenté de le trouver trop partial, si la force des raisonnements, l'éclat de la diction, le poids des

[1] Lib. XIII, cap. XII, num. 21.

[2] *Vir perniciosissimus, furcifer, sacrilegus. Loc. cit.*

autorités, et la continuelle pureté du style, ne désarmaient pas à tout instant la révolte de la critique.

Ce livre appartient à la Bibliothèque du Roi : j'en ai extrait le suc, autant qu'il a été en moi, mais je pense que les personnes qui s'occupent des ouvrages de Machiavel, feront bien de consulter plus à fond ce plaidoyer si chaleureux, si extraordinaire et si vivement raisonné d'un écrivain français en faveur du grand publiciste italien. Ce Français devait être à la fois versé dans la connaissance des études théologiques et des études politiques, et ce n'est qu'après des recherches prodigieuses dans les auteurs anciens et modernes, qu'il a sans doute pu parvenir à composer cet ouvrage. J'ajouterai qu'ayant cherché à m'expliquer pourquoi il était ainsi incomplet, j'ai eu l'idée qu'entrepris avec tant de verve, continué avec une ardeur si bouillante, porté ainsi à peu près jusqu'au tiers du but indiqué, avec une ténacité si courageuse, il a fini peut-être par fatiguer l'écrivain, qui plus tard a reconnu qu'il allait susciter contre lui de dangereux ennemis, et ne pas rendre peut-être encore à son héros la réhabilitation qu'il avait droit d'attendre. Ce secret a pu être connu du propriétaire du manuscrit, qui, voyant qu'il n'y avait plus à conserver que le commencement d'une entreprise si pénible, aura fait revêtir ce fragment, du bel ornement que nous lui voyons aujourd'hui, et l'aura recommandé à l'attention de la postérité, en y faisant graver les armes qui le décorent, et qui sont celles de la famille de Béthune [1].

J'ai dit que j'étais tenté d'attribuer cet ouvrage à

[1] Voyez, fonds du roi, 7109, in-folio relié en maroquin rouge, provenant de l'anc. bibliot. de Béthune, comme on le reconnaît à l'écu aux trois bandes, et au lambel à trois dents sur les plats de la reliure.



Naudé : il y est question, comme je l'ai déjà annoncé, d'Innocent X que l'on désigne ainsi, « le pape d'aujourd'hui Innocent X[1]; » or le pape Innocent X mourut le 7 janvier 1655. Puisque l'écrit parle de la guérison des barricades de 1648 et de 1649 comme d'un événement passé, et qu'il est néanmoins rédigé sous le pontificat d'Innocent X, l'époque de la rédaction se trouve, je le répète, entre les années 1649 et 1655. Cela m'a permis de l'attribuer à Naudé, mort en 1653. Je pourrais presque, à cause de la puissance du style, l'attribuer à Pascal, qui alors aurait eu trente ans!

Quand nous aurons terminé l'examen des opinions qu'Herman Conring, dit vulgairement Conrigius ou Corrigius, a publiées sur le secrétaire, il se présentera encore une occasion d'offrir quelques conjectures de plus, pour parvenir à connaître quel est l'auteur du manuscrit intitulé l'*Apologie pour Machiauelle*, que possède la Bibliothèque du Roi.

Conring, un des savants les plus distingués du XVIIe siècle, né en 1606 à Norden en Ostfrise, a consacré beaucoup de temps à illustrer les compositions de Machiavel; il a recomposé et corrigé la traduction latine du livre *des Principautés* que l'on devait à Tegli de Foligno. Il a traduit aussi dans la même langue la Vie de Castruccio, et la composition intitulée : *Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino*.

Conring se plaint dans plusieurs endroits[2] de l'obscurité du style de Machiavel : mais Machiavel pourrait répondre que l'on n'est pas obscur, parce que l'on n'est pas compris. Le savant Allemand commit une grave erreur, mais peut-être d'après Tegli, dans la

[1] Pag. 77, Apologie de la cinquième maxime tirée des *Discorsi*.

[2] Voyez, pour tout ce que je cite particulièrement ici, les œuvres complètes de Conring, Brunswick, 1730, in-folio, tom. II, pag. 973 et suiv.

traduction de la dédicace *des Principautés*. Il fait dire par Machiavel à Laurent II : « Pour que tu connaisses le génie des peuples, il faut que tu sois « prince ; pour que tu connaisses la nature des prin« ces, il faut que tu sois populaire. » Tandis que Machiavel a dit, comme on l'a vu : « Pour bien connaî« tre la nature du peuple, il faut être prince, et pour « bien connaître la nature des princes, il faut être « populaire. » Il veut dire que si Laurent, *Princeps*, premier de l'état, connaît ou peut connaître la nature des peuples, lui, Machiavel, populaire, connaît ou peut connaître la nature des *Principi*, ou des premiers de l'état. On voit que l'erreur est assez forte. Il est difficile de prendre une idée exacte des sentiments que Conring manifeste dans une lettre qui accompagne cette traduction, et qui est adressée à un prince allemand. Tantôt rien ne saurait égaler l'*impéritie* et l'*iniquité* des ennemis de Machiavel : le président Gentillet est réfuté avec sévérité, et le secrétaire est un savant et courageux écrivain politique; tantôt ce même secrétaire est attaqué, le croirait-on? comme attachant plus de prix à une milice nationale qu'à une milice mercenaire. En rapportant avant et après les Commentaires ou *Animadversions* de Conring, plusieurs écrits insultants de Possevin, d'Osorio, de Juste-Lipse, les mêmes écrits que j'ai déjà cités, et quelques passages d'autres auteurs à la louange du secrétaire, l'éditeur de cette immense édition semble faire connaître que Conring, si c'est lui qui, avant sa mort, a disposé ainsi l'édition, n'a pas eu une idée bien arrêtée sur le mérite ou les erreurs de Machiavel. C'est en effet la pensée que l'on garde, après avoir lu ce qu'il dit en bien et en mal du secrétaire Florentin dans les parties de ses ouvrages que j'ai déjà citées.

Cependant le savant allemand, dans sa dissertation sur les auteurs politiques, professe une opinion remarquable, et qui nous expliquera les sentiments qu'il communiquera plus tard à M. de Lionne, ministre de Louis XIV.

« Lipse disserte sur le *royaume* ou sur le *principat* comme si tout cela était du même genre, et devait s'administrer de la même manière. Lipse a écrit beaucoup de préceptes qui n'appartiennent pas seulement au *principat*, mais qui sont communs aux autres sortes de choses publiques; cependant les *politiques* de Lipse sont excellents et utiles. Il en est ainsi du livre (*Libellus*) de Machiavel *De Principatu;* il a cependant des choses excellentes, ce que nous montrons dans des *animadversions* particulières[1]. »

Ce passage de Conring me confirmerait presque dans l'idée que le livre *des Principautés*, outre qu'il a été altéré dans son titre, l'a été dans le contenu des chapitres, et que la censure de Clément VII, toute bienveillante qu'elle a été, en a fait extraire ce qui pouvait ne pas se rapporter à l'autorité du *Princeps*, du prince, c'est-à-dire du premier dans un état, du citoyen le plus puissant, soumis cependant aux lois de la république, n'exerçant pas directement l'autorité souveraine, ne pouvant donc pas exercer l'autorité tyrannique. Sous ce point de vue, combien même les mauvais, les iniques, les injustes préceptes de Machiavel ne se trouvent-ils pas adoucis, expliqués et interprétés tels que les a entendus le politique solitaire de San Casciano!

Conring entretenait des correspondances avec la France au moment où il venait de mettre la dernière main à toutes ses dissertations sur Machiavel. Il crut,

[1] Tom. III, pag. 31 de l'édition de Brunswick.

suivant l'usage du temps, qui du reste s'est renouvelé aussi de nos jours, il crut pouvoir, indépendamment de la dédicace allemande, faire encore une dédicace française. Dans cette dernière, il se met plus à son aise, et je la citerai comme un des meilleurs morceaux de ses écrits. Il adresse cette dédicace nouvelle à Hugues de Lionne, seigneur de Fresnes, ministre d'état du roi. Ce diplomate si renommé, successeur de Mazarin dans la place de ministre des affaires étrangères, avait été désigné au roi par le cardinal lui-même comme étant en état de remplir dignement ce poste si éminent. Nous lui devons trois services importants: Il obtint de la cour de Madrid qu'elle désavouât la conduite de son ambassadeur dans sa querelle de préséance à Londres avec le comte d'Estrades, ambassadeur de France : de Lionne lui écrivit à cette époque des lettres admirables de raisonnement, d'énergie, et de ce vrai patriotisme français qui, habilement ménagé, rend quelquefois notre nation si grande et si puissante. Il obtint la réparation due au duc de Créqui, ambassadeur à Rome, qui avait été insulté par la garde corse; enfin, il négocia l'acquisition de la ville de Dunkerque, cette sorte de *Gibraltar* de troisième ordre que la nature avait donnée à la France, et qu'une politique craintive avait cédée à un voisin ambitieux. C'est à ce ministre que Conring adresse un des premiers exemplaires de son ouvrage avec une lettre où on lit ces passages :

« J'ai attaqué une entreprise qui n'est pas moins grande que difficile. J'ai osé combattre avec le prince de Machiavel, non dans le camp de la philosophie morale, ou dans le camp sacré des théologiens, comme d'autres ont fait, mais dans l'arène politique elle-même, ce que personne ne s'est efforcé de faire jusqu'ici. Machiavel a agi de manière, et il a agi mal

en cela, qu'il a fallu porter la dispute au-delà des limites du *Principat*, et traiter les autres points qui embrassent tous les genres de choses publiques, et enfin, comme le demandait la dignité de l'argument, ne rien oublier des secrets du *Principat* qui ne sont pas en petit nombre. Pour remplir toute cette tâche, nous avons dû répandre notre esprit sur toutes les choses antiques et modernes, appeler en témoignage et produire tout royaume célèbre, ou toute noble république qui a pu exister par toute la terre. Machiavel avait eu en partage un jugement sur les affaires civiles, âcre, subtil, aigu, et nullement plébéien et frivole, et il s'est empressé de rassembler dans son livre tout ce que pendant beaucoup d'années[1] il a pu obtenir de son travail, de ses lectures et d'une longue expérience. Il en résulte sans doute que j'ai dû combattre non contre une recrue, mais contre un vétéran, bien plus contre un maître d'escrime très-exercé, et un précepteur rusé des gladiateurs politiques. Les questions elles-mêmes qui sont controversées, annoncent bien la difficulté du combat. Ce ne sont pas des pensées légères, ou des imaginations rétrécies, des voies battues et communes; ce sont des méditations auxquelles est suspendu le salut des rois et des peuples. Si tu te trompes[2], les souverainetés elles-mêmes souffrent, si tu vois juste, elles *florissent*. Ce sont là enfin les *arcanes* de l'art de commander qui sont si peu connus du peuple. »

« Quoique j'engage un si grand combat en présence de l'univers, et non pas entre les murailles d'une seule maison, ou dans l'enceinte d'une seule ville, je ne doute pas cependant que je ne sois exposé à divers jugements, à ceux qui seront justes, et à ceux qui seront injustes, à ceux des hommes qui sont habiles, et à ceux des hommes qui compren-

[1] Voilà encore la même opinion de ceux qui croient que les *Principautés* sont le dernier ouvrage de Machiavel. Il n'en a eu que plus de mérite, de composer, à peine en deux ans, un ouvrage qu'on loue ici avec une telle pompe.

[2] Remarquez cette tournure de phrase propre à Machiavel. Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 286, *note*.

nent peu. Du reste, accoutumé à mépriser de tous côtés les faibles voix (*voculas*) des ignorants, j'estime à leur prix les sentiments des autres, quels qu'ils puissent être. S'il m'est permis d'ailleurs de choisir une personne dont l'opinion m'absolve ou me condamne, je ne puis désirer un meilleur juge que vous, très-illustre seigneur, non que je redoute ou que je méprise les autres, mais parce que je vous crois le plus propre à traiter de ce qui concerne toute république, et de ce qui tend à instituer ou à conserver le Principat. »

Ici Conring donne des éloges à la conduite politique de Hugues de Lionne en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne; il lui demande pardon s'il enlève le temps consacré au service du roi très-chrétien, et s'il veut qu'on le destine à l'examen d'un livre; enfin il met son ouvrage sous la protection du ministre du roi.

Voilà parler en homme qui fait bonne guerre, voilà du goût, de l'élégance, et des formes polies. La réponse de M. de Lionne est empressée, spirituelle, modeste, et telle qu'on devait l'attendre d'un politique pratique à qui la multiplicité des affaires ne permet pas de se livrer souvent à ces méditations un peu métaphysiques que Machiavel lui-même n'aurait pas rédigées en corps de traités, s'il avait continué d'être tout simplement le secrétaire de la république, et si, obligé d'écrire des dépêches, il n'avait pas eu le temps de composer des livres.

« J'ai reçu, très-illustre Conringius, le présent de votre livre : je me réjouis de voir que vous avez conservé quelque souvenir de moi; celui que j'ai conservé de vous n'est pas moins vif. J'ai lu et relu avidement votre ouvrage; ne croyez pas que je comprendrai tout, et encore moins que je pourrai tout juger: nous autres qui sommes atterrés par le courant ordinaire des affaires, nous devenons épais. Cette poli-

tique à vous, plane dans les airs; elle voit, elle distingue ce qu'il y a de plus subtil. Que de faits nouveaux, que de faits antiques vous puisez dans des sources profondes! A ce que je remarque, vous réunissez deux immenses secours, une grande habileté à fouiller l'antiquité, et un jugement à toute épreuve. Que dirai-je de plus? j'envie le bonheur de ceux à qui il est permis de vivre auprès de vous..... Quant à Machiavel que vous avez choisi pour le combattre, vous tirerez un honneur de la grandeur de l'adversaire. Votre candeur ne lui enlève rien, et vous vous montrez en cela bien différent de ceux qui toutes les fois qu'ils veulent représenter un homme abominable, ont coutume d'offrir *Le Prince* de Machiavel, qu'ils vous donnent pour uniquement nourri d'un mépris obstiné de la probité et de toutes les lois, d'une connaissance de toutes les ruses perfides, et d'une perfidie acquise par une longue habitude, *ce qui certainement ne fut pas sa pensée.* Il vous convient d'étendre ces explications, et il me reste à moi à vous rendre grâce de ce que vous avez orné de mon nom la préface de votre livre. Quant à l'appui que vous me demandez contre la calomnie et l'envie, ainsi que ceux qui suspendent à la porte de leurs maisons des *insignes* pour se prémunir contre la violence et l'insulte, nous avons pour nous protéger tant de dogmes et de préceptes politiques qui honorent votre livre, où brillent avec tant d'éclat votre génie et l'art d'un style si noble et si exquis! Les bonnes choses valent par elles-mêmes. Vous vivez dans les cœurs des hommes; votre renommée et vos ouvrages vivront dans l'éternité des temps.

« Donné à Fontainebleau la veille des calendes de juillet, le 30 juin, an 1661. »

Le ministre de Louis XIV est ici dans les doctrines de l'auteur anonyme de l'Apologie de Machiavel.

L'année suivante (1662), Henri Meibom, né à Lubeck en 1638, écrit de Florence à Conring que son ouvrage sur Machiavel n'est pas encore parvenu en Toscane, et que plusieurs Florentins sont mécontents

de savoir qu'il ait osé attaquer leur concitoyen. Ils pensent qu'il n'y a qu'un Italien qui puisse le comprendre. Il ajoute qu'il les a engagés à la patience, et qu'il prendra soin de leur faire voir leur compatriote habillé à l'allemande par les soins du professeur d'Helmstad; la lettre finit ainsi :

« J'ai vu chez un noble Florentin, homme érudit, des lettres d'Émery Bigot, Français, qui ne vous est pas inconnu à ce que je crois[1] : dans les lettres il parlait de votre Machiavel, et *d'un certain Français* qui méditait une *apologie* pour Machiavel contre vous. »

Cet ouvrage qu'on annonce ici est-il celui de la Bibliothèque, ou le fragment de Naudé, resté imparfait, que Bigot achevait et comptait publier ? C'est peut-être aussi un ouvrage nouveau qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Ces politesses échangées entre Conring et le ministre du roi ne furent pas stériles pour le publiciste allemand. Nous voyons, dans la note des gratifications accordées par Louis XIV aux savants étrangers, que Conring, sous le nom de Corrigius, y fut compris pendant plusieurs années pour la somme de neuf cents livres[2].

[1] Émery Bigot, né à Rouen en 1626, mort dans la même ville en 1689. Il tenait chez lui des assemblées d'hommes de lettres dont il était le directeur. Il entretenait des correspondances avec tous les savants de l'Europe.

[2] Je tire cette information de notre troisième volume, année 1826, des Mélanges de la Société des bibliophiles français. (Ces mélanges sont tirés à 29 exemplaires.) Voyez l'article intitulé : *Gratifications faites par Louis XIV aux savants et hommes de lettres, depuis* 1664 *jusqu'en* 1679. On lit page 9, année 1664, après les noms de Hensius et de Huygens (sic) : « Au sieur Cor « rigius, Allemand, fameux professeur en histoire, dans l'Académie julienne « à Helmstadt, pour l'estime que fait S. M. de son mérite. . . . . 900 liv. . . . ; « page 15, année 1665, Au sieur Corrigius, Allemand, pour gratification « 900 liv.; page 22, année 1666, Au sieur Corrigius de la ville de Helm-

Aux admirations de l'anonyme avaient succédé les admirations plus conditionnelles de Conring.

En 1664, le sieur de Briencour s'aidant du travail de ce dernier, traduisit assez fidèlement les *Discorsi* et le *Traité des Principautés.* On remarque, aux mêmes passages de ce dernier ouvrage, les réflexions de la censure du temps de Gaspard d'Auvergne. Hobbes vient actuellement donner à ce long drame un intérêt nouveau, et semble vouloir aller au-delà des doctrines du politique Florentin dont au reste il ne prononce pas le nom. Il serait aisé d'accumuler ici plusieurs sentences d'après lesquelles on se verrait tenté de demander pourquoi aussi, par suite des reproches qu'on adresse aux esprits hardis et téméraires, on n'a pas au moins, pour varier un peu les dénominations flétrissantes, pour enrichir les langues de synonymes à souhait dans ce genre d'injures, pourquoi on n'a pas décidé que, lorsqu'on aurait trop employé la dénomination de Machiavéliste, alors, pour ne pas toujours dire le même mot, on introduirait celle de *Hobbiste.*

Voici ce que Hobbes établit :

« La *soumission* de tous à la volonté d'un seul homme, ou d'une assemblée, s'appelle *union.* »

« L'*union* ainsi faite est appelée *cité*, ou *société civile*, et même *personne civile;* car, comme la volonté de tous est devenue *une*, elle est devenue par là même *une personne*[1]. »

« stadt 900 liv. » En 1667, page 30, il a le titre de premier professeur en médecine et politique de l'Académie de Helmstadt.

Il paraît qu'on a cessé de payer cette pension en 1672. Il ne sera pas inutile de dire que sur la liste des hommes de lettres français figurent Corneille l'aîné, Corneille le jeune, Ménage, Gomberville, Racine, Quinault, Félibien, Molière, Scudéry, Mézeray, Perrault, Chapelain, Varillas, Benserade, Boileau, Fléchier, Saint-Réal, Galland, Chifflet, Baluze, etc., etc.

[1] *De Cive*, *Imperium*, Amsterdam, 1678, in-4°, tom. II, chap. V, pag. 37.

Jusqu'ici voilà une définition un peu métaphysique, mais on la suit, on l'entend : les conséquences ne sont pas encore invoquées par l'auteur ; il va arriver à ces conséquences.

Avertissons d'abord qu'il y aurait le plus grand danger à redouter, si on suivait le conseil qu'il va donner, et dans lequel il laisse bien loin de lui le secrétaire : tout est de la plus grande hardiesse dans ce conseil. D'abord, quoique s'avançant en apparence d'un point de départ de droit divin, il reconnaît *la souveraineté du peuple*. Mais que les partisans de cette opinion ne se fient pas à l'Anglais audacieux, et que tout homme qui a des sentiments différents ne le suive pas davantage pour guide ! car après avoir adoré le peuple, il le détrône immédiatement et impitoyablement avec la plus grande imprudence. Le peuple s'est donc fait *une seule personne*, comme il a été dit plus haut. Cette *personne* a parlé, elle a choisi ; celui qu'elle a choisi ne s'est lié à qui que ce soit, quelque serment qu'il ait fait et quoiqu'il ait reçu l'autorité. Le peuple a cessé d'être une *personne ;* la *personne* ayant péri, toute obligation envers elle a péri [1].

C'est plus que de la perfidie, c'est du despotisme déhonté, qui s'appuie d'abord hypocritement sur le principe le plus démocratique. Les scènes de Hobbes commencent par un tremblement de terre, et tout-à-coup il voudrait que le calme et la sérénité se répandissent sur toute la nature. De pareilles idées de manquement de foi [2] ne sont pas admissibles ; il n'y aura jamais un

[1] *De Cive, Imperium*, chap. VII, pag. 55.

[2] *Monarcha si quid promiserit civi, vel pluribus semel civibus, propter quod consequens summum imperium exerceri non potest, promissum illud, sive pactum jurato vel injurato factum, irritum est. De cive, Imperium*, chap. VII, pag. 58. Demandez à présent pourquoi le dernier des Stuarts est mort à Rome.

peuple qui les souffrirait, ni un souverain vertueux qui voulût les pratiquer. Comme M. de Lionne avec son expérience modeste avait raison de dire que la politique des écrivains *plane dans les airs!* aussi quelquefois elle s'y égare, et ne revient pas sur la terre. Un bon roi et un peuple sage s'accorderont pour détester Hobbes et ses préceptes.

Ce précurseur de Spinosa parle ainsi de l'athée :

« S'il n'y a pas de *péché* qui ne soit commis contre quelque loi, s'il n'y a aucune loi qui ne soit l'ordre de celui qui possède la souveraineté, et si personne n'a la souveraineté qu'elle ne lui ait été conférée de notre consentement, comment dira-t-on qu'il a péché, celui qui aura affirmé que Dieu n'existe pas, ou qu'il ne gouverne pas le monde, ou qui aura vomi quelque autre injure contre lui? Il dira, celui-là, *qu'il n'a jamais soumis sa volonté à celle de Dieu, qu'il ne pense pas même que Dieu existe. Il dira qu'en supposant que son opinion soit erronnée, et par cela même un péché, elle doit être comptée parmi les péchés d'imprudence ou d'ignorance qui ne peuvent être punis à bon droit*[1]. »

A la violence avec laquelle on poursuit Machiavel, ne devrait-on pas supposer que c'est lui qui a tenu ce langage?

Je ne suis pas dans l'usage d'accabler ceux que je combats, quand il est aisé de les vaincre. Je reposerai l'esprit du lecteur sur cette idée profondément morale, mais quelquefois inexécutable, qu'Hobbes a émise dans son *Léviathan*[2].

« Celui qui a été pris à la guerre, s'il a obtenu sa liberté à condition qu'il paiera ensuite le prix de sa rançon, est obligé de la payer. »

[1] *De Cive, Imperium*, chap. XIV, § 19, pag. 107 et suiv.

[2] *De Homine*, pag. 70.

C'est une condamnation de François Ier. Je ne suis pas fâché, quand je quitte Hobbes hors de tout sentiment raisonnable, pour reprendre Hobbes moraliste austère, de rappeler que Machiavel a dit quelque chose de semblable. Je finirai par ce conseil partout honnête, partout salutaire :

« Les hommes doivent apprendre combien est grave la faute de maudire le chef suprême (qu'il soit monarque ou qu'il soit assemblée) (*cœtus*), de disputer sur sa puissance, et de le nommer de quelque manière que ce soit, excepté pour l'honorer[1]. »

Ce sont là les vrais principes de l'ordre : le farouche Breton s'en est souvent écarté. Hobbes paraphrase enfin quelques erreurs qui appartiennent bien au Florentin, et cependant il ne partage pas, aux yeux de beaucoup de personnes, cette sorte de dégoût qu'on affecte de ressentir pour Machiavel. On ne court pas sus sur les *hobbistes*. Mais craignons un mauvais exemple. Les noms injurieux se donnent facilement, et ne se retirent pas de même[2]. Si j'ai eu pour but de faire rendre une plus exacte justice à Machiavel, et de demander pour lui, aux hommes qui siégent au *troisième estage* de Charron, qu'ils m'aident à faire deux parts des écrits du Florentin, comme j'ai cru devoir l'exprimer dans l'épigraphe de cet ouvrage; si je veux ramener à des idées de conciliation le *deuxième estage*, le seul sans doute qui, après le *troisième*,

[1] *De Civitate*, pag. 159.

[2] Si on veut connaître d'ailleurs sur Hobbes une opinion ferme, courageuse, déterminée, et en même temps remplie de la mesure convenable dans les jugements littéraires, on ne peut pas trouver une critique plus digne d'estime et de louanges que celle de M. De Gerando. Il traite sévèrement Machiavel, mais il ajoute que *Hobbes est bien autrement coupable*. Voyez l'article que M. De Gerando a donné sur Hobbes dans la *Biogr. univ.*

comprenne ces matières, je dois me contenter d'abandonner Hobbes à Puffendorff qui va le saisir corps à corps, pour détruire tout le mal qu'a pu produire la sauvage hardiesse du protégé de la famille de Devonshire[1].

[1] Hobbes avait été le gouverneur de deux seigneurs de la famille des Cavendish. Le chef de cette famille aujourd'hui une des plus riches de la Grande-Bretagne, reçut depuis le titre de duc de Devonshire. La dernière duchesse de ce nom, Élisabeth, née Hervey, avait fixé sa résidence à Rome depuis 1814. Là, elle protégeait les lettres, les arts et les artistes, et elle s'était acquis la considération la plus honorable. Bonne, bienfaisante pour les infortunés de tout âge, de tout pays et de toute religion, elle répandait les plus abondantes aumônes; quoique protestante, elle dotait les religieuses catholiques : le roi Georges IV lui témoignait tant d'estime, qu'il la chargea même de négociations importantes auprès du saint-siége. Habituée à vivre au milieu des hommes politiques de l'opposition, et belle-sœur du comte de Liverpool, elle comprenait les affaires avec une rare sagacité. Le cardinal Consalvi, secrétaire d'état du pape Pie VII, était le plus assidu à rendre hommage aux qualités de la duchesse. Son crédit devint très-utile dans plusieurs moments d'embarras pour le saint-siége, et souvent même il se montra favorable aux intérêts de la France. Jamais les deux nations n'ont vécu plus unies que dans les salons du palais de la duchesse, embellis d'ailleurs de tout ce que Rome produisait alors de plus magnifique. Canova, Camuncini, Thorvaldsen, Wicar, avaient accepté comme l'emploi de premiers ministres de la duchesse, dans le culte qu'elle avait voué aux arts. La comtesse d'Albany, veuve du prince Charles-Édouard, le dernier prétendant, mort en 1788, et qui résidait à Florence, avait voulu voir elle-même ce qu'elle appelait *les états* de la duchesse, son amie, et elle vint la visiter à Rome. La duchesse de Devonshire a publié trois éditions de la cinquième satire du premier livre des satires d'Horace. Les deux premières, in-folio, 1816, ont été imprimées à Rome par M. de Romanis: elles sont accompagnées chacune d'une traduction en vers italiens. La traduction de la première édition est de M. Molajoni; la traduction de la seconde a été revue par le cardinal Consalvi. Toutes deux sont ornées de gravures gracieuses représentant les lieux décrits par Horace, tels qu'ils sont aujourd'hui. La troisième édition (1818), in-4°, est sortie des presses de la veuve Bodoni; elle est également ornée de gravures. Ces trois éditions, tirées à un petit nombre d'exemplaires, sont fort rares. La duchesse de Devonshire a publié aussi la traduction de Virgile en italien, par Annibal Caro, Rome, 2 vol. in-folio, 1819. Cet ouvrage, orné de cinquante-quatre gravures représentant tous les sites décrits dans les douze livres de Virgile, tels qu'ils sont aujourd'hui, n'a été donné qu'à des souverains, à

En effet, Puffendorff, dans son *Droit de la nature et des gens* [1], semble prendre à tâche de réfuter Hobbes: il réussit complétement à montrer tout ce qu'il y a de funeste dans la doctrine de celui-ci sur l'athéisme [2].

Il était impossible que l'historien de Gustave Adolphe n'eût pas lu attentivement un historien son prédécesseur, et l'un de ses maîtres sans doute dans cette science si difficile; aussi Puffendorff, en gardant le silence presque toujours sur Machiavel auteur du livre *des Principautés*, cite une fois Machiavel historien. Voici ce qu'il déclare à propos *du serment* [3] qu'on aurait fait à un corsaire; il dit en étendant un peu les propres paroles du Florentin, pour contredire Grotius:

« Un tel homme, par cela seul qu'il fait le métier de corsaire (aujourd'hui, pour parler plus rationnellement, nous dirions *pirate*), se déclare formellement athée. Il est encore moins digne de tirer quelque profit de la religion et de trouver de la protection dans la sainteté du serment: par la même raison, la prudence ne permet pas de se fier aux serments de ces sortes de gens, car, comme l'a remarqué Machiavel, « du moment que les sentiments de religion et « de crainte de Dieu sont éteints dans le cœur des hommes, « ils ne tiennent compte de leurs serments et de leurs pro- « messes qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage; et quand « ils jurent, ce n'est pas à dessein de tenir leurs serments, « mais en vue de tromper plus facilement les autres. Ainsi,

des bibliothèques de capitales, et à un petit nombre d'amis. La duchesse, quand elle a été surprise par la mort, allait publier les cent chants de la *Divine Comédie* du Dante, avec cent gravures; et elle avait ordonné de mettre en regard la traduction en français, qui avait été publiée à Paris de 1811 à 1813. J'ai cru devoir parler ici de la duchesse de Devonshire, parce que c'est elle qui, dans un grand nombre de conversations, m'a engagé à composer l'ouvrage que je publie aujourd'hui sur Machiavel.

[1] Voyez cet ouvrage traduit par Barbeyrac. Paris, 2 vol. in-4°, 1734.

[2] Tom. I, même traduction, pag. 405.

[3] Tom. I, pag. 543.

« plus la tromperie réussit sans peine et sans risque, et plus « ils s'en félicitent comme d'un glorieux exploit [1]. »

Certainement Machiavel n'est cité ici par Puffendorff que dans une intention obligeante.

Puffendorff entre encore plus avant dans les sentiments de Machiavel. Au sujet de cet axiome de Hobbes « *Le droit du glaive* est le plus grand pouvoir « qu'un homme puisse avoir sur les autres, et celui « qui punit légitimement, selon qu'il le juge à propos, « a droit de contraindre tous ses sujets à faire ce qu'il « veut », il dit :

« Il faut ajouter cette restriction, que le souverain ne peut légitimement vouloir autre chose que ce en quoi la droite raison fait voir quelque rapport avec le bien de l'État [2]. »

Dans son chapitre *des Devoirs du Souverain*, Puffendorff offre une foule de préceptes utiles tirés en partie de Machiavel. Il prescrit de s'entourer de personnes prudentes [3], habiles et expérimentées dans les affaires, et d'éloigner au contraire les flatteurs, les bouffons et autres gens dont tout le mérite consiste dans quelque art qui a pour objet des choses frivoles et de pures bagatelles. Il veut que *le bien du peuple soit la suprême loi*. Il exige la religion qui « renferme une « morale très-parfaite, dont les maximes suppléent « au défaut des lois qui ne peuvent pas toujours, sans « quelque inconvénient, défendre et punir tout ce qui « est contraire aux devoirs de la vie civile. »

Comme Machiavel, Puffendorff parle des *ministres* du roi, et il détaille les qualités qui leur sont nécessaires.

Machiavel a manifesté, comme nous l'avons vu,

[1] *Istorie*, liv. III, édit. de Passigli, pag. 38.
[2] Puffendorff, tom. II, pag. 319.
[3] Tom. II, pag. 414.

son opinion sur la position de François Ier vis-à-vis de Charles-Quint. Hobbes avait traité indirectement la question relative à ce monarque fidèle ou infidèle à sa parole. Puffendorff prend un parti plus réservé, et son conseil est donné d'une manière assez malicieuse.

« Une autre question, c'est de savoir si un prisonnier est tenu de venir se remettre entre les mains de l'ennemi, lorsque la condition sous laquelle il avait été relâché ne se trouve pas accomplie. On convient qu'oui, quand il s'agit des sujets; mais à l'égard des princes, on a formé bien des difficultés au sujet du traité que François Ier, roi de France, fit à Madrid, où il était prisonnier. Pour moi, je ne décide rien là-dessus; je conseille seulement à ceux qui tiennent un roi prisonnier, de ne pas être trop faciles à le relâcher, avant que les conditions dont on est convenu aient été actuellement exécutées [1]. »

En général, nous ne placerons pas Puffendorff au nombre de ceux qui ont attaqué Machiavel. D'abord prudent, circonspect comme Grotius sur le fond des doctrines, il a cependant parlé du secrétaire avec estime. Il est vrai que dans la poursuite qu'il faisait des préceptes de Hobbes, il n'avait pas le temps et le loisir de s'attaquer à deux ennemis. Il y en avait un, le plus moderne, qui méritait davantage son attention : Machiavel était donc déjà traité avec plus de ménagement.

Nous avons vu tout à l'heure Gomberville [2] au nombre des pensionnaires français de Louis XIV [3] : il professe dans son *Discours des vertus et des vices de l'histoire* [4] une doctrine bien autrement hardie que celle

[1] Loc. cit., tom. II, pag. 447.

[2] Voyez plus haut, pag. 358. *Note.*

[3] Marin Leroi de Gomberville, l'un des premiers membres de l'Académie française.

[4] Pag. 149 et 150.

de Machiavel, qui enfin conseille la force du lion, et la ruse du renard. Avec le Florentin, où la force réussit, la ruse est inutile, et il ne la juge utile que là où la force n'a pas d'action. Gomberville fait presque le procès à la force, et Gomberville jouit en paix de la réputation qu'il s'est acquise par une foule de travaux littéraires. On dit encore de lui aujourd'hui qu'il joignit à une raison droite et éclairée un esprit noble et élevé, et que la douceur de ses mœurs et ses vertus chrétiennes et morales le rendaient cher à la société de ses amis [1]; et pourtant Gomberville parlait ainsi :

« On fait l'honneur à Louis XI de dire qu'il a mis les rois de France hors de brassières; mais on l'accuse de n'y avoir pas procédé en homme de bien : que c'était *un renard* qui, sans sortir du cabinet, faisait la guerre à tous ceux qui nuisaient à la grandeur de sa couronne. Je voudrais bien que l'on pût me prouver qu'il est plus juste de déclarer ouvertement la guerre, et d'aller attaquer son ennemi avec tous ces grands appareils qui accompagnent les armées. J'aime bien mieux la ruine de Catilina sans bataille, sans tumulte et sans sédition, que la perte de Pompée avec tant de meurtres, tant de Romains égorgés, et tant d'autres malheurs qui suivent toujours les grandes défaites. Pourquoi Louis XI ne serait-il pas aussi estimé de *s'être défait* de ceux qui l'avaient enfermé dans des bornes si étroites, sans y avoir *presque rien contribué que son Conseil*, que s'il les avait tous défaits avec une grande armée, comme Charlemagne défit tant de Sarrazins et d'autres peuples de l'Europe? Quant à moi, je ne trouve pas en cela d'occasion de calomnier la mémoire d'un prince, et je louerai aussi hardiment *l'artifice* de Louis XI que la valeur de Charlemagne : ce sont des effets différents qui n'ont tous qu'une même cause. »

[1] *Biograp. univ.*, article du sage M. Weiss.

Nous avons demandé mille fois à Machiavel, et moi-même le premier, pourquoi, dans l'énonciation de ses principes, il ne les faisait pas précéder de quelques phrases restrictives propres à en adoucir la saveur amère. Voici Gomberville qui était fort jeune, quand il parlait ainsi, et qui ne balance pas à préférer l'action du *renard* à celle du *conquérant*, et l'*artifice* du prince qui *se défait* de ceux *qui l'ont enfermé dans des bornes étroites*, qui *s'en défait sans y avoir presque rien contribué que son Conseil.* Ce mot de *Conseil* a ici une grande portée. Louis XI disait qu'il portait son *Conseil* dans sa tête. Quand Gomberville écrivait, dans le XVIIe siècle, était-on si éloigné du règne de Louis XI? Celui-ci a-t-il été étranger à la mort d'Agnès Sorel? Les précautions que prit Charles VII, pour n'être pas empoisonné, n'ont-elles pas hâté sa mort? Le Daim, de barbier, ne devint-il pas ambassadeur et comte? Le duc de Guyenne, frère du roi, ne mourut-il pas du poison dont on avait saupoudré une pêche qu'il partagea avec la dame de Montauban?

Retournons à Machiavel.

Il va obtenir un honneur qui a quelque chose de funeste. Spinosa qui a répandu des doctrines si pernicieuses; Spinosa qui a exagéré les exagérations de Hobbes; Spinosa qui, mécontent de sa religion, a cherché à détruire celle des autres, et n'y a que trop bien réussi dans beaucoup de pays; Spinosa qui a donné aussi son nom à une secte fatale, le chef des *spinosistes* enfin, comme on a dit, avait lu Machiavel, et heureusement distingué ce qui était sain et ingénieux : il paraphrase dans son *Traité politique* les idées du secrétaire sur les gouvernements *à vertus imaginaires.*

« Les politiques (dit Spinosa qui répète presque les mêmes

expressions de Bacon) ont l'habitude de considérer les hommes, non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être. Aussi leurs conseils sont-ils une utopie sans application. Leurs préceptes sont des rêveries praticables du temps de l'âge d'or des poëtes, lorsqu'on n'avait aucun besoin d'institutions politiques. Ce défaut a fait prévaloir l'idée que, de toutes les sciences, la *politique théorique* est la plus en contradiction avec la *politique pratique*, et que personne n'est moins en état de gouverner qu'un philosophe[1]. »

Que l'on reprenne les opinions du secrétaire[2], et l'on relira presque ses paroles, dans les observations de Spinosa : si celui-ci n'avait émis que de semblables leçons, il n'inspirerait pas cet effroi qui doit accompagner les pas de tous ceux qui ne voient de ligne raisonnable à suivre que dans *la force* et dans *l'utilité*. Mais après avoir découvert, ainsi que je l'ai déjà dit de M. de Lionne, qu'on entretient les rois et les peuples de songes et de contes fantastiques, il faut prendre garde de les entraîner dans des violences ; il faut craindre de les livrer à leur égoïsme, à leurs passions, à leur avidité, et de dénaturer, mal à propos, un certain *instinct du bon*, une sorte de penchant à ce qui est fier ou sage, et s'il le faut, le recours à ce *regard de Dieu*, qui nous assiste toujours plus ou moins dans les dangers de la vie civile.

En serions-nous déjà à considérer Machiavel comme pouvant, comme devant refuser des alliances, lui qui jusqu'ici a été plus impétueusement attaqué que rigoureusement et directement défendu ?

Abraham Wicquefort, dans son premier ouvrage important sur la politique, évite encore de parler du livre *del Principe*, mais il loue Machiavel historien.

[1] *Traité politique*, chap. I[er].
[2] Tom. I, chap. XXII, pag. 324, dernier alinéa.

« Il faut avouer que Thucydide et Xénophon, parmi les Grecs, Salluste, Jules César, Velléius-Paterculus et Tacite, parmi les Romains, ont un génie que l'on ne rencontre pas parmi les autres historiens de ces deux peuples. Il n'y a rien de si solide que le récit naïf de Philippe de Comines. L'histoire du concile de Trente, de Frà-Paolo, peut être mise en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus fort dans l'histoire ancienne. L'esprit de *Nicolas Machiavel* paraît dans tous ses ouvrages, mais son *Histoire de Florence* est une production de son jugement [1]. »

Le même écrivain, en 1681, va plus loin, et dit comme tant d'autres avaient dit avant lui :

« Il est à supposer que Machiavel écrit ce que les princes font, et non ce qu'ils devraient faire. S'il y mêle quelquefois des maximes qui paraissent incompatibles avec les règles de la religion chrétienne, il le fait pour démontrer comment ces maximes servent aux tyrans, et non pas pour conseiller aux princes légitimes de les mettre en pratique [2]. »

Locke, ce génie pénétrant qui, en 1690, demandait déjà la réforme dont on parle tant aujourd'hui, s'accordait avec Machiavel enseignant que le *souverain* devait accommoder souvent les actes du gouvernement aux nouvelles circonstances. Locke, à propos des élections du parlement, parlait en ces termes :

« Il serait aisé de voir combien grandes peuvent être les absurdités dont serait suivie l'observation exacte des coutumes qui ne se trouvent plus avoir de proportion avec les raisons qui les ont introduites. Il est aisé de voir cela, si l'on considère que le simple nom d'une fameuse ville, dont il ne reste que quelques masures au milieu desquelles il n'y a qu'une étable à moutons, et où ne se trouve pour habitants

[1] Mémoires touchant les ambassadeurs et les ministres publics. Cologne, 1677, in-18, pag. 434.

[2] *L'ambassadeur et ses fonctions*. La Haye, 1601, in-4°.

qu'un berger, fait envoyer à la grande assemblée des législateurs autant de députés représentatifs que tout un comté, infiniment plus puissant et plus riche, y en envoie. Les étrangers demeurent tout surpris de cela, et il n'y a personne qui ne confesse que la chose a besoin de remède[1]. »

Le remède n'a été apporté à ce mal que l'année dernière. Locke avait parlé en vain pendant 142 ans. Machiavel ne devait pas être plus écouté que lui. Ce rapport d'opinions qui a existé entre le philosophe Anglais et le secrétaire Florentin, n'est pas le seul qu'on puisse remarquer dans les ouvrages de ces deux écrivains. Locke, se tenant à une certaine distance de Hobbes, ne veut pas rompre avec lui, et c'est à peu près sur le terrain de Machiavel que doit combattre celui qui ne veut pas tant s'approcher de Hobbes. C'est ainsi que l'auteur de l'*Histoire de Florence*, et l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* se rencontrent, quand, dans ces deux compositions, et dans les autres qu'ils nous ont laissées, ils parlent de l'état de guerre, du pouvoir politique, des conquêtes, de la tyrannie, et de la dissolution des gouvernements. Locke seulement est plus calme que Machiavel; il n'a pas cette repartie rude que le Florentin se fait quelquefois à lui-même. Surtout dans le chapitre de la dissolution des gouvernements que je viens de citer, Locke manie avec une grâce singulière une sorte de plaisanterie fine. Il parle de ceux qui se révoltent avec ménagement. Il dit qu'un homme qui concilie si bien les coups et la révérence, mérite, pour ses peines et son adresse, d'être bien frotté d'une manière civile et respectueuse, dès que l'occasion se présentera, et à ce

[1] *Traité du gouvernement civil* de Locke, traduit en français. Bruxelles, 1754, in-12, pag. 226.

sujet il réfute Barclay, le grand défenseur de la monarchie absolue [1]. Nous finirons par observer que Locke, si souvent imbu de quelques-uns des principes de Machiavel, ne le nomme jamais.

Pourquoi les esprits élevés, se manquant à eux-mêmes, donnaient-ils alors l'exemple d'une réserve qui n'est pas toujours excusable, parce qu'elle peut être appelée un défaut de courage? car c'est aux grands génies à rechercher les grands génies. Qui osera fréquenter ou combattre l'aigle, si ce n'est l'aigle lui-même? C'est à l'aigle à reconnaître ses semblables. On dit même que l'auguste oiseau ne se méprend jamais, mais que seulement il ne consent à trouver ses enfants que dans ceux qui regardent fixement le soleil. Arioste se reposant de sa grâce et de son élégance, a dit d'une voix sublime :

« Quoiqu'il revoie la ressemblance des serres, de la tête, de la poitrine et du plumage, l'aigle ne veut pas reconnaître ses enfants s'il leur manque la perfection du regard [2]. »

Puisque celui qui a la perfection du regard (*la perfezion del lume*) peut seul bien reconnaître quiconque est doué de la même vertu, pourquoi s'affranchit-il de ses devoirs?. Les grands génies doivent être supportés avec leurs faiblesses.

Locke avait gardé le silence. Tétard, natif de Blois, mais réfugié et médecin à La Haye, entreprend de

[1] Locke, *du gouvernement civil*, pag. 351.

[2] Perchè simili siano e degli artigli,
E del capo e del petto e delle piume,
Se manca in lor la perfezion del lume,
Riconoscer non vuol l'aquila i figli.

Voyez *delle Satire e rime del divino Lodovico Ariosto*, libri II. Hambourg, 1731, in-8°.

traduire en langue française tous les ouvrages alors connus de Machiavel; il fait précéder sa version d'éloges propres à venger le secrétaire de tous ses ennemis, si de telles louanges données par un talent subalterne avaient pu obtenir l'autorité des paroles d'un talent plus distingué.

L'ouvrage de Tétard est écrit d'ailleurs assez simplement. Son système d'admiration a aussi quelque chose de plus grave que ce qu'avait débité imprudemment l'un de ses prédécesseurs, Gohorry.

Ce dernier, qui dédie ses *Discorsi*, comme je l'ai dit [1], à M. Gabriel Leveneur, évêque d'Évreux, se suppose *débiteur* du prélat, et il suit cette figure, en ajoutant que pour payer sa dette il a trouvé crédit chez un Florentin nommé Machiavel, *l'un des plus riches et opulens de l'Europe dans la marchandise dont il se mesle.*

Plus loin, dans une épître au lecteur, Gohorry reprend son marchand, dit qu'il a quitté son propre pays, pour être reçu à celui de France.

« Je vous assure que quand vous l'aurez un peu accointé, vous ne voudrez pas, pour chose du monde, ne l'avoir cogneu, car il est homme *rond et entier,* qui fait aussi bon marché à l'un qu'à l'autre. Il ne vend rien qu'en gros; sa marchandise n'est fardée, ni parée : il expose en plein jour à qui en veut, et n'a qu'un mot [2]. »

Tétard prend un ton plus sévère, mais il lui manque quelque chose de la connaissance intime de la langue. On soupçonne que c'est à l'aide du latin qu'il cherche à comprendre l'italien. Souvent le latin en cela est un bon guide, mais il y a une phrase purement italienne,

[1] Voyez plus haut, pag. 291.

[2] Préfaces de Gohorry, 1571, in-16.

née dans le moyen âge, inventée à peu près par Boccace, et perfectionnée par Machiavel, qu'avec toute l'aide du latin, on ne peut saisir. Beaucoup d'anciens mots romains ont bien gardé leur acception primitive; mais des inversions moins régulières, des hardiesses plus imprévues, et des conventions d'une tout autre nature rendaient trop difficile la tâche du médecin de Blois, que son latin et son français se cotisant en vain, ne pouvaient jamais soutenir assez contre tant d'obstacles.

En 1694, Amelot de Lahoussaye publie une troisième édition corrigée de sa traduction intitulée, *Le Prince de Machiavel*, et il la dédie au grand-duc de Toscane.

Machiavel avait dédié son ouvrage à Laurent II, comme un maître fait à son disciple; Amelot adresse le sien au grand-duc qu'il regarde comme un prince consommé dans la science du gouvernement, et comme un juge qui discerne parfaitement la vraie politique, et qui a le secret de tenir la balance entre la *raison d'état* et la religion.

Amelot se loue ainsi lui-même dans sa préface:

« Elle est si fidèle (la traduction) que je pourrois me vanter qu'il seroit assez difficile d'en faire une qui le fût davantage, et si claire que je ne crois pas qu'il s'y trouve rien qu'il faille lire plus d'une fois pour l'entendre, quoiqu'il y ait dans l'original quelques endroits qui ne sont pas tout-à-fait intelligibles..... »

Le traducteur ne fait pas dans la dédicace le contre-sens que nous avons trouvé dans Conring.

J'ai lu attentivement, et je relis toujours avec plaisir l'ouvrage d'Amelot. Il s'est vanté, et je n'ai pas cité les éloges qu'il se donne, pour en rire. Il avait à bon droit la conscience de son mérite. Sa traduction

est estimable, toutes les fois qu'il ne se permet pas de restreindre le texte, ce qui lui arrive assez souvent. Il en demande pardon dans ses notes, mais je crois qu'il a tort d'altérer ainsi l'expression de son auteur. Les notes qui accompagnent la traduction, sont excellentes. La plupart sont puisées dans Xénophon, Tacite, Tite-Live, Velléius-Paterculus, Sénèque, Pline le jeune, Justinien, Gaspard d'Auvergne, et Panvini, Nardi, Frà-Paolo, Italiens : mais c'est surtout dans Tacite qu'il recherche les opinions de Machiavel, et toujours avec succès.

Amelot traduit ainsi les quatre vers italiens de Pétrarque par lesquels Machiavel a terminé son ouvrage[1] :

« La Justice au combat défiera la Fureur,
Et saura lui donner une si rude atteinte,
Que l'on verra bientôt, que l'ancienne valeur,
Du cœur italien n'est pas encore éteinte. »

La France applaudissait au courage d'Amelot. L'Italie, excepté Florence, était encore dominée par les injures du P. Jean Laurent Lucchésini. Il avait publié un ouvrage intitulé : *Saggio delle sciocchezze scoperte nelle opere del Machiavelli del padre Lucchesini.* Cette prétention de trouver des *bêtises*, des *sciocchezze*, dans l'ouvrage d'un homme tel que Machiavel (ce genre d'injures était du reste imité de Gentillet), fut jugée à la fin tout-à-fait présomptueuse. On se moqua beaucoup plus tard du défaut d'intelligence d'un libraire qui, pour mettre un titre sur le dos du livre, y écrivit par abréviation, *Sciocchezze del P. Lucchesini* (*Bêtises du P. Lucchésini*), sans placer un point ou une virgule entre le premier mot et le second. L'ouvrage ne se releva pas de ce ridicule.

[1] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 367.

Nous avons à examiner le jugement porté par Bayle sur Machiavel.

La tâche ne sera pas difficile.

Bayle a peu parlé d'après lui-même. Il cite tout l'*Éloge* de Paul-Jove, il adopte les mêmes conclusions. C'est Paul-Jove qui comparaît une seconde fois. L'annotateur de Bayle, M. des Maizeaux, mérite aussi lui-même des reproches, quand il dit que Machiavel a composé une comédie appelée *Nicia*, et que cette comédie ne fait pas partie des œuvres imprimées de son temps, où l'on voit seulement, dit-il, la *Mandragola* et la *Clizia*. Mais la *Mandragola* et *Nicia* c'est la même chose. *Nicia* seulement est le nom de l'homme crédule qui veut avoir des héritiers, et la *Mandragola* est le nom de la potion qu'un fripon offre de donner à la femme de *Nicia*.

Bayle ne peut donc être compté qu'au nombre de ceux qui ont répété ce que d'autres avaient énoncé sur Machiavel.

Ce que j'ai dit de la réserve de plusieurs grands génies qui s'étaient abstenus de parler du secrétaire, ne peut s'appliquer à Leibnitz qu'on a appelé à si juste titre le savant le plus universel des temps modernes. Il était assurément impossible que l'auteur du *Traité sur le droit de souveraineté et d'ambassade*, et du *Codex juris gentium diplomaticus*, ne proférât pas un jugement sur le secrétaire Florentin. C'est ce jugement qui va clore les diverses opinions émises sur Machiavel jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. Leibnitz que sa constante urbanité faisait chérir de tous ceux qui le connaissaient, ou qui correspondaient avec lui, ne pouvait aussi exprimer qu'une opinion sage, ferme et obligeante. Il parle ainsi :

« Quoique sans doute il y ait beaucoup de passages dignes

de répréhension dans Machiavel, je ne voudrais pas cependant qu'on traitât de sot et d'inepte un homme d'un grand génie. Il est de la justice de rendre à chacun ce qui lui est dû. Même chez nous, Herman Conring a publié une certaine apologie de Machiavel, en expliquant ingénuement ce qu'il faut louer, ce qu'il faut reprendre dans l'homme. Je voudrais aussi que la défense par Schopp, eût été plus étendue; car Schopp a été un juge de ces questions qu'il ne faut pas mépriser [1]. »

Machiavel, Conring et Schopp doivent être très-satisfaits de cette sentence. Elle blâme les déclamations outrées de Polus, de Catharin, de Gentillet, de Possevin, etc., et elle loue avec discernement Schopp, Conring, et tous ceux qui, en se montrant sévères sur quelques points, ont admiré sur les autres la pénétration et la hardiesse de l'illustre Florentin.

Nous reprendrons haleine avant de poursuivre l'examen des autres ouvrages des amis et des ennemis du secrétaire dans le XVIII[e] siècle.

[1] Édit. de Genève, 1768, tom. VI, p. 295.



CHAPITRE XLIX.

En 1724, Barbeyrac, traducteur du *Droit de la guerre et de la paix* de Grotius, et, quelques années après, traducteur du *Droit de la nature et des gens* de Puffendorff, n'imite pas et continue de ne pas imiter plus tard la réserve du premier, et la bonne intention du second relativement à Machiavel; il parle quelquefois dans ses notes un langage de dépréciation et de critique sévère qui paraissait, de son temps, être redevenu à la mode : mais ce n'est pas avec une affectation inconvenante qu'il cite Machiavel quand il le rencontre; et même si le professeur de Groningue avait été d'un caractère plus passionné, il aurait eu l'occasion d'en parler plus souvent, dans cette immense tâche qu'il s'était imposée, et qu'il a poursuivie si laborieusement et avec tant de courage.

L'auteur de la préface de l'édition Ciardetti cite un ouvrage de Jean Marie Muti qui parut en 1725, et dans lequel on attaque les préceptes de Machiavel: ce livre est intitulé *le Trône de Salomon* [1], etc. L'ambition de ce titre n'a pas assuré le succès de cet ouvrage. Ce qui y est dit particulièrement sur le duel est

[1] *Il trono di Salomone o sia politica di governo a tutte le nazioni del mondo, dove s' impugna il Machiavelli, si combatte il duello, si erudiscono i principi nel governo, con altri rilevanti trattati da Giov. Maria Muti*. Venise, 1725.

dicté par un esprit sage et généreux. Quant aux arguments contre Machiavel, ils sont les mêmes qu'on avait déjà publiés.

En 1726, dans une édition des œuvres du secrétaire imprimée à La Haye, l'éditeur plaça au-dessous d'un portrait, qui du reste n'était pas celui de Machiavel, comme nous le dirons plus bas, le distique qu'on peut traduire ainsi :

« Par toi la prudence est parvenue à son plus haut degré, et il n'est pas de faîte plus élevé qu'elle puisse atteindre [1]. »

Pendant qu'on louait Machiavel en Hollande, le P. Meyer, Belge, dans son poëme de l'*Institution du prince*, parlait du secrétaire dans les termes les plus violents. Je dois la communication de ces vers à mon confrère de la Société des bibliophiles, M. le baron de Reiffenberg. Il me les a fait remettre par M. le marquis de Fortia, mon confrère à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de la même Société des bibliophiles, qui a traduit ces vers fort élégamment. Je vais rapporter cette traduction :

« Que le prince, dès son enfance, ait surtout horreur des doctrines impies, des livres nuisibles et des traités de Machiavel, ce monstre infernal ! Ses feuilles empoisonnées enseignent à mépriser la connaissance de ce qui est licite ou illicite, de ce qu'approuve ou de ce que condamne la Divinité. La gloire d'une conduite honorable lui est inconnue ; il place le vice et la vertu dans un même lit ; il ne pense qu'à ce qui est utile, comme si un Dieu vengeur n'existait pas, comme si nos âmes, après notre mort, s'évanouissaient dans les airs : la vie présente absorbe son attention, et les siècles de la vie future sont l'objet de ses dérisions. Voyez,

[1] *Supremum per te nacta est prudentia culmen :*
Ulterius nec quo progrediatur habet.

dès le principe, la conséquence qui dérive de ses préceptes, et observez les rivages de cette source impure; il en résulte que tout ce qui plaît est permis. Aucun lien ne peut enchaîner un roi, et nul parjure n'est criminel. Une cause imaginaire peut aisément offrir le moyen de violer un traité; on peut se couvrir du manteau de la justice, pour s'excuser: si l'on ne peut découvrir un prétexte, si l'apparence du droit et de la justice manque absolument, et que vous ne puissiez supporter l'ennui de la paix, souvenez-vous de vexer les royaumes voisins par des fourberies, et ne craignez pas de vous exposer à des opprobres jusqu'à ce que les rois que vous aurez attaqués soient contraints de prendre les armes. Que vos propres sujets vous craignent! Accueillez gaîment le nom de tyran, et ne vous tourmentez pas pour faire succéder l'amour à la haine. Que les nœuds de l'amitié soient chassés loin de votre cour! divisez ceux qui sont unis; semez les germes d'une guerre perpétuelle, et faites que les efforts de l'un soient incessamment combattus par ceux de l'autre! Vous demandez à quoi sert la religion? les rois n'en doivent avoir aucune. Chacun d'eux ne doit avoir pour dieu que son intérêt. L'or est la plus noble des divinités qui gouvernent l'univers. Ce sont là les préceptes et les règles qui doivent plaire à un prince bien élevé[1]. »

[1] Voici les vers de Meyer:

Impia præcipue documenta, librosque nocentes
Et Machiavellum, stygiique volumina monstri
Horreat, a teneris, princeps! Perfusa veneno
Pagina, contemptrixque Dei, rerumque sacrarum,
Quod licitum vetitumve, probet vel damnet Olympus,
Nil curare docet. Nec honesti gloria mordet,
Sed thalamo vitium et virtus sociantur eodem.
Unius hic curam (quasi nullus in æthere vindex
Sit super, atque animæ fato solvantur in auras)
Utilitatis habet, præsentisque omnia vitæ,
Metitur spatio, venturaque secula ridet.
Principio late quæ dein præcepta sequantur
Digna vide, rivosque impuri respice fontis:
Nempe licet quodcumque juvat. Non vincula regem

Les vers du P. Meyer sont très-bien faits. On y remarque de la vivacité, des tours de bonne latinité, du feu, de la colère, mais en même temps une partialité qui n'est pas raisonnable. Meyer ressemble à un de ces juges vendus, qui se sont fait une opinion d'avance, et qui, après avoir lu dans l'instruction d'un procès quelques pièces qui chargent indubitablement l'accusé, ne veulent plus voir le reste : partant des premiers motifs de culpabilité, ils condamnent ensuite sur tous les points, sans écouter ni l'accusé, ni le défenseur. Nous n'avons jamais entendu excuser tout Machiavel..... Encore une fois *ure, seca.... reliquum*

Ulla ligare valent, nec habent perjuria crimen :
Causaque se facilis violandi fœderis offert,
Ficta licet : vario quam obvolvere juris amictu
Conveniet. Si nulla subit, si deficit omnis
Justitiæ, jurisque color, neque tædia pacis
Ferre vales, vicina dolis vexare memento
Regna, nec opprobriis dubita proscindere, donec
Arma lacessiti cogantur sumere reges.
Te propriæ timeant gentes, nomenque tyranni
Lætus ama, nec amore animos vincire labores!
Nexus amicitiæ scissa procul exulet aula!
Divide concordes animos, sere semina rixæ
Perpetuæ, alternisque alius conatibus obstet!
Quæris religio quæ præstet? Nulla tenenda
Regibus. Est sua cuique deus fortuna : nec auro
Nobilius toto dominatur in æthere numen.
Scilicet hæc illa est species et forma politi
Principis.......

Troisième chant du poëme de *Livinus Meyerus*, intitulé : *De Institutione Principis*, pag. 183. *Livini Meyerii Poematum libri XII. Bruxellis*, 1727, in-12.

Le P. Meyer a fait aussi un poëme sur la colère, *de Ira*, qui est fort estimé. Anvers, 1694, in-4°.

J'ai reçu encore d'autres informations importantes de M. de Reiffenberg, et je lui rends mille grâces des relations de bienveillance qu'il continue d'entretenir avec moi. M. de Reiffenberg s'est rendu à jamais célèbre par son excellente histoire de l'ordre de la *Toison d'or*.

collige.... Nous avons toujours parlé ainsi.... Mais est-il vrai que le secrétaire *place le vice et la vertu dans un même lit?* A-t-il dit que *tout ce qui plaît est permis?* A-t-il dit d'*accueillir gaîment le nom de tyran?* A-t-il prescrit de *diviser ceux qui sont unis?* Il a dit expressément le contraire [1]. L'homme *du fer*, qui a recommandé *le fer*, comme donnant à la fin l'argent, a-t-il dit que *l'or est la plus noble des divinités?* A-t-il voulu que *les rois n'eussent pas de religion?* Il a dit, comme Aristote, qu'il fallait que les princes eussent de la religion, et que s'ils n'en avaient pas (ce qui serait mal), ils feignissent d'avoir des sentiments de respect pour la Divinité. Il a dit que *le vulgaire marche toujours avec ce qui paraît, et avec l'événement qui est arrivé.* Mais il avait dit auparavant que *le chef ne doit pas s'écarter de ce qui est bien, quand il le peut* [2].

Quant aux conseils de n'être pas toujours bon, ces conseils se trouvent encore textuellement dans Aristote et dans le commentaire de saint Thomas. Aristote dit (il est vrai qu'il parle d'un *tyran*) :

« Il faut être tel dans ses mœurs ou qu'on se règle sagement selon la vertu, ou que l'on soit *demi-bon*, et non méchant, ou *demi-méchant* [3]. »

Le commentaire de saint Thomas sur ce passage d'Aristote est conçu en ces termes :

« Il faut se gouverner suivant les mœurs et suivant la vertu. Il faut plutôt se faire *demi-bon* que méchant, et *demi-méchant* que méchant. Si on ne peut pas se régler selon la vertu, on doit se régler *selon l'apparence*, et l'on sera haï

[1] *Discorsi*, liv. III, chap. XXVII, pag. 278. *Passigli.*
[2] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 336, 337.
[3] Aristote, *Politique*, liv. V, lect. XII.

d'autant moins qu'on sera moins méchant selon la vertu, ou *selon l'apparence*[1]. »

Je pense que c'est dans la traduction d'Aristote par Bruni d'Arezzo[2] que Machiavel a pris ses citations. Bruni avait été comme lui secrétaire du gouvernement de Florence, et il avait aussi écrit une histoire latine de cette ville. Ce sont peut-être les trophées de Bruni qui ont empêché Machiavel de dormir.

Il reste toujours de cette discussion qu'Aristote et saint Thomas parlent d'un tyran, et que Machiavel a entendu parler d'un chef de *Principat*, ou du *Prince*[3]. Mais il faut dire ici qu'Aristote tout en parlant d'un tyran, c'est-à-dire d'un homme qui a obtenu apparemment le pouvoir par des moyens illégitimes, lui donne cependant des conseils de si bonne foi, pour qu'il sauve sa tyrannie (*ad salvationem tyrannidis*, disent à la fois saint Thomas et Bruni d'Arezzo), qu'en vérité on ne voit pas qu'il ait le moindre penchant à le détester; il semble plutôt prendre tous les soins convenables pour l'aider à garder le pouvoir. Que dira-t-on, en effet, de ce passage que je prends au hasard dans la traduction de M. Thurot?

« Le but est évident : il ne faut pas que le gouvernement soit tyrannique, mais royal, et pour ainsi dire économique; qu'il ne paraisse pas usurpateur, mais protecteur des droits des sujets; qu'on y observe la modération, et qu'on y évite

[1] Voyez pour ce passage comme pour le précédent, l'édition des œuvres de saint Thomas, 1660, tom. VI, p. 281.

[2] L'édition de 1660, dont je viens de parler, offre, à l'imitation de quelques éditions, la traduction latine d'Aristote, par Bruni d'Arezzo, et une autre traduction latine publiée avant celle de Bruni.

[3] « Par *le Prince*, j'entends tous ceux qui, avec quelque titre et dans quelque gouvernement que ce soit, sont à la tête des affaires. » Ainsi s'exprime *de Lolme*, constitution de l'Angleterre. Genève, 1788, in-8°, tom. I, p. 155.

les excès. Il doit de plus (le tyran) se concilier, par l'affabilité, l'amour des riches, et gagner par la popularité, l'affection de la multitude; car l'autorité exercée sur des hommes d'un caractère *plus généreux, en sera nécessairement plus honorable et accompagnée de plus de bonheur:* inspirant moins de crainte, elle sera aussi moins exposée à la haine, et par conséquent *plus durable*[1]. »

Voilà comme Aristote *déteste* la tyrannie; voilà *les piéges qu'il tend* au tyran. Il lui conseille d'avoir un gouvernement *royal*, de protéger les droits des sujets, d'être modéré, populaire, d'exciter les cœurs à la générosité, pour que l'autorité soit plus *honorable et accompagnée de plus de bonheur.*

Saint Thomas à qui je reviens, va plus loin dans son commentaire. Il outre les expressions qui tendent à présenter sous une couleur plus douce les leçons d'Aristote.

« Il est manifeste qu'il faut que *le Principat* ne soit pas tyrannique, mais comme l'autorité d'un *père de famille;* qu'il paraisse *Royal* aux sujets; qu'il semble qu'on ne gouverne pas la cité, pour son propre avantage; qu'il faut se montrer protecteur des faibles, et en faire état plus que des grands[2]. »

A présent qu'on se figure Machiavel puisant dans toute cette confusion d'éloges et de blâme, dans ces préceptes nobles et odieux, dans ces instructions d'où un tyran, sous beaucoup de rapports, doit sortir aussi et plus vertueux et plus heureux qu'un roi appelé au trône par ses droits, et l'on comprendra que sans ma-

[1] *Polit. d'Aristote*, traduction de M. Thurot, 1824, pag. 379.

[2] *Est enim manifestum quod oportet principatum non esse tyrannicum, sed tanquam patremfamilias, et quod videatur regalis subditis, et non gratia sui ipsius principari civitati, et potius ostendere se procuratorem et tenere statum mediocrium, non excellentium.* Œuvres de saint Thomas, *loc. cit.*, pag. 285.

lice, sans arrière-pensée, le politique Florentin, fort de l'assentiment des plus grands génies de la Grèce, éclairé par la lumière du docteur Angélique dont on venait de publier les ouvrages [1], en 1514, au moment même où les malheurs de Sodérini avaient renversé la fortune de presque tous ceux qui servaient son gouvernement; on comprendra avec quelle bonne foi Machiavel a pu composer son *Traité des Principautés*. S'il a failli en quelques points, et il faut toujours répéter qu'il a failli, c'est appuyé sur des autorités que chacun se faisait une gloire d'honorer aveuglément. En examinant les temps d'alors, en observant la date de 1515, date où écrivait Machiavel, et en oubliant, comme il convient, les temps modernes, on arrivera, j'espère, à des idées saines, judicieuses, exemptes de passion, de colère et d'animosité. Tout le monde pensait alors de la même manière, Rome, le conseil des princes de l'Europe, les doctes religieux et tous les hommes d'instruction et de science. Aristote était pour ce siècle un autre Dieu. Saint Thomas avait, par son éloquence et ses louanges, consacré la haute renommée du philosophe de Stagire, en se rangeant sous ses drapeaux. Des périls nouveaux, des scissions fatales, détruisirent cette disposition des esprits. Sommes-nous dans des circonstances semblables à celles où l'on a cru devoir poursuivre, de toute la puissance de la religion, des écrits où sans doute on rencontre des erreurs, des préceptes iniques, mais qui ont été les erreurs, les préceptes de l'époque, mais où l'on

[1] Il est remarquable que le P. Louis, de Valence, dominicain, publia à Venise, en 1514, une édition de la *Politique d'Aristote* et des commentaires de saint Thomas, et que Machiavel a pu être un des premiers à connaître ces ouvrages. Pour le fait de la publication de ce livre, voyez OEuv. de saint Thomas, 1660, tom. VI, pag. 1re.

trouve en même temps des leçons salutaires, et avec ces leçons un admirable monument de fierté de style, de connaissance du cœur humain, d'érudition, d'intentions honnêtes, et de mâle et généreuse éloquence?

Je m'arrête pour que cette digression ne devienne pas comme un autre ouvrage.

Un Florentin, monsignor Bottari, nous interrompt, d'ailleurs, pour exprimer son sentiment sur les compositions de son illustre concitoyen. Dans la préface de la réimpression de l'*Ercolano di M. Benedetto Varchi*, ce prélat parle ainsi de Machiavel :

« Employé dans les embarras de notre république, il donna, par la prudence de ses opérations et par la pénétration qui règne dans ses écrits, une grande preuve de la hauteur de son génie, et de cette rare sagacité qui lui faisait connaître les vues internes des hommes, et tourner à son plaisir les deux clefs de leurs cœurs [1]. »

Voici un professeur de Leipsick qui publie, en 1731, un ouvrage [2] où il prend la défense de Machiavel. On s'accorde à dire que cette défense est traitée avec un talent très-remarquable, et qu'à l'exception de quelques circonstances locales qu'on ne peut connaître quand on n'a pas été sur les lieux, tout ce qui concerne le secrétaire est expliqué clairement, posément, et n'admet que bien peu de réplique.

Maintenant apparaît un panégyriste italien. Dans ses *Discours moraux, historiques et politiques*, Albert Radicati, comte de Passeran, ne prend aucune circonlocution pour répandre ses opinions évidemment trop empruntées de Machiavel.

« La première et fondamentale maxime qu'un prince doit

[1] Ces deux clefs sont apparemment l'orgueil et l'intérêt. Voyez *l'Ercolano*, Florence, 1730, in-4°, et Padoue, 1744, in-8°.

[2] *Joh. Friderici Christii de Nicolao Machiavello, libri tres*, etc.

exactement observer, est d'être, ou du moins de paraître toujours très-zélé pour la religion, afin de passer pour dévot dans l'esprit de ses peuples; car aussitôt qu'ils le croiront tel, ils le considéreront aussi comme un homme juste, et l'aimeront comme un bon prince, les peuples s'imaginant qu'un homme ne peut pas être autrement, lorsque son extérieur est tout dévotion, tout piété, vu qu'ils ne s'attachent qu'à l'apparence, et non à la réalité des choses. En un mot, il faut que le prince suive les préceptes de notre grand Florentin[1], pour avoir toujours un heureux succès dans tout ce qu'il entreprendra, et il ne faut pas qu'un prince sage se laisse prévenir contre Machiavel par tant de gens qui le censurent; car, au dire d'un très-habile homme[2], « il « y en a si peu qui sachent ce que c'est que *raison d'état*, « et par conséquent qui puissent être juges compétents de « la qualité des préceptes qu'il donne et des maximes qu'il « enseigne, que je puis dire qu'il s'est vu plusieurs ministres « et plusieurs princes les étudier et même les pratiquer de « point en point, qui les avaient condamnées et détestées « avant que de parvenir au ministère ou au trône; tant il « est vrai qu'il faut être prince ou du moins bon ministre[3] « pour connaître, non-seulement l'utilité, mais la nécessité « absolue de ces maximes. » Un prince donc qui les suivra, sera sûr d'édifier, bien loin de scandaliser ses sujets[4]..... »

Nous ne pouvons approuver l'exagération des éloges de Radicati. Il écrivait alors, comme nous allons le dire, dans un sentiment d'irritation et de mécontentement qui doit le rendre quelque peu suspect d'un autre genre de partialité que celui que nous avons réprouvé dans le P. Meyer.

[1] Radicati renvoie dans une note au fameux chapitre XVIII du *Traité des Principautés*.

[2] L'auteur veut parler ici d'Amelot de la Houssaye.

[3] Radicati dit : bon ministre, quand Amelot a dit seulement ministre.

[4] *Discours moraux, historiques et politiques*. Rotterdam, 1736, in-8°, pag. 217.

L'ouvrage de Radicati, dans lequel je puise ces informations, est très-rare[1]. J'ai remarqué vers la fin une singulière satire qu'il intitule : *Récit fidèle et comique de la religion des Cannibales à Rome, par Nicolas Machiavel, imprimeur*, etc. Dans un avis adressé par cet *imprimeur* d'une nouvelle espèce au *lecteur judicieux,* l'auteur fait parler Machiavel, et lui laisse développer d'une manière assez mordante quelques-uns de ses principes ; il suppose que le Florentin revenu sur la terre parle ainsi :

« Les princes les plus indignés contre moi, tinrent un grand conseil, et nommèrent des commissaires pour examiner mes maximes et pour me condamner selon l'énormité de mon crime. Me trouvant devant mes juges, je leur dis, pour me disculper de tout ce dont on me chargeait, que je ne prétendais pas défendre mes écrits ; qu'au contraire je les condamnais et détestais comme impies, contenant des dogmes cruels et abominables pour gouverner les peuples, de sorte que si l'on me pouvait prouver que la doctrine que j'avais publiée était de mon invention, je me soumettrais avec plaisir à la sentence que l'on voudrait prononcer contre moi : mais si mes écrits ne contenaient que ces préceptes politiques et ces raisons d'état que j'ai moi-même apprises en examinant de près la conduite et les actions de quelques grands princes dont il ne faut pas dire du mal sous peine de la vie, et que j'eusse nommés si mes juges me l'avaient voulu permettre, pour quelle raison,

[1] J'en dois la connaissance à M. le marquis de Fortia, qui possède une immense bibliothèque, que son obligeance tient à la disposition de ses amis. Il y a peu de personnes riches qui fassent un aussi digne usage de leur fortune que M. de Fortia. Il s'est distingué par des traits de délicatesse que sa modestie ne me permettrait pas de citer. Je dirai cependant, parce que c'est la voix publique qui me l'a appris, qu'il y a une foule d'artistes qu'il a aidés dernièrement avec un constant désintéressement. Quelques-uns des malheurs qu'a pu éprouver l'art si honorable de la typographie, ont aussi été libéralement réparés par ses bienfaits.

dis-je, est-ce que ces princes, inventeurs de cette enragée et détestable politique dont j'ai fait mention dans mon traité, sont regardés comme des personnes sacrées, et moi comme un scélérat, comme un athée, seulement pour l'avoir mise au jour? N'est-il pas injuste de vénérer comme saint l'original d'une chose, et d'en brûler la copie comme exécrable? Et pourquoi doit-on tant me blâmer et persécuter pour avoir fait un recueil de ces maximes répandues dans les histoires tant anciennes que modernes, lorsqu'elles peuvent convertir en autant de *Machiavels* tous ceux qui les liront *avec des lunettes de ministre d'état?* Enfin, je conclus, disant : Que les hommes ne sont pas si idiots qu'on pense, et que puisqu'il s'en est trouvé d'assez sensés pour pénétrer dans les plus profonds secrets de la nature, il s'en trouvera aussi qui auront assez de génie pour découvrir le véritable but des actions des princes, quoiqu'ils emploient toutes les ruses possibles pour le cacher aux peuples..... »]

« Mes juges furent terriblement touchés de mes paroles, et ils paraissaient déjà disposés à me déclarer innocent, quand l'avocat-général leur fit entendre que je méritais d'être sévèrement puni pour avoir rempli mes écrits de très-pernicieuses maximes, avec lesquelles je faisais mon possible pour ajuster dans la bouche des brebis des dents postiches de loup, ce qui en aurait éloigné et effrayé les bergers, personnes si nécessaires dans ce monde! puisque je les avais mis dans la dure nécessité de s'armer d'une cuirasse et de gantelets, voulant traire et tondre les brebis : que la laine, le lait et le fromage seraient montés à un prix exorbitant, si les bergers eussent eu à l'avenir plus à craindre les brebis que les mâtins, et si, au lieu du sifflet et de la verge qu'ils emploient pour en être obéis, ils eussent été obligés de se servir d'une troupe de gros dogues, et si, pour les garder durant la nuit, il n'eût plus suffi de les enfermer dans une enceinte de corde, mais de murailles, de remparts, de fossés avec les contrescarpes à la moderne[1]. »

[1] Radicati, pag. 334 et suiv.

Machiavel est censé continuer son récit. Les commissaires le condamnent au feu. Le considérant de la sentence porte que c'est vouloir mettre le monde sens dessus dessous que de rendre malicieux les simples, et d'ouvrir les yeux à ces taupes que mère nature avec une très-grande sagesse a rendues aveugles.

Le ton de la satire devient plus acerbe. Machiavel allait être brûlé lorsqu'il est réclamé par Philippe II, roi d'Espagne, qui espérait que le Florentin n'avait pas *tout dit* dans ses ouvrages, et qui, en conséquence, le fit son *conseiller*. Mais les rois successeurs de Philippe II *ayant dégénéré*, le conseiller est obligé de quitter l'Espagne. Il va errant dans le monde, et se déguise pour n'être pas reconnu. Enfin, il est accueilli, puis maltraité par des religieux : ici, des sarcasmes assez vifs, mêlés à des impiétés très-condamnables, achèvent de montrer l'intention de l'auteur.

A mesure qu'il devient plus amer et plus offensant, il perd naturellement cette fleur de raillerie qu'on a pu observer dans le commencement de son avis *au lecteur judicieux*. Finalement Machiavel est nommé *imprimeur* à Rome. Il suppose qu'il a obtenu une bulle à cet effet. Le reste de la satire manque souvent de raison, et la manière dont elle se termine ne peut qu'inspirer un profond dégoût.

On a pu être étonné de ce style de Radicati, et l'on doit se demander quel intérêt ce catholique avait à parler mal de la cour romaine. Il donne un commencement d'explication dans la dédicace de son livre qu'il adresse *au sérénissime et très-puissant don Carlos, roi des Deux-Siciles, héritier présomptif du grand-duché de Toscane, duc de Parme et de Plaisance*. Il choisit ce prince de la maison de Bourbon, dans l'espérance qu'il sera un jour l'unique et paisible possesseur de

l'Italie et conséquemment de la Toscane, patrie de Machiavel; il déclare à ce souverain que *les discours suivants* ont été composés par ordre exprès de Victor, roi de Sicile. Plus loin, dans une notice intitulée *Factum*, Radicati parle sans aucune réserve.

En 1714, le roi Victor avait plus que jamais des altercations avec le pape (Clément XI). Ce pontife, ne reconnaissant pas le duc de Savoie comme roi de Sicile, ne voulait pas lui permettre la nomination aux évêchés de cette île, pas plus qu'il n'avait jusqu'alors reconnu dans ce prince le droit de nommer aux évêchés du Piémont et de la Savoie. Le nouveau roi avait de plus une prétention bien autrement subversive : il entendait *confirmer la nomination* des évêques depuis long-temps titulaires en Sicile; en conséquence il avait fait inviter Radicati à écrire diverses attaques contre l'autorité du Saint-Siége : depuis, les différends entre les deux gouvernements ayant été terminés à l'amiable, le roi, dit Radicati, l'aurait sacrifié. Le pamphletaire, obligé de se réfugier en Angleterre, aurait fait imprimer en Hollande les manuscrits préparés pour servir la mauvaise humeur du roi. Dans ses discours, Radicati parle souvent du supplice du feu, ce qui doit s'expliquer par une sentence lancée contre lui qui le condamnait, dit-il encore, à être brûlé, et à subir la confiscation de ses biens : mais ces exagérations ont bien l'air de n'être que des mensonges. Du reste, il observe que de douze conseils assez audacieux qu'il donnait au roi, le prince en avait adopté cinq, et que ces cinq conseils n'étaient pas les moins contraires au respect dû à l'autorité pontificale.

Est-ce ce panégyrique de Machiavel, d'une forme si inattendue et si peu conforme aux règles de la saine littérature, et que l'auteur avait publié en 1736, qui

a échauffé le zèle du prince royal de Prusse, que nous allons voir saisir une massue et s'assurer d'un allié puissant, pour combattre à toute outrance le Florentin?

Mais pendant les indiscrètes réclamations de Radicati, qui s'était moqué à la fois de l'accusé et de quelques-uns des accusateurs, on faisait circuler en Valachie l'attaque d'un adversaire placé sur une sorte de trône, commandant assez despotiquement aux sujets confiés à son autorité, et qui venait d'inculper aussi Machiavel.

En 1737, les agents allemands à Bucharest envoyèrent à leur cour des copies manuscrites d'un ouvrage composé, il y avait déja quelque temps (vers 1516) par Nicolas Maurocordato, premier drogman de la Porte-Ottomane, puis hospodar de Valachie. Cet ouvrage écrit en grec ancien était intitulé : Φιλοθέου πάρεργα, *les Hors-d'œuvre*, ou *les Loisirs de Philotheüs*. L'auteur y parle de Machiavel en ces termes :

« Je lis aussi les ouvrages d'Aristote sur la politique, et j'y parcours, pour ainsi dire, les ruines des anciens gouvernements; mais j'ai pitié du *politique de Florence*, qui a cru que tout ce qui était rapporté par Aristote ne suffisait pas pour rendre tout-à-fait vicieuse l'âme d'un tyran, et qui, par ses mémoires impies, a ouvert de nouvelles routes à la méchanceté, et s'est très-grossièrement procuré par là, après bien des sueurs, une honte ineffaçable [1]. »

[1] Ἀναγινώσκω δὲ καὶ τὰ πολιτικὰ τοῦ Ἀριστοτέλους, καὶ περιηγοῦμαι παρ' αὐτῷ τὰ ἐρείπια, ὡς ἔπος εἰπεῖν, τῶν παλαιῶν πολιτειῶν. Ἐλεῶ δὲ τὸν ἀπὸ Φλωρεντίας πολιτικὸν οὐχ ἡγησάμενον ἱκανὰ τὰ παρὰ Ἀριστοτέλει μνημονευόμενα εἰς μοχθηρίαν συγκροτῆσαι τυραννικὴν ψυχὴν, ἀλλ' ἀνοσίοις ὑπομνήμασι προσφάτους κακίας ὁδοὺς ταμόντα καὶ πολλοῖς ἱδρῶσιν ἀνεξάλειπτα ὀνείδη ἑαυτῷ πάνυ σκαιῶς πριάμενον.

L'ouvrage de Maurocordato, où il est certain qu'on remarque beaucoup d'esprit, se trouve en manuscrit de la main de l'auteur, à la Bibliothèque du roi, n° 2108. Il a été imprimé, pour la première fois, à Vienne, en 1800, par les soins du savant diacre grec Grégoire Constantas, Thessalien. Je dois la com-

Ce livre avait été composé par Maurocordato pendant les loisirs d'une captivité à Carlsbourg, où il était détenu par ordre du cabinet de Vienne. On a un peu de peine à accorder ces opinions de philosophie avec la conduite que Maurocordato avait tenue lui-même dans son hospodorat, où on lui reprochait des actes d'une grande violence qui pouvaient avoir été ordonnés par les Turcs, mais qui n'en étaient pas moins odieux : tout en prenant ces sentiments comme un acte de repentir, il n'en est pas moins vrai de dire qu'Aristote devait être ici blâmé davantage, surtout par une personne qui le comprenait mieux qu'un autre, d'avoir ouvert le chemin à Machiavel. Car Aristote s'il dit souvent à un prince, « ne sois pas un tyran, » lui dit aussi plus souvent encore, « si cependant tu es tyran, et si tu veux sauver ta tyrannie, fais ce que je vais t'enseigner. » Machiavel fort imprudemment sobre de tous les correctifs, suit Aristote dans cette dernière voie de conseils *ad salvationem tyrannidis*. Il a fait mal, surtout dans son chap. XVIII, il a fait très-mal, il doit être repoussé; mais il a parlé le langage de son siècle, et *la honte ne doit pas être ineffaçable*, parce que cet auteur trouvant dans les anciens écrivains des modèles incomplets, et vicieux jusqu'à un certain point, n'en a pas moins adressé *au pouvoir*, qu'il prétendait aussi instruire, des leçons d'humanité, de courage, et jeté, par son horreur pour la *rétroactivité* et les *spoliations*, générosité inconnue de son temps, des germes de civilisation qui ne devaient jamais périr.

munication du passage que j'ai cité, et qui se trouve dans l'édition de Vienne, pag. 56, à M. Nicolo-Poulo, né à Smyrne, employé à la bibliothèque de l'Institut, et qui joint à la connaissance parfaite de sa langue maternelle, une foule d'autres connaissances variées dans notre littérature.

Si ce n'est pas l'éloge imprudent de Machiavel par Radicati, si ce n'est pas la singularité de l'imprécation lancée contre le secrétaire par le savant prince Maurocordato, venant tout-à-coup faire entendre une voix nouvelle dans une contrée où l'on s'était peu occupé jusqu'alors de semblables débats, si ce n'est pas le zèle inopportun du comte piémontais, et surtout la critique officielle du prince grec qui ont excité la verve de Frédéric avide de combats littéraires, les seuls combats qui lui fussent encore permis, constatons bien néanmoins l'époque où un léger éloge, à peine tracé dans un écrit de Voltaire, devait enflammer cette altesse royale d'une indignation qui eut des suites si passionnées et si bizarres.

Le 31 mars 1738, le prince écrit à Voltaire :

« *Votre histoire du siècle de Louis XIV* m'enchante: je voudrais seulement que vous n'eussiez pas rangé Machiavel, *qui était un malhonnête homme*, au rang des autres grands hommes de son temps. Quiconque enseigne *à manquer de parole*, *à opprimer*, *à commettre des injustices*, fût-il d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses talents, ne doit jamais occuper une place due uniquement aux vertus et aux talents louables; *Cartouche*[1] ne mérite pas de tenir un rang parmi les Boileau, les Colbert et les Luxembourg. Je suis sûr que vous êtes de mon sentiment: vous êtes trop honnête homme pour vouloir mettre en honneur la réputation flétrie d'un *coquin méprisable;* aussi je suis sûr que vous n'avez envisagé Machiavel que du côté du génie[2]. Pardonnez-moi ma sincérité; je ne la prodiguerais pas si je ne vous en croyais très-digne[3]. »

[1] Célèbre voleur, qui commit beaucoup de brigandages en Normandie. Il fut arrêté en octobre 1721, jugé, condamné, et exécuté le 28 novembre de la même année. Grandval a publié un poëme intitulé: *Cartouche*, ou *le vice puni*. L'auteur avait parodié sur ce sujet les plus beaux vers de *la Henriade* de Voltaire.

[2] L'aigle avait reconnu l'aigle à sa vue perçante.

[3] Voltaire, édit. de M. Beuchot, tom. LIII, pag. 92.

En réponse aux reproches du prince, Voltaire s'exprime ainsi dans une lettre datée de Cirey, le 20 mars 1738 :

« La première chose dont je me sens forcé de parler, est la manière dont vous pensez sur Machiavel. Comment ne seriez-vous point ému de cette colère vertueuse où vous êtes presque contre moi, de ce que j'ai loué le style d'un *méchant homme?* C'était aux Borgia père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient besoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale. Il est d'un prince tel que vous de la détester. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des Locuste et des Brinvilliers, a pu donner à quelques tyrans une puissance passagère, comme le poison peut procurer un héritage, mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux : cela est bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuse? au malheur des autres et au sien même. Voilà les vérités qui sont le catéchisme de votre belle âme. »

« Je suis si pénétré de ces sentiments, qui sont vos idées *innées*, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais presque de rendre grâces à votre altesse royale de la bonté qu'elle a de s'intéresser à mes maux particuliers [1]. »

Le prince royal prend au sérieux l'amende honorable que fait Voltaire, et il répond :

« C'est la marque d'un génie bien supérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propose sur vos ouvrages. Voilà donc Machiavel *rayé de la liste des grands hommes*, et votre plume regrette de s'être souillée de son nom. L'abbé Dubos, dans son parallèle de la poésie et de la peinture, cite cet Italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits ; il s'est trompé assurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût *rayer*

[1] *Œuvres de Voltaire*, édit. de M. Beuchot, tom. LIII, pag. 122.

le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang[1]. »

Le 22 mars 1739, le prince royal annonce qu'il s'occupe de réfuter le secrétaire Florentin.

« Je médite un ouvrage sur *le Prince* de Machiavel. Tout cela roule encore dans ma tête, et il faudra le secours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos[2]. »

La *divinité* n'était pas loin : la vanité du dieu encourage le prince indécis et troublé par la grandeur de l'entreprise.

« Votre idée, monseigneur, de réfuter Machiavel, est bien plus digne d'un prince tel que vous, que de réfuter de simples philosophes. C'est la connaissance de l'homme, ce sont ses devoirs qui font notre étude principale ; c'est à un prince comme vous à instruire les princes. J'oserais *supplier* avec la dernière instance votre altesse royale de s'attacher à ce beau dessein, et de l'exécuter. »

« Cette bonté que vous conservez, monseigneur, pour la *Henriade*, ne vient sans doute que des idées très-opposées au machiavélisme que vous y avez trouvées. Vous avez daigné aimer un auteur également ennemi de la tyrannie et de la rébellion[3]. »

Voltaire ne cesse d'exciter le prince à continuer son ouvrage.

« J'ose exhorter toujours votre grand génie à honorer Virgile dans Nysus et Euryale, et à confondre Machiavel : c'est à vous de faire l'éloge de l'amitié ; c'est à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot *politique* signifie, dans son origine primitive, *citoyen*[4], et

[1] Édit. de M. Beuchot, tom. LIII, pag. 152.

[2] Édit. de M. Beuchot, tom. LIII, pag. 536.

[3] *Loc. cit.*, pag. 564.

[4] Voltaire se trompe un peu ici dans la signification trop rigoureuse qu'il

aujourd'hui, grâce à notre perversité, il signifie *trompeur de citoyens;* rendez-lui, monseigneur, sa vraie signification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes [1]. »

Le prince ne demandait qu'à être exhorté. Il répond le 16 mai 1739 :

« C'est actuellement Machiavel qui me fournit de la besogne; je travaille aux notes sur son *Prince,* et j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ses maximes, par l'opposition qui se trouve entre elles et la vertu, aussi bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne suffit pas de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les ressorts de *l'intérêt*, sans quoi il y en a très-peu qui soient portés à suivre la droite raison [2]. »

Est-ce que quelque chose de la doctrine du secrétaire, est-ce que cette connaissance si profonde qu'il avait du cœur humain aurait pénétré dans l'esprit du prince, sans qu'il s'en fût aperçu? Est-ce que déjà Frédéric, comme brûlé *à feu de réverbère*, aurait laissé entrer en lui quelque chose de cette science si maligne qui avait dévoilé à Machiavel le for intérieur le plus secret de l'homme, tel que nous le voyons dans l'état de société? Ce qui peut cependant tromper et excuser le prince, c'est qu'il va croire voir l'*intérêt* de l'homme ailleurs que ne l'a vu le secrétaire.

Les *feux croisés* pour assurer la *défaite* de Machiavel étaient abondamment entretenus par les deux correspondants. Voltaire surtout ne veut jamais rester en arrière. Il a sacrifié ses premières opinions; il ne veut pas cesser de flatter le prince.

attribue au mot *politique*, qui vient de πόλις, *cité*. Ce mot de *politique* signifie à peu près *l'art de régir la cité*: mais Voltaire avait besoin d'arriver à son mot de *trompeur des citoyens*.

[1] Édit. de M. Beuchot, tom. LIII, pag. 579.

[2] *Loc. cit.*, tom. LIII, pag. 591.

« Votre altesse royale me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour son *anti-Machiavel;* tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit. Ce sont des métaux qui deviendront or dans votre creuset. Il y a des discours politiques de Gordon, à la tête de sa traduction de Tacite, qui sont bien dignes d'être lus par un lecteur tel que mon prince : mais d'ailleurs quel besoin Hercule a-t-il de secours pour étouffer Antée ou pour écraser Cacus[1]? »

Je poursuis. La tâche du prince est achevée. Voltaire a reçu la réfutation de Machiavel. Il vient de la relire. C'est un ouvrage nécessaire au genre humain : le grand écrivain ne cache pas toutefois qu'il y a des répétitions, que si c'est le plus bel arbre du monde, il n'en faut pas moins élaguer. Il mettra les points et virgules sur l'*Anti-Machiavel.* Il apprend qu'il y a des ouvrages précédents contre le Florentin, et intitulés, l'un, *Anti-Machiavel* (c'est probablement celui de Gentillet), etc., etc. Il sera bien aise de les voir, pour en parler dans sa préface, mais « ces ouvrages sont « probablement mauvais, puisqu'ils sont difficiles à « trouver. » Frédéric emploie alors, pour capter sans retour la bienveillance de celui qui doit corriger son Traité, il emploie la caresse la plus enivrante, celle à laquelle ne pouvait résister la susceptibilité de Voltaire.

Ce que le prince a médité contre le machiavélisme est proprement une suite de la Henriade. C'est sur les grands sentiments de Henri IV que son altesse royale forge la foudre qui écrasera César Borgia.

[1] Édit. de M. Beuchot, tom. LIII, pag. 649. J'avais commencé cet examen sur une édition de Voltaire très-incorrecte; je n'ai pu l'achever que sur l'édition de M. Beuchot. Il a fort raisonnablement porté à 1739 la lettre dont je viens de donner un extrait, et que d'autres éditions portent à 1738, d'où il résulte que Voltaire répondait à des lettres qu'il n'avait pas encore reçues. M. Beuchot, dans sa critique judicieuse, a rétabli les vraies dates. Ce n'est pas un des moindres mérites de sa précieuse édition.

Voltaire sachant d'ailleurs que le prince a fait venir d'Angleterre des *caractères d'argent* pour imprimer la Henriade, n'y peut plus tenir. Il va rendre public le *catéchisme de la vertu*, et cette leçon des princes dans laquelle la fausse politique et la logique des scélérats sont confondues avec autant de force que d'esprit. Il a acheté un Machiavel complet pour suivre de point en point la réfutation chapitre par chapitre. Il a pris les libertés qu'on lui a données, il a tâché d'égaler à peu près la longueur des chapitres de la réfutation à ceux de Machiavel. Il a jeté *quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre*. A présent je crains que Voltaire ne soit tombé dans une grave méprise. Dans la lettre que j'examine, il blâme sévèrement Machiavel d'avoir dit, « il faut être un perfide, *perchè gli uomini sono tristi.* » Si Voltaire a trouvé cet endroit ridicule, parce qu'il a cru que *tristi* voulait dire *tristes*, il est dans l'erreur. En bon italien, *tristi* veut dire *méchants* et bien positivement *méchants*. Du reste, dans la réfutation définitive, c'est-à-dire dans l'ouvrage lui-même, Voltaire, averti depuis, a bien traduit *tristi*.

Enfin, le 28 décembre 1739, le livre est sur le point de paraître. Voltaire loue avec une singulière distraction cet ouvrage qui est le sien plus que celui du prince. Cette lettre est écrite dans un désordre de verve tout-à-fait piquant.

Après avoir dit que l'*Anti-Machiavel* doit être *le catéchisme des rois et de leurs ministres*, Voltaire garde peut-être, on pourrait le croire, quelque rancune au prince de ce qu'il est venu le troubler dans ses idées primitives sur le secrétaire Florentin, et il fait entendre, avec toute la malice si gracieuse qu'on lui connaît, que le zèle contre le précepteur des usur-

pateurs et des tyrans a dévoré l'âme généreuse de Frédéric, et l'a emporté quelquefois. *On dit que Dieu, infiniment bon, hait infiniment le vice :* cependant *quand on a dit à Machiavel honnêtement d'injures, on pourrait après cela s'en tenir aux raisons.* Après ce trait si délicieux de fine moquerie, il saute à une autre plaisanterie, il raccommode un peu le *Machiavel de l'Asie*[1], il *rabote Mahomet.*

La correspondance est toujours très-vive, très-animée sur ce point, et Voltaire ne cache plus sa franchise sous des malices; car voici une leçon un peu dure : *Machiavel se retranche dans un terrain, et son altesse royale le combat dans un autre.*

Mais tandis que ces deux esprits si distingués avaient la faiblesse d'échanger tant d'adulations et tant de compliments, mêlés, du côté de Voltaire surtout, de vérités quelques assez nettes; tandis qu'ils composaient à eux deux un mauvais ouvrage, l'altesse royale devint roi, et commença à se repentir de se trouver en même temps un auteur satirique, et d'avoir risqué d'entamer avec tous les littérateurs de l'Europe une polémique dans laquelle il lui pourrait arriver quelquefois d'être battu. Il voudrait presque retirer l'*Anti-Machiavel*: non, dit le malicieux Voltaire, « si « vous saviez combien votre ouvrage (c'est-à-dire l'ou- « vrage de Voltaire) est au-dessus de celui de Machia- « vel, même pour le style, vous n'auriez pas la cruauté « de le supprimer. »

Enfin ce livre, fait dans l'origine par le prince royal, si ce n'est sur les critiques de Maurocordato, proba-

[1] La plaisanterie tombe à faux. Voltaire oublie que Mahomet recommandait très-expressément à ses disciples l'observation des traités et de la foi donnée. Simon Ockley, *Histoire des Sarrasins*. Cambridge, 1657, tom. Ier.

blement sur les déclamations de Gentillet, sur les réfutations de Conring, mises à part des louanges dont il les avait accompagnées, et sur les critiques plus ou moins amères d'autres écrivains; ce livre, tout-à-fait dénaturé, et replâtré à neuf par Voltaire, puis converti par le même en une seconde édition encore différente de la première, se trouva n'être plus qu'une dissertation répondant très-peu au Traité qui y était attaqué. Le livre, habillé des livrées de Voltaire, rédigé dans des vues [1] portant tous les caractères de son style, ne laissait pas seulement reconnaître *quelques poignées de mortier dans un ou deux endroits d'un édifice de marbre;* le livre était une longue et amère satire de la politique du temps. Néanmoins l'ouvrage est présenté au cardinal de Fleury que Frédéric appelle *Machiavel en barrette*, mais il est remis sous le nom de Voltaire. Le prince, dégagé de ses embarras de littérature et de philosophie, se livre glorieusement à ses travaux militaires. Le nom du secrétaire Florentin disparaît peu à peu de la correspondance. Voltaire, de son côté, revient à son esprit de liberté, d'observation, de hardiesse. Il juge plus complaisamment Machiavel, auteur de pièces de théâtre et historien.

Ainsi se termina cette longue comédie, d'une part, d'opinions concédées un peu légèrement, de vanité

[1] Des louanges pour la maison de Lorraine, déjà des flatteries pour la Russie, des coquetteries pour les princes de Saxe, de l'éloge et du blâme pour l'Angleterre, des tendresses anticipées pour les Suisses, des traits hardis et téméraires contre le gouvernement du roi de France, des commencements de déchaînement contre la religion, de chaudes protestations d'amour de la justice, des compliments, çà et là pour ses amis, une plantation d'essai des jalons de ses doctrines, des approvisionnements de paradoxes, le désir de faire un grand bruit par l'appareil toujours imposant d'une grande vertu, et tout cela enveloppé d'un style bref, pressant, ironique, éloquent, semé de recherches curieuses, et tout pétri des grâces de la diction la plus élégante.

de poëte quelquefois trop asservie, mais se montrant de temps en temps importunée et railleuse; et, de l'autre part, de charlatanisme philosophique et politique auquel devaient succéder la pratique sérieuse des hauts devoirs du souverain, malheureusement l'adoption de maximes tout aussi *tristes*, c'est-à-dire *méchantes,* que celles qu'on pouvait lire dans le Florentin, l'ivresse du conquérant, puis l'austérité du général, puis cette passion plus ou moins ardente pour des intérêts d'argent et d'orgueil, et à la fin cette fatale expérience des hommes et des choses qui, si on la laisse trop parler, semble dire avec inflexibilité au dépositaire de la force d'une monarchie naissante, qu'il ne peut pas être toujours allié fidèle et ami sincère.

Je crois qu'il resta toujours dans l'esprit du souverain et dans l'esprit du philosophe, des idées droites, justes et précises sur ce qu'il y avait à penser de Machiavel: je crois qu'ils surent ensuite bien distinguer le point où se trouvait uniquement la perversité de plusieurs de ses préceptes, sans cesser d'approuver ce qu'il y avait d'admirable dans quelques autres doctrines aussi nobles que vraies, du même publiciste. On voit dans le reste de la vie de ces deux *Minos* qui s'étaient imposé une charge si impitoyable, on voit que l'un, se laissant fléchir par les sollicitations d'Algarotti, comme nous le dirons plus tard, et l'autre, subjugué par l'impulsion naturelle de sa propre pénétration qui le rendait à des sentiments plus réfléchis, déposèrent le fouet vengeur, et se turent, ou laissèrent échapper des éloges.

Je ne puis m'empêcher de considérer cette circonspection ou ces suffrages comme une rétractation des fausses idées qu'ils s'étaient communiquées l'un à l'autre (car enfin tout n'était pas à condamner dans Ma-

chiavel) sur des questions si élevées qu'il ne leur était pas permis de traiter de mauvaise foi, en contre-sens, et sans respect pour ces règles de justice et de vérité dont il appartenait à de pareilles intelligences bien moins qu'à d'autres de pouvoir s'écarter.

Je laisserais ici quelque chose d'incomplet, si je n'examinais pas pendant quelque temps ce célèbre ouvrage dû à l'association du prince et du poëte. J'ai librement émis mes opinions. Je dois offrir les preuves sur lesquelles je fonde ma conviction.

Voltaire dit, dans son avant-propos, qu'il a hasardé des réflexions sur le *Prince* de Machiavel, chapitre par chapitre, afin que l'antidote se trouvât immédiatement auprès du poison. On aurait répondu d'une manière bien piquante à Voltaire, en imprimant Machiavel et le réfutateur en regard. Il serait résulté de cette épreuve que souvent Machiavel, armé de mauvais principes, serait passé très-librement devant son ennemi distrait, ou voyageant dans d'autres contrées, et que d'autres fois Machiavel, énonçant de très-bonnes sentences, aurait vu à ses côtés un philosophe moderne, frondeur, occupé d'intérêts d'un autre siècle, ne pensant plus à l'écrivain qu'il était venu attaquer, et rêvant des révolutions bien autrement funestes que celles qu'a pu prévoir le secrétaire Florentin.

Ainsi que de fois l'antidote n'aurait pas été à côté du poison! Que de fois le Florentin, bon moraliste, bon politique, n'aurait-il eu en tête qu'un adversaire livré à un esprit de secte et d'innovation dangereuse! Le lecteur, ou indigné de l'*étrangeté* de la maxime, ou charmé de la beauté du précepte, aurait tourné rapidement les yeux pour rencontrer un reproche courageux, ou un applaudissement mérité, et au lieu de ce jugement, il aurait vu le ton du réfutateur, dès le

premier instant, monté à l'injure, au dénigrement, et tellement animé qu'au moment où l'injure et le dénigrement seraient peut-être devenus nécessaires, le dictionnaire des offenses et du blâme se serait trouvé épuisé, au grand scandale de l'esprit d'ordre, du bon goût et de la morale.

Dans le chapitre II de la Réfutation, nous voyons l'éloge du duc de Lorraine, Léopold, presque rien sur Machiavel, et pas un mot sur «*ces pierres d'attente* (*lo addentellato*) *qu'une mutation laisse toujours pour en appuyer une autre.*»

Un fond de principes républicains domine le chapitre IV; et de quel œil Frédéric a-t-il pu voir cette *pièce de rapport* substituée sans doute à une idée monarchique?

Quelle singulière apostrophe que celle du chapitre VI! On reproche à Machiavel de n'avoir rien dit de ceux qui n'ont pas réussi à fonder un état : pour ceux-là, il y a, il est vrai, quelques essais, mais il n'y a pas de faits hautement historiques, il n'y a pas d'histoire à proprement parler. Ils ont échoué comme tant de conspirateurs. La vie de Brutus et la vie de Cassius ont été une de celles qui se sont le plus prolongées, après une tentative scélérate et malheureuse. Sans aller bien loin de nos villes, nous avons eu Mallet. S'il avait réussi que de pages différentes! Son histoire a fini avec son supplice. Supposez Bonaparte vaincu en vendémiaire, arrêté, à son retour à Fréjus, comme déserteur, ou saisi le 17 brumaire comme conspirateur, et voyez ce qu'il aurait fallu écrire, au lieu des fastes de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland, de Dresde, de Waterloo et du rocher de Sainte-Hélène.

Comment le grand Voltaire, ce génie de l'histoire, va-t-il se fourvoyer dans des voies battues, où ne se

perdrait pas le penseur le moins hardi? Et puis ce chapitre VI dans Machiavel est tout empreint d'une teinte religieuse, touchante, presque superstitieuse, et le réfutateur s'embarrasse dans des impiétés absurdes. Ici comparez les deux interlocuteurs. Pour Voltaire, que devient Moïse *qui eut un si grand précepteur?* L'Aristarque crie à Machiavel : Tais-toi, *charlatan du crime!* Quand on en est à ce ton-là, au commencement d'une réplique, y a-t-il une provision de telles armes qui puisse vous suffire jusqu'à la fin de la lutte? Nous ne relèverons pas une équivoque à propos du mot *virtuosi* qui dans Machiavel veut dire *courageux*, et qu'on traduit par *vertueux*. Avec un peu de latinité on devait savoir ce que *virtus* signifie pour un Italien, et même souvent pour nous, autres indigents qui ne vivons que de quêtes faites à la langue latine.

Machiavel dit, suivant Voltaire, que *sans l'occasion la vertu s'anéantit*, et Voltaire blâme Machiavel. D'abord ôtons d'ici la *vertu* pour y mettre le *courage*. C'est du *courage* que parle le Florentin. Y a-t-il rien de plus vrai, de plus exact que cet axiome? Que de génies peut-être morts bourgeois! Que de développements avortés dans des temps calmes et pusillanimes! Que de passions mesquines dans un grenier s'agrandissent dans un palais! Dire que *c'est le chiffre du crime qui peut expliquer les obscurités de Machiavel*, c'est dire qu'on ne veut pas ouvrir les yeux : il n'y a pas beaucoup d'écrivains qui *chiffrent* leurs sentences aussi peu que le secrétaire.

Il est vrai, et Voltaire a bien raison, que Borgia est trop nommé dans le chapitre VII : mais l'auteur a distingué le caractère criminel de ce duc, des calculs de sa politique pour rester grand. Il n'a entendu parler que de ces calculs, et, soit dit en passant, car Machia-

vel n'y a pas pensé, voilà bien ici un héros dont les premiers succès n'ont pas porté de fruits. Borgia est bien un de ceux qui n'ont pas réussi à fonder un état. Malgré cela Machiavel aura pour sa récompense d'être appelé ici *le docteur de la scélératesse*. Que nous restera-t-il à dire au chapitre XVIII *des Principautés?*

Dans le chapitre VIII, Voltaire a un beau moment d'indignation, et je reste avec lui de toute mon âme.

On trouvera, sans bien chercher, un autre éloge de la république au chapitre IX de Voltaire. Mais Frédéric dormait-il quand il donnait ces approbations périodiques aux doctrines de son associé?

Machiavel dans son chapitre X n'a pas dépeint les villes impériales d'Allemagne telles qu'elles sont aujourd'hui. Quel oubli! Quelle infidélité! Ces villes qui ont tant dégénéré! Mais que pouvait voir, en 1508, celui qui vivait cette même année [1]? Il ne pouvait pas connaître ce qui a existé en 1740, où les villes impériales tremblaient au moindre signe du cabinet de Vienne. Avaient-elles aussi moins à craindre de l'ambition du père du correspondant, ou ensuite du correspondant lui-même?

Nous voyons avec peine dans le chapitre XI de l'*Anti-Machiavel* des calomnies contre Léon X. Frédéric, et Voltaire qui corrigeait Frédéric, n'avaient pas trouvé ces calomnies même dans les écrivains protestants. Ceux-ci ne parlent pas si hostilement de ce pontife [2].

Si aujourd'hui et du temps de Voltaire, les armées se trouvent composées à la fois de nationaux et de mercenaires, qu'est-ce que cela peut prouver contre

[1] Voyez, tom. I, chap. XIII, pag. 169.

[2] Voyez, tom. I, chap. XXIII, les opinions de Leibnitz, de Pope, de Robertson, de Roscoë, pag. 86 et suiv.



la doctrine excellente et patriotique du secrétaire relativement aux troupes mercenaires? Toute la gloire militaire de beaucoup de grands souverains est due et sera due long-temps à cette doctrine du chapitre XII de Machiavel. Mais il y a là quelque pensée prussienne sur le secours qu'on pourrait tirer des troupes de la Hesse, et de ces recrutements faits à tous prix en Hollande, en Suisse et même en Alsace, qui ont donné de si vaillants auxiliaires et ces bataillons de géants, aux armées de l'ancien marquis de Brandebourg. Voici la preuve de cette assertion :

« Il y a un roi du nord dont l'armée est composée de cette sorte de mixtes, et qui n'en est pas moins puissant ni moins formidable. »

Il était impossible cependant que Voltaire ne fût pas quelquefois de l'avis de Machiavel, si par hasard ce grand génie qui avait la prescience, qui sondait si profondément le cœur humain, et qui connaissait tant de secrets, se trouvait avoir dit une chose qui fût applicable au grand Frédéric. Machiavel ayant eu cette bonne fortune, Voltaire l'en remercie.

« Quant à la manière dont un *grand prince* doit faire la guerre, *je me range entièrement du sentiment de Machiavel.* Effectivement, un grand prince doit prendre sur lui la conduite de ses troupes, rester dans son armée comme dans sa résidence. Son intérêt, son devoir, sa gloire, tout l'y engage : comme il est la base de la justice distributive, il est également le protecteur et le défenseur de sès peuples; il doit regarder la défense de ses sujets comme un des objets les plus importants de son ministère, qu'il doit, par cette raison, ne confier qu'à lui-même. »

Pourquoi faut-il que Voltaire ne se trouve grand, vrai, logicien, et inattaquable, que quand il raisonne dans l'intérêt de *son prince?* Pourquoi, hors de cet

intérêt, abandonne-t-il la voie véritable, souvent le bon sens et le soin de sa réputation?

Il ne s'agit plus des goûts, des talents, des devoirs de son roi, et il va retomber dans les écarts de sa dialectique.

« Je finirai ce chapitre après avoir relevé une phrase de Machiavel qui m'a paru très-singulière. « Les Vénitiens, dit-il, se défiant du *duc de Carmagnole*, qui commandait leurs troupes, furent obligés de *le faire sortir de ce monde.* »

Puisque l'on prétend citer les propres paroles de Machiavel, il nous convient d'abord de les rétablir. Il traite la question des mercenaires, et il faut répéter tout ce qu'il a dit.

« Si l'on considère les progrès des Vénitiens, on verra que leurs opérations furent glorieuses avant qu'ils fissent des entreprises sur la terre ferme. En ordonnant de combattre et à leurs nobles et à leur peuple armé, ils agirent courageusement; mais quand ils commencèrent des guerres sur la terre ferme, ils abandonnèrent ce courage, et suivirent les coutumes d'Italie. Dans le principe de leurs succès sur terre, ayant peu de provinces, et se trouvant en grande réputation, ils n'avaient rien à craindre de leurs capitaines (empruntés); mais quand ils s'agrandirent davantage, ce qui arriva sous *Carmagnola*, ils eurent une preuve de leur erreur. Alors le voyant très-courageux, après que, sous sa direction, ils eurent vaincu le duc de Milan, et reconnaissant d'un autre côté qu'il s'était refroidi pour eux dans cette guerre, ils jugèrent qu'ils n'avaient plus à vaincre avec lui, et comme ils ne voulaient ni ne pouvaient le licencier, afin de ne pas perdre ce qu'ils avaient gagné, ils se virent dans la nécessité, pour s'en assurer, de *le tuer* (*di ammazzarlo*). »

Cette expression de le *faire sortir de ce monde*, qui fait tant d'effet dans la citation, dans une citation qu'on donne pour *textuelle*, n'est pas dans l'ori-

ginal. C'est un commentaire en style ironique et non pas une traduction. C'est une plaisanterie sans doute du prince royal, conservée par le metteur en œuvre. Du reste, Machiavel raconte, et ne vient ni approuver ni improuver la conduite des Vénitiens. Il parle de la nécessité qui domina dans le Conseil.

Voltaire ajoute :

« Je n'entends pas, je l'avoue, ce que c'est que de *faire sortir quelqu'un de ce monde*, à moins que ce ne soit le trahir, l'emprisonner, l'assassiner. C'est ainsi que *le docteur du crime* croit rendre innocentes les actions les plus noires et les plus coupables en *adoucissant les termes.* »

Ici Voltaire fait lui-même l'innocent, et l'homme d'un esprit mal éveillé. On ne sait pourquoi, car ce rôle lui va bien mal. Il avait très-bien compris ce qu'il disait ne pas entendre. Comment! Machiavel a dit brusquement, durement, « *se virent dans la nécessité, pour s'en assurer, de le tuer,* » et voilà des termes adoucis! Quel biais a pris le Florentin! C'est le mot de la chose, le mot cynique, brutal du crime politique des Vénitiens, *le tuer!* n'en faites pas un *dameret :* il n'a rien adouci. Je ne juge pas ici Machiavel racontant de sang-froid de pareils faits. Je ne dis pas s'ils ont sauvé Venise de la tyrannie d'un général heureux. J'arrête un moment l'attention sur Voltaire citant, et citant faux, ou peut-être n'ayant pas pris la peine de consulter le Machiavel *tout entier* qu'il avait acheté pour mieux composer sa révision. C'est à peu près ainsi qu'il a lu tout le livre qu'il a réfuté. Il prête au sauvage Toscan le bel esprit du XVIIIe siècle. Il n'y a pas jusqu'au *duc de Carmagnole* qui ne soit ici une dénomination tout-à-fait inconnue dans l'histoire [1].

[1] François *Busone*, appelé *Carmagnola*, du nom de cette ville où il était

C'est dans le chapitre XIV de Machiavel que nous avons trouvé un de ces avertissements touchants que la chaire chrétienne fait entendre aux souverains, et que Bossuet et Fénélon, ces deux véritables précepteurs de princes, ne désavoueraient pas [1]. Mais comme Machiavel a parlé incidemment de la chasse, Voltaire ne pense qu'à réfuter ce conseil, et fait une sorte de diatribe fort déplacée contre la chasse.

Dans le chapitre XV de Voltaire, Machiavel, qui a été ridiculisé pour n'avoir parlé que de la petite Italie, et d'un pays étroit et circonscrit, est accusé de représenter l'*univers* comme un *enfer*, et tous les hommes comme des damnés. Pourquoi donc avoir dit précédemment qu'il n'écrivait que pour de petits princes, qu'on ne voyait guère de lui que de petites idées, et qu'il n'avait rien de grand et de vrai parce qu'il n'était pas honnête homme? Au reste, tous les arguments de ce chapitre de Machiavel sont empruntés à Tacite, et Voltaire n'y répond que par quelques lignes. Ici, malgré ce qu'il a promis, il n'a pas fait la mesure juste: mais la portion d'injures n'a pas été oubliée, si la portion de raison a été refusée.

« Le Florentin a pris à tâche d'anéantir la vertu, pour rendre tous les habitants de ce continent ses semblables. »

Voltaire dans son chapitre XVI obtient naturellement

né, fut d'abord gardien de pourceaux. Il entra comme soldat dans les armées de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, puis devint son général, et reconquit toute la Lombardie que le duc avait perdue. Maltraité par ce prince, il passa au service de Venise, lui acquit beaucoup de provinces, puis sembla avoir laissé détruire par sa faute une flotte vénitienne naviguant sur le Pô. Le sénat, le jugeant perfide, l'attira à Venise, le sépara de ses soldats, le fit charger de fers, et condamner à avoir la tête tranchée. Il n'y avait d'autre duc, dans l'état de Venise, que le doge qui prenait ce titre, et le transmettait à son successeur.

[1] Voyez tom. I, chap. XXII, pag. 323.

quelques avantages sur son adversaire qui s'est montré, dans le sien où il traite de la libéralité et de l'avarice, trop préoccupé de ses propres dispositions à l'économie. Le secrétaire a peut-être plus raisonné en bourgeois malaisé, et se promettant de ne pas tomber dans la misère, s'il amassait quelques ducats, qu'en philosophe discutant de bonne foi des questions si difficiles à traiter. Mais le secrétaire se repentira au chapitre XXI, et son ennemi refusera de lui en donner acte, comme il aurait dû le faire.

Ce qu'il y a d'éminent, de hautement recommandable, d'admirable à jamais dans le chapitre XVII de Machiavel, c'est la doctrine sur les confiscations. C'est le vœu ardent de voir tous les princes, tous les états, tous les pouvoirs, renoncer à ce châtiment inique, et Voltaire, Voltaire qui aurait dû *inventer* cette doctrine, n'a pas fait la moindre attention à ce cri de l'humanité, de la politique et de la religion, Voltaire dans ses idées de perfectionnement (et je le considère ici comme étant de bonne foi), dans l'élévation de la mission auguste qu'il s'était donnée, l'amour de la sagesse, Voltaire n'a pas jeté un seul regard sur ces paroles si simples, si familières, si peu élégantes, sur ces paroles naïves d'ordre, de justice, *ma sopra tutto astenersi della roba d'altri*, « *mais surtout s'abstenir du bien des autres.* » Ce qui n'avait pas échappé dans la connaissance du cœur humain, à Sultan-Suleyman, a échappé à Voltaire : que fait-il donc, au lieu de regarder ce qu'il lit, ce qu'il attaque, ce qu'il réfute? Il dit que ce sont des bourreaux qui placent les livres de Machiavel sur le trône, et des bourreaux qui les y maintiennent. Il répond à des faits qui ne sont pas dans Machiavel, et finalement il déclare, comme lui, que si la clémence porte à la bonté, la sagesse ne

porte pas moins à la rigueur, et il convient qu'il est permis au pilote de couper les mâts et les cordages de son vaisseau, quand il y est forcé par le danger imminent où l'exposent l'orage et la tempête.

Que dirait Voltaire, si on lui racontait qu'un guerrier chargé d'aller trouver un ennemi courageux et de le détruire, qu'un guerrier muni à cet effet de toutes les armes, de toutes les munitions, de toutes les provisions nécessaires, averti que cet ennemi n'a que plusieurs faibles avant-postes qu'il sera aisé de renverser, mais qu'à une certaine distance, il s'est retranché dans une position comme inexpugnable, où il a rassemblé ses forces; que ce guerrier, dès le moment où il se met en marche, quoique encore dans un pays ami, commence à faire feu de toutes parts sur le moindre oiseau qui se présente, qu'il renverse les cabanes ouvertes au premier venant, qu'il s'élance avec des cris furieux sur des plaines où ne paraît aucun être vivant, qu'il court au pas de charge sur des fantômes qui n'existent que dans son imagination, qu'il *tire aux nuages*, et qu'après tant d'attaques stériles, tant de coups d'épée dans l'air, il est enfin arrivé devant l'ennemi véritable, qu'il faut débusquer? Voltaire demanderait comment cet extravagant, ce don Quichotte va commencer ses opérations; lui qui n'a plus de munitions, qui n'a plus ses armes en état, comment il va pouvoir accomplir sa mission. On pourrait dire à Voltaire que ce guerrier imprudent, c'est lui, c'est lui-même. Il a dépensé toute son énergie, toute sa nomenclature d'offenses, sur des êtres innocents, inoffensifs, et même dignes d'intérêt; il est en présence du chapitre XVIII, et il n'a rien préparé pour combattre. Sa troupe est accablée, haletante de fatigue et de fausse gloire. Il reste à Voltaire

la pauvre ressource de dire que Machiavel, qui s'est si formidablement retranché dans un site heureusement choisi, et qui n'est dominé par aucune montagne perfide, *est tout embrouillé.* Voilà-t-il pas une belle attaque que cet argument, et ce trait amorti avant d'être lancé! Voltaire est forcé de reprendre, dans la poussière de son arsenal usé, le *docteur du crime* pour le jeter à la tête de l'assiégé, mais c'est là une flèche dégarnie du fer qui donne la mort. Le croira-t-on? il nomme dans sa fureur, Cartouche!! Il crie au Florentin, mais de bien loin : « Tes écoliers ont été pendus et roués en Grève. » Après ces bravades, ne pouvant forcer celui qui résiste si vigoureusement, il lève le siége, et pour adieu il lui fait savoir, cet assiégeant qui capitule quoique maître de la campagne, il lui *avoue* qu'il y a des « nécessités fâcheuses où un prince « ne saurait s'empêcher de rompre ses traités et ses al-« liances, mais qu'il doit se séparer en honnête homme « de ses alliés, *en les avertissant à temps*, et surtout « n'en venir jamais à ces extrémités, que le salut des « peuples et une grande nécessité ne l'y obligent. »

C'était bien la peine d'entreprendre une semblable croisade, pour la terminer ainsi. Arrivé à ce chapitre XVIII, un homme prudent qui aurait ménagé ses forces, un orateur, un historien, un argumentateur comme Voltaire devait remporter une éclatante victoire. Il pouvait, en raisonnant d'un ton calme, persuadé, prendre en main la défense de la morale, circonvenir son adversaire, lui demander pourquoi sans opportunité il proclamait des doctrines malhonnêtes, lui accorder quelques faits, rabattre les autres, lui abandonner les habitudes de son temps, l'éclairer sur les nécessités, les habitudes de nos époques actuelles, et enfin si bien partager ses concessions et ses coups,

que d'abord l'ennemi pût se retirer avec tout ce qu'on ne voudrait pas, tout ce qu'on ne pourrait pas lui enlever, mais qu'en définitive le sceau de la réprobation marquât les préceptes inutiles, les principes faux, les leçons tirées de conséquences forcées, et cette insulte à la morale, à la charité, qui reprennent toujours leur empire, parce que la conscience des hommes tend à les ramener, et les ramène toujours dans les voies d'un intérêt vertueux, délicat et de tout point irréprochable.

Au chapitre XIX de Voltaire, on lit que Machiavel a toute la méchanceté des monstres que terrassa Hercule, mais qu'il n'en a pas la force, aussi ne faut-il pas la massue d'Hercule pour l'abattre. Je crois moi qu'un peu de massue n'y ferait pas mal. Mais les dernières injures ne sont-elles pas ces dégâts honteux que l'on commet dans une retraite forcée?

Sur l'article des conjurations Voltaire raisonne avec une grande sagacité.

« Je dois dire en général que les conjurations et les assassinats ne se commettent plus guère dans le monde. Les princes sont en sûreté de ce côté-là, et les raisons qu'en allègue Machiavel sont très-bonnes. »

La guerre continue, mais molle, nonchalante. Voltaire, comme dégoûté d'avoir été repoussé devant *un autre Saint-Jean-d'Acre*, ménage son ennemi, parle encore à propos de ce qu'il a dit, mais non pas précisément sur ce qu'il a dit.

Au chapitre XXII, le malin critique n'a pas su qu'en traitant la question des secrétaires des princes, Machiavel avait peut-être eu en vue sa propre élévation. Il y avait là un texte à plaisanteries, à morsures. Le dieu de la moquerie aurait indubitablement vaincu dans cette escarmouche. Mais ici, au lieu d'un moqueur, il

y a un courtisan circonspect qui n'a vu que les ministres, ou qui du moins ne voulait pas se créer des embarras avec les ministres. Ce mot de *secrétaire* ne l'a pas mis sur la voie. Quelle grêle de plaisanteries nous avons perdue à ce défaut d'attention sur un point où (il faut, je crois, être forcé de l'avouer) Machiavel prêtait le flanc, et méritait peut-être une réponse malicieuse!

Le chapitre XXIII sur les adulateurs est admirable dans Machiavel, et bien faible dans Voltaire.

Dans Machiavel, le chapitre XXIV traite des princes qui ont perdu leurs états en Italie, et il est sagement raisonné. Voltaire veut finir, et prépare ses bulletins. Il pose ses principes, et ensuite se souriant à lui-même il ajoute :

« C'est ainsi qu'on peut voir *démasqué* ce Florentin, que son siècle fit passer pour un grand homme......... à qui *personne n'avait encore répondu en forme*, et que beaucoup de politiques suivent sans vouloir qu'on les en accuse. »

Le chapitre XXV sur la fortune est le résumé des doctrines antiques. La fortune est femme, elle aime les jeunes gens qui la maltraitent : il faut la brusquer. La réponse de Voltaire est empreinte des hautes connaissances plus profondes, plus logiques, que nous avons acquises depuis, et il avait raison de dire que Machiavel a transporté cette question de la métaphysique dans la politique, ce qui a été au moins imprudent.

Nous avons accompagné les deux combattants jusqu'au dernier chapitre (XXVI). Dans Machiavel, c'est un élan national qui demande la liberté. En général tout ce chapitre, que j'ai appelé « un résumé à la fois « gracieux et poétique, nourri des sucs de l'histoire,

« et semé de ces surprises logiques qui captivent l'at-« tention », est un beau morceau où sont groupées toutes les variétés de talents, de connaissances qui distinguaient Machiavel; dans Voltaire, c'est tout autre chose, c'est un résumé des blessures qu'il croit avoir faites à son ennemi.

« J'ai fait un effort pour arracher au crime le voile de la vertu dont Machiavel l'avait enveloppé, et pour désabuser le monde de l'erreur où sont bien des personnes sur la politique des princes..... J'ai dit aux rois que leur véritable politique consistait à surpasser leurs sujets en vertu...... »

Il entame ensuite une dissertation sur les négociations et sur les causes pour lesquelles on peut entreprendre les guerres. De loin en loin, on retrouve les leçons remises à Girolami. Du reste, le chapitre ne répond en rien au chapitre XXVI du secrétaire, mais il contient de bonnes pensées. On croirait presque que l'auteur voulait paraître digne de quelque emploi diplomatique. Cela est singulier dans un ouvrage censé écrit par un prince. Le passage concernant les souverains qui donnent à loyer leurs soldats, est plein de feu, de vérité et de sagesse. Mais rappelons-nous ces paroles : *Machiavel se retranche dans un terrain, et son altesse royale le combat dans un autre*[1]. Ici ce n'est pas son altesse royale qui a tort. C'est Voltaire qui disserte sur des questions plutôt énoncées dans les *Discorsi*, ou dans d'autres auteurs que Machiavel. Je sais que Voltaire dira : « Qu'ai-je besoin de donner des exhorta-« tions à l'Italie? il n'y a plus de barbares. C'est nous « qui étions pour quelque chose dans ces barbares, « et nous ne le sommes plus. » Ce serait une plaisanterie qu'il ferait là, ce ne serait pas une raison qu'il

[1] Voyez plus haut, pag. 399.

nous donnerait. Quoi qu'il en soit, les préceptes accumulés dans ce chapitre de l'*Anti-Machiavel*, uniquement sans doute pour la *bonne mesure*, et pour fournir un compte égal de chapitres, sont d'une bonne morale, et écrits avec cette force et cette grâce dont l'auteur avait si bien le secret. Il n'en faut pas moins finir par déclarer que l'*Anti-Machiavel* de Voltaire ne répond pas en tout, comme il le croit, au livre du *Prince*, et qu'il est encore à venir celui qui aura *répondu en forme* à Machiavel; et je finirai en répétant ce jugement sage de M. Périès : Le livre de Voltaire « est plutôt une déclamation perpétuelle qu'une ré- « futation en forme[1]. »

Mais tandis que le monarque prussien reniait, et avec raison, son ouvrage, Jean Jacques Brucker, natif d'Augsbourg, dans l'*Appendice de son histoire critique de la philosophie*, louait en termes très-pompeux l'*Anti-Machiavel* de l'*écrivain royal.* Il félicite l'*auteur couronné* d'avoir voulu former non-seulement d'honnêtes citoyens, mais encore des rois qui assureraient le bonheur et la conservation des peuples de l'univers[2].

Le moment est venu d'examiner le sentiment de Montesquieu sur Machiavel. Ce haut et admirable génie, qui a imité, dans son style, dans son objet, dans ses hardiesses, dans ses recherches et dans une foule de systèmes de raisonnement, le grand secrétaire Florentin, ne pouvait pas garder le silence sur un publiciste qu'il avait lu avec tant d'attention. Mais après avoir médité Machiavel, Montesquieu avait dû étudier aussi la doctrine de Hobbes, et c'est à Hobbes

[1] Tom. III de la *Traduction des œuvres de Machiavel*, p. 180.
[2] *OEuvres de Brucker*. Leipsick, in-4°, tom. VI, pag. 967.

qu'il adresse d'abord quelques observations dans son *Esprit des lois*. Il blâme avec raison, comme non admissible, le désir que celui-ci donne aux hommes de se subjuguer les uns par les autres, parce que l'idée de l'empire et de la domination est si *composée*, et dépend de tant d'autres idées, que ce n'est pas celle qu'ils auraient d'abord [1]. Plus loin, il cite directement Machiavel en ces propres termes :

« Machiavel attribue la part de la liberté de Florence à ce que le peuple ne jugeait pas en corps, comme à Rome, des crimes de lèse-majesté commis contre lui. Il y avait pour cela huit juges établis; mais, dit Machiavel, *peu sont corrompus par peu.* J'adopterais bien la maxime de ce *grand homme;* mais comme, dans ce cas, l'intérêt politique force, pour ainsi dire, l'intérêt civil (car c'est toujours un inconvénient que le peuple juge lui-même ses offenses), il faut, pour y remédier, que les lois pourvoient autant qu'il est en elles à la sûreté des citoyens [2]. »

Nous trouvons, liv. VIII, chap. XIII, toute la doctrine de Machiavel sur les sentiments de religion et la foi du serment chez les anciens, résumée en une seule phrase, sublime de concision et d'élégance :

« Rome était un vaisseau tenu par deux ancres dans la tempête, la religion et les mœurs. »

On a tant répété, de Machiavel, que plus qu'un autre *il fait penser,* que ce jugement n'avait pu échapper à Montesquieu; aussi dit-il, chap. XX de son livre XIe :

« Il ne faut pas toujours tellement épuiser un sujet, qu'on ne laisse rien à faire au lecteur. Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penser. »

[1] *Esprit des Lois*, liv. I, chap. II.

[2] *Esprit des Lois*, liv. VI, chap. V.

Montesquieu, qui avait lu sans doute les principaux ouvrages de Machiavel sur l'art du gouvernement, n'a pas pu lire les correspondances du secrétaire, et surtout celles des légations, qui n'ont été découvertes que successivement et à de grands intervalles: alors Montesquieu est, comme on était de son temps, dans l'idée que Machiavel faisait un grand cas de César Borgia. Il est vrai qu'il l'a cité pour modèle d'un prince qui veut garder un état nouveau, mais il s'en faut qu'il en ait fait une idole, ainsi que dit Montesquieu dans le chap. XIX du liv. XXX intitulé : *Des Législateurs.*

« *Aristote* voulait satisfaire tantôt sa jalousie contre Platon, tantôt sa passion pour Alexandre. *Platon* était indigné contre la tyrannie du peuple d'Athènes. *Machiavel* était plein de son idole, le duc de Valentinois. *Thomas Morus*, qui parlait plutôt de ce qu'il avait lu que de ce qu'il avait pensé, voulait gouverner tous les états avec la simplicité d'une ville grecque. *Harrington* ne voyait que la république d'Angleterre, pendant qu'une foule d'écrivains trouvaient le désordre partout où ils ne voyaient pas de couronne. Les lois rencontrent toujours les passions et les préjugés des *législateurs :* quelquefois elles passent au travers, et s'y teignent; quelquefois elles y restent et s'y incorporent. »

Je crois encore une fois que Montesquieu s'est trompé, en supposant cette idolâtrie pour César Borgia. Il faut se rappeler ce que Machiavel dit du parti à prendre avec celui-ci, quand il va traverser la Toscane; il conseille de lui donner *la pinta*[1] : on ne traite pas ainsi son idole. Néanmoins Montesquieu ne doit pas être critiqué d'avoir mis ici Machiavel en si honorable compagnie, avec Aristote, Platon, Thomas

[1] V. Tom. I, chap. VII, pag. 122.

Morus et Harrington. C'était en 1748 que Montesquieu parlait ainsi; il ne partageait pas les sentiments qu'avait manifestés Frédéric : il semble aussi que l'exemple de l'illustre président ait, dès cette époque, influé sur l'opinion qui allait se former relativement au secrétaire; car ce ne sera plus que de loin en loin que nous rencontrerons des adversaires. On conçoit que le peu de paroles prononcées par Montesquieu ait produit cet effet inattendu. Que serait-ce si, peut-être plus juste pour un homme qui avait été son maître en quelques points, il eût fait entendre une voix plus amie? Mais il suffit de reconnaître le sentiment de justice qui devait animer un talent immense comme celui de Montesquieu.

Dans *les Principes de droit politique*[1] de Burlamaqui, natif de Genève, et dans plusieurs de ses autres ouvrages où il a rappelé les doctrines de Grotius, de Puffendorff, et les réflexions de Barbeyrac, avec quelques-unes des bonnes inspirations de Hobbes, on retrouve ce qui, appartenant primitivement à Machiavel, a été emprunté de lui par ces divers auteurs.

Il a paru à Strasbourg, en 1752, un petit ouvrage italien avec la traduction française en regard, et qui porte pour titre : *La vraie politique des personnes de qualité.* Machiavel y est légèrement mordu. Du reste, cet ouvrage, qui n'est pas autre chose qu'un traité de morale un peu ennuyeux, et semé de lieux communs tirés de tous les livres et de tous les sermons, est écrit d'un ton de sincérité et de naïveté même qui n'est pas sans mérite. Quelques lecteurs cependant seraient tentés de fermer le livre parce qu'il commence ainsi :

« Quoique les personnes de qualité aient ordinairement

[1] Genève, 1751, in-4°.

plus d'esprit et de lumières que les autres, elles ne laissent pas de faire des fautes qui quelquefois ruinent leur fortune et leur réputation. »

L'exemplaire que je consulte porte aussi en marge des notes manuscrites excellentes, mais d'une écriture tellement fine qu'on ne peut les déchiffrer qu'avec un microscope. Enfin, cet ouvrage, destiné probablement alors à être mis dans les mains des élèves de quelque collége noble de France et d'Allemagne, ne peut pas être considéré comme une attaque bien formidable contre les opinions du secrétaire.

Frédéric, ainsi que nous l'avons dit, devait permettre qu'on en appelât du prince royal, maltraité par la sévérité de son père, au roi de Prusse, connaissant mieux le monde et ses exigences. Nous ne décrirons pas ici les combats soutenus par Algarotti pour raccommoder ensemble Frédéric et le secrétaire Florentin, considéré au moins comme écrivain militaire. Nous avons annoncé que nous examinerions à part tous les auteurs qui ont parlé de Machiavel stratège consultant : mais ce qu'Algarotti en a dit, en le considérant comme historien, auteur comique et poète, appartient à l'ordre de discussion que nous suivons en ce moment. Algarotti loue d'abord Machiavel historien, sans faire tort à la gloire de Paruta, qui avait alors obtenu une grande réputation en Italie.

Amant passionné de la Toscane, qu'il appelle un diamant qui pèse peu de grains, mais qui est de l'eau la plus pure [1], il ne néglige aucune occasion de vanter Machiavel et les autres illustres enfants de l'Athènes étrurienne. A propos de l'idée qu'on avait eue de

[1] Je consulte l'excellente édition des *Opere del conte Algarotti*. Crémone, 1778-1783, tom. VII, pag. 94.

placer, dans les quatre niches ménagées sur les quatre faces du théâtre de Berlin, quatre célèbres poètes dramatiques grecs, latins, italiens et français, Algarotti propose son sentiment particulier. Selon lui, les quatre poètes grecs doivent être Sophocle, Euripide, Aristophane et Ménandre; les poètes latins doivent être Plaute, Térence : on serait tenté de placer ensuite Sénèque, mais on n'est pas bien convaincu de son droit; cependant on pourrait n'être pas si scrupuleux, à cause de la *pauvreté du Latium* dans ce genre d'écrivains. Au lieu de Sénèque, on pourrait admettre Publius Syrus, ou Laberius, *primari autori de' mimi*, que Jules César aimait assez. Laberius, cependant, serait peut-être exclus par ce vers d'Horace :

Nam sic,
Et Laberi mimos, ut pulchra poemata mirer [1].

Enfin, dans la quatrième niche, il appelle Varius, l'auteur de la célèbre tragédie de Thyeste, qui est perdue, mais très-vantée par les contemporains; ou Ovide, comme auteur de la Médée que nous n'avons pas davantage, mais qui fit verser tant de larmes aux Romains.

Dans les niches des Français, Algarotti ne balance pas à appeler Corneille, Racine, Quinault et Molière. Qu'a dit Voltaire dans le temps? Il n'y a plus à classer que les Italiens. La première place est due au Trissin, qui, le premier parmi les modernes, composa une tragédie *che rende odore d'antico*. Dans la seconde, le *secrétaire Florentin*, auteur de compositions de théâtre, et surtout de cette pièce traduite par Rousseau (*la Mandragore*), où se trouvent réunis le style

[1] *Horat. Satir.*, liv. I, X, vers 5 et 6.

de Térence, le *vis comica* de Plaute, et qui aurait fait rire Horace lui-même, qui n'aimait pas cependant les plaisanteries de Plaute. Le Tasse, pour son *Aminta*, aurait la troisième place, si on ne lui préférait le Guarini pour son *Pastor fido*. Enfin la quatrième place serait attribuée à Métastase, auquel Rinuncini céderait le pas, comme Thespis le céderait à Sophocle [1].

Nous voyons qu'Algarotti estimait hautement le talent comique de Machiavel.

Il est malheureux que J.-B. Rousseau, dont on cite ici la traduction, n'ait pas plus réussi dans cet ouvrage. Nous avons lu soigneusement cette traduction : elle est très-faible. Tous les proverbes toscans que le traducteur n'a pas compris, sont laissés de côté; il y a des équivalents qui sont dans nos mœurs et non pas dans celles de l'Italie: mais telle est la force, l'enchaînement de la contexture de cette comédie, que même dans Rousseau, où elle est décolorée, elle excite encore un vif intérêt, malgré l'infériorité du copiste et les nombreuses erreurs qui lui ont échappé.

Dans les ouvrages de Vattel, cet impitoyable ennemi des papes, on retrouve Hobbes, Grotius, Puffendorff, Leibnitz, Wolff, continuateur de ce dernier, et çà et là les bonnes et les mauvaises doctrines de Machiavel mal séparées, mal défendues, mal combattues. Il copie presque tout ce que dit le Florentin sur le *justum bellum;* il s'éloigne des leçons données à Girolami, et il admet la corruption pourvu qu'elle ait en vue de connaître ce qu'on trame contre son maître. Si Machiavel avait parlé ainsi!... Chaque nation est obligée de se conserver [2]; le *salus populi* est proclamé

[1] Lettre au baron de Knobelsdorff, sur-intendant des bâtiments de S. M. le roi de Prusse, à Berlin. *Loc. cit.*, tom. IX, p. 13.

[2] Édit. d'Amsterdam, in-4°, 1775, liv. I, chap. II, pag. 15.

maxime évidente[1]. Quelles ne sont pas les conséquences de ces opinions! Machiavel a-t-il fait autre chose qu'aborder de pareilles questions, quelquefois même avec moins de hardiesse, et d'un ton moins dogmatique?

En 1763, J.-J. Rousseau se présente noblement sur le terrain. Il emprunte à Machiavel, mais il le nomme.

Rousseau dit :

« Il importe, pour avoir bien l'énoncé de la volonté générale, qu'il n'y ait pas de société partielle dans l'état, et que chaque citoyen n'opine que d'après lui[2]. »

Et sur-le-champ Rousseau, dans une note, indique Machiavel qui dit que dans un état il y a des divisions qui nuisent, et d'autres qui sont utiles. Celles qui nuisent sont celles qui sont formées évidemment par des partis, par l'esprit des factions; celles qui sont utiles sont celles qui se maintiennent sans sectes, sans partis, sans factions, et qui ne sont que le résultat du raisonnement, de l'intérêt du peuple et de la cité[3]. Voilà comme Machiavel entend les divisions. On l'a calomnié en disant qu'il en voulait d'autres dans un état. Il est prouvé que les divisions qu'il entend ici, changent tous les jours et à tous les instants, de formes, de but et d'acteurs. Que de gens qui en cela n'ont pas su ou voulu comprendre Machiavel!

Rousseau avait beaucoup lu; cela est souvent utile. Quelquefois aussi, en lisant beaucoup, on prend dans les autres des opinions fausses. Voici Rousseau qui s'exprime comme Bacon, comme Conring, comme ceux qui, voulant juger autrement que Polus, Politi et Juste-

[1] *Loc. cit.*, liv. I, chap. V, p. 36.
[2] *Contrat social*, liv. II, chap. III.
[3] *Istorie*, liv. VIII.

Lipse, ont dit que Machiavel a voulu instruire les peuples. Rousseau va donc se tromper; il va attribuer à Machiavel ce qu'il n'a pas pensé, mais ce sera avec égard et presque avec le ton de la louange.

« L'intérêt personnel des princes est que le peuple soit faible, misérable, et qu'il ne puisse jamais leur résister...... Les princes donnent toujours la préférence à la maxime qui leur est le plus immédiatement utile; c'est ce que Samuel représentait fortement aux Hébreux, c'est ce que Machiavel a fait voir avec évidence : en feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples : le prince de Machiavel est le rêve du républicain. »

Rousseau, dans une note, se complaît dans cette idée qui n'est cependant pas raisonnable, quand il dit :

« Machiavel était un *honnête homme* et un *bon citoyen*; mais attaché à la maison de Médicis, il était forcé, dans l'oppression de sa patrie, de déguiser son amour pour la liberté. Le choix seul de son exécrable héros manifeste assez son intention secrète; et l'opposition des maximes de son livre *du Prince* à celle de ses discours sur Tite-Live, et de son Histoire de Florence, démontre que ce profond politique n'a eu jusqu'ici que des lecteurs superficiels ou corrompus. La cour de Rome a sévèrement défendu son livre. Je le crois bien, c'est elle qu'il dépeint le plus clairement[1]. »

On a vu si Machiavel a fait tant de raisonnements. La lettre à Vettori prouve qu'il était de bonne foi dans toutes ses discussions. Il n'a pas pensé un instant, ni à un tyran, ni à la cour romaine. Il a dit, surtout d'après les anciens, et d'après ce qu'il avait sous les yeux, ce qu'il croyait convenable de faire, pour gouverner particulièrement un état nouveau, et par suite tous les états en général.

[1] *Contrat social*, liv. III, chap. VI.

Dans les considérations sur le gouvernement de Pologne, la doctrine de Machiavel, que l'argent n'est pas le nerf de la guerre, est copiée mot pour mot. « Les peuples riches, dit Rousseau, d'après le secrétaire, ont toujours été battus par les peuples pauvres [1]. »

Nous avons vu Voltaire oublier de louer Machiavel sur son horreur pour les confiscations. Blackstone qui a écrit tant de choses utiles et courageuses, porte les confiscations comme la seizième branche des revenus du roi d'Angleterre [2]; il s'étend sur ce revenu inique, dans son chapitre XVIII des Titres par confiscation [3]. Il est remarquable que cette haute pensée du secrétaire ait eu besoin de tant de temps pour parvenir jusqu'à nous.

De Lolme ne va-t-il pas, en 1771, mille fois plus loin que Machiavel, lorsqu'il dit :

« Quelques rois, tels que Henri III, en France, à l'égard du duc de Guise, et Jacques II, en Écosse, quant aux deux comtes de Douglas successivement, eurent enfin recours à l'assassinat et à la trahison, et c'est à des expédients de semblable nature qu'ont toujours recours les monarques d'Orient; aussi n'est-il pas bien sûr qu'ils puissent jamais en employer d'autres [4]. »

C'est pourtant un homme d'un caractère doux, paisible, un homme fréquentant les plus honorables sociétés, qui fait mention froidement de ce dernier *recours*; et, dans une édition dédiée au roi Louis XVI,

[1] *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, œuvres de Rousseau, Belin, 1817, tom. III, pag. 560.

[2] *Commentaires sur les lois anglaises*. Bruxelles, édition de 1774, in-8°, tom. I, pag. 435.

[3] Blackstone, tom. III, p. 96.

[4] De Lolme, *Constitution de l'Angleterre*, in-8°. L'ouvrage parut pour la première fois en 1771; mais je consulte en ce moment l'édition de Genève, 1788. Voyez, pour le passage ci-dessus cité, tom. I, pag. 155 de cette édition.

il disait à ce prince, à la fin de la dédicace, un an avant la révolution de 1789 :

« Apparemment, suivant le cours ordinaire de la nature, Votre Majesté n'a encore vu que la plus petite partie de l'espace qui doit remplir son règne. Que celle qui lui reste à parcourir, procure à Votre Majesté un degré de satisfaction qui réponde aux vertus qui la font chérir et respecter tant en public qu'en particulier[1] ! »

Homme fatal, vos citations ont porté malheur à l'infortuné monarque : il s'est écoulé à peine quatre années entre vos souhaits et l'échafaud. Voilà le *degré de satisfaction* chargé de répondre aux vertus qui faisaient chérir et respecter ce prince! Dans cette permission que Louis XVI avait donnée à De Lolme de lui dédier son ouvrage, on peut voir la bonne foi avec laquelle ce souverain cherchait à s'instruire des moyens d'apaiser les troubles qui commençaient à naître, en tâchant de trouver chez des voisins quelques institutions propres à calmer les esprits. Peut-être Louis XVI a-t-il médité plus d'une fois, dans son amour pour la France, ces paroles remarquables de De Lolme qu'on admire dans son livre de la constitution anglaise :

« Cette stabilité des agents du pouvoir de la couronne, cette solidité mystérieuse, cette force intérieure et attractive qui les met en état de pousser d'un pied ferme ses opérations légitimes, au milieu des clameurs et du tumulte qui l'environnent pour l'ordinaire, et sans avoir besoin de force armée pour en imposer..... »

De Lolme ajoute, pour tâcher de faire concevoir un tel phénomène, que l'explication de ce secret appartient plus à la philosophie qu'à la politique, et ne pour-

[1] *Loc. cit.*, dédicace.

rait probablement être fournie que par une science qu'il faudrait appeler *métapolitique*, dans le même sens dans lequel on dit la métaphysique[1].

Rome va offrir, à l'époque que nous examinons actuellement, une publication très-remarquable. On y imprime un livre, intitulé : *La Mente di un uomo di stato*, *l'Esprit d'un homme d'état*, avec cette épigraphe tirée de Tacite : *Forma mentis æterna*[2]. Il paraît *con licenza de' superiori*, avec l'approbation de monsignor Giordani, vice-gérent, patriarche d'Antioche, et de frère Thomas Augustin Ricchini, de l'ordre des prêcheurs, maître du sacré palais. Que renferme ce livre dont le titre annonce ce que doit dire, ce que doit penser un homme d'état ? Ce livre renferme des maximes sur la religion, la guerre et la paix ; sur le droit des gens né avec le christianisme ; sur les vices qui rendirent les grands états la proie des conquérants ; sur les lois, la justice, les emplois publics. Le chapitre VIII embrasse à lui seul l'agriculture, le commerce, la population, le luxe, les approvisionnements publics. Les chapitres IX et X traitent des inconvénients de l'oisiveté, des maux qui s'attachent à un gouvernement corrompu. Le chapitre XI contient divers préceptes de la morale la plus saine. Le chapitre XII présente la vie d'un bon père de famille. On voit dans le chapitre XIII ce que doit être un excellent prince ; dans le chapitre XIV, un ministre ; dans le chapitre XV, quels sont les signes auxquels on reconnaît un prince tyran. Le chapitre XVI et dernier récapitule les louanges d'un bon prince, et la sûreté dans laquelle il doit vivre, et enfin l'indi-

[1] *Loc. cit.*, tom. II, p. 159.

[2] Tacite, *Vie d'Agricola*. Amsterdam, Elzevier, 1649, XLVI, pag. 591.

gnation qu'excite le tyran, et le danger auquel il est exposé.

Ce livre, lu attentivement sans doute par le vice-gérant et le maître du sacré palais, ce livre remarquable par une singulière force et une rare élégance de style, avait été publié chez un marchand au milieu de la rue *del Corso*, au centre de la capitale de l'état pontifical, portant en Majuscules l'assentiment des graves censeurs de la cour romaine. On se demanda qui, dans le siècle où l'on vivait, avait pu composer un tel ouvrage. L'obéissance pour les lois du pays, pour les malédictions de l'index, avait été telle que peu de personnes soupçonnèrent d'abord la vérité. Mais il y a toujours des esprits rétifs qui veulent savoir pourquoi on leur défend de lire tel ou tel ouvrage. Il se trouva des personnes qui possédaient, dans le secret de leur cabinet, les œuvres du secrétaire Florentin, et qui les avaient lues avec profit, et l'on reconnut que toutes ces maximes admirables, ces préceptes si excellents, ces leçons si salutaires, que tous ces préceptes de morale et de politique étaient extraits de Machiavel.

Il n'y a pas de lecture plus attachante que celle de *la Mente di un uomo di stato*. La mauvaise herbe est habilement séparée du bon grain. C'est là qu'on lit avec autant de plaisir que d'attendrissement ;

« La loi ne doit pas penser aux choses passées, mais pourvoir aux choses futures. »

« Ne changez rien là où il n'y a pas de défaut, parce que sans cela tout devient désordre. Mais là où tout est désordre, moins il reste du vieux, moins il reste du mauvais. »

« Les juges doivent être âgés et nombreux : peu agissent toujours au caprice du peu [1]. »

[1] Cette opinion n'avait pas échappé à Montesquieu. Voy. plus haut, p. 417.

« Dans les condamnations il faut allier humanité, réserve et miséricorde. »

« Les Romains pensaient qu'au lieu de beaucoup de terrain il valait mieux en avoir peu qui fût bien cultivé [1]. »

« Les exils privent les villes d'hommes, de richesses et d'industrie. »

« Les gouvernements bien réglés ont des approvisionnements dans des lieux où le peuple peut manger, boire et se chauffer gratuitement [2]. »

« Généralement les oisifs sont des instruments tout prêts à servir celui qui veut troubler. »

« Dans des gouvernements corrompus, les jeunes gens sont oisifs, les vieux lascifs, les deux sexes et tous les âges ont des mœurs ignobles. »

« Il convient de se bien connaître à fond, et de savoir la mesure des forces de son esprit et de sa condition. »

« Pardonner est d'un cœur généreux. »

« L'homme courageux et qui connaît le monde, se réjouit moins du bien, et s'attriste moins du mal. »

« En toute action *la fraude* est à détester. »

« Il n'y a jamais eu et il n'y a pas de loi qui défende, blâme ou condamne dans les hommes la piété, la libéralité, l'amour. »

« C'est le devoir d'un homme d'honneur d'enseigner aux autres le bien qu'il n'a pas pu faire lui-même à cause de la malignité des temps, afin que ce bien puisse être fait par un autre plus aimé du ciel. »

[1] Ce principe d'agriculture a été, depuis Machiavel, et par ses conseils, spécialement appliqué à la Toscane. Il en est résulté de l'aisance et des vertus pour le peuple.

[2] J'en demande pardon à Machiavel, mais je crains que cette recommandation, si peu exécutable de nos jours à cause de la grande quantité de paresseux qui en abuseraient, ne soit à renvoyer à l'Utopie de Thomas Morus. Cette idée n'en est pas moins l'expression d'un cœur humain, tendre et compatissant : d'ailleurs cet usage était pratiqué en Allemagne du temps de Machiavel, et peut-être y a-t-il encore dans ce bon pays quelque ville heureusement *arriérée* où cet usage gothique subsiste encore. Ne plaisantons plus : cette idée est le perfectionnement le plus admirable de la doctrine municipale.

« Le prince doit aimer quiconque est *excellent* dans son art. »

« Celui qui s'abandonne à ses propres passions, ne peut servir un prince. »

« Un ministre étranger doit être agréable au prince auprès duquel il réside ; il doit aussi être instruit de ses devoirs, prudent, zélé, et doit aimer son souverain et sa patrie. »

« Un ministre doit savoir parler juste de la condition des états, du caractère des princes et des peuples, et dire précisément ce qu'il y a à espérer de la paix, et à craindre de la guerre. »

Nous ne pouvons pas nous arrêter davantage à ces maximes, qui sont toutes d'ailleurs du *meilleur grain* qu'on ait pu trouver dans le secrétaire. La supercherie ayant été reconnue, on sut que cet ouvrage était le résultat des recherches d'un célèbre jurisconsulte de Pontremoli, en Toscane, qui avait communiqué son travail au conseiller Bianconi [1]. Ce dernier l'avait fait imprimer à Rome, comme il a été dit plus haut, après s'être muni des permissions de l'autorité, qui ne lui avaient pas été refusées. Le livre ayant eu un grand succès, le savant compilateur fit faire encore à Rome même une seconde édition qu'on data de Lausanne, et, pour chercher à prouver que l'ouvrage, au lieu d'être un extrait des œuvres de Machiavel fait par un étranger, était un extrait composé par Machiavel lui-même, il mit en tête de la seconde édition une prétendue lettre du secrétaire à son fils Bernard, et qui était supposée avoir existé, en 1522, dans les papiers de François Pierre del Nero, ami de la famille de Machiavel.

[1] Comme les éditions les plus récentes ne nomment pas ce jurisconsulte de Pontremoli, on a cru que le conseiller Bianconi, qui est indiqué ici, était le véritable auteur de *la Mente di un uomo di stato*. C'est aux savants de la Toscane à nous éclairer sur ce fait.

Voici cette lettre dans laquelle on a tâché d'imiter le style du grand publiciste :

Nicolas Machiavel à Bernard son fils.

« Lisez, mon fils, en ce peu de feuilles, plusieurs volumes de mes méditations de tant d'années, et d'immenses volumes des méditations des autres pendant tant de siècles, et recueillez, encore jeune, les pensées d'une tête blanchie. Je sais que tel a vomi son venin sur mes écrits, parce qu'il a donné son jugement sur tous à la fois, et parce qu'il s'est plus attaché aux mots qu'à l'esprit, comme si on pouvait juger sainement d'un ouvrage d'art ou de science par une seule partie, et non par le tout, et juger par les teintes et non par le dessin. Ces sentences, si vous êtes aimé du ciel plus que je ne l'ai été, vous serviront d'enseignement pour traiter sûrement les affaires et les conduire à une fin heureuse. Je vous salue. »

Appartenant à François Pierre del Nero, *an* 1522.

Cette lettre sera pour nous au moins un témoignage du jurisconsulte de Pontremoli ou celui de M. Bianconi en faveur de Machiavel. Le secrétaire n'ayant que rarement tiré ses images de l'art du dessin, j'aurais voulu que l'imitateur, quel qu'il soit, se fût attaché à employer exclusivement les tours de phrase et le genre d'images qu'affectionnait le Florentin : à cela près, la lettre est très-habilement composée; et après la mystification qui avait eu pour but d'imprimer Machiavel à Rome sans que son nom accompagnât l'ouvrage, il était piquant d'imaginer de plus, que cet extrait lui devait être attribué, et qu'il l'avait composé pour instruire son fils. Tous les hommes d'esprit de Rome, et il y en a beaucoup dans cette ville, se prêtèrent à la plaisanterie, et l'autorité qui, dans ce pays, n'est jamais moins spirituelle que ceux qu'elle est appelée à gouverner, l'autorité qui ne voyait dans ces deux éditions qu'un hommage constant rendu à la religion, à

la vertu, à l'honneur, à la science si difficile du gouvernement, laissa vendre ce livre qui fait aujourd'hui une partie nécessaire et indispensable de toutes les éditions de Machiavel.

Un si bel exemple de bon goût, de tolérance, était donné en Italie au moment où écrivait Tiraboschi. Dans le peu de détails qu'il publie sur le secrétaire, il réfute les accusations d'impiété lancées par Paul-Jove; mais il répète les reproches injustes qu'on a faits à Machiavel d'être un historien inexact; il parle mal de ses poésies et de ses comédies, dont il excepte *la Mandragora* ou *Nicia*, et *la Clizia*. Après quelques louanges assez froides, quand il s'agit d'un tel homme, Tiraboschi s'appuie sur l'ouvrage de l'*Anti-Machiavel* de Voltaire, qu'il attribue à un souverain qui, dans l'art de la politique et dans l'art de la guerre, peut aller de pair avec les plus grands hommes de l'antiquité. Tiraboschi cite l'avant-propos de cette réfutation, qui est évidemment de Voltaire, et où l'on prétend que « le Prince de Machiavel est, en fait de morale, « ce qu'est l'ouvrage de Spinosa en matière de foi; « que Machiavel corrompit la politique, et entreprit « de détruire les préceptes de la saine morale; que les « erreurs de l'un n'étaient que des erreurs de spécu- « lation, et celles de l'autre regardaient la pratique. »

L'auteur de l'*Histoire de la littérature italienne* ne pouvait pas cependant manquer à la dignité de sa noble tâche. Il rappelle les diverses opinions répandues sur le Florentin. Selon les uns, il n'a pas pensé à donner, dans ce livre, des conseils à un prince, il a voulu peindre un tyran; selon d'autres, il a employé les plus noires couleurs pour rendre odieux le tyran. Tiraboschi pense qu'il n'a pas su découvrir si Machiavel *conseille*, ou *dissuade*. Tiraboschi conclut ainsi : qu'on en-

lève des œuvres de Machiavel les maximes coupables, dont il a infecté ses compositions, il est certain qu'ensuite il reste l'un des plus ingénieux et des plus profonds écrivains, l'un des auteurs les plus versés dans la connaissance des histoires ancienne et moderne. Tiraboschi combat avec succès Paul-Jove et la misérable supposition que Machiavel ne savait pas le latin, et qu'il devait ses citations à Marcel di Virgilio. Le conseiller de Modène explique très-bien que Machiavel n'est pas un simple compilateur ajustant ensemble les faits et les paroles des anciens, mais un critique judicieux et exact qui examine, confronte, calcule chaque circonstance des événements, leurs causes, leurs conséquences, ce qu'on ne peut dire d'un simple *ramasseur* de faits [1].

A peu près vers cette époque, on suggéra à Mustapha III l'idée de faire traduire en turc le livre appelé *Del Principe*, pour l'usage, disait-on, du Grand-Seigneur et de ses fils. Sagredo assure, dans ses Mémoires sur les princes ottomans [2], qu'Amurat IV avait aussi fait faire cette traduction. Les Turcs appellent le Florentin *Muchievel.* L'abbé Sestini à qui j'ai parlé de ce premier fait à Florence, en confirme l'existence. Il a même déclaré dans ses lettres à Jean Mariti que la version entreprise pour Mustapha est dans la bibliothèque du sérail : le traducteur, auquel fut adjoint un littérateur turc fort savant, est M. Herbert, drogman. Sestini ajoute que la traduction de l'*Anti-Machiavel* de Frédéric accompagne celle *du Prince.* Le même fait est énoncé dans la préface de la Grammaire turque de M. David [3].

[1] Tiraboschi, édit. de Venise, 1796, tom. VII, partie II, pag. 540 et suiv.

[2] Venise, 1677, in-4°.

[3] Londres, 1832, pag. XLIX. Je dois la communication de cette dernière

Maintenant je demanderai ce que signifie ce présent que M. Herbert a prétendu faire à Mustapha et à ses enfants. Voulait-il les former à l'école du Florentin? Dans ce cas, que signifie le cortége de la réfutation? Ne voulait-on pas plutôt rendre *le secrétaire* odieux aux Turcs? Il n'y a peut-être dans tout cela qu'une flatterie pour Frédéric, qui, en définitive, devait jouer le beau rôle dans cette affaire. On aura dit au *Reis-effendi* : « Fiez-vous à la parole du roi de Prusse. Un in-« fidèle d'Italie avait établi pour maxime qu'il ne fal-« lait pas garder sa foi : le prince avec qui vous traitez « a fait ce beau livre, pour combattre celui de l'infi-« dèle d'Italie qui conseille de telles perfidies. » Quant à la traduction annoncée par Sagredo, je croirais volontiers que celle-là a été entreprise dans l'idée de faire participer les Osmanlis très-franchement aux leçons du secrétaire : mais, en vérité, ils n'en avaient pas besoin, si nous nous rappelons la note de la censure, en marge de l'édition de Gaspard d'Auvergne, qui renvoyait aux Turcs un conseil violent du Florentin [1].

En 1779, on publia un éloge de Machiavel avec une dissertation sur *la société et le gouvernement civil*. Cet éloge devait précéder une édition complète de cet écrivain, qu'on allait publier à Naples. Il est l'ouvrage de l'avocat Galanti.

Il parut, en 1782, une édition contenant une vie de Machiavel et une préface rédigées avec un talent tel, que beaucoup d'éditeurs subséquents les ont copiées.

Puis vint un autre éloge de Machiavel par M. le che-

information à mon confrère M. Amédée Jaubert, si éminemment versé dans la connaissance de tout ce qui concerne les Osmanlis. Il va publier une seconde édition de ses *Éléments de la Grammaire turque*.

[1] Voyez plus haut, chap. XLVII, pag. 305.

valier Jean Baptiste Baldelli; il fut prononcé, au milieu des plus vifs applaudissements, au sein de l'Académie florentine, ensuite imprimé, et successivement consulté et reproduit par tous les littérateurs qui avaient à parler du secrétaire.

Je me garderai bien d'oublier ici le sonnet célèbre qu'Alfiéri composa en 1786, sonnet dans lequel il énumère les gloires et les illustrations de la Toscane qui lui donnait une si douce hospitalité.

« Ici naquit Michel-Ange. Ici le sublime compositeur qui sut tisser si gracieusement la trame des écrits amoureux, ici le grand poète qui sculpta en vers si énergiques les travaux odieux de l'enfer, ici l'inventeur céleste qui du fond de nos vallées interrogea le cours des planètes, ici enfin *le penseur immense* qui exprima si bien les passions coupables du prince, ici même ils reçurent le jour, quand on n'avait pas encore défendu de parler, de lire, d'entendre, d'écrire, de penser, chose que maintenant on impute à délit. Il n'y avait pas alors une école de crainte ignoble; on ne voyait pas inscrire au livre d'or l'homme qui savait espionner la pensée des autres[1]. »

[1] Quì Michelangiol nacque. Quì il sublime
Dolce testor degli amorosi detti;
Quì il gran poeta, che in sì forti rime
Scolpì d'inferno i colpi maladetti;
Quì il celeste inventor, ch'ebbe dall'ime
Valli nostre i pianeti a noi soggetti;
E quì il sovran pensator, ch'esprime
Sì ben del Prence i dolorosi effetti;
Quì nacquer, quando non venia proscritto
Il dir, leggere, udir, scriver, pensare,
Cose ch'or tutte appongonsi a delitto.
Non v'era scuola allor del rio tremare,
Nè si vedeva a libro d'oro inscritto
Uom, per saper gli altrui pensier spiare.

Rime d'Alfieri, Kehl, 1789, in-8°, pag. 26. De tels vers n'ont besoin d'aucune louange.

M. Guiraudet, en 1798, publia la traduction d'une partie des œuvres de Machiavel : le début d'un *discours* qui est en tête de l'ouvrage mérite une grave attention.

« Le nom de Machiavel paraît consacré, dans tous les idiomes modernes, à rappeler ou même à exprimer les détours et les forfaits de la politique la plus astucieuse, la plus criminelle. La plupart de ceux qui l'ont prononcé, comme tous les autres mots d'une langue, avant de savoir ce qu'il signifie et d'où il dérive, la plupart, dis-je, ont dû croire d'abord que ce fut celui d'un tyran qui surpassa tellement tous les autres tyrans connus, en perfidie et en cruauté, qu'il mérita d'attacher son nom au genre de crime qui avait rendu ceux-là si fameux. »

« Mais combien plus coupable doit paraître cet homme, quand on apprend que simple particulier, sans intérêt comme sans excuse, il n'a acquis cet affreux renom que pour avoir donné des leçons aux despotes, contre les peuples, sur l'art de river leurs fers ! »

« Enfin, l'opinion pourrait-elle être en balance quand tout concourt à la fixer contre cet écrivain ; lorsqu'on voit cette théorie de la perfidie repoussée par ceux-là même pour l'intérêt desquels elle semble faite ; quand un prince si justement célèbre, Frédéric II, qui depuis sur le trône parcourut une carrière politique aussi brillante que hardie, a cru devoir en ouvrir l'entrée en réfutant, dans son Anti-Machiavel, les principes de cet affreux conseiller des rois ? .... »

« Cependant quelques-uns de ces hommes, dont l'estime vaut celle de tout un peuple, et dont le jugement peut lutter avec avantage contre celui de leur siècle, avaient laissé échapper sur cet étranger si décrié, une opinion qui dut rendre perplexes ceux qui pèsent les voix plus qu'ils ne les comptent. Un des plus beaux génies de l'Angleterre, Bacon, avait dit : « Rendons grâces à Machiavel et aux écrivains de « ce genre : en feignant de donner des leçons aux rois, il en « a donné aux peuples. » Ce jugement de Bacon a été repro-

duit par Rousseau de Genève, et, tel est l'ascendant de la célébrité et la puissance du talent, qu'il a entraîné une foule d'esprits en faveur de Machiavel. Diffamé jusqu'alors, on le vit à cette époque prôné, célébré, quoique tout aussi peu lu par cette classe d'individus d'autant plus nombreuse, que son rôle est plus facile, et qu'il ne consiste qu'à redire sans examen ce qui fut pensé par un autre; vrais télégraphes de l'opinion, qui la répètent sans la comprendre, et qui transmettent la décision ou la nouvelle du génie sans en avoir connu le sens ou pénétré le secret. »

« Mais ce jugement, auquel il faut attribuer la révolution opérée en France sur le compte de Machiavel, avait été porté par un écrivain qui emploie souvent les prestiges de l'éloquence et la magie du style à embellir, à produire des paradoxes. Un changement aussi prompt dut inspirer quelques méfiances à ce petit nombre d'hommes sages, dont les décisions finissent par faire loi, parce qu'elles ne s'établissent qu'après un long examen, et ne règnent, comme le calme, que sur les fluctuations apaisées du doute. »

« C'est alors surtout que s'est fait sentir le besoin de connaître à fond tous les ouvrages de notre auteur, de les méditer, de les comparer ensemble, de les rapprocher des temps et des lieux où ils ont été publiés, afin de pouvoir apprécier autrement que sur parole, tout à-la-fois, et des écrits et un écrivain si diversement célébrés[1]. »

M. Guiraudet continue d'expliquer, avec toute l'habileté d'un talent très-distingué, que jamais curiosité ne fut mieux placée, et ne dut être plus générale.

« En effet, Machiavel est de tous les auteurs, j'ose le dire, celui dont on parle le plus et qu'on connaît le moins en France, quoiqu'il ait écrit en italien, c'est-à-dire dans la langue la plus facile de toutes pour nous. Il faut l'attribuer d'abord à l'espèce d'horreur que son nom devait inspirer,

[1] OEuvres de Machiavel par Toussaint Guiraudet, Paris, an VII (1798), pag. 1 *du Discours sur Machiavel.*

à la nature des sujets qu'il traite, qui autrefois nous étant aussi indifférents qu'inutiles, devaient attirer peu de lecteurs, à son style même qui, moins pur et moins correct que les bons auteurs qui l'ont suivi, ne pouvait être présenté pour modèle, enfin, à notre manière d'étudier les langues étrangères, ou, pour mieux dire, à l'époque de notre vie à laquelle nous nous y appliquons...... »

« Quels qu'en soient les motifs, on ne craint pas d'être démenti, en avançant que c'est l'auteur étranger peut-être qui a été le moins étudié en France par ceux qui pouvaient le lire dans l'original. On pourrait encore accuser de cette négligence quelques-uns des hommes les plus éclairés de la nation, et entre autres Montesquieu qui, nous sommes forcés de le dire, ayant traité, dans son livre sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, le même sujet que Machiavel dans ses réflexions sur Tite-Live, ne le cite pas une seule fois dans cet écrit (cela est bien vrai), tandis que la manière dont il en parle ailleurs, et comme en passant, prouve qu'il l'avait connu et apprécié, puisqu'il le qualifie de *grand homme* [1].

M. Guiraudet se livre à un examen approfondi de beaucoup d'autres circonstances importantes. Il parcourt à grands pas la carrière qu'il s'est ouverte. Il juge les écrits de Machiavel; il réfute et ceux qui ont dit que Machiavel instruisait les tyrans, et ceux qui veulent qu'il ait désiré exposer les tyrans, et même les Médicis, au poignard des amis de la liberté; il attribue toutes les pensées de Machiavel à sa passion pour sa patrie, et au souhait ardent qu'il formait de la voir comme reine de l'Italie. Une telle idée si vaste, une supposition si éclatante, quoique facile à prouver en quelque sorte par le XXVI[e] chapitre des *Principautés*, ne semble pas cependant avoir été absolument celle

[1] Guiraudet, *loc. cit.*, pag. 5 et suiv.

de Machiavel : souvent la pensée ne va pas aussi loin que les paroles. On s'agite, on écrit, on conseille, on invoque, on supplie, on se jette aux genoux d'un homme qu'on adjure d'être un libérateur; au bout de tout cela, on n'a peut-être demandé que du pain. J'ai bien peur que dans tout ce bruit, il n'y ait eu, surtout à l'époque où a été composé l'*Opuscule des Principautés*, il n'y ait eu que des motifs très-simples, très-ordinaires, tout-à-fait *terre à terre*. Quand on souffre, on flatte celui qui peut nous empêcher de souffrir. D'ailleurs, le système républicain et de *principat* mixte, tel que celui avec lequel Soderini, bon, trop bon, clément, facile, venait de perdre une si belle partie, était ruiné aux yeux de Machiavel, qui, avant tout, et même avant d'implorer une charité, était un *homme de pouvoir*, un homme né pour en comprendre la nécessité, la force, la cause et les maladies : tout naturellement il voulait que la cité fût gouvernée; il voulait, parce qu'il en reconnaissait en lui les moyens et le courage, il voulait qu'une main ferme, mais non pas oppressive, saisît les rênes; il attendait sans doute pour lui-même quelques petites parties de ce pouvoir, parce qu'il se sentait l'énergie propre à le défendre, parce qu'il avait en lui la connaissance des hommes et des choses, parce qu'il était, enfin, le meilleur homme d'affaires de tout son temps, et qu'il le savait très-bien.

Je ferai observer encore que M. Guiraudet attribue à la cour romaine toutes les attaques contre Machiavel; je crois qu'en cela il a tort, et que *le zèle a dévoré son ame généreuse*, comme Voltaire disait à Frédéric. Moins cette grave erreur, il y a de l'éloquence, et une grande élévation de style dans cette fin de son discours sur Machiavel. Quant aux dernières phrases

de cette inspiration poétique, elles portent à faux.

« Quel homme peut songer à des erreurs, s'occuper de quelque injustice, en voyant l'injustice et la calomnie de *trois siècles* peser dans tous les pays sur la tête d'un homme qui ne fut coupable que d'avoir aimé le sien !...... Enfin, quelle leçon, quelle idée religieuse et philosophique à la fois, son exemple ne présente-t-il pas à l'esprit !..... Un écrivain isolé d'une ville d'Italie, attaqué, poursuivi après sa mort, pour avoir énoncé une opinion défavorable au souverain de l'univers le plus capable de s'en venger, le plus à même de rendre éclatante la flétrissure à laquelle des écrits puissent être condamnés, puisqu'il dominait sur la pensée, qu'il disposait de la croyance des peuples, et que, gravant d'avance le sceau de l'infamie sur le nom du coupable, il lui donnait pour ainsi dire *la contagion du crime*, et le faisait repousser avec horreur par l'homme le moins timoré!.... En vain plusieurs esprits aussi éclairés que hardis élevaient parfois quelques doutes sur la réalité du forfait et la justice de la punition; ils étaient à l'instant réfutés, repoussés et persécutés eux-mêmes par cette légion sacrée aux ordres du souverain offensé, et qu'il avait dispersée sur tout le globe pour exécuter ses arrêts et suivre sa vengeance. Tout aussitôt les foudres se renouvelaient et frappaient à la fois et l'ancien opprimé et son défenseur...... Je le demande, qui pouvait prévoir la fin de ce supplice?.... Ici, les entrailles de la victime se renouvelaient comme la voracité du monstre..... Et cependant cet instant arrive, et la plupart de ses persécuteurs ont disparu, et les autres sont sans pouvoir; et la puissance colossale qui les animait tous, est elle-même renversée, et la liberté, qui s'élève sur ses débris, va sans peine accomplir le vœu que l'homme de génie avait formé, et qui valut tant d'outrages à son nom..... Mais les peuples de l'Italie reconnaissante se rappelleront toujours du moins, quel autre peuple fut l'Hercule dont les flèches ont percé le vautour et délivré leur Prométhée. »

Que de dangers on court pour sa réputation de pro-

phète, en lançant ainsi dans la postérité des essais de conquête, comme des faits accomplis à jamais! Que devient cette prosopopée ambitieuse, aujourd'hui que le pontife habite en paix sa capitale, et que les Français sont fort raisonnablement chez eux occupés de leurs affaires qui leur laissent peu de distractions; aujourd'hui que le nom de Machiavel est encore, sous beaucoup de rapports à bon droit, maintenu sur la liste des auteurs dangereux, quoique cependant prononcé avec moins d'animosité? La Toscane tout entière, ou mère orgueilleuse d'un tel fils, ou mère indulgente, ne pense pas à le réprouver. Quant aux persécutions attribuées à la cour romaine seule, il est vrai que Polus, Politi, Osorio, Possevin, Ribadaneira, Lucchesini, ont déchiré Machiavel; mais est-ce la cour romaine qui a déchaîné contre lui le protestant Gentillet, Bayle, Barbeyrac, Frédéric? Voltaire, l'aide de Frédéric, était-il *de la Légion sacrée?* Rome a vu de mauvais œil des écrits où son autorité était quelquefois menacée, mais c'était Rome qui la première avait livré à la presse les principaux ouvrages du Florentin; et, sans les violences de la Réforme, elle eût laissé continuer l'impression et le débit de ces écrits. Rome donne une raison tirée de l'intérêt de sa politique: elle doit prendre soin de sa conservation, ainsi que Machiavel l'a enseigné à elle et à tant d'autres. Mais Frédéric, séparé de Rome, ou plutôt qui n'avait jamais rien eu de commun avec elle, quel intérêt avait-il, dans sa politique, à suivre les traces de Maurocordato, amant passionné d'Aristote, et paraissant vouloir excuser jusqu'à la confusion d'idées qui règne dans ses exhortations si difficiles à bien définir? Pourquoi Frédéric vient-il jouer un rôle de quelques heures, un rôle qu'il fallait répudier pour prendre la Silésie, et par-

tager la Pologne? Je trouve aussi que M. Guiraudet s'est un peu trop pressé de regarder notre drapeau comme planté à jamais en Italie. Ce pays, d'ailleurs, comme il en est de tous ceux qui n'ont pas une force nationale sagement combinée, appartient peut-être plus à la puissance qui y est attendue, qu'à celle qui le possède.

Du reste, M. Guiraudet nous a laissé un ouvrage fort estimable dans son ensemble. La traduction de l'*Art de la guerre*, dont il donne la gloire à son collaborateur, M. Hochet, est surtout très-exacte, purement écrite, et je sais que plus d'un militaire l'a consultée avec fruit.

M. Guiraudet avait appelé sur Machiavel l'attention des hommes de lettres français. M. Morellet n'est pas un des derniers à manifester ses opinions sur le machiavélisme [1]; il parlait ainsi en 1802 :

« Je ne sais ce qui est arrivé depuis peu, mais j'entends dans toutes les sociétés des jugements sur le mérite de Machiavel et de Tacite, comme politiques et comme historiens, et des comparaisons entre l'un et l'autre, dans lesquelles on met quelque prévention et quelque passion [2]. Beaucoup de gens parlent du *machiavélisme* sans en avoir une idée bien nette. »

Il va rassembler, dit-il, des maximes tirées du *Prince* de Machiavel. Il énonce ensuite vingt maximes parmi lesquelles il n'y en a que de coupables, parce qu'il les rédige à sa manière, et avec quelque partialité. Il donne pour positif ce qui est souvent conditionnel. Comme Voltaire, il combat dès l'aurore, avant que l'ennemi ait été rencontré; il arrive, essoufflé, au chapitre XVIII. Quand un écrivain commence par exposer d'une ma-

[1] Cet article de ses ouvrages a été réimprimé après sa mort. Voyez ses mélanges de littérature, Paris, 1818, in-8°, tom. IV, pag. 346.

[2] Ces agitations de l'opinion partaient des Tuileries même. Napoléon demandait souvent aux hommes d'esprit qui lui étaient présentés, ce qu'ils pensaient de Tacite et de Machiavel.

nière exagérée, fausse ou ambiguë, le bien et le mal qu'il va discuter, il excite peu la confiance.

Quel dommage que Morellet ait si mal débuté dans son exposition! car il va dire une chose neuve et hautement raisonnable : c'est que les conseils du politique italien sont également adressés, ou du moins peuvent l'être, à divers gouvernements, quelque forme qu'ils aient. Il reprend ensuite la vieille idée que Machiavel n'avait recueilli les maximes et dressé le code de la tyrannie, que pour mettre les hommes en garde contre elle. Il ajoute en se contredisant fort mal à propos :

« On peut appuyer cette opinion de l'exemple de saint Thomas d'Aquin, qu'on ne saurait soupçonner d'avoir voulu établir cette horrible doctrine ni de l'avoir exposée dans la vue de la faire pratiquer. »

« Voici les leçons du docteur Angélique : »

« Pour maintenir la tyrannie, il faut faire mourir les plus puissants et les plus riches, parce que de tels gens se peuvent soulever contre le tyran par le moyen de l'autorité qu'ils ont. Il est aussi nécessaire de se défaire des grands esprits et des hommes savants, parce qu'ils peuvent trouver par la science les moyens de ruiner la tyrannie. Il ne faut pas même qu'il y ait des écoles ni autre congrégation par le moyen desquelles on puisse apprendre les sciences, car les savants ont de l'inclination pour les choses grandes, et sont, par conséquent, courageux et magnanimes; et de tels hommes se soulèvent facilement contre les tyrans. Pour maintenir la tyrannie, il faut que les tyrans fassent en sorte que leurs sujets s'accusent les uns les autres, et se troublent eux-mêmes; que l'ami persécute l'ami, et qu'il y ait de la dissension entre le peuple et les riches, et de la discorde entre les opulents, car ils auront moins de moyens de se soulever à cause de leurs divisions, etc.[1]. »

[1] Saint Thomas, comment. sur Aristote, pag. 353.

Je ne continue pas la citation de Morellet, car elle est malicieuse; il ne dit pas, comme je l'ai dit, en citant aussi saint Thomas, que ces paroles sont les commentaires de la politique d'Aristote, et non les opinions de saint Thomas: c'est déja assez que le saint ait cru pouvoir accompagner d'explications, de tels préceptes, sans qu'on vienne assurer que ce sont là ses pensées; c'est assez qu'Aristote ait dit cela, et l'on ne sait pas bien dans quelle intention précise, et que saint Thomas ait aplani les difficultés grammaticales pour les esprits obtus, et fait comprendre la véritable signification des mots, et se soit donné enfin un tel embarras: mais dire, encore une fois, sans citer les commentaires, que ce sont là les maximes du docteur Angélique; dire aussi que sa théologie le met à l'abri du reproche qu'on a fait à Machiavel, mais qu'on ne peut pas accorder la même chose à Machiavel, cela n'est ni juste ni exemplaire dans un ecclésiastique, même après le correctif que j'ai rappelé, ni profondément raisonné dans un moraliste. Nous nous arrêterons à ce dernier reproche.

« On trouve chez le politique italien, qui par là même semble se distinguer le plus fortement de Tacite, une absence totale dans ses écrits de tout sentiment de justice et d'humanité. »

Morellet, traducteur du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, l'honorable Morellet, auteur du *Cri des familles*, qui fit rendre les biens aux condamnés par le tribunal révolutionnaire, aurait dû lire Machiavel; il y eût trouvé *des leçons de justice et d'humanité*, tout aussi courageuses que les siennes; car enfin une opinion forte, compacte et généreuse, répondait au *Cri* de Morellet, tandis que Machiavel parlait seul contre les confiscations en présence de César Borgia, de Ferdinand d'Arragon, et de tant d'autres qui s'enri-

chissaient de rapines, et des dépouilles du riche et du vaincu ; il proclamait *seul* un nouveau droit public, qui n'est aujourd'hui bien établi qu'en France, et qui n'y est reconnu que depuis dix-huit ans.

En 1803, M. de Rayneval publia ses *Institutions du droit de la nature et des gens* [1]. Il distribue son ouvrage, comme Vattel avait distribué le sien, en suivant la méthode de Wolff.

Dans le paragraphe VI du chapitre VII de son livre I[er], M. de Rayneval parle ainsi du *salus populi :*

« Si le salut public exige impérieusement les mesures extrêmes, il doit sans doute commander, car c'est pour l'assurer que les gouvernements ont été établis. Au reste, il serait inutile de faire observer combien cette matière est délicate, et combien le péril doit être grand pour réduire une nation à ne plus écouter que le *salus populi*, chose bien dangereuse dans son application [2]. »

M. de Rayneval ajoute en note :

« De toutes les maximes politiques, celle-ci est la plus dangereuse, parce que tous les termes en sont vagues, que par conséquent l'application en est indéterminée, ou, pour mieux dire, indéfinie : aussi a-t-elle de tous les temps servi à justifier tous les genres d'excès et de crimes ; elle sert d'égide à la tyrannie aussi bien qu'à l'anarchie populaire ; on l'a appliquée à Marc-Aurèle comme à César ; elle est la base de la doctrine à laquelle Machiavel a donné son nom ; elle a été celle de la révolution française en 1789, et surtout en 1793 ; elle l'a été également de celle du 18 brumaire : les premières ont couvert la France de crimes et l'ont livrée à

[1] Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru chez Rey et Gravier, à Paris, en 1832 ; elle a été publiée par le fils de M. de Rayneval, aujourd'hui ambassadeur à Madrid. C'est cette nouvelle édition que j'ai particulièrement consultée.

[2] *Loc. cit.*, tom. I, pag. 33.

la tyrannie la plus effroyable; la dernière l'a sauvée, et c'est en pareil cas qu'on peut donner au mot *salus* les deux synonymes *incolumitas*, *remedium*[1]. »

M. de Rayneval va un peu loin. Cicéron avait dit, comme on sait, en rapportant le texte des lois des Douze Tables : *Ollis*, *salus populi*, *suprema lex esto*. Machiavel ne se sert pas de ces expressions; lui qui était un précepteur du pouvoir, il eût dit plutôt : *Salus principatus suprema lex esto*. Le *salut du peuple* un peu jeté à tout venant, est la doctrine de Charron, puis celle de M. Vattel dont M. de Rayneval avait peut-être alors immédiatement l'ouvrage sous les yeux[2], et enfin celle de beaucoup d'esprits ambitieux qui ont puisé à de semblables sources.

Mais un homme d'un mérite aussi éminent que celui qui distinguait M. de Rayneval, ne pouvait pas méconnaître les doctrines belles, sages et fondamentales qu'avait professées le même Machiavel. Sur d'autres questions, M. de Rayneval, dans son chap XXVII du livre I, *de la Religion et du Culte*, s'exprime avec une courageuse sincérité.

« Il n'a jamais existé de peuple sans une religion quelconque, et cette vérité suffirait à elle seule pour démontrer qu'il en faut une aux hommes, aux gouvernements. « *Ipsisque in hominibus*, dit Cicéron[3], *nulla gens est neque tam immansueta*, *neque tam fera*, *quæ non*, *etiam si ignoret qualem habere deum deceat*, *tamen habendum sciat*. »

« Mais enfin, si de prétendus philosophes se mentent à eux-mêmes, croient, avec leur fatalité, leur incrédulité, leur

[1] *Loc. cit.*, tom. I, pag. 188.

[2] Voyez plus haut la citation de Charron et ce qui est relatif à Vattel, pag. 330 et 422.

[3] Voyez Cicéron *de Legibus*; chap. VIII, paragr. 24, édition de Leipsick, 1827, pag. 1046.

matérialisme, parvenir au degré suprême de toutes les vertus sociales et domestiques, il n'en est point de même du vulgaire des hommes considérés en masse...... La religion est nécessaire à tous les gouvernements, et l'on ne saurait concevoir une nation bien organisée, tranquille, heureuse, si elle n'a d'autre morale que celle que suggère, soit l'imagination d'un enthousiaste, soit l'intérêt personnel bien ou mal entendu. Il est également certain que cette doctrine (de n'avoir pas de religion) manque d'application, car on ne connaît pas de peuple, soit ancien, soit moderne, soit civilisé, soit sauvage, qui n'ait eu une croyance quelconque; et la pratique de tous les siècles, des peuples les plus éclairés, peut-elle être considérée comme une erreur [1]? »

M. de Rayneval renvoie sur-le-champ à la note suivante :

« Les anciens étaient bien pénétrés de ces vérités, et leurs philosophes se gardaient bien de les attaquer, car ils considéraient le culte religieux comme la principale colonne de l'édifice social. Il est remarquable que l'on puisse, sur une telle matière, invoquer le témoignage de Machiavel, de cet écrivain dont la doctrine a été tant décriée. Nous invitons le lecteur à lire les chapitres XI et suivants du livre Ier de ses *Discorsi* [2]. »

Ce chapitre XI est celui-là même où Machiavel vante les avantages de la religion. Le chapitre qui suit est celui où il déplore l'état des mœurs de l'Italie, les abominables excès des prélats de Rome de ce temps, et où d'ailleurs cet auteur, qu'on dit si impie, prononce ces propres paroles : *La Chiesa romana, Capo della religione nostra.*

Observons que M. de Rayneval ne tremble pas, comme De Lolme, devant la question *du poison et*

[1] Rayneval, *loc. cit.*, pag. 148.
[2] Rayneval, *loc. cit.*, pag. 252.

de l'assassinat; il s'écrie : « Peut-on parler de pareils moyens ! »

A la fin de son deuxième volume, M. de Rayneval définit *la politique* mieux que ne l'a fait Voltaire.

« Le mot *politique*, dans son acception la plus étendue, signifie l'art de se conduire. Dans un sens plus restreint, mais plus exact, il exprime l'art de gouverner les peuples. A cet égard, la politique a deux objets : 1° le régime intérieur d'un état; 2° ses rapports extérieurs [1]. »

Voici maintenant une explication bien franche, bien énergique des intentions générales de Machiavel; c'est M. de Rayneval qui nous la fournit :

« Je laisse aux courtisans, aux flatteurs, à ces êtres corrompus qui ne voient qu'un maître et des esclaves, des machines et non des hommes, le soin de caresser l'ambition, les passions, les faiblesses des princes, de leur enseigner l'art de tromper, de ne leur prêcher qu'autorité, pouvoir d'un côté, et soumission aveugle et stupide de l'autre. Ces conseillers pervers ne pourraient pas même s'appuyer de l'autorité de *Machiavel* pour fonder leur doctrine, car cet écrivain, quoiqu'on donne son nom, *sans qu'on sache trop pourquoi*, à la politique la plus corrompue, établit partout, comme un motif puissant d'une conduite sage, la crainte du mécontentement du peuple. Il trace non des préceptes, mais des exemples à éviter, aux princes qui veulent maintenir le suprême pouvoir par le crime et la tyrannie [2]. »

M. de Rayneval, avant de terminer son excellent ouvrage, a voulu adresser une noble vérité à Montesquieu.

L'auteur de l'Esprit des lois avait dit :

« Dans les monarchies, la politique fait faire aux hommes

[1] *Loc. cit.*, tom. II, pag. 165.

[2] *Loc. cit.*, tom. II, Append. sur la politique, pag. 175.

de grandes choses, avec le moins de vertu qu'elle peut, comme, dans les plus belles machines, l'art emploie aussi peu de mouvements de force et de roues qu'il est possible [1]. »

M. de Rayneval réplique :

« Cette opinion de Montesquieu paraît être puisée dans le *Prince* de Machiavel; mais au lieu de suivre les développements de l'auteur Florentin, il a voulu réduire sa doctrine en une seule maxime, et par là il l'a dénaturée. Machiavel ne demande pas qu'on emploie le moins de vertu qu'on peut; il dit seulement qu'il y a des occasions où il peut être nécessaire pour un prince de savoir n'être pas vertueux. Il conseille aux souverains de pratiquer la vertu autant que la fragilité humaine le permet, et de ne s'en écarter que lorsque le salut de l'état leur en fait une loi. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a dans cette doctrine plus de moralité que dans la maxime de Montesquieu : celle-ci est essentiellement dangereuse pour les princes comme pour leurs agents, tandis que l'autre peut certainement leur servir de guide [2]. »

M. de Rayneval en ne voulant dire ici qu'une seule vérité, a dit expressément deux vérités très-distinctes : la première est que Montesquieu a puisé dans Machiavel; la seconde est qu'il n'a pas avoué cet emprunt.

Je ne suis pas étonné du succès qu'obtint l'ouvrage de M. de Rayneval. Il a été lu avec empressement, et demandé surtout à l'étranger, où il a obtenu autant de suffrages qu'en France [3].

Il m'a été bien agréable de citer ces opinions d'un

[1] Esprit des lois, livre III, chap. V.

[2] *Loc. cit.*, notes de l'Append., tom. II, pag. 284.

[3] Il m'a semblé aussi trouver dans les notes et dans le corps de l'ouvrage quelques informations plus récentes d'un style élégant et ferme, que je suis tenté d'attribuer au comte de Rayneval, ce digne héritier de la renommée et des talents de l'ami et du conseiller de M. de Vergennes.

publiciste, à la fois, *homme du métier*, honoré dans toute l'Europe, et recommandable par sa longue expérience et la réputation de ses écrits.

La notice qui est en tête de son ouvrage nous apprend encore qu'il s'occupa, dans ses dernières années, d'un commentaire sur les *Discorsi* de Machiavel. Il y jugeait les événements récents, d'après la doctrine de ce grand politique. Malheureusement l'auteur n'a pas pu mettre la dernière main à ce travail, qui est resté trop imparfait pour qu'on ait pensé à le livrer au public.

Je n'ai pas besoin de faire observer ici que, depuis les hautes paroles de Montesquieu, on ne s'adresse plus au Florentin qu'avec le ton de critique et d'urbanité qui est prescrit par la politesse et le bon sens : les temps d'orages et de fureurs sont passés partout : nous verrons à présent s'ils doivent revenir.

Je n'entreprendrai pas l'analyse des opinions de M. Ginguené sur les ouvrages de Machiavel : l'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie*, qui a eu l'honneur d'être vanté si fréquemment dans le pays même de Tiraboschi, a traité d'une manière à la fois neuve, abondante, hardie et éloquente, tout ce qui a rapport à Machiavel; je ne ferai que de courtes observations sur cette immense composition.

M. Ginguené dit que Machiavel intitula d'abord l'*opuscule* dont il parle à Vettori, *De Principatibus*, et qu'ensuite il l'intitula *Del Principe;* mais M. Ginguené ne cite aucune autorité. Moi, qui ai tant insisté sur cette différence de titres, j'aurais voulu trouver dans M. Ginguené quelque motif qui soutînt ou qui contredît mon opinion, et j'aurais, avec un respect tout naturel, cédé à l'autorité de ce savant, s'il eût apporté une raison propre à me convaincre.

M. Ginguené a commis la faute de tout le monde pour cette recette des pilules, et il a écrit *carman. deos*, ce qui est inintelligible. Il établit que les XXIIe, XXIIIe et XXIVe chapitres du *Prince* ne contiennent que des choses communes. Il a lu ces chapitres un peu vite. Quant aux *Legazioni*, voici comme il en parle :

« C'est un recueil précieux pour l'histoire, et qui montre constamment un observateur à qui rien n'échappe, et un habile négociateur. On ne relirait pas volontiers cette collection un peu diffuse; mais on la consulte avec fruit, soit sur le caractère et les circonstances particulières de la vie de l'auteur, soit sur les événements publics de son temps [1]. »

Ce jugement d'un homme qui avait été lui-même quelque temps ambassadeur, est trop sévère : nous verrons que Macauley (et il a bien raison) pense que les dépêches de Machiavel méritent les plus grands éloges. Elles pourraient, en effet, servir aujourd'hui de modèle à tout diplomate qui voudrait être exact, précis, en même temps fécond en arguments, et surtout courageux à dire la vérité, mérite bien rare, aussi honorable pour le gouvernement qui la permet que pour l'agent qui ne veut pas la trahir.

Je ne présenterai pas d'ailleurs une analyse d'une des meilleures analyses qu'on ait pu faire. C'est dans M. Ginguené qu'il faut chercher ce qu'il pense sur Machiavel, dont il a parlé avec une entière liberté. Après cette justice que je me plais à lui rendre, je regretterai cependant que dans sa conclusion, en accusant fort à propos *les temps* [2], il n'ait pas quelque peu ex-

[1] Hist. litt. d'Italie, 1819, tom. VIII, chap. XXXII, section II, pag. 182.

[2] Cette mise en accusation des *temps* d'alors est une chose si raisonnable, et tellement convenue partout, que le *Diario di Roma*, journal officiel du Saint-Siége, en date du 6 mars 1833, n° 19, s'exprime en ces termes sur cette

cusé celui qui écrivait nécessairement dans *ces temps*. M. Ginguené lui reproche enfin « d'avoir été générale-« ment et justement regardé comme le conseiller du « crime; d'avoir *donné son nom* à cette politique « fausse et coupable qui déshonore quiconque la pra-« tique ou la professe, politique née dans des siècles « sans lumières, et dans de petites principautés faibles « et ambitieuses, et que, dans un siècle plus éclairé, on « ne peut, sous quelque forme de gouvernement que « ce soit, essayer d'appliquer à de grands états, sans « se couvrir de mépris, et sans montrer autant de mé-« diocrité et d'incapacité réelle, que de corruption et « d'immoralité. »

Tout cela est bien vrai, bien exact, bien pensé, bien présenté, mais on eût pu ajouter que telle n'était pas *toute la politique* de Machiavel, que c'est là une portion de sa doctrine, la portion empoisonnée qu'il faut brûler, qu'il faut couper, et qui n'est plus à craindre, et qu'à côté du venin il y a eu, ce qui est à admirer *dans un siècle sans lumières*, des recommandations qui feraient rougir un *siècle de lumières*, des recommandations réitérées qui attaquaient *les confiscations;* des recommandations si humaines, si nobles, si habiles, si politiques, d'un effet si puissant: cette gloire-là seule pouvait faire choisir un autre nom que le sien pour le vouer à une perpétuelle infamie. Car enfin, là où ne règne pas la confiscation, la cruauté a peu d'accès. C'est l'espoir de s'enrichir, et de distribuer des dépouilles à des favoris, qui a rendu tant d'empereurs romains si sanguinaires. Dans un pays où la doctrine

époque du XVI[e] siècle, en parlant de l'évêque de Chiusi, Bonafede: « *Visse* « *nei* CORROTTI *e procellosi tempi dei pontifici Alessandro VI, Giulio II,* « *Leone X, e Clemente VII.* » Ce sont les quatre règnes pontificaux qu'a vus particulièrement et qu'a dépeints Machiavel.

des confiscations politiques est établie, il n'y a plus ni vertu, ni rangs, ni familles, ni amitié, ni respect pour les lois; tout est livré à des animaux féroces, et tous les partis, l'un après l'autre, subissent l'horreur de ces vols faits au nom de la loi.

L'influence de Frédéric, comme publiciste, n'était plus si active en Allemagne. Il restait assez de gloire au grand homme de guerre, à celui qui avait fondé la puissance de la Prusse sur des victoires mémorables, et qui avait donné à ce pays une foule de sages institutions. Les savants allemands manifestaient librement leurs opinions sur Machiavel. Il pouvait au besoin invoquer les suffrages des principaux hommes d'état, qui s'accordaient en général à professer une haute admiration pour le Florentin; il pouvait s'enorgueillir des louanges que lui donnaient encore des esprits studieux de cette docte et judicieuse Germanie.

Mais il est survenu en France des renversements, des caprices de fortune, des retours, des fuites, une restauration, et les partis hors d'eux-mêmes interrogent Machiavel sur ces tremblements de terre politiques. Un écrivain met en présence le conquérant déchu et le secrétaire de la république de Florence. En 1816, il publie un ouvrage intitulé : *Machiavel commenté par Napoléon Bonaparte* [1].

L'écrivain suppose qu'on a trouvé dans le carrosse de Napoléon, après la bataille de Waterloo, un manuscrit relié, contenant la traduction de *divers fragments* de Machiavel, au nombre desquels était une version *du Prince*, et de quelques autres ouvrages de cet écrivain, avec des notes marginales de la main

[1] Voici la suite du titre : Manuscrit trouvé dans le carrosse de Bonaparte après la bataille de Mont-Saint-Jean, le 18 juin 1815, Paris, 1816, in-8°.

de Bonaparte. L'éditeur parle d'abord avec peu d'estime, et trop peu d'estime, des traductions de ce traité *du Prince* par Amelot de la Houssaye, et par Guiraudet, et il annonce que la traduction qui appartenait à Bonaparte était supérieure aux deux précédentes, ce qui est vrai, et ce qui serait encore resté vrai, si on l'eût dit avec plus de ménagement; car il y a toujours quelque imprudence à s'écrier, surtout quand on a fait soi-même l'ouvrage qu'on annonce sous le titre emprunté d'éditeur, que « *les versions* du prédécesseur « étaient libres, c'est-à-dire, en pareille matière, étaient « des versions lâches, dépourvues de cette profondeur « et de cette portion d'énergie qui résultent de la mar- « che combinée des faits et des réflexions, des idées « et des sentiments de Machiavel. »

Les époques où, suivant l'éditeur, Bonaparte a fait ses annotations marginales, sont réduites à quatre époques principales : 1° le temps de son généralat, qui lui servit d'acheminement à la souveraineté; 2° le temps de son règne consulaire; 3° celui de son règne impérial; 4° enfin, les dix mois de son séjour à l'île d'Elbe.

L'avis de l'éditeur se termine ainsi :

« Nous croyons ne pas trop nous flatter en disant qu'il n'existe aucune édition des œuvres de Machiavel qui puisse, autant que ce simple volume, mettre les lecteurs intelligents à portée de bien connaître l'étendue et la profondeur, la prudence et la sagacité d'un génie qui, au jugement d'Algarotti, « fut, en politique et dans les choses d'état, ce que « Newton est dans la connaissance des sciences physiques et « des secrets de la nature[1]. »

A la fin de la traduction du livre *du Prince* se trou-

[1] *Machiavel commenté*, etc., préface de l'éditeur, pag. xx.

vent divers extraits des *Discorsi* accompagnés d'annotations de Napoléon.

L'éditeur, à propos de ces *Discorsi*, ajoute en note :

« C'est dans cet ouvrage que Montesquieu et J.-J. Rousseau ont puisé ce qu'ils ont écrit de plus judicieux. L'abbé de Vertot lui doit plus particulièrement les idées profondes et lumineuses qui font le principal mérite de ses *Révolutions romaines*. L'abbé Conti, Italien, qui se trouvait à Paris quand elles parurent, écrivit au célèbre marquis Maffei de Vérone : « Vous aurez lu l'histoire des *Révolutions romaines* de l'abbé de Vertot. Il a mis en système les remarques détachées que le secrétaire de Florence a faites sur Tite-Live, mais quelquefois ne les a pas assez approfondies [1]. »

A la préface succède un *discours sur Machiavel considéré comme prémunissant les souverains contre les révolutions, comme domptant l'anarchie, et affermissant les trônes.*

On y trouve des explications nouvelles très-favorables au Florentin.

Je ne répéterai pas ici ce que l'auteur avance contre Voltaire, Frédéric, et leur *Anti-Machiavel;* plusieurs passages de ce discours, qui est une importante partie de l'ouvrage, sont de remarquables morceaux de critique. L'auteur cite des détracteurs du secrétaire, (la rapidité nécessaire de mon analyse ne m'a permis d'en faire mention), le P. Binet, le protestant d'Augsbourg Spizélius, Raynaud, Hubert Languet; car je n'ai pas plus prétendu donner un état exact des détracteurs, que nommer tous les panégyristes.

On distinguera le morceau suivant, que je me garde bien d'approuver aveuglément :

« Or, le livre de Machiavel est, en politique, pour les

[1] *Opere dell' abbate Conti*, tom. II, pag. 112.

temps difficiles et la maladie des états, ce que les plus rigoureux préceptes de la chirurgie et de la médecine sont pour les grands maux de l'économie animale dans les individus. Il se compose de raisonnements historiques et d'expériences sur les moyens quelquefois violents sans lesquels n'eût pu revenir au bonheur de l'ordre et au charme de la civilisation, cette Italie qui dès-lors et par cela même s'y perfectionna bien plus tôt que toutes les autres contrées de l'Europe. Quiconque, sans être ni politique, ni tacticien, jugerait partiellement, avec une ame philantropique, chacune des manœuvres perfides ou barbares d'une bataille, aurait droit de prendre en horreur la victoire qui vient en quelque sorte les justifier. Quiconque, ignorant que l'harmonie dérangée dans la nature ne s'y rétablit que par des chocs effrayants qui semblent la décomposer, blâmerait ces orages et ces foudres par lesquels son modérateur suprême y ramène l'ordre et la sérénité, serait un sot bien téméraire et bien ingrat. Tel serait le censeur *idéologue* qui, voulant les effets sans les moyens et les causes, vouerait indistinctement à l'exécration certains expédients qui, pour être envisagés avec horreur par son esprit trop étroit, n'en sont pas moins indispensables pour rendre au corps social la santé, la paix et le bonheur[1]. »

Je crois que ces doctrines peuvent être émises dans des temps de calme où elles n'agitent pas la société; je crois que dans des temps de trouble, un génie courageux peut les invoquer et les mettre à exécution, mais qu'il y a malheur, danger, inopportunité à les jeter à travers la société dans des circonstances, par exemple, semblables à celles où l'éditeur écrivait en 1816, et à celles où nous existons aujourd'hui.

Ensuite vient la traduction du livre *du Prince* avec les annotations où Napoléon approuve, réfute, gour-

[1] *Machiavel commenté*, pag. 32.

mande, maltraite tour à tour Machiavel. Il est bien prouvé que ces annotations n'appartiennent pas à Napoléon. J'en ai vu plusieurs qui annoncent des faits tout-à-fait contraires à la vérité: mais elles sont tirées de ses conversations, de ses bulletins, de ses saillies, de ses instructions; et il faut avouer qu'elles lui ressemblent souvent. Quant aux réflexions qui ne peuvent être de lui, voici une annotation qui n'est pas bien exacte évidemment. Bonaparte dit, à propos du chapitre VIII des *Discorsi*, où il est question de la prise de Rome par les Gaulois :

« Les Gaulois d'aujourd'hui lui ont prouvé (à Rome) tout aussi bien, qu'on n'assassine pas impunément *leur ambassadeur*, et que la mort d'un Basseville peut donner prétexte à de terribles entreprises. »

Bonaparte, général, n'a pas dit cela. Il savait bien que Basseville n'a jamais été ambassadeur à Rome. Il savait que Basseville, secrétaire d'ambassade à Naples, était venu à Rome comme particulier; que là, n'ayant aucun caractère politique, il jugea à propos de se promener *al Corso*, un dimanche soir, après avoir fait attacher quatre drapeaux tricolores aux quatre coins de sa voiture de louage; que cette sorte de provocation coïncidait avec le moment où l'on jugeait le roi Louis XVI à Paris; que le peuple hua d'abord la voiture, puis celui qui y était traîné, et qu'ensuite des hommes furieux, que la garde ne put contenir, forcèrent Basseville à descendre de la voiture; que d'autres cherchèrent à le faire cacher dans la maison du banquier Moutte; que les premiers l'y découvrirent; qu'un d'eux le frappa d'un couteau avant que la troupe, appelée à son secours, fût arrivée; Napoléon savait cela très-bien, et il n'a pas dit ce qu'on lui attribue

pag. 303, de l'examen des *Discorsi*, dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux en ce moment.

Si l'auteur, que je ne nomme pas, parce qu'il ne s'est pas nommé, et qu'il est vivant, voulait publier à part sa traduction *du Prince* et des passages des *Discorsi*, en laissant de côté ces annotations absolument inutiles, et qui d'ailleurs n'auront jamais un caractère de vérité, il publierait un travail digne de beaucoup d'éloges. Cette traduction et les notes de l'auteur qui l'accompagnent sont excellentes, et je crois, moi, à qui il convient mieux de le dire que cela ne convient à l'auteur, que ce serait la meilleure traduction qu'on aurait publiée jusqu'ici.

Un critique vient, en général, de traiter honorablement Machiavel; un autre auteur va parler de lui sur un autre ton. M. Mazères fait imprimer un ouvrage, intitulé : *De Machiavel*[1].

Sa préface commence par ces mots *à brûle pourpoint.*

« *Tacite a fait des romans, Gibbon est un clabaudeur,* « *Machiavel est le seul livre qu'on puisse lire.* » Voilà, si l'on en croit *l'Histoire de l'ambassade en Pologne*, comment s'exprimait Bonaparte. »

Je crois bien que M. de Pradt a dit la vérité, en répétant ces phrases de Napoléon; mais comme il parlait d'historiens qu'il opposait à Machiavel, il est naturel de penser qu'il s'agit pour Napoléon de Machiavel historien. Je trouve à ce sujet des informations peu connues dans une petite notice de M. Louis Barbier[2].

[1] De Machiavel et de l'influence de sa doctrine sur les opinions, les mœurs et la politique de la France pendant la révolution, par M. Mazères, Paris, 1816, in-8°.

[2] Notice biographique et littéraire sur M. Antoine Alexandre Barbier, ex-

« Lors du départ de Napoléon pour l'armée, il emportait une bibliothèque de voyage composée, en petits formats, de ce qu'il y avait de meilleur en littérature, en histoire, et en livres relatifs aux pays qu'il devait parcourir. »

« L'empereur ayant remarqué qu'il manquait dans cette bibliothèque plusieurs ouvrages importants, et ayant appris que la grandeur du format n'avait pas permis de les y placer, conçut à diverses époques le projet (qui ne fut jamais exécuté) de faire imprimer, pour son usage, une bibliothèque dont il traça lui-même le plan [1]. »

A ce sujet, M. le baron Menneval écrivit à M. Barbier la lettre suivante, datée de Bayonne, le 17 juillet 1808 :

« L'empereur désire se former une bibliothèque portative d'un millier de volumes, petit in-12, imprimés en beaux caractères. L'intention de S. M. est de faire imprimer ces ouvrages pour son usage particulier, sans marges, pour ne pas perdre de place. Les volumes seraient de cinq à six cents pages, reliés à dos brisé et détaché, et avec la couverture la plus mince possible. Cette bibliothèque serait composée d'à peu près quarante volumes de religion, quarante des épiques, quarante de théâtre, soixante de poésie, cent de romans, soixante d'histoire. »

« Le surplus, pour arriver à mille, serait rempli par des mémoires historiques de tous les temps. »

« Les ouvrages de religion seraient l'ancien et le nouveau testament, quelques épîtres et autres ouvrages les plus importants des pères de l'église; le koran, de la mythologie... »

« Les épiques seraient Homère, Lucain, le Tasse, Télémaque, la Henriade, etc. »

« Les tragédies : ne mettre de Corneille que ce qui en reste; ôter de Racine les *Frères ennemis*, l'*Alexandre* et les

administrateur des bibliothèques du roi, etc., par M. Louis Barbier fils aîné. Paris, janvier 1827, in-8°.

[1] Notice sur M. Barbier, pag. 10.

Plaideurs; ne mettre de Crébillon que *Rhadamiste*, *Atrée et Thyeste;* de Voltaire, que ce qui est resté. »

« L'histoire : mettre quelques-uns des bons ouvrages de chronologie, les principaux originaux anciens; ce qui peut faire connaître en détail l'histoire de France. »

« On peut mettre comme *histoire*, les *Discours de Machiavel sur Tite-Live*, *l'Esprit des Lois*, *la Grandeur des Romains*; ce qu'il est convenable de garder de l'histoire de Voltaire. »

Nota. « Il ne faut mettre de Rousseau, ni l'*Émile*, ni une foule de lettres, mémoires, discours ou dissertations inutiles. Mêmes observations pour Voltaire[1]. »

On voit ici le cas que Napoléon faisait des *Discorsi.* Alors M. Mazères semblerait avoir tort de dire que Napoléon n'avait pour guide que l'auteur *du Prince.*

La préface achevée, le début du livre de M. Mazères est très-sage.

« Machiavel, de tous les écrivains célèbres le plus connu sur parole, est celui dont on connaît le moins les ouvrages. »

Plus loin, après avoir établi que Machiavel a eu beaucoup de détracteurs et de panégyristes, il ajoute :

« Il faut en convenir, ces jugements contradictoires, ces opinions divergentes, ces éloges d'une part et ces reproches de l'autre, sans caractériser Machiavel, le présentent cependant à nos regards comme un homme extraordinaire. Avec un mérite vulgaire, on n'excite pas de si longues controverses, on ne divise pas ainsi les hommes éclairés de tous les siècles et de toutes les nations; et lorsque le public, d'accord sur de grands talents, discute seulement sur leur direction plus ou moins morale, il y a *tout à parier* qu'un écrivain capable d'agiter si fortement les esprits, mérite d'être approfondi. »

[1] Notice sur M. Barbier, pag. 10 et suiv.

L'auteur expose ensuite les explications données par M. Guiraudet, et il parle ainsi de Voltaire :

« Voltaire, devenu l'éditeur et le correcteur de l'*Anti-Machiavel* du grand Frédéric, ne pensait pas, à beaucoup près, comme M. Guiraudet. S'il n'avait pas jugé l'auteur du *Prince* coupable de lèse-humanité, bien certainement il aurait pris feu pour le venger au lieu de le combattre. »

« Une victime de l'inquisition eut toujours plus de droit à sa protection qu'à ses censures; il en était, en quelque sorte, le défenseur né. Si donc il l'a combattu, c'est parce que Clément VIII ne frappa que de vains coups sur sa mémoire, et qu'à ses yeux l'ouvrage du *Prince* parut un délit plus fait pour exciter son indignation, que la vengeance exercée sur l'auteur par la cour de Rome. Il faut en convenir, M. Guiraudet, le plus ingénieux, le plus subtil des défenseurs de Machiavel, n'a mis que de l'art et du talent dans une cause où sa conscience littéraire devait nécessairement se trouver à la torture. »

M. Mazères soutient que puisque Voltaire et Frédéric, ou, pour parler plus chronologiquement, Frédéric et Voltaire, ont attaqué Machiavel, celui-ci doit être condamné. Les raisons de M. Mazères sur ce point de discussion ne sont pas encore très-puissantes. Il est un peu subjugué par la réputation du souverain et du philosophe. M. Mazères dit ensuite, après d'autres observateurs, mais avec beaucoup d'élégance et de vivacité, que les *Discorsi* ont fourni la première idée des *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

« La sagacité des aperçus, la profondeur des vues, l'usage lumineux de l'histoire dans des rapprochements brillants d'évidence, l'enchaînement des causes et des effets, la richesse de la matière, les résultats instructifs, semblent rapprocher ces deux productions [1]. »

[1] Ces quatre différents passages se trouvent pages 1, 7, 14 et 20.

Puis il attaque assez violemment les *Discorsi* sous le rapport de la moralité. Ce sont, il me semble, des reproches applicables à quelques parties du livre *des Principautés* que l'auteur jette ici à une autre adresse : cependant il y a dans ce passage des points de logique exacte où j'aime à me rencontrer avec M. Mazères.

Il réfute Linguet : mais auparavant il cite le jugement de ce célèbre avocat sur Machiavel.

« Un très-grand homme, dont le nom est flétri aujourd'hui par une de ces singulières inconséquences qui ne sont pas rares dans la nature, a fait un *discours*, etc..... Chaque fois que je jette les yeux sur les ouvrages de ce génie, je ne saurais concevoir, je l'avoue, la cause du discrédit où il est tombé. Je soupçonne fortement que ses plus grands ennemis sont ceux qui ne l'ont pas lu, et ceux qui abusent le plus de ses maximes. »

Les raisons que M. Mazères donne contre Linguet sont les raisons suivantes. Ce dernier abusa de son esprit pour donner de la vraisemblance à des paradoxes bizarres. Il déclara très-sérieusement le pain un véritable poison. Il porta jusqu'à la folie le scepticisme dans l'histoire. Il dit qu'il ne faut pas croire chacun des faits qu'a rapportés Suétone. Affranchi de toute pudeur, il traita Tacite à peu près comme l'auteur des *Douze Césars;* il osa se constituer le défenseur de Tibère et de Néron : et l'on conviendra qu'un tel homme devait se constituer le défenseur du *Théoricien du crime*. M. Mazères, quoique venu après Voltaire, a trouvé une dénomination nouvelle.

Je suis avec plaisir M. Mazères dans des critiques du livre *des Principautés*, où je trouve qu'il raisonne sagement et sans amertume. Il traduit souvent heureusement des passages du secrétaire, mais ce n'est

pas quand il dit que « les Français voleraient jusqu'à « l'air que vous respirez. » Machiavel a dit, « le Fran- « çais vole avec le souffle. » A part cette injure gratuite qui s'adresse à tout ce qui dérobe, dans tous les pays, et pas plus à la France qu'à un autre, l'expression de Machiavel est piquante, et M. Mazères ne l'a pas entendue. Comme cela prouve qu'il faut bien comprendre un écrivain avant de le réfuter!

J'estime, en général, l'ouvrage de M. Mazères, qui renferme des vues saines, religieuses et profondément morales; aussi je m'élèverai en même temps contre des suppositions présentées ingénieusement, mais qui, en vérité, ne sont pas admissibles. Il prétend que la doctrine de Machiavel a descendu jusque dans le peuple, en Italie.

« Quiconque a vu l'Italie en observateur, doit avoir retrouvé, jusque dans les hommes du peuple, les procédés de cette politique, modifiée seulement par des formes plus triviales. Par une habitude devenue chez eux une espèce d'instinct, ils se garantissent presque tous, comme d'un véritable danger, des mouvements de la franchise. Les ruses, les détours, les voies obliques, ce cortége de dissimulation enfin, dont se servent les diplomates chargés des grands intérêts de l'état, à la différence près d'un peu de morgue ou de dignité, fournit aux dernières classes du peuple, comme aux grands eux-mêmes, des armes à double tranchant, telles qu'en aiguise Machiavel pour gouverner ou pour usurper des états. »

« C'est à Naples, c'est à Venise surtout que ce genre de subtilité s'exerce avec un art assez savant pour déceler, dans sa prostitution même, une plus haute origine. En le voyant en action sous une foule de combinaisons ingénieuses, souvent très-fortement conçues, il ne faut qu'en étudier un instant les moyens, pour se convaincre que la ruse, restée là sur son théâtre de prédilection, y a reçu des théories de Machiavel et de Frà-Paolo Sarpi, comme des exemples de

tant de papes indignes de leur saint ministère, la perfection raffinée dont elle est susceptible. Remontez jusqu'à sa source, tout vous prouvera que, descendue des conclaves où elle règne depuis si long-temps, elle est arrivée pas à pas aux comptoirs, à la bourse, aux cafés de la place Saint-Marc, et jusque dans les tabagies des gondoliers et des Esclavons, n'ayant perdu dans le trajet qu'un masque de dignité qui serait là très-déplacé. Je le répète donc avec assurance, comme témoin de sa marche dans ces basses régions, *la politique de Machiavel*, *devenue tout-à-fait populaire*, trompe encore aujourd'hui, sur le sol où la propagèrent ses leçons et ses disciples, l'étranger peu fait à ses obliquités. Tous ces diplomates en veste, en sarrau, et en plein vent, unis une fois contre son inexpérience, l'enlacent de mille embûches dont l'homme né en-deçà des Alpes ne peut se faire une idée, lorsqu'il n'en a pas été dupe. Le plus mince objet, le fret d'un simple bateau, le prix d'une place dans une misérable voiture, s'y traitent par des intermédiaires invisibles: *ceux qui* se montrent à ses regards ont l'air d'être conduits uniquement par le zèle le plus désintéressé. Ils le flattent, le caressent, le séduisent; tout en eux conspire à le tromper, jusqu'à la grace d'un dialecte dont les accents doux et mignards couvrent d'un certain charme le patelinage de cette politique subalterne. »

« La corruption, née là du *machiavélisme*, gagna lentement dans les basses classes, où elle pénétra plus encore par le poison des exemples que par celui des doctrines[1]. »

A la préoccupation qui domine dans quelques-unes de ces dernières phrases, il faut croire que M. Mazères a été trompé par des escrocs, particulièrement à Venise, car Naples et les conclaves ne sont accusés qu'incidemment. Mais un homme d'esprit, un homme qui paraît de bonne compagnie, un homme qui a de la grâce et de la finesse dans le langage, peut-il porter

[1] *De Machiavel*, pag. 112.

si loin la rancune d'un marché mal conclu, ou mal tenu, ou trop payé? Que signifie Machiavel dans cette affaire? Il est né en Toscane; il est généralement aimé, honoré, défendu, lu, admiré, ménagé en Toscane, et il n'y a pas de pays où la population soit plus polie, où le paysan soit plus instruit, la paysanne plus accorte, et la totalité de la nation plus probe, et plus franche avec les étrangers. Croirons-nous que les gondoliers ont étudié Machiavel? On les a bien entendus chanter les stances du Tasse. Ont-ils médité les doctrines du pouvoir de Frà-Paolo Sarpi? Celui-ci ne s'arrête pas aux ruses, il demande à haute voix *les confiscations*, qui amènent les discordes publiques: il ne dit pas qu'il faut escroquer un sequin à un étranger; il dit qu'à la moindre ingérence de cet étranger dans les affaires de la ville, il faut le faire mourir. A Naples, une exubérance de population conduit sur la place une foule de malheureux qui se défendent de la faim, de la cruelle faim, de la faim *mauvaise conseillère*, par des moyens quelquefois déshonnêtes; mais c'est la faim qui les incite, c'est un état de dessèchement du corps, rapidement provoqué par des chaleurs étouffantes, et inévitables sous l'influence d'un air vif et pénétrant qui développe le besoin d'aliments; et ce n'est pas le livre de Machiavel qui est la cause du vol de quelques mouchoirs. Je laisse les conclaves, où M. Mazères n'a pas été admis; mais qu'il soit assuré qu'il ne s'y commet pas plus de malices qu'on n'en commettait à l'élection du grand-maître de Malte, des doges de Venise, des rois de Pologne, et dans tous les pays où le chef est élu. Dans les conclaves, de pieux cardinaux français, allemands, espagnols, ont été aussi habiles, aussi bons juges du cœur humain, que pouvaient l'être les nationaux.

Il y a partout des fripons ; il y en a à Paris, à Marseille, à Bordeaux ; il y en a à Londres ; il y en a à Leipsick, à Pétersbourg ; Lesage nous a signalé ceux d'Espagne. Il y en a aussi en Italie ; il y en a probablement beaucoup à Venise, puisque M. Mazères y a été si cruellement trompé ; il y en a à Naples ; mais en général il y en a peu à Turin, où la police est sévère ; à Milan, où elle veille entièrement sur ce genre de délit ; et enfin, je ne crois pas qu'à Rome M. Mazères trouve ses autorités chez les fiers et incorruptibles Transtévérins ; il y en a peu à Gênes, où tout le monde gagne sa vie, et enfin, comme je me plais à le dire, la Toscane est le pays qui en présente le moins : c'est cependant le pays où l'on conserve encore les manuscrits originaux du *Théoricien du crime*.

La part de la critique est finie. Rien n'est plus judicieux que les opinions avancées par M. Mazères sur l'avant-dernière guerre d'Espagne, sur les violences exercées contre Pie VII, et les conclusions de cet auteur sont celles d'un honnête homme, ami de la paix, et des institutions nécessaires à la France.

Je ne repousse aucun des détracteurs de Machiavel, parce qu'il semble à présent qu'aussitôt qu'un adversaire a cessé de parler, un ami se lève tout-à-coup, et prend en main la défense de l'accusé.

En 1823, M. Aignan a publié plusieurs traductions de divers morceaux de Machiavel. Dans une notice préliminaire, il débute ainsi :

« Si l'admiration publique élevait un temple *aux génies universels*, Machiavel serait placé au premier rang. Que le même homme, après avoir sondé, jusqu'à une effrayante profondeur, les abîmes de la politique, ait ouvert à l'histoire des voies aussi larges que nouvelles, qu'il ait tracé avec l'*ongle du lion* des préceptes à l'art de la guerre, et avec la *griffe*

du renard des modèles à la diplomatie, déjà sans doute il y a matière à s'étonner : mais la surprise est au comble, quand nous le voyons encore créant la bonne comédie et le conte philosophique, et mêlant quelques feuilles des lauriers du Parnasse à tant de palmes immortelles. »

« Les œuvres politiques et historiques de cet homme extraordinaire, qui ne fut ni meilleur, ni pire que ses contemporains, sont répandues et appréciées dans l'Europe entière ; mais ses opuscules poétiques ou badins, *que nulle traduction ne nous a fait connaître*, ne comptent parmi nous qu'un très-petit nombre de lecteurs. Ceux que je présente ici sont ; *Belphégor*, satire en prose ; l'*Ane d'or*, satire en vers, qui pourrait être mieux intitulée la *Ménagerie*, et quelques chapitres ou discours moraux, en vers également. »

Les traductions de M. Aignan sont correctes et agréables ; elles ont cependant les défauts dans lesquels ne peut éviter de tomber un écrivain qui n'a pas vu le pays dont il doit parler, et qui ne consulte pas ceux qui l'ont habité. Il traduit *la via de' Martelli*, par la rue des *Marteaux*. *Martelli* était le nom d'une ancienne et illustre famille de Florence. Il traduit *mia duchessa*, par *ma duchesse :* mais ce sont là des taches légères. Sa version des *Capitoli* de l'*Occasion*, de la *Fortune*, de l'*Ingratitude* et de l'*Ambition* est très-élégante.

Je suis arrivé au grand ouvrage de M. Périès qui semble être venu répondre, sur-le-champ, à M. Aignan se plaignant de ce qu'une partie des œuvres de Machiavel n'était pas traduite. M. Périès dédie son important travail à M. le marquis de Lauriston. Après les compliments d'usage, il continue ainsi :

« Il n'est pas de contrée en Europe où n'ait pénétré la renommée de Machiavel. Politique profond, historien habile, tacticien d'autant plus extraordinaire qu'il ne porta jamais les armes, cet auteur joint à ces qualités éminentes, qui le rendent un des personnages les plus illustres d'un siècle et

d'un pays si féconds en grands hommes, le mérite d'avoir été l'un des premiers, parmi les modernes, à faire revivre sur la scène le génie comique des anciens. »

« Cependant, par une fatalité qu'il serait trop long d'expliquer, le nom de Machiavel est devenu, pour ainsi dire, l'équivalent de la perfidie et de l'immoralité publique. J'espère qu'une lecture des œuvres dont j'offre la traduction au public, dissipera bien des préventions, et que V. E. n'aura rien à redouter de voir son nom protéger le nom du secrétaire Florentin. »

Une *Histoire de Machiavel*, fort bien écrite, précède tout l'ouvrage. L'auteur a travaillé sur l'édition de Milan, 1820; il suit la classification donnée par cette édition, et qui est toute différente de la méthode que j'ai adoptée : car on a vu que j'ai rangé les ouvrages par ordre chronologique. M. Périès a donné exactement les notes italiennes, mais il a été trop avare des siennes, surtout pour plusieurs passages où il n'y a pas à espérer qu'une explication politique vienne d'Italie. A la suite de la version *du Prince*, qui est fidèle, mais où l'on reconnaît quelquefois que la traduction du même ouvrage, dont nous venons de parler[1], a été consultée par le nouveau traducteur, on a placé l'*Anti-Machiavel* de Voltaire. Cela n'était ni à propos, ni nécessaire, à moins que ce ne fût dans une intention bienveillante pour Machiavel; et, dans ce cas, il n'y a rien à dire. La version des *Discorsi* fera long-temps honneur à M. Périès. Il avait quelques secours pour l'*Art de la guerre*, et il me semble qu'il en a profité. Il manque aux comédies quelques traits de localités, qui ne sont pas assez positivement rendus. Les poésies sont mieux senties que les comédies. Il y a quelques fautes, mais en petit nombre, dans les *Legazioni* et les lettres familières. La *Mente di un*

[1] Voyez pag. 458, ce que nous avons dit du *Machiavel commenté*, etc.

uomo di stato, étant particulièrement un extrait des *Discorsi*, du *Prince* et des *Histoires*, participe à l'excellence de la traduction de ces trois parties des œuvres du secrétaire. En général, l'ouvrage de M. Périès est un bon ouvrage; son succès ne m'a point étonné : il a été rapide, et il doit avoir contribué à faire déjà connaître plus intimement parmi nous le grand Machiavel.

C'est à l'occasion de la publication de la traduction de M. Périès [1], qu'Hoffmann a lancé dans les feuilles des Débats plusieurs articles sur le secrétaire Florentin. Les opinions d'Hoffmann, de ce spirituel journaliste, ne peuvent être déplacées dans cet ouvrage.

« Voltaire a dit quelque part que pour bien apprécier les anciens, il faut se transporter dans les terres et dans les lieux où ils ont vécu. Cette pensée est juste et si naturelle qu'elle appartient à tout le monde; mais tout le monde n'est pas capable de suivre le conseil qui y est exprimé...... Avec nos idées nous jugeons des peuples qui avaient d'autres idées. Les devoirs qu'on nous impose aujourd'hui sont la règle à laquelle nous voulons soumettre des hommes auxquels on prescrivait d'autres devoirs. Bien convaincus de cette fausse maxime, que le genre humain s'est toujours perfectionné *en marchant*, nous décidons hardiment que le juste et l'injuste d'aujourd'hui ont dû être le juste et l'injuste de tous les siècles. Voilà pourquoi Machiavel n'est qu'un fourbe, un scélérat, un monstre, aux yeux de certains lecteurs, tandis que d'autres admirent sa véracité, sa pénétration, son talent, sans suspecter sa probité ni ses mœurs. Les premiers le jugent comme s'ils l'avaient vu hier se promener aux Tuileries; les autres ne le voient qu'entouré des Alexandre VI, des César Borgia, des *condottieri*, les Achille et les Ajax de cette époque. »

« On croit trop facilement que la barbarie du moyen âge avait cessé à l'apparition des Médicis; mais des habitudes de

[1] Douze vol. in-8°, Paris, Michaud, 1823—1826.

mille années ne se réforment pas par un coup de baguette. Jusqu'à la fin du XVI[e] siècle on retrouve à chaque instant *priscæ vestigia fraudis*, et Machiavel écrivait avant la fin du quinzième (il fallait dire au commencement du seizième), pendant l'agonie d'une république turbulente, et pendant les premières années d'une domination dont elle s'était violemment affranchie. »

« Il ne sera pas possible de porter un jugement impartial sur les œuvres du publiciste Florentin, si l'on ne se pénètre des vérités suivantes. A l'époque où Machiavel écrivait, comme à celles qui l'avaient précédé, on ne distinguait pas subtilement la bonne et la mauvaise guerre. Toute guerre consistait à faire le plus de mal possible à son ennemi, par quelque moyen que ce fût. On ne se contentait pas de nuire au gouvernement qu'on attaquait, on sévissait avec cruauté contre les peuples même, quelque innocents qu'ils fussent des fautes de ce gouvernement. L'inimitié politique était une haine individuelle. Le *væ victis* était le cri patriotique. Le *dolus an virtus* était la maxime régulatrice du citoyen, comme du guerrier. Garder sa foi envers son ennemi aurait paru un acte de faiblesse, quand le parjure pouvait être utile. Hé quoi! vous aurait dit un politique, il m'est permis d'égorger mon ennemi, et il me serait défendu de le tromper! On ne s'apitoyait point alors sur le sort d'un prince qui par trop de confiance avait perdu le trône et la vie. On se moquait de sa sottise..... »

« Dans le temps de Machiavel, les ennemis ne se faisaient des politesses que pour se tromper. Et tromper était louable, s'il était avantageux..... Ce publiciste ne donne pas de conseils sur des choses à faire, mais sur des choses faites, qui ne laissent plus à l'ambitieux que la triste faculté de choisir entre deux mauvais partis[1]. »

Ici M. Hoffmann retrace les opinions de ceux qui croient que Machiavel a donné des leçons de tyrannie;

[1] Œuvres de F. B. Hoffmann, 1829, pag. 205 et suiv.

de ceux qui soutiennent qu'il a exposé d'une manière indirecte ce que font la plupart des princes; enfin, de ceux qui établissent que, par esprit de républicanisme, il a voulu rendre les princes odieux et méprisables. M. Hoffmann rappelle l'opuscule *de Principatibus*, et déclare que le Florentin n'a traité que de l'origine *des Principautés*, de leurs différentes natures, de la manière dont on les possède, des moyens par lesquels on les conserve, et des fautes par lesquelles on les perd. Les conseils qu'il y donne sont adaptés à diverses situations que le publiciste n'a pas fait naître, et qu'il n'a pas conseillées surtout.

« Abordons maintenant ces terribles maximes qui ont causé tant de scandale en Europe depuis trois cents ans, et qui ont excité la royale colère de Frédéric II. On pense bien que je ne les examinerai pas toutes, mais je choisirai celles qui se présentent sous les apparences les plus odieuses[1]. »

Hoffmann, à propos d'une des iniques maximes du secrétaire, croit la rencontrer aussi, la même maxime; où? chez Voltaire, dans la Henriade, vers la fin du discours de Henri IV à Élisabeth :

« Enfin, Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu, pour un tyran, mais trop pour un sujet.
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre,
A tout à redouter s'il ne veut tout enfreindre. »

Hoffmann s'écrie ensuite :

« Comment donc, le roi de Prusse, qui voulait faire une si magnifique édition de la Henriade[2], n'a-t-il pas été indigné d'y trouver une maxime qui l'a presque mis en fureur, quand il l'a lue dans le livre du *Prince*? »

« En lisant l'histoire de la vie de Machiavel, on voit que

[1] *Loc. cit.*, pag. 211 et suiv.

[2] Avec des caractères d'argent.

cet écrivain était généralement estimé sous le rapport de la probité et des mœurs [1]; qu'il avait pour amis les personnages les plus illustres, et que le gouvernement de Florence le chargea de négociations importantes près de l'empereur d'Allemagne, près du roi de France, et de plusieurs princes de l'Italie. Machiavel mourut donc honnête homme, estimé et regretté. Mais, en 1559, ses ouvrages, qu'*il n'avait pas publiés*, sont mis à l'*index*, et voilà que l'honnête homme devient un fourbe, un scélérat, un athée, trente-deux ans après sa mort. Une foule d'écrivains, croyant complaire au pape, ou voulant faire éclater un faste de vertu, maudirent le défunt publiciste, outragèrent sa mémoire, et s'avisèrent de trouver abominables des écrits qu'ils avaient accrédités depuis trente ans, sans y rien voir de répréhensible [2]. »

Hoffmann explique très-bien toute la conduite de Machiavel auprès de César Borgia.

« Il faut avouer qu'une des missions dont Machiavel avait été chargé, et dont le secret fut révélé par la publication de sa correspondance long-temps après sa mort, avait pu inspirer des doutes, et même faire naître de fâcheuses préventions contre la bonne foi et la probité du diplomate. Voyons à quel point étaient fondés ces soupçons, qui depuis sont devenus des accusations formelles et graves. »

« On sait que l'exécrable César Borgia, feignant de vouloir faire la paix avec quatre princes ses ennemis, leur donna un rendez-vous à Sinigaglia, et les fit égorger. Machiavel était alors à la cour de Borgia. Mais ce que M. Roscoë, d'ailleurs si sage et si exact, ce que Ginguené, qui se décide rarement sur une question difficile, n'ont pas assez remarqué, Machiavel n'était point là pour son plaisir; c'était pour lui un devoir, une obligation, puisqu'il y était envoyé par son gouvernement [3]. Après le crime de Borgia, il en informa son

[1] Nous n'abuserons pas ici des confidences naïves faites à Vettori.

[2] OEuvres de J. B. Hoffmann, pag. 215 et suiv.

[3] On a depuis peu découvert une lettre qui prouve même qu'il courut le

gouvernement dans un écrit où il est vrai de dire qu'il n'exprime aucune horreur de ce forfait, pas même une simple improbation : il en félicite au contraire son gouvernement, parce que les victimes de Borgia étaient en même temps les ennemis de Florence. Voilà ce qu'on lui reproche, comme s'il eût été complice du crime, et on en conclut qu'il l'avait au moins approuvé. Ginguené s'écrie : « Devait-il s'approcher d'un tel prince ? Ne devait-il pas s'enfuir épouvanté ? « Comment a-t-il pu transmettre à la postérité de pareils détails, sans les blâmer, sans témoigner la moindre répugnance ? » Il n'est rien de plus facile que de faire voir l'injustice et le ridicule de cette déclamation. 1° Machiavel ne songeait pas *à la postérité*, mais à son gouvernement, quand il lui a transmis cette dépêche, et ce n'est pas lui qui l'a publiée. 2° Il fallait bien qu'il approchât d'un *tel prince*, puisque son gouvernement l'envoyait près d'un tel prince. 3° Il ne s'est pas *enfui épouvanté*, parce qu'un envoyé, un ambassadeur ne quitte pas son poste sans ordre ou sans permission. »

« Quant au style de la dépêche, il est ce qu'il devait être : y exprimer l'horreur ou le blâme eût été une faute coupable, parce que Florence avait tout à craindre de Borgia et de son père Alexandre VI ; parce qu'elle avait le plus grand intérêt à éviter une guerre aussi dangereuse. Pour achever de convaincre le lecteur, supposons qu'un ambassadeur de S. M. T. C. soit témoin, dans une cour étrangère, d'un de ces attentats, d'une de ces révolutions de palais où la morale a beaucoup à gémir ; supposons encore que le roi de France soit dans une de ces positions qui lui fasse regarder la rupture de la paix comme un grand malheur, je le demande à tout homme raisonnable, cet ambassadeur se permettrait-il d'écrire une philippique ou une verrine sur l'événement dont il aurait été témoin, et, par une affectation de vertu intempestive, irait-il compromettre les intérêts de son roi, et ap-

danger d'y perdre la vie, et que Borgia avait pensé à se défaire de lui : ce qui nous expliquerait encore mieux *la pinta*. Voyez tom. I, chap. VII, pag. 122.

peler la guerre sur sa patrie? Non, sans doute, il écrirait comme a fait Machiavel, gardant son horreur *in petto*, et sachant bien que les auteurs d'un pareil attentat ne seraient pas gens à respecter les dépêches d'un ambassadeur. C'est ainsi qu'une observation, dictée par le bon sens, fait crouler tout l'échafaudage d'une vaine déclamation qui, pour être fort éloquente, n'en est pas moins une sottise en politique[1]. »

La discussion dans laquelle Hoffmann introduit Machiavel, qu'il suppose, comme l'a fait Radicati, de retour sur la terre, et comparaissant au tribunal de son juge couronné, est un vrai morceau de poésie. Le Florentin dit qu'il est malheureux pour lui que S. M. ne l'ait pas lu avec plus d'attention; qu'il n'a pas écrit la vie de Borgia, ce qui l'aurait forcé de parler de ses crimes comme de ses bonnes qualités; que dans son livre il ne l'a cité que comme n'ayant pas fait une faute en politique, et qu'il a pu le proposer pour modèle aux guerriers et aux politiques, *sous ce rapport seulement*.

Hoffmann attaque le taureau entre les cornes; il aborde le chapitre XVIII, et il excuse Machiavel, plus que je ne l'ai pu excuser moi-même. Il pose une question fort adroite, et il la résout en faveur du secrétaire, à qui il donne gain de cause un peu généreusement, en remarquant qu'il ne fait pas de belles phrases, qu'il dit des vérités, et qu'il ne faut pas s'étonner s'il a déplu à tant de monde. J'aurais désiré qu'Hoffmann, après la solution de cette question si habilement discutée, eût présenté aussi les autres questions qui peuvent être élevées à l'occasion de ce chapitre.

[1] OEuvres de F. B. Hoffmann, 1829, tom. V, pag. 216 et suiv.

Quant à l'*Anti-Machiavel* de Frédéric, il va plus loin que M. Périès; il l'appelle une déclamation injuste, inexacte, et tout à la fois indigne de son illustre auteur. Il finit par caractériser ainsi ce livre qui a fait tant de bruit :

« C'est cependant cet *Anti-Machiavel* qui a répandu dans toute l'Europe une espèce d'horreur sur le caractère et les écrits du politique Florentin. La grande publicité du livre de Frédéric; les sentiments d'honneur, de justice et de modération qui abondent dans cette production royale; le plaisir de voir un monarque blâmer toute politique contraire à la plus scrupuleuse probité; et, par-dessus tout cela peut-être, les grands éloges et la belle préface de Voltaire (il pouvait ajouter, et le livre qui est l'ouvrage de Voltaire), ont fait de l'*Anti-Machiavel* un livre orthodoxe et classique, et l'on a trouvé plus commode de condamner l'auteur italien, que de confronter son ouvrage avec celui de son adversaire. »

Les *Discorsi* reçoivent ensuite les éloges qu'ils méritent. Hoffmann dit que la forme de l'*Art de la guerre* est piquante et animée.

Il continuait son cours d'admiration, lorsqu'il fut interrompu par un écrivain, qui alors voulut prendre le parti du moyen âge, que tous ces articles dans le *Journal des Débats* avaient retracé sous un jour assez défavorable. A ce sujet Hoffmann change de ton, il cite le *Diarium* de Burchard, il prend au hasard une citation dans les nombreux manuscrits attribués à cet annaliste, et qui pour la plupart sont apocryphes, et il finit par des invectives au moins inutiles contre cette époque qu'il avait si bien dépeinte, et qui lui avait donné l'occasion d'écrire des articles si agréables, si sages et si judicieusement pensés.

Je ne me suis pas arrêté au jugement porté en Allemagne sur l'histoire de Florence par Spittler, auteur

de l'*Histoire des états de l'Europe*. Il déclare que cet ouvrage de Machiavel est écrit avec une rectitude de jugement qu'on ne retrouve que dans fort peu d'autres livres.

Je n'ai pas non plus encore entretenu le lecteur des divers jugements qu'a portés sur le Florentin Jean de Müller. Il dit (tom. III de ses œuvres) :

« C'est au chef de Florence (Laurent II) que le secrétaire d'état Nicolas Machiavel, après avoir montré dans son excellent ouvrage sur Tite-Live quels sont les principes de la fondation et de la conservation des républiques, fit voir dans son livre sur *le Prince* le tableau des moyens de gouvernement d'un tyran, moyens qu'il faut connaître pour s'en préserver. Par cet ouvrage, il flatte ouvertement les vues du duc (il n'était pas encore duc d'Urbin) à une époque où la faiblesse de l'Italie, produite par la division territoriale, occupait l'esprit de tous les patriotes de la Péninsule. »

De Müller ne précise pas bien ici les époques : le livre dit *du Prince* a été composé avant les *Discorsi*. Le savant allemand adopte aussi l'opinion de ceux qui veulent que Nicolas ait dévoilé dans *ses Principautés* les moyens de gouvernement d'un tyran. Cette idée de Müller doit dater de l'époque où il alla visiter à Berlin Frédéric qui, ayant abandonné au moins ostensiblement quelque chose de sa première pensée, semblait se rattacher par capitulation à la réponse qu'avaient faite les Florentins au cardinal Polus. Mais un homme tel que de Müller ne pouvait pas garder un sentiment qu'il était si aisé de combattre; il avait dit avant d'aller à Berlin (tom. XVI de ses œuvres, pag. 81) : « Tacite, Machiavel, Montesquieu, ont tracé des codes « politiques pour tous les siècles. » Il avait dit aussi depuis qu'il avait vu Frédéric (tom. XVI, pag. 190) : « Notre ancien et excellent maître Machiavel contre

« lequel *les sages* (*si diis placet*) crient, comme les vo-
« leurs contre l'inventeur des lanternes..... Ceci expli-
« que aussi fort bien pourquoi l'*Anti-Machiavel* a été
« écrit. » Nous remarquerons à ce sujet que la destinée de Frédéric avec les grands hommes de son temps a été bien singulière. Tous l'ont aimé, honoré, vénéré de loin, et quand ils se sont trouvés près de lui, pour la plupart ils n'ont pas conservé les mêmes sentiments.

Voici maintenant comme le résumé positif des opinions de Jean de Müller. Je rapporterai le texte traduit mot pour mot.

Dans une lettre, écrite à son frère (Œuvres, tom. VI, pag. 344), il s'exprime ainsi :

« Je viens de relire Machiavel, son Tite-Live et son *Prince*, chose que je n'avais pas faite depuis vingt-quatre ans. Ce *Prince* est un livre classique, on pourrait même dire antique ; *rien que de l'or pur.* L'expérience éclairée par l'intelligence la plus juste, rien de chimérique, rien d'exclusif (ou de partial), rien de stérile ; de la vraie sagesse politique : mais il faut savoir la saisir. Quels avertissements nous pourrions y puiser ! »

Voilà certainement de la part de Jean de Müller des jugements divers. Ce n'est plus *le tableau des moyens du gouvernement d'un tyran* : c'est *rien que de l'or pur*. Quel éloge, quel enthousiasme ! Et puis ici, l'opinion la plus louangeuse est celle de l'âge avancé. Cependant je ne me rends pas volontiers à tant d'admiration ; je soupçonne quelque peu d'esprit de réaction après tout le bruit qu'avait causé si injustement l'attaque du roi de Prusse contre Machiavel.

On assure que Jean Godefroy de Herder, qu'on a appelé le Fénelon de l'Allemagne à cause de la dignité calme de ses manières, partageait les sentiments de Jean de Müller, son ami, sur Machiavel. Nous verrons

plus tard si M. Frédéric Raumer, professeur à Berlin, parlera, sur ce ton, du secrétaire Florentin.

Mais les tableaux vont changer, et la scène est transportée en Angleterre.

En 1827, M. Macauley, célèbre littérateur anglais, publie un article très-remarquable sur Machiavel, dans la Revue d'Édimbourg, mois de mars, n° 90. Le 23e n° de la *Revue britannique* en a donné ensuite une excellente traduction. M. Macauley dit avec raison que les ouvrages de Machiavel ont été mal interprétés par les savants, méconnus par les ignorants, censurés par l'Église, et calomniés avec toute l'aigreur d'un faux zèle par les complaisants d'un honteux despotisme. On voue à l'infamie, suivant le sévère Anglais, un homme dont le génie avait porté la lumière dans tant de parties obscures du domaine de la politique, et qui *avait été au moment de briser les chaînes de ses concitoyens*. Pendant plus de deux siècles, ses restes, confondus avec ceux du vulgaire, ne reçurent aucun honneur; à la fin, un pair de la Grande-Bretagne rendit les premiers hommages au plus habile homme d'état de Florence, et lui éleva un monument, contemplé avec respect par tous ceux qui reconnaissent les vertus du grand citoyen à travers la corruption d'un siècle dégénéré, un monument qui inspirera encore plus de vénération, *quand le but, auquel Machiavel avait consacré toute sa vie, aura été atteint.*

On a pu voir, par les récits que nous avons présentés, que Machiavel ne fut pas *au moment de briser les chaînes de ses concitoyens*, et qu'encore moins il visait à *un but auquel il avait consacré toute sa vie*. Non, tout a été plus simple, plus naturel dans la vie et dans les ouvrages du Florentin. Il est bien loin d'avoir pensé

directement à la libération de Florence, puisque jusqu'au dernier instant il servit la cause des Médicis qui allaient périr. *Homme de pouvoir*, il a donné des préceptes au *pouvoir*, et n'a pas consacré toute sa vie à atteindre un but précis. Ces suppositions d'imagination ne sont plus permises; il faut s'attacher à la vérité : elle ressort des lettres, des écrits, de la conduite, des chagrins, de la mort du Florentin.

Je ne pourrais pas être du sentiment de M. Macauley sur les *decennali* qu'il appelle des *chroniques rimées*. Ce sont des chroniques, oui, mais non pas simplement rimées. Elles offrent de beaux vers, de la vivacité, de l'amertume, quelque chose de l'énergie des doctrines de l'auteur, de la satire passionnée, et enfin, dans mille passages, toute l'âpreté des imprécations *dantesques*. Ces *decennali* ne sont pas des *rimes*, c'est de l'absinthe, quelquefois du fiel, et presque toujours du feu. Le jugement de M. Macauley sur la *Mandragore* est plein de justesse. Il répute l'auteur supérieur à Goldoni, inférieur à Molière. Cependant Machiavel, dans ses dénoûments, a surpassé quelquefois Molière. M. Macauley loue, avec une sagacité tout-à-fait digne d'éloges, les *Legazioni*. Enfin, il dit très-sagement qu'on retrouve dans Machiavel bien plutôt Hérodote et Tite-Live (il eût pu ajouter Tacite), que Davila et Clarendon.

Il paraît que l'impression qu'a produite l'article de M. Macauley, a été bien puissante en Angleterre, et que c'est l'opinion de ce savant qui y domine aujourd'hui.

Nous repassons en France.

La même année 1827, M. le marquis de Bouillé, lieutenant-général, a publié des *Commentaires politiques et historiques* sur le *Traité du Prince de Machiavel*, et sur l'*Anti-Machiavel* de Frédéric II.

Il prend pour épigraphe l'heureux et sage jugement de Montaigne sur le secrétaire Florentin [1]. Selon M. de Bouillé, il serait funeste qu'une personne en place suivît à la lettre les règles de conduite que donne Machiavel, comme celles que lui oppose Frédéric. Quant aux doctrines de Machiavel, il est plus juste de croire *à la fausseté de son esprit*, qu'à celle de ses intentions. Quant à Frédéric, *le conquérant de la Silésie*, *le spoliateur de la Pologne*, c'est le comble de la perfidie, de la part d'un souverain, de se jouer ainsi de la vertu, et d'emprunter son masque pour suivre, *plus incognito*, la carrière de l'injustice. Et le plus grand hommage qu'un prince ait jamais rendu à la doctrine de Machiavel, c'est de l'avoir réfuté afin de le suivre plus impunément. Tel est le sentiment de M. de Bouillé dans son avant-propos. Il finit par remarquer que Machiavel ne voulait qu'instruire ceux qui gouvernent; qu'il lui fallait donc peindre les hommes tels qu'il les voyait, et proposer ce qu'il jugeait leur être convenable, parce qu'un habile médecin ne doit pas redouter l'emploi des remèdes violents, quand le mal est extrême.

M. de Bouillé examine Machiavel et Frédéric (mais comment a-t-il voulu toujours voir là Frédéric?); il les examine chapitre par chapitre. Il répète l'argument de M. Hoffmann tiré de la conduite du duc de Guise, et il ne suit pas le spirituel journaliste définissant si bien pourquoi Machiavel a parlé, comme il l'a fait, de César Borgia.

M. de Bouillé, dans l'examen du chapitre XII, au sujet des troupes mercenaires, parle un langage de bon sens, et de véritable amour de la patrie. Il cite,

[1] Voyez plus haut, chap. XLII, pag. 287.

pour prouver l'excellence des soldats appartenant à la nation, et tirés de toutes ses classes, la généreuse résignation qui porta l'armée de la Loire à abandonner des drapeaux témoins de tant de victoires, et signes de tant de puissance.

« Si la voix de la patrie n'eût parlé à ces guerriers-citoyens plus fortement que celle du courage indigné, et si la famille n'eût rappelé chacun d'eux, les eût-on vus céder à l'ordre d'ennemis que les débris de cette grande armée épouvantaient encore au milieu même de leur triomphe, et qui lui rendaient, malgré eux, le plus bel hommage, en ne trouvant de sûreté que dans son entière dissolution? On ne vit point alors, comme il arrive ordinairement à la suite de longues guerres, les campagnes désolées, les routes inquiétées par une soldatesque débandée, accoutumée à la vie tumultueuse et aventurière des camps. Ce grand exemple d'ordre, de modération et de patriotisme, ne pouvait être donné au monde que par une armée toute nationale. »

Ce morceau de raisonnement, de logique, et même d'enthousiasme, est un des plus beaux de l'ouvrage de M. de Bouillé. Il parcourt rapidement le chapitre XVI, *de la Libéralité et de l'Économie*, et, plus exact, plus rempli de son devoir, plus attaché à sa mission que Frédéric, ou Voltaire, il lit d'une part Machiavel, et de l'autre les réfutateurs; il sait bien distinguer, avec la promptitude du coup d'œil de l'homme d'esprit et du sage, l'horreur du Florentin pour les confiscations. Et il ajoute :

« C'est le bienfait le plus remarquable comme le plus précieux de la loi fondamentale qui régit aujourd'hui la France; c'est le titre le plus glorieux du roi qui la lui a donnée, que l'abolition de cette peine, de ce moyen trop commode et trop dangereux de battre monnaie. On ne saurait assez louer cet acte de sagesse autant que de justice, qui garantit

également le prince et ses sujets de l'influence de la cupidité, si active et si habile à trouver des coupables, lorsqu'elle peut en hériter[1]. »

Le chapitre XVIII est examiné avec une grande impartialité par M. de Bouillé, qui présente le pour et le contre avec une prudence très-remarquable. On croit qu'il ne va pas conclure; en effet, il se tient sur une ligne de discussion, sans jeter le balancier plus d'un côté que de l'autre. Mais ce qui est possible pour amuser des oisifs, et ce qui ne tend qu'à prouver l'aplomb d'un sauteur et la connaissance des lois de l'équilibre, ne peut pas s'appliquer long-temps à une haute question de morale : alors M. de Bouillé se présentant à lui-même la situation où s'est trouvé Louis XVI souscrivant des serments dans un château-prison, il déclare, et je suis de son sentiment, que de pareils serments ne doivent pas retenir le captif, parce que le respect pour ces serments achève de le perdre, et le conduit à une catastrophe inévitable. Mais cette question n'est pas celle qu'a traitée Machiavel; et comme je ne me suis jamais rendu aux doctrines générales de son chapitre XVIII, je crois devoir écarter la position du vertueux Louis XVI, et je persiste dans mon horreur pour cette partie des *doctrines* du Florentin.

[1] Voyez l'ouvrage de M. de Bouillé, pag. 189. Un livre fort curieux, intitulé *Alger sous la domination française*, par M. le baron Pichon, conseiller d'état, vient d'appeler l'attention publique sur la question des confiscations. On lira dans les graves considérations présentées à cet égard par cet écrivain, qui est un homme de beaucoup de talent, et que distingue une expérience consommée dans l'étude de la politique, on lira que nous avons fait et que nous faisons aujourd'hui à Alger à peu près ce que nous avons fait en Italie, sur la fin du dernier siècle. S'il arrivait un jour de danger, nous paierions cher de telles fautes; et puis on ne retourne presque jamais dans un pays qu'on a perdu pour de semblables raisons.

• Chapitre XX, M. de Bouillé cite l'expression sublime de Frédéric sur les fortifications de la France. Ce grand roi disait : « La frontière de la France (du côté de la Flandre) est *une gueule ouverte de lion qui présente deux rangées de dents menaçantes prêtes à tout engloutir.* »

Frédéric et Voltaire ayant parlé dans leur chapitre XXVI de toute autre question que de celle qu'avait discutée Machiavel, M. de Bouillé ne donne pas d'observations sur ce chapitre XXVI. Il eût pu, je crois, faire autrement. Ce chapitre XXVI est une conclusion de Machiavel. Il est une explication de quelques-uns des mystères contenus dans le Traité. Que le prince royal et le philosophe aient cru là devoir dire autre chose, un observateur attentif ne peut pas, ne doit pas imiter leur exemple. Voici comme M. de Bouillé s'excuse :

« Je me suis donc arrêté au chapitre XXV qui m'a paru la conclusion la plus naturelle de mon travail, et la plus convenable au plan et au but que je me suis proposés avec une confiance sans doute trop téméraire : toutefois elle ne m'a été inspirée que par le besoin d'occuper de longs et pénibles loisirs, et par le désir de présenter des observations qui, développées avec plus de talent, peuvent avoir quelque importance, nullement par la présomptueuse prétention de m'établir le juge ni le guide de personne. »

Je ne puis donner qu'une courte analyse de cet ouvrage. Plût à Dieu qu'on n'exprimât jamais ce que l'on pense, qu'avec le ton de bon goût qui caractérise M. de Bouillé! L'infirmité dont on m'a dit qu'il est atteint, ne lui permettra peut-être pas de lire ce peu de mots que j'ai consacrés à l'examen de son utile ouvrage : je n'en désire pas moins que son esprit y reconnaisse la haute estime que je fais de ses raisonnements, de

son amour pour notre chère France, et de ce jugement sain et irréprochable qui a dicté ses *commentaires* sur le Traité de Machiavel.

S'il a paru des ouvrages relatifs au secrétaire Florentin, dans quelques pays étrangers, vers l'époque précise qui m'occupe aujourd'hui, je ne puis en parler, parce que je ne les connais pas encore, même de nom, et j'ai besoin d'être averti par ceux qui, sous ce rapport, sont plus instruits que je ne le puis être loin des écrivains qui ont travaillé sur ce sujet. Je dois donc me borner à examiner les auteurs français : je suis cependant prévenu qu'immédiatement je serai appelé en Allemagne.

En 1831, M. L. Lerminier, professeur de l'histoire générale des législations comparées, au Collége de France, a publié sa *Philosophie du droit*.

Il donne certainement une idée favorable de son talent, de son courage, de son impartialité, et il déclare bien hautement quelle sera la dignité de ses opinions, quand il parle de Bossuet [1].

M. Lerminier, à propos d'Algernon Sidney attaquant dans ses discours sur le gouvernement [2], le système d'autorité de Louis XIV, s'exprime ainsi :

« Mais voici venir le vengeur et l'appui de Louis XIV. Bossuet seul soutient tout l'effort du protestantisme, l'attaque, profite de l'embarras où s'étaient mis les premiers novateurs en présentant leur réforme comme une œuvre définitive, relève les contradictions où ils étaient tombés ainsi que leurs successeurs, et triomphe de ces variations. »

M. Lerminier sera-t-il toujours aussi généreux? Il parle sévèrement plus bas de la *Politique* de ce grand

[1] *Philosophie du droit*, tom. II, pag. 86.

[2] Traduits en français, La Haye, 1702, in-8°.

orateur. J'avoue que je crois qu'il faut juger autrement le génie qui, à propos des *lois*, proclame ces mémorables sentences :

« En général, les lois ne sont pas lois, si elles n'ont quelque chose d'inviolable. Pour marquer leur solidité et leur fermeté, Moïse ordonne « qu'elles soient écrites nettement « et visiblement sur des pierres : » Josué accomplit ces commandements. »

« On perd la vénération pour les lois, quand on les voit si souvent changer : c'est alors que les nations semblent chanceler, comme troublées et prises de vin, ainsi que parlent les prophètes. L'esprit de vertige les possède, et leur chute est inévitable, parce que les peuples ont violé les lois, changé le droit public, et rompu les pactes les plus solennels. C'est l'état d'un malade qui ne sait quel mouvement se donner [1]. »

Je remarquerai à cet égard que le livre de la *Politique* de Bossuet a été composé évidemment et en général avec des citations de la sainte Écriture, mais que l'auteur consultait en même temps Aristote, Botero, réfutateur de Machiavel, et que, pour la distribution de ses chapitres et de ses matières, il avait sous les yeux le livre des *Principautés*, dont l'ordre méthodique est suivi dans la distribution de cet ouvrage de l'aigle de Meaux [2], avec une sorte de similitude pour les expressions.

[1] *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, œuv. de Bossuet, 1818, tom. XXXVI, pag. 37 et 38.

[2] Se *trova* in lor la perfezion del lume
Riconoscer *ben' sà* l'aquila i figli.

La preuve de ce que j'avance ici, après m'en être bien assuré, se trouve dans plusieurs passages. — « La crainte est un frein nécessaire aux hommes à cause de leur orgueil et de leur indocilité naturelle, » liv. IV, propos. VI, pag. 130. — « Mais autant il faut être lent à se résoudre, autant faut-il être ferme quand on s'est déterminé avec connaissance, » *loc. cit.*, pag. 142. — « Aristote l'a

M. Lerminier, après avoir rendu justice, comme on l'a vu, à Bossuet, ne pouvait pas ne pas rencontrer Machiavel sur son passage, car c'est un voisin qu'il est bien difficile d'éviter quand on écrit sur *le droit;* et il parle ainsi de M. Macauley, cet admirateur du secrétaire, et que j'ai cité plus haut :

« Un critique anglais a expliqué dernièrement une des faces du caractère de Machiavel, il en a fait le représentant du génie italien tel qu'il était sorti des troubles et des factions du XVe siècle : mélange de finesse, de ruse et de persévérance; fourbe avec naïveté, aussi naturellement que le Français était présomptueux et le Germain un peu lourd; une inépuisable perfidie dans les desseins, du sang-froid dans l'exécution, de la bravoure, de la fidélité dans les haines et les amitiés. Il est évident que le pays qui produisit Machiavel, Alexandre VI, César Borgia, tous les politiques du consistoire romain, *forme* par excellence le pays et le siècle de la diplomatie. Ainsi, Machiavel, continuellement envoyé où il y avait de sérieuses difficultés à vaincre, se trouvait auprès de César Borgia, au moment où celui-ci était au plus fort de ses entreprises et de ses hypocrisies. Ce fils naturel du pape Alexandre VI

dit, mais le Saint-Esprit l'a prononcé avec plus de force, » pag. 100. — « Achetez la vérité, » pag. 186. — « Aimez la vérité, et déclarez qu'on veut la savoir, » pag. 192. — « Prendre conseil, et donner toute liberté à ses conseillers, » pag. 202. — « Taisez-vous, pensées vulgaires, et cédez aux pensées royales ! » pag. 246. — « Éloge des Romains, » pag. 563. — « Avis sur les conseillers, absolument pris dans Machiavel, » *loc. cit.*, pag. 567. — « Le caractère d'un homme d'état, » pag. 592. Je communiquais cette observation à une personne un peu vive qui, saisissant sur-le-champ sur ma table le livre de Bossuet, l'ouvrit avec pétulance, et tombant, par hasard, sur les pages 126, 130, 160, s'écria, en lisant les notes : Mais voici l'aveu de Bossuet, voyez *Mach.*, XIV, 46, etc. Je pris le livre à mon tour; mais ma conjecture, au lieu d'être une réalité prouvée, ne doit rester toujours qu'une conjecture, parce que la citation de Bossuet veut dire *Machabées*, et non pas *Machiavel*, ce qui est bien différent. Du reste, quoique cette belle preuve, qu'avait si bien trouvée mon ami, manque absolument, je n'en crois pas moins que la conjecture est fondée.

bouleversait toute l'Italie. On était toujours incertain de savoir quels alliés il se proposait de duper. Sa pensée était en hostilité constante avec ses paroles. Pendant la légation de Machiavel, il se surpassa lui-même. »

M. Lerminier continue ce récit ; il offre des extraits des dépêches de Machiavel, et il ajoute :

« Homme d'affaires, acceptant tout, observateur imperturbable au milieu des scènes les plus sanglantes, ne prenez Machiavel ni pour un hypocrite, ni pour un scélérat. Encore une fois, non, c'est un Italien du XVIe siècle ; c'est un secrétaire d'état de la république de Florence, que vous eussiez beaucoup étonné en vous étonnant de sa conduite. »

Ici la logique d'Hoffmann est un peu reproduite. L'ordre des dates peut expliquer cette conformité de vues. Ceci ne regarde pas M. Lerminier qui cite, d'après M. Macauley.

L'auteur de la *Philosophie du droit*, après quelques reproches à Machiavel, sur ce qu'il aurait regretté *les sacrifices sanglants* de l'antiquité, reproches que je ne crois pas fondés, parce qu'au contraire l'horreur pour les *sacrifices* est vraiment démontrée dans d'autres passages, écrit ensuite ces belles paroles :

« Dans l'état même de l'histoire de Rome, des secrets de sa croissance et de sa grandeur, des principes de sa constitution, des maximes de sa politique, des ruses et des hardiesses de son génie ; dans l'analyse de l'art de gouverner, de ses ressources, de ses défiances, des moyens qui changent et sauvent les états, des conspirations qui les renversent, des fautes des peuples et des princes, Machiavel s'est fait *le précepteur des hommes d'état et des historiens*. Il a souvent inspiré Montesquieu ; le grand Jean de Müller l'étudiait constamment. »

M. Lerminier reprend néanmoins le sentiment de

ceux qui voient dans le Traité *des Principautés* une impitoyable et secrète ironie.

« Machiavel était poëte comique; il avait égayé Florence par la *Mandragore*, il a bien pu, froid ricaneur, couronner son œuvre par un immense éclat de rire. Gaîté coupable, joies perverses auxquelles s'abandonnent quelquefois les esprits supérieurs en se donnant de haut le spectacle des pauvretés et des bassesses humaines! »

Non, M. Lerminier, lisez, avec toute l'attention dont vous êtes capable, la lettre à Vettori : vous y verrez un désir de rentrer dans les affaires, un désir ardent d'obtenir un emploi; vous y verrez qu'il n'y a pas le plus minime *mot pour rire* dans la composition *des Principautés;* que le Florentin jette là tout son génie, toute son érudition, toutes ses inventions, toutes ses observations, pour obtenir *un morceau de pain*, et la réintégration dans sa charge. Il est inutile d'habiller ses idées avec les nôtres : Machiavel a fait ce que fait, ce que fera tout père de famille tendre et prévoyant, plongé subitement dans la misère. Comme il était doué d'un grand génie, et que sa disgrace devenait d'autant plus violente qu'il avait développé plus de talents éminents, il croyait qu'il fallait crier plus haut, demander avec plus d'instance, harceler les nouveaux puissants, dire peut-être, à cette extrémité, ce qu'il s'était réservé pour la pratique de son état et de sa vocation, et il a composé son *Opuscule*. Je suis parfaitement d'accord avec M. Lerminier sur les autres points. Machiavel y a révélé le caractère sombre des pensées de son siècle; cela ne pouvait être autrement : mais aujourd'hui la séparation chimique de la substance vénéneuse et de la substance nourricière est désormais facile; et c'est à quoi doit s'attacher tout esprit observateur, qui, comme celui

de M. Lerminier, tend à instruire les hommes, et à ne leur présenter que des idées de bon sens, de morale, et de connaissance exacte de la vérité.

M. de Müntz, jeune savant fort distingué, qui achève de perfectionner à Paris une excellente éducation littéraire commencée à Gottingue sous les yeux de son oncle, le célèbre M. Hugo, me communique son manuscrit du cours de politique, donné en 1831 par M. Dahlmann, professeur d'histoire à Gottingue. Suivant M. Dahlmann, le *Principe* de Machiavel est un despote et un despote italien. Tous les moyens lui sont bons, pourvu qu'il atteigne son but politique. Il paraît que Machiavel regardait la puissance d'un tel prince, et les ressorts dont il fait usage, comme un mal nécessaire pour arriver au rétablissement de l'unité territoriale de l'Italie, souhaitant qu'après cette réunion, sa patrie pût jouir du bienfait d'institutions libérales. C'est par cette interprétation peut-être qu'il faut concilier le *Principe* avec les *Discorsi*. Cette interprétation avait d'ailleurs été déja présentée, dans le siècle passé, par le philosophe Jacobi.

Tout en trouvant fort ingénieuses ces explications de M. Dahlmann, je persisterai à répéter que Machiavel, dans sa position, n'a pas vu tant de choses à la fois; et puis le livre du Florentin n'est pas à l'usage seulement d'un despote italien, mais d'un *pouvoir* italien, ou de tous les pays.

Je n'oublierai pas certainement de faire mention d'une autre information que j'ai reçue de la complaisance du même M. de Müntz. Cette nouvelle opinion, que je vais détailler, est celle de M. Raumer, professeur fort estimé en Prusse.

Dans son ouvrage intitulé, *Sur le développement des idées de justice, d'état et de politique* (2e édit.

1832), à l'article de Machiavel, il dit en substance ce qui suit : Dans le seizième siècle, la science sociale s'engagea dans de fausses routes, en ce que l'on regardait le droit romain et la politique des anciens comme salut et modèle uniques. Le *secrétaire* est spirituel et instructif, mais malheureusement il a trop subordonné la morale aux desseins du pouvoir; il ne nous rend pas même la politique *théorique* des anciens, comme celle de Platon. Ce qu'il nous présente n'est que la politique *pratique* païenne, telle que les Romains l'ont exercée. Du reste, les républiques de l'antiquité étaient loin d'être aussi libres que Machiavel le pensait. Il ne parle jamais que de rapports d'individu à individu, de parti à parti. Il ne signale pas l'influence des corporations, des états, des constitutions; l'influence que le christianisme a eue sur le monde moderne paraît lui avoir échappé complétement, et il confond sans cesse le christianisme avec la papauté corrompue. Néanmoins, ce qu'il dit est souvent rempli de sagesse : on a mal interprété, on a exagéré ses principes, et on les a dépouillés de toute l'attitude (*haltung*) antique qu'ils présentent.

Voilà, sans doute, un jugement neuf et digne de la plus sérieuse attention. Cette critique d'un homme d'un mérite supérieur n'est pas la répétition fade et misérable de tant d'opinions, qui se sont copiées pendant les trois siècles du procès que nous examinons. J'essaierai, cependant, de répondre à M. Raumer. Machiavel n'a pas *rendu la politique théorique des anciens?* mais il n'a pas voulu rendre cette *politique théorique;* il a même dit qu'il s'en garderait bien; il a parlé de *politique pratique :* il n'a eu que ce but unique. La politique *pratique,* ou chez les anciens, ou chez les hommes du temps du Florentin, comme, à quelques améliora-

tions près, chez nous aujourd'hui, a toujours quelque chose de famille, qui établirait assez bien la ressemblance. Il faut reconnaître que Machiavel a lu dans l'histoire, et dans le cœur humain où l'histoire se refait et se reconstruit tous les jours.

Le secrétaire, tout préoccupé qu'il était de politique *pratique*, a cependant emprunté quelquefois à la politique *théorique* des anciens; et peut-être quoi qu'en dise M. Raumer, y a-t-il trop d'idées de Platon, dans les idées de Machiavel, bien qu'il nous dise *qu'il a cru plus convenable de suivre la vérité effective de la chose, que des opinions d'imagination?* Quant à avoir confondu le christianisme avec la *papauté corrompue*, cela n'est pas bien exact. Tant de chapitres du Florentin parlent du christianisme, et du christianisme catholique tel que nous le voulons! Il est vrai, aussi, que le procès des prélats de Rome occupe beaucoup trop l'auteur, mais ce n'est pas le procès de la papauté; et il y a des gens fort raisonnables, et très instruits de la situation des esprits en Europe, qui soutiennent que la papauté, depuis la réformation, qui est un état de choses où l'on reste peut-être seulement parce qu'on s'y trouve engagé, que la papauté n'a pas perdu un pied de terrain, et pourrait bien avoir, seule, gagné quelque chose aux révolutions.

La conclusion de M. Raumer, qui dit que souvent on a mal interprété Machiavel, est excellente, courageuse, vraie, et d'un parfait esprit philosophique.

Si j'ai quitté M. Raumer, c'est qu'il a fallu que le rapporteur se retournât

Dove sentia la pompejana tuba[1].

[1] Dante, *Paradis*, chant VI, vers 72.

M. Montani, qui a écrit sur Nicolas, dans l'Anthologie de Florence, et qui a expliqué avec sagacité beaucoup de circonstances de l'esprit de Machiavel, ferait une chose utile d'étendre les extraits qu'il a publiés, et d'en former un corps d'ouvrage : car enfin l'Italie, et surtout Florence, si elle le peut, ne doit pas laisser les étrangers seuls discuter le mérite du publiciste toscan.

Je crois devoir donner place dans ce rapport à la citation d'un passage des Mémoires et Voyages du prince Puckler-Muskau, qui ont paru dernièrement à Paris.

L'auteur en Angleterre parcourt une galerie de tableaux et il dit à ce sujet :

« On remarque le portrait de Machiavel, par le Titien, absolument tel que je me l'étais figuré, une physionomie fine, spirituelle, et pourtant souffrante. On dirait *qu'il gémit* sur le côté indigne de l'espèce humaine, sur cette nature *canine* qui n'aime que ceux qui la foulent aux pieds, ne suit que ceux qu'elle craint, n'est fidèle que là où elle trouve son avantage. Une expression de pitié et de dédain erre sur ses lèvres étroites, pendant que son œil pensif semble regarder au-dedans de lui-même. »

« On trouve d'abord étrange que ce grand et classique écrivain ait été pendant long-temps l'objet d'un mal-entendu si ridicule, qu'on l'ait tantôt dépeint comme un monstre en morale, supposition que *Voltaire* a réfutée d'une manière aussi absurde que la supposition elle-même, et que tantôt on ait formé la ridicule hypothèse que tout son livre ne serait qu'une satire. En y songeant plus mûrement, on acquiert la conviction que notre siècle, qui commence enfin à envisager la politique sous un point de vue plus élevé, plus humain, fut seul capable de comprendre le génie de Machiavel. Il sentira que Machiavel était réellement de *bonne foi* dans la règle de conduite qu'il traçait aux souverains, mais qu'il ne s'adressait qu'aux souverains absolus qui se croient les

propriétaires de leurs sujets, et aux conquérants heureux qui soumettent les peuples de la terre à leur sceptre tyrannique. Ceux-là ne peuvent en effet prospérer, et même se soutenir, qu'en suivant les leçons de Machiavel; et, nous autres Prussiens, nous devons nous féliciter de ce que Napoléon les a trop négligées. Cela est si vrai que, dans cent endroits de son livre, Machiavel fait entendre qu'il était convaincu que la société, de son temps, portait en elle-même un principe de destruction qu'il fallait écarter, avant que les peuples pussent parvenir au vrai bonheur, à la véritable civilisation. Les révolutions dont nous venons d'être les témoins, ont ouvert les yeux des hommes qui ne les refermeront plus[1]. »

Je n'examinerai pas si, comme on l'a prétendu, il y a un vrai prince Puckler-Muskau qui a écrit ces voyages, ou s'ils doivent être attribués à quelqu'un de ces jeunes Allemands spirituels et agréablement moqueurs, qui observent d'une manière si fine les usages des autres pays. L'auteur, prince ou ancien étudiant dans quelque université célèbre de l'Allemagne, est un homme d'esprit, dont l'ouvrage est fort intéressant, et cela me suffit. Je ne puis pas assurer que le portrait qu'il a vu soit celui de Machiavel, par le Titien. Celui-ci, contemporain de Machiavel, aurait bien pu faire son portrait à Venise. Né huit ans après le Florentin, il avait cinquante ans au moment de la mort de ce dernier, qui a fait un voyage à Venise en 1525, à l'époque de la plus grande gloire du Titien. Mais Machiavel était pauvre, et un peu avare : à moins qu'il n'ait payé le prix de ce portrait avec une partie de l'argent qu'il gagna à la loterie de Venise[2], on ne voit pas comment

[1] Mém. et Voyages du prince Puckler-Muskau, in-8°, Fournier, 1832, pag. 219.

[2] Voyez chap. XXXIX, pag. 203.

il aurait fait faire ce portrait. Titien était l'ami de l'Arioste, qui n'aimait pas Machiavel : cependant le sentiment du propriétaire de la galerie, visitée par le prince Puckler-Muskau ou l'étudiant, ne laisse aucune improbabilité. Il restera une difficulté. Pourquoi ce portrait n'a-t-il jamais été gravé [1] ? Le propriétaire doit le permettre à présent, que l'attention publique est plus généralement portée sur Machiavel en Angleterre, surtout depuis la belle dissertation de M. Macauley. Nous avons remarqué que l'auteur prussien donne l'Anti-Machiavel à *Voltaire,* et parle de la *bonne foi* de Machiavel. Je n'entends pas aussi bien ce qu'il dit de Napoléon. Voulait-il que le monarque victorieux fît plus de mal à la Prusse ? Je ne puis le croire. Il veut peut-être dire que Napoléon aurait pu démembrer la Prusse au point qu'elle n'eût plus la faculté de se reformer en état. Et pourquoi ? L'existence de la Prusse sera toujours nécessaire à l'Allemagne ; et les

[1] Voici quelques détails sur les portraits de Machiavel. Dans les éditions anciennes de cet écrivain, on voit un portrait d'une fort petite dimension. On a coupé un de ces portraits pour le mettre en tête de ceux de Machiavel qui sont à la Bibliothèque du Roi. Au-dessous on a écrit à la main *Machiauel*, d'une écriture du XVI[e] siècle. Cette figure est une vraie caricature. Ce sont plutôt les traits d'un malheureux qui va au supplice. Une affreuse *horripilation* leur donne un caractère effrayant. La bouche est ouverte. La main tient un livre. C'est sans contredit un portrait inventé. Tel est le n° 1[er] de la Bibliothèque du Roi. Le n° 2 est un autre portrait au bas duquel est écrit : Nicolas Machiavel, citoïen et secretare (*sic*) de Florence ; *F. Eslinger, sculp.* Ce portrait est celui de Laurent-le-Magnifique, tel qu'on le voit encore à Florence. Le n° 3 est une copie du n° 2 ; au bas est écrit : Nicolas Machiavel, citoïen et secrétaire de Florence, né à Florence, mort en 1580 (erreur de 53 ans). A Paris, chez Odieuvre, quai de l'École, *A la belle image*, *C. P. R.* C'est encore Laurent-le-Magnifique. Le n° 4 est le même (Laurent-le-Magnifique), plus grand ; au-dessus de la tête *Nicolaus Machiavellus* ; au-dessous *nasc. Florentiæ A°* . . . . . *Obiit*, 1528 ou 1529 (erreur moins importante) ; puis on lit les vers cités chap. XLIX, pag. 378. Le n° 5 est enfin un autre portrait qui n'est plus celui de Laurent-le-Magnifique ; il approche un peu du vrai portrait, mais il est tout-à-fait sans *dignité* . . . . On y lit *Niccolò Mac-*

Allemands qui sont soumis à la puissance du cabinet de Berlin ne sont pas les plus malheureux.

Il nous reste à citer le jugement de M. Botta; c'est celui d'un compatriote, d'un ami, d'un rival probe et généreux; ce jugement, que je rapporte, le premier, doit au plus haut point exciter l'intérêt.

Dans sa belle *Storia d'Italia*[1], M. Botta divise en trois classes les auteurs italiens, en y comprenant les auteurs latins, parce que, dit-il, quoiqu'ils n'aient pas écrit en italien, ils sont cependant de patrie et de sang italiens. Il pense que la première classe peut s'appeler la classe des historiens *patriotes* ou de la patrie; la seconde classe, celle des historiens *moraux;* la troisième classe, celle des historiens *naturels* ou *positifs*.

« Pour dire les qualités qui appartiennent à chacune de ces classes, et qui les rendent différentes l'une de l'autre, il faut considérer la méthode que suivent les auteurs d'histoire de chacun de ces ordres divers, et le but que ces écrivains se

chiavelli; Littret, del. sculp., 1768. Voilà ce que possède la Bibliothèque du Roi.

Plus tard, l'erreur de tous les éditeurs ayant été découverte, d'autres éditeurs non moins négligents ont accompagné leur publication d'un portrait qui a été reconnu pour être celui du grand-duc Cosme de Médicis. La seconde erreur a duré presque autant de temps que la première, et s'est prolongée à Florence même jusqu'en 1831; car l'édition compacte de M. Passigli donne encore ce portrait de Cosme I[er], copié d'après Morghen, qui, avec son burin si célèbre, avait aussi contribué à consacrer l'erreur commune. J'ai fait des recherches plus utiles, et je donne en France, le premier, les vrais traits de Machiavel, peints d'après un tableau de Santi-Titi qui nous a conservé les véritables traits du secrétaire : ce tableau appartient aux héritiers de sa famille. M. Ruhierre, auteur de la magnifique gravure de la capitulation d'Ulm qui a obtenu tant de succès, a exprimé énergiquement l'éclat *igné* du regard de notre Florentin, et cette sorte d'impassibilité puissante avec laquelle il a l'air de demander ce que lui veulent les siècles d'aujourd'hui, et pourquoi entre tant d'auteurs anciens et modernes, son nom a été choisi, puis flétri et condamné à devenir une injure ignoble, et une insulte sans pitié.

[1] *Storia d'Italia continuata da quella del Guicciardini sino al 1789, di Carlo Botta;* Paris, Baudry, 1832, in-18°.

proposent. Parmi eux, il y en a qui s'attachent moins à la vérité, qu'à la pensée d'exciter dans leurs concitoyens l'amour de la patrie, pour les animer à de hautes actions qui l'élèvent; ces écrivains traitent de la liberté, de la puissance, et de tous les avantages qui peuvent rendre la patrie heureuse et libre au-dedans, puissante et formidable, ou au moins respectée au-dehors. Les historiens de cet ordre peuvent être goûtés dans quelques pays particuliers, plus *qu'ils* ne plaisent au genre humain en général; et si leur propre nation les accueille, les nations étrangères, au contraire, en font peu de cas [1]. »

Voilà les auteurs que M. Botta appelle les historiens *patriotes*.

Venons à l'application. M. Botta nomme, comme appartenant à cette première classe, parmi les anciens, Tite-Live; parmi les modernes, Bembo. On reconnaît clairement que Tite-Live est Romain. Il est Romain par sa narration et ses réflexions qui respirent l'amour de Rome et qui exaltent sa puissance. La grandeur de l'historien est égale à la grandeur de l'empire, et l'on ne voit pas, dans tous les historiens de tous les temps et de tous les pays, un homme qui, comme Tite-Live, ait été capable de porter un semblable poids. Tite-Live est donc le prince des historiens *patriotes*.

Bembo est l'autre historien *patriote*. Il célèbre sa Venise, toujours sa Venise; il admire non seulement sa prudence, mais encore *sa justice*. Ce dernier trait dispense de beaucoup d'autres développements [2].

M. Botta, devant actuellement nous désigner les

[1] Loc. cit., *prefazione*, pag. v et vi.

[2] Le cardinal Bembo est auteur du célèbre ouvrage intitulé, *Rerum Venetarum Historiæ*, traduit en italien par l'auteur lui-même, vers 1552. « Il fut, dit « M. Ginguené, le restaurateur du bon style dans la langue latine, où il prit « constamment pour modèles Cicéron, Virgile et Jules-César. » *Biog. univ.*

écrivains *moraux*, assure qu'il n'y en a qu'un seul, et il nomme Tacite, parce qu'il remue les passions ou pour *le bien* ou contre *le mal*, embrassant, sous ces deux mots de *bien* et de *mal*, non seulement ce qui est estimé tel par une patrie particulière, mais encore ce que l'on croit tel, suivant le consentement et la conscience universelle des hommes, enfin ce que comme tel, les hommes louent ou blâment, approuvent ou condamnent. Tacite est un historien d'une nature si singulière, qu'on ne pourrait lui en comparer aucun autre. L'amour de la vertu et de la liberté, l'horreur du vice et de la tyrannie, sont immenses en lui. Il adore ce qui est doué de vertu, et le fait adorer aux autres : d'un autre côté, il s'emporte avec la plus vive ardeur, on dirait presque avec férocité, contre les vicieux et les tyrans; de manière que non seulement il les fait éviter comme dangereux, mais encore il les fait abhorrer comme autant de fléaux des générations humaines. Il exerça, malheureusement, son sublime ministère parmi des hommes corrompus.

Tacite ne parle pas de la patrie autant qu'en parle Tite-Live. De son temps, il n'y avait plus de patrie; les méchants l'avaient dévorée.

Mais il ne faut pas ici analyser les nobles pages de M. Botta, il faut les traduire.

« Tacite est un haut *moraliste*, et quand je le lis, il me semble entendre un vénérable prêtre du genre humain, qui, avec ses saintes paroles, nous appelle dans la bonne voie, et nous détourne de la mauvaise..... Ce fut un grand signe de corruption et de petitesse moderne, qu'il se soit trouvé (nous en avons été témoins) *quelqu'un* capable de déprécier Tacite, et qu'une génération entière ait applaudi à ce *quelqu'un* [1] :

[1] Ce *quelqu'un*, jeté ici d'une manière si singulière, est Napoléon, qui en

c'est-à-dire que nous arrivâmes alors à un tel point de dégradation, que nous ne sûmes supporter non-seulement la liberté et la vertu, mais pas même leur représentation; nous fûmes des hommes vils. La postérité saura si nous ne le serons plus. »

M. Botta, dont je regrette d'abréger les explications et les aperçus tout-à-fait neufs et courageux, attaque ces amateurs de chroniques, ennemis des ornements dans l'histoire; ces novateurs qui retournent à l'enfance de l'art, qui troublent tous les esprits, et font écrouler le temple des muses célestes. Il leur reproche de dire que l'auteur qui orne, ment; comme si orner n'était pas dans la nature de l'homme, comme si on ne devait pas préférer la beauté à la laideur.

« Tout ornement n'est pas la céruse trompeuse: si vous ne le croyez pas, ordonnez à vos femmes de ne *pas laisser retomber* sur leur front éclatant de blancheur *et de grace*, ces flocons de cheveux élégants qui accroissent tant leur beauté, et vous-mêmes abattez les corniches de vos maisons et les colonnes de vos temples, barbares que vous êtes! »

M. Botta soutient que l'ornement et la vérité peuvent marcher de front. Si cependant (ce qui n'est pas) l'ornement peut sembler dangereux pour la vérité, l'ignorance est bien plus dangereuse; l'*ignorance* qui n'a pas de critique; l'ignorance qui juge non d'après tous les faits, mais d'après peu de faits;

effet aimait à mal parler de Tacite, et voulait qu'on fût à cet égard de son avis. Alors une génération entière applaudissait, il est vrai, à des faits d'armes glorieux, à des victoires inouïes, mais elle n'applaudissait pas à cette sorte d'imprécation assez déplacée contre l'énergique et impitoyable juge de Tibère. M. de Fontanes surtout fut un des plus ardents défenseurs de Tacite, et nous nous souviendrons toujours également de la puissante résistance de M. de Chateaubriand, qui disait ces graves paroles : « Quand on ne peut plus parler de Tacite, il faut écrire des voyages. »

l'ignorance qui se soumet à des préjugés bas, à beaucoup d'erreurs de l'esprit, et à une foule de passions sottes, circonscrites dans une sphère étroite. Après avoir ainsi établi ces principes, M. Botta défend avec beaucoup de talent le système des inversions, qui va d'ailleurs si bien à la langue italienne, parce qu'elle semble née, comme la langue latine, pour ce genre de liberté mystérieuse et élégante.

Il arrive à sa troisième classe d'historiens, et comme il a parlé d'hommes *naturels* ou *positifs*, on soupçonne bien vite que l'homme le plus *positif* qui ait existé, sera un de ceux qui vont apparaître : en effet, M. Botta, sans s'arrêter aux anciens, se trouve transporté dans l'école florentine. Il rencontre d'abord Guicciardini et Machiavel qui en sont *les princes*.

J'aurais peut-être voulu qu'ici Machiavel fût rencontré le premier, examiné seul, et que Guicciardini, l'ami, le compagnon de gloire du secrétaire dans la vie civile et militaire, mais bien certainement l'élève et le disciple soumis, dans la science historique, attendît un instant que l'homme *à la simarre noire*, comme dira Algarotti, eût reçu la part d'éloge ou de blâme qu'il pouvait mériter. Mais M. Botta les place à côté l'un de l'autre, comme dans les guerres de Modène et de Plaisance, et, pour un instant, semble donner en quelque sorte le pas à Guicciardini; ce qui n'est pas tout-à-fait conforme à l'ordre des dates, car nous avons vu que les *Istorie* ont été publiées en 1525, et nous soupçonnons toujours que des cahiers écrits par Machiavel, et remis à Guicciardini, ont été les premiers matériaux qu'il a employés dans son ouvrage. Si le nom de Machiavel ne s'y trouve pas, c'est sans doute parce que la censure du temps l'aura décidé ainsi. Quant à M. Botta, j'admets les motifs qui l'ont

engagé à donner à Guicciardini une sorte de prééminence de *position*. M. Botta continue, et avec un succès que je ne saurais trop faire remarquer, l'histoire de Guicciardini : il ne faut donc pas s'étonner d'un peu de préoccupation dans une telle circonstance. Du reste, ce n'est pas pour traiter moins bien Machiavel historien ; M. Botta ne pouvait pas se méprendre ainsi : il va donc juger Machiavel, mais Guicciardini n'en sera pas séparé, la sentence sera collective, et les deux grands hommes comparaîtront, assis sur le même banc, devant un écrivain généralement, en beaucoup de points, plus *moral* que le premier, et sans doute plus éloquent que le second.

« Ceux-ci (*costoro*, Guicciardini et Machiavel,) considèrent la nature humaine telle qu'elle est, et non pas telle qu'elle devrait être ; et si je n'avais pas peur de proférer un gros blasphême que me reprocheraient ceux qui veulent paraître bons sans l'être, j'affirmerais que les historiens de cette classe (la classe des *naturels* ou des *positifs*) sont les plus véridiques relativement aux causes ou aux motifs des actions, et peut-être les plus utiles de tous, si l'on veut s'attacher à ce qui est gouvernement des états, et non pas amélioration (quelques personnes diraient *perfectibilité*) de la race humaine, si on s'attache à méditer sur l'art de vivre dans une patrie, pour la bien servir, sans trop l'aimer. Ces écrivains cherchent le but, et ne se donnent aucun souci du moyen, vice ou vertu peu leur importe, pourvu qu'on parvienne au but désiré. Ils rapportent avec la même froideur un acte atroce, comme un acte bienfaisant ; un acte vil, comme un acte magnanime ; ils sont capables de justifier celui qui gagne quoique ayant tort, seulement parce qu'il gagne, et de condamner celui qui perd quoiqu'il ait raison, seulement parce qu'il perd. Ce sont des *narrateurs terribles*, mais des narrateurs tels qu'ils pénètrent profondément dans l'égout du cœur humain, et qu'ils y découvrent tout

ce qu'il y a de sale et d'immonde. Il en résulte qu'ils en sont plus impartiaux, parce que n'ayant d'impétuosité ni pour la vertu, ni pour le vice, ni pour le bon, ni pour le mauvais, ni pour ce qui est patrie, ni pour ce qui n'est pas patrie, ils ne se laissent détourner par aucune passion bonne ou mauvaise, et qu'ainsi *ils suivent imperturbablement leur inévitable chemin.....* »

« La douloureuse et laide doctrine d'Helvétius trouve ses bases dans Guicciardini, et si celui-ci a raison, qu'avons-nous de plus à faire qu'à nous cacher la figure et à nous livrer à un sentiment de honte, si la honte peut être connue des méchants...? Ce que je dis de Guicciardini, je l'affirme de Machiavel, et généralement de tous les historiens florentins, en en exceptant seulement le bon Varchi, que les temps n'avaient pas corrompu, et dont les autres disaient qu'il s'était laissé corrompre par Tite-Live et Tacite. Le bon Varchi allait voyant des fantômes de vertu et de liberté parmi des hommes corrompus. »

« Il y a du reste une grande différence entre les deux *princes* de l'école florentine : Guicciardini était ennemi du gouvernement populaire, et Machiavel aimait ce gouvernement. L'un et l'autre étaient de grands professeurs dans l'art sinon de bien faire, au moins de bien juger. S'ils les avaient crus, quand il en était temps, les Florentins n'auraient pas pleuré sitôt la perte de leur liberté, parce que l'un y aurait établi un pouvoir populaire sans licence et sans populace, et l'autre un pouvoir de magnats avec une liberté restreinte. Bref, Machiavel et Guicciardini (voici enfin la préséance rétablie) sont des fanaux au milieu de la mer *tempétueuse* des passions humaines, deux fanaux sur lesquels celui qui gouverne, et celui qui simplement vit dans ce monde de folies et de douleurs, doivent toujours avoir l'œil fixé, non pas pour les prendre comme guides, mais pour ne pas tomber sur les écueils. Tous deux sont plus utiles qu'aucun autre historien, parce qu'ils enseignent très-bien, et comment on perd les *principats*, et comment on perd la liberté. »

Ce jugement de M. Botta, jugement que je ne con-

nais que depuis quelques instants, confirme plusieurs des idées que j'ai manifestées dans cet ouvrage : on tremble en l'entendant comme demander le silence, parce que *les terribles narrateurs* vont parler. Il définit bien ces *fanaux* qui avertissent des écueils, et qui ne doivent pas enseigner la route. On remarquera aussi que, dans ce prononcé solennel, pas une injure ne souille ces paroles si dignement *justicières*.

Il n'y aura qu'un point sur lequel je ne serai pas d'accord avec M. Botta. Il me paraît avoir bien deviné la prédilection de Guicciardini pour un gouvernement de magnats; le lieutenant du Saint-Siége avait été formé de bonne heure à cette école aristocratique : mais je ne pense pas qu'il soit bien certain que Machiavel aurait préféré absolument un gouvernement populaire sans populace. Ce précepteur *désintéressé du* pouvoir, ce calculateur exact, ce mathématicien scrupuleux, voulait le maintien du pouvoir : il eût au besoin appelé les *magnats* à le maintenir, sans toutefois écarter le peuple. Si les *magnats* avaient abusé de leur force, il eût appelé un *ordre inférieur*, sans les trop abaisser, pour les avoir encore plus tard sous la main; mécontent de cet *ordre inférieur*, il serait revenu à ce qu'il appelait un *prince*, c'est-à-dire au premier dans la chose publique, pour reprendre *le peuple* en cas de quelque méfait du *prince*, mais sans trop humilier le *prince*. Tous ces genres de ménagements me paraissent indiqués dans plusieurs passages des écrits de Machiavel. Il me semble donc que le fond de sa doctrine était que le pouvoir, successivement remis au *peuple*, aux *magnats* et au *prince*, n'*abusât* pas, et, s'il était possible, ne pérît jamais. Après avoir bien observé toutes ces mutations, et cette *nécessité de balancier*, dont un dialecticien aussi délié que Machiavel

ne pouvait sortir, il y a une éternelle vérité sans doute à dire aux nations : c'est que cette doctrine, toute raisonnée qu'elle puisse être, tout appuyée qu'elle soit sur les opinions et les écrits d'un grand génie politique, n'est vraiment pas praticable; c'est que les états, comme les hommes, ont leurs maladies indéfinissables, des retours de santé on ne sait quelquefois pourquoi, qu'ils tombent souvent dans un dépérissement inévitable, et que toutes les belles idées métaphysiques en gouvernement, les arrangements *métapolitiques*, dirait Delolme[1], ne peuvent guère s'appliquer avec quelque probabilité de succès qu'à des sociétés naissantes, de même que les chances de la vie, de la force, sont attribuées à l'enfant, et s'anéantissent tous les jours dans le vieillard.

M. Botta finit sa préface, dont j'ai tiré les citations qui précèdent, par des réflexions pleines de sens et de charmes sur les progrès des lettres, sur le bien produit par la religion réduite à des pratiques plus saines, améliorations qui ont purifié les mœurs, et adouci les esprits. M. Botta déplore le naufrage de la civilisation *citoyenne* qui a fait place à une sorte de civilisation *philocosme* (cosmopolite). La liberté de la presse a uni ensemble toutes les nations, et de toutes paraît n'en avoir fait qu'une seule. Le patriotisme s'est réduit à une vanité nationale d'un peuple vis-à-vis d'un autre peuple, et non plus au vrai amour d'une liberté intérieure et personnelle. Il termine par ces phrases écrites dans un style de la plus haute portée :

« Un autre mal plus déplorable tourmente les générations présentes. Quel est ce mal? Les sophistes, lesquels ayant laissé de côté les matières religieuses, se tournent de nou-

[1] Voyez plus haut, chap. XLIX, pag. 427.

veau, ainsi qu'ils le faisaient anciennement, et s'attaquent, comme des insectes imperceptibles, à l'art de gouverner. Leurs subtilités, leurs déclamations alambiquées, leurs abstractions, leurs obscurités sont telles, et en si grand nombre à cet égard, que toutes les *entéléchies* ne peuvent leur être comparées. Voilà un grand signe de décadence; il ne peut pas exister un plus sûr indice de corruption dans une nation. *Les raffinateurs* des idées sont la ruine des états. Les sophistes ont perdu la liberté grecque; ils ont perdu la liberté latine: ils perdront la liberté européenne[1] si ceux qui savent bien (*qui recte sapiunt*) ne sont pas en état de leur opposer une digue suffisante, et si le *bon sens* ne triomphe pas de l'*esprit*[2]. »

Il ne peut entrer dans mon plan de continuer l'examen de l'Histoire d'Italie par M. Botta. Quoique l'attrait que j'ai éprouvé à la lire m'ait fait suspendre l'impression de cet ouvrage, je ne pourrais pas en peu de lignes donner assez d'éloges à cette belle et honorable composition. Je me borne à observer qu'elle paraît depuis quelque temps, que personne, ou presque personne n'en a parlé; qu'un si bel ouvrage a été ce-

[1] Veut-on avoir une idée de la manière dont on improvise les lois depuis 40 ans précisément? Voici une lettre que M. Hérault de Séchelles écrivait, le 7 juin 1793, à M. Desaulnayes, l'un des directeurs de la Bibliothèque du Roi.

7 juin 1793, l'an II de la rép. fr.

Cher concitoyen,

« Chargé, avec quatre de mes collègues, de préparer pour lundi un plan de constitution, je vous prie, en leur nom et au mien, de nous procurer sur-le-champ les lois de Minos, qui doivent se trouver dans un recueil de lois grecques; nous en avons un besoin urgent.

« *Signé*, HÉRAULT DE SÉCHELLES.

« Salut, amitié, fraternité, au brave citoyen Desaulnayes. »

J'ai vu l'original de cette lettre, qui a été publiée dans l'Isographie des hommes célèbres, 1828-1830, in-4°.

L'année suivante, Hérault de Séchelles, encore jeune, avait péri par ordre de ceux qui ne voulaient pas de ses lois, empruntées de celles de Minos.

[2] Voyez pour toutes les citations que j'ai recueillies ici, la préface de la *Storia d'Italia*.

pendant publié parmi nous. Pourquoi nous montrer injustes pour un hôte si illustre? Des Italiens réfugiés à Paris ont épargné, dit-on, sur le pain de l'exil, quelques sommes pour subvenir aux dépenses de cette publication, et elle n'a pas été absolument rédigée dans le sens de toutes leurs opinions, car M. Botta ne se jette dans aucune des récriminations auxquelles se peut livrer quelquefois pour un moment celui qui se croit injustement banni. Ces réfugiés n'entendaient pas sans doute jouir seuls de cet ouvrage : et il n'a passé par la tête d'aucun de nos littérateurs de donner quelque attention à cette œuvre de patience, d'érudition, de recherches pénibles; à cet ouvrage immense, composé dans un esprit de suite, de franchise et de sincère patriotisme, et en même temps d'amour du vrai [1], où souvent la religion reçoit les hommages qui lui sont dus, et qui nous offre enfin un style pur, une marche libre, une méthode exacte, qu'on n'avait pas observés à ce point de perfection dans les autres livres de M. Botta; un ouvrage qui respire la noble indépendance de l'historien, je veux dire celle qui ne fait acception ni de la force des puissants, ni des préjugés de mode; celle qui voit, de haut, ce qui est mal dans tous les rangs, ce qui est mal dans les idées qu'on veut abattre, et dans celles qui s'élèvent à travers ces flots de paroles et de publications dont nous nous voyons inondés.

Je manifesterai ici un vœu que je crois dans l'intérêt de la saine étude de l'histoire, et des progrès de la littérature. Quelque homme habile, comme M. Roger,

[1] Le récit du massacre de la Saint-Barthélemi, la description du tremblement de terre de Calabre, sont des morceaux d'histoire du plus haut intérêt. J'ai remarqué aussi un éloge donné en passant à Radicati, ce malheureux Piémontais compromis par le roi Victor.



membre de l'Académie française, qui possède à un égal degré de talent les deux langues, devrait traduire l'histoire de M. Botta. Si M. Roger entreprenait cette tâche glorieuse, il nous ferait un noble présent. Le style correct, facile et franc de M. Botta, doit être reproduit par une plume élégante et chaste, pour que les deux nations profitent à la fois des leçons sages et des méditations profondes du continuateur de Guicciardini, et des notes judicieuses que l'illustre académicien pourrait ajouter à la *Storia d'Italia*.



CHAPITRE L.

Nous avons rapporté une partie de l'instruction opiniâtre du long procès politique. Il reste à examiner ce qu'on a dit de Machiavel, comme écrivain militaire.

En 1546, Charrier dédie au dauphin, fils de François Ier, une traduction de l'*Art de la guerre*[1], et il accompagne cette traduction d'éloges réitérés, en rendant à Machiavel toute la justice qu'on ne peut lui refuser. Deux années après, il parut un livre portant pour titre : *Instrvctions sur le faict de la guerre*[2].

C'est de L'Aubespine, auparavant secrétaire d'état de François Ier, qui signa le privilége. Le livre y est intitulé : *La Discipline militaire et Instrvctions sur le faict de la guerre, extraits puis peu de temps de plusieurs autheurs.*

Dans un avertissement on lit ce qui suit :

« Quant messire Guillaume du Bellay, seigneur de Langeay, chevalier de l'ordre, lieutenant du roy à Turin, dé-

[1] L'ouvrage est suivi de la traduction d'Onosander. On sait qu'Onosander, philosophe de l'école de Platon, et qui florissait, à ce que l'on croit, sous l'empire de Claude, a composé un ouvrage intitulé : *La Science du Stratège*. Machiavel y a puisé quelques pensées.

[2] *Instrvctions sur le faict de la guerre*, à Paris, de l'imprimerie de Michel Vascosan, pour luy et Galiot du Pré, M. D. XLVIII, auec privilége du roy, in-folio.

céda, il laissa vne très belle librairie, garnie d'vn grand nombre de volumes grecz, latins et françois, tous de bonne estoffe, qu'il auoit assemblez de toutes partz, auec vne merueilleuse despense. Mais surtout, il y en auoit deux en la masse, qui luy auoient plus cousté que le reste, et si n'auoit point enuoyé loing, ne baillé argent, pour les recouurer. L'vn estoit l'histoire des François qu'il escripuoit en latin, qui estoit desia bien aduancée, laquelle le feu roy lui auoit commandé traduyre en nostre langue. »

« L'autre estoit le présent traicté de la guerre, sur lequel plusieurs de ses seruiteurs tesmoignent l'auoir vu besongner, et l'vn d'eux en apporta tout après vn double à certain personnage, lequel se ressentant du fruict qu'il auoit cueilly de l'amitié de ce vaillant seigneur, et iugeant le liure estre du vrai patrimoine de la noblesse françoise qui suit les armes, pour satisfaire à la mémoire de l'vn et au profit de l'autre, a donné ce liure à l'imprimeur, pour le publier, mais tout en la forme qu'il est venu en ses mains, c'est-à-dire sans porter en tête le titre de celluy qui l'a faict: plus pour le deuoir qui nous oblige à traicter relligieusement et par grand' prudence l'œuvre d'autruy, parmy laquelle nous ne pouuons, sans faire tort à l'aucteur, entremesler rien du nôtre, que pour doubte qu'on doibue faire que le liure ne soit venu de la main du bon cheualier, qui a sceu sagement entreprendre, hardiment exequuter et proprement escripre autant que gentilhomme françois ou estranger ayt faict de mémoire des hommes. » A. D. R.

L'auteur entre en matière. Il croit que l'on peut lever en France 25,000 hommes, et il présente, à ce sujet, des vues tout-à-fait sages et réfléchies : il se demande dans quelle classe il faut lever ces 25,000 hommes, et déja il copie toutes les opinions de Fabrice dans *l'Arte della guerra* de Machiavel. Il n'adopte pas, il est vrai, le mode d'interlocution qu'a suivi le prince romain, mais très librement et très ouvertement, il le copie; il prend ses exemples dans les anciens; comme

Machiavel, il répète ce que celui-ci a dit sur la *phalange*, la *caterue* et le *bataillon*. Il ajoute à la légion un *maistre de camp*, un sergent *maiour*, un préuost, un greffier et un *maistre des haultes œuures*, un médecin, un apothicquaire et un *cirurgien*, et quelques faiseurs de feuz artificielz et de pouldre. Les figures de dispositions militaires qui suivent sont celles de Machiavel, à quelque différence près.

Après avoir suivi Machiavel presque pas à pas, du Bellay s'écarte un moment de son plan pour tracer le portrait d'un parfait général. Machiavel a bien dit que le parfait général se trouve dans celui qui accomplit bien ce qu'il a recommandé; du Bellay fait mieux à notre avis. Au lieu de laisser épars tous les préceptes du secrétaire Florentin, il les réunit en un faisceau, et ce passage, quoique emprunté presque en tout de Machiavel, est un des morceaux les plus remarquables de l'ouvrage de du Bellay, en même temps qu'il est tout-à-fait neuf pour la forme, qui appartient directement au stratège français.

« Ie nommeray vn seigneur, que nous auons en France (sans aller plus loing), en ymaginant et contemplant les diuines conditions duquel nous pourrons veoir clairement toutes les bonnes tâches qu'vn parfaict lieutenant-général doit auoir en soy : tant que qui le vouldra former tel, n'a que faire d'emprunter l'exemple d'autre que luy; car, à mon iugement, il est tout tel qu'il le fault, et ceci puis-ie affirmer sans deuoir estre dict flateur, tant ne quant, ayant pour moy la vérité, et l'opinion de ceulx qui s'y entendent. C'est monseigneur le Connestable, auquel Dieu a voulu faire tant de grâces qu'il l'a faict excellent homme de guerre, quand il est question de guerroyer, et après, quand la paix arriue, il n'en est point de plus apte pour l'entretenir; de sorte que ie ne pense auoir iamais veu personne que si bien se sceust accommoder à tous les deux temps qu'il faict, et qui ne s'a-

donnast plus à l'vn qu'à l'autre, là où par ce que nous en voyons, il en vse indifféremment. Dieu le nous a donc forgé tout tel qu'il nous estoit deu, pour exercer, comme il appartient, l'estat que le roy lui a baillé entre mains : car il sçait faire la guerre pour auoir paix, et entretenir la paix pour éuiter la guerre, et ainsi il ne pend peu ne prou plus deuers l'vne part que deuers l'autre, combien qu'il ait toutes les deux en sa main, et que le royaume s'en repose du tout en tout sur luy, pour raison de sa vertu, et qu'il est accompaigné de toutes les qualitez nécessaires à manier tous ces deux temps : et laissons le temps de paix à part, n'a-t-il pas toutes celles qui conuiennent à vn parfaict lieutenant-général s'il est besoin de faire guerre? Car n'est-il point yssu de très bon et très haut lieu pour attirer à soy la faueur des souldardz (si tant est que la noblesse du sang y face quelque chose)? N'est-il point riche et puissant pour gaigner le cueur des gens à force de donner, et pour mesner une grosse despense? N'est-il point *tempéré*, *sobre*, *pénible*, *subtil*, *libéral*, *de bon aage*, *affable*, *bien parlant*, *et homme de réputation et bien renommé?* Si est certes. Or sont ce les principalles conditions qu'vn chef général doit auoir, si comme d'estre *tempéré*, à celle fin que la volupté ne le desbauche ny ne le destourne de donner ordre aux affaires d'importance qu'il a sur les bras. *Sobre*, s'il veut estre vigilant, et auoir l'esprit déliuré pour entendre aux choses difficiles : car l'homme qui s'adonne à vivre délicieusement, et à trop manger et boire, endort et ensepuelit son entendement...... Ains s'il l'auoit aigu auparauant, il le retrouuera adonc tout rebouché et inutile. *Pénible*, pour certain qu'il fault qu'il soit tousiours le moins las à la peine, et celluy qui en supporte plus que nul : le premier esveillé, et le fin dernier à s'endormir. *Subtil*, et de telle nature qu'il discourt en peu d'heures, en son entendement, toutes choses pour les sçauoir deuiner, et préuoir de longue main, et semblablement pour comprendre vne finesse ou pour l'inuenter. *Libéral*, car par ce moyen il fera de ses ennemis, ses amis; des estrangers incongneuz, ses priuéz : et les meilleurs des

siens s'amenderont s'ils voyent qu'il vse de libéralité enuers ceulx qui feront quelque beau faict : les peu vaillans n'en feront pas moins, ce qui ne lui aduiendroit pas, s'il estoit auaricieulx et chiche. Ains seroit dangereux qu'il ne se laissast surmonter à l'auarice, et par ainsy qu'il ne deuinst corrompu et desloyal à son roy. *De bon aage*, c'est-à-dire ne ieune ne viel, pour ce que l'vn ne veult croire que soy-même, et si est aussi trop audacieulx, et que l'autre est imbécille au faict des armes et trop craintif. *Affable*, d'autant qu'il n'y a rien de plus mal séant à vn tel chef, ne qui le face tant hayr de chacun, comme il est fascheux et difficile à aborder; au contraire, n'y a rien qui face plus à louer en luy que s'il est gracieulx et béning à tous. I'entends que cette bénignité soit modérée, et qu'il la mesure selon la valeur des gens ; car il fault montrer plus de priuaulté aux vns que non pas aux autres toutes fois, que tous s'en contentent s'il est possible. *Bien parlant*, à celle fin qu'il sçache persuader à ses souldardz, par son beau parler, qu'ils doibuent despriser tous périlz pour entendre aux hauts faicts, et pour disposer à sa volonté de tous ceulx qui l'escouteront. *Homme de réputation et bien renommé*, à cause de ce que s'il n'estoit tel, les souldardz le suiuroient à regret, comme ainsi soit que chacun trouueroit bien dur d'obéyr à celui qu'il estimeroit pire de soy, ou valoir aussi peu qu'il vault. »

Voilà le beau portrait que du Bellay nous a laissé d'Anne de Montmorency, filleul de la reine Anne de Bretagne, qui lui donna son nom; ami, dès son jeune âge, du comte d'Angoulême, depuis François Ier; suivant déja *l'étendard général* à Ravenne en 1512; lieutenant de 100 hommes d'armes à la bataille de Marignan en 1515; défenseur, avec Bayard, de la ville de Mézières en 1521; maréchal de France en 1522; sauveur, en 1523, de Marseille, que Charles de Bourbon allait assiéger; prisonnier avec son roi en 1525; une seconde fois sauveur de la Provence en 1536, et honoré

du nom de *Fabius français ;* connétable en 1538; sage politique; aimé du grand Solyman, qui entretenait avec lui une correspondance, et lui envoyait souvent des présents; disgracié en 1541; en 1562 vainqueur à Dreux de l'armée du prince de Condé; enfin tué, en 1567, dans les plaines de Saint-Denis, à la bataille de ce nom, où il commandait l'armée du roi.

La tâche que Machiavel n'avait pas entreprise, la tâche de réunir en un seul point toutes ses doctrines sur les qualités du général, on voit que du Bellay l'a exécutée avec succès. Mais il s'arrête là, et reprend ensuite, presque mot pour mot, les recherches, les citations, les prodiges d'érudition du Florentin, pour les entremêler dans ses chapitres.

Le code militaire de du Bellay est beaucoup plus terrible que celui de Machiavel. Dans le chapitre IV du *Tiers liure*, il établit qu'il est nécessaire qu'un lieutenant-général soit *vn peu cruel* s'il veut *joyr* de ses souldardz; plus loin, il conseille de décimer les légions mutinées. De temps en temps Végèce est cité; mais on remarque que Machiavel, qui a composé presque tout le livre, moins le portrait du connétable, où l'on reconnaît une couleur française nécessaire au sujet, on remarque avec peine que Machiavel n'est jamais nommé. Ce sont là de ces injustices, de ces délits on pourrait dire, qui gâtent les plus beaux et les plus nobles ouvrages. Du Bellay avait ses talents, sa gloire, ses écrits historiques; il n'avait pas besoin de piller *en cachette* le Florentin, et l'on a été bien long-temps à s'apercevoir de ce plagiat, qui n'est pas encore connu aujourd'hui dans tous ses détails. Les Français ont composé d'autres livres de tactique et de stratégie, d'après du Bellay, et, pour la plupart, ils n'ont pas nommé davantage Machiavel.

Gentillet a mal parlé des préceptes de l'art militaire donnés par le Florentin; il prétend *qu'on ne les pratique point, et qu'ils ne sont estimés dignes d'observation, par ceux qui entendent l'art militaire.* Du Bellay n'avait pas été de ce sentiment. Cependant on finit insensiblement par connaître quelque chose de cet *Arte della guerra,* mais ce ne fut pas pour le juger avec discernement. Voici ce que disait Brantôme en 1604 :

« Fabrice Colonne fut estimé en son temps un si bon capitaine, que ce bon galant de Machiavel, mauvais instructeur de guerre, certes, en son livre *de l'Art militaire,* le fait son principal chef de son parlement en cela, et comme à qui il falloit déférer beaucoup. Il y introduisoit ledit Fabrice comme donnant à entendre que ce qu'il y dit ce sont comme arrêts et sentences, et Dieu sait si nos grands capitaines y ont trouvé à dire[1]. »

Si du Bellay a ajouté au tort d'avoir pillé Machiavel celui d'avoir dit, dans son temps, que l'ouvrage du Florentin sur la guerre était mauvais, il est bien répréhensible, lui qui, comme assure M. Tenhove, n'a pas pris *d'une main* dans Machiavel, mais a pris des *deux mains* tout ce qu'il a trouvé de bon; et en vérité c'est presque tout l'ouvrage.

En 1664, l'*Art de la guerre,* traduit par le sieur de Briencour, est offert à l'admiration de la France; mais du Bellay n'est pas cité comme s'étant approprié les pensées du Florentin.

En 1730, Folard proféra un jugement si extraordinaire qu'il faut le rapporter tout entier, et précisément à cause des contradictions qu'il renferme.

Il loue Machiavel[2] sur ce qu'il a dit, dans les

[1] Brantôme, tom. IV, pag. 127.

[2] OEuvres de Folard, 6 vol. in-4°, hist. de Polybe, avec un commentaire, Paris, 1727, tom. I, liv. I, chap. XIV.

Discorsi[1], du coup-d'œil à la chasse, et il ajoute :

« Il y a très-peu de gens de guerre capables de tirer d'un fait historique les observations qu'on vient de lire dans ce passage de Machiavel. C'est tout ce que pourrait faire l'homme le plus consommé dans le métier des armes. Je n'en suis nullement surpris. Une étude profonde et réfléchie de l'histoire nous mène nécessairement à une infinité de connaissances qui nous mettent en état de juger sainement et solidement de tout. L'étude de la politique, dont l'histoire est le fondement, est un puissant moyen pour nous perfectionner l'esprit et le jugement. Les discours politiques et militaires de cet auteur, sur les décades de Tite-Live, sont un *ouvrage immortel.* Je le trouve digne de la curiosité des gens de guerre, et d'en être bien lu et bien médité. La vie de Castruccio, un des plus grands capitaines de son siècle, quoique peu connu, n'est pas moins admirable. Elle est tout ornée de faits curieux très-instructifs, et pleine de réflexions et d'observations militaires que peu de gens savent faire, tant cet homne avait *le génie tourné au métier.* Hors un livre de guerre de sa façon *qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur,* quoiqu'il ait pillé Végèce qu'il a très-mal travesti, *il est admirable en tout.* Il s'était trouvé dans un temps où l'Italie était agitée de tant de troubles et de guerres étrangères, qu'il ne faut pas être surpris qu'un *homme d'esprit* et de jugement ait été capable d'un si bel ouvrage; car, comme il se trouvait sur les lieux, il était en état d'avoir d'excellents mémoires, et de consulter les officiers qui s'étaient trouvés dans ces guerres[2]. »

Nous ne relèverons pas quelques inexactitudes de style. Mais que signifie cet homme qui *avait le génie tourné au métier,* auteur d'un livre de guerre *qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur,* et cependant *admirable en tout?* puis Machiavel est appelé un *homme*

[1] *Discorsi*, liv. III, chap. XXXIX, Passigli, pag. 287.

[2] Folard, tom. I, pag. 262.

d'esprit: il n'y a plus qu'à dire qu'il était un *bon homme*.

Voici actuellement le vengeur inébranlable de Machiavel écrivain militaire, Algarotti; et sa défense va être d'autant plus courageuse qu'il l'adressera au frère du roi de Prusse, aux principaux généraux de cette grande puissance militaire, avec l'assurance que le grand Frédéric lui-même en verra bien quelque chose.

La première lettre sur la science militaire commence ainsi :

« Il n'y a pas de doute que l'estime dans laquelle on a tenu la science militaire du secrétaire Florentin, n'ait eu de nombreux contradicteurs. L'opinion générale est qu'il faudrait regarder comme temps perdu celui qu'on emploierait à la lecture du livre sur l'*Art de la guerre*. Le secrétaire Florentin n'était pas militaire; cela a dû beaucoup nuire à ses écrits sur cette matière. En fait de guerre, vie d'action et de vigueur, on croit communément à la science de celui qui a été quelques semaines dans les camps, qui a vu quelques mouvements d'armes, et considéré l'ennemi en face une ou deux fois, plus qu'à la science de celui qui a médité pendant de longues années Végèce et Polybe. En cette étude, un caporal ou un sergent est plus savant que le plus grand littérateur du monde, et l'on tient fermement que la guerre n'est pas une science spéculative, et qu'elle s'apprend par la pratique. Ces paroles sont confirmées par beaucoup d'exemples de spéculations fort belles en théorie, et qui dans la pratique n'ont pas réussi, confirmées par la mauvaise figure entr'autres que firent Pompée Targoni au siége d'Ostende, et Roberval à Thionville, quand l'archiduc Albert et le grand Condé, qui les y avaient fait venir, crurent y avoir appelé *les preneurs de la ville*. Aussi, quand on voit, sur le titre de l'*Art de la guerre,* que l'auteur est le *secrétaire* de la république de Florence, on s'imagine qu'il ne faut pas le lire. Que dire à cela? Au besoin les réponses ne manqueraient pas.... Enfin, je

confesse, moi, que je suis d'opinion qu'il y a beaucoup de profit à tirer du livre du *secrétaire*[1]. »

Algarotti dénonce successivement les auteurs et les guerriers qui ont emprunté à Machiavel : Langeay, Gustave-Adolphe, le prince d'Orange, le duc de Parme, Montecucoli. Voici ce qu'il dit de Langeay (du Bellay).

« Il a pris des pages entières de l'*Art de la guerre*, et les a agréablement encadrées çà et là dans son livre qui, pour un quart, est une véritable traduction du secrétaire, dont au reste il n'a pas dit un mot. »

« Les érudits citent bien d'autres exemples du cas que les Français font de nos écrits[2]. »

Algarotti continue ses explorations. Marchi fut maître de Vauban; les parallèles, dans les siéges, furent inventées par les Italiens : ils étaient autrefois les architectes militaires de l'Europe. La citadelle d'Anvers, si célèbre, fut construite par Paciotti *d'Urbin*; la forteresse de Spandau, et celle de Custrin, sont l'ouvrage de François Giramella. *Montmorency* éleva à Avignon des retranchements conseillés par le *secrétaire*, dont les ouvrages sur la guerre venaient d'être publiés. En 1745, *le roi de Prusse* suivit encore un précepte du *secrétaire*. Les Autrichiens menaçaient la Silésie, le roi les attendit au-delà des montagnes qui la séparent de la Bohême.

La lettre neuvième commence sur ce ton :

« Vous aimez beaucoup, dites-vous, à voir *messer Nicolas* dans le conseil de guerre de *Montmorency*, et encore plus dans celui du *roi de Prusse;* vous vous le figurez, avec sa

1 Let. Ire, tom. V, pag. 1, Crémone, 1778.

2 Tom. V, pag. 42. Cette petite épigramme d'Algarotti, dite en passant, a bien quelque chose de vrai : nous avons copié long-temps les Italiens, mais à la fin du XVIIIe siècle ils nous l'ont quelquefois bien rendu.

simarre noire, entouré de ces uniformes bleus, et qui répond dans son pur langage florentin, à des paroles faites pour étourdir un chien [1]; vous vous le figurerez aussi taillant sa plume pour écrire l'histoire de ce grand roi; et, certes, il l'aurait écrite mieux que Puffendorff n'a écrit celle du grand-électeur. »

« Puisqu'il vous plaît tant de voir messer Nicolas dans le conseil, voyez-le donc aussi à Molwitz dans le premier fait d'armes qui eut lieu entre les Prussiens et les Autrichiens. Ce fut son *ordre de bataille* qui donna la victoire. Vous vous rappellerez comme les cavaliers prussiens, qui à ce combat étaient en petit nombre, et encore moins exercés qu'ils ne le sont aujourd'hui, furent battus et dispersés par la cavalerie autrichienne. Celle-ci fit une conversion pour prendre en flanc l'infanterie; et déjà la bataille était perdue, si cette infanterie n'avait été miraculeusement soutenue par quelques bataillons qui la protégeaient sur les flancs. Eh bien! c'est là l'*ordre de bataille du secrétaire*, pour être rassuré, dit-il, et se défendre de toute impétuosité de la cavalerie ennemie, quand elle est plus nombreuse que la tienne, et que tes cavaliers sont découragés. Cela occasiona la victoire qui sauva le Brandebourg, conquit la Silésie, et à la suite de laquelle les Prussiens furent animés d'une telle vigueur, que depuis plusieurs années ils guerroient, et qu'ils entrent en campagne contre presque toute l'Europe et une partie de l'Asie. »

« S'il vous plaît, suivons *le secrétaire* plus avant dans le Nord, quand il alla *conseiller* le fameux comte de Münich dans la guerre contre les Tartares.... Que fit Münich contre un tel ennemi? rien autre que ce que recommande *le secrétaire*. Il marche en bataillon carré prêt à combattre de tous points, toujours prêt à marcher ou à se défendre.... Mais cela ne suffit pas. Vous l'avez vu entrer dans les conseils de guerre,

[1] Jamais un Italien ne laisse passer une occasion de plaisanter sur les consonnances de la langue allemande : car ici il ne s'agit pas de nous, quoiqu'on ait parlé de *Montmorency*; il n'est question que des uniformes bleus de l'armée prussienne.

nous le verrons dans quelques batailles qu'il donna de son invention : s'il n'eut aucun risque à courir, au moins il put en certaine manière pratiquer ses doctrines[1]. »

Suit une description des trois batailles rapportées dans le roman de la vie de Castruccio, qu'il faut lire dans Machiavel lui-même. Algarotti finit ainsi cette charmante et spirituelle correspondance.

« Mais il est temps qu'après une longue campagne nous pensions à rentrer en ville, et à rendre, par les vendanges prochaines, gais et délicieux nos quartiers d'hiver[2]. »

Nous ne pouvons pas nous empêcher d'applaudir au bon esprit, à la délicatesse du goût de Frédéric, qui permettait qu'on lui montrât de semblables lettres, et qui en témoigna plusieurs fois une satisfaction sincère à Algarotti, qu'il comblait de bienfaits. Frédéric manifesta aussi dans ses ouvrages une estime particulière pour la science de Machiavel auteur militaire.

Algarotti n'a pas connu le traité important de Lloyd[3]; il y aurait aussi retrouvé à chaque page des doctrines du Florentin. Lloyd travaille sur les données de ceux qui ont lu le secrétaire. Il en résulte que, sans l'avoir lu lui-même, il répète quelques-uns de ses préceptes. Ce livre renferme encore

[1] Algarotti, tom. V, pag. 49.

[2] Algarotti, tom. V, pag. 132.

[3] Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne, en 1756, entre le roi de Prusse et l'impératrice reine avec ses alliés, ou Mémoires militaires et politiques du général Lloyd; Londres, Bruxelles, 1784. La traduction de cet ouvrage est du marquis de Mesmon. Une note, trouvée dans ses papiers, lorsqu'il mourut à Neuilly, le 2 mars 1831, apprend que cette traduction est son ouvrage, et qu'elle a été imprimée à ses frais. Elle a été tirée à 2,000 exemplaires, qui ont été apportés au château de Mesmon. La plus grande partie a été saisie par la municipalité de Réthel, lorsque le scellé fut apposé à Mesmon, après l'émigration du propriétaire. On a saisi également les cuivres de ce volume et d'un second volume de Lloyd qui devait contenir l'histoire de la guerre de

des réflexions neuves et piquantes, comme celles-ci :

« Le Français est gai, vif et étourdi. Une impulsion soudaine, une saillie du moment le gouvernent mieux que des principes de raisonnement et de conviction. Le climat lui donne une délicatesse d'organes qui fait que tous les objets lui causent une impression vive, mais momentanée, et bientôt effacée par une nouvelle impression. Il arrive de là, que la première attaque des Français (voici Machiavel) a quelque chose de fougueux et d'irrésistible; tous leurs esprits animaux sont en mouvement : vous diriez qu'ils ont une fureur convulsive. Ils font alors pour un instant des efforts au-dessus de la nature; mais, bientôt épuisés, ils tombent dans la langueur et l'abattement: on ne croirait pas que ce soient les mêmes hommes [1]. »

Lloyd ajoute en note :

« L'art d'un chef, qui lui-même a de l'enthousiasme, est de ranimer cette défaillance de la nature, et de ressusciter l'enthousiasme. »

Lloyd trace aussi son portrait de général, à l'imitation de du Bellay, et naturellement il se retrouve en présence de Machiavel, surtout pour les citations des grands effets de l'éloquence militaire. L'ouvrage a encore son chapitre de la religion, son chapitre de la liberté; il y en a un particulier sur les femmes, où

sept ans. Le manuscrit de ce second volume était resté à Paris chez M. de Mesmon ; il a été perdu. Le volume imprimé fut envoyé par le département, avec les cuivres, au dépôt de la guerre, et les 2,000 exemplaires furent distribués dans les armées par ordre du gouvernement. Cet ouvrage était devenu si rare et si célèbre, que le général Moreau, ayant voulu se le procurer en 1800, paya un exemplaire de hasard 80 francs. Le gouvernement enfin fit faire une seconde édition, qui a été imprimée chez Magimel, un vol. in-8°. On y a joint les gravures des planches saisies à Mesmon. On attribue au même auteur un ouvrage sur la liberté de la presse, et un éloge de Suger. Je dois ces informations à mon confrère, M. de Monmerqué, qui les a extraites lui-même des papiers de M. de Mesmon.

[1] Préface, pag. LXIII.

l'on trouve quelque chose de la portion honnête et morale de la doctrine de Saint-Simon sur cette aimable moitié du genre humain; enfin, la planche première avec ses compagnies en colonne, et son infanterie légère jetée sur les flancs, et qui protége une compagnie contre la cavalerie, rappelle la bataille de Molwitz, gagnée par le secrétaire en personne, comme dit *si* spirituellement Algarotti.

Plusieurs écrivains ont aussi remarqué que le secrétaire, dans son *Arte della guerra*, conseille de charger l'artillerie, si cela est possible [1]. C'est cette manœuvre qui a procuré des canons aux Vendéens. Mais ce genre d'attaque est devenu bien difficile, parce qu'on ne hasarde pas des batteries sans les avoir mises à l'abri de tout coup de main.

Enfin nous trouvons ce passage dans les *œuvres* choisies de Napoléon:

« Il ne pouvait pas y avoir ce que dans sa pensée il concevait être une véritable armée, sans une révolution dans les mœurs et l'éducation du soldat, peut-être même de l'officier. Il ne pouvait pas y en avoir avec nos fours, nos magasins, nos administrations, nos voitures. Il n'y aurait d'armée que quand, à l'imitation des Romains, le soldat recevrait son blé, aurait des moulins à bras, cuirait son pain sur sa petite platine, etc. Il n'y aurait d'armée que quand on aurait mis en fuite toute notre effroyable administration paperassière [2]. »

Tout ceci n'a été inspiré à Napoléon que par la lecture de l'*Arte della guerra*. Il n'a pas été chercher cette doctrine dans tous les auteurs romains où elle est souvent éparse; c'est Machiavel seul qui a pris cet

[1] *Arte della guerra*, liv. III, Passigli, pag. 374. *A volere che l'artiglieria nemica sia inutile, non è altro rimedio che assaltarla.*

[2] *Édit.* de 1827, tom. IV, pag. 155.

embarras, c'est lui seul, cette abeille infatigable, qui a extrait le suc de toutes ces fleurs diverses; c'est lui qui, déja même de son temps, a déclaré que les armées avaient trop de chars, trop de sacs, même trop de papiers. Depuis, ces immenses bagages se sont multipliés à un tel point, qu'il y a deux armées au lieu d'une seule, et que *l'armée qui a peur,* et qui fuit toujours quand elle est trop près de l'ennemi, peut effrayer en même temps l'autre armée qui sait et doit se battre. Celle-ci, à son tour, quand elle est séparée de sa boulangerie, ne sait plus où prendre de la nourriture. La description d'une armée romaine, telle que la présente Fabrice, est celle que veut Napoléon : et qu'on vienne dire que ce *galant de Machiavel* n'a rien entendu à écrire sur la guerre! Nous nous serions contentés de l'offrir à l'admiration comme stratège consultant, mais le voilà qui est devenu l'administrateur militaire le plus consommé, le plus habile. Qu'on lise son ouvrage, chaque réflexion y a sa connexion particulière, les déductions sont exactement appliquées. Il raconte, il raisonne en même temps; les conclusions naissent, à tout instant, des faits, comme un rameau du tronc. Son style n'est que précision, logique, assurance, calme, dignité. Il ne va jamais en arrière; il ne reprend pas les arguments dont il a le moins exprimé la substance, il les laisse aux pauvres qui passeront après lui; il invente des arguments tout neufs : il n'a pas étudié seulement les circonstances antiques, il a étudié les circonstances modernes. Il a vu le *Peltaste,* l'*Oplite;* il a appelé ensuite le *Triaire,* il a connu le *Centurion :* il lui a ordonné de porter rapidement l'aigle sur une éminence. Il parle du ton de l'autorité au *Connestabile*, au *Balestriere*, à l'*homme d'armes*, à *la lance fournie*, à *la lance brisée.* Tout

cela est à lui. Il ébranle leurs rangs à sa volonté, et sur un signe, il fait manœuvrer successivement *la phalange*, *la légion*, *la caterue* et *la battaille*. Qu'on l'appelle encore après cela *le secrétaire!* qu'on rie de cette qualité civile! Voilà de bien illustres suffrages, et jusqu'à Frédéric adouci, qui vient nous commander un profond respect pour l'auteur de l'*Art de la guerre*[1].

Mais ne perdons pas plus long-temps de vue la politique. Essayons de juger quelle influence un homme, dont on voit qu'on s'est tant occupé, qui a excité à un si haut point des admirations et des malédictions, essayons de deviner quelle influence cet homme a exercée sur le caractère de ceux qui, placés dans la situation où il leur était facile de commander, ont pu, ou plus ou moins, lui demander des conseils.

Il écrivait *positivement*, comme dit M. Botta, il écrivait pour *le pouvoir;* il ne disait pas toujours précisément ce qu'il fallait faire, il disait ce qu'on faisait; il expliquait ce qui arrivait dans des circonstances données. On ne lui reprochera pas d'avoir excité le cardinal de Richelieu à tenir en permanence l'instrument du supplice, et à demander ou à laisser courir le bruit qu'il fallait demander à Rome la permission de faire mourir, sans autre forme de procès, ceux qu'il jugerait dignes de mort[2]. Machiavel n'a jamais

[1] Il n'y a pas long-temps, je parlais de Machiavel et de Fabrice avec M. le comte de Cessac, l'un de nos généraux et de nos administrateurs militaires les plus distingués, et membre de l'Académie française; il me dit qu'il faisait un grand cas du livre de l'*Art de la guerre*, et que Machiavel entendait le métier. Faut-il donc encore méconnaître le mérite d'un écrivain à qui les ministres de Napoléon, qui était si habile à choisir les talents parmi les talents, s'empressent de rendre une si éclatante justice? Pour ce qui concerne le *Peltaste* et l'*Oplite*, voyez la Retraite *des dix mille* de Xénophon.

[2] Dans le catalogue de la correspondance Bouillaud, fol. 4, n° 991, qui est à la Bibliothèque du Roi, j'ai lu les mots suivants:

conseillé une seule violence au nom de la religion.

On ne reprochera pas à Machiavel d'avoir déterminé Napoléon à faire périr le duc d'Enghien. Machiavel ne parle pas de la puissance rétablie dans des familles qui l'auraient perdue: il vivait à une époque où les grands souverains, excepté ceux de la France, ne remontaient pas, comme souverains, à une bien haute origine, et, à cette époque, il n'y avait de graves orages que dans les républiques. Il dit toujours qu'il y a du danger à gouverner les pays qui ont joui de la liberté de s'administrer eux-mêmes; et il recommande des mesures sévères pour contenir les mécontents, tout en assurant que la justice et l'autorité du bon sens sont les premiers moyens qu'il faut employer. Napoléon n'a rien lu dans Machiavel qui ait pu lui conseiller l'invasion d'Ettenheim.

Je placerai ici, à cet égard, quelques informations, qui, je crois, ne sont pas imprimées.

Le roi de Suède, Gustave IV, connu depuis en Europe, où il a tant voyagé, sous le nom de colonel *Gustafsson de Holstein-Eutin*, parti de Trieste en 1816, pour se rendre dans le Levant, toucha à Corfou, et de là à Prévesa, où se trouvaient Ali, pacha de Janina, et M. Hugues Pouqueville; il donna à ce dernier, pendant son séjour dans cette ville, des détails neufs et fort intéressants (détails qu'il confirma depuis à

« Escrit latin de M. Bouillaud touchant la politique du cardinal de Richelieu, qui pressoit le roi de demander au pape un bref par lequel il lui fût permis, sans autre forme de iustice, de faire mourir ceux qu'il iugeroit dignes « de mort, et que le pape Urbain VIII alors lui refusa. »

Cet écrit latin, qu'annonce ce catalogue, ne se trouve pas. Je suis porté à croire, en attendant que je voie cet écrit, que pareille demande n'a jamais été adressée à Rome, où elle aurait excité un sentiment d'horreur. Mais il est possible que le cardinal ait fait rédiger ce mémoire, seulement pour laisser croire qu'un tel droit pouvait être entre ses mains.

M. Charles-François Pouqueville, consul général auprès du même pacha, et frère de M. Hugues) sur les causes qui pouvaient avoir déterminé Napoléon à faire arrêter le duc d'Enghien. Il paraîtrait que le petit-fils du prince de Condé et le roi de Suède, qui séjournaient alors dans les états de Bade, auraient adressé à Napoléon un défi collectif. Ils lui parlaient d'abord sur un ton fort convenable de ses victoires, de la renommée qu'il avait acquise, et ils finissaient par déclarer que, comme il paraissait s'attacher à profiter pour son compte de tant de gloire, et ne vouloir rien rendre à la royauté légitime, ils le sommaient de se trouver sur un point indiqué d'un territoire neutre, où le différend, concernant la question relative au trône de France, serait résolu l'épée à la main. Gustave IV, plus jeune de six ans que le duc d'Enghien, et qui était roi, et conséquemment plus livré à l'habitude de faire quelquefois sa volonté, sans consulter personne, aurait entraîné le prince français à signer ce cartel, rédigé, surtout vers la fin, en termes analogues à ceux que François Ier avait adressés à Charles-Quint. La réponse au cartel fut, disait Gustave, le passage du Rhin ordonné à quelques hommes affidés, l'invasion du territoire de Bade, l'arrestation du duc d'Enghien, successivement traîné à Paris, jugé, et frappé de plusieurs balles dans les fossés de Vincennes. Ces faits n'ont pas encore été publiés. C'est, dit-on, par suite de cet événement si fatal, et si déshonorant pour Napoléon, quoiqu'il ait déclaré qu'ayant demandé au duc de Bade l'extradition du prince, elle lui avait été accordée [1], ce qui certainement n'a jamais été vrai, c'est par suite de cet

[1] Voyez *les Opinions de Napoléon sur divers sujets de politique*, etc., par M. Pelet de la Lozère, Paris, 1833, pag. 44.

événement que le même roi de Suède, en 1817, aurait senti en lui une vive douleur d'avoir été la cause indirecte d'un crime qui aggravait le malheur de la position de Napoléon, déchu de toute sa grandeur, ayant à répondre, sans armées, du sang de l'innocence, et comme à la merci de la puissance de cette famille qu'il avait si cruellement offensée. On ajoute que n'étant pas maître de cette impression, et tourmenté par des reproches de conscience, Gustave, bien qu'il ne fût plus roi, et que son crédit ne pût être qu'incertain, aurait cru devoir écrire à Louis XVIII la lettre que je vais rapporter.

« Sire,

« Je me rappelle, non sans intérêt, que Votre Majesté, en m'écrivant, a plusieurs fois énoncé qu'elle se faisait un plaisir de pouvoir contribuer à ce qui pourrait m'être agréable. C'est à la suite d'une expression aussi flatteuse pour moi, que je prends la liberté d'énoncer un désir qui *me pèse* depuis long-temps sur le cœur. Oui, Sire, je m'adresse à Votre Majesté pour obtenir de sa générosité, un adoucissement dans le sort actuel du *général Bonaparte.* Votre nom, Sire, n'en sera que plus chéri par les Français, et votre gloire n'en sera jamais ternie. Si la Providence n'a pas permis à Votre Majesté de faire condamner cet homme *remarquable* d'après la sévérité des lois, puisse-t-elle vous accorder le droit de pouvoir honorer en lui *un des plus fameux guerriers que la France a produits*, en attachant par ce bienfait un nouveau lustre à votre règne! *Je parle le langage de ma conscience, qui m'a toujours guidé*, et j'ose réitérer l'assurance des sentiments avec lesquels je suis, de Votre Majesté,

Le très-dévoué frère et cousin. »

Signé, G. A. Gustafsson.

Francfort-sur-le-Mein, ce 10 mai 1817.

Je sais les faits que j'ai rapportés ici, d'abord par

un homme d'honneur, demeurant à Ancône, à qui une personne de la suite du colonel Gustafsson les a également confiés; puis ils sont confirmés par mon ami, M. Charles-François Pouqueville, ce digne et respectable défenseur de la nation grecque, sans contredit l'un des hommes les plus honorables du département des affaires étrangères, ce courageux et patient captif des Sept-Tours, aussi modeste que savant, et qui aurait mérité une récompense nationale, pour les services qu'il a rendus à la civilisation moderne (mais il est à peu près oublié en France, et il y a des personnes, peut-être un peu trop ardentes, qui disent, je ne pourrai jamais le croire, que son nom est inconnu en Bavière). Je dois donc ajouter foi, indépendamment de tout autre motif, à ce que m'a dit M. Pouqueville. Ensuite la démarche du colonel Gustafsson, le ton de sa lettre, *ce désir qui lui pèse depuis long-temps sur le cœur*, cette *conscience qui l'a toujours guidé*, cette admiration pour Bonaparte, le héros de la France, cette naïve préoccupation royale qui parle de la sévérité des lois à propos d'un homme qui avait brisé, avec son épée, toutes les lois anciennes; tant de circonstances me portent à penser que ce cartel a été vraiment envoyé.

Quant à la lettre que j'ai transcrite ici, j'ai vu moi-même l'original, je l'ai copiée moi-même sur cet original, et je connais très-parfaitement l'écriture du prince. Des généraux français m'ont dit encore que ce genre de provocation déplaisait beaucoup à Napoléon, et je suis d'avis en cela qu'il avait raison, car ces combats ne sont plus dans nos mœurs. Il paraît que sir Sydney Smith, renfermé dans Saint-Jean-d'Acre, s'étant cru insulté par un *ordre du jour*, avait proposé un cartel au général en chef Bonaparte. Alors il fut

décidé, dans le camp français, que sir Sydney n'étant qu'un *commodore*, les *colonels* de l'armée acceptaient tous son défi, et il n'eut pas de suite. On dit aussi qu'il avait été question d'un duel entre Moreau et Bonaparte, bien avant la catastrophe du duc d'Enghien. En définitive, je crois que Napoléon fit bien de ne pas accepter le cartel, et je ne l'en trouve pas moins brave. Mais pour une telle provocation, faite par un prince entraîné malgré lui à cette démarche, et surtout par un roi de vingt-six ans, devait-on commettre une action si coupable, mépriser le droit des gens, joindre la ruse à la violence, et se séparer ainsi, par un fleuve de sang, d'une famille qui pouvait revenir sur le trône, puisqu'elle y est revenue?

Alors des complications inexplicables de rivalités et de vengeances, la guerre déclarée par presque toute la nation anglaise à un seul homme, qui se trouvait désarmé, après avoir commandé à l'Europe, ne purent apparemment permettre à la famille offensée la moindre expression de la générosité chrétienne qui pardonne. Le guerrier, sans prévision, qui avait cru être un politique consommé, subit la peine de ce qu'un de ses agents a appelé le *crime-faute*. Il subit ce châtiment cruel sans qu'aucune voix s'élevât pour demander que son sort fût adouci, excepté celle de l'imprudent qui, peut-être, avait été la cause de cet attentat contre le droit le plus sacré et les règles de la guerre entre peuples policés, de l'imprudent qui, détrôné lui-même, apprit une fois de plus combien *le pain de l'étranger est amer*.

Tous ces détails permettent de considérer cet événement sous un autre point de vue. Ce ne sont pas les *Discorsi*, formant partie de la bibliothèque de Napoléon, qu'il faut mettre en accusation.

Peut-être y aurait-il lieu ici à examiner de plus près ces trois hommes de pouvoir si terribles, le secrétaire Machiavel, le cardinal de Richelieu, et l'empereur Napoléon, ces hommes, on dirait presque d'acier, de bronze et de fer, qui écrivirent ou pratiquèrent des doctrines si violentes; mais je m'écarterais trop de mon sujet: je dois, au point où est arrivé mon ouvrage, me borner à résumer quelques-unes des circonstances de la vie et des compositions de celui auquel j'ai consacré de si graves méditations.

J'ai fait connaître ses premiers essais dans l'art des négociations. Prédominé par la nature de mes études de trente ans, et par l'attrait particulier que je trouvais à lire ces depêches si habilement raisonnées, j'ai donné à ce travail une étendue peut-être exagérée; mais je désirais que nos jeunes politiques ne perdissent rien de semblables leçons, qui sont, il faut le dire sérieusement, d'excellents et de rares modèles de bon goût, d'esprit d'observation, de tact, de style, et de courage.

Quand le chantre des *Decennali* a entremêlé de ses inspirations ses opérations diplomatiques, fidèle à l'ordre chronologique que je m'étais prescrit, et qui est une règle sûre pour bien apprécier Machiavel, dont on a si outrageusement *déplacé* la vie et les actions, j'ai quitté le politique, et j'ai tâché de juger le poëte.

On ne m'accusera pas d'avoir ménagé le secrétaire, quand il se plaint avec tant d'insistance de la modicité de son salaire; quand il prie les Seigneuries d'ordonner à Bernardin Panciatichi de lui avancer cinquante *scudi;* quand il sollicite des lettres de crédit sur tant de Florentins qui habitaient la France, ou qui y avaient des correspondances. Il existait alors la famille des

Frescobaldi[1] qui seule faisait un commerce immense, surtout avec l'Angleterre. Probablement elle avait hérité de quelques-unes des correspondances des Médicis, devenus *trop princes*, pour n'avoir pas négligé ce genre d'occupations des premiers membres de la famille.

Au moment de la chute de Soderini, j'ai accompagné dans sa prison Machiavel malheureux, et j'ai admiré sa résignation et sa noble patience.

Je n'ai rien dissimulé d'une correspondance familière qui explique tant de faits douteux, et dont quelques-uns ne sont pas absolument honorables pour le secrétaire.

Duclos m'avait enseigné que la principale erreur où l'on tombe en voulant peindre les hommes, est de supposer qu'ils ont eu un caractère fixe, au lieu de se souvenir que leur vie est quelquefois un tissu de contradictions : plus on les approfondit, moins on

[1] Cette famille était connue principalement pour avoir en dépôt des fonds dont pouvait disposer le cardinal Volsey. Les archives du royaume possèdent plusieurs obligations de ces banquiers : ce sont des pièces où l'on voit dans quelle forme étaient alors conçus les récépissés des maisons de commerce. J'ai examiné très-attentivement une de ces obligations; elle est datée de 1516, passée devant un notaire, nommé Cressy (voyez *archives du royaume*, J. 860), et rédigée en latin. Jérôme Frescobaldi, marchand de Florence, et tous ses associés, portant pour la plupart le même nom, promettent de payer audit cardinal deux mille livres sterling. Le parchemin sur lequel est écrite l'obligation est découpé, vers la moitié, en douze petites lanières, le long desquelles on lit la signature de l'associé, qui a apposé son cachet à la suite de la signature. Les cachets de ces douze associés sont pour la plupart des pierres antiques gravées en creux. J'ai distingué : 1° une tête couronnée de Titus, d'un bon style ; 2° un *pater Tiberis*, la même tête que M. Ennius Visconti, dans l'Iconographie grecque, a prise pour la tête de Romulus (Alexandre Visconti m'a dit souvent qu'il a prévenu son frère de cette erreur, mais elle n'a pas été corrigée) ; 3° un Hercule coiffé de la peau du lion; 4° une Rome *galeata ;* 5° un corbeau perché. Les autres incises sont d'un travail moderne. Je crois que jusqu'ici les archéologues ont ignoré qu'il y avait des empreintes de pierres antiques à aller chercher a la suite des signatures des effets de commerce du XVI° siècle.

ose les définir [1]. Je n'ai donc pas prétendu donner la clef de plusieurs inconséquences de Machiavel, et le montrer ce qu'il n'était pas : je l'ai laissé avouer ses amours, entreprendre *ses Principautés*, où j'ai su, je l'espère au moins, bien discerner *le poison;* je l'ai laissé se perdre dans des préceptes inopportuns, se montrer trop avare des restrictions qui pouvaient permettre d'admettre ses maximes; je l'ai suivi proclamant d'admirables leçons, commentant Tite-Live sur un ton sublime, redevenant poëte, chantant les charmes d'une femme enivrante, et sollicitant avec peu de dignité un emploi dans les affaires.

Il a cherché à résoudre des problèmes grammaticaux sur l'origine et les progrès de la langue italienne; il a repris le fouet de la satire; il a lutté avec les anciens sur des questions morales, discutées en vers élégants; il a réjoui, presqu'en bouffon, les loisirs d'une société, dans une partie de campagne; il a égalé Plaute, l'a surpassé quelquefois; il a conté, avant La Fontaine, de la manière la plus piquante et la plus joyeuse.

Nous l'avons vu instruire un ambassadeur des secrets les plus délicats de la diplomatie, et tracer ainsi les meilleurs préceptes que puissent suivre aujourd'hui les hommes de tous les pays, qui consacrent à cette occupation, souvent sans récompense, leur santé, leur fortune et leur bonheur.

Animé par les suffrages et les encouragements de M. de Chateaubriand, que j'ai déja appelé le chef, mais qu'il serait mieux d'appeler le prince de la littérature de l'Europe, de M. de Chateaubriand, qui me disait que Machiavel n'était pas assez connu, je me

[1] Œuvres complètes de Duclos. Histoire de Louis XI, 1826, tom. III, pag. 856.

suis bien gardé d'interrompre l'écrivain des *Istorie*, marchant le premier, d'un pas sûr, dans une carrière où devaient le suivre Bossuet et Montesquieu; louant, en termes si touchants, ce grand Cosme, ce citoyen généreux, cet homme si extraordinaire, ce fondateur de la gloire des *palle*[1], qui, par ses vertus, sa libéralité, le partage de ses trésors, imposait silence à tous les partis, et frayait un chemin, le chemin le plus noble, qui devait conduire sa famille à la souveraineté. Je crois que les droits fondés sur les succès à la

[1] Les armes des Médicis étaient d'or à cinq boules (*palle*) de gueules (rouge) en *orle* (l'orle est un fil ou ceinture d'une largeur proportionnée à la grandeur de l'écu qui en fait à peu près le tour, mais qui n'en touche pas les bords). Louis XI ayant ensuite, par des lettres-patentes du mois de mai 1465, permis à son amé et féal conseiller, Pierre de Médicis, fils du grand Cosme, *padre della patria*, de porter dans ses armes trois fleurs de lys d'or (Comines, 1747, tom. II, pag. 565), Pierre ajouta en chef un tourteau ou autre *palla*, de manière que les *palle* étaient posées en orle, *une deux*, *deux une*. A proprement parler, les écrivains héraldiques français appelaient *tourteaux* ou *besans* ce que les Italiens nommaient *palle*; mais le Père C. F. Ménestrier (Lyon, 1754, in-12, pag. 136) dit: « Je nomme *boules* les pièces de *gueules* des armoiries « des Médicis, parce que, dans tous les anciens monuments de Florence et de « Rome, on les voit arrondies en boules. Tous les Italiens les blasonnent ainsi. »

On remarque encore aujourd'hui sur la façade intérieure de la villa Médicis, qui est habitée par notre Académie des beaux-arts à Rome, que ces armoiries sont blasonnées telles que je les ai décrites ci-dessus.

On a pensé que ces *boules* sont des pilules, parce que les Médicis s'appelaient *Medici*, et qu'ils appartenaient, disait-on, à la classe des médecins, la sixième classe des sept grands arts; on s'est trompé. Des Florentins fort instruits prétendent que les Médicis appartenaient à la troisième classe, les banquiers, ou à la quatrième, les fabricants de laine, ou à la cinquième, les fabricants de soie. L'abbé Fontani, bibliothécaire de la Riccardiana, croyait qu'ils étaient inscrits sur les matricules de l'*art de la laine*.

Il y a une autre preuve que ces *palle* étaient des *boules*. Dans *la Salle des Éléments*, au second étage du *Palazzo-Vecchio* de Florence, on voit une peinture représentant l'Envie qui mange une vipère, et qui, dans un mouvement de rage, jette par terre les *palle* des Médicis. Ces *palle* rebondissent, et on lit à côté ces deux mots latins, *percussa resiliunt*. On assure que c'est Léon X luimême qui a eu l'idée de cette peinture: il faisait allusion à l'exil et au rappel de sa famille.

guerre, ne peuvent jamais élever une famille autant que ces qualités vraiment divines de bonté, de bienveillance universelle, qui font qu'un homme n'est plus un autre homme pour des infortunés qui souffrent, ces vertus qui font que toutes les injures qu'on accumule contre notre faible humanité, tombent devant de tels caractères de grandeur et de magnificence qu'il faut honorer dans tous les pays, et à toutes les époques qui les produisent.

J'ai modéré, autant qu'il a été en moi, quand j'ai dû examiner le grand ouvrage de l'*Art de la guerre*, cette admiration que je n'ai pas retenue plus tard, lorsque mes paroles ont pu s'élancer avec l'autorité de celles de Frédéric et de Napoléon [1].

J'ai eu le bonheur de montrer Machiavel aimant la bonne foi, conseillant la fidélité à sa parole, adjurant sa patrie de recourir aux armes, et de *manifester* une énergie salutaire.

Je l'ai remercié de m'avoir fourni l'occasion d'adresser de justes éloges à de célèbres noms de notre histoire, que la légèreté de Voltaire a jugés avec partialité, et que plus de vingt éditions nouvelles des ouvrages de cet homme séduisant et dangereux ont livrés, presque sans défense, à la société nouvelle, qui ne lit pas *tout* ce qu'il faut lire pour bien apprécier les personnages du moyen âge.

[1] Pour faillir le moins possible, sous ce rapport, dans mon travail, j'ai consulté de judicieux critiques. Lorsque j'écris, je procède naturellement de la pensée aux paroles : celui que je consulte procède des paroles à la pensée. Quelquefois on peut croire avoir tout fait en soignant sa pensée, mais si l'on n'a pas réussi dans l'expression, c'est alors que le juge de sang-froid est utile, et nous avertit qu'il n'y a qu'une partie de la tâche qui ait été remplie. Je ne reconnais d'ailleurs rien de sage comme de cultiver l'*art d'effacer* que recommande Pope. Un manuscrit, quelque correct qu'il soit, n'est toujours qu'un traître qui ne dit jamais bien la vérité.

Je n'ai pas quitté Machiavel grandissant, contre la coutume de tant d'hommes des temps passés et modernes, fidèle à un parti qu'il avait embrassé, et, comme les Gaulois, n'abandonnant pas ses patrons dans leur mauvaise fortune [1]; militaire consultant, même militaire pratique; en même temps négociateur courageux, puis une dernière fois, historien d'une époque de douleur présage des fléaux prêts à dévorer Florence, Florence qui n'avait su par aucun moyen assurer sa liberté, quoiqu'elle eût invoqué des rois, des lieutenants de monarques, des magistrats de doctrine aristocratique, un cardeur de laine (*Lando*), des ambitieux énergiques, les hommes de force de toute classe qui apparaissaient dans l'enceinte de la ville, un citoyen probe, modéré, sans enfants, qui ne devait désirer que l'avantage de tous, enfin le patronage du Saint-Siége, si puissant en Italie.

J'ai conduit Machiavel aux derniers instants de sa vie, mourant pauvre, parce qu'il avait été honnête homme, et j'ai prouvé qu'il rendit le dernier soupir en manifestant des sentiments de religion.

Je pouvais croire ma tâche finie, mais il m'a semblé que je devais aux lecteurs un récit de l'*Iliade littéraire* dont Machiavel avait été la cause et le sujet.

On a distingué dans la mêlée, ou pour lui ou contre lui, les plus grands génies qui aient illustré les siècles suivants. Dans cette revue, j'ai oublié sans doute, j'ai dû oublier des noms, peut-être des corps entiers de combattants. Il y en a d'obscurs que je ne regrette pas. Je ne sais pas bien si j'ai fait mention de tous ceux qui méritaient d'être cités; je crains que

[1] *Nefas more Gallorum est, etiam in extremâ fortunâ, deserere patronos.* César, Comment., liv. VII, XL.

des illustrations recommandables n'aient échappé dans cet examen si rapide. J'ai continué de marcher sans recueillir toutes les critiques des uns, tous les suffrages des autres; je m'en accuse, mais il fallait avancer. Je pourrais nommer ici quelques-uns de ceux que j'ai paru négliger dans ma course; mais il me semble que j'ai assez accompli mon devoir, à peu d'exceptions près qui peuvent porter, d'une part, sur Botero, sur Galeani-Napione qui disait spirituellement « Le machiavélisme « est antérieur à Machiavel », sur Mably, Millot, etc., etc.; et, d'une autre part, sur je ne sais combien d'esprits rampants et envieux : car, je le répète, Machiavel a excité l'attention de tout ce qui avait de l'élévation et de l'hypocrisie, de l'ame et de l'orgueil; de tout ce qui pensait fortement, et de tout ce qui voulait paraître penser; il a préoccupé pendant trois siècles les esprits réfléchis et les esprits *téméraires*, les moralistes et les pédants, les cœurs religieux et les impies.

Je me sais enfin quelque gré, et j'ai la faiblesse de l'avouer, de n'avoir pas oublié mon impartialité et mes impressions premières, en citant le *rien que de l'or pur* du grand Jean de Müller, que les Allemands placent avec raison au premier rang de leurs publicistes et de leurs historiens.

Actuellement aura-t-on pu se refuser à reconnaître qu'un homme qui a fait tant de bruit, qu'un homme qui a tant écrit, tant enseigné, tant proclamé de vérités et de paradoxes, qui a formé tant de disciples, qui a jeté dans la société tant de bonnes et tant de mauvaises semences, qu'un tel homme a dû être examiné avec gravité; qu'il ne fallait plus, sur la parole de juges ou de rivaux partiaux et intéressés, prendre sitôt son nom en mauvaise part; qu'il y avait lieu à

revoir enfin ce procès que l'on a tâché d'éclaircir dans tous ses détails, mais qui n'est pas jugé?

Voici à peu près comment les nations ont procédé relativement à Machiavel. Les Espagnols sont ceux qui l'ont le plus attaqué; mais ce sont des écrivains appartenant à un ordre religieux qui ont pris ce soin. L'on pourrait bien expliquer pourquoi les écrivains laïcs se sont tus: la censure établie dans le pays démontre assez qu'ils devaient garder le silence. Les Français ont tour à tour attaqué et défendu Machiavel. Les Allemands ont suivi en quelque sorte la manière d'agir des Français; mais il faut avouer que chez eux il y a eu plus de panégyristes que d'adversaires. Les Anglais, excepté Polus, sont les premiers qui aient fait entendre des opinions favorables. L'Orient de l'Europe n'a vu s'élever que des ennemis injustes. Les Italiens, si on en sépare quelques écrivains de la cour romaine, n'ont pas cessé en général d'entourer la mémoire du Florentin, de justifications, d'explications, d'atténuations, plus ou moins fondées.

C'est enfin un Anglais qui a fait retentir le premier une voix généreuse pour honorer directement Machiavel.

Le secrétaire avait été obscurément enseveli à *Sainte-Croix* de Florence, dans le caveau de la famille des Machiavelli [1]. Il y était resté deux siècles et demi sans

[1] Les Machiavelli appartenaient, comme je l'ai dit, à une famille très-ancienne. M. le comte de Courchamps, à qui je dois aussi beaucoup d'informations fort judicieuses et du meilleur goût sur le moyen âge, a bien voulu rechercher quelles étaient les armes de cette famille, et je les ai placées au-dessous du titre de chaque volume. Il y avait sans doute quelque peine à prendre pour présenter à ce sujet un travail complet. Ces armes, d'abord, étaient d'azur, à la croix d'argent. Il paraît, suivant l'Ammirato, que depuis, quelques Machiavelli y ajoutèrent quatre clous de sable (noir); ensuite, peu de temps avant la naissance de Nicolas, un gonfalonier, issu de cette famille, y ajouta un cinquième clou en

aucune distinction particulière, lorsque la voix de cet Anglais réveilla cette longue et ingrate indifférence. Lord Nassau Clavering, comte Cowper, favorisa d'abord le projet de la célèbre édition in-4° qui fut publiée en 1782, et ensuite celui du monument qui est

abîme (au milieu de la croix). Les armes ainsi exactement retrouvées, ont été dessinées par M. Gautier, que j'avais connu pensionnaire du roi à Rome, et dont j'ai toujours cultivé l'amitié.

Voici maintenant d'autres informations relatives à la même famille, que mon ami, M. Joseph Molini, m'a adressées de Florence le 18 décembre 1832.

« La famille Rangoni de Ferrare possède actuellement la maison de cam-« pagne de Machiavel, près San-Casciano. On lit dans le manuscrit 124 de la « bibliothèque Magliabecchi, page 11 : »

« Le 11 mars 1726 (1727), le marquis François Marie Machiavelli mourut « dans sa villa de Colombaja, et fut inhumé à Sainte-Félicité. Il étoit le dernier « rejeton de la famille, et il eut pour héritier le marquis Jean Marie Rangoni « de Ferrare. Aux funérailles, comme la race étoit éteinte, on porta en pompe « les armes de la famille, et on fit des dépenses extraordinaires pour le cata-« falque et le luminaire. »

« On observera que le marquis François Marie Machiavelli, mort en 1727, « ne descendoit pas de la ligne directe du secrétaire, parce que celle-ci s'étei-« gnit dans la femme *Ippolita*, mariée à Pierre François de' Ricci, et qui mou-« rut en 1613, laissant un fils et deux filles. Le marquis François Marie des-« cendoit de *Totto*, ou d'un autre frère de Nicolas. La famille Rangoni a « ajouté à son nom celui de Machiavelli, et le marquis *Rangoni Machiavelli* « actuel demeure presque toujours dans sa villa de Colombaja, près Florence, « distante d'environ six milles de la villa près San-Casciano, où furent com-« posés la plupart des ouvrages de Nicolas. »

J'ajouterai ici quelques détails sur les éditions de Machiavel. Il y en a eu un nombre extraordinaire. Dans l'examen que j'ai entrepris, j'ai cité à peu près les plus belles, les plus complètes. Machiavel ne vit imprimés de son vivant que l'*Art de la guerre* (1521) et la *Mandragola*. La première édition des *Discorsi* est de 1531, Rome. La première édition *des Principautés* est de 1532, Rome. Les Juntes imprimèrent les *Istorie* à Florence, en 1532. Il y a une édition presque complète, faite à Genève, in-4°, sans date, mais de 1550, appelée *delle Testine*, parce qu'elle fut faite sur les textes originaux. On estime l'édition générale de Palerme, 1584; celle de La Haye, 1726; de Paris, 1768. Les plus modernes sont les éditions de Venise, 1769; Londres, 1772; Florence, 1782, in-4°; Florence, 1796; et les dernières sont de Livourne, Gênes, 1798, Milan, 1804; enfin, Florence, Ciardetti, 1826, in-8°. La dernière est celle de Florence, Passigli, 1831, *volume unico*, in-8° de 928 pages.

élevé, dans la même église, en l'honneur de Machiavel, près du tombeau de Michel-Ange.

On est distrait un instant par la vue du tombeau de ce grand artiste, orné de trois statues, la Sculpture, la Peinture et l'Architecture. Pour caractériser complètement le génie de Machiavel, il en eût fallu un bien plus grand nombre; mais le sculpteur, M. Innocent Spinazzi, a fait preuve d'un goût sévère : une seule statue décore le tombeau. Elle figure à la fois la Politique et l'Histoire. L'auteur lui a donné le degré de gravité, de force et de majesté, qui doit distinguer ces deux sciences si magnanimes. Cette statue semble prononcer elle-même ces cinq mots latins qui sont gravés sur le monument :

« *Tanto nomini nullum par elogium.* »

« Aucun éloge n'égale un si grand nom. »

FIN.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

PAG. 44 LIG. 2. On voit que dans cette *serenata;* lisez : on voit dans cette *serenata, que.*

PAG. 57 LIG. 20. Engagagea; *lisez :* engagea.

PAG. 69 LIG. 32. Et; *lisez :* e.

PAG. 81 LIG. 2. Qu'ils veulent; *lisez :* qu'il veut.

PAG. 104 LIG. 2. De sa nation; *lisez :* de sa patrie.

PAG 111 LIG. 2. Adrien V; *lisez :* Adrien VI.

PAG. 122 LIG. 28 (*note*). 1811; *lisez :* 1808.

PAG. 151 LIG. 11. Unie; *lisez :* jointe.

PAG. 162 LIG. 22. Envers celui; *lisez :* celui.

PAG. 184 LIG. 29. Un des principaux; *lisez :* un des plus remarquables.

PAG. 196 LIG. 18. Cet oubli; *lisez :* cet oubli habituel.

PAG. 198 LIG. 3. Trois ans; *lisez :* treize ans.

PAG. 206 LIG. 27. Militaire; *lisez :* guerrière.

PAG. 267 (*note*). 1831; *lisez :* 1832.

PAG. 391 LIG. 13. 1516; *lisez :* 1716.

PAG. 398 LIG. 16. Être un perfide; *lisez :* être prudent.

PAG. 432 LIG. 12. *Mandragora;* lisez : *mandragola.*

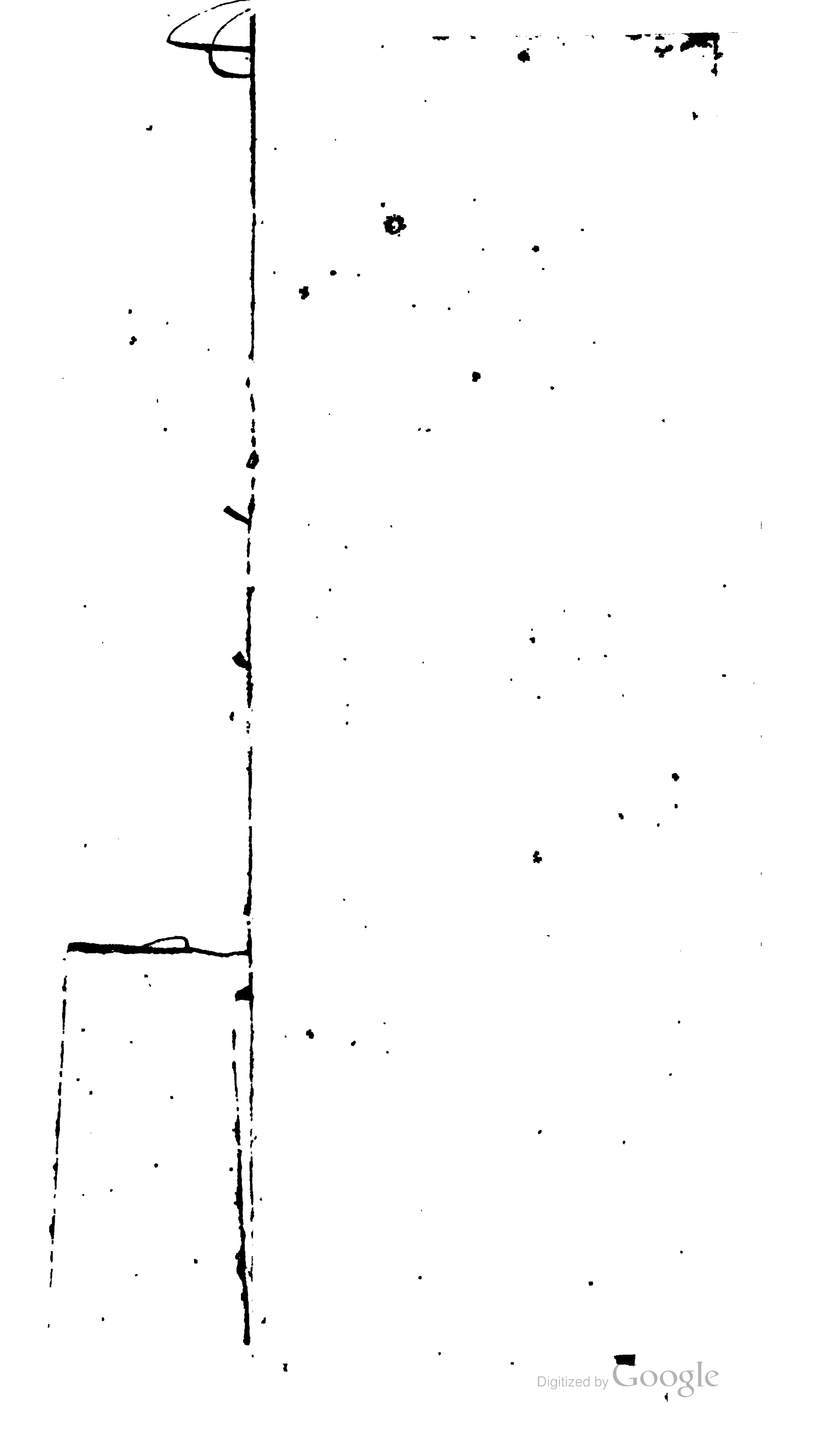
PAG. 495 LIG. 5. Que je rapporte, le premier; *lisez :* que je suis le premier à rapporter.

Déchiffrement du *fac-simile* de l'autographe de Machiavel, placé en tête de ce volume.

« *Magnifici Domini, etc. Messer Baldassare Scipioni gentiluomo sanese del quale vostre signorie hanno buona cognitione per le sue buone qualità, sendo nuovamente conducto da la eccelentia di questo signore per capo di sua lance spezate, è mandato costi da il prefato signore, per alcune occorentie pertinenti ad sua signoria. Donde messer Alessandro tesoriere mi ha pregato ve lo raccommandi e vi prieghi per parte della eccelentia del duca e sua, che in tutte quelle cose che a messer Baldassare detto occorressi, gli ajuti e favori vostri siate contenti prestarli, di che il duca e lui vi restera obbligatissimi e io per loro parte ne preghe humilmente le signorie vostre, alle quali mi raccommando* XV *novembris* 1502 *in Imola, e. d. v. servitor*

Nicolaus Machiavellus } *secretarius.*

On voit que cette lettre est écrite d'Imola sur la demande de César Borgia, près de deux mois avant la catastrophe des Orsini et de leurs compagnons.



M.ca m.a del gran ha

n : sendo nuo

uamente per la

nostra [illegible]

od sette racomã

di [illegible] Gllo

così non mi

scriv[illegible] gnarissimi

q.e [illegible] nali [illegible]

mãtt

E C

Sempre nuo


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 08699 1806



